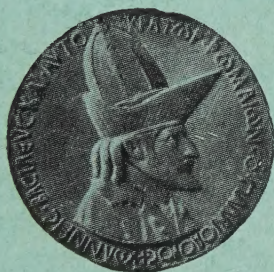


REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME XVII

ANNÉE 1959

LIBRARY of the
PATRIARCH ATHENAGORAS
ORTHODOX INSTITUTE
at the GRADUATE
THEOLOGICAL UNION



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES
P A R I S

1959

PAUL G. MANOLIS

La correspondance et tous les envois (revues d'échange, services de presse, etc.), doivent être adressés exclusivement à l'Institut Français d'Études Byzantines, 8, rue François-I^{er}, Paris-8^e.

Année 1957 : Pour la France, le prix est de 2.500 francs français (port en plus). — Pour l'Étranger : 5 dollars.

REVUE DES ÉTUDES BYZANTINES

Tome I (1943) — XV (1957) :

Pour la France : chaque tome : 2.500 francs français.

Pour l'Étranger : chaque tome : 5 dollars.

ÉCHOS D'ORIENT

Pour la France : tomes XXXVII (1938), XXXVIII (1939), XXXIX (1940-1942) : 2.500 francs français.

Pour l'Étranger : les mêmes tomes : 6 dollars l'un.

LE PATRIARCAT BYZANTIN

Série I. Les registres des Actes du Patriarcat byzantin : Les Actes des Patriarches, par V. Grumel :

Fasc. I (381-715). Prix : 5 dollars. — Fasc. II (715-1042). Prix : 9 dollars.

Fasc. III (1042-1206). Prix : 9 dollars. — Le fascicule IV (1206-1310) est en préparation.

Série II. Corpus Notitiarum episcopatum Ecclesiæ Orientalis græcæ.

Fasc. I. Introduction, par E. Gerland. Prix : 3 dollars.

Fasc. II. Les listes conciliaires. I. Le synode de Constantinople de 394.

II. Le concile d'Éphèse (431), par E. Gerland et V. Laurent.
Prix : 9 dollars.

Fasc. III. Le Brigandage d'Éphèse (449) et le concile de Chalcédoine (451). Sous presse.

Pour tous les paiements, adresser le montant à Paris, c. c. 927-294 (Association de l'Institut Français d'Études Byzantines, 8, rue François-I^{er}, Paris-8^e), en ayant soin d'indiquer l'objet de l'envoi.

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES


TOME XVII
ANNÉE 1959



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES
P A R I S
1959

NICOLAO · BANESCO
RERV · BYZANTINARVM
SOLERTISSIMO · INDAGATORI
HAEC · VICISSIM · STVDIA
SEDENA · LVSTRA
EXPLENTI
GRATO · ANIMO
MVNERIS · LOCO · DEDICANT
SODALES · ET AMICI



Digitized by the Internet Archive
in 2024

LETTRE INÉDITE DE JEAN CANTACUZÈNE RELATIVE A LA CONTROVERSE PALAMITE

Le sixième centenaire de la mort de Grégoire Palamas († 14 nov. 1359) ne verra pas encore l'édition complète de ses œuvres. Depuis quelque temps cependant, après les travaux de Mercati, Jugie, Staniloae, Papamichaïl, l'attention se porte vers les textes eux-mêmes dont une édition critique est nécessaire. Ainsi Candal, Schiro, Meyendorff (1) s'intéressent directement à l'édition de textes palamites ou anti-palamites. Loin de vouloir marcher sur les traces de ces protagonistes, je publie ici occasionnellement un texte assez tardif par rapport aux débuts de la querelle, mais qui ne manque pas d'intérêt pour l'histoire, en raison de son contenu et de son auteur. A vrai dire, il n'est pas absolument inconnu, car il n'avait pas échappé à la curiosité de Mgr Louis Petit, grâce à qui le P. Martin Jugie (2) et le cardinal Giovanni Mercati (3) l'ont connu; il était cependant ignoré dans la forme proche de l'original et intacte que nous offre le *Vatopédi* 434 (4).

Ce manuscrit contient dans ses premiers folios, 1-31^v, deux documents se rapportant à l'île de Chypre : une lettre et le synodicon. Mais la lettre n'est pas mutilée du début, comme le déclare le catalogue; seule, l'absence de tout titre a pu tromper le rédacteur. Le texte recueilli par L. Petit dans le *Laura* A 135, f. 772^v, était, lui, vraiment mutilé; à part cela il n'offre que des différences minimales et je négligerai cette copie dont je ne puis vérifier le texte dans le manuscrit. Pourquoi ce texte se trouve-t-il dans le manuscrit de Vatopédi? Il est pratiquement impossible de le dire, étant donné que les premiers folios sont coupés du reste du volume par une lacune entre 31^v et 32

(1) J'ai pu consulter le texte de la thèse récente de Jean MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1958. Bien qu'elle m'ait été très utile, je ne la citerai pas ici puisque l'édition en est attendue.

(2) *DTC*, xi², col. 1796, article *Palamite* (controverse).

(3) Giovanni MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone... ed altri appunti...* (*Studi e Testi*, 56), p. 509, note 1.

(4) Le texte a été photographié par M. l'abbé Richard, de l'Institut de Recherche et Histoire des Textes.

et que le manuscrit n'est ni signé ni daté. Il nous suffit de savoir que l'écriture est de la fin du ^{xiv}^e siècle, autant que l'on peut en juger d'après la seule photographie.

Le voisinage de deux documents, dont l'un est le synodicon d'une église de Chypre et l'autre une lettre à un évêque de la même île, me paraît un premier garant de la valeur de la lettre : ce sont comme des pièces d'un dossier constitué par un collectionneur. Le synodicon est certainement la copie d'un document antérieur et non un texte établi en vue d'un usage liturgique immédiat. La composition en est assez disparate, comme il arrive pour ce document, qui a reçu nombre d'additions depuis l'institution du dimanche de l'Orthodoxie en 844 (5). La copie a utilisé un exemplaire qui remonte au règne de Manuel Comnène, précisément sous le patriarcat de Cosmas (1146-1147), mais la liste des archevêques de Chypre, arrêtée dans un autre témoin à Barnabé, successeur de Jean, contient ici trois noms de plus : Sophrone, Isaac (pour Isaïe) et Hilarion, ce dernier étant attesté au début du ^{xiii}^e siècle (6). Le texte présente des particularités, propres au synodicon de Chypre, d'après Cappuyns, mais ce qui distingue celui du *Vatopédi* 434, c'est une liste des évêques de Kérynia, avec leur chef de file, Théodote martyr. Les noms qui suivent : Jean, Epiphane, Méléce, Théodose, Ephrem, Grégoire et Athanase, sont inconnus de l'histoire. Il est vrai que la mutilation du texte, après le f. 31, a supprimé le nom du siège après ces noms ; mais, venant après celui de Théodote, premier évêque de Kérynia, ils ne peuvent désigner que ses successeurs sur le même siège. Une preuve supplémentaire de l'âge du document est l'absence des anathématismes contre Barlaam et Acydine (1347) que le voisinage d'une lettre contre les partisans de Barlaam semblerait appeler. Cela montre bien que le synodicon n'est pas destiné à un usage liturgique, mais une pièce recueillie par quelque amateur.

La seule raison qui a rapproché ces deux textes est donc leur rapport avec l'île de Chypre. La lettre de Jean Cantacuzène à Jean de Carpasia nous a été conservée sans doute par l'un de ces nombreux chypriotes qui, à cette époque, se sont distingués soit dans l'Église, soit dans l'Empire byzantins. Les correspondances de Grégoras, d'Acindyne, de Calécas nous offrent de nombreux exemples de gens qui, en Chypre, s'intéressaient aux questions doctrinales contem-

(5) V. GRUMEL, *Regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, n° 425.

(6) N. CAPPUYNs, *Le synodicon de Chypre au ^{xii}^e siècle*, dans *Byzantion*, X, 1935, p. 489-505 ; V. LAURENT, *Les fastes épiscopaux de l'Église de Chypre*, dans *REB*, VI, 1948, p. 163.

poraines, et d'émigrés qui prenaient part à la lutte dans l'un ou l'autre camp. Dans la liste des antipalamites publiée par Mercati (7) on relève des noms qui reviennent dans notre document : Antoine Phoinikès, Atouèmès, et d'autres, comme celui de Gêrasine hiéromoine. Acindyne a été en relation avec des chypriotes tels que Barthélemy, Cosmas, Blaise, Léon (8). Le plus connu est l'ami de Grégoras, Georges Lapithès, qui fut aussi en relation avec Barlaam et Acindyne (9); une lettre de ce dernier prouve qu'il finit par adhérer à la doctrine de Palamas (10). Le métropolite de Sidé, un autre antipalamite correspondant de Grégoras, était réfugié en Chypre, et à cette époque l'évêque grec de Leucosie était aussi antipalamite (11). A ce moment, entre 1350 et 1360, l'opinion a pu être influencée dans l'île par Ignace d'Antioche, antipalamite notoire, assez en faveur auprès de Hugues IV de Lusignan († 1379) (12). Plus tard, vers 1401, Manuel Calécas témoigne que l'opinion des milieux grecs était retournée (13). Ainsi, depuis le début de la controverse, où le chypriote Hyacinthe, sur le siège de Thessalonique, pourfendait les palamites (14), — en accord, semble-t-il, avec une majorité des milieux cultivés de son île natale, — jusqu'à la fin du siècle, se dessine une évolution en faveur du palamisme. Nous pouvons dès maintenant soupçonner que l'intervention et l'influence de l'ex-empereur ne sont pas étrangères à cette évolution. Ce n'est pas non plus un acte isolé, mais le vestige d'un échange fréquents de lettres, d'idées et d'hommes, entre l'île et le continent byzantin.

Le destinataire de la lettre ne figure dans aucune des listes, d'ailleurs fort maigres, des évêques de Carpasia. La titulature cependant est tout à fait correcte pour l'époque des Lusignans et l'on en trouve de nombreux exemples (15). L'île était partagée en quatre évêchés pour les Grecs; l'évêque de Famagouste était plus ou moins relégué en rési-

(7) *Op. cit.*, p. 222-225.

(8) *Ibid.*, p. 187, note 3.

(9) R. GUILLAND, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris, 1927, p. 344-346.

(10) R. J. LOENERTZ, *Dix-huit lettres de Grégoire Acindyne analysées et datées*, dans *Or. Christ. Per.*, 23, 1957, p. 114. C'est la dernière lettre du *Marcianus* 155 que Guillard mentionne comme anonyme, *op. cit.*, p. 344, note 8.

(11) R. GUILLAND, *op. cit.*, p. 265, l. 11-12, cf. G. MERCATI, *op. cit.*, p. 216, note 4. Guillard traduit littéralement le titre ἀρχιερέως : *archiprêtre*; il s'agit en réalité de l'évêque du lieu; notre titre d'archiprêtre a pour correspondant *protopapas* ou *protoiereus*, tous deux courants en Chypre et à Byzance.

(12) MACHÉRAS, *Chronique* (éd. Sathas), p. 73 et 90; cf. *DHGE*, III, col. 630 (art. Antioche).

(13) Manuel CALÉCAS, *Correspondance*, éd. R.-J. Loenertz (*Studi e Testi*, 152), p. 144-145.

(14) G. MERCATI, *op. cit.*, p. 221, note 1.

(15) J. DARROUZÈS, *Évêques inconnus ou peu connus de Chypre*, *BZ*, 44, 1951, p. 97-104. C. HATZEPSALTÈS, 'Εκ τῆς ἱστορίας τῆς Ἐκκλησίας Κύπρου κατὰ τὴν Φραγκοκρατίαν, dans *Κυπριακαὶ Σπουδαί*, 22, 1958, p. 13-26.

dence à l'extrémité nord-est de son diocèse et de l'île, à Carpasia, comme l'évêque de Leucosie devait résider en principe à Solia. Mais la titulature, par l'emploi du titre de proèdre, rappelle la juridiction réelle de l'évêque sur les diocésains grecs de Famagouste.

La date intriguait Jugie et Mercati. Le début de la lettre apporte une précision de nature à dissiper ces doutes, puisque Cantacuzène écrit trente ans après le début de la querelle. La formule *πρὸ χρόνων ἤδη τριάκοντα καὶ ἐπέκεινα*, à première vue, paraît imprécise. Mais Cantacuzène, dans son exposé historique, signale trois étapes de la lutte et prend certainement pour points de repère les trois tomes (1341, 1347, 1351). Sous sa plume, « trente ans » désigne donc en premier plan la date du premier tome et *ἐπέκεινα* veut dire que cet événement qui fait date fut précédé d'une période de préparation dont l'écrivain ne cherche pas à préciser la durée; on peut tout au plus admettre un léger battement. La lettre est donc de 1371, au plutôt de 1369.

Cette date est confirmée par l'allusion au métropolite de Tyr, dont on savait à Constantinople, au moment où la lettre est écrite, qu'il était devenu patriarche d'Antioche, grâce à quelques partisans, et qu'il avait été déposé après une activité subversive aux yeux de Cantacuzène. Il s'agit évidemment d'Arsène de Tyr, exarque du patriarcat d'Antioche au monastère des Hodèges au moins jusqu'en 1351. G. Mercati a mis en lumière l'action de cet antipalamite et soupçonné sa main dans la rédaction de ce tome d'Antioche qui, par une coïncidence curieuse, est daté par une formule analogue à celle de Cantacuzène : *πρὸ χρόνων δ' ἑγρὺς τῶν τριάκοντα...* (16). Le tome d'Antioche est rédigé alors que la controverse a commencé il y a *presque* ou *environ* trente ans, et la lettre de Cantacuzène, alors qu'il y a *déjà* trente ans. Bien que nous soyons fort peu renseignés sur les démarches de ce métropolite de Tyr à la vie mouvementée, la date de son patriarcat peut être fixée autour de 1368. Cette période est marquée dans le patriarcat d'Antioche par une suite de troubles qui dut avoir son apogée en 1368, lorsque Philothée composait son tome décisif qui, précisément, ne porte pas la signature d'un titulaire d'Antioche. Pachôme d'Antioche, à l'élection duquel Arsène prétendait que trois patriarches avaient été élus (17), ne fut donc pas en mesure d'envoyer une adhésion, s'il était encore sur le siège. Or Arsène était rappelé

(16) G. MERCATI, *op. cit.*, p. 210, note 2; 214, note 1.

(17) MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et diplomata*, I, p. 464.

dans son diocèse vers 1366 (18). Le témoignage de Cantacuzène, dont il n'y a pas lieu de douter puisque cet événement contemporain devait être notoire, nous apprend que ce personnage était réduit au silence au moment où il écrit : sa lettre, légèrement postérieure au tome d'Antioche de 1369-1370, est donc au moins de 1371.

Une autre indication de Cantacuzène serait précieuse, s'il était possible d'en tirer parti. Il déclare à la fin que ses occupations l'ont empêché de vaquer à sa correspondance et qu'il écrit à son retour à Constantinople, après une absence d'une certaine importance.

Les mentions d'un colloque et d'un échange de lettres entre Cantacuzène et le patriarche latin Paul, à la date de juin 1367 et de 1368-1369, nous apprennent qu'à cette période l'ex-empereur se trouvait à Constantinople : c'est l'indice le plus rapproché de la date qui nous intéresse (19). Cydonès fait allusion à la propagande menée par Cantacuzène pour ses *Antirrétiques*, au même moment, jusqu'en Chypre, en Égypte, à Trébizonde et Cherson (20); après cela nous n'avons pas de renseignements suffisants sur l'activité et les déplacements de l'auteur. Il faut s'en tenir aux trente ans écoulés en 1371.

La formule employée par le moine-empereur avec une certaine complaisance ne doit pas nous étonner, ni faire reporter la lettre à l'époque de son règne effectif. Elles ne détonnent pas sous sa plume; ce sont des formules de ce genre qui ont fait croire que le *Parisinus* 1242 était de sa main (21). Dans la correspondance avec Paul, Cantacuzène s'intitule ἡ βασιλεία μου et son correspondant le désigne ὑψηλότατε βασιλεῦ. L'emploi du terme est donc ici une marque d'authenticité et non un anachronisme. Cette manière de souligner sa qualité impériale était pour le moine un moyen de frapper l'esprit de l'évêque chypriote et de compenser peut-être la froideur du tenant actuel du titre impérial pour les questions dogmatiques. La signature m'intrigue cependant un peu : le *Vatopedinus* comporte d'une écriture un peu différente Ἰωσάφ μοναχός, qui ne se trouva pas dans *Laura* A 135 (au moins dans la copie de L. Petit). Ce fait laisse subsister un doute sur la manière dont la pièce originale était signée.

La partie historique de la lettre qui s'attache au récit de l'élaboration des trois tomes ne nous apprend pas grand-chose que nous ne connaissions par l'Histoire de Cantacuzène. Ce qui regarde le synode

(18) *Ibid.*, p. 465.

(19) G. MERCATI, *op. cit.*, p. 5, note 1; p. 42, note 2.

(20) *Ibid.*, p. 340.

(21) L. POLITIS, *Jean-Joasaph Cantacuzène fut-il copiste?*, *REB*, XIV, 1956, p. 195-199.

de 1341 mérite cependant considération, en raison du témoignage contradictoire de Jean Calécas. Le récit de Cantacuzène comporte ici un détail qui paraît inédit : le nombre de trente-six évêques que le narrateur avance comme chiffre (approximatif) de la liste des présents au synode de juin. Comme il n'y a pas de signatures publiées, il n'y a pas de vérification possible, mais le détail pourrait avoir son intérêt. Il est dit fort expressément, par contre, que le tome, publié après la mort de l'empereur et le départ de Barlaam, fut signé par le patriarche et le synode. Du second synode d'août, pas un mot ici; Cantacuzène se contente d'enchaîner habilement et passe à l'action d'Acindyne qui provoque sa condamnation par le tome de 1347. Puis il souligne la condamnation de Calécas qui avait écrit et signé le tome précédent.

Ainsi notre document n'apporte pas de lumière sur un point resté obscur : le tome de 1341 fut-il promulgué après le synode d'août? Il me paraît fort étonnant que Cantacuzène ne fasse aucune allusion à la seconde réunion d'août et qu'il ne précise pas dans quelles conditions le document fut muni des signatures du patriarche et des synodiques. Ici encore je ne puis m'empêcher de comparer le texte de Cantacuzène avec le témoignage contemporain du tome d'Antioche qui entre, lui, dans les détails et ne craint pas de parler de la « tyrannie » de Cantacuzène en cette circonstance (22). Pourquoi donc le narrateur devient-il ici d'une telle concision qu'il ne parle pas de la réunion synodale, décisive aux yeux des palamites, qui aurait achevé régulièrement le travail de la session de juin? En réalité, nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé et les témoignages sur ce point sont contradictoires. Le tome officiel lui-même porte une trace de cette confusion, car le registre du patriarcat date l'acte de juillet, indiction ix (23). Staniloae ni Jugie ne prêtent guère attention à cette divergence (24). Elle est cependant significative, parce qu'elle indique très clairement qu'il y a eu des étapes différentes, disons des séances synodales distinctes pour l'élaboration, la signature et la promulgation du document, prêt de toute façon en juillet et transcrit au registre. Par conséquent il faut lire avec prudence les controversistes de l'épo-

(22) Citation dans G. MERCATI, *op. cit.*, p. 204, note 3.

(23) L'édition de Miklosich et Müller (*op. cit.*, I, 202) reproduit le *Vind. hist. gr.* 47 qui est le registre des délibérations synodiques. L'édition de Migne, *PG*, 151, 679-692, reproduit l'édition de Dosithée, fondée sur le type courant dans les manuscrits qui a adopté la date d'août ind. ix, accréditée par le synode et le tome de 1347 : cf. *PG*, 154, 699.

(24) D. STANILOAE, *Viata ... Grigorie Palama*, Sibiu, 1938, p. 121. M. JUGIE, *La controverse palamite...* dans *Echos d'Orient*, 30, 1931, p. 397 sq.; cf. *DTC*, xi², col. 1783-1784.

que, lorsqu'ils parlent du tome et du synode après juin; il se peut très bien que les uns et les autres pensent à une étape différente. De toute façon Cantacuzène semble ici pécher par omission, car il n'était pas dans son caractère d'omettre ce qu'avait accompli « sa majesté » (25). Il est beaucoup plus à l'aise un peu plus loin pour exposer son intervention de 1351. Mais là encore, semble-t-il, la finesse du politicien apparaît dans l'insistance avec laquelle il souligne que le synode se réunit à la demande des opposants et la conclusion que justice leur a été rendue ne manque pas d'ironie.

Passons à la partie dogmatique de la lettre. Pour juger en toute objectivité de sa portée, il faudrait avoir en main le libelle envoyé en Chypre. Il est inconnu jusqu'ici; il semble avoir été composé pour la circonstance et il répondait peut-être à une demande d'éclaircissements. Ainsi dès les débuts nous voyons Lapithès poser des questions auxquelles Barlaam répondit et Joseph Calothétos répond aussi aux questions d'un moine de Chypre. Des libelles antipalamites du même genre ont été édités par Allatius (26). Nous ne sommes donc pas en présence d'un exposé doctrinal, mais d'une œuvre de polémique et de propagande qui s'adapte à la méthode du contradicteur et à la mentalité du destinataire. Mais si Cantacuzène est un maître dans l'art de l'apologie, il pouvait ici difficilement user de fausseté puisque le correspondant pouvait avoir sous les yeux le libelle réfuté. D'ailleurs, même en admettant que Cantacuzène grossisse les expressions de l'adversaire, c'était le procédé courant à une époque où les deux partis s'accusaient mutuellement de dithéisme ou de panthéisme. Le rédacteur anonyme ne fait que répéter les lieux communs dans lesquels on prétendait enfermer la doctrine de Palamas. Avec ce genre de contradicteurs Cantacuzène avait beau jeu et le véritable problème dogmatique et philosophique est en réalité esquivé.

M. Jugie a tiré de cette lettre, dont il cite quelques passages, la conclusion que l'empereur-moine a adopté un palamisme mitigé, parce qu'il n'accepte pas des formules prêtées à Palamas. Mais, dans le cas présent, Cantacuzène est beaucoup plus à même que son adver-

(25) « Trois témoins, Cantacuzène, Jean Calécas et Acindyne nous renseignent sur cette affaire. Tous ont usé — et abusé — du droit de ne pas tout dire », dit R. J. LOENERTZ, *Dix-huit lettres*, p. 117. Trouvera-t-on parmi les inédits un témoignage décisif? L'épistolier anonyme de *Halki* 157 (au Phanar), f. 287, dit : συγκροτεῖται ἐπὶ τούτῳ (après le départ de Barlaam) σύνοδος, μόνου τοῦ ἀποχωμένου βασιλέως ἀπόντος, τῶν ἄλλων ἀπάντων ὅσοι καὶ τῇ προτέρᾳ συνόδῳ (en juin) παρόντων... La dénégation de Jean Calécas (*PG*, 150, 901 A) est donc encore plus surprenante que le silence de Cantacuzène ici.

(26) *PG*, 150, col. 864 et 870.

saire de juger si la terminologie attribuée à Palamas est juste et si elle exprime la véritable pensée du maître. Tout au plus pourrait-on distinguer ce qu'il dit de son propre chef : λέγω et ce qu'il affirme au nom du maître : λέγομεν, δοξάζομεν, προσκυνοῦμεν. En fait il ne semble pas que cette distinction ait une portée dogmatique. Cantacuzène est ici plus diplomate que théologien et ce qui l'intéresse n'est pas d'aller au cœur du problème, mais de mettre en évidence les faiblesses du libelle et d'accabler l'adversaire. La forme même de la réponse, qui s'adapte à la division du libelle en 19 titres, lui donnait l'occasion d'antithèses faciles et d'une clarté trompeuse. S'il avait réellement voulu réduire le problème à l'essentiel, Cantacuzène lui-même aurait posé les questions primordiales : 1° Y a-t-il distinction entre essence et opération? 2° De quelle nature est cette distinction? 3° Quelle est la valeur de notre langage pour exprimer la vision de Dieu? C'étaient les questions qui lui posait quelque temps auparavant le patriarche Paul (28) et auxquelles il répond en palamite authentique.

En somme, cette lettre de Cantacuzène offre un intérêt plus historique que dogmatique; elle nous apporte quelques faits nouveaux pour l'histoire de la controverse et de sa propagation.

(27) *DTC*, xi², col. 1796.

(28) V. PARISOT, *Cantacuzène*, p. 332.

TEXTE DE LA LETTRE

(Vatopedinus 434, f. 1)

Θεοφιλέστατε ἐπίσκοπε Καρπασαίων, πρόεδρε Κωνσταντίας καὶ Ἀμοχώστου, κύρ Ἰωάννη, ἡ βασιλεία μου, εἰ καὶ οὐδὲν εἶχε συνήθως γράφειν πρὸς τὴν σὴν θεοφιλίαν, ἀλλὰ δι' ἣν ἔμφυτον κέκτησαι ἀρετὴν καὶ ὃν τρέφεις ἔνθεον τρόπον, πρὸ καιροῦ σε ἀπεδέχετο καὶ εἶχε κατὰ σκοπὸν γράψαι καὶ δηλῶσαί σοι περὶ τινων ἀναγκαιῶν, ἐνεποδίζετο δὲ μέχρι τοῦ νῦν ἀπὸ τινων συμβαινόντων. Νῦν δὲ τίθημι καὶ ποιῶ δῆλα πρὸς σέ ἅπερ ἔως τοῦ νῦν οὐκ ἐδήλωσα.

Πρὸ χρόνων ἤδη τριάκοντα καὶ ἐπέκεινα, Καλαβρός τις τῷ γένει, τοῦνομα Βαρλαάμ, πεπαιδευμένος σοφίας ἑλληνικῆς, ἐνταῦθα καταλαβὼν καὶ καιρὸν ἱκανὸν διατρίψας, κατηγορεῖν ἤρξατο τῶν ὧδε εὐρισκομένων ἡσυχαστῶν ἐξερυγεσθαί τε ἀφ' ἑαυτοῦ καὶ δόγματα ἀπωλείας. Τοῦ γοῦν ἀγιωτάτου μητροπολίτου Θεσσαλονίκης κυροῦ Γρηγορίου τοῦ Παλαμᾶ, ἱερομονάχου τῷ τότε ὄντος, ἀντιλέγοντος αὐτῷ, ὁ δὲ ἀνερυθριάστως οὕτω τοῦτο ποιῶν τολμήσας γράφειν καὶ βιβλίον οἰκεῖον τὰς κακοδόξους αὐτοῦ (f. 1^v) βλασφημίας καὶ δόξας ἐμπεριέχον ἐνεχείρισεν ἀναιδῶς τοῦτο τῷ πατριάρχῃ κύρ Ἰωάννῃ ἐκεῖνῳ ὅπερ γνοὺς ὁ ὑψηλότατος βασιλεὺς τῶν Ρωμαίων ὁ μακαρίτης καὶ ἀοίδιμος κύρ Ἀνδρόνικος ὁ Παλαιολόγος, ὁ ἀδελφὸς τῆς βασιλείας μου, σύνοδον συναθροίσας ἐν τῷ πανσέπτῳ καὶ θείῳ ναῷ τῆς ἀγίας τοῦ Θεοῦ Λόγου Σοφίας, προσκαλεσάμενός τε πολλοὺς τῶν ἐν ἡσυχίᾳ ὄντων, οὓς ὁ αὐτὸς Βαρλαάμ ἐνεκάλει ὡς κακοδόξους, ἐξαιρέτως δὲ καὶ τὸν δηλωθέντα τιμιώτατον ἱερομόναχον κύρ Γρηγόριον τὸν Παλαμᾶν ἐκεῖνον, ὃς καὶ Θεσσαλονίκης ὕστερον ἐχημάτισε, τὴν περὶ τούτου ἀκριβῶς ἐξέτασιν ἐποιήσατο αὐτὸς ὁ βασιλεὺς παρών, καθημένου τοῦ πατριάρχου πάσης τε τῆς συγκλήτου καὶ τῆς συνόδου, ἀρχιερέων ὄντων ὥσει τριάκοντα ἔξ. Καὶ ἀπεφάνθη παρ' αὐτοῦ γε τοῦ βασιλέως, τοῦ πατριάρχου καὶ τῆς συγκλήτου, ἀλλὰ δὴ καὶ τῶν παρισταμένων πάντων πλήθους ὄντος πολλοῦ, ὡς ἐξ ἐνὸς στόματος, ὅτι τὰ παρὰ τοῦ Βαρλαάμ λεγόμενά τε καὶ γραφόμενα πλήρη (f. 2) εἰσὶ βλασφημιῶν καὶ δόξης κακῆς καὶ πόρρω τῆς χριστιανῶν καταστάσεως.

Ὁ δὲ τὴν αἰσχύνῃν τῆς καταδίκης μὴ φέρων ὥχετο ἀπιὼν εἰς τὴν Φραγκίαν. Διὸ καὶ ἐγένετο ἐπὶ τούτοις τόμος συνοδικὸς τοὺς εἰρημένους μοναχοὺς δικαίων, μάλιστα δὲ τὸν Θεσσαλονίκης κύρ Γρηγόριον τὸν Παλαμᾶν, ὑπογραφαῖς ἐνσημανθεῖς τοῦ τε πατριάρχου τῆς τε πάσης συνόδου, ἀναθέματι καθυποβληθέντων τῶν τὸν τοιοῦτον τόμον ἀνατρέψαι ἢ ἀντειπεῖν τολμησόντων. Καὶ ὁ μὲν Βαρλαάμ

ἀπῆλθεν, ὡς εἴρηται. Μοναχὸς δέ τις, Γρηγόριος Ἀκινδυνος τοῦνομα, μαθητῆς γνήσιος τοῦ αὐτοῦ Βαρλαάμ γενόμενος, τὴν ἐκείνου πλάνην ἀνεδέξατο καὶ κακοδοξίαν. "Οθεν καὶ ὥσπερ τι ἔρμαιον τὴν εἰς ἡμᾶς γεγонуῖαν σύγχυσιν ἐκείνην λαβών, τοῦ βασιλέως τοῦ ἀδελφοῦ τῆς βασιλείας μου τελευτήσαντος, ἐδίδαξε πολλοὺς τῶν ἐνταῦθα· ὁ δὲ ἡ ὑψηλοτάτη δέσποινα τῶν Ρωμαίων, ἡ ἀδελφὴ τῆς βασιλείας μου κυρὰ Ἄννα ἡ Παλαιολογίνα, ἡ ἀοίδιμος καὶ μακαρεῖτις, γνοῦσα, παρούσης καὶ αὐτῆς, συνόδου συναθροί (f. 2^v) σθείσης, ἐλαλήθησαν τὰ παρὰ τοῦ τοιοῦτου Ἀκινδύνου λεγόμενα καὶ ἀπεδιώχθη καὶ ἀπεσκορakisθῆ καὶ οὗτος ὡς αἰρετικὸς καὶ κακοδόξος, ὥστε καὶ ἀναθεματίζεσθαι τοῦτον κατ' ἔτος ἐπ' ἄμβωνος ἐν τῇ τῆς Ὁρθοδοξίας κυριακῇ αὐτόν τε καὶ τὸν τούτου διδάσκαλον τὸν Βαρλαάμ ἐκείνον. Καὶ οὐ τοῦτό γε μόνον, ὡς εἴρηται, ἐγένετο εἰς αὐτούς, ἀλλὰ καὶ καθαιρέσεις τοῦ πατριάρχου κυροῦ Ἰωάννου ἐκείνου χειροτονήσαντός τε διάκονον τὸν Ἀκινδυνον καὶ τὰ λεγόμενα παρ' ἐκείνου συνηγοροῦντος. Καὶ οὐ διὰ τοῦτο μόνον γε καθηρέθη, ὅτι δηλονότι ἀντείχετο τῶν αἰρετικῶν καὶ κακοδόξων ἐκείνου δογμάτων, ἀλλ' ὅτι καὶ ἦν αὐτὸς ἐκείνος ὁ γεγραφώς τε καὶ ὑπογράφας τὸν γεγονότα τόμον συνοδικῶς καθυποβάλλοντα ἀναθέματι τὸν ποσῶς βουληθέντα ἀνατρέψαι αὐτόν.

Ἐγένετο γοῦν αὖθις τόμος συνοδικὸς δεῦτερος παρὰ τε τῶν τὸν πρότερον τόμον ἀρχιερέων ποιησαμένων καὶ παρὰ τῶν μετὰ ταῦτα χειροτονηθέντων καὶ γεγονότων ἀρχιερέων, βεβαιῶν καὶ ἐπιστηρίζων ὁ αὐτὸς τόμος τὸν πρότερον. (f. 3) Καὶ ταῦτα μὲν ἐγένοντο καὶ ἐπράχθησαν ἔτι ἐκτὸς τῆς Κωνσταντινουπόλεως εὐρισκομένου μου· οὐπω γὰρ ἔτι ἐγενόμην αὐτῆς ἐγκρατῆς. Μετὰ δέ γε τὸ εἰσελθεῖν με ἐν ταύτῃ δὴ τῇ θεομεγαλύντῃ Κωνσταντινουπόλει καὶ γενέσθαι πᾶσαν τὴν τῶν Ρωμαίων ἀρχὴν ὑπὸ τὴν ἐμὴν βασιλείαν, ἐνεκλήτευσαν πρὸς με πάντες οἱ τῷ μέρει τοῦ Ἀκινδύνου προσκείμενοι καταβοῶντες ὡς ἀδικούμενοι καὶ ζητοῦντες γενέσθαι κρίσιν, ἥτις καὶ γίνεται τότε κατὰ τὴν ἐκείνων ζήτησιν. "Οθεν καὶ ἀποστείλασα ἡ βασιλεία μου μεταπέμπεται ἐκ Θεσσαλονίκης τὸν ρηθέντα κύρ Γρηγόριον τὸν Παλαμᾶν καὶ συνόδου γενομένης κατὰ τὴν τούτων ζήτησιν, ἐξητάσθησαν τὰ παρ' αὐτῶν λεγόμενα ἐφ' ἱκαναῖς ἡμέραις, οὐχ ἅπαξ μόνον καὶ δὶς, ἀλλὰ καὶ τρίς καὶ πεντάκις· καὶ πάλιν κατὰ τὸ εἰωθὸς κατεδικάσθησαν πάσῃ ψήφῳ, γεγονότος ἐπὶ τούτῳ καὶ ἔτι τόμου τρίτου, ὑπογραφέντος παρὰ τε τῆς βασιλείας μου, τοῦ ὑψηλοτάτου βασιλέως τῶν Ρωμαίων καὶ ἐρασμιωτάτου υἱοῦ τῆς βασιλείας μου κυροῦ Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου, τοῦ πατριάρχου κυροῦ Καλλίστου καὶ τῆς συνόδου.

Οἱ δὲ καὶ οὕτως ὡς ἀνίατα νοσοῦντες οὐκ ἐθέλησαν δέξασθαι τὴν τῆς μετανοίας ἱασιν. Ἀλλ' οἱ μὲν ἐξ αὐτῶν ἐτι ἐνταῦθα (f. 3^v) εὐρίσκονται, οἱ δὲ ἀπῆλθον εἰς τόπους ἐν οἷς ἐβούλετο ἕκαστος, ὥστε καὶ τινες αὐτόθι παραγενέσθαι, τόν τε Ἀτουέμην τὸν κουβουκλάριον δηλονότι, Ἀντώνιον τὸν Φοινίκην λεγόμενον πρὸ καιροῦ καὶ ἐτέρους, ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Τύρου ὃς πλαστογραφήσας προστάγματα, ὡς ἐλαλήθη ἐνταῦθα καὶ πατριαρχικὰς ὡσαύτως κατασκευάσας γραφάς, εἰς τὴν Συρίαν παραγενόμενος καὶ ὑφ' ἑαυτὸν τινες προσλαβόμενος, Ἀντιοχείας ἐχρημάτισε πατριάρχης, ὃς δὴ ἀκείῃσε καταγωνοσθεὶς κατηγήθη. Καὶ οἱ μὲν, τότε.

Κατὰ δὲ τὸ παρὸν ἦλθεν αὐτόθι, ὡς ἐγνώρισεν ἡ βασιλεία μου, καὶ μοναχὸς τις, Ἀνθιμος ὁ Κολυβᾶς καλούμενος· καὶ ὥσπερ Σίμων ὁ μάγος ἐκεῖνος, ἀλλὰ δὴ καὶ ὁ Κύνωψ, κατὰ τῶν ἀγίων ἐφέροντο ἀποστόλων, ἀσεβεῖς τοὺς φωστῆρας ἀποκαλοῦντες, ἐτι τε καὶ οἱ τὰ τοῦ Ἀρείου φρονοῦντες τόν τε μέγαν Βασίλειον καὶ τὸν ἐν θεολογίᾳ Γρηγόριον τοὺς διδασκάλους τῆς Ἐκκλησίας τριθεΐτας ἐκάλουν διὰ τὸ τὴν ἁγίαν Τριάδα σέβεσθαι αὐτοὺς καὶ τιμᾶν, οὕτως ἡμᾶς καὶ αὐτοὶ διαβάλλουσι καὶ πολυθέους ἀποκαλοῦσι διὰ τὸ λέγειν ἡμᾶς ὅτι ὥσπερ ἡ τοῦ Θεοῦ φύσις ἄκτιστός τε καὶ ἀπερίγραπτος, οὕτω καὶ ἡ τῆς μακαρίας (f. 4) οὐσίας ἐκείνης ἐνέργεια ἄκτιστος καὶ ἀπερίγραπτος. Πλάττουσι γὰρ καθ' ἡμῶν πλάσματα, ἅπερ οὐδὲ αὐτὸς ἂν εἰπεῖν ἐτόλμησεν ὁ διάβολος.

Ἐνέτυχον γὰρ κεφαλαίοις τισίν, ἅπερ παρ' αὐτῶν ἐνταῦθα γραφέντα ἀπεστάλησαν εἰς τὴν αὐτόθι νῆσον, ὥστε πλανῆσαι ὅσον τὸ κατ' αὐτοὺς κατὰ τὴν ἐνοῦσαν αὐτοῖς δύναμιν τοὺς αὐτόθι χριστιανούς καὶ πεῖσαι τούτους τῇ τοῦ Βαρλαάμ καὶ Ἀκινδύνου ἐκείνων δυσσεβεῖα ἀκολουθεῖν, ἅτινα καὶ ἐφάνη τῇ βασιλείᾳ μου καλὸν γράψαι καὶ δηλώσαι πρὸς τὴν σὴν ἱερότητα, ἵνα αὕτη τε καὶ οἱ αὐτόθι εὐρισκόμενοι πάντες χριστιανοὶ γινῶτε ἅπερ διαβαλλόμεθα παρ' αὐτῶν, δι' ἣν ἔχουσι καθ' ἡμῶν τῶν Χριστοῦ χάριτι ὀρθοδόξων ἀπέχθειαν καὶ κακίαν οἱ τοιοῦτοι αἰρετικοί, λυττῶντες.

α' — Λέγουσι γὰρ ὡς δῆθεν δοξάζομεν ἡμεῖς ἐπὶ Θεοῦ δύο θεότητες, μίαν οὐσίαν καὶ ἐτέραν ἀνούσιον, ἐφ' ᾧ καὶ λέγω ἐγὼ ὅτι ὑπὸ ἀνάθεμα ἔστω ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ δοξάζομεν μίαν θεότητα Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ Ἀγίου Πνεύματος.

β' — Ἐτι λέγουσι καθ' ἡμῶν ὡς συμπροσκυνοῦμεν ἐτέρας θεότητας ταῖς τῆς ἁγίας Τριάδος ὑποστάσεσιν, εἰς ὃ καὶ λέγω ὅτι ἔστω (f. 4^v) ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ προσκυνοῦμεν μίαν θεότητα ἐν τρισὶν ὑποστάσεσι Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ Ἀγίου Πνεύματος.

γ' — Ἐτι λέγουσιν ὅτι προσκυνοῦμεν ἕτερον Θεὸν φωτοειδῆ σωμα-

τικοῖς ὀφθαλμοῖς ὁρατόν· καὶ λέγω ὅτι ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ προσκυνοῦν τοῦτον τὸν Θεόν. Ἀλλὰ προσκυνοῦμεν Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ Ἀγιον Πνεῦμα, Τριάδα ὁμοούσιον καὶ ἀχώριστον.

δ' — Ἔτι λέγουσιν ὅτι προσκυνοῦμεν ἀνάρχους θεοὺς ἀριθμὸν ὑπερβαίνοντας ὑφειμένους ἐκ τῆς οὐσίας τοῦ Θεοῦ προϊόντας, οὓς καὶ κυρίως λέγομεν θεοὺς καὶ θεότητας· καὶ λέγω ὅτι ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ πιστεύομεν ἐνὶ Θεῷ ἐν Πατρὶ καὶ Υἱῷ καὶ Ἀγίῳ Πνεύματι.

ε' — Ἔτι λέγουσιν ὅτι μερίζομεν τὰ φυσικὰ τοῦ Θεοῦ εἰς μέρη καὶ μόρια· καὶ λέγω ὅτι ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ προσκυνοῦμεν Πατέρα ἀναρχον Υἱὸν συνἀναρχον ἔχοντα πάντα τὰ τοῦ Πατρὸς φυσικὰ καὶ Πνεῦμα Ἀγιον σὺν Πατρὶ καὶ Υἱῷ συμπροσκυνούμενον καὶ συνδοξαζόμενον, ἔχον καὶ αὐτὸ πάντα τὰ τοῦ Πατρὸς φυσικὰ καθάπερ καὶ ὁ Υἱός.

ς' — Ἔτι λέγουσιν ὅτι δοξάζομεν τὴν τοῦ Θεοῦ φυσικὴν ἐνέργειαν ὁρατὴν ἐστῶσαν (f. 5) καθ' ἑαυτὴν ὡς φῶς· καὶ ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ δοξάζομεν ἐπὶ Θεοῦ φυσικὴν ἐνέργειαν οὐ καθ' ἑαυτὴν ἐστῶσαν, ἀλλ' ἀχώριστον οὖσαν τῆς οὐσίας τοῦ Θεοῦ, ἀναρχον καὶ ἀπερίγραφτον.

ζ' — Ἔτι λέγουσιν ὅτι λέγομεν τὴν ἀναρχον τοῦ Θεοῦ καὶ φυσικὴν ἐνέργειαν ἑτεροφυᾶ καὶ ἀνόμοιον καὶ ἀπειράκις ἀπείρως ὑφειμένην, ἀνυπόστατον καὶ ἀνούσιον, ἔχειν τε λόγον πρὸς τὴν φύσιν ὅνπερ ὁ Υἱὸς πρὸς τὸν Πατέρα καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ Ἀγιον· καὶ λέγω, ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγομεν ὅτι τὴν ἀναρχὸν τοῦ Θεοῦ φυσικὴν ἐνέργειαν ἀχώριστον εἶναι τῇ φύσει καὶ ἔνθα ἂν ἡ φύσις, ἐκεῖ καὶ ἡ ἐνέργεια, καὶ ἔνθα ἡ ἐνέργεια, ἐκεῖ καὶ ἡ φύσις.

η' — Ἔτι λέγουσιν ὅτι φρονοῦμεν θεοὺς ὑφειμένους ἐνεργεῖν τὰ πάντα, τὴν δὲ θείαν φύσιν μηδὲν τῶν ὄντων ἐνεργεῖν, ἀλλὰ περιγεγραμμένην εἶναι ἐκτὸς τοῦ παντός· καὶ λέγω, ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ προσκυνοῦμεν ἓνα Θεὸν τρισυπόστατον, μίαν φύσιν ἔχοντα, μίαν δύναμιν, μίαν ἐνέργειαν, μίαν θεότητα, εἶναι δὲ ἐν τῷ παντὶ καὶ ὑπὲρ τὸ πᾶν· καὶ οὐκ ἔστι τόπος ἐν ᾧ οὐκ ἔστι κατ' οὐσίαν ὁ Θεός.

θ' — Ἔτι λέγουσιν ὅτι λέγομεν (f. 5 v) ὡς τοὺς μετέχοντας τῶν ὑφειμένων θεοτήτων ἀνάρχους καὶ ἀκτίστους καὶ αἰδίους γίνεσθαι. καὶ λέγω ὅτι ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγω ὡς οἱ καθαρθέντες ἀπὸ τῆς ἀμαρτίας καὶ ἔργα πράξαντες ἄξια τοῦ ἐνωθῆναι Θεῷ, ἐνωθέντες αὐτῷ, γίνονται καὶ αὐτοὶ θεοὶ κατὰ χάριν, κατὰ τὸν λέγοντα τοῦ Κυρίου λόγον· Ἐγὼ εἶπα, θεοὶ ἔστε καὶ υἱοὶ Ὑψίστου πάντες.

ι' — "Ετι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ὡς ἡ τοῦ Θεοῦ φυσικὴ καὶ οὐσιώδης ἐνέργεια κοινὴ ἐστὶν ἡμῶν τε καὶ τῶν ἀγγέλων· καὶ λέγω ὅτι ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγω ὅτι ἡ τοῦ Θεοῦ φυσικὴ καὶ οὐσιώδης ἐνέργεια κοινὴ ἐστὶ Πατὴρ καὶ Υἱοῦ καὶ Ἀγίου Πνεύματος· οἱ ἄνθρωποι δὲ καὶ οἱ ἄγγελοι μετέχουσι τοῦ Θεοῦ κατὰ χάριν, ἕκαστος αὐτῶν κατὰ τὴν ἀναλογίαν τῆς αὐτοῦ καθαρότητος.

ια' — "Ετι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ποίημα φυσικὸν καὶ ἔργον καὶ ἐνέργειαν τὸν Υἱὸν τοῦ Θεοῦ καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ Ἅγιον, ὑφειμένα τε καὶ ὑποβεβηκότα καὶ ἐλάττωνα τοῦ τε Πατρὸς καὶ ἀλλήλων· καὶ ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ δοξάζομεν Πατέρα ἄναρχον, Υἱὸν συνάναρχον, Πνεῦμα συναΐδιον καὶ ὁμόδοξον καὶ ὁμότιμον Πατρὶ καὶ Υἱῷ (f. 6) συμπροσκυνούμενον καὶ συνδοξαζόμενον.

ιβ' — "Ετι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ὡς ἡ σὰρξ προσελάβετο τὴν τοῦ Λόγου καὶ Υἱοῦ τοῦ Θεοῦ ὑπόστασιν· καὶ λέγω ὅτι ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο λέγων. Ἀλλὰ λέγομεν ὅτι ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος καὶ ὁ Λόγος ἦν πρὸς τὸν Θεὸν καὶ Θεὸς ἦν ὁ Λόγος καὶ ἐπ' ἐσχάτῃ τῶν ἡμερῶν ὁ Λόγος σὰρξ ἐγένετο καὶ ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν καὶ ὅτι ἡ τοῦ Θεοῦ Λόγου ὑπόστασις προσελάβετο τὴν σάρκα καὶ ἐγένοντο αἱ δύο φύσεις μία ὑπόστασις τοῦ Θεοῦ Λόγου δηλονότι, οὐ μὴν δὲ ἡ σὰρξ τοῦ Λόγου ὑπόστασιν προσελάβετο, ὡς οὗτοι κατηγοροῦσιν ἡμῶν.

ιγ' — "Ετι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ὡς ἡ περιστερὰ ἡ ἐν τῷ τοῦ Κυρίου φανεῖσα βαπτίσματι οὐκ ἦν Πνεῦμα ἅγιον· καὶ ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγομεν ὅτι τὸ Πνεῦμα τὸ Ἅγιον κατήλθεν ὡς ἐν εἶδει περιστερᾶς καὶ ἔμεινεν ἐν τῷ Χριστῷ.

ιδ' — "Ετι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ἀποτελέσματα ἄναρχα· καὶ ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγομεν ὅτι τὰ ἀποτελέσματά εἰσι κτίσματα, ἀρχὴν τὸ εἶναι λαβόντα· ἡ δὲ δύναμις ἡ ταῦτα ποιήσασά ἐστὶν ἄναρχος.

ιε' — "Ετι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ὡς τὸ τοῦ Κυρίου θεωωμένον σῶμα οὐ νῦν μετὰ (f. 6 v) λαμβάνοντες θείας γινόμεθα κοινωνοὶ φύσεως οὐκ ἁγιάζει καὶ θεοῦ ἡ θεότης ἐκείνη, ἥτις ἐκεῖνο τὸ προσληφθὲν σῶμα ἐν τῷ σταυρῷ ἡγίασεν, ἀλλ' ἑτέρα τις ἀνούσιος καὶ ὑφειμένη θεότης· καὶ λέγω ὅτι ἀνάθεμα τοῖς οὕτω φρονούσιν. Ἀλλὰ λέγομεν ὅτι αὕτη ἐκείνη ἡ θεία δύναμις καὶ θεότης ἡ ἁγιάσασα τὸ προσληφθὲν σῶμα ἐκ τῆς Παρθένου, ὅπερ καὶ αἰεὶ εὐρίσκεται ἅγιον, αὕτη ἐστὶν ἡ ἁγιάζουσα τὸν τε εὐλογημένον ἄρτον καὶ τὸ εὐλογημένον ποτήριον καὶ μετασκευάζουσα τὸν μὲν ἄρτον εἰς αὐτὸ τὸ τοῦ Κυρίου σῶμα καὶ τὸν τῆς ἀμπέλου οἶνον εἰς αὐτὸ τὸ τίμιον αἷμα αὐτοῦ· καὶ πιστεύομεν ὅτι ταῦτά εἰσι τὸ τε τίμιον σῶμα καὶ τὸ αἷμα τοῦ Χριστοῦ καὶ οὐκ ἄλλο καὶ ὅς μὴ ἀναγεννηθῇ δι' ὕδατος καὶ πνεύματος, τοῦ Ἀγίου

Πνεύματος δηλονότι, καὶ ὅστις οὐ φάγεται τοῦ σώματος τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ μὴ πῖνῃ τοῦ αἵματος αὐτοῦ, βασιλείαν Θεοῦ κληρονομῆσαι οὐ δύναται.

ιζ' — "Ἐτι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ὡς ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος φύσεως νόμῳ ἐτέχθη ἐκ τῆς ἀγίας Παρθένου καὶ οὐχ ὑπὲρ φύσιν· καὶ ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγομεν ὅτι μὴ μόνον τεχθῆναι αὐτὸν ὑπὲρ (f. 7) φύσιν, ἀλλὰ καὶ ἀγγέλοις καὶ ἀνθρώποις ἄγνωστον εἶναι τὸν τρόπον τῆς τοῦ Θεοῦ Λόγου ἐνανθρωπήσεως.

ιζ' — "Ἐτι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ὡς τὸ ἡτοιμασμένον τοῖς ἁγίοις παρὰ Θεοῦ ἄκτιστόν ἐστιν. Οἱ γοῦν κατὰ πάντα οὗτοι ψεῦσται ἀληθῶς εἰς τοῦτο εἰρήκασιν· φρονοῦμεν γὰρ αὐτό. Συνάγεται δὲ ἐκ τῶν λόγων αὐτῶν ὅτι, ἐπειδὴ κατηγοροῦσιν ἡμῶν εἰς τοῦτο, αὐτοὶ τινος κτίσματος δοξάζουσιν ἀπολαῦσαι· ἡμεῖς δέ, ἐπεὶ ἐδιδάχθημεν καὶ ἐμάθομεν παρὰ τοῦ Χριστοῦ ὅτι αὐτός ἐστιν κληρονομία τῶν σωζομένων, ἔτι τε παρὰ τοῦ ἀποστόλου Παύλου, ὅτι οἱ ἅγιοι γίνονται κληρονόμοι μὲν Θεοῦ, συγκληρονόμοι δὲ Χριστοῦ, ἐξ ἀνάγκης ἡ κληρονομία τῶν σωζομένων ἄκτιστός ἐστι. Διὸ καὶ ἡ βλασφημία αὐτῶν τράποιτο εἰς τὰς κεφαλὰς αὐτῶν.

ιη' — "Ἐτι λέγουσιν ὅτι λέγομεν ἐπὶ Θεοῦ οὐ τρεῖς ὑποστάσεις, ἀλλὰ πολλὰς καὶ διαφόρους δυνάμεις καὶ ἐνεργείας· καὶ ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγομεν Πατὴρ καὶ Υἱὸς καὶ Ἁγίου Πνεύματος τρεῖς μὲν ὑποστάσεις, μίαν δὲ οὐσίαν καὶ δύναμιν καὶ ἐνέργειαν καὶ οὐ πολλὰς διαφερούσας ἀλλήλων ὡς οὗτοι οἱ μάταιοι διαβάλλουσιν.

ιθ' — "Ἐτι λέγουσιν ὅτι (f. 7 v) λέγομεν τὸ ἐν τῇ βάτῳ ὁραθὲν πῦρ καὶ τὸ ἀρπάσαν τὸν Ἥλιον πύρινον ἄρμα θεοῦς ἀκτίστους καὶ θεότητας· καὶ ἔστω ὑπὸ ἀνάθεμα ὁ τοῦτο φρονῶν. Ἀλλὰ λέγομεν ὅτι τὸ ἐν τῇ βάτῳ φανὲν πῦρ τύπος ἦν τῆς τοῦ Λόγου τοῦ Θεοῦ ἐν τῇ Παρθένῳ σαρκώσεως· καὶ ὥσπερ ἡ βάτος ἐκαίετο μὲν, οὐ κατεκαίετο δέ, οὕτω καὶ ἡ Παρθένος οὐ κατεφλέχθη δεξαμένη τὸ τῆς θεότητος πῦρ. Τὸ δὲ ἀρπάσαν τὸν Ἥλιον πύρινον ἄρμα ἀκριβῶς μὲν ἐγὼ οὐ γινώσκω, Θεοῦ δὲ προστάζει, θεία τις δύναμις ἤρπασε τοῦτον.

Καὶ ταῦτα μὲν ἔγραψεν ἡ βασιλεία μου πρὸς τὴν σὴν ιερότητα ἵνα γνῶς αὐτός τε καὶ πάντες οἱ αὐτόθι εὐρισκόμενοι χριστιανοὶ τὰς τῶν τοιούτων κακοδόξων διαβολάς. Καὶ ἐμελλον γράψαι καὶ πλατύτερον περὶ τούτων, ὅτι δὲ ὥκονομήθην καὶ ἡμην εἰς ἐκβολὴν ἀπὸ τῆς Κωνσταντινουπόλεως, καθὼς μέλλεις γνωρίσειν ἀπὸ τοῦ ταῦτα διακομίζοντος, κατὰ τοῦτο οὐδὲν ἔγραψα περισσότερον.

Γράψον μοι γοῦν νᾶ γνωρίσω εἰ διεσώθῃ τὸ παρὸν καὶ διεκομίσθῃ σοι καὶ τῇ καὶ ταῦτα (f. 8) μέλλει γράψαι ἡ βασιλεία μου τῇ σῇ ιερότητι πλα-

τύτερόν τε καὶ καθαρώτερον, ἅφ' οὗ καὶ μέλλεις γνωρίσειν τὴν
τούτων κακοδοξίαν τε καὶ δυσσέβειαν.

Ἰωάννης ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ
Ῥωμαίων ὁ Καντακουζηνός, ὁ διὰ τοῦ θείου καὶ μοναχικοῦ σχήματος
μετονομασθεὶς Ἰωάσαφ μοναχός.

TRADUCTION

Très cher à Dieu évêque de Carpasia, proèdre de Constantia et Amochostos, seigneur Jean : ma personne impériale, bien qu'elle n'eût pas l'habitude d'écrire à ta personne chère à Dieu, cependant, à cause de la vertu que tu possèdes et de ta conduite zélée, elle t'avait accueilli depuis un certain temps : il entraînait dans ses plans de t'écrire une déclaration sur quelques points urgents, mais jusqu'ici certaines circonstances l'en ont empêchée. C'est maintenant que j'expose et que je mets au clair pour toi ce que jusqu'ici je n'ai pas déclaré.

Il y a déjà trente ans et plus, un personnage originaire de la Calabre, nommé Barlaam, élevé dans la sagesse hellénique, ayant abordé de ce côté, après un séjour assez long, se mit à accuser les hésychastes qui se trouvent là et à vomir de lui-même des dogmes pernicieux. Comme le très saint métropolite de Thessalonique, seigneur Grégoire Palamas, alors hiéromoine, lui répondait, cet homme, agissant en cela sans vergogne, eut l'audace d'écrire un livre de son cru contenant ses blasphèmes et ses opinions perverses et le remit impudemment au patriarche, le défunt seigneur Jean. Ayant appris cela, le très sublime empereur des Romains de bienheureuse mémoire, seigneur Andronic Paléologue, frère de ma personne impériale, réunit un synode dans le vénéré et divin temple de la Sagesse du Verbe de Dieu ; il convoqua nombre de ceux qui vivaient dans l'hésychie, ceux que le même Barlaam accusait d'opinions perverses, et en particulier le très honoré hiéromoine, seigneur Grégoire, ce Palamas qui occupa plus tard le siège de Thessalonique. L'instruction minutieuse de cette affaire fut menée par l'empereur présent en personne, tandis que siégeaient le patriarche, tout le sénat et le synode, les évêques étant dans les trente-six. La sentence de l'empereur lui-même, du patriarche et du sénat et, bien sûr, de tous les assistants, une véritable foule, comme venue d'une seule voix, fut que les paroles et les écrits de Barlaam étaient pleins de blasphèmes et de doctrine perverse et éloignés de la condition des chrétiens. Quant à lui, incapable de supporter la honte de la condamnation, il s'éloigna et partit pour la Francie.

C'est pourquoi survint à ce sujet un tome synodique justifiant les dits moines et surtout le seigneur Grégoire Palamas de Thessalonique; il était muni des signatures du patriarche et de tout le synode et l'anathème menaçait ceux qui auraient l'audace de renverser ou de contredire ce tome.

Barlaam donc s'en alla, comme on l'a dit. Mais un moine nommé Grégoire Acindyne, devenu le disciple authentique du même Barlaam, prit à son compte son erreur et sa doctrine perverse. Dès lors, tirant parti du trouble que l'on sait, survenu parmi nous à la mort de l'empereur, frère de ma personne impériale, il endoctrina de nombreuses personnes d'ici. Lorsque la très sublime maîtresse des Romains, sœur de ma personne impériale, dame Anne Paléologue, en eut connaissance, un synode ayant été convoqué en sa présence, les paroles d'Acindyne furent répétées et lui aussi fut chassé et maudit, comme hérétique et perverti dans sa doctrine, de sorte qu'il est anathématisé aussi chaque année du haut de l'ambon le dimanche de l'Orthodoxie, lui et son maître, le dit Barlaam. Mais non seulement cela, comme nous l'avons dit, leur survint, mais il y eut aussi la déposition du patriarche, seigneur Jean, lui qui avait ordonné diacre Acindyne et approuvait ses paroles. Ce n'est pas pour cela seulement qu'il fut déposé, parce qu'il adhérait évidemment aux dogmes hérétiques et pervers de cet homme, mais parce que lui-même avait écrit et signé le tome synodique qui menaçait d'anathème celui qui, de quelque façon, voudrait renverser ce même tome. Il y eut donc de nouveau un tome synodique, le second, composé par les évêques qui avaient fait le premier et par ceux qui furent ordonnés évêques après cet événement : ce tome même ratifiait et corroborait le premier. Et cela survint et fut accompli tandis que je me trouvais encore hors de Constantinople, car je n'y avais pas encore pris le pouvoir. Mais après mon entrée dans cette ville de Constantinople exaltée par Dieu et la prise de tout le pouvoir sur les Romains par ma personne impériale, comparurent devant moi tous les partisans d'Acindyne, protestant à grands cris contre l'injustice qui leur était faite et demandant un jugement, qui eut lieu à leur demande. Donc ma personne impériale convoque et fait venir de Thessalonique ledit seigneur Grégoire Palamas, et le synode s'étant réuni sur leur demande, leurs dires furent examinés durant un certain nombre de jours, non pas une fois ou deux seulement, mais jusqu'à trois et cinq fois. Et de nouveau, suivant la coutume, ils furent condamnés à l'unanimité et l'on produisit un tome à ce sujet, le troisième, signé par ma personne impériale, par l'empereur des Romains et bien-

aimé fils de ma personne impériale, seigneur Jean Paléologue, par le patriarche Calliste et le synode.

Mais les autres, même ainsi, malades incurables qu'ils étaient, ne voulurent pas accepter le remède de la pénitence; parmi eux les uns se trouvent encore ici, les autres s'en allèrent chacun à l'endroit qu'il voulut, de sorte que quelques-uns se rendirent même là-bas (chez vous), à savoir Atouémès le coubouclarios, Antoine dit Phoinikès, depuis un certain temps, et d'autres, puis l'évêque de Tyr aussi. Celui-ci, après avoir composé de faux décrets, comme il a été dit ici et fabriqué des lettres patriarcales, arriva en Syrie et, ayant réuni quelques gens autour de lui, il prit le titre de patriarche d'Antioche. Condamné là-bas aussi, il a été déposé. Voilà pour les gens de cette période.

À présent, est allé là-bas, comme l'a appris ma personne impériale, un moine nommé Antoine Colybas. Tel Simon, le fameux mage, mais à vrai dire le Cynique aussi, attaquaient les saints apôtres, accusant les astres d'impiété, ou encore les sectateurs d'Arius appelaient trithéites le grand Basile et le théologien Grégoire, ces docteurs de l'Église, parce qu'ils vénéraient et honoraient la Sainte Trinité, de même eux nous calomnient et nous traitent de polythéistes, parce que nous disons que, comme la nature de Dieu est incréée et incirconscrite, de même l'opération de cette bienheureuse essence est incréée et incirconscrite. Ils forgent en effet contre nous des fictions que le diable en personne, le cas échéant, n'oserait pas énoncer.

De fait je suis tombé sur certains chapitres écrits par eux ici et qui ont été envoyés là-bas dans votre île, de façon à égarer autant qu'ils peuvent, selon leurs capacités, les chrétiens de là-bas et à les persuader de suivre l'impiété de Barlaam et d'Acindyne. Ces chapitres, il a paru bon à ma personne impériale de les écrire et de les présenter à ta sainteté, afin qu'elle-même et les chrétiens qui se trouvent là-bas, vous ayez connaissance des calomnies que nous subissons de leur part, à cause de l'inimitié et de la méchanceté qu'éprouvent contre nous, orthodoxes par la grâce du Christ, ces hérétiques atteints de rage.

1^o Ils disent donc que nous professons vraiment en Dieu deux divinités, l'une essence, l'autre non essence; sur quoi je dis, moi : soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous professons une seule divinité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

2^o Ils disent encore contre nous que nous adorons ensemble des divinités autres que les personnes de la Sainte Trinité; à quoi je dis :

soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous adorons une seule divinité en trois personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

3^o Ils disent encore que nous adorons un autre Dieu de forme lumineuse visible aux yeux du corps; et je dis : soit anathème qui adore ce Dieu. Au contraire, nous adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible.

4^o Ils disent encore que nous adorons des dieux sans commencement en nombre infini, inférieurs, issus de Dieu et que nous appelons proprement dieux et divinités; et je dis : soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous croyons en un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit.

5^o Ils disent encore que nous divisons la nature de Dieu en parties et membres; et je dis : soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous adorons le Père sans commencement, le Fils coéternel, ayant tout ce qui est nature du Père, et l'Esprit Saint, adoré et glorifié avec le Père et le Fils, ayant lui aussi tout ce qui est nature du Père, comme le Fils.

6^o Ils disent encore que dans notre doctrine l'opération naturelle de Dieu est visible, subsistante en elle-même comme lumière; soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous professons en Dieu une opération naturelle non subsistante par elle-même, mais inséparable de l'essence de Dieu, sans commencement ni contour.

7^o Ils disent encore que, d'après nous, l'opération sans commencement de Dieu est hétérogène, non semblable et une infinité de fois inférieure, ni essence, ni hypostase et qu'elle est par rapport à la nature ce que le Fils est par rapport au Père et à l'Esprit Saint; et je dis : anathème qui pense cela. Au contraire, nous disons que l'opération naturelle et sans commencement de Dieu est inséparable de la nature et que là où il y a nature, là aussi il y a opération, et là où il y a opération, là aussi nature.

8^o Ils disent que, d'après notre pensée, des dieux inférieurs opèrent toutes choses, mais que la nature divine n'opère aucune des choses et reste circonscrite en dehors de l'univers; et je dis : anathème qui pense cela. Au contraire, nous adorons Dieu en trois personnes, avec une seule nature, une seule puissance, une seule opération, une seule divinité; il est dans l'univers et au-dessus de l'univers et il n'y a pas de lieu dans lequel Dieu ne soit pas par essence.

9^o Ils disent encore que, d'après nous, ceux qui participent aux divinités inférieures deviennent sans commencement, créés et éternels; et je dis : soit anathème qui pense cela. Au contraire, je dis que ceux

qui ont été purifiés du péché et qui ont accompli les œuvres qui leur méritent d'être unis à Dieu, deviennent eux-mêmes dieux selon la grâce par cette union à Dieu; d'après la parole du Seigneur qui dit : « J'ai dit, vous êtes dieux et fils du Très-Haut. »

10° Ils disent encore que, d'après nous, l'opération naturelle et essentielle de Dieu nous est commune à nous et aux anges; et je dis : soit anathème qui pense cela. Au contraire, je dis que l'opération naturelle et essentielle de Dieu est commune au Père, au Fils et à l'Esprit Saint, tandis que les hommes et les anges participent à Dieu selon la grâce, chacun d'eux en proportion de son degré de purification.

11° Ils disent encore que, d'après nous, le Fils de Dieu et l'Esprit Saint sont création naturelle, œuvre et opération, inférieurs, dégradés et moindres que le Père et l'un par rapport à l'autre; soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous professons le Père sans commencement, le Fils sans commencement comme lui, l'Esprit coéternel, égal en gloire et en dignité au Père et au Fils, adoré et glorifié avec eux.

12° Ils disent encore que, d'après nous, la chair a pris l'hypostase du Verbe Fils de Dieu; et je dis : soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous disons qu'au commencement était le Verbe et le Verbe était près de Dieu et le Verbe était Dieu, qu'au dernier jour le Verbe est devenu chair et a habité parmi nous, que l'hypostase du Verbe de Dieu a pris la chair et que les deux natures sont devenues une seule hypostase, c'est-à-dire du Verbe de Dieu; mais la chair n'a certes pas pris l'hypostase du Verbe de Dieu, comme ceux-là nous accusent de penser.

13° Ils disent encore que, d'après nous, la colombe apparue au baptême du Christ n'était pas l'Esprit Saint; soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous disons que l'Esprit Saint descendit en forme de colombe et resta dans le Christ.

14° Ils disent encore que, d'après nous, les effets sont sans commencement; soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous disons que les effets sont des créations dont l'existence a un commencement, mais que la puissance qui les a créés est sans commencement.

15° Ils disent encore que, d'après nous, le corps divinisé du Christ, dont la participation actuellement nous fait communier à la nature divine, n'est pas sanctifié ni divinisé par cette divinité qui sanctifia le corps cloué à la croix, mais par une autre divinité non substantielle

et inférieure; et je dis : anathème qui pense ainsi. Au contraire, nous disons que cette même puissance divine et divinité qui a sanctifié le corps pris de la Vierge et qui se trouve à jamais en état de sainteté, celle-là même sanctifie le pain qui reçoit la bénédiction et le calice qui reçoit la bénédiction et change le pain au corps même du Seigneur et le vin de la vigne en son sang précieux; nous croyons aussi que ces mêmes éléments sont le corps précieux et le sang précieux du Christ, pas autre chose, et que celui qui ne renaît pas par l'eau et l'esprit, c'est-à-dire l'Esprit Saint, celui qui ne mange pas le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ et ne boit pas son sang ne peut hériter du royaume de Dieu.

16° Ils disent encore que, d'après nous, le Verbe de Dieu a été enfanté de la Vierge sainte selon la loi de nature et non de manière dépassant la nature; soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous disons que non seulement il a été enfanté de manière à dépasser la nature, mais que ni les anges ni les hommes ne peuvent connaître le mode de l'Incarnation du Verbe de Dieu.

17° Ils disent encore que, d'après nous, ce qui a été préparé pour les saints de la part de Dieu est incréé. De fait, menteurs en tous points, ils disent vrai sur celui-ci, car telle est notre pensée. Il découle par contre de leur déclaration, puisqu'ils nous accusent en cela, qu'eux-mêmes pensent trouver la jouissance dans quelque créature. Quant à nous, parce que nous avons l'enseignement reçu du Christ, que lui-même est l'héritage des élus, et de l'apôtre Paul, que les saints deviennent héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, il s'ensuit nécessairement que l'héritage des élus est incréé. Donc que le blasphème retombe sur leur tête.

18° Ils disent encore que, d'après nous, il y a en Dieu non trois hypostases, mais nombre de puissances et d'opérations différentes; soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous disons que le Père, le Fils et l'Esprit Saint sont bien trois hypostases, mais une seule essence, puissance et opération et non plusieurs différant entre elles, suivant les calomnies de ces fous.

19° Ils disent encore que, d'après nous, le feu aperçu dans le Buisson et le char enflammé qui a ravi Élie sont des dieux incréés et des divinités; soit anathème qui pense cela. Au contraire, nous disons que le feu apparu dans le Buisson était le type de l'Incarnation du Verbe de Dieu dans la Vierge; de même que le Buisson brûlait sans se consumer, ainsi la Vierge ne fut pas détruite par la flamme en recevant le

feu de la divinité. Quant au char enflammé qui a ravi Élie, pour moi je ne sais rien de précis à son sujet ; par ordre de Dieu une puissance divine sans doute l'a enlevé.

Voilà ce que ma personne impériale a écrit pour ta sainteté, afin que tu connaisses, toi et tous les chrétiens qui se trouvent là-bas, les calomnies de ces mauvais croyants. J'allais même écrire plus longuement à ce sujet, mais, parce que j'ai été occupé et que j'étais en voyage loin de Constantinople, comme tu vas l'apprendre de celui qui te porte ceci, pour cette raison je n'ai pas écrit plus long.

Écris-moi donc pour que je sache si la présente a été sauvée et t'a été remise. Alors ma personne impériale écrira plus longuement à ta sainteté, plus clairement aussi, d'où tu vas apprendre la doctrine perverse et l'impiété de ces gens.

Jean en Christ Dieu fidèle empereur et autocrator des Romains, Cantacuzène, qui par le divin et monastique habit a changé son nom en Ioasaph moine.

J. DARROUZÈS

RECHERCHES SUR LA VIE DE JEAN PLOUSIADÉNOΣ (JOSEPH DE MÉTHONE) (1429?-1500)

La personnalité et les écrits de *Jean Plousiadénos* ou, en religion, *Joseph, évêque de Méthone* († 1500), copiste et écrivain crétois et l'un des théologiens et controversistes Grecs les plus remarquables parmi les partisans de l'Union de Florence, ont souvent suscité l'intérêt des savants, tels G. Mercati (1), L. Petit (2), G. Hofmann (3), N. Tomadakis (4) et tout récemment M. Candal (5), pour ne mentionner que les principaux. Sa vie offre pourtant encore plusieurs points obscurs. Cet article, loin de constituer une biographie complète de Plousiadénos, se propose modestement de jeter un peu de lumière sur certains de ces points.

Jean Plousiadénos naquit en Crète, puisqu'il se déclare lui-même Crétois dans la souscription du *Cod. Paris. gr. 1732* (f. 107), copié par lui (6), et très probablement à Candie (Χάνδαξ), la capitale de l'île. Nous ne connaissons que peu d'autres personnes portant le nom de Πλουσιαδηνός, dont l'étymologie même reste incertaine (7) : Deux

(1) Giovanni MERCATI, *Appunti Scolariani*, « Bessarione », t. 36 (1920), p. 140-141. Du même, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno e codici a lui appartenuti che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana*, Rome, 1926 (Studi e Testi 46), p. 126.

(2) L. PETIT, « Joseph de MÉTHONE », dans DThC, t. VIII (1925), col. 1526-1529.

(3) Georg HOFMANN, S. J., *Wie stand es mit der Frage der Kircheneinheit auf Kreta im XV. Jahrhundert?* dans « Orientalia Christiana Periodica », t. X (1944), p. 106-111.

(4) N. TOMADAKIS, Μιχαήλ Καλοφρενῆς Κρής, Μητροφάνης Β' καὶ ἡ πρὸς τὴν "Ἐνωσιν τῆς Φλωρεντίας ἀντίθεσις τῶν Κρητῶν, dans Ἐπετηρίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, t. XXI (1951), p. 136-139.

(5) M. CANDAL, S. J., *La « Apologia » del Plusiadeno a favor del Concilio de Florencia*, dans « Or. Chr. Per. », t. XXI (1955) (Miscellanea Georg Hofmann, S. J.), p. 36-57.

(6) Voici le texte de cette souscription (fourni par Henri OMONT, *Fac-similés de manuscrits grecs des XV^e et XVI^e siècles reproduits en photographie d'après les originaux de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1887, p. 12-13, n° 29) : Θεοῦ τὸ δῶρον καὶ Ἰωάννου πόνος Πλουσιαδηνοῦ τὸ ἐπὶ κλίον τάχα καὶ ἱερέως Κρητικοῦ... etc. De même, désigne-t-il les habitants de cette île, dans une lettre publiée par Ign. HARDT, *Catalogus codicum manuscriptorum Graecorum Bibliothecae Regiae Bavaricae*, t. II, Munich, 1806, p. 256, οἱ Κρηῆτες οἱ συμπολιταί μου.

(7) Le rapprochement avec πλούσιος paraît peu probable. Il est plus vraisemblable, d'après le suffixe, qu'il s'agit d'un nom ethnique, dérivant de la ville de Περουσιάς-Πλουσιάς, attestée

générations avant sa naissance, un autre *Jean Plousiadénos*, prêtre ou dignitaire ecclésiastique, signe, avec plusieurs autres, dans un document patriarcal de 1357 (8). Un autre prêtre de Candie, *Nicolaus Plousiadinos*, est mentionné, à côté de lui, dans une lettre pontificale de 1462 (9), ainsi que dans un acte notarial inédit, du 20 février 1469 (style vénit. 1468) (10). D'autres documents inédits de Candie, que nous avons examinés dans les archives de Venise, nous font connaître une *Ergina*, épouse de *Georges Plusiadino*, en date du 5 juin 1438 (11), et un *Georges Plussadino*, du 9 mars 1446 (12). Un de ses neveux, enfin, *Nicolas Ploussadino*, qui obtint en 1504 la fonction de châtelain de Pédiade (en Crète), est désigné comme « noble Crétois » (13).

La date exacte de la naissance de Jean Plousiadénos n'est donnée par aucune source. Mais, dans un de ses ouvrages, il fait dire au « Catholique », personnage représentant Plousiadénos lui-même : « A l'époque du concile (de Florence, c'est-à-dire en 1438-39) nous étions encore des petits enfants (βρέφῆ), nous n'avions pas encore l'âge de dix ans » (14). Si on prend à la lettre ces paroles, on doit placer sa naissance peu après 1429, ce qui paraît d'ailleurs normal, étant donné qu'il était déjà prêtre avant 1455, comme nous le verrons dans la suite.

Sur la jeunesse de Plousiadénos, on ne possède presque aucun renseignement. Mais, d'après ses écrits on peut dire qu'il a dû faire de très bonnes études : il a appris le grec ancien et le latin, il a acquis une formation théologique solide, il fut aussi un bon spécialiste de musique ecclésiastique et un copiste habile de manuscrits (15). Il y avait à cette époque dans l'île de Crète des centres d'enseignement importants, monastiques surtout (16), et des rapports fréquents existaient tant avec la capitale de l'empire byzantin qu'avec l'Occi-

dans les listes épiscopales (HIÉROCLÈS, *Synecdemus*, éd. G. PARTHEY, Berlin, 1866, p. 173, n° 314) et connue par les synaxaires (*Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. H. DELEHAYE, Bruxelles, 1902, voir index, col. 1153 et 1156).

(8) MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. I, Vienne, 1860, p. 372.

(9) Voir plus loin, p. 35, note 43.

(10) Archives d'Etat de Venise — *Duca di Candia* 32 : *Memoriali antichi*, quat. 90².

(11) *Ibid.* 31 : *Memoriali antichi*, quat. 74, f. 60^v-64^v.

(12) *Ibid.* 32 : *Memoriali antichi*, quat. 81, f. 65^v.

(13) Voir plus bas, p. 51.

(14) MIGNE, P. G., t. CLIX, col. 1017 B.

(15) L. POLITIS, *Eine Schreiberschule im Kloster τῶν Ὁδηγῶν*, dans *Byz. Zeits.* t. 51 (1958), p. 278-279; Taf. xvi, Abb. 24. M. Politis considère Plousiadénos comme un des derniers représentants de l'école de scribes créée dans ce monastère de Constantinople.

(16) Voir Stéphan. XANTHOUDIDÈS, 'Η Ἐνετοκρατία ἐν Κρήτῃ καὶ οἱ κατὰ τῶν Ἐνετῶν ἀγῶνες τῶν Κρητῶν, Athènes, 1939, p. 169-173; cf. aussi G. HOFMANN, *La biblioteca scientifica del monasterio di San Francesco di Candia nel medio evo*, dans « Or. Chr. Per. », t. VIII (1942), p. 317-360.

dent. Il n'est même pas improbable que Plousiadénos ait passé quelques années de sa jeunesse à Constantinople, assisté de près à l'agonie de l'empire jusqu'à sa chute fatale en 1453 et participé aux vifs combats idéologiques que l'Union en Florence (1439) avait suscités entre ses partisans et ses adversaires. On sait que ce combat se propagea rapidement en Crète, colonie vénitienne, mais en même temps foyer hellénique des plus purs, et qu'il fut ranimé plus tard par de nombreux ecclésiastiques et savants de Constantinople, qui, après la chute, ont cherché refuge dans l'île (17). Plousiadénos, qui était entré dans les ordres et devenu prêtre avant 1455 (17α), s'était rangé d'abord, d'après son propre témoignage (18), parmi les antiunionistes. Il appartenait aux ennemis les plus zélés de l'Union et il en était même arrivé à « injurier le très saint patriarche » — sans doute Grégoire III (1443-1450), qui s'était soumis à l'Église romaine et qui, réfugié à Rome, a conservé son titre jusqu'à sa mort, survenue en 1459 (19) — mais finalement avait « obtenu le pardon de celui-ci », certainement parce qu'il était passé dans le camp des partisans de l'Union. Ce changement idéologique, il l'attribue au fait qu'il a étudié les actes du concile florentin et d'autres auteurs sacrés, que jusqu'alors il ignorait (20).

Soumis ainsi à l'Église romaine, Plousiadénos lui resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie et prit chaleureusement sa défense dans ses écrits dont la plupart sont relatifs au concile de Florence. La première et la plus importante de ses œuvres fut la *Défense du Concile de Florence* (21), une très remarquable apologie du concile et un exposé des cinq points principaux de divergence entre les Grecs et les Latins. Cette œuvre fut composée après 1455, date de la mort du pape Nicolas V, qui est mentionné comme disparu (« ἐν τῷ καιρῷ Νικολάου πέμπτου πάπα Ρώμης ») (22), mais avant deux autres œuvres de Plousiadénos —

(17) Voir G. HOFMANN, *Wie stand es...*, loc. cit., p. 91-115, et N. TOMADAKIS, article cité ΕΕΒΣ, t. XXI (1951), p. 110-144 (et surtout p. 124 et suiv.).

(17α) Comme il résulte de la souscription du *Cod. Vindobon. Universit. I.* 531 (I. 231-698), f. 294^v, publiée par JOSEPH BICK, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften* (Museum, Abhand. I), Vienne, 1920, p. 73-74 : 'Ετελειώθη τὸ παρὸν εὐχολόγιον διὰ χειρὸς ἐμοῦ Ἰωάννου ἱερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ, τάχα καὶ ψάλτου' ἐν μηνὶ δεκεμβρίῳ ιη' εἰς αὐνέ'... » etc.

(18) MIGNE, *P. G.*, t. CLIX, col. 1017 B.

(19) Voir GIOV. MERCATI, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno*, p. 134.

(20) MIGNE, *P. G.*, t. CLIX, col. 1020 A.

(21) *Ibid.*, col. 1109-1394 ('Ερμηνεία ὑπὲρ τῆς ἀγίας καὶ οἰκουμένης ἐν Φλωρεντίᾳ συνόδου· ὅτι ὁρθῶς ἐγένετο, ὑπεραπολογουμένου τῶν τῷ ὅρῳ αὐτῆς πέντε κεφαλαίων). Cette œuvre était d'abord faussement attribuée à Gennade Scholarios. Une analyse détaillée en a été donnée récemment par M. CANDAL, art. cité, « Or. Chr. Per. », t. XXI (1955), p. 36-57.

(22) MIGNE, *P. G.*, t. CLIX, col. 1365 D-1368 A. Le passage entier et surtout la phrase ἐν τῷ καιρῷ, montrent que Nicolas V n'était plus sur le siège pontifical. Bien que M. Candal

dont on parlera plus loin — le *Dialogue* et la réfutation de Marc d'Éphèse, car l'une et l'autre font mention de la *Défense* (23). Le concile de Florence lui a inspiré aussi, vers la même époque, un cantique liturgique en neuf odes, le *Canon du huitième Concile, tenu à Florence* (24), suivi d'un *Synaxaire du saint Concile Œcuménique* (25), court récit de ce qui s'est passé à Florence à l'époque du Concile. Dans un autre cantique du même genre, le *Canon à saint Thomas d'Aquin* (26), il a glorifié ce grand théologien catholique, qui, comme l'a justement fait remarquer R. Cantarella dans l'introduction de son édition (27), « fut la base dogmatique de l'accord florentin entre latins et orientaux ».

En dehors de cette importante activité de controversiste et de poète religieux, Plousiadénos avait à la même époque d'autres préoccupations littéraires : il préparait des sermons qu'il devait prononcer à l'église, il copiait des manuscrits et il se livrait à diverses compositions musicales liturgiques dans le style byzantin. Un recueil d'une cinquantaine de ses sermons, fait pour le Carême « d'après l'ordo de l'Église romaine », nous a été conservé dans plusieurs manuscrits, malheureusement inédits (28). Le *Cod. Paris. gr. 1732*, dont nous avons

ait bien compris cela (*art. cité*, p. 38, note 3), il reste pourtant hésitant devant la phrase qui précède : Πῶς δὲ καὶ νῦν γέγονεν ἐν ταῖς ἡμέραις ἡμῶν (ἐν τῷ καιρῷ... etc.). Mais cette phrase si elle indique une époque qui n'est pas éloignée, et peut-être très récente, ne veut pas nécessairement indiquer une époque tout à fait contemporaine. La *Défense* ne fut donc pas composée avant 1455.

(23) Voir les passages faisant allusion à la *Défense* qui ont été relevés par M. CANDAL, *art. cité*, p. 37, note 3. Ces trois ouvrages, ainsi que le canon et le synaxaire du concile de Florence, se trouvent réunis dans le *Cod. Ambros. gr. 429*, qui est probablement un autographe de Plousiadénos.

(24) MIGNE, *P. G.*, t. CLIX, col. 1095-1101 (Κανὼν τῆς ὀγδόης συνόδου τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ γενομένης ποίησα ἱερέως Ἰωάννου τοῦ Πλουσιαδηνοῦ); ce canon porte l'acrostiche : Ἐπεσι τερπνοῖς τὴν σύνοδον γεραίρω Ἰωάννης.

(25) *Ibid.*, col. 1101-1106; on y trouve à la fin une allusion à la Crète, où le canon semble avoir été écrit : καὶ μάλιστα τὴν περιφημον αὐτὴν νῆσον (col. 1105 B).

(26) Édité (d'après le *Cod. Neapol. gr. II F 32*, ff. 72-79 v) par R. CANTARELLA, *Canone greco inedito di Giuseppe vescovo di Methone (Giovanni Plousiadeno : sec. XV) in onore di San Tommaso d'Aquino*, « Archivum Fratrum Praedicatorum », t. IV (1934), p. 145-185; le canon (p. 151 et suiv.) porte le titre Κανὼν εἰς τὸν Ἅγιον Θωμᾶν τὸν Ἀρχιδιόν (jeu de mots pour : ἐξ Ἀκροῦ) et l'acrostiche Θωμᾶν ἐπαινῶ οἰκουμένης φωστῆρα Ἰωάννης. Malgré l'inscription Ἰωσήφ ἐπισκόπου Μεθώνης, due au copiste, cet acrostiche montre que le canon a été composé par Plousiadénos avant sa promotion à l'épiscopat de Méthone, comme l'a déjà indiqué R. CANTARELLA, p. 148.

(27) *Ibid.*, p. 149.

(28) Ce sont le *Cod. Sinait. gr. 1601* (V. BENEŠEVIĆ, *Catalogus codicum manuscriptorum graecorum qui in monasterio S. Catharinae in monte Sina asservantur*, t. III, St. Petersburg, 1917, p. 75) et le *Cod. Bonon. Bibl. Commun. A. I/8*, ff. 21-285 (A. OLIVIERI, *Indice dei codici greci delle biblioteche Universitaria e Comunale di Bologna*, « Studi Italiani di Filologia Classica », t. III (1895), p. 471-472), qui nous ont transmis les titres identiques Εὐαγγέλια τῆς ἀγίας καὶ μεγάλης Τεσσαρακοστῆς et Πίναξ τῶν διδασκαλιῶν τῶν ἐρμηνευθέντων καὶ λεχθέντων (sic) παρ' ἡμῶν ἀπὸ τοῦ ρωμαϊκοῦ στόλου εἰς τὴν ἐλληνίδα φωνὴν κατὰ τὸ δυνατόν : Ἰωάννου ἱερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ, ainsi que le *Cod. Bucur. gr.* de l'Académie Roumaine,

déjà reproduit la souscription (29), ainsi que le *Paris. gr.* 828 (30), ont été écrits de sa main, alors qu'il était encore simple prêtre. Nombreux sont, enfin, les manuscrits musicaux qui contiennent, entre autres, des psalmodies qui lui sont attribuées (31).

La querelle religieuse à Candie avait divisé, en premier lieu, les nombreux prêtres de la ville, qui, pour la plupart, ne voulaient pas reconnaître l'Union de Florence. Voulant rétablir la paix, Plousiadénos leur adressa, en collègue, une lettre circulaire (32) : il y prêche la concorde en s'appuyant sur les paroles évangéliques, avec beaucoup de tact et — contrairement à ses habitudes — sans laisser glisser un seul mot de polémique et sans même rappeler la cause de la discorde, qui ne paraît pourtant être autre que l'Union des églises.

Les prêtres de Candie, qui se sont finalement proclamés ouvertement pour l'Union, ont atteint le nombre de douze, nombre assez faible par rapport au nombre total des prêtres de la grande capitale de Crète. Jean Plousiadénos en faisait partie et était très probablement le chef. L'attitude de ces douze prêtres provoqua une très vive réaction de la part du peuple orthodoxe de Candie. Les prêtres unionistes, malgré la protection officielle des autorités vénitiennes de l'île, se

n° 601, ff. 19-335 (Const. LITZICA, *Biblioteca Academiei Române, Catalogul manuscriptelor Grecesti*, Bucarest, 1909, p. 286) et le *Cod. Vatic. gr.* 670 (*Codices Vaticani Graeci* t. III, Codices 604-866. *Recensuit* Robertus DEVRESSE, Rome, 1940, p. 113-117) et (pour une partie seulement) le *Cod. Vallicell.* 200 (E. MARTINI, *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane*, vol. II, Milan, 1902, p. 221). Un autre manuscrit appartient à la bibliothèque privée du professeur S. G. Mercati, d'après un renseignement donné par M. Ciro Giannelli.

(29) Voir plus haut, p. 28, note 6.

(30) Cf. H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, t. I, Paris, 1886, p. 155; nous donnons ici la souscription, d'après une photographie du ms. (aimablement communiquée par M. Linos Politis) : Τέλος τῶν πέντε καὶ δέκα βιβλίων τοῦ μεγάλου πατρὸς Αὐγουστίνου τῶν περὶ Τριάδος. ἃ μετεγλώττισεν ὁ σοφώτατος κύρ Μάξιμος μοναχὸς ὁ Πλανούδης ἀπὸ τῆς λατινικῆς φωνῆς εἰς τὴν ἑλληνικὴν διάλεκτον. ἐγράφη δὲ χειρὶ Ἰωάννου ἱερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ. δέομαι οὖν ἐν Κυρίῳ πάντων τῶν ὀρθοδόξων χριστιανῶν τῶν ἐπομένων τῷ μεγάλῳ τούτῳ πατρί, ἵνα, ὅταν ἀνὰ χεῖρας λάβοιεν ταῦτα καὶ ἀναγινώσκουσιν, εὐχθεσθαὶ μοι διὰ τὰ πολλὰ μου πταίσματα, καὶ γὰρ δέομαι τῷ εἰρήνης δοτῇρι ἵνα τοῖς σχισματικοῖς δώσῃ ἐπιστροφὴν πρὸς τὴν καθολικὴν ἐκκλησίαν.

(31) Tels les codd. *Sinait. gr.* 311 et 312 (V. BENEŠEVIĆ, *ouvr. cité*, t. I, St.-Petersbourg, 1911, p. 165 et 632 : Ποίημα τοῦ ἱερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ — Ἰωάννου ἱερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ ἡ σοφωτάτη παραλλαγὴ... κύρ Ἰωάννου ἱερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ), les codd. *Lesb. Limon.* 243 et 255 (A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη*, t. I, Constantinople, 1884, p. 116 et 119 : Σαφισμός τῶν φωνῶν εἰς μαθητάς, κύρ Ἰωάννου ἱερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ), les *Cod. Lesb. Limon.* 238 et 249 (*ibid.*, pp. 115 et 118 : Πλουσιαδηνοῦ ἱερέως) et autres.

(32) Éditée récemment par M. MANOUSSAKAS, *Ἰωάννου Πλουσιαδηνοῦ ἐγκύκλιος ἐπιστολὴ πρὸς τοὺς ἱερεῖς τοῦ Χάνδακος, dans Κρητικὰ Χρονικά*, t. 11 (1957), p. 302-307. La lettre porte le titre : Ἐπιστολὴ παραινετικὴ περὶ ἱερέων, ἔχων (sic) τὸν λόγον πάντα περὶ ἀγάπης, ἔχων δὲ τὸ προοίμιον ἀπ' αὐτοῦ τοῦ Σωτῆρος τοὺς λόγους, πονηθεῖσα παρὰ τοῦ ταπεινοῦ Ἰωάννου πρεσβυτέρου τοῦ Πλουσιαδηνοῦ. Le manuscrit qui la contient (*Cod. Paris. gr.* 2500, f. 218 v-220 v), copié par Georges Agapotes, sans doute à Candie, est antérieur à 1466, date des deux premières notices personnelles, écrites à la tête du f. C par le copiste lui-même.

virent rapidement isolés et persécutés et durent faire face à des attaques de toutes sortes. C'est dans ces circonstances que Plousiadénos composa un ouvrage en forme de dialogue, intitulé *Dialogue... sur les différends entre les Grecs et les Latins et sur le saint concile de Florence* (33).

Cette œuvre, fortement pensée et écrite avec une remarquable vivacité, est particulièrement intéressante comme source historique, parce qu'elle nous offre un tableau fidèle de la vie publique et de l'atmosphère de Candie, toute remplie par les controverses religieuses, vers 1460. La discussion a lieu sur la place principale de Saint-Marc à Candie (34) et les personnes qui y prennent part semblent être des personnages réels. Ce sont, du côté unioniste, un « homme pieux » (Μανουήλ ὁ Μουγγός) et un « catholique » (Ἰωάννης ἱερεὺς ὁ Πλουσιαδηνός — c'est-à-dire notre auteur lui-même) (35), et du côté adverse un « douanier » (τελώνης), nommé Ἰωάννης ὁ Δαμασαίνης et un moine (Βουλγάρης ὁ ρακενδύτης). Ces interlocuteurs discutent devant un auditoire composé de trois personnes (Ἀντώνιος ὁ Σαγρέδος, δικαιοκρίτης — Γεώργιος ὁ Φαλιέρος, ἀκροατής — Ἰωάννης Τζουρδούνης, μάρτυς), et présentent leurs arguments pour ou contre l'Union de Florence, jusqu'à ce que les antiunionistes soient convaincus de reconnaître l'Église romaine et l'Union. La discussion a eu comme point de départ l'annonce publique de la persécution ouverte par les autorités vénitiennes contre trois citoyens de Candie (Μακρυγένης, Ἀσπρογένης et Ματζαμούρδης), accusés d'avoir incité le peuple à s'abstenir des cérémonies célébrées par « les douze prêtres croyant à l'Église latine (36) ». Il s'agit certainement ici d'un épisode réel : on connaît par ailleurs ces douze prêtres unionistes de Candie, qui ont plus d'une fois éprouvé le besoin de recourir aux autorités politiques pour demander leur protection et leur aide, comme nous allons le voir.

En effet, toute une série de documents officiels, de 1461 à 1463, concernant ces douze prêtres de Candie et par conséquent Jean Plousia-

(33) MIGNE, P. G., t. CLIX, col. 959-1028 (Διάλεξις γενομένη... περὶ τῆς διαφορᾶς τῆς οὐσῆς μέσον Γραικῶν καὶ Λατίνων, ἔτι τε καὶ περὶ τῆς ἱερᾶς καὶ ἀγίας συνόδου τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ γενομένης).

(34) *Ibid.*, col. 961 A.

(35) Dans le corps du *Dialogue* Plousiadénos se nomme simple prêtre (πρεσβύτερος, voir MIGNE, P. G., t. CLIX, col. 996 B, 996 C, 1000 A, 1001 D, 1005 A), et non encore πρότοπapas (πρωτοιερεὺς : cette dernière appellation ne se rencontre que dans le titre de l'ouvrage (*ibid.*, col. 959 A) et elle a dû être ajoutée à une époque postérieure. Nous ne croyons donc pas que l'ouvrage ait été composé après 1470 (ou plutôt 1467), comme on l'a cru jusqu'à présent, en prêtant foi à ce mot du titre; on doit faire plus de crédit au texte du *Dialogue*.

(36) MIGNE, P. G., t. CLIX, col. 961 D (ἐδίδασκον ἀπέχεσθαι τῶν λατινοφρόνων τούτων δώδεκα ἱερέων).

dénos, nous a été conservée. Ces documents étaient dispersés et pour la plupart inconnus. On essaiera de les rassembler ici, en les analysant dans leur ordre chronologique.

Le premier de ces documents est un décret du Sénat de Venise, daté du 30 mars 1461, que nous croyons utile de reproduire intégralement ici, car il a jusqu'à présent échappé à l'attention de tous; en voici le texte :

Capta. — Comparuit coram dominio nostro presbiter Johannes Plagudino, Cretensis, qui una cum aliis XII presbyteris ex universa illa insula, tempore unionis, effecti fuerunt Catolici et continue prestiterunt et persistunt, ob quam causam a ceteris presbiteris sismaticis illius insule ab omni emolumento excluduntur, unde vivere non possunt, et instituit idem presbiter Johannes se conferre in curiam ad Summum Pontificum. Propterea, vadit pars quod in favorem suum scribi possit et ad Romanum pontificem et ad alios, sicut visum fuerit collegio (37).

Il est certain que le nom *Plagudino* est une fausse lecture pour *Plussiadino* et que nous avons ici affaire à notre Jean Plousiadénos. Celui-ci avait donc entrepris, peu avant le 30 mars 1461, un voyage à Venise et comparu devant le Sénat, comme le représentant des douze prêtres catholiques de Crète, pour solliciter la protection et l'aide de l'État Vénitien et du Pape, puisque c'était à cause de leur attachement à l'Église Romaine qu'ils étaient persécutés par leurs compatriotes et privés de toute ressource. Le choix de Plousiadénos montre qu'il était considéré par les douze prêtres comme celui qui parmi eux était le plus qualifié pour les défendre. Et la suite a prouvé qu'ils n'avaient pas fait un mauvais choix.

En effet, trois mois plus tard, comme nous l'apprenons par le second document, du 23 juin de la même année (38), l'État de Venise faisait donation à ces douze prêtres du casal de Stylo, situé dans le district de la Canée et dont les revenus étaient jusqu'alors accordés aux moines de St-Jean « Blinay ». Cette faveur est motivée de la même manière que le décret précédent : les douze prêtres Crétois *a presbyteris grecis maximas persecutiones patiuntur et non sinuntur ut aliquantulum ipsi XII participent in aliquo minimo emolumento ecclesiastico, et... moriuntur fame* (39). Le troisième document, daté du 15 juillet 1461, concerne la concession, par le Conseil des Dix, aux douze prêtres catholiques, de l'église de

(37) Hippolyte NOIRET, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1485, tirés des Archives de Venise*, Paris, 1892, p. 461.

(38) *Ibid.*, p. 462.

(39) *Ibid.*

Saint-Démétrius à Candie, construite par Démétrius Istrigo, *in qua offeruntur se officiare catholice et facere commemorationem Summi Pontificis* (40), ce qui confirme qu'ils étaient expulsés de toutes les autres églises de la ville. Le quatrième document, du 6 mars de l'année suivante, 1462, a le même objet que le premier, comme il résulte de son bref contenu : *quod scribi possit in Romanam Curiam quemadmodum fuerit necessarium in commendationem XII presbiterorum Graecorum Cretensium, qui obediunt Romane Ecclesiae et servant catholicam fidem* (41). Cette nouvelle recommandation de Venise ne tarda pas à produire son effet. Le pape Pie II, par une lettre datée du 27 mai 1462(42), accorde aux douze prêtres catholiques de Candie, recommandés par le doge de Venise Christophore Moro, une subvention annuelle de 400 ducats; cette somme devait être prise sur les revenus du couvent de Sainte-Catherine à Candie, qui appartenait à la Théotocos du Mont-Sinaï, sous le prétexte que les moines orthodoxes de ce couvent n'étaient pas très cultivés; l'évêque de Mylopotamon, à qui la lettre pontificale est adressée, fut chargé de la distribution de ces revenus. Dans ce cinquième document — le plus important de tous — les douze prêtres Crétois sont désignés chacun par son nom et son prénom (43). Notre « Johannes Plusadeno » se trouve mentionné en second sur la liste. Mais il est hors de doute que c'est surtout grâce à lui et à l'activité qu'il a déployée à Venise — et peut-être aussi à Rome — que ses confrères Crétois ont obtenu l'aide matérielle et morale de la Curie Romaine, ainsi que de la Sérénissime République. Et pour en terminer avec les documents concernant cette affaire, nous citerons le dernier (44), daté du 5 septembre 1463 : il s'agit d'une lettre adressée par le doge de Venise Christophore Moro au duc de Crète Laurent Moro et à son Conseil, par laquelle il leur ordonne d'accorder leur protection aux douze prêtres catholiques, qui se voient *a reliquis Grecis schismaticis in ista nostra civitate male et ingnomiose* (sic)

(40) Vlad. LAMANSKY, *Secrets d'État de Venise*, St-Petersbourg, 1884, p. 047-048 (n° 8); le document est partiellement édité, mais très mal compris et résumé.

(41) H. NOIRET, *ouvr. cité*, p. 465.

(42) Éditée par Georg HOFMANN, *Sinai und Rom*, « Orientalia Christiana », vol. IX-3, n° 37 (1927), p. 267-269, n° 20 (texte) et p. 231-232 (introd.). Cf. aussi Georg HOFMANN, *Wie stand es mit der Frage der Kircheneinheit auf Kreta im XV Jahrhundert?* « Orientalia Christiana Periodica », t. X (1944), p. 99-100 (où il faut corriger le numéro de 40 ducats à 400).

(43) Voici les noms : « Ysaïas hieromonaco et Johannes Plusadeno ac Joh. Rossos et Georgios Alexander ac Nicolaus Cauadato ac Nicolaus Plusiadinos et Nicolaus Mauromati ac Georgius Grisolora et Marcus Epiphanius et Manuel Sinadinos ac Georgius Visula necnon Georgius Vrana. »

(44) Édité par Hippolyte NOIRET, *Lettres inédites de Michel Apostolis*, Paris, 1889, p. 40-41.

tractari et plerisque quotidie probris et contumeliis affici et de les défendre *ab omnibus impropriis injuriis et contumeliis schismaticorum* (45). La lettre ajoute à la fin que ces douze prêtres ont été recommandés tant par le Souverain Pontife que par le cardinal de Nicée, c'est-à-dire par Bessarion, *domino cardinali Niceno patriarche Constantinopolitano, nunc apud nostrum dominium sedis apostolicae legato*.

L'intervention du fameux cardinal grec en faveur des prêtres Crétois favorables à l'Union, dont il était le grand champion, s'explique d'autant mieux qu'il venait d'être nommé, en avril ou mai de cette même année 1463, patriarche de Constantinople, pour succéder au cardinal Isidore, décédé le 28 avril (46). Et c'est certainement comme patriarche latin de Constantinople, exerçant un pouvoir réel sur l'île de Crète, possession vénitienne, que Bessarion a accordé à Jean Plousiadénos le titre ecclésiastique d'« archonte des églises (47) ». Cette distinction honorifique, qui ne peut donc être antérieure au mois d'avril 1463, comme l'a justement remarqué L. Petit (48), est attestée sous la plume même de Plousiadénos dans la souscription du *Cod. Marc. gr. 364*, copié plus tard (en 1469) pour le compte du cardinal bibliophile (49). Il est très probable que Plousiadénos avait fait la connaissance personnelle de Bessarion, sinon antérieurement, au moins durant son voyage en Italie pour l'affaire des douze prêtres et avait profité de son appui auprès des autorités vénitiennes et romaines, tout en s'attirant son estime et sa faveur. On retrouve la mention de ce titre accordé par Bessarion dans la souscription d'un autre manuscrit écrit tout entier de la main de Plousiadénos : c'est le *Cod. Florent. Conv. Soppr.* 3 (50), qui contient, entre autres textes, les actes du

(45) *Ibid.*, p. 41.

(46) Ludwig MOHLER, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, t. I, Paderborn, 1923, p. 310.

(47) Au sujet de cette fonction ecclésiastique, voir Const. RALLIS, *Περὶ τοῦ ἀξιωματικῆς τοῦ ἀρχοντος τῶν ἐκκλησιῶν* dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, t. 9 (1934), p. 246-251.

(48) « Dictionnaire de Théologie Catholique », t. 8 (1925), col. 1526-1527.

(49) Éditée par [A. M. ZANETTI et A. BONGIOVANNI], *Graeca D. Marci Bibliotheca codicum manuscriptorum per titulos digesta*, Venise, 1740, n° 364, p. 174 : « Τέλος ἐλθὼν ἐβίβλος αὐτῇ ὀρισμῶ μὲν καὶ προστάξει τοῦ παναγιωτάτου μου κυρίου Κ. Β. (ἡσσαρίωνος) καρδινάλειος τῆς ἁγίας ρωμαϊκῆς ἐκκλησίας καὶ π(α)τριάρχου Κωνσταντινουπόλεως, χειρὶ δὲ γραφεῖσα Ἰω(άννου) πρεσβυτέρου τοῦ Πλουσιαδηνοῦ, παρ' αὐτοῦ ἀναχθέντος εἰς ἀρχοντα τῶν ἐκκλησιῶν ἐν τῇ περιωνύμῳ τῆς Κρήτης νήσῳ. Περιέχει δὲ ἡ βίβλος αὐτῇ βιβλία καὶ τῶν σοφῶν τούτων ἀνδρῶν, ἐννέα μὲν Ἡροδότου, Θουκυδίδου δ' ὀκτώ καὶ Ξενοφώντος ἑπτὰ : ἔπει ἀπὸ Χριστοῦ, αὐωξέθω ὡς (ἐκτινῶνος) γ' ». Comme nous communiquons le R. P. H. D. Saffrey, Plousiadénos a copié aussi, pour le compte de Bessarion, le *Cod. Holkham* 79 et (en partie) le *Cod. Marc. Z 527* (colloc. 679), f. 106-142.

(50) E. ROSTAGNO e N. FESTA, *Indice dei codici greci Laurenziani non compresi nel catalogo del Bandini. I. Conventi Soppressi*, « Studi Italiani di Filologia Classica », vol. I (1893), p. 132-133, n° 3; voici le texte de la souscription : τῷ Θεῷ δόξα καὶ χάρις τῷ δόντι τέλος τῆς βίβλου ταύτης : † αὐτὴν † Ἰω(άννου) Πλουσιαδηνοῦ ἱερέως ἀρχοντος τῶν ἐκκλησιῶν καὶ κτῆμα καὶ πόνοσ.

concile de Florence (51), ainsi qu'une « *Prière au Saint-Esprit* » composée par Plousiadénos (52). Cette copie des actes florentins (53) et cette prière doivent avoir été écrites après 1463, mais on ne sait pas où. Si nous admettons que Plousiadénos, après l'heureuse issue de sa mission en Italie, est rentré en Crète — ce qui paraît le plus probable — vers cette date, nous devons supposer un nouveau voyage à Venise vers 1467. Car sa souscription autographe à la fin du *Cod. Athon. Lavr.* 545 (E 83) dit que ce manuscrit « ἐγράφη ἐν Βενετίαῖς τῷ αὐτῷ ἔτει (= 1467) ἔπει ἐν ταῖς ἡμέραις (scr. ἡμέραις) Χριστοφόρου Μώρω Δουκὸς Βενετίας, ἀπριλλίῳ κ' » (54). Mais le début de cette souscription datée nous donne un renseignement beaucoup plus important : c'est que Plousiadénos était déjà à cette époque (avril 1467) désigné comme vice-prêtopapas de Candie; en voici le texte, dont l'authenticité ne peut nullement être mise en doute, car il est écrit de la propre main de Plousiadénos : « Θεοῦ τὸ δῶρον καὶ πόνος Ἰωάννου, τὸ πίκλην Πλουσιαδηνοῦ, τάχα καὶ θύτου, ψάλτου τε καὶ ἄρχοντος τῶν ἐκκλησιῶν, πρωτοπαπᾶ δὲ βίτξε Χάνδακος Κρήτης (55). »

On sait que le prêtopapas dans l'île de Crète, où les évêques orthodoxes avaient été supprimés par les Vénitiens, était le chef du clergé orthodoxe de chaque ville ou région, où il remplaçait l'évêque; en général ce devait être un homme de grand prestige et d'un dévouement complet tant à l'État Vénitien qu'à l'Église Romaine (56) — ce qui le rendait souvent peu populaire. A ce point de vue, le choix de Plousiadénos était heureux. Il fut élu comme vice-prêtopapas par une délibération du Conseil des Dix (évidemment antérieure à avril 1467, d'après la souscription mentionnée plus haut) qui n'est pas encore retrouvée, mais dont nous trouvons la mention explicite dans une

(51) Voir I. GILL, S. J., *Quae supersunt Actorum Graecorum Concilii Florentini (Concilium Florentinum. Documenta et scriptores)*, Pars I : *Res Ferrariae gestae*, Rome, 1953, introd. p. 1, n° 1 (description du manuscrit entier) et p. xxix (son importance pour la tradition manuscrite des actes : c'est l'archétype de la deuxième des trois familles).

(52) Analysée et éditée partiellement par G. HOFMANN, *art. cité*, p. 109-111.

(53) Un autre manuscrit contenant aussi les actes florentins, le *Cod. Paris. gr.* 423, quoique ne portant ni souscription ni date, doit avoir été écrit par Jean Plousiadénos vers la même époque, d'après les observations et l'examen minutieux de I. GILL, *ouvr. cité*, introd., p. v (n° 15) et xxx. Il n'est pas nécessaire de supposer, comme le fait M. CANDAL, *art. cité*, p. 38, que ces manuscrits copiés par Plousiadénos marquent son premier contact avec le texte des actes florentins et par conséquent que sa *Défense du Concile de Florence* aurait été composée plus tard.

(54) Spyr. LAURIOTÈS — Sophr. EUSTRATIADÈS, *Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς Μεγίστης Λαύρας (τῆς ἐν Ἀγίῳ Ὁρει)*, Paris, 1925, p. 83, n° 545.

(55) *Ibid.*; nous avons rectifié à certains points la lecture des éditeurs, à l'aide d'une photographie du manuscrit qui nous a été procurée par M. L. Politis.

(56) Voir la bibliographie citée par M. MANOUSSAKAS dans « Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου » de l'Académie d'Athènes, t. V (1955), p. 132, note 11.

seconde délibération du même Conseil (57), datée du 28 janvier 1470 (style vén. 1469) et confirmant la première (58). D'après cette seconde délibération de 1470, Plousiadénos était déjà élu, sur la recommandation du Pape, du gouvernement de Crète, ainsi que du cardinal de Nicée (Bessarion), à la place d'un autre prêtre, qui, bien qu'il fût prôtopapas pour avoir dénoncé la révolution crétoise de Siphis Vlastos, n'était pas installé à Candie, mais continuait à habiter à Rhéthymno (59). Ce prêtre était, sans aucun doute, Jean Limas, de Rhéthymno, qui avait, en effet, dénoncé cette révolution réparée en 1453-1454 (60) et reçu en récompense une pension annuelle de mille hyperpères (61), ainsi que la charge de prôtopapas de Candie dès que ce poste serait vacant (62). Mais lorsque ce moment fut venu, à la suite du décès du prôtopapas de Candie, Marc Pavlopoulos (63), il semble que Limas s'est désisté, préférant rester dans son pays natal, pour être moins exposé aux attaques que sa trahison pourrait provoquer. C'est ainsi que Venise se vit dans la nécessité de chercher un remplaçant et de le désigner du titre de vice-prôtopapas (puisque le prôtopapas était

(57) Éditée par Vlad. LAMANSKY, *Secrets d'État de Venise*, St. Petersbourg, 1884, p. 052-053 (n° 16) et rééditée par Émile LEGRAND, *Bibliographie Hellénique... aux XV^e-XVI^e siècles*, t. II, Paris, 1885, p. 270-271, note 2.

(58) « ... *Vadit pars, quod dictus Plusadino, pro bono et securitate status nostri, in illo vice-protopapatu confirmetur, et litterae sibi alias per Dominium cum capitibus istius Consilii factae auctoritate istius Consilii replicentur...* »

(59) « *Et unus ex dictis papatibus detexit rebellionem, fuit constitutus, per Consilium X, et non stabat in Candida, imo continue habitat in Rhetimo...* »

(60) Cette date, proposée déjà par Fl. CORNELIUS, *Creta Sacra*, vol. II, Venise, 1755, p. 389, et contestée à tort par E. GERLAND, *Histoire de la noblesse crétoise au moyen âge*, Paris, 1907, p. 30-33 et St. XANTHOUDIDÈS, *Ἡ Ἐνετοκρατία ἐν Κρήτῃ καὶ οἱ κατὰ τῶν Ἐνετῶν ἀγῶνες τῶν Κρητῶν*, Athènes, 1939, p. 113-116, est confirmée par des documents vénitiens publiés par Costas KÉROFILAS, *Une famille patricienne crétoise, les Vlasto*, New-York, 1932, p. 45-49, 63-71 et 72, et par d'autres inédits, récemment découverts par nous.

(61) Voir V. LAMANSKY, *ouvr. cité*, p. 050 (n° 12, du 9 févr. 1463 : *papa Joannes Lima, qui solus in rebellione Siffe requisitus non consensit, imo subito detexit tractatum...* etc.), ainsi que les documents publiés par C. KÉROFILAS, *ouvr. cité*, p. 66-68 (sous la date du 8 févr. 1467, au lieu de la date correcte 9 février 1463) et p. 65-66 (sans date, mais du 13 novembre 1454).

(62) Voir le document publié, en traduction française et sans date (mais du 13 novembre 1454) par C. KÉROFILAS, *ouvr. cité*, p. 65; le texte original (Archives d'État de Venise, *Consiglio dei Dieci*, Misti, reg. 15, f. 27 r) porte : ... *Item, ut publico signo honoretur, ex nunc sit captum, quod, vacante prothopapa Candide, dictus papas Johannis Lima sit prothopapa...* Voir aussi le document publié en extrait plus loin, p. 44, note 95.

(63) Marc Pavlopoulos avait été élu en 1452 par le Sénat vénitien à la place du prôtopapas défunt Jean Syméonakis, et en l'emportant sur le petit-fils et homonyme de ce dernier, Zanino Symeonakis; voir le document du 26 juin 1452, publié par H. NOIRET, *ouvr. cité*, pp. 436-437, ainsi que la lettre inédite du doge, en date du 6 juillet 1452 (Archives d'État de Venise — *Duca di Candia 2 : Ducali e lettere ricevute*, quat. 25), qui annonce que *die ultimo mensis Junii proxime lapsi captum et deliberatum est, quod venerabilis papa Marcus Paulopulo, electus bene consulte per dominium nostrum ad protopapatum Candide, approbetur et confirmetur...*, cassando et penitus annullando electionem factam de papa Zanino Simunacho... La date de la mort de Pavlopoulos n'est pas connue.

toujours en vie) (64). Tout d'abord, le gouvernement de Crète avait élu, le 2 mai 1466, le prêtre Georges Alexandre (65). Mais il paraît que Plousiadénos a voulu obtenir ce poste, et c'est probablement pour cette affaire qu'il s'est rendu alors à Venise. En effet, peu après (vers la fin de 1466 ou le début de 1467), le Conseil des Dix, passant outre à l'élection d'Alexandre, faite par le gouvernement local, a dû nommer Plousiadénos comme vice-prêtopapas de Candie et, trois ans plus tard, a confirmé cette nomination par la délibération du 28 janvier 1470. C'est à tort donc qu'on a l'habitude de placer son élection à cette dernière date, puisqu'elle remonte à 1467 — sinon à 1466 — comme il ressort de ce dernier document et de la souscription du *Cod. Athon. Laur.* 545.

Mais si l'élection de Plousiadénos était bien méritée, sa tâche n'en était pas moins lourde, vu les circonstances. La querelle religieuse entre les partisans de l'Union et ses nombreux ennemis battait son plein et la situation politique restait encore assez troublée. Le gouvernement vénitien, craignant toujours un rebondissement de la révolution de Siphis Vlastos (1453-1454), à laquelle les moines orthodoxes — et surtout les nombreux réfugiés de Constantinople — avaient pris une part active, continuait à expulser de l'île en masse tous les suspects, et en premier lieu les moines, qui n'étaient pas sujets vénitiens (66). Il avait pris aussi des mesures, le 26 juin 1466, à l'égard même des parents du patriarche orthodoxe qui venait d'être élu à Constantinople (67), Marc Xylocaravis (début à milieu de 1466) (68), dont nous

(64) Au fait, le vice-prêtopapas avait tous les pouvoirs du prêtopapas et c'est pour cette raison que Plousiadénos emploie indifféremment les deux titres (*βιτςε πρωτοπαπς et πρωτοιερεός*).

(65) Comme il ressort du document suivant (Archives d'État de Venise. — *Duca di Candia* 32: *Memoriali antichi*, quat. 86), publié ici pour la première fois: *Die ij Maij 1466. — Per Magnificum et generosum dominum Franciscum Justo, honorabilem viceducham Crete et solum Rectorem in ciuitate, ob absentiam dominorum consiliariorum propter pestem, deputatus et constitutus fuit in vice prothopapatum papa Georgius Alexander, tanquam persona honesta, intelligens et sufficiens ad predictum officium et maiora, sicuti... extiuit ampla fides*. Sur Georges Alexandre († 1501), voir M. MANOUSSAKAS dans *Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου*, t. 6 (1956), p. 177, note 2.

(66) Plusieurs délibérations du Conseil des Dix concernant ces expulsions (surtout en 1461, à cause des nouvelles émeutes de Rhéthymno) ont été publiées par Vlad. LAMANSKY, *ouvr. cité*, p. 045-049 (nos 5-7 et 9); il semble que les plus sérieuses d'entre elles étaient celles de 1454 et 1467 (cf. *ibid.*, p. 056). Une notice de 1468, conservée dans le *Cod. Sinait. gr.* 482, f. 203 v (V. BENESEVIC, *Catalogus codicum S. Catharinae* etc., t. I, St.-Petersbourg, 1911, p. 268), nous donne aussi un précieux renseignement: « ... τὸν καιρὸν ὅπου ἐξώρισεν ἡ ἀφεντεία τῶν Βενετικῶν τοὺς πνευματικὸς πατέρας ἐκ τῆς νήσου Κρήτης ἐν τῷ ᾧ ἔτος (= 1476), μὴν αὐγούστῳ ».

(67) Vlad. LAMANSKY, *ibid.*, p. 052 (no 15).

(68) D'après GERMANOS, métropolitte de Sardes, *Συμβολή εἰς τοὺς πατριαρχικοὺς καταλόγους Κων-πόλεως ἀπὸ τῆς Ἀλώσεως καὶ ἐξῆς*, 1^{re} partie (1454-1702), Constantinople, 1935, p. 9-10.

savons qu'il avait dirigé en Crète, comme simple moine, le combat contre les Unionistes (69). Ainsi la querelle religieuse avait pris un caractère de lutte nationale contre la domination vénitienne, ou, en d'autres termes, la lutte des Crétois pour leur indépendance nationale coïncidait avec celle de l'orthodoxie contre les latins. La grande masse du peuple, qui luttait pour sa liberté, était hostile à l'Union et considérait ses partisans comme traîtres à la nation. C'est là, d'ailleurs, qu'il faut chercher la cause de l'échec du mouvement unioniste dans l'île. Venise de son côté, persécutait les ennemis de l'Union comme ennemis de l'État (70) et protégeait, autant qu'elle pouvait, les Unionistes. Très caractéristique, pour comprendre cette situation et le fanatisme réciproque des deux partis, est l'épisode que nous raconte le fameux savant byzantin Michel Apostolis, dans une lettre adressée à son protecteur, le cardinal Bessarion, et écrite, d'après l'éditeur, entre l'hiver 1467 et 1468 (71). Deux moines orthodoxes, Marc et Sabas, lui avaient présenté une lettre circulaire du patriarche d'Alexandrie (72) lançant l'anathème contre les partisans de l'Union. Dénoncés par lui, ils furent arrêtés par les autorités vénitiennes et expulsés en Syrie. Ceux qui avaient encouragé Apostolis à les dénoncer étaient « ὁ τοῦ Ἀλεξάνδρου Γεώργιος καὶ Ἰωάννης ὁ ζηλωτής, τῶν ἱερῶν τῆς γερουσίας τῷ κορυφαίῳ (73) ». Étant donné que parmi les douze prêtres unionistes, seuls Rossos et Plousiadénos portaient le prénom de Jean (74), et que Jean Rossos, le prodigieux copiste, était déjà, selon toute vraisemblance, définitivement établi en Italie (75), il reste que ce « Jean le zélote » n'était autre que Jean Plousiadénos, qui serait donc rentré de Venise en Crète vers 1468. Apostolis ajoute que les deux moines expulsés ont écrit de Syrie aux Crétois pour donner

(69) Voir le passage d'une lettre de Michel Apostolis (de 1467) à Bessarion (H. NOIRET, *Lettres inédites de Michel Apostolis*, Paris, 1889, p. 95, n° 75) : ὦν εἰς καὶ χεῖριστος ἦν Μάρκος σκοτενδύτης Βυζάντιος ὁ Ξυλόναυς, ἀνὴρ φιλόχρυσος, κακόδοξος, κερκοπίθηκος, ὅς τὴν Κρήτην πᾶσαν συνέχευε τε καὶ συνεκύκησεν. Voir aussi l'extrait de Plousiadénos cité plus bas, p. 41, note 76.

(70) Cf. le préambule du document même du 24 janvier 1470 concernant Plousiadénos et mentionné plus haut : *Quum ultima rebellio Cretae, quam Siffus Vlasco tentavit exequi contra statum nostrum, tota processit a falsis tractatibus et sagacibus machinationibus papatum schismaticorum, persecutorum et inimicorum Sanctae Romanae Ecclesiae et Dominii Nostri... etc.* (Vlad. LAMANSKY, *ouvr. cité*, p. 052).

(71) H. NOIRET, *ouvr. cité*, p. 101-102 (n° 81).

(72) Il s'agit du patriarche d'Alexandrie Marc VI (1459-1484); voir Chrysost. PAPA-DOPOULOS, *Ἱστορία τῆς Ἐκκλησίας Ἀλεξανδρείας* (62-1939), Alexandrie, 1935, p. 582 et suiv. (où l'on mentionne cet épisode).

(73) H. NOIRET, *ouvr. cité*, p. 102.

(74) Voir plus haut, p. 35, note 43.

(75) Cf. M. VOGEL — V. GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909, p. 187 et suiv.

les noms des responsables de la persécution et ont ainsi stimulé leur fanatisme contre les partisans de l'Union. On voit bien que les mesures de violence que l'État vénitien prenait contre le clergé grec ne faisaient qu'aggraver la situation.

Plousiadénos a essayé en vain de faire face à cette situation en s'adressant, en sa qualité de prôtopapas, aux prêtres orthodoxes de Candie par une lettre pastorale (76), dans laquelle, en leur reprochant, en termes assez violents, leur attitude envers les prêtres unionistes, il les exhorte à accepter et à prêcher au peuple l'Union. Cette lettre, outre sa valeur littéraire incontestable, est très importante, comme l'a déjà remarqué l'éditeur (77), pour les renseignements qu'elle donne sur l'état religieux de la Crète à cette époque. La situation que nous connaissons déjà par le *Dialogue* et par les documents cités plus haut, empira. Le peuple entier, poussé, comme le dit Plousiadénos, par les prêtres orthodoxes, s'abstenait d'assister à tout office religieux célébré par les prêtres unionistes, refusant même de leurs mains les saints mystères; il injurait ces prêtres, les raillait dans les rues et ailleurs, bref leur rendait l'existence impossible. Quel écho pourrait avoir l'appel chimérique de Plousiadénos, malgré sa sincérité et le prestige de son auteur? Lorsqu'il eut compris par lui-même que la cause de l'Union était perdue en Crète, il se vit dans l'obligation de quitter son île natale, pour se rendre en Italie, à la recherche d'une carrière moins décevante.

Le départ de Plousiadénos, très probablement pour Venise, dut avoir lieu avant juillet 1472, lorsque nous le rencontrons, pour la première fois, comme une des personnes de confiance d'Anne Notaras († 1507), fille du grand-duc de Constantinople Luc Notaras. On sait que cette noble dame byzantine, réfugiée à Venise avec ses richesses à la veille de la prise de Constantinople en 1453, avait conçu le projet de fonder une colonie grecque autonome, en réédifiant, à ses frais, et en repeu-

(76) Éditée récemment, d'après le *Cod. Bonon. Univers. Bibl.* 2378, par B. LAOURDAS, *Κρητικά Παλαιογραφικά*, 12. 'Ιωάννου τοῦ Πλουσιαδηνοῦ ὑποθήκαι πρὸς τοὺς ἱερεῖς τῆς Κρήτης, dans *Κρητικά Χρονικά*, t. (V 1951), p. 252-262; l'édition, qui laisse beaucoup à désirer, est suivie d'un commentaire (p. 258-262). La lettre porte le titre suivant : « 'Ιωάννου πρωτοιερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ πρὸς τοὺς ἐν Κρήτῃ ἄνδρας, δοκοῦντας μὲν καὶ φαινομένους ἱερεῖς εἶναι, μὴ ὄντας δὲ τῇ ἀληθείᾳ διὰ τὸ κωλύειν αὐτοὺς τὰς ἱεράς τῆς ἐκκλησίας συνάξεις ». La lettre ne porte pas de date, mais elle est de toute façon postérieure à 1467, puisque Plousiadénos l'a écrite alors qu'il était prôtopapas. La phrase « οὐαὶ ὑμῖν, ὅτι ἐγκατελίπατε τὴν οἰκουμένην σύνοδον καὶ ἐκηρύξατε ὑμᾶς εἰς παρασυναγωγάς, τοῦ τε Μακρυγένη καὶ Ξυλοκαράβη, Τουρκόπουλου τε καὶ Βούλγαρη » (p. 253) ne peut nous aider à préciser davantage la date. Nous ne pouvons pas accepter l'opinion de l'éditeur (p. 260) d'après laquelle la lettre est antérieure au « Dialogue » de Plousiadénos et a été écrite hors de Crète.

(77) B. LAOURDAS, *art. citée*, pp. 258-260.

plant le château ruiné de Montauto de Maremma qui appartenait à la république de Sienne; ce projet chimérique, mais émouvant, finit par échouer, après de longues et minutieuses négociations (de 1472 à 1474) entre Anne ou ses envoyés et les autorités de Sienne (78). Or, dans l'intéressant dossier de cette affaire le nom de Plousiadénos figure plus d'une fois : il fut envoyé par Anne à Sienne, pour discuter les détails de ce projet et conclure le traité. La proposition des Grecs était faite pour la première fois, en novembre 1471, par l'intermédiaire du cardinal Bessarion (79). Le 11 mai 1472, Jacques Notaras, le frère d'Anne, venait à Sienne demander de devenir citoyen de la ville (80), et trois mois plus tard, en juillet 1472, deux représentants d'Anne, Francoulios Servopoulos et Jean Plousiadénos, y arrivaient aussi. Ils apportaient les propositions d'Anne et le texte même du traité qu'elle voulait conclure avec Sienne et qui, après examen, fut approuvé en principe le 21 juillet (81). Le texte de ce projet — qui n'était pas le texte définitif, mais une de ses premières rédactions — daté du 22 juillet 1472 (82), porte à la fin l'article suivant (83) : *Che la prefatta illustrissima domina Anna, per se e suoi successori, e l'Ill. misser Iacomo, suo fratello, e il magnifico homo misser Franculius Sernopolus* (scr. *Syropulus*), *nobilis Constantinopolitanus, e il venerabile padre misser Giovanni Brusidemo* [scr. *Plusiadeno*] (84), *sacerdote Candiese, e suoi successori, sieno cittadini Senesi, e godino il privilegio della civiltà*

(78) Les principales publications sur ce sujet sont : GIOV. GAYE, *Carteggio inedito d'artisti dei secoli XIV, XV, XVI, pubblicato ed illustrato con documenti pure inediti*, Florence, 1839-1840, t. I, n° CI, p. 247-251; C. N. SATHAS, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age*, t. IX, Paris, 1890, p. VIII-XI et XXXIV-XXXVII; C. CALISSE, *Montauto di Maremma*. Notizie e Documenti, « *Bullettino Senese di Storia Patria* », t. III (1896), p. 177-221; SPYR. LAMBROS, 'Ο Κωνσταντίνος Παλαιολόγος ὡς σύζυγος ἐν τῇ ἱστορίᾳ καὶ τοῖς θρόνοις, « *Νέος Ἑλληνομνήμων* », t. IV (1907), p. 454-465; GIOV. CECCHINI, *Anna Notara Paleologa, una principessa greca in Italia e la politica Senese di ripopolamento della Maremma*, « *Bullettino Senese di Storia Patria* », nuova serie, ann. IX (1938), fasc. 1, p. 1-41. Cette importante étude, dont je dois la communication à l'obligeance du professeur Michel Lascaris, ignore pourtant les publications précédentes, excepté Calisse, et répète l'erreur qui fait d'Anne Paléologine Notaras la fiancée du dernier empereur byzantin Constantin Paléologue. A noter que Sp. Lambros avait annoncé la publication d'une nouvelle lettre d'Anne Notaras, datée du 13 décembre 1472 (*art. cité*, p. 457, note 2 et p. 464-465) et ignorée même de Cecchini, mais il n'a pas tenu sa promesse; la copie de cette lettre doit se trouver dans son « *κατάλοιπον* » n° IΘ', d'après l'énumération de G. CHARITAKIS dans « *Νέος Ἑλληνομνήμων* », t. XIV (1917-1920), p. 219.

(79) G. CECCHINI, *art. cité*, p. 5.

(80) *Ibid.*, p. 6 et 26-27 (doc. n° 1), Cecchini considère Jacques Notaras comme un représentant des Grecs, ignorant qu'il était le frère d'Anne.

(81) *Ibid.*, p. 7 et 27 (doc. n° 2).

(82) Le texte a été publié, en traduction italienne, par G. GAYE, *ouvr. cité*, t. I, p. 247-251 (n° CI), reprise par C. N. SATHAS, *ouvr. cité*, t. IX, p. XXXIV-XXXVII. Une rédaction antérieure, datée du 14 juillet 1472, a été publiée par C. CALISSE, *art. cité*, p. 210-216 (n° IV).

(83) C. N. SATHAS, *ouvr. cité*, p. XXXVII; d'après G. GAYE, *ouvr. cité*, p. 250.

(84) Correction de Sathas, qui a adopté aussi à la p. VIII la forme correcte Plusiadinos; par contre, la correction de Sernopolus en Syropulus n'est pas heureuse.

in perpetuo con tutti gl' indulti che si godino dai cittadini di detta città.

Il est très probable qu'Anne Notaras pensait faire de Plousiadénos le chef religieux de la petite cité grecque qu'elle rêvait de fonder. Il est probable aussi qu'elle lui avait accordé sa faveur et sa confiance sur recommandation de Bessarion, qui continuait à s'intéresser à cette affaire (85). Et il a conservé cette confiance tout le long des négociations. Deux années plus tard, en 1474, Anne a dû envoyer de nouveau à Sienne quelqu'un pour conclure le traité sous sa forme définitive. Elle a d'abord chargé de cette mission Francoulios Servopoulos, comme elle le déclara, dans une lettre du 15 juin 1474, à la république de Sienne (86). Mais celui-ci s'attardant pour des raisons de santé, elle a envoyé, quatre jours plus tard (19 juin), une seconde lettre (87), par laquelle elle avisait la république que *propter brevitatem temporis placuit venerabilem sacerdotem et protopapam ser Johannem Plusiadinu. qui cum plena commissione ad vestram claritudinem accedit tractaturus et perfecturus omnia cum eadem vestra claritudine*. Plousiadénos a dû porter cette lettre en personne à Sienne (88) et reprendre les pourparlers, qui, après quelques nouvelles difficultés, aboutirent finalement à la conclusion du traité, tel qu'il a été formulé dans la délibération du Conseil Général de Sienne du 15 juillet 1474 (89). On retrouve, vers la fin de ce texte définitif du traité, l'article du projet de 1472 concernant Plousiadénos : *Item quod prefata illustris domina Anna pro se et successoribus suis et illustris germanus suus dominus Iacobus ac etiam magnificus eques dominus Franculius Servopulos nobilis Constantinopolitanus et venerabilis pater dominus Johannes Plusadino sacerdos Candiensis et eorum subcessores et posterī, sint cives Senenses et privilegio civilitatis Senarum utantur et gaudeant in perpetuum cum omnibus privilegiis et indultis quibus gaudent originales civitatis Senarum* (90).

Mais, malgré la conclusion de ce traité, le projet patriotique d'Anne Notaras a été brusquement abandonné, on ne sait trop pour quelles raisons (91). Plousiadénos a dû probablement rentrer à Venise.

(85) Voir G. CECCHINI, *art. cité*, p. 8-9 et 29-30 (doc. n° 5) : lettre de la république de Sienne à Bessarion, datée du 30 août 1472.

(86) Publiée par Emile LEGRAND, *Cent dix lettres grecques de François Filelfe*, Paris, 1892, p. 341 (cf. aussi introd., p. x), N. IORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, 4^e série (1453-1476), Bucarest, 1915, p. 357-358 (n° CCXCII) et enfin (sans mention des éditions précédentes) par G. CECCHINI, *art. cité*, p. 33 (doc. n° 10).

(87) Publiée par C. CALISSE, *art. cité*, p. 218 (n° VIII) et G. CECCHINI, *art. cité*, p. 34 (doc. n° 11).

(88) Cf. G. CECCHINI, *art. cité*, p. 11.

(89) Publiée *ibid.*, p. 34-41 (doc. n° 13); cf. aussi p. 12.

(90) *Ibid.*, p. 40.

(91) Voir G. CECCHINI, *art. cité*, p. 12-13.

Qu'a-t-il fait ensuite? Pendant les sept années qui ont suivi (1474-1481) on ne trouve aucune trace de lui. Son protecteur Bessarion étant déjà mort depuis longtemps (18 novembre 1472), il a peut-être connu des jours difficiles, si toutefois la faveur d'Anne Notaras, de Venise et du Pape, qu'il avait servis, ou enfin l'exercice du métier du copiste ne lui assurèrent pas une vie convenable. Nous ne pouvons pas affirmer si c'est à cette époque ou quelques années plus tôt (en tout cas après 1467) qu'il a composé sa *Réponse à la lettre de Marc Eugénicos, métropolitain d'Éphèse, et en faveur du saint concile de Florence* (92), qui porte en tête, dans le *Cod. Ambros. gr. 429*, l'inscription « Ἰωάννου πρωτοιερέως τοῦ Πλουσιαδηνοῦ » (93). Il s'agit d'une réfutation, paragraphe par paragraphe, d'une lettre circulaire de Marc d'Éphèse contre le concile florentin.

Quoi qu'il en soit, ce que nous savons avec certitude, c'est qu'au cours de ces années Plousiadénos a fait un effort pour récupérer de nouveau la charge de vice-prêtopapas de Candie. Le prôtopapas Jean Limas demeurant toujours à Rhéthymno, et ayant renoncé à l'exercice de sa charge, le gouvernement de Crète avait désigné à sa place le prêtre André Damorone (94). Plousiadénos, en vertu de sa nomination par le Conseil des Dix, lui contesta le pouvoir et la dispute dura longtemps. Pour mettre fin à cette querelle, le Conseil des Dix dut examiner l'affaire et aboutir à une nouvelle délibération, à la date du 31 mars 1481 (95). Les résultats de l'enquête ouverte n'étant pas favorables pour Plousiadénos, que les hauts magistrats

(92) MIGNE, P. G., t. CLIX, col. 1023-1094 (« Ἀπολογία εἰς τὸ γραμματίον κυρ Μάρκου τοῦ Εὐγενικοῦ, μητροπολίτου Ἐφέσου, ἐν ᾧ ἐκτίθεται τὴν ἐκ αὐτοῦ δόξαν ἣν εἶχε περὶ τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ ἁγίας καὶ ἱερᾶς συνόδου »).

(93) Voir GIOV. MERCATI, *Appunti Scolariani*, « Besarione », vol. XXXVI (1920), p. 141, note 4. Cette œuvre nous a été conservée également dans le *Cod. Vallicell.* 119 (L. 20); voir E. MARTINI, *Catalogo di manoscritti esistenti nelle biblioteche italiane*, vol. II, Milan, 1902, p. 196.

(94) Un document vénitien, du 20 décembre 1475, publié (en traduction française) par C. KÉROFILAS, *ouvr. cité*, p. 68, nous parle de « la renonciation faite par le prêtre Jean Lima au sujet de l'archiprêtrise » de Candie et de la proposition du gouvernement de Crète pour la nomination du prêtre André Simi, proposition que le Conseil des Dix n'a pas acceptée. Comme il ne peut être question (voir les documents cités dans les deux notes suivantes) que d'André Damorone, nous devons supposer que le nom *Simi* (qui figure, en effet, dans le texte latin, *Consiglio dei Dieci, Misti*, reg. 18, f. 136 r) est une transcription erronée de *Damorone*, que la minute originale (non conservée, malheureusement) porterait sans doute.

(95) Archives d'État de Venise — *Consiglio dei Dieci, Misti*, reg. 20, f. 53 r. Voici le début du document : *MCCCCLXXXI, die ultimo Martij. — Alias per hoc consilium constitutus fuit prothopapa Crete papa Janni Lima. Et moram trahente eo Rethimi, nec vacante ipsi officio, renuntiavit ipsi officio prothopapatu. Et per regimen Crete electus fuit eius loco papa Andreas Demorono. Et post papa Janni Plusadino, veniens ad nostrum dominium, impetravit ab hoc Consilio esse viceprothopapas. Et per hoc officium diutina contentio fuerit inter papatem Andrean Demorono, electum per regimen Crete, et papatem Janni Plusadino, coram capitibus huius Consilij... » etc.*

de Crète avaient accusé *esse scandalosum et inquietum*, son rival l'emporta. Aux termes de ladite délibération, Jean Lima *quoad vixerit, sit prothopapa et, donec steterit Candida, exercere possit officium suum...*, *in eius autem absentiam de Candida, papas Andreas Demorono sit eius loco prothopapas. Et ita, post eum papatem Janni Lima, succedat papas Andreas Demorono predictus. Ita que, per decessum aut per cessum papatis Janni Lime, succedat et sit papas Andreas Demorono predictus...* (96). Plousiadénos se vit ainsi privé de tout espoir de se rétablir à son poste ancien de vice-prôtopapas de Candie. Et cet échec l'a encore obligé, paraît-il, de faire, par la suite, d'autres concessions concernant ses privilèges en Crète. Cela résulte de deux documents inédits, conservés en copie dans le *Cod. Sinait. gr.* 2246 (p. 43 et suiv.), sous les nos XVI et XVII. En voici les résumés, faits par le professeur Const. Amantos, qui a bien voulu nous les communiquer (97) :

1. N° XVI (p. 43) : « Acte notarial, fait le 18 mai 1481 à Venise, devant le procureur de Saint-Marc et en même temps procureur du monastère du Sinaï, Antoine Loredan, par lequel le prêtre Jean Plousiadénos avoue que l'église du Christ de Képhalas (Κεφαλᾶς), à Candie, est propriété du monastère du Sinaï; il promet, offrant en garantie sa propre fortune, de ne pas agir contre les intérêts de ce monastère. »

2. N° XVII (p. 47) : « Le doge de Venise Jean Mocenigo écrit au duc de Crète (Luca) Navagier et au général Fantin Georgi, le 28 juillet 1481, que Jean Plousiadénos a obtenu, en trompant le Siège Apostolique, un titre de propriété sur l'église du Christ Képhalas, tandis que cette église appartient au monastère (du Sinaï), comme il l'avoue maintenant lui-même. Qu'elle soit donc rendue au monastère. »

Cette église sinaïtique, connue aussi par d'autres sources comme Χριστός τοῦ Κεφαλᾶ et située dans le centre de la ville de Candie (98),

(96) *Ibid.* Cette délibération du Conseil des Dix fut annoncée au gouvernement de Crète par une lettre du doge Jean Mocenigo, datée du 5 avril 1481 (Archives d'État de Venise — *Duca di Candia* 2 : *Ducali e lettere ricevute*, quat. 33^a). Sur le prôtopapas André Damorone, voir M. MANOUSSAKAS dans « Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου », t. VI (1956), p. 183, note 2.

(97) Je tiens à remercier ici mon cher et vénérable maître, qui a bien voulu me confier un dossier de documents sinaïtiques, copiés ou résumés par lui sur place en 1925.

(98) Voir G. GEROLA, *Topografia delle chiese della città di Candia*, « Bessarione », vol. XXXIV (1918), p. 252 (S. Salvatore, n° 1); d'après le plan de Werdmüller, n° 22 (publié par le même G. GEROLA, *Monumenti Veneti nell'isola di Creta*, t. I, Venise, 1905, tav. 3), elle était située entre les églises de Saint-Marc et Saint-Tite et presque en face du « palazzo del Capitan Grande ». Cette église est aussi mentionnée dans un document de 1611 publié par Sterg. SPANAKIS, « Ἡ διαθήκη τοῦ Ἀντρέα Κορνάρου (1611) », dans *Κρητικά Χρονικά*, t. IX (1955), p. 399 (voir aussi p. 463, note 49), ainsi que dans le poème de Marinos Zanes-Bounialis, qui, décrivant le dépouillement des églises de Candie, en 1669, par les chrétiens eux-mêmes, pour ne pas livrer les objets sacrés aux Turcs, nous raconte :

fut donnée à Plousiadénos par le Saint-Siège, très probablement à l'époque où il était prôtopapas. Aujourd'hui elle ne lui servait plus à rien et il fut contraint de la rendre au monastère du Sinaï, sans doute par suite des démarches des moines du Sinaï, qui avaient d'ailleurs obtenu du même doge Jean Mocenigo (1478-1485), l'année précédente (en 1480), une dispense des dîmes et des autres impositions, pour leurs possessions en Crète (99), et qui obtinrent ensuite, en 1483, d'autres privilèges (100).

Il est intéressant de constater que dans les deux documents de 1481 analysés plus haut, notre personnage porte encore le nom de Jean Plousiadénos et le simple titre de prêtre. Cela prouve qu'il n'était pas encore, à cette date, élevé au siège épiscopal de Méthone (101). On a, d'ailleurs, le droit de supposer que vers cette époque (1482-1483) cette ville n'avait pas d'évêque, en s'appuyant sur le fait suivant : Le *Cod. Athen. gr.* 2468 (f. 178^r) nous a conservé une note autographe (102) du prêtre Léon, chartophylax de l'évêché de Méthone, où celui-ci rend compte de son ordination, faite le 20 octobre 1483, par Joseph, métropolite de Monemvasie, qui se trouvait alors à Méthone; cela montre sans doute que le siège épiscopal de Méthone était alors vacant. Malheureusement, nous n'avons pu recueillir de 1481 à 1492 aucun renseignement sur la vie et l'activité de Plousiadénos. On peut seulement supposer qu'il demeurait en Italie, entre Rome et Venise, protégé par le Saint-Siège, copiant des manuscrits ou adonné à ses chères études (103). En tout cas, son élection comme évêque de

Ἀδριασάν τὴν Τριμάρτυρον καὶ τ' ἄλλα ὅλα ἐκεῖνα
καὶ τὸ Χριστὸ τοῦ Κεφαλᾶ καὶ ἁγιά Αἰκατερίνα.

(A. XIROUCHAKIS, 'Ο Κρητικὸς πόλεμος (1645-1669) ἡ συλλογὴ τῶν ἐλληνικῶν ποιημάτων 'Ανθίμου Διακρούση, Μαρίνου Ζάνε, Trieste, 1908, p. 541, v. 11-12).

(99) H. NOIRET, *Documents inédits*, p. 548 (30 mars 1481); la lettre de Jean Mocenigo, du 14 avril 1481, concernant sans doute la même affaire, a été publiée, en traduction grecque, par Périclès GRÉGORIADÈS, 'Η ἱερὰ μονὴ τοῦ Σινᾶ κατὰ τὴν τοπογραφικὴν, ἱστορικὴν καὶ διοικητικὴν αὐτῆς ἔποψιν, Jérusalem, 1875, p. 94-96.

(100) Voir P. GRÉGORIADÈS, *ouvr. cité*, p. 97; cf. aussi C. AMANTOS, Σύντομος ἱστορία τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Σινᾶ, Thessalonique, 1953, p. 39-40.

(101) L. PETIT, *art. cité*, col. 1527, place son épiscopat à Méthone à une date postérieure à l'année 1470, sans préciser davantage; il en est de même pour la liste épiscopale de Méthone, dressée récemment par D. A. ΖΑΚΥΘΙΝΟΣ, *Le despotat grec de Morée*, t. II, Athènes, 1953, p. 280 (n° 8), où on remarque une lacune évidente entre Plousiadénos et l'anonyme de 1437 cité immédiatement avant lui sous le n° 7. Sur Plousiadénos comme évêque de Méthone, voir aussi notre étude récente 'Αρχιερεῖς Μεθώνης, Κορώνης καὶ Μονεμβασίας γύρω στὰ 1500 dans Πελοποννησιακά, t. III (1959), p. 95-147 (cf. p. 97-100).

(102) Publiée récemment par André GUILLOU, *Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée*, Paris, 1955, p. 194; en voici la transcription orthographiée : « † αὐπγ 'Οκτωβρίῳ κ' ἡμέρᾳ β' ἐγενόμην Λέων ἱερεὺς ὁ καὶ χαρτοφύλαξ ἐπισκοπῆς πόλεως Μεθώνης, ἐψηφίστην δὲ παρὰ κυροῦ 'Ιωσήφ μητροπολίτου Μονεμβασίας εὐρισκόμενος ἐν πόλει Μεθώνη. »

(103) Reproduisons ici l'épigramme suivante, écrite de la main de Plousiadénos à la fin

Méthone paraît avoir eu lieu peu avant 1492, comme il résulte d'un document important que nous avons découvert dans les archives de Venise : il s'agit d'une délibération du Sénat vénitien, datée du 28 août 1492 (104) et confirmant l'élection de Jean Plousiadénos comme évêque grec de Méthone. D'après ce document, cette élection avait été reconnue comme légitime par les « Sapientes Terrae Firmae », après avoir entendu *tam episcopum prefatum, quam papatem Andream, eius aduersarium, tam nomine proprio, quam nomine cuiusdam papatis Marci de Basilia*; d'autre part, les gouvernements de Crète et de Méthone avaient donné les meilleures recommandations au sujet de Plousiadénos, qui est caractérisé par le document comme *vir apprime catholicus et dominio nostro fidelissimus et... ob ipsius doctrinam vite et morum exemplaritatem, admodum utilis et salutaris*; le Sénat approuva donc son élection et le doge écrivit les lettres nécessaires le 3 septembre 1492.

Il est très probable qu'après cette confirmation, Plousiadénos s'est rendu à Méthone, pour prendre possession de son siège et qu'il y resta au moins quelque temps (105). Mais, dans ce cas, il est certain qu'il est rentré plus tard en Italie. Car, au début de 1497, nous le retrouvons à Venise, comme il résulte d'une lettre d'un autre prêtre unioniste de Candie, Georges Grégoropoulos (106), que nous croyons de peu postérieure au 16 février 1497 (107). Dans cette lettre, que Georges Grégoropoulos adresse à son fils Jean, demeurant à Venise, il lui demande d'embrasser de sa part, entre autres, « τὸν ἄγιον ἐπίσκοπον Μεθώνης κύριον τὸν Πλουσιαδηνόν » (108). Il fait de même dans deux autres lettres, qui ont dû être écrites l'année suivante (1498),

(f. 296 r) du *Cod. Marc. gr.* 1052 (olim Cl. II, n° 179 = S. Michele 895), contenant des Homélies de S. Jean Chrysostome (Elpidio Mioni, *I manoscritti greci di S. Michele di Murano*, dans « Italia Medioevale e Umanistica », I (1958), p. 340-341) :

Καὶ τήνδε χρυσέρυθρον καὶ χρυσόμορφον
τοῦ χρυσολαμποῦς καὶ σοφοῦ Χρυσοστόμου
βίβλον ὑπερβαλυσσάμενον σπουδῇ ἀνέγνω
Κρήτης πρωτοθύτης τε ὁ Ἰωάννης
τοῦπίπλιν Πλουσιαδηνός ὁ καὶ ψάλτης.

(104) Archives d'État de Venise — *Senato Mar*, reg. 13, f. 97 r-v. Voici le début du document : [1492] *die XXVIII Augusti*. — *Exacti jam sunt menses octo ex quo est in hac urbe Venetiarum vir chir Joannes Plusiadinus, electus episcopus grecus Mothoni, pro confirmanda eius electione, facta rite et recte canonice...* etc. Nous publions le texte dans *Πελοποννησιακά*, t. III (1959), p. 136.

(105) Cf. plus loin, p. 50, note 122.

(106) Publiée par E. LEGRAND, *Bibliographie Hellénique... aux XV^e et XVI^e siècles*, t. II, Paris, 1885, p. 269-271 (n° 3).

(107) Voir M. MANOUSSAKAS, *Ἡ ἀλληλογραφία τῶν Γρηγοροπούλων χρονολογούμενη (1493-1501)*, « Ἐπετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου », t. VI (1956), p. 175-177 (n° 7).

(108) E. LEGRAND, *ouvr. cité*, p. 270. — M. MANOUSSAKAS, *art. cité*, p. 176-177.

la première portant la date du 10 avril (109) et la seconde ne portant aucune date, mais très probablement écrite pendant l'été (110). Mais vers la fin de cette même année Plousiadénos se trouvait à Rome, parce que nous savons qu'à la messe pontificale de Noël c'est lui qui chanta l'évangile en grec (111).

Les deux années suivantes 1499-1500, les dernières de la vie de Plousiadénos, ont été pour lui pleines d'activité, de vives émotions et de dures épreuves, jusqu'à sa mort héroïque. Comme s'il prévoyait sa fin, il a voulu revoir son île natale, après tant d'années d'absence. Une lettre du doge de Venise au duc de Crète, du 25 juin 1499, informait ce dernier que *reverendus dominus Joseph Plusiadinus, episcopus graecus Methonensis, vir catholicus, praedicator egregius, dominii nostri fidelissimus*, venait en Crète pour prêcher et toucher ses revenus, dont certains avaient été cédés par le Pape au patriarcat de Constantinople, *vivente tunc reverendissimo domino cardinali niceno* (112). Et un mois plus tard, le 30 juillet 1499, le doge envoyait une seconde lettre au gouvernement de Crète, pour ordonner que soient respectés les privilèges accordés déjà par une lettre antérieure du 17 septembre 1490, à Georges Plousiadénos, fils de l'évêque de Méthone (113). Mais le voyage du vieil évêque en Crète coïncidait avec le début de la seconde grande guerre turco-vénitienne (1499-1501) (114), entreprise par le

(109) E. LEGRAND, *ouvr. cité*, p. 268-269 (n° 4). — M. MANOUSSAKAS, *art. cité*, p. 182-184 (n° 12).

(110) E. LEGRAND, *ouvr. cité*, p. 273 (n° 7). — M. MANOUSSAKAS, *art. cité*, p. 184-185. Dans ces deux dernières lettres Grégoropoulos le nomme Joseph Plousiadénos, évêque de Méthone; le nom de Joseph lui était donné, selon l'usage, lors de son élévation à l'épiscopat.

(111) Joh. BURCKARDI, *Liber notarum*, éd. E. CELANI, t. II, p. 121 (cité par G. MERCATI, *Appunti Sclariani*, « Bessarione » t. XXXVI (1920), p. 141, note 2).

(112) N. IORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, 5^e série (1476-1500), Bucarest, 1915, p. 255 (n° CCLXXI).

(113) Archives d'État de Venise — *Duca di Candie 3 : Ducali e lettere ricevute*, quat. 46, f. 28 r^v. Nous ne reproduisons ici que le début de cette lettre : *Scriptisimus precessoribus vobris et vobis die XVII septembris 1490, cum capitibus consilij nostri decem, in executione aliarum literarum nostrarum et concessionis facte venerabili episcopo Mothoni Joanni Plusiadinu, cui Cretensi et catholico et vite integerrime, quod Georgius, eius filius, vita et moribus similis, frueretur et gauderet omnibus officiis et beneficiis, in eo quod ad vos spectat, quibus gaudent viri catholici latini, et in eis participaret, sicut participant omnes alij ciues nostri Cretenses...* etc. La lettre de 1490 mentionnée ici n'a pas été retrouvée. Plousiadénos était-il élu évêque de Méthone déjà à cette date, au point de pouvoir obtenir des privilèges pour son fils? On ne saurait l'affirmer. On ne sait non plus s'il faut identifier ce dernier avec Georges Plousiadénos, qui a copié, en 1473, quelques folios du *Cod. Pheregianus* 22 de Breslau (M. VOGEL-V. GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber*, p. 83, et note 3; cf. aussi Sp. LAMBROS dans « Νέος Ἐλληνομνήμων », t. XV (1921), p. 95-96).

(114) Voir sur cette guerre Heinrich KRETSCHMAYR, *Geschichte von Venedig*, t. II, Gotha, 1920, p. 409-415 et Const. AMANTOS, *Σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Τούρκων*, t. I, Athènes, 1955, p. 160-161, ou le reste de la bibliographie; la monographie essentielle est celle de C. COGO, *La guerra di Venezia contro i Turchi* (1499-1501), dans « Nuovo Archivio Veneto », t. XVIII (1899), p. 5-76, 348-421 et t. XIX (1900), p. 97-138.

sultan Bajazet II. La Crète ne courait pas un danger sérieux, mais Méthone connu, dans les premiers mois de 1500, les premières attaques des Turcs (115). Plousiadénos, malgré son âge assez avancé, voulut accomplir son devoir d'évêque de cette ville vénitienne, et aller encourager les défenseurs. Une autre lettre du doge au duc de Crète, écrite quatre ans après les événements tragiques, le 1^{er} octobre 1504 (116), nous donne des détails intéressants sur les derniers jours de sa vie. « Le révérend prêtre Janni Plussidiano, évêque de Méthone » — dit le doge — qui s'est distingué par plusieurs actes louables, « ayant entendu parler du siège de la cité de Méthone, a tout dédaigné (*post-habitis omnibus*) pour rejoindre cette ville; jour et nuit, il n'a pas cessé de reconforter non seulement le peuple, mais aussi les soldats, en leur indiquant qu'ils devaient se défendre virilement et plutôt mourir que se rendre à l'ennemi ». C'est très probablement en cette année 1500 qu'on doit placer une lettre de Plousiadénos (117), portant la simple date du 9 avril et envoyée à un ami anonyme de Crète. Dans cette lettre — la seule lettre privée que nous possédons de lui, et pour cette raison particulièrement intéressante — le vieux et savant évêque ne parle pas des événements de la guerre imminente, mais de ses compositions musicales, que le prôtopsaltès de Sithie lui avait demandées, et surtout des diacres ou moines Crétois qu'il voulait voir venir recevoir le sacerdoce auprès de lui et non auprès de son rival, l'évêque grec de Coron (118). Il garde une vive rancune envers ses compatriotes Crétois, qui l'évitaient, à cause de son attachement à l'Église latine, et préféraient l'évêque de la ville voisine, qui était pourtant « un sale individu et un hérétique » (119). Et il ne cache point sa satisfaction, en annonçant la nouvelle sensationnelle, que cet évêque de Coron « se trouve actuellement dans une situation très grave, car le métropolite de Movemvasie est venu à Coron, invité

(115) Voir sur le siège de Méthone, outre la bibliographie citée dans la note précédente : W. MILLER, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι* (1204-1566), trad. gr. Spyr. LAMBROS, Athènes, 1909-1910, t. II, p. 235-237, et Ant. MOMFERRATOS, *Μεθώνη καὶ Κορώνη ἐπὶ Ἑνετοκρατίας ὑπὸ κοινωνικὴν, πολιτικὴν καὶ δημοσιονομικὴν ἔποψιν*, Athènes, 1914, p. 63-67.

(116) Publiée en partie ou résumée par N. IORGA, *Notes et extraits*, etc., sixième série (1501-1547), Bucarest, 1916, p. 38 (n° LIX).

(117) Éditée, d'après une copie anorthographe, conservée dans le *Cod. Monac. gr.* 190, par Ign. HARDT, *Catalogus codicum manuscriptorum Graecorum Bibliothecae Regiae Bavaricae*, t. II, Munich, 1806, p. 256, et rééditée récemment par nous dans *Πελοποννησιακά*, t. III (1959), p. 136-137.

(118) Comme on le sait, les évêques de Méthone et de Coron se disputaient depuis longtemps l'exclusivité d'ordonner le clergé de Crète, qui manquait d'évêque orthodoxe; voir D. A. ΖΑΚΥ-ΤΗΝΟΣ, *Le despotat grec de Morée*, t. II, Athènes, 1953, p. 275-276.

(119) « Ἐμὲ γὰρ ἀπέσχιζον οἱ Κρήτες οἱ συμπολιταὶ μοι διὰ λατινόφρονα καὶ ἑπορεύοντο εἰς τὸν ἀκάθαρτον, παμμίαρον καὶ ἀφρετικώτατον » (I. HARDT, *ibid.*).

par les habitants de la ville, le clergé et le peuple, qui accusent l'évêque d'avoir violé les lois... et exigent sa déposition », qui ne tardera pas (120). « Qu'ils se réjouissent donc maintenant », s'écrie-t-il, « les prêtres ordonnés par lui, car leur ordination sera nulle..., que se réjouissent Lychnos et Cacavas (121), qui ont été ordonnés par lui..., malheur à tous ceux qui ont été ordonnés par lui, car c'est par hostilité envers moi qu'ils sont allés recevoir les ordres de cet homme impie... » (122). On voit bien que le vétéran de l'Union gardait ses convic-

(120) 'Ο γάρ Κορώνης νῦν εἰς μεγάλην ἐστὶ περίστασιν, ὅτι ἤλθεν ὁ Μονεμβασιᾶς μητροπολίτης εἰς Κορώνην, κληθεὶς ὑπὸ τῶν Κορωναίων, τοῦ τε κλήρου καὶ τοῦ λαοῦ ἐγκαλοῦντες τὸν ἐπίσκοπον ὡς παράνομον..., ἵνα καθαιρεθῇ. μετὰ μικρὸν δὲ ἀκούσετε τὴν καθάρεισιν αὐτοῦ. (I. HARDT, *ibid.*) Nous ne saurions affirmer si le métropolite de Monembasie venu à Coron était ce Joseph (III) que nous avons déjà rencontré en 1483 (voir plus haut, p. 46 et note 102) ou bien son successeur, à une date imprécise (voir V. LAURENT, *La liste épiscopale du synodicon de Monembasie*, « Echos d'Orient », t. XXXII, 1933, p. 158 et 161, n° 37), Cyrille. Mais en ce qui concerne l'évêque incriminé de Coron, nous croyons devoir l'identifier avec Bessarion Spatharios, contre qui nous avons justement un violent réquisitoire, signé par tout le clergé de Coron (publié par Pér. ZERLENTIS, Τοῦ Κορωναίου κλήρου κατὰ τοῦ ἱεράρχου αὐτῶν Βησσαρίωνος γράμμα dans « Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς », t. III, (1919, p. 403-405). Ce document intéressant, qui ne porte pas de date, semble avoir été écrit, d'après l'éditeur, dans les dernières années de la domination de Coron par les Vénitiens, c'est-à-dire peu avant 1500. En effet, le *Cod. Vatic. Palat. gr.* 369, qui le contient, est écrit, pour sa plus grande partie, en 1496 et, pour le document en question, au xvi^e siècle (voir H. STEVENSON, *Codices Palatini Graeci Bibliothecae Vaticanae*, Rome, 1885, p. 236-238); d'autre part, un des signataires du document, le prêtre Michel Savinos, peut probablement être identifié avec le prêtre Michel Savinas rencontré à Venise en 1540 (J. VELOUDIS, *Ἑλλήνων ὀρθοδόξων ἀποικία ἐν Βενετία*, 2^e éd., Venise, 1893, p. 180). Bessarion appartient donc à la fin et non à la première moitié du xv^e siècle, comme l'a supposé récemment le R. P. J. DARROUZÈS dans la *REB.*, t. VIII (1950), p. 183 et n. 2 et t. XV (1957), p. 162, n° 148. Et c'est certainement le même Bessarion qui signe, le 12 avril 1499, un certificat d'ordination (publié par N. IORGA, *Notes et extraits*, etc., 5^e série, Bucarest, 1915, p. 255) concernant le prêtre Crétois Constantin Gavras (et non Gastra, comme il figure dans un document de 1497 publié par G. HOFMANN, « *Orientalia Christiana Periodica* », t. XVIII, 1952, p. 286, n° 9), un de ceux dont Plousiadénos se plaignait pour avoir préféré l'évêque de Coron : Iorga a lu « Ὁ ταπεινὸς ἐπίσκοπος Κορώνης Βελισσάριος καὶ πρόεδρος Κρήτης », mais le document porte bien Βησσαρίων comme nous l'avons vérifié. Iorga a donc introduit ainsi dans la liste des évêques de Coron (cf. D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, t. II, p. 280, n° 6) un évêque qui n'a jamais existé, le nom Βελισσάριος étant, d'ailleurs, tout à fait inusité comme nom d'évêque. Qu'il s'agisse, ici encore, de Bessarion, nous le confirme une lettre d'Arsène Apostolis, métropolite de Monembasie qui, vers 1510, nous parle de Bessarion de Coron et de Cyrille de Monembasie comme de personnages encore vivants (E. LEGRAND, *Bibliographie Hellénique... aux XV-XVI^e siècles*, t. II, Paris, 1885, p. 344). À noter cependant que la signature d'un Bessarion, archevêque de Coron dans le *Parisinus gr.* 1015, f. 230^v, est différente de celle du document publié par Iorga.

(121) Le premier de ces deux, Λύχνος, n'est pas attesté par ailleurs; mais le second (Κακάβας, comme c'est la leçon du manuscrit, et non Κακάβας, comme l'éditeur a écrit), peut être identifié sûrement avec le prêtre de Candie Jean Cacavas (παπᾶ Ἰωάννης ὁ Κακάβας) qui figure dans deux testaments, l'un du 24 novembre 1500 et l'autre du 1^{er} juin 1504, publiés par C. N. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, t. VI, Venise, 1877, p. 676-677 (n° 14), et 692 (n° 24).

(122) « Χαίρετῶσαν οὖν οἱ παρ' αὐτοῦ χειροτονηθέντες, ὅτι πάντες εἰσιν ἀχειροτόνητοι... χαίρετω ὁ Λύχνος καὶ ὁ Κακάβας, ὑπ' αὐτοῦ χειροτονηθέντες· οὐαὶ τοῖς παρ' αὐτοῦ χειροτονηθεῖσι, ὅτι κακίαι τῇ πρὸς ἡμᾶς κινούμενοι ἐχειροτονοῦντο παρὰ τοῦ ἀνιέρου » (I. HARDT, *ibid.*). L'emploi de l'imparfait ἐχειροτονοῦντο, comme d'ailleurs plus haut ἀπέσχίζον... καὶ ἐπορεύοντο (voir p. 49, note 119), nous permet peut-être de conclure que Plousiadénos, qui en 1500 était à peine arrivé à

tions et son animosité jusqu'à ses derniers jours. Mais la menace turque approchait à grands pas, du printemps à l'été de cette année fatale. Méthone fut étroitement assiégée par Bajazet et le combat était devenu âpre. Les fortifications vénitiennes résistèrent bien pendant plus d'un mois aux assauts jusqu'au 9 août 1500, lorsqu'une négligence de la garnison permit à l'ennemi de s'emparer de la citadelle. Les Turcs se livrèrent alors à un horrible massacre (123). L'évêque Plousiadénos fut parmi les victimes, comme nous l'apprenons dans la lettre du doge, mentionnée plus haut (124). Le doge récompensait par cette lettre la famille de Plousiadénos (« quatre neveux et quatre nièces survivants et restés dans la calamité »); il donnait à un de ses neveux, le noble Crétois « Nicolas Ploussadino », la châtellenie de Pédiade en Crète, pour cinq ans. Le chroniqueur vénitien Marino Sanuto, faisant état, le 29 septembre 1504, de cette même faveur de la République à l'égard du neveu « de l'évêque grec de Méthone », ajoute que ce dernier « fut tué par les Turcs, la croix à la main » (125).

Jean-Joseph Plousiadénos, lettré intrépide, qui, toute sa vie durant, a lutté pour ses idées, même contre ses propres compatriotes, dont il avait la bravoure, mais sans partager leurs convictions religieuses, ni participer à leurs efforts pour la libération nationale, trouva ainsi une mort de martyr de la Foi, en défendant un petit coin civilisé de la terre grecque contre le plus barbare et le plus cruel de ses ennemis.

M. MANOUSSAKAS

Méthone, fait allusion à une époque antérieure, moins courte, pendant laquelle il résidait à Méthone comme évêque.

(123) Voir la description vivante de la prise de Méthone par un chroniqueur populaire anonyme, que vient d'éditer G. ZORAS, *Χρονικόν περί των Τούρκων Σουλτάνων (κατά τον ελληνικόν Βαρβερινόν κώδικα 111)*, Athènes, 1958, p. 132-133.

(124) N. IORGA, *Notes et extraits, etc.*, 6^e série, Bucarest, 1916, p. 38 (« ... adeo che, intrati li inimici in la terra predita, fuo crudelissimamente da quelli morto »).

(125) *I. Diarii di Marino Sanuto*, t. VI, pubblicato per cura di G. BERCHET, Venise, 1881 col. 68 : *a uno nepote dil vescovo grecho di Modon, che fo morto da' Turchi, con la † in man.*

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN

LE DESPOTE, ΔΕΣΠΟΤΗΣ

Le mot Despote, δεσπότης *dominus*, maître, par opposition à δοῦλος *servus*, esclave, n'avait pas primitivement de signification spéciale. Au témoignage de Procope de Césarée (1), ce fut Justinien I^{er}, qui le premier aurait exigé de ses sujets cette qualification. Procope s'en indigne, au nom des dignitaires, qui regardaient comme une injure d'être assimilés par l'empereur à des esclaves. De son côté Jean Lydos (2) écrit que le nom de Despote donné aux empereurs est malséant et qu'Auguste refusa de l'accepter. Si les empereurs actuels toléraient d'être appelés ainsi, c'est parce qu'ils ne voulaient pas blesser ceux qui pensaient les honorer, en leur donnant ce titre. Toujours d'après Procope, Justinien I^{er} aurait exigé le premier que les dignitaires lui rendissent, ainsi qu'à l'impératrice, les honneurs de l'adoration. Jusque-là, les dignitaires se contentaient de fléchir le genou devant l'empereur et de lui baiser la main (3); désormais, ils durent se prosterner jusqu'à terre.

Depuis Justinien I^{er} (527-565), les empereurs furent constamment appelés despotes, δεσπόται, ainsi qu'en fait foi le Livre des Cérémonies. L'empereur étant le maître, ses sujets devenaient naturellement des esclaves. Ils se considéraient, du reste, comme tels, ainsi que le montre le Livre des Cérémonies : « Comme des esclaves, nous osons vous adresser la parole, ô maîtres » (4) ὡς δοῦλοι τολμῶμεν παρακαλέσαι, δεσπόται; « Nous, les esclaves des empereurs » (5) : ἡμεῖς, δοῦλοι τῶν βασιλέων.

Pendant de nombreux siècles, δεσπότης fut synonyme de βασιλεύς (5 bis). Au VII^e siècle encore, le mot δεσπότης avait si peu de signification

(1) PROCOPE, *Anecd.* 165.

(2) J. LYDOS, *De magistr.*, 125-126.

(3) PROCOPE, *Anecd.* 164.

(4) *Cer.*, I, 69, 327.

(5) *Cer.*, I, 69, 323 et *passim*.

(5 bis) Alexis I^{er} Comnène est encore appelé *despote* dans deux actes de Lavra, de 1081 et 1090. (G. ROUILLARD-COLLOMP., *Actes de Lavra*, Paris, 1937, I, 95 et 121, actes 36 et 44).

qu'on l'appliquait aux fils des empereurs, alors même qu'ils n'étaient pas encore associés au trône. David, fils d'Héraclius (610-641), est qualifié de despote, avant même d'avoir été créé César (6). Au ^x^e siècle, le Clétorologe de Philothée ne mentionne pas le despotat dans la hiérarchie nobiliaire. A cette époque, le César venait toujours immédiatement après l'empereur. Sous le règne d'Alexis I^{er} Comnène (1081-1118), le titre de despote était encore inconnu. Anne Comnène rapporte (7) que son père, Alexis I^{er} Comnène, ayant conféré le titre de César à son beau-frère, Nicéphore Mélissène, voulut offrir un titre plus élevé à son propre frère, Isaac Comnène. Comme il n'existait pas alors de titre supérieur à celui de César, Alexis I^{er} Comnène dut se résoudre à créer un titre nouveau, celui de sébastocrator, formé de la contraction en un seul mot des deux mots sébaste et autocrator, tous deux empruntés aux qualificatifs impériaux. Le sébastocrator fut alors le premier après l'empereur et le César se trouva rejeté au troisième rang. Il est inexact d'écrire que Michel V (1041-1042) titra son oncle, Jean l'Orphanotrophe, despote (8). Le mot *δεσπότης* dans le passage invoqué de Psellos (9), qui déclare, du reste, que le César était le second titre aulique, signifie : « Mon maître » et n'est pas un titre. Le titre de despote, comme titre nobiliaire, est également inconnu sous le règne de Jean II Comnène et pendant la première partie du règne de Manuel I^{er} Comnène. Il apparaît en 1163. Kinnamos (10) rapporte, en effet, que Manuel I^{er} Comnène fiança alors sa fille Marie au jeune Béla, fils de Geyza II, roi de Hongrie. Manuel I^{er} Comnène n'avait pas alors de fils et il avait l'intention de laisser le trône à sa fille, et par conséquent au mari de celle-ci (11). Le jeune prince, qui avait alors treize à quatorze ans (12), était également prince héritier, *urum*, du trône de Hongrie. Comme successeur éventuel de l'Empire, il reçut le qualificatif de *despote* et fut acclamé comme tel (13). Le mot

(6) *Cer.*, II, 27, 628.

(7) *AN. COMN.*, I, 147, Leib I, 113; cf. *ZONAR.*, III, 731.

(8) L. BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, 140.

(9) *Psellos Chronogr.*, éd. Renauld, I, 88. Il est évident que l'on ne décerne pas à quelqu'un un titre pour quelques jours seulement. (Cf. *ZONAR.*, III 607, : *ἐπὶ τινὰς βραχίστας ἡμέρας δεσπότην τὸν θεῖον ὀνομάζων*). Aucune source ne fait, du reste, allusion à la collation d'un titre spécial à Jean l'Orphanotrophe. Jamais, d'ailleurs, le titre quasi impérial de despote n'a été concédé à un eunuque. Zonaras dit simplement qu'en montant sur le trône, Michel V laissa un instant la direction des affaires publiques à son oncle, qu'il appela, pendant quelques jours, « despote », mon maître, pour mieux marquer à son égard sa soumission.

(10) *KINNAMOS*, 215.

(11) *NICÉTAS*, 167 : *ὅν καὶ διάδοχον τῆς βασιλείας ἐμελέτα ποιῆσαι*.

(12) G. OSTROGORSKY, *Vrum despotes. Die Anfänge der Despotenwürde in Byzanz. Byz. Zeitschr.*, 44 (1951) 454.

(13) *KINNAM*, 215 : *καὶ δεσπότης ἀνεβοῦθη*. Dans le procès-verbal du synode du 2 mars 1166,

urum, d'après Kinnamos, désignait chez les Hongrois, l'héritier du trône; Manuel I^{er} Comnène, qui destinait Béla au trône, lui donna, par anticipation, le titre de *despote*, parce qu'il était l'équivalent exact de *urum*, prince héritier. Dans l'esprit de Manuel I^{er} Comnène, Béla devait, comme *urum* hongrois et *despote* byzantin, unir Byzance et la Hongrie (14). La naissance, le 10 septembre 1169, d'Alexis II Comnène, enlevait à Béla le titre de prince héritier ou despote. Manuel I^{er} Comnène le sépara de sa fille Marie et le maria avec sa belle-sœur Anne de Chatillon, sœur de l'impératrice Marie; il reçut le titre de César (15).

A partir de cette époque, et jusqu'en 1453, le titre de *despote* fut le plus élevé après l'empereur. Jusque-là, les empereurs n'avaient à leur disposition que les titres de panhypersébaste, César et sébastocrator, parmi ceux qui étaient placés au faite de la hiérarchie. Le titre de despote mettait désormais celui qui en était investi immédiatement après l'empereur. Mais la collation du titre de despote n'impliquait pas, *en soi*, la nécessaire association au trône, ni même la vocation éventuelle au trône, sauf convention ou promesse à ce sujet, toujours d'ailleurs révocables. Le titre nobiliaire de *despote* n'avait rien de commun avec le titre d'empereur, βασιλεύς, réservé exclusivement à l'empereur. Il importe, du reste, de remarquer que le mot *despote* continua à figurer sur les monnaies et les sceaux. Les empereurs continuèrent à s'intituler *despote*, dans l'acception ordinaire du mot : maître, souverain. Michel VIII Paléologue (1261-1282) inscrit sur les monnaies le titre δεσπότης, sans faire mention du titre βασιλεύς. Au xiv^e siècle, le titre δεσπότης est toujours en usage; au xv^e siècle, le titre δεσπότης subsiste, mais le titre βασιλεύς y est joint. Manuel II Paléologue (1391-1425) s'intitule, sur ses monnaies, tantôt βασιλεύς, tantôt δεσπότης. Jean VII Paléologue (1390), usurpateur, y fait figurer les deux titres (16). Le mot δεσπότης semble avoir remplacé, sur les monnaies, le mot *dominus*. Quant à l'appellation de δεσπότης, donnée, non seulement aux despotes, mais aussi aux sébastocrators et aux Césars, elle semble avoir été synonyme, à quelque nuance près, des

Béla est placé en tête avec son titre récent de despote. L. BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, 142.

(14) G. OSTROGORSKY, *op. cit.*, 454.

(15) KINNAM, 287.

(16) Ἰωάννης δεσπότης ὁ Παλαιόλογος, Θεοῦ χάριν βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων. SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*, Paris, 1862. Introduction, 74-75 et *passim*. Cf. WROTH, *Catalogue of the Byzantine Coins in the British Museum*. Londres, 1908. Cf. par ex. une pièce d'argent du « despote orthodoxe Isaac (I^{er}) Comnène ». G. SCHLUMBERGER, *Mélanges d'archéologie*, Paris, 1895, 61-62.

appellations αὐθέντης ou κύριος (17). Il s'agit là d'un simple prédict sans signification précise et d'une appellation de pure courtoisie. Le qualificatif de δεσπότης était, d'ailleurs, également donné aux empereurs (18), ainsi, du reste, qu'aux patriarches (19) et aux évêques (20).

Le premier titulaire du titre nobiliaire de *despote*, après Béla-Alexis, fut *Alexis Paléologue*. Alexis III Ange (1195-1203) n'avait pas de fils. Sa fille aînée, avant l'avènement de son père, avait épousé Andronic Kontostéphanos, qui mourut quelques années après (21). Devenue veuve (22), Alexis III Ange lui fit épouser Alexis Paléologue, en 1200 (23). Peu avant, Alexis III Ange, désireux d'assurer la succession au trône, avait autorisé sa fille Irène à porter les souliers rouges et il avait stipulé que son mari serait l'héritier de la couronne. Alexis Paléologue était, ainsi, dès son mariage avec Irène, le successeur désigné de son beau-père. Ce dernier le titra aussi despote. Alexis Paléologue ne fut nullement associé au trône et il ne porta jamais le titre de basileus. Alexis Paléologue mourut avant la prise de Constantinople par les Croisés en 1204 (24), léguant à sa descendance ses droits éventuels au trône (25). Alexis III Ange avait encore deux autres filles : la seconde, Anne, mariée à Théodore Laskaris; la troisième, Eudocie, mariée à Étienne le Premier Couronné, roi de Serbie, qui la répudia en 1202 (25 b), puis à Alexis V Doukas Murzuphle, mis à mort par Baudouin I^{er} (25 c) et finalement à Léon Sgouros. Acropolite rapporte, en effet, qu'Alexis III Ange, accompagné de sa femme Euphrosyne et de sa fille Eudocie, se rendit à Corinthe auprès de Léon Sgouros, alors seigneur d'Argos, de Corinthe et de Thèbes pour y célébrer le mariage de sa fille Eudocie avec Léon Sgou-

(17) Ps.-Cod., *de off.*, 16. L'emploi de ces différentes formules pour s'adresser à un despote était réglé, du reste, par un protocole sévère.

(18) PACHYM., II, 381: *δέσποτά μου, ἅγιε βασιλεῦ*. Le titre *despote* est, par ex., synonyme de *basileus* dans le chrysobulle de novembre 1378 d'Andronic IV Paléologue (ZACH. V. LING. JGR 3. XXIV, n° LLXXVII). Cf. aussi M. ATTAL, 168, 215, 269.

(19) PACHYM., II, 643 : *πανηγυρίτῃ δέσποτῃ καὶ οἰκουμένης πατριάρχῃ*.

(20) NIC. CHOUMNOS. *Lettre O'* (BOISSONADE, *An. gr. nova*, 83) : *δέσποτά μου Λαρίσσης*. Cf. K. M. RHALLIS, *περὶ τῶν δεσποτάτων. Praktika de l'Ac. d'Athènes*, II, 1936, 28-29.

(21) NICÉTAS, 604.

(22) NICÉTAS, 660.

(23) NICÉTAS, 673. G. ACROPOLITE (B. 10) écrit par erreur *Andronic* Paléologue. Grégoras I, 69; Sphrantzès 6. Cf. V. LAURENT, *La généalogie des premiers Paléologues*, Byzantion, VIII, 1933, 126-127.

(24) ACROPOL., 10.

(25) SPHRANTZÈS, 6, 7.

(25 b) Cf. M. LASCARIS, *Princesses byzantines dans la Serbie du Moyen Age* (en serbe), Beograd, 1926, p. 28.

(25 c) NICÉTAS, 804-805; VILLEHARDOUIN, c. 163.

ros (25 d). Théodore Scutariotès confirme ce mariage à Corinthe et ajoute qu'Alexis III Ange nomma despote son nouveau gendre Léon Sgouros (25 e). Un sceau donne à Léon Sgouros le titre de sébastohypertatos (25 f) mais il s'agit très vraisemblablement d'un sceau, antérieur à son titre de despote (25 g). Alexis Paléologue mourut quelques années plus tard et ainsi la question de la succession fut remise en suspens (26). Théodore Lascaris, qu'Anne, veuve du sébastocrator Isaac Comnène, avait épousé en secondes noces, reçut le titre de despote, soit à l'occasion de son mariage, soit peut-être après la mort de son beau-frère, Alexis Paléologue (27). A Nicée, Théodore Lascaris porta encore longtemps le titre de despote; ses partisans le suppliaient d'échanger son titre de despote contre celui d'empereur (28), car il était regardé comme tel en Asie Mineure et lui-même aussi se considérait comme empereur. Mais il ne prit officiellement le titre d'empereur qu'après son couronnement par le patriarche Michel Autoreianos, en 1208 (29).

Ainsi, au début du xiii^e siècle, en 1204, le titre de *despote* avait pris, comme le note très justement G. Ostrogorsky (30), un sens particulier. Il désignait le prince héritier. Si l'empereur avait des fils, l'aîné était héritier du trône et co-empereur; s'il n'avait pas de fils, un gendre recevait le titre de *despote* qui le qualifiait comme héritier présomptif. Le titre de *despote* avait, dès lors, dans le système de succession à Byzance, la même fonction que, jadis, au ix^e siècle, le titre de César. L'épithète, du reste, qui qualifiait le despote était la même que celle qui qualifiait le César : *εὐτυχέστατος* (31) ou *πανευτυχέστατος* (32). On peut dire, d'un autre côté, avec F. Dölger, que l'institution du titre

(25 d) ACROPOL., 13, 23. NICÉTAS, 802, écrit que le mariage eut lieu à Tempé.

(25 e) SATHAS. *Mes. Bibl.*, V, 453, 25. Ephrem, v. 7560, dit seulement qu'Alexis III Ange se rendit à Corinthe auprès de Sgouros et n'affirme pas que le mariage avec Eudocie eut lieu dans cette ville. Le troisième gendre d'Alexis III Ange pouvait très bien recevoir le titre de despote, comme les deux autres gendres. Il n'y a pas lieu de suspecter le témoignage de Scutariotès.

(25 f) V. LAURENT, *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, Bucarest, 1932-1937; sceau, n° 328, p. 116.

(25 g) Je dois ces renseignements sur Léon Sgouros au R. P. Stiennon, qui voudra trouver ici mes plus vifs remerciements pour son amicale obligeance.

(26) ACROP., B. 10; 29; NIC. GRÉG., I, 69; SPHRANTZÈS (B. 6).

(27) ACROP., 12.

(28) ACROP., 12.

(29) ACROP., 12-13.

(30) G. OSTROGORSKY, *op. cit.*, p. 459.

(31) *M. Philae carmina*, II, 138.

(32) Mikl. et Müller, *Πανευτυχέστατος* (despote Manuel Cantacuzène, 1365), I, 473, *πανευτυχέστατος* *δεσπότης ὁ πορφυρογέννητος* 1395; II, 215, 253, 254, 255. Cf. F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948, 34.

de despote montre, plus que tout autre fait, non pas « exclusivement », mais « surtout » le but dynastique de la hiérarchie de la titulature relative à la Maison impériale (33).

Devenu le titre le plus élevé de la hiérarchie aulique, le titre de despote ne fut longtemps attribué qu'à des membres de la famille impériale ou à de très hauts personnages. Sous l'Empire de Nicée, Théodore I^{er} Lascaris (1206-1222) maria sa fille ainée Irène à *Andronic Paléologue*, qu'il titra despote. Ce dernier étant mort, Irène épousa Jean Doukas Vatatzès, le futur empereur, alors protovestiaire (34). Devenu empereur, Jean III Vatatzès titra despotes *Michel Ange Comnène* et son fils *Nicéphore Ange Doukas Comnène*, à l'occasion du mariage de ce dernier avec Marie, fille de Théodore II Doukas Lascaris (35). Il titra également despote *Alexis Paléologue*, apparenté par son mariage à la dynastie régnante (36). A la mort de Théodore II Lascaris (1259), *Michel Paléologue*, le futur empereur, n'était que grand connétable, dignité occupant seulement le onzième rang de la hiérarchie (37). En lui confiant la tutelle du jeune empereur, Jean IV Lascaris, l'assemblée des nobles jugea bon de l'élever dans la hiérarchie, en le nommant mégaduc, dignité occupant le 7^e rang (38). Mais les partisans de Michel Paléologue estimèrent le titre de mégaduc insuffisant et proposèrent d'abord de lui décerner la dignité de *basiléopator*, dignité archaïque, tombée quelque peu en désuétude et ressuscitée en l'honneur de Michel Paléologue (39). Ayant obtenu gain de cause, non sans opposition, ils allèrent plus loin et exigèrent pour Michel Paléologue le titre de despote, en invoquant, d'ailleurs, d'excellentes raisons. L'opposition fut violente, beaucoup prétendant que le titre de despote était trop élevé pour être donné en dehors de la famille impériale (40). Mais ses partisans, ayant fait observer que l'un des ancêtres de Michel Paléologue, Alexis Paléologue, avait été jadis titré despote par Alexis III Ange, son beau-père, et regardé comme successeur au

(33) DÖLGER, *Die dynastische Familienpolitik des Kaisers Michael Palaiologos*, (1258-1282). Festschrift E. Eichmann, 1940, p. 185, n° 13.

(34) G. ACROP., 29. Sur Andronic Paléologue. DU CANGE, *Fam. Byz.*, 219. Sur Jean Doukas Vatatzès, protovestiaire, cf. R. GUILLAND, *Fonctions et dignités des eunuques. Et. byz.*, II, 1944, 213.

(35) NIC. GRÉG., I, 49. Cf. plus bas note 174. La famille desANGES-Comnènes régnait en Thessalie et en Etolie. (NIC. GRÉG., I, 47-48.)

(36) G. ACROPOL., 69.

(37) PACHYM. I, 66; Grég., I, 59-60; *Ps.-Cod. de off.*, 9.

(38) PACHYM. I, 67-68; *Ps.-Cod.*, 9.

(39) PACHYM. I, 74, 75, 76.

(40) PACHYM. I, 74, 75, 76.

trône (41), finalement, grâce à l'appui du patriarche et avec l'assentiment du jeune empereur, *Michel Paléologue* fut nommé despote, en 1258, et en reçut les insignes (42). Il avait jugé inutile de suivre la filière et de passer par le sébastocratorat. Peu après, Michel Paléologue se faisait associer au trône et couronner solennellement empereur (43). Mais, avant de le couronner, le patriarche avait exigé de lui le serment de restituer plus tard à l'empereur légitime, Jean IV Lascaris, le pouvoir suprême et les insignes d'empereur souverain. Si Michel VIII Paléologue avait observé son serment, il n'aurait dû garder, à la majorité de son pupille, que le titre d'empereur associé et laisser à Jean IV Lascaris le titre d'empereur *autocrator*, réservé à l'empereur souverain. On sait comment Michel VIII Paléologue se débarrassa du jeune empereur, en le faisant aveugler.

Michel VIII Paléologue associa au trône son fils aîné, Andronic II Paléologue. Son second fils, connu sous le nom de Constantin Porphyrogennète, semble avoir eu une situation à part. Les historiens ne lui attribuent aucun titre nobiliaire précis. Michel VIII Paléologue avait une prédilection pour ce fils et aurait désiré l'avoir pour successeur, mais sa qualité de puîné était un grave obstacle. Michel VIII Paléologue avait l'intention de créer en faveur de Constantin un vaste fief indépendant, autour de Thessalonique, et de lui en confier le gouvernement absolu, βασιλικὴν αὐτοκρατορίαν, mais il mourut avant d'avoir réalisé ce projet (44). Andronic II Paléologue garda une violente rancune à son frère, qu'il fit plus tard emprisonner et qui, longtemps persécuté, mourut tristement, après avoir revêtu la robe de moine (45).

Sans conférer de titre spécial à son fils préféré, Michel VIII-Paléologue l'autorisa à porter les chaussures de pourpre, insigne impérial par excellence. Plus tard, cependant, Michel VIII Paléologue revint sur sa décision. Andronic II Paléologue était alors couronné co-empereur et Michel VIII Paléologue pouvait craindre des rivalités futures entre ses deux fils, tous deux portant les chaussures de pourpre. Il donna l'ordre à Constantin Porphyrogennète de renoncer désormais à porter ces dernières et de porter des souliers blanc-pourpre et or, décorés d'aigles de perles. Il régla aussi d'une façon minutieuse

(41) GRÉG., I, 69.

(42) GRÉG., I, 71. Cf. PACHYM., I, 79; ACROPOL., 169.

(43) GRÉG., I, 79. Cf. ACROPOL., 169-170; PACHYM., I, 80, 100-103.

(44) GRÉG., I, 186, 187.

(45) GRÉG., I, 190; PACHYM., II, 165, 144, 425.

l'ensemble du costume et la nature des insignes de Constantin Porphyrogennète, qui dut accepter cette sorte de déchéance, $\xi\delta\omega\rho\alpha$ $\delta\tilde{\omega}\rho\alpha$ (46). Les nouveaux insignes du jeune prince semblent être, à quelques détails près, ceux des despotes. Michel VIII Paléologue n'avait certainement pas couronné empereur son fils Constantin, car aucun historien ne le signale. D'autre part, Michel VIII Paléologue n'avait pas non plus titré despote Constantin. Ce titre de despote, déjà conféré à plusieurs personnages, lui paraissait, sans doute, insuffisant. Aucun historien, d'ailleurs, n'a qualifié Constantin de despote. — En 1271, Michel VIII titra despote son frère, *Jean Paléologue*, sébastocrator (47). Envoyé contre le despote Michel, qu'il battit (48), après avoir défendu victorieusement l'Empire (49), il devint suspect à Michel VIII (50). Battu par Jean Nothos (51), il déposa ses insignes de despote (52).

Michel VIII Paléologue semble avoir oublié de titrer son dernier fils, Théodore Paléologue. Andronic II Paléologue, devenu empereur, en 1282, s'occupa de l'établissement de ce dernier et le fiança à la fille du protovestiaire et grand logothète, Théodore Muzalon. Mais la jeune fiancée était déjà enceinte, ce qui rendait difficile le mariage projeté. Andronic II Paléologue donna alors pour femme à son frère Théodore la fille de l'échanson Libadarios. Théodore Paléologue n'étant pas titré, l'impératrice, sa mère, réclama vivement pour lui le titre de despote. Mais, Andronic II Paléologue refusa catégoriquement, sous prétexte qu'il avait juré de ne jamais élever Théodore au despotat; il lui offrit simplement le titre inférieur de sébastocrator. Théodore refusa et resta ainsi sans titre et sans office, $\acute{\alpha}\gamma\epsilon\rho\alpha\sigma\tau\omicron\varsigma$, $\theta\sigma\omicron\nu$ $\epsilon\tilde{\zeta}$ $\delta\phi\rho\iota\kappa\iota\omicron\upsilon$ $\kappa\alpha\iota$ $\acute{\alpha}\xi\iota\omega\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$. Cependant, comme fils et frère d'empereur, il avait droit au qualificatif, $\delta\epsilon\sigma\pi\omicron\sigma\upsilon\nu\acute{o}\varsigma$ (53), qualificatif également

(46) PACHYM., I, 499-500.

(47) PACHYM., I, 108; GRÉG., I, 79. Cf. F. DÜLGER, *Die dynastische Familienpolitik des Kaisers Michael Palaeologos* (1258-1282), *Festschrift* E. Eichmann, 1940, 183 et P. CHARANIS, *The aristocracy of Byzantium in the thirteenth century*. Studies in Roman Economic and social in Honor of Allan Chester Johnson, Princeton, 1951, p. 354.

(48) PACHYM., I, 205, 214.

(49) PACHYM., I, 310.

(50) PACHYM., I, 320.

(51) PACHYM., I, 328.

(52) PACHYM., I, 335. Cf. Mikl et Müller. *Acta...* IV, 384, 385, 387, 388, 388-389; 389-390. Quatre actes du despote Jean Paléologue relatifs au monastère de la Theotokos Makrinitissa (donation de propriété et exemption d'impôts) et ZACH. V. LINGENTHAL, JGR. III, p. XII, un argyrobulle. Cf. Th. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, München, 1938, n° 2, p. 4-5.

(53) PACHYM., II, 180-182. En apprenant l'arrestation de son frère Constantin, Théodore se hâte de déposer les insignes de son rang, $\tau\acute{\alpha}$ $\tau\eta\varsigma$ $\acute{\alpha}\xi\iota\alpha\varsigma$ $\sigma\acute{\upsilon}\mu\beta\omicron\lambda\alpha$ et revêtit le costume privé, certains songeant à le proclamer empereur (GRÉG., I, 200).

accordé aux filles de l'empereur (54), et, semble-t-il, synonyme de *δεσπότης*. Il est fort possible que les desposynes aient eu, à la cour de Byzance, un rang spécial, les empereurs ne conférant souvent aucun titre à leurs enfants ou attendant assez longtemps, avant de les titrer.

Andronic II Paléologue (1282-1328) couronna, en 1295, co-empereur son fils aîné, Michel IX Paléologue. Il créa despotes plusieurs de ses fils. *Constantin Paléologue* fut créé despote, en 1292, à l'occasion de ses fiançailles avec la fille du protovestiaire et grand logothète Muzalon. Il n'avait alors d'autre qualité que celle d'être fils d'empereur (55), dont la conduite répréhensible provoquait les remarques du patriarche Athanase I^{er} (56). Constantin payait cher son titre de despote, en épousant une jeune fille de moralité suspecte, proposée d'abord à son oncle, Théodore Paléologue. De 1321 au printemps 1322, Constantin Paléologue fut despote de Thessalonique, comme *ἐπίτροπος καὶ διοικητὴς τῶν τῆς Μακεδονίας πραγμάτων* (57). Dans la lutte entre son père, Andronic II Paléologue et le petit-fils de celui-ci, Andronic III Paléologue, il prit parti pour son père. Il vint lutter en Thrace contre Andronic III, qui eut l'habileté de le ramener à Thessalonique, où une révolution le renversa et le lui livra enchaîné (58). L'intervention de l'abbé de Lavra, Gerasime, le sauva de l'exécution. Après une longue détention, Constantin Paléologue disparaît de l'Histoire et ne semble pas être resté longtemps encore en vie (59). Quant au despote *Calliste Paléologue*, connu par un acte de Koutloumous de 1348, c'est le nom en religion de Constantin Paléologue, lorsque ce dernier entra au couvent (60).

Le troisième fils d'Andronic II Paléologue, *Jean Paléologue*, fut nommé despote, le 22 mai 1294, encore tout jeune, le lendemain du jour où son frère Michel Paléologue était proclamé co-empereur (61).

(54) PACHYM., II, 286.

(55) PACHYM., II, 181.

(56) R. GUILLAND, *La correspondance inédite d'Athanase, patriarche de CP.* (1289-1293; 1304-1310). Mélanges Ch. Diehl, I, 1930, p. 129.

(57) Cf. P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, 225.

(58) P. LEMERLE, *op. cit.*, 193.

(59) F. DÖLGER, *Epikritisches zu den Facsimiles der Kaiserurkunden*, Archiv. f. Urkundenforsch. 13, 1934-1935, 63.

(60) P. LEMERLE, *Actes de Koutloumous*, Paris, 1945, Actes 21, p. 91-92.

(61) PACHYM., II, 197. Cf. av. Th. PAPADOPOULOS. *Versuch...* n° 61, p. 38-39. Marié en 1304 avec la fille de Nicéphore Choumnos (PACHYM., II, 378), à la grande colère de l'impératrice Irène, Jean Paléologue, éparque (PACHYM., II, 408) et marquis de Montferrat (PACHYM., II, 598), mourut à la fin de 1307. Cf. R. GUILLAND, *op. cit.*, 129-130 et Nicéphore XANTHOPOULOS, une poésie sur sa mort, dédiée à Gabras (cod. Marc. gr. 446, fol. 20 v-21 r, d'après

Les deux autres fils d'Andronic II Paléologue furent également titrés despotes, à des époques indécises (62) : *Démétrius Paléologue*, qui défendit la Macédoine contre Andronic III (63) et *Théodore Paléologue* (64).

Le titre de despote apparaît nettement dès cette époque comme un titre complètement distinct des autres, placé dans la hiérarchie au-dessus du titre presque suprême de sébastocrator et immédiatement au-dessous du titre de basileus.

Au xiv^e siècle, la plupart des fils d'empereurs, lorsqu'ils n'étaient pas créés empereurs et, en particulier, les fils cadets, étaient généralement titrés despotes. *Manuel Paléologue*, fils de Michel IX Paléologue, fut titré despote; il mourut prématurément, assassiné par erreur dans un guet-apens (65). Andronic III Paléologue, fils aîné de Michel IX Paléologue et petit-fils d'Andronic II Paléologue, était regardé comme le successeur éventuel du trône après son père, comme le troisième personnage de l'Empire (66). Il ne semble pas avoir reçu de titre spécial. Andronic III Paléologue déclarait qu'à sa naissance, il avait reçu le pouvoir impérial et qu'il avait été nommé empereur (67). Il est, en tout cas, constamment désigné sous le nom de « le jeune empereur », ὁ νέος βασιλεύς (68), tandis qu'Andronic II Paléologue est appelé « le vieil empereur », ὁ γέροντος βασιλεύς (69). Andronic II Paléologue songea, d'ailleurs, à retirer à Andronic III Paléologue le titre impérial, pour en revêtir son propre fils, le despote Constantin, afin que la couronne impériale ne passât pas plus tard sur la tête du bâtard de Constantin, le jeune Michel Katharos (70). Les dignitaires avaient, cependant, prêté jadis serment de fidélité à Andronic II, à son fils Michel IX, et à son petit-fils, Andronic III, fils de Michel IX. Après la mort de Michel IX, le serment fut bien renouvelé, mais on

la lettre 28 de Gabras) et un logos de Nicéphore Choumnos, adressé à Andronic II sur la mort du jeune prince (F. BOISSONADE, *An. gr.*, I, 306-312).

(62) PACHYM., II, 598.

(63) Sur Démétrius Paléologue, cf. P. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale*. Paris, 1945, p. 194 et 224. Il est cité comme témoin, lors du renouvellement du traité avec Venise, en novembre 1332. (MIKL. et MÜL., III, XXV, p. 111). On a de lui une *parakeleusis* en faveur de Chilandar (F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 1948, p. 83-84. Il maria sa fille à Mathieu Cantacuzène. (Cz. I, 260 et 273).

(64) PACHYM., II, 598. Cf. DOUKAS, 156.

(65) GRÉG., I, 283-285.

(66) GRÉG., I, 283.

(67) CANT., I, III.

(68) GRÉG., I, 362, 363 et *passim*.

(69) GRÉG., I, 363 et *passim*.

(70) CANT., I, 13, 14.

omit le nom d'Andronic III (71). Si l'on en croit Cantacuzène (72), cette coutume du serment à l'empereur et à ses successeurs éventuels avait été établie par Michel VIII Paléologue. Auparavant, on ne prêtait pas serment aux fils des empereurs et on ne leur remettait pas les insignes impériaux avant la mort de l'empereur, leur père (73). Andronic III Paléologue ne fut finalement couronné empereur qu'en 1325 (74).

Des trois fils d'Andronic III Paléologue, l'aîné, Jean V Paléologue, fut associé au trône, puis couronné empereur; le second, Michel-Manuel Paléologue (75), fut titré despote en bas âge (76), fut envoyé, en 1351/1352, comme otage à Étienne Douchan, par son frère Jean V qui sollicitait du souverain serbe une aide militaire contre Mathieu Cantacuzène (77).

Lorsque Jean VI Cantacuzène monta sur le trône, il titra despotes son fils *Manuel* et son gendre *Nicéphore Doukas* (78). La collation du titre de despote, titre déjà assez vulgarisé, ne tirait pas à conséquence. N'osant pas créer tout de suite empereur son fils aîné, Mathieu, qui sollicitait ce titre depuis longtemps et qu'il finit par obtenir (79) et regardant le titre de despote comme insuffisant, Jean VI Cantacuzène préféra n'octroyer à Mathieu aucun titre officiel spécial, ἀξίας οὐδεμίας ὀνόματι ἡξίου; il lui attribua, en 1347, un honneur au-dessus des despotes, τιμὴν παρεῖχε τὴν ὑπὲρ δεσποτάς, honneur qui le plaçait immédiatement après l'empereur. C'est le même honneur que Michel VIII Paléologue avait inventé en faveur de son fils, Constantin Porphyrogennète, à qui il avait accordé quelque chose de plus haut que le despotat, πλέον τι τῆς τῶν δεσποτῶν ἀξίας (80). Ce titre anonyme entre le despotat et l'impérialat se manifestait, vraisem-

(71) CANT., I, 16-17.

(72) CANT., I, 17.

(73) Sur le serment de fidélité à l'empereur. Cf. N. SVORONOS. Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle. *Rev. des Et. Byz.* IX, 1952, 106-142.

(74) GRÉG., I, 373; CANT., I, 196.

(75) CANT., I, 3, l'appelle Manuel et non Michel.

(76) GRÉG., II, 576; CANT., III, 595. Cf. P. LEMERLE, *Autour d'un prostagma inédit de Manuel II... Silloge Bizantina S. G. Mercati*, Roma, 1957, 280.

(77) CANT., III, 246. Cf. N. GRÉG., III, 181; SPHRANTZÈS, 47. Cf. AV. TH. PAPADOPOULOS, *Versuch...* n° 74, p. 47.

(78) CANT., III, 33; GRÉG., III, 248.

(79) CANT., III, 269; Cf. GRÉG., III, 188, 204. Mathieu Cantacuzène avait épousé Irène, fille du despote *Démétrius Paléologue* (CANT., I, 534).

(80) CANT., III, 33. G. OSTROGORSKY (*Hist. de l'État byzantin*, Paris, 1956, p. 552) a raison de voir là une preuve de la dépréciation des titres et de la complication des titres les plus élevés devenant si grande qu'il était impossible de la désigner en termes clairs. Cf. P. LEMERLE, *Le Vaticanus Latinus 4789. Rev. des Et. Byz.*, IX, 1952, 60.

blement, par le port d'insignes spéciaux. Mathieu Cantacuzène, au dire de Grégoras (81) « usa des insignes distinctifs du pouvoir, de tous ceux qui étaient inférieurs aux insignes d'empereur et supérieurs aux insignes de toutes les autres dignités ». Mathieu Cantacuzène prit, en fait, tous les insignes impériaux, sauf le semis de pierres précieuses de la coiffure (82).

Mathieu Cantacuzène avait deux fils : *Jean Cantacuzène*, l'aîné, vraisemblablement et *Démétrius Cantacuzène*. Lors de l'abdication de Mathieu Cantacuzène son père, Jean reçut de Jean V Paléologue, le titre de despote (83), qui pourrait être un titre purement honorifique (84). On a de lui, très vraisemblablement, un petit portrait, inséré dans le cadre d'une icône de la Théotokos, à Saint-Samuel de Venise (85). Démétrius Cantacuzène, d'une ambition démesurée, essaya de se créer une principauté indépendante. Jean V Paléologue envoya contre lui son fils, Théodore Paléologue, qui réussit, au bout d'un an, à triompher du rebelle. Démétrius Cantacuzène mourut opportunément en 1384 (86).

Quant à *Manuel Cantacuzène*, second fils de Jean VI Cantacuzène, nommé despote en 1348, il fut chargé, en 1349, du gouvernement du Péloponnèse et créé duc de Mistra. Il gouverna avec une sagesse exemplaire et donna à la Morée de longues années de prospérité. Il mourut à Mistra en 1380 (87). Jean VI Cantacuzène avait titré sébastocrators ses deux beaux-frères, Jean et Manuel Asan (88). Dans la suite, *Manuel Asan* parvint au despotat (89). Il est mentionné comme tel dans un acte de Koutloumous de 1358 (90).

Les derniers Paléologues distribuèrent largement à leurs fils le titre de despote, en leur constituant, d'ailleurs, des apanages suivant la coutume de l'époque.

(81) GRÉG., II, 814.

(82) GRÉG., III, 167. Mathieu Cantacuzène, après son abdication en 1357, obtint de son beau-frère, Jean V Paléologue, de porter les souliers qu'il voudrait, à l'exception des souliers rouges. Il porta désormais des souliers blancs. (Cant. III, 358). Sur Mathieu Cantacuzène, cf. D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, 114-117.

(83) Cant. III, 358.

(84) D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, p. 117 et 118, n° 2.

(85) G. GEROLA, *L'effigie del despota Giovanni Cantacuzeno*, Byzantion, VI, 1931, 379, 387.

(86) D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 117-118.

(87) D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 95-113 et LOENERTZ, *D. Cydonès. Correspondance*. Studi e Testi 186 (Città del Vaticano, 1956). Lettres 6, 17, 18, 19, 20, 22. Cf. CAMMELLI, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, Paris, 1930. Lettres 52, 53, 54, 58, 64, 65, 85. Cf. Mikl. et Müller. *Acta I*, 473, un sigillion patriarcal (1365) sur la stauropégie du monastère du Christ Zoodokos, construit à Mistra par le despote Manuel Cantacuzène.

(88) CANT., III, 33; GRÉG., II, 797.

(89) CANT., III, 196, 211; GRÉG., III, 510.

(90) P. LEMERLE, *Philippe...* 204, note 5.

Jean V Paléologue (1341-1391) nomma empereur son fils aîné, Andronic IV Paléologue (91), mais, à la suite d'un complot de ce dernier, il fit passer la couronne impériale sur la tête de son second fils, Manuel II Paléologue; le troisième, *Théodore I^{er} Paléologue* fut créé despote de Lacédémone (92) en 1383 et succéda au despote Mathieu Cantacuzène. Le quatrième fils de Jean V Paléologue était également titré despote : *Michel Paléologue* (93) qui épousa une princesse bulgare, Dobrotitch, et sur lequel nous n'avons pas d'autre renseignement (94). La lettre, que Démétrius Cydonès adresse « au despote Michel », était peut-être destinée au despote Michel Paléologue (95).

Manuel II Paléologue (1391-1425) eut six fils. L'aîné, Jean VIII Paléologue, fut couronné empereur; le second, *Théodore II Paléologue*, fut créé despote de Morée (96); le troisième, *Andronic Paléologue*, fut créé despote de Thessalonique (97); le quatrième, *Constantin Paléologue*, reçut, en apanage, les régions du Pont, voisines de la Chazarie, et très certainement avec le titre de despote (98); le cinquième, *Démétrius Paléologue*, et le sixième, *Thomas Paléologue*, restèrent auprès de leur père (99) et furent, d'ailleurs, titrés plus tard l'un et l'autre despotes (100).

De tous les fils de Manuel II Paléologue, seul le despote Thomas Paléologue eut des fils : André Paléologue et Manuel Paléologue. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, Thomas et sa famille se réfugièrent en Italie. Les jeunes princes André et Manuel furent invités à séjourner à Rome et le pape honora *André*, l'aîné, du titre de despote, au dire de Sphrantzès (101), Manuel étant seule-

(91) CANT., III, 238.

(92) DOUKAS, 41. Cf. D. CYDONÈS, ed. G. Cammelli, *Let.* 184, 188, 190, 192, 193, 194.

(93) CANT., III, 595.

(94) Cf. AV. TH. PAPADOPOULOS, *Versuch*, n° 87, p. 57. Il est assez difficile de dire auquel de ses trois frères Manuel Paléologue adresse une lettre « au saint despote porphyrogennète, à son frère ». E. LEGRAND, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*, Paris, 1893, 17-18.

(95) G. CAMMELLI, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, Paris, 1930, 211. Il se pourrait aussi que cette lettre fût adressée au despote *Michel*, fils de Jean III Comnène, empereur de Trébizonde (1344-1349).

(96) DOUKAS, 102. Cf. R. CESSI, *Venezia e l'acquisto di Nauplia*, ed. Argo. *Nuovo Archivio Veneto*, 30 (1915), 147-174, sur la cession d'Argos et de Nauplie, en 1394, à Venise.

(97) G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, Paris, 1956, 581.

(98) SPHRANTZÈS, 205.

(99) DOUKAS, 134.

(100) DOUKAS, 340. Cf. SPHRANTZÈS, 204, 205, 206. Un acte de Démétrius Paléologue accordant, vers 1430, par l'intermédiaire de son représentant, Athanase Lascaris, des privilèges aux pêcheurs florentins dans le Péloponnèse. MIKL. et MÜLLER, *Acta*, III, 43, p. 205-207.

(101) SPHRANTZÈS, 424 : τὸν κὺρ Ἀνδρέαν δεσπότην ὁ Πάπας τετίμηκε.

ment qualifié *αὐθεντοποῦλος*, fils de prince, dauphin. Les papes n'ayant aucune qualité pour conférer le despotat, il est très probable qu'André avait été titré antérieurement déjà despote et que le pape ne fit que reconnaître cette qualité. Leur père, Thomas Paléologue, était lui-même qualifié *αὐθεντοποῦλος*, selon Sphrantzès (102), lorsque son frère, Constantin XII Dragasès, devenu empereur, le titra despote (103). Il se peut que les Byzantins aient établi une différence entre le titre purement honorifique de despote et la qualité de despote, qui résultait du fait d'administrer un territoire érigé en despotat. Il est également possible qu'un personnage ait pu être nommé despote d'une province de l'Empire, sans pour autant recevoir les insignes du despotat.

Lorsque Jean VIII Paléologue mourut le 1^{er} octobre 1448, sans enfant, ses deux frères, les despotes *Théodore Paléologue* et *Andronic Paléologue*, étaient déjà eux aussi décédés. La couronne revenait de droit à son quatrième frère, Constantin XII Dragasès, alors despote de Morée, ses deux frères, Théodore et Andronic étant morts sans postérité mâle (104).

Le titre de despote était incontestablement, au xiv^e siècle, le titre le plus élevé de la hiérarchie, comme le note le Ps.-Codinos (105). Lorsqu'il y avait plusieurs despotes, ce qui était assez fréquent, l'ordre des préséances était réglé ainsi : les fils d'empereurs, titrés despotes, avaient le pas sur les frères et gendres d'empereurs, également titrés despotes. Le Ps.-Codinos ne semble pas prévoir la collation du despotat à des personnages étrangers à la famille impériale.

Le Ps.-Codinos nous a conservé les rites de la nomination d'un despote (106). L'empereur, lui-même, remettait au nouveau despote ses insignes. Ils consistaient dans le costume même. Le despote portait une coiffure garnie de perles fines, sur laquelle le nom de despote était brodé en lettres d'or. Son costume était écarlate avec broderies et parements. Ses souliers étaient blancs et pourpre avec des aigles brodés de perles fines. Le harnachement de son cheval était également blanc et pourpre avec des aigles brodés en perles fines. Quant aux étriers et aux diverses pièces du harnachement, ils étaient à peu près semblables à ceux de l'empereur. La housse de son cheval était blanche, semée

(102) SPHRANTZÈS, 206.

(103) Cependant, d'après Sphrantzès lui-même (SPHRANTZÈS, 156), il semble que Thomas avait déjà été créé despote par son frère, Jean VIII Paléologue.

(104) SPHRANTZÈS, 203.

(105) PS.-COD. *de off.*, 6.

(106) PS.-COD. *de off.*, 99-101.

de petits aigles écarlates. Enfin, le pavillon de sa tente était blanc avec des aigles rouges (107).

Les despotes, comme les sébastocrators, avaient l'honneur d'élever sur le pavois les nouveaux empereurs, assistés, le cas échéant, des plus hauts dignitaires (108).

La femme d'un despote portait le titre de son mari et s'appelait *despotissa*. Elle avait droit aux insignes du despotat. D'après le protocole, il n'était pas d'usage de conférer à une femme un titre nobiliaire, exception faite du titre de patricienne à ceinture. A ce propos, Pachymère rapporte le fait suivant (109). Andronic II Paléologue avait décidé de fiancer la fille de l'un de ses ministres, Nicéphore Choumnos, protovestiaire et préfet du caniclé (garde des sceaux), au jeune prince des Lazes, Alexis. L'empereur devait élever ce dernier, à cette occasion, au despotat. Certain que son projet ne rencontrerait aucun obstacle, Andronic II se hâta de conférer d'avance à la jeune fiancée les insignes du despotat. Mais le jeune prince Alexis, soit qu'il dédaignât une pareille alliance, soit qu'il eût son cœur déjà pris ailleurs, s'empressa d'épouser clandestinement une jeune fille de son pays. Andronic II songea à faire casser le mariage, mais l'Église s'y opposa. Ne voulant pas retirer à la fille de Choumnos la haute dignité qu'il lui avait conférée, Andronic II décida de la fiancer à son propre fils, Jean Paléologue, déjà titré despote (110). L'impératrice s'opposa longtemps au mariage, mais finit par céder (111).

Dans l'ordre des *préséances*, les despotissai, comme leurs maris, avaient droit au premier rang et au respect de tous. Pachymère rapporte, à ce sujet, l'anecdote suivante (112). Un jour de réception à la cour d'Andronic II Paléologue, les femmes de la haute noblesse attendaient d'être introduites auprès de l'impératrice. Parmi elles se trouvait une très noble et très vieille dame, la veuve de Constantin Stratégopoulos, aveuglé jadis. Lorsque la jeune femme du despote Constantin Porphyrogénète, frère d'Andronic II, parut, toute l'assistance se leva pour lui faire honneur; seule la Stratégopoulina resta assise, alléguant son grand âge et ses infirmités. Irritée de ce manque de convenances que lui témoignait à elle, épouse du second personnage de l'Empire, titré plus que despote, ὑπὲρ δεσπότης, une femme qui,

(107) Ps.-Cod. *de off.*, 13, 14 et 220-230.

(108) CANT., I, 196-197.

(109) PACHYM., II, 287-288.

(110) PACHYM., II, 284-290.

(111) PACHYM., II, 379.

(112) PACHYM., II, 154-155.

bien qu'apparentée à la famille impériale, était cependant sans qualité, puisque son mari, de son vivant, n'avait reçu aucun titre nobiliaire particulier, μηδενὸς ἐπιβῆναι ἀξιώματος, l'altière princesse jura de se venger et mit sa menace à exécution. L'affaire eut des suites graves et entraîna la disgrâce de Constantin Porphyrogénète, les querelles de préséances prenant parfois, à la cour de Byzance, des proportions dramatiques.

Les despotes avaient un *train de maison* digne de leur rang. Ils avaient des gardes, des chambellans, des introducteurs et une foule de serviteurs et de clients (113). Pour faire face à des dépenses aussi lourdes, l'empereur constituait aux despotes de riches apanages et leur donnait d'immenses domaines, dont les revenus étaient affectés à leurs besoins. Les empereurs n'aliénaient pas, du reste, leur souveraineté sur les territoires concédés et ils n'hésitaient pas, pour une raison ou une autre, à reprendre ce qu'ils avaient donné. Le despote Jean Paléologue avait ainsi reçu en dotation les îles de Mytilène et de Rhodes ainsi que de vastes domaines. Michel VIII Paléologue lui retira tout et le despote fut réduit à la dernière pauvreté (114). Dépouillé de ses biens, il déposa volontairement ses insignes de despote et ne garda que le titre (115).

Le titre de despote était un simple titre nobiliaire; il ne donnait à celui qui en était investi que des honneurs et des privilèges de préséances. Il ne lui conférait aucune part d'autorité, aucun commandement, aucune participation à la conduite des affaires. Toutefois, l'empereur pouvait donner au despote le commandement d'une armée, l'administration d'une province ou le charger d'une mission déterminée. Le Ps.-Codinos (116) déclare que le despote, le sébastocrator et le César n'exercent aucune fonction, ἐὰν μὴ ταχθῶσιν εἰς ἡγεμονίαν. Le mot ἡγεμονία a un sens assez vague : il désigne aussi bien le fait d'exercer un commandement militaire que le fait d'administrer un territoire. Les princes souverains de Trébizonde sont qualifiés d'ἡγεμόνων et leur principauté d'ἡγεμονία (117). Il se pourrait que le Ps.-Codinos ait voulu faire allusion aux despotes, régnant sur certaines provinces de l'Empire et considérés comme vassaux.

(113) PACHYM., I, 321.

(114) PACHYM., I, 321-322.

(115) PACHYM., I, 337.

(116) PS.-COD. *de off.*, 28

(117) GRÉG., II, 683, 678, 681, 682.

Comme tous les titres nobiliaires byzantins, *le titre de despote n'était pas héréditaire*. Le fils d'un despote n'était pas despote. Un despote régnant en cette qualité sur un territoire, appelé communément despotat, δεσποτάτον (118), transmettait bien à son fils aîné ses États, autrement dit, son despotat, mais il ne lui transmettait pas son titre byzantin de despote. Le despote *Nicéphore Ange*, titré tout jeune despote, à l'occasion de son mariage avec Marie Lascaris, fille de Théodore II Lascaris (119), étant mort, son despotat revenait à son fils Thomas (120). Mais le titre nobiliaire de despote byzantin se trouvait éteint par la mort de son titulaire. La mère de Thomas sollicita et obtint d'Andronic II Paléologue le titre de despote pour son fils (121). Pour que le titre de despote se continuât dans une famille, il fallait, à chaque décès, une collation nouvelle du titre. Nicéphore Ange, despote byzantin, était prince d'Épire et d'Étolie; son fils Thomas est, en conséquence, qualifié par Grégoras (122) ἄρχων Ἡπείρου καὶ Αἰτωλίας; il ne devint despote que par la grâce d'Andronic II Paléologue Jean III Vatatzès (1222-1254) avait titré despote *Jean Ange*, qui régnait à Thessalonique (123). A la mort de ce dernier, son frère *Démétrius Ange*, héritier de ses États, demanda à l'empereur de lui conférer le titre de despote, pour lui permettre de régner en cette qualité, δεσπότην, sur ses États (124). Titré despote par Jean III Vatatzès, Démétrius fut reconnu et proclamé à Thessalonique : δεσπότης γὰρ ἦν καὶ πρὸς βασιλέως τετιμημένος (125). Héritier des États de son frère, Démétrius n'avait pu hériter son titre. Le titre de despote n'étant qu'un titre nobiliaire, comme celui de sébastocrator, ou celui de César, on était despote comme on était sébastocrator, ou César, sans autre adjonction. On n'était pas despote d'une province, pas plus qu'on n'était sébastocrator, ou César, d'un territoire. Les sources prennent soin ordinairement, lorsqu'il s'agit de despotes, de distinguer le titre nobiliaire de la qualité de chef d'État. Ainsi, Cantacuzène, parlant du despote *Jean Doukas*, qui régnait en Acarnanie, l'appelle ὁ τῆς Ἀκαρνανίας ἄρχων, ὁ δεσπότης

(118) CANT., II, 321.

(119) GRÉG., I, 49.

(120) PACHYM., II, 200-203.

(121) PACHYM., II, 202.

(122) GRÉG., I, 283.

(123) G. ACROPOL., 70-72.

(124) G. ACROPOL., 75.

(125) G. ACROPOL., 85.

Ἰωάννης (126). De même, les princes d'Épire et d'Étolie, titrés ou non despotes, sont appelés ἄρχοντες Ἡπείρου καὶ Αἰτωλίας (127).

La prise de Constantinople, le 13 avril 1204, par les Croisés, et la fondation d'un Empire latin d'Orient bouleversèrent profondément l'Empire byzantin. Divers hauts personnages byzantins se taillèrent des principautés indépendantes. Ils prirent le titre de despote, en vertu d'une collation régulière, faite par les empereurs de Nicée ou de Thessalonique et régnèrent, en fait, sinon de droit, sur des territoires plus ou moins vastes. Ces derniers, placés en général sous l'autorité d'un despote, s'appelaient despotat, δεσποτάτον (128). Pour désigner la nature de l'autorité de celui qui régnait sur un despotat, les sources emploient le verbe δεσπόζειν (129) et jamais le verbe βασιλεύειν. Il faut faire exception pour l'Empire de Trébizonde. Il avait été fondé par Alexis I^{er} Comnène (1204-1222), fils de Manuel Comnène, lequel était le fils aîné de l'empereur de Byzance, Andronic I^{er} Comnène (1183-1185). En 1280, Jean II Comnène (1280-1297), sur l'instigation des adversaires de l'Union des Églises, se fit proclamer empereur et revêtit les insignes du pouvoir impérial. Michel VIII Paléologue ne pouvait tolérer un pareil empiètement sur ses droits. Il ne consentit à ne reconnaître à Jean II Comnène que la qualité d'archonte des Lazès, ἄρχων τῶν Λαζῶν, ἀρχηγός τῶν Λαζῶν (130) et l'invita à s'abstenir du titre d'empereur et d'en porter les insignes. Mais, comprenant qu'il n'obtiendrait rien par la force, Michel VIII Paléologue usa de diplomatie. Il offrit à Jean II Comnène la main de sa troisième fille, Eudocie. Après quelques hésitations, Jean II Comnène se rendit à Constantinople pour régler la question de son mariage. En arrivant, on lui fit remarquer qu'il ferait bien, avant de se présenter devant l'empereur, de déposer ses souliers rouges pour en prendre des noirs; on lui affirma, d'ailleurs, que, sous peu, il lui serait permis de chausser les souliers de pourpre bicolore, insignes du despotat. Jean II Comnène s'inclina (131) et reçut, vraisemblablement, le titre de despote, à l'occasion de son mariage.

Grégoras (132) mentionne brièvement le mariage de Jean II Comnène avec Eudocie Paléologue. Grégoras n'attribue pas à Jean II

(126) CANT., I, 474.

(127) GRÉG., I, 283.

(128) CANT., II, 321.

(129) G. ACROPOL., 75; CANT., I, 473.

(130) PACHYM., I, 519; II, 270.

(131) PACHYM., I, 519-526.

(132) GRÉG., I, 148-149.

Comnène le titre d'empereur et se contente de qualifier son pouvoir par le mot ἀρχή. Cependant, il parle de l'Empire de Trébizonde, τὰ βασιλεια Τραπεζοῦς. Mais Grégoras semble considérer Jean II Comnène plutôt comme un usurpateur que comme un empereur légitime, comme le montre l'emploi du verbe τυραννεῖν : τῆς τῶν Κόλχων καὶ Λαζῶν τυραννήσαντος γῆς. Pour définir la nature du pouvoir des souverains de Trébizonde, Grégoras se sert constamment du terme ἀρχή, terme assez imprécis pour ne pas froisser les intéressés (133) ou encore du terme ἡγεμονία (134). Le souverain de Trébizonde est appelé par lui ὁ ἡγεμών (135), ce qui ne l'empêche pas de remarquer que les souverains de Trébizonde avaient une autorité souveraine et indépendante, ἀτοκρατορικὴ ἐξουσία (136). Pour maintenir ces liens de vasselage, plus apparents du reste que réels, les empereurs byzantins eurent recours aux alliances matrimoniales. En tout cas, le fils et successeur de Jean II Comnène, Alexis II Comnène (1297-1330), qualifié par Pachymère de « prince des Lazes », ὁ τῶν Λαζῶν ἀρχηγός, fut titré despote par l'empereur, son oncle, Andronic II Paléologue (137). Pendant longtemps, les empereurs grecs de Nicée et de Constantinople cherchèrent à faire accepter aux souverains de Trébizonde le titre de despote, pour les placer dans leur vasselage, mais leurs efforts ne furent finalement pas couronnés de succès. Si, en effet, par condescendance, quelques représentants de la dynastie des Grands Comnènes de Trébizonde consentirent à recevoir le titre de despote, ils ne s'en parèrent qu'incidemment et persistèrent à affirmer leur droit au titre d'empereur. Sphrantzès accepte le fait accompli, en qualifiant Alexis III Comnène (1349-1390), beau-père de l'empereur Jean V Paléologue, d'empereur de Trébizonde, βασιλεὺς Τραπεζοῦντος (138). Sur leurs monnaies, du reste, les souverains de Trébizonde sont représentés ceints de la couronne et tenant le sceptre et le globe crucigère, comme il sied aux empereurs (139).

A côté de l'Empire de Trébizonde, le désastre de 1204 vit éclore de nombreuses principautés d'importance fort différente et dont plusieurs porteront plus tard le nom de « despotats ». Certaines étaient de fort mince étendue et leur titulaire était plus le gouverneur d'une

(133) GRÉG., I, 202.

(134) GRÉG., II, 678, 681, 682.

(135) GRÉG., II, 681, 682.

(136) GRÉG., II, 683.

(137) PACHYM., II, 448.

(138) SPHRANTZÈS, 123.

(139) SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*, Paris, 1862,

ville que celui d'un territoire (140). On peut citer le despote de Sélymbrie, *Théodore II Paléologue*, qui avait concédé tous ses droits à son frère, Constantin Paléologue (1443) et avait vécu en moine au monastère du Pantocrator (141), ou le despote de Lemnos, *Démétrius II Paléologue*, despote de Lemnos de 1425 à 1449 et de Mésembrie vers 1440 et finalement de Morée, de 1449 à 1460 (142). *Jean Doukas*, prince d'Acarnanie, était titré despote (143).

L'usage de lier le titre nobiliaire de despote au nom du territoire se généralisa, en effet, dès le XIII^e siècle. La raison en est, peut-être, dans la coutume d'attribuer aux fils cadets des empereurs de vastes fiefs, avec le titre de despote. *Nicéphore Ange* est ainsi qualifié par Pachymère de despote d'Occident, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης ὁ ἐξ Ἀγγέλων Νικηφόρος (144) et, par Grégoras, de despote d'Étolie et d'Acarnanie, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης (145). Le second fils de Manuel II Paléologue, *Théodore II Paléologue*, fut despote de la région de Lacédémone, δεσπότης Λακεδαιμονίας (146), il fut même despote de tout le Péloponnèse, δεσπότης πάσης Πελοποννήσου (147); le troisième fils de Manuel II Paléologue, *Andronic Paléologue*, fut despote de Thessalie, Θεσσαλίας δεσπότης (148). Il fut gouverneur de Thessalonique, après la mort de Jean VII Paléologue, le 22 septembre 1408, et il vendait la ville aux Vénitiens en 1424 (149). Andronic Paléo-

(140) Zach. v. Ling. Jus. gr. Rom., III, p. xi, n° 2, parle du despote d'Arta, Michel Ange Doukas Comnène, qui prête serment de fidélité au Doge de Venise, en 1210. Le R. P. L. Stiernon — à qui je dois ce renseignement ainsi que ceux des notes 162, 186 *bis* et 205, et qui voudra bien trouver ici mes remerciements les plus cordiaux — démontre d'une façon irréfutable que Michel Ange Doukas Comnène n'a jamais été despote. Cf. plus loin, p. 120-126.

(141) A. HERGÈS, Le monastère du Pantocrator à Constantinople, *Échos d'Orient*, II (1898), 88.

(142) Fr. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, München, 194, 89. Les deux lettres (nos 2 et 29) de Jean Eugenikos adressées « au despote David », ne sont peut-être pas destinées au despote *Démétrius Paléologue* qui prit vraisemblablement le prénom de *David* en entrant en religion. Il se pourrait que ces deux lettres soient adressées au despote *David*, frère de Jean IV Comnène, empereur de Trébizonde, qui portait ce titre jusqu'à son élévation au trône, à la mort de son frère en 1458. Cf. Sp. LAMPROS, Παλαιολόγευσις καὶ Πελοποννησιακά, Athènes, I, 1912-1923, λφ-λς et 155-156, 204-205.

(143) CANT., I, 474, 499.

(144) PACHYM., II, 200.

(145) GRÉG., I, 318.

(146) DOUKAS, 134.

(147) DOUKAS, 102.

(148) DOUKAS, 134.

(149) P. LEMERLE, *Philippes...* 220, 239. Cf. Fr. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern...* acte 30, p. 86, et acte 31, p. 86-87. Voir E. KOURILAS LAURIOTÈS, Δείκτης αρχαίων εγγράφων τῶν σωζομένων ἐν ταῖς ἱεραῖς μοναῖς τοῦ ἁγίου Ὁρους τοῦ Ἀθῶνος. Ἐπ. Ἐτ. Βυζ. Σπ. 7, 1930, 218, et L. POLITIS, Eine Schreibschule im Klosker τῶν Ὁδηγῶν. *Byz. Zeitschr.* 51, 1958, 264-265.

logue eut peut-être pour successeur son fils, *Jean Paléologue*, qui est, en effet, qualifié de despote (150).

Les despotats de Morée, de Thessalonique et d'Épire furent beaucoup plus importants. Les despotes de Morée eurent une importance particulière. Devenu empereur, le 8 février 1347, Jean VI Cantacuzène décida de créer une sorte de principauté, formée par le Péloponnèse, qui, tout en reconnaissant la suzeraineté de l'empereur de Constantinople, aurait l'autorité administrative. Ainsi fut créé le despotat de Morée (151). Il nomma despote de Morée son fils cadet, *Manuel Cantacuzène* (152). Celui-ci eut pour successeur, à sa mort, son frère aîné, *Mathieu Cantacuzène*, qui mourut trois ans après son frère, en 1383 (153). Son fils, *Démétrius Cantacuzène*, lui succéda et mourut en 1384 (154). Les Paléologues remplaçaient les Cantacuzènes. Cinq princes Paléologues se succédèrent dans le gouvernement du despotat de Morée. *Théodore I^{er} Paléologue* régna de 1384 à 1407. Il eut pour successeur, son neveu, *Théodore II Paléologue*, qui gouverna la Morée seul de 1407 à 1428 et, à partir de cette date, jusqu'en 1443, en collaboration avec ses frères *Constantin Paléologue* et *Thomas Paléologue*. En 1443, Théodore II Paléologue obtenait en apanage les possessions byzantines de la mer Noire. Ses deux frères, Constantin et Thomas, se partagèrent le gouvernement du despotat (155). Mais, au début

(150) J. PAPADOPOULOS, Examen d'un décret de 1419, daté à tort de 1440 par S. Eustratiades, 'Ιστορικά μνημεία τοῦ "Αθω. *Hellenika*, 3, 1930, 68, par lequel, despote de Thessalonique, *Jean Paléologue* confirme au monastère de Vatopédi le don de la propriété de Palaiochori, située près de Lagkadas, en Chalcidique. Actes du III^e Congrès int. des *Ét. Byz.*, Athènes, 1932, 89-90. Fr. DÖLGER (*Byz. Zeitsch.*, 31, 1931, 234) estime qu'il s'agit, en réalité, de l'empereur Jean VIII Paléologue, mais J. Papadopoulos estime qu'il n'en est rien. Cf. ZACH. V. LIGENTHAL, JGR. 3, p. xxvi, et E. KOURILAS LAURIOTÈS, *op. cit.*, Athènes, 'Επ. 'Ετ. Βυζ. Σπ. VII, 1930, 218, un prostagma de *Jean*, despote, daté de 1419, au sujet des propriétés d'Avramita et de Néochori, appartenant au monastère de Saint-Paul, de l'Athos. On ne peut assurer que la monodie inédite d'Alexis Lampène (cod. Marc. 442) « sur le despote *Jean* » soit consacrée au despote *Jean Paléologue*.

(151) D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, 94.

(152) Sur Manuel Cantacuzène, cf. D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 94, 113.

(153) Sur Mathieu Cantacuzène, cf. D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 114-117.

(154) Sur Démétrius Cantacuzène, cf. D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 117-118.

(155) Cf., adressés à Constantin Paléologue, une lettre de Jean Eugenikos (Sp. LAMPROS *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, I, 1912), 117-122, deux lettres de Georges Scholarios Gennadios (Sp. LAMPROS, *op. cit.*, II, 1912-1914, 14-18 et 305-308) et un *Prospônèmaton* de Jean Dokeianos (Sp. LAMPROS, *op. cit.*, I, 232-235. Sur Théodore I^{er} Paléologue, cf. D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat de Morée*, I, Paris, 1932, 125-165. Sur Théodore II Paléologue, cf. D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 165-204. ZACH. V. LIGENTHAL, JGR. III, 713, où il est mentionné comme tel dans un chrysobulle de Manuel II Paléologue (1406), MIKL. et MÜLL., *Acta* III, acte 37, p. 173-174, un acte de 1427 confirmant à Georges Gemistos Plethon la donation d'une propriété au Phanar, et *id.*, acte 38, p. 174-176, un acte de 1428 par lequel Jean VIII Paléologue, confirmant les argyrobulles de son fils Théodore II Paléologue à Georges Gemistos Plèthon. Cf. aussi, adressés vraisemblablement à Théodore II Paléologue, un *Prospônèmaton* de Jean Dokeianos (Sp. LAMPROS, *Palaiologea kai Peloponnèsiaka*, I, Athènes,

de 1449, Constantin Paléologue devenait empereur, sous le nom de Constantin XII Paléologue. Le despotat de Morée fut alors partagé entre Thomas Paléologue et son frère *Démétrius Paléologue*, qui régnèrent sur le despotat de 1449 jusqu'en 1460, époque où les Turcs soumièrent le despotat à leur puissance (156). Les despotes de Morée aimaient à ajouter à leur titre l'épithète *πορφυρογέννητος* (157) et utilisaient, dans leurs actes officiels, les mêmes formules que la chancellerie impériale, entre autres, *ἡ βασιλεία μου* (158), au contraire du frère de Michel VIII Paléologue, le despote *Jean Paléologue*, qui refusa de l'utiliser (159).

Les despotes de Thessalonique, qui régnèrent sur la Thessalie, l'Épire et les territoires avoisinants, tiraient leur origine de Constantin Ange, qui avait épousé Théodora, fille d'Alexis Comnène. Jean Ange, fils de Constantin Ange, fut titré sébastocrator par Isaac II Ange (160). Jean Ange eut plusieurs fils légitimes, entre autres, Théodore, Constantin et Manuel et un fils naturel, Michel Ange. Profitant du désarroi que provoqua la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, *Michel Ange I^{er} Doukas Comnène* se tailla une part d'Empire et s'établit en maître en Épire et dans les contrées voisines, la Thessalie et l'Étolie (161). Il ne sollicita pas, très vraisemblablement, un titre effectif de la part des empereurs de Nicée (162). N'ayant pas de postérité légitime, Michel Ange légua la plus

1012, 136, 238) et deux lettres de Georges Scholarios Gennadios (Sp. LAMPROS, *op. cit.*, II (1912-1914), 290-291 et 291-292). Voir aussi S. *Eustratiadès*, 'Ιστορικά μνημεία τοῦ "Αθω. Hellenika II, 1929, 379.

(156) D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 119-120. Sur les despotes Paléologues, cf. p. 125-284. Cf. MIKL. et MÜLLER, *Acta* III, 232-234, un acte de Démétrius, accordant, en août 1451, aux commerçants de Raguse, la liberté de commerce dans son despotat et un autre confirmant aux fils de Georges Gemistos la possession de certaines propriétés (*id.* III, 225-227). On a encore de Démétrius Paléologue divers actes : trois documents, l'un de 1430, sur les métochia de Lavra à Lemnos, les deux actes de décembre et janvier 1448 (Sophr. EUSTRA TIADÈS. *op. cit.* Hellenika, II, 1929, 383. Un argyrobulle, en faveur de Monembasie, février 1440 (ZACH. V. LINGENTHAL, JGR. II, Lipsiae, 1857, XII n° 10), deux rescrits de 1430 et de 1448, relatifs aux propriétés de Gomati et de Konteus et de l'île de Sergitzi, propriétés de Lavra (Sp. LAURIOTÈS. 'Αναγραφὰ ἐγγράφων τῆν Μεγίστης Λαύρας τοῦ ἁγίου 'Αθανασίου ἐν "Αθω. Byz. Neugriech. Jahrb. VII, 1930, 394 et 423, deux actes de 1450 et 1451 et un horismos de juillet 1462, cédant à Vatopédi les 10 parèques de la propriété Moundron de Lemnos (Sigalas Hellenika III, 341-345.

(157) D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, II, 76.

(158) D. A. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, 76.

(159) Boj. FERJANCIC, *Sur la question des décrets des despotes*, Sbornik de l'Ac. de Sc. de Serbie, IV, 1956, 112-113 (en serbe).

(160) NICÉTAS, 489, 502, 604.

(161) G. ACROPOL., 15. Sur Michel I^{er} Ange Comnène, cf. Donald M. NICOL, *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957, p. 24-46.

(162) PACHYM., 11, 201, qui appelle le territoire sur lequel régnait le despote *Nicéphore Ange* et avait régné son père le despote Michel II, *τοπαρχία*.

grande partie de ses domaines à ses frères. L'aîné, *Théodore Ange Comnène*, en prit possession non sans avoir juré fidélité à Théodore I^{er} Lascaris (1204-1222), comme souverain légitime de l'Empire grec de Nicée (163). Michel Ange ne laissait, en effet, que deux filles et un fils bâtard, Michel Ange Comnène. Oubliant ses serments de vassalité, Théodore Ange, qui avait pris le nom plus illustre de Comnène, revêtit la pourpre et chaussa les souliers rouges. Le métropolitain de Thessalonique refusant de le couronner, Théodore Ange s'adressa à l'archevêque de Bulgarie, Démétrius, qui accéda à son désir. Sacré empereur, Théodore Ange gouverna désormais en empereur (1224-1230), créant, à l'instar de l'empereur légitime, des despotes, des sébastocrators, des grands domestiques, des protovestiaires, à la grande indignation de Jean III Vatatzès, empereur légitime de Nicée (164). Les empereurs byzantins n'admettaient pas, en effet, la légitimité de la famille des Anges, qui détenait, sans droit, diverses provinces de l'Empire byzantin, et Jean VI Cantacuzène protestait, entre autres, contre ce démembrement de l'Empire (165). Théodore Ange s'attaqua maladroitement aux Bulgares; battu, il fut fait prisonnier et aveuglé en partie (166). Pendant ce temps, son frère *Manuel Ange*, que son frère Théodore Ange avait titré despote, s'empara de ses États et, en particulier, de Thessalonique et s'y faisait proclamer empereur (1230-1240) (167). Mais Théodore Ange Comnène, ayant marié sa fille naturelle Irène au roi de Bulgarie, Jean Asen, fut mis en liberté et réussit à reprendre ses États (168). Toutefois, à cause de sa vue affaiblie, il fit proclamer empereur son fils *Jean Ange Comnène* (169). Manuel Ange, chassé par son frère, se réfugia auprès de Jean III Vatatzès, qui l'accueillit comme parent et comme despote et lui donna quelques secours, en échange

(163) G. ACROPOL., 27-28. Sur Théodore Ange Comnène, cf. DALTON M. NICOL, *op. cit.*, p. 47-112.

(164) G. ACROPOL., 36-37.

(165) CANT., I, 520, 521-522.

(166) G. ACROPOL., 45-47.

(167) G. ACROPOL., 47. Sur Manuel Ange, cf. O. TAFRALI, *Thessalonique. Des origines au XIV^e siècle*. Paris, 1919, p. 219-222. D. A. ZAKYTHINOS, *Σημειώσεις περί Προκυωνήσου*. Mélanges sp. Lampros, Athènes, 1935, 210-216. (Sur son faux chrysobulle de 1234) G. OSTROGORSKY. *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 90. Cf. MIKL et MÜLL. *Acta III*, deux actes, l'un (acte XIII de 1232, 59-62) priant le patriarche de CP., Germain II, de le réconcilier avec Jean III Vatatzès, l'autre (acte XIV, de 1234, p. 66-67). accordant des privilèges économiques à Raguse, et D. M. NICOL, *The despotate of Epiros*, Oxford, 1957, p. 113-127.

(168) G. ACROPOL., 65.

(169) G. ACROPOL., 66. Sur *Jean Ange*, despote, cf. O. TAFRALI, *Thessalonique, des origines au XIV^e siècle*, Paris, 1919, 222-227.

d'un serment de fidélité (170). Après avoir conquis quelques villes, Manuel Ange se rencontra avec ses frères, *Constantin Ange*, que son frère Théodore avait titré despote (171) et qui régnait sur divers territoires de la Macédoine (172), et Théodore Ange Comnène, qui lui conseillèrent de rompre avec Jean III Vatatzès. Ce qu'il fit, mais il mourait peu après (173).

Les domaines de Manuel Ange furent partagés, selon l'usage du temps. Une part en revint à son neveu, *Michel II Ange Doukas Comnène*, fils bâtard de Michel Ange, bâtard lui-même du sébastocrator Jean Ange. Michel Ange Comnène, après être rentré en lutte avec Jean III Vatatzès, lui avait fait sa soumission, en apparence tout au moins. Il avait reçu le titre de despote, à l'occasion du mariage de son fils, *Nicéphore Ange Doukas Comnène*, avec Marie, fille de Théodore II Lascaris. Le jeune Nicéphore avait été, à l'occasion de son mariage, également titré despote (174). Michel Ange Comnène, non content de son titre de despote, se fit couronner plus tard par l'archevêque d'Achrida, Jacques, et, fort de ses alliances puissantes, avait songé à reprendre Constantinople aux empereurs et à se faire proclamer empereur des Romains (175), mais il mourut avant d'avoir réalisé ce rêve. Décidé à mettre fin à cette usurpation du titre impérial par Jean Ange, fils de Théodore Ange Comnène, Jean III Vatatzès marcha contre ce dernier, qui se prétendait empereur de Thessalonique, τοῦ ἐν Θεσσαλονίκῃ φημιζομένου βασιλεύειν Ἰωάννου. Assiégé dans Thessalonique, Jean Ange engagea des négociations avec Jean III Vatatzès. Il fut convenu que Jean Ange renoncerait aux insignes de l'impérialat et recevrait en échange le titre de despote (176). Satisfait, Jean III Vatatzès s'éloigna, après avoir fait ainsi d'un empereur un simple despote, c'est-à-dire un vassal, καταλιπὼν δεσπότην τὸν βασιλέα (176).

A la mort de Jean Ange, son frère *Démétrius Ange* supplia l'empereur de lui conférer le titre de despote, qu'avait porté son frère (177). Titré despote par Jean III Vatatzès, Démétrius fut reconnu et pro-

(170) G. ACROPOL., 66.

(171) G. ACROPOL., 37.

(172) G. ACROPOL., 67.

(173) G. ACROPOL., 67.

(174) GRÉG., I, 49. Sur Nicéphore Ange Comnène, Cf. D. M. NICOL, *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957.

(175) PACHYM., I, 81-83. Sur Michel II Ange Comnène, cf. D. M. NICOL, *op. cit.*, p. 141-156.

(176) ACROPOL., 70-72.

(177) ACROPOL., 75.

clamé despote de Thessalonique (1244) (178). Jean III Vatatzès, en 1246, finit par s'emparer de Thessalonique. Démétrius Ange, grâce à l'intervention de sa sœur Irène, femme du tsar de Bulgarie, Jean Asen, eut la vie sauve (179). Le petit empire de Thessalonique, après une existence éphémère, finissait en un simple despotat.

Nicéphore Ange Doukas Comnène, titré déjà despote d'Épire, d'Étolie et d'Acarnanie, après la mort de sa femme Marie, fille de Théodore II Lascaris, épousa en secondes noces Anne, fille d'Eulogie Paléologue, sœur de Michel VIII Paléologue. Ce dernier confirma à Nicéphore son titre de despote et le combla d'honneurs (180). Il n'est pas impossible que Nicéphore, bien que despote byzantin, ait pris dans ses États le titre impérial. Sa femme Anne, est en effet constamment qualifiée de basilissa par Pachymère (181). Nicéphore laissa un fils, *Thomas Ange*, qui fut titré despote par Andronic II Paléologue (182). Thomas, despote et prince d'Épire et d'Étolie, épousa Anne, fille de Michel IX Paléologue (183). La sœur de Thomas, *Tamar*, épousa *Philippe*, prince de Tarente, fils de Charles II, roi de Sicile. Philippe s'intitula despote de Romanie, du chef de sa femme et revendiqua le despotat (184). Il est plus que probable que jamais Philippe ne fut titré despote par l'empereur grec de Constantinople.

Le troisième fils de Michel Ange Doukas Comnène, *Démétrius* ou *Michel Ange Comnène* (185), épousa Anne, fille de Michel VIII Paléologue et fut titré despote (186). Démétrios Chomatianos mentionne le despote *Jean Chamarétos*, cité aussi dans une lettre de Théodore Doukas, vers 1225, et qualifié de *paneutychestatos* (186 bis).

Certains hauts personnages régnaient parfois sur un despotat, sans avoir reçu de l'empereur le titre quasi souverain de despote. Ainsi, *Etienne Gabrielopoulos Mélissènos* qui régnait, δεσπότης, sur une partie de la Thessalie, n'était que sébastocrator (187). Le jeune

(178) ACROPOL., 85. Sur Démétrius Ange, cf. O. TAFRALI, *Thessalonique. Des origines au XIV^e siècle*, Paris, 1919, 227-231.

(179) ACROPOL., 89.

(180) PACHYM., I, 243.

(181) PACHYM., II, 67, 72, 450.

(182) PACHYM., II, 200, 202.

(183) PACHYM., II, 450; GRÉG., I, 283.

(184) GULDENCRONE. *L'Achaïe féodale*, 122, 142.

(185) PACHYM., I, 243.

(186) PACHYM., I, 441. Cf. M. TREU, *Mazimi monachi Planudis epistulae*, Vratislaviae, 1890, 228-229. Av. Th. PAPADOPOULOS, *Versuch*, p. 29.

(186 bis) Dem. CHOMATIANOS, περὶ διαζυγίου, Pitra VI, c. 87-98. Renseignement donné par le R. P. Stiernon.

(187) CANT., I, 473. Cf. P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin*, Paris, 1957, p. 119, n. 2, qui estime, à tort, que δεσπότης signifie seulement *gouvernant* et non *étant despote*.

Nicéphore Doukas, gendre de Jean VI Cantacuzène (188), est qualifié despote, en tant qu'héritier du despotat de son père (Νικηφόρος τῷ υἱῶν δεσπότης (189): il n'était titré que panhypersébaste (190) et ne fut titré despote par son beau-père que longtemps après (191).

Le titre de despote finit même par être usurpé par des personnages, qui s'étaient rendus maîtres d'une ville et de son territoire : ainsi, *Maurikios Bouas Sgouros*, despote d'Arta, de Joannina et d'Angelokastron, de 1413 (?) à 1418 (191 *bis*), ou qui exerçaient des fonctions importantes comme *Euthymios Tornikès*, qualifié de πανυπέριτος δεσπότης (191 *ter*).

Les princes, qui régnaient sur certaines provinces détachées de l'Empire, pouvaient bien, de leur propre autorité, se proclamer empereurs ou despotes, mais les empereurs de Constantinople refusaient, au moins officiellement, de leur reconnaître ces titres. Pour être authentiquement despote, il était nécessaire que ce titre ait été spécialement conféré par l'empereur légitime. La concession du titre de despote byzantin impliquait pour celui qui l'obtenait la reconnaissance d'un lien de vasselage. Il y avait ainsi deux catégories de despotes : 1^o ceux qui n'avaient que le titre nu de despote, avec les privilèges honorifiques du titre; 2^o ceux qui, au titre de despote, joignaient l'exercice d'une autorité sur un territoire érigé en despotat. Tous les despotes, du reste, quelle que fût leur catégorie, appartenaient à la même classe de noblesse et avaient droit aux mêmes insignes et aux mêmes privilèges. L'ordre de préséance entre eux était réglé par le protocole. Par la concession d'insignes spéciaux, l'empereur pouvait, au surplus, créer des degrés dans la classe des despotes.

Les empereurs de Byzance conférèrent très libéralement le titre de despote à des *princes étrangers*, ou à de hauts personnages étrangers. Théodore I^{er} Lascaris appelle de ce titre le doge de Venise, *Dandolo* (192). Michel VIII Paléologue avait marié sa fille Irène au tsar de Bulgarie, *Jean Asen*, qui, en sa qualité d'empereur, portait à peu près les mêmes insignes que l'empereur de Byzance (193). Il y avait alors, en Bulgarie,

(188) Cf. Plus haut, p. 62, note 78. Fr. Dölger. C. r. de N. A. Bees. Fragments d'un chrysobulle du couvent de Lycousada (Thessalie). *Byz. Zeitsch.* 51, 1958, 432-433.

(189) CANT., I, 532.

(190) CANT., I, 534.

(191) CANT., III, 33.

(191 *bis*) G. Th. ZORAS, Τζάνε Βεντράμου 'Ιστορία Φιλαργυρίας μετά της Περφανίας. Athènes, 1956, p. 13.

(191 *ter*) D. M. NICOL, *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957, p. 67.

(192) Tafel et Thomas II (XII) 205, 215, 221, 227, 253 et 346. Cf. V. LAZZARINI, *I titoli dei Dogi di Venezia*, Nuovo Archivio Veneto, N.-S. V, II, n° 50, 1903, p. 291.

(193) PACHYM., I, 440.

un puissant seigneur, *Terter*. Michel VIII Paléologue, craignant l'ambition de ce dernier, conseilla à son gendre, le tsar Jean Asen, de le ménager et de se l'attacher par une alliance. Jean Asen donna en conséquence sa propre sœur en mariage à Terter, que Michel VIII créa despote à cette occasion (194). Chassé de son trône par Terter, Jean Asen se réfugia auprès de Michel VIII Paléologue (195). Plus tard, Andronic II Paléologue créa Jean Asen despote de Romanie (196), car il avait été convenu que, si Jean Asen ne recouvrait pas son trône, Jean Asen serait, en conséquence, créé despote (197). Pendant les guerres dynastiques entre Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène, l'impératrice régente, Anne de Savoie, veuve d'Andronic III Paléologue, pour s'assurer, dans sa lutte contre Jean VI Cantacuzène, l'appui d'un aventurier, nommé *Momitzil*,¹ lui envoya les insignes du despotat (198). Pour ne pas demeurer en reste, Jean VI Cantacuzène se hâta de lui conférer le titre de sébastocrator (199). Pourvu de ces deux titres quasi impériaux, l'aventurier se paraît du second, lorsqu'il se rangeait du côté de Jean VI Cantacuzène, et du premier, lorsqu'il défendait la cause d'Anne de Savoie et de son fils Jean V Paléologue (200). Pareille collation montre que le titre de despote commençait déjà à se vulgariser. Les princes de Serbie sont généralement qualifiés de despote de Serbie, ὁ δεσπότης Σερβίας (201). Ainsi, *Jean Ugljésa*, administrateur de la région entre Serrès et le Danube, est qualifié de despote, vers 1358 (202). Le despote *Georges* de Serbie dut se résigner à donner sa fille en mariage au sultan Amourat. A cette occasion, Jean VIII Paléologue créa *Georges* despote de Serbie et lui envoya, par un ambassadeur, les insignes de cette dignité (203).

Les empereurs latins de Constantinople ont-ils fait usage des titres byzantins? On ne saurait l'affirmer. Toutefois, Acropolite (204) déclare que l'empereur latin Henri de Flandre (1206-1216) conféra le despotat à *Alexis Sthlabos*, parent du tsar de Bulgarie, Jean Asen.

(194) PACHYM., I, 447-448.

(195) PACHYM., I, 448-449.

(196) PACHYM., II, 57. "

(197) PACHYM., I, 441.

(198) GRÉG., II, 704; CANT., II, 431; N. IORGA (*Et. Byzantines*, II, Bucarest, 1940, 261). La survivance byzantine dans les pays roumains l'appelle Dobrotitch.

(199) CANT., II, 432.

(200) CANT., II, 432, 433, 437.

(201) DOUKAS, 205.

(202) P. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, 204.

(203) DOUKAS, 207.

(204) ACROPOL., 42.

Il avait épousé, en secondes noces, une Petraliphaina et, en 1222, était installé à Melnik et dans le Rhodope (205).

Il nous est parvenu quelques *sceaux* de despotes, difficiles, d'ailleurs, à identifier.

1. *Alexis Paléologue* (206).

2. *Andronic Doukas Comnène Paléologue*. S'agit-il, comme le fait remarquer le R. P. V. Laurent (207), du gendre d'Alexis III Comnène, entre 1185-1191, du gendre de Théodore I^{er} Lascaris, fait prisonnier, en 1205, par Henri d'Angre et qui mourut peu après sa libération, ou du père de Michel VIII Paléologue? Il est difficile de préciser.

3. *Constantin Doukas Paléologue*, porphyrogénète (208), fils de Michel VIII Paléologue (209).

4. *Constantin Paléologue* (210), le même personnage que le précédent.

5. *Constantin* (211) (?).

6. *Démétrius*; stratège (212). C'est un sceau des XII^e-XIII^e siècles; mais le R. P. V. Laurent fait remarquer, avec justesse, que la titulature est étrange et l'on peut se demander si elle est bien exacte.

7. *Isaac Comnène*, de Chypre (213). La mention de *despotès* sur ce sceau se trouve également à la même époque sur les sceaux d'Alexis III Ange Comnène, d'Alexis V Murzuphle, des empereurs de Trébizonde. Il y a donc lieu de ne pas retenir Isaac Comnène, de Chypre, comme despote. Le mot despote signifie ici : seigneur, souverain.

8. *Nicéphore* (214); sceau du XII^e-XIII^e siècle.

9. *Nicéphore d'Épire* (215). Il s'agit de Nicéphore I^{er} d'Épire (1271-1296).

10. *Nicolas* (216) (?). Le type du sceau, d'après le R. P. V. Laurent, est nettement antérieur au XIII^e siècle. Il est attribué, sans aucune preuve, par Schlumberger, à un despote d'Épire, Nicolas. C'est, très

(205) P. LEMERLE, *op. cit.*, 183; J. B. PAPADOPOULOS et ARCADIOS VATOPEDINOS, Un acte officiel du despote Alexis Sthlavos au sujet du couvent de Spéléotissa, près de Mélé-nicon (1220), *Spisane na Bulg. Akad. na Naukite de Sofia*, XLV, 1933, 1-6.

(206) Cf. plus haut, note 23.

(207) V. LAURENT, *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, Athènes-Bucarest, 1932-1937, sceau 469, p. 165.

(208) KONSTANTOPOULOS, Βυζαντινά Μολυβδόβουλλα. *Journ. Int. d'Arch. Numism.*, 1906, 134.

(209) Cf. Plus haut, note 55.

(210) V. LAURENT, *op. cit.*, sceau 424, p. 149-150.

(211) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.*, JIAN, 1903, sceau 294 a.

(212) V. LAURENT, *Bulletin de sigillographie byzantine*, Byzantion, VI (1931), 788.

(213) KONSTANTOPOULOS, *op. cit.*, sceau 289.

(214) PANTCHENKO, *Catalogue des molybdo-bulles*. Bull. de l'Inst. Arch. Russe de Constantinople (en russe), XIII, 1908, 138.

(215) V. LAURENT, *op. cit.*, sceau 428, p. 150.

(216) V. LAURENT, *op. cit.*, sceau 431, p. 151.

vraisemblablement, le sceau d'un dignitaire de la cour byzantine, mais lequel?

11. *Théodore Vatatzès* (217). Le sceau du grand tatas Vatatzès, note le R. P. V. Laurent, apprend que son père était despote. Le fait n'a rien de surprenant, car Théodore Vatatzès avait épousé Eudocie Comnène, sœur de Manuel I^{er} Comnène, et il est naturel que le beau-frère de l'empereur ait reçu ce titre.

12. *N.*, Sceau anonyme du XII^e-XIII^e siècle (218).

R. GUILLAND.

INDEX

(établi par M^{me} R. GUILLAND).

Index des noms de personnes.

Ange, Comnène Démétrius-Michel, cf.

Comnène, Ange Démétrius-Michel.

Ange, Constantin, despote 75.

Ange, Démétrius, despote 68, 75, despote de Thessalonique 76.

Ange, Doukas Comnène, Michel, cf. Comnène, Ange Doukas, Michel.

Ange, Doukas Comnène, Nicéphore, cf. Comnène, Ange Doukas, Nicéphore.

Ange, Jean, fils de Ange, Constantin, sébastocrator 73, 75.

Ange, Jean, fils de Théodore Ange Comnène, despote 68, 75.

Ange, Manuel, despote 73, 74, 75. Ange, Doukas Comnène, Michel I^{er}, 71 note 140, 73, 74.

Ange, Nicéphore, cf. Comnène, Ange Doukas, Nicéphore.

Ange, Thomas, fils de Comnène Ange Doukas, Nicéphore, despote 68, 76. prince d'Épire, prince d'Étolie 76, *ἄρχων Ἠπείρου καὶ Αἰτωλίας* 68. Cf. Thomas.

Asan, Jean, sébastocrator 63.

Asan, Manuel, despote, sébastocrator 63.

Asen, Jean, tsar de Bulgarie, despote, despote de Romanie 77, 78.

Béla, Alexis, César 53, despote 54, 55.

Bouas Sgouros Maurikios, despote d'Arta, de Joannina et d'Angelokastron 77.

Cantacuzène, Démétrius, despote de Morée 72.

Cantacuzène, Jean, despote 63.

Cantacuzène, Manuel, despote 62, despote de Morée 72, duc de Mistra 63.

Cantacuzène, Mathieu, despote de Lacédémone 63, 64, despote de Morée 72.

Chamaretos, Jean paneutychestatos 76.

Choumnos, Nicéphore, préfet du caniclée, protovestiaire 66.

Comnène, Alexis I^{er}, despote, empereur, 52 n. 5 *bis*.

Comnène, Alexis II, despote, prince des Lazes 66, 70.

Comnène, Ange Démétrius-Michel

(217) V. LAURENT, *op. cit.*, sceau 400, p. 142.

(218) V. LAURENT, *op. cit.*, sceau 333, p. 118.

- fils de Comnène, Ange Doukas, Michel, despote 76. Cf. Ange, Comnène, Démétrius-Michel.
 Comnène, Ange Doukas, Michel II, despote 57, 59, 71, 73, 75. Cf. Michel, despote 59.
 Comnène, Ange Doukas, Nicéphore, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀρκανάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης, 71. Cf. Ange, Nicéphore.
 Comnène, Ange, Théodore, despote de Thessalonique 74.
 Comnène, Isaac, despote de Chypre 79.
 Comnène, Isaac, sébastocrator 53, 56 et n. 16.
 Comnène, Jean II, archonte des Lazès, despote, ἀρχηγός τῶν Λαζῶν 70.
 Comnène, Ange, Doukas, Michel I^{er}, despote 71, 73.
 Comnène, Michel, fils de Jean III Comnène de Trébizonde, despote de Trébizonde n. 95.
 Comnène de Trébizonde (Grand), despote 70.
 Constantin (?), despote 79.
 Constantin XII Dragasès, cf. Paléologue, Constantin, fils de Manuel II Paléologue, frère de Jean VIII Paléologue.
 Dandolo, doge de Venise, despote 77.
 David, despote n. 142. Cf. Paléologue Démétrius (?).
 David, César, despote 53.
 David, frère de Jean IV Comnène, empereur de Trébizonde, despote de Trébizonde n. 142.
 Démétrius, stratège 79.
 Doukas, Ange Comnène, Michel, cf. Comnène, Ange Doukas, Michel.
 Doukas, Ange Comnène, Nicéphore, cf. Comnène, Ange Doukas, Nicéphore.
 Doukas, Jean, despote 68, 71, prince d'Acarnanie 71, ἄρχων Ἀκαρνανίας 68.
 Doukas, Ange, Comnène, Michel 71, 73.
 Doukas, Nicéphore, gendre de Jean VI Cantacuzène, despote 62, 77, panhypersébaste 77.
 Doukas, Paléologue, Constantin Porphyrogénète, cf. Paléologue, Constantin Porphyrogénète.
 Doukas, Vatatès, Jean, cf. Vatatès, Doukas, Jean.
 Gabrielopoulos, Mélissènos, Étienne, cf. Mélissènos, Gabrielopoulos, Étienne.
 Georges de Serbie, despote de Serbie 78.
 Jean, despote (?) 53, orphanotrophe 53, et n. 9.
 Lascaris, Jean IV, autocrator 57.
 Lascaris, Théodore, despote 55, 56.
 Libadarios, échanton 59.
 Mélissène, Nicéphore, César 53.
 Mélissènos, Gabrielopoulos, Étienne, sébastocrator, δεσπότης 76. Cf. Gabrielopoulos, Mélissènos, Étienne.
 Michel II, despote 59. Cf. Comnène, Ange Doukas, Michel, fils bâtard de Michel, Ange.
 Momitzil, despote, sébastocrator 78.
 Muzalon, Théodore, logothète (grand) protovestiaire 59, 60.
 Nicéphore, despote 79.
 Nicéphore d'Épire, despote 79.
 Nicolas (?), despote 79.
 Paléologue, Alexis, despote 55, 57.

- Paléologue, André, fils de Thomas Paléologue, despote 64, 65.
- Paléologue, Andronic, fils de Manuel II Paléologue, despote de Thessalie 71, despote de Thessalonique 64, 71, *δεσπότης Θεσσαλίας*, 71, despote, 65.
- Paléologue, Andronic, frère de Jean VIII Paléologue, despote, 65.
- Paléologue, Andronic, gendre de Théodore I^{er} Lascaris, despote 57, 79 (?) Cf. Paléologue, Doukas Comnène, Andronic.
- Paléologue, Calliste, despote 60. Cf. Paléologue, Constantin, fils d'Andronic II Paléologue.
- Paléologue, Constantin, fils d'Andronic II Paléologue, despote 60, 61, despote de Thessalonique, *ἐπίτροπος καὶ διοικῆτης τῶν τῆς Μακεδονίας πραγμάτων* 60. Cf. Paléologue, Calliste.
- Paléologue, Constantin, fils de Manuel II Paléologue, frère de Jean VIII Paléologue, despote de Morée 65, 72, 73, 79, despote du Pont 64, empereur (sous le nom de Constantin XII Dragasès 65. Cf. Constantin XII Dragasès).
- Paléologue, Constantin Porphyrogénète, fils de Michel VIII Paléologue et frère d'Andronic II Paléologue, despote 66, 79 (?).
- Paléologue, Démétrius, fils d'Andronic II Paléologue, despote 61.
- Paléologue, Démétrius II. Cf. Paléologue, Démétrius, fils de Manuel II Paléologue.
- Paléologue, Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue, despote 64, et n. 142 despote de Lemnos, despote de Mésembrie 71, despote de Morée 71, 73. Cf. David (?) et Paléologue, Démétrius.
- Paléologue, Doukas Comnène, Andronic, gendre d'Alexis III Comnène, despote 79 (?).
- Paléologue, Doukas Comnène, Andronic, gendre de Théodore I^{er} Lascaris, despote 79 (?). Cf. Paléologue, Andronic.
- Paléologue, Doukas Comnène, Andronic, père de Michel VIII Paléologue, despote 79 (?).
- Paléologue, Jean, fils d'Andronic II Paléologue, despote, 60, 66, éparque, n. 61.
- Paléologue, Jean, frère de Michel VIII Paléologue, despote 59, 73 et n. 52, sébastocrator 59.
- Paléologue, Jean, fils d'Andronic Paléologue, despote de Thessalonique 72 et n. 150.
- Paléologue, Manuel, fils de Michel IX Paléologue, despote 61.
- Paléologue, Michel, basiléopator, connétable (grand), despote, mégaduc 57.
- Paléologue, Michel, fils de Jean V Paléologue, despote 64.
- Paléologue, Michel-Manuel, fils d'Andronic III Paléologue, despote 62.
- Paléologue, Théodore I^{er}, fils de Jean V Paléologue, despote de Lacédémone 64.
- Paléologue, Théodore II, fils de Manuel II Paléologue, despote de Lacédémone 71, despote de Morée 64, 72, despote du Péloponnèse, *δεσπότης Λακεδαιμονίας*, 71, *δεσπότης πάσης Πελοποννήσου* 71, despote de Sélymbrie, 71.
- Paléologue, Théodore, frère de Jean VIII Paléologue, despote 65.
- Paléologue, Théodore, fils d'Andronic II Paléologue, despote 61.
- Paléologue, Thomas, fils de Manuel II Paléologue, despote 64, 65 et n. 103, despote de Morée 72, 73.
- Philippe, despote de Romanie, prince de Tarente 76.

Sgouros, Léon, despote d'Argos, de Corinthe et de Thèbes, 55, sebastohypertatos.

Sthlabos Alexis, despote 78.

Terter, despote 77.

Thomas, despote 68. Cf. Ange, Thomas, fils de Comnène, Ange Doukas, Nicéphore.

Tornikès Euthymios, despote d'Arta, πανυπέρτατος δεσπότης, 77.

Ugljésa, Jean, despote 78.

Vatatzès, fils de Théodore, grand tatas 80.

Vatatzès, Doukas, Jean, protoves-tiaire 57 et n. 34

Vatatzès, Théodore, despote 80.

N. (XII^e-XIII^e s.), despote 80.

N., fille de Choumnos, despotissa 66.

Index des Dignités et Fonctions.

Archonte des Lazes, 69; Comnène, Jean II, 70, despote; ἀρχηγός τῶν Λαζῶν 70.

Αὐθέντης, 56.

Αὐθεντόπουλος, 65.

Autocrator : 53; Lascaris, Jean IV, 57.

Basiléopatôr : Paléologue, Michel, 57, connétable (grand), despote, mégaduc 57.

César : 53, 56, 67, 68; Béla, Alexis 53, despote 54, 55; David I^{er}, despote 53; Mélissène, Nicéphore 53.

Connétable (grand), Paléologue, Michel 57, basiléopator, despote, mégaduc 57.

Desposyne 60.

Δεσποσύνης, 59.

Despotat : 53, 59, 63, 65, 66, 68, 72, 76, 77.

Δεσπότητον, 69.

Despotat d'Épire 72.

Despotat de Morée 72.

Despotat de Thessalonique 72, 76.

Despote : Ange, Constantin 75; Ange, Démétrius 68, 75, despote de Thessalonique 76; Ange, Jean, fils de Théodore Ange Comnène 68, 75; Ange, Manuel 73, 74, 75; Ange, Thomas, fils de Comnène,

Ange Doukas, Nicéphore 68, 76, prince d'Épire, prince d'Étolie 76, ἀρχων Ἡπείρου καὶ Αἰτωλίας 68.

Cf. Thomas; Asan, Manuel 63, sébastocrator 63; Asen, Jean, tsar

de Bulgarie 78, despote de Romanie 77, 78; Béla, Alexis 54, 55, César

53; Bouas Sgouros, Maurikios, despote d'Arta, de Joannina

et d'Angelokastron, 77; Cantacuzène, Jean 63; Cantacuzène,

Manuel 62, despote de Morée 72, duc de Mistra 63; Chamaretos,

Jean, 76; Comnène, Alexis II, prince des Lazes 66, 70; Comnène

Ange, Démétrius, Michel, fils de Comnène Ange Doukas,

Michel 76; Comnène, Ange Doukas, Michel II 57, 59, 75;

Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 57, 68, 75, 76, despote

d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71,

76, despote d'Occident 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68,

ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf.

Ange, Nicéphore; Comnène, Isaac 79; Comnène, Jean II,

70, archonte des Lazes ἀρχηγός τῶν Λαζῶν 70; Comnène de

Trébizonde (Grand) 70; Constantin (?) 79; Dandolo, doge

de Venise 77; David 53, César;

David, n. 142. Cf. Paléologue, Démétrius (?); Démétrius 79, stratège 79; Doukas, Jean 68, 71, prince d'Acarnanie 71, ἀρχων Ἀκαρνανίας 68; Doukas, Nicéphore, gendre de Jean VI Cantacuzène 62, 77, panhypersébaste 77; Jean I^{er} (?), orphanotrophe 53, et n. 9; Lascaris, Théodore 55, 56; Michel 59; Momitzil, 78, sébastocrator 78; Nicéphore 79; Nicéphore d'Épire 79; Nicolas (?) 79; Paléologue, Alexis 55, 57; Paléologue, André, fils de Thomas Paléologue 64, 65; Paléologue, Andronic, frère de Jean VIII Paléologue 65 (?); Paléologue, Andronic, gendre de Théodore I^{er} Lascaris 57, 79 (?). Cf. Paléologue, Doukas, Comnène, Andronic; Paléologue, Calliste 60. Cf. Paléologue, Constantin, fils d'Andronic II Paléologue; Paléologue, Constantin, fils d'Andronic II Paléologue 60, 61, despote de Thessalonique, διοικητής καὶ διοικητής τῶν τῆς Μακεδονίας πραγμάτων 60. Cf. Paléologue, Calliste; Paléologue, Constantin Porphyrogénète, fils de Michel VIII Paléologue, frère d'Andronic II Paléologue 66, 79 (?); Paléologue, Démétrius, fils d'Andronic II Paléologue 61 et n. 79; Paléologue, Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue 64 et n. 142, despote de Lemnos, despote de Morée 71, 73. Cf. Paléologue, Démétrius; Paléologue, Doukas Comnène, Andronic, gendre d'Alexis III Comnène 79 (?); Paléologue, Doukas Comnène, Andronic, gendre de Théodore I^{er} Lascaris 79 (?); cf. Paléologue, Andronic; Paléologue Doukas Comnène, Andronic, père de Michel VIII Paléologue 79 (?); Paléologue, Jean, fils

d'Andronic II Paléologue 60, 66, éparque n. 61; Paléologue, Jean, frère de Michel VIII Paléologue 59, 73 et n. 52, sébastocrator 59; Paléologue, Manuel, fils de Michel IX Paléologue 61; Paléologue, Michel-Manuel, fils d'Andronic III Paléologue 62; Paléologue, Michel 57, basiléopator, connétable (grand), mégaduc 57; Paléologue, Michel, fils de Jean V Paléologue 64, Paléologue, Théodore, fils d'Andronic II Paléologue 61; Paléologue, Théodore, frère de Jean VIII Paléologue 65; Paléologue, Thomas, fils de Manuel II Paléologue 64, 65 et n. 103, despote de Morée 72, 73; Sgouros Léon, despote d'Argos, de Corinthe et de Thèbes, 55; Sthlabos Alexis 78; Terter 77; Thomas 68. Cf. Ange, Thomas, fils de Comnène Ange Doukas, Nicéphore; Tornikès Euthymios, πανυπεράτορ δεσπότης 77. Ugljèsa, Jean 78; Vatatzès, Théodore 80; N. (sceau) XII^e-XIII^e s. 80.

Δεσπότης : 52, 53, 54, 60, 62, 66, 68, 71, 75, 77.

Despote (empereur) 52 n. 5 bis, n. 18.

Despote d'Acarnanie : Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 71, 76, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνανίων δεσπότης ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.

Despote d'Angelokastron : Bouas Sgouros Maurikios 77, d'Arta et de Joannina 77.

Despote d'Argos : Sgouros Léon, despote de Corinthe et de Thèbes 55, Sebastohypertatos 56.

Despote d'Arta : Bouas Sgouros Maurikios 77, de Joannina et d'Angelokastron 77, Comnène

Ange, Doukas, Michel 71, 73.
Despote de Chypre : Isaac Comnène 79.

Despote de Corinthe : Sgouros Léon, despote d'Argos et de Thèbes 55, Sebastohypertatos, 56.

Despote d'Épire : Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 76, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.

Despote d'Étolie : Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 71, 76, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.

Despote de Joannina : Bouas Sgouros Maurikios 77, d'Arta et d'Angelokastron 77.

Despote de Lacédémone : Cantacuzène, Mathieu 63, 64, despote de Morée 72; Paléologue, Théodore, fils de Jean V. Paléologue 64, Paléologue, Théodore I^{er}, fils de Manuel II Paléologue, 71, despote de Morée 64, 72, despote du Péloponnèse, δεσπότης Λακεδαιμονίας, δεσπότης πάσης Πελοποννήσου 71.

Despote de Lemnos : Paléologue, Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue 71, despote 64, et n. 142, despote de Mésembrie 71, despote de Morée 71, 73. Cf. Paléologue, Démétrius.

Despote de Mésembrie : Paléologue, Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue 71, despote 64 et n. 142, despote de Lemnos 71, despote de Morée 71,

73. Cf. Paléologue, Démétrius. Despote de Morée 73; Cantacuzène, Démétrius, 72; Cantacuzène, Manuel 72, despote 62. duc de Mistra 63; Cantacuzène, Mathieu 72, despote de Lacédémone 63, 64; Paléologue, Constantin, fils de Manuel II Paléologue 65, 72, 73, 79, despote du Pont 64 (empereur sous le nom de Constantin XII Dragasès 65). Voir Constantin XII Dragasès; Paléologue, Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue 71, 73, despote de Lemnos, 71, despote de Mésembrie 71. Cf. Paléologue, Démétrius; Paléologue, Théodore I^{er}, fils de Manuel II Paléologue 64, 72, despote de Lacédémone 71, despote du Péloponnèse, δεσπότης Λακεδαιμονίας 71. δεσπότης πάσης Πελοποννήσου 71; Paléologue, Théodore II, 72; Paléologue, Thomas, fils de Manuel II Paléologue, 72, 73, despote 64, 65, et n. 103.

Despote de Romanie : Asen, Jean, tsar de Bulgarie 77, 78, despote 77, 78; Philippe 76, prince de Tarente 76.

Despote de Sélymbrie : Paléologue, Théodore II, frère de Constantin Paléologue 71.

Despote de Serbie : Georges de Serbie 78, prince de Serbie 78.

Despote de Thèbes : Sgouros Léon, despote d'Argos et de Corinthe 55, Sebastohypertatos 56.

Despote de Thessalie : Paléologue, Andronic, fils de Manuel II Paléologue 71, despote de Thessalonique 64, 71. δεσπότης Θεσσαλίας 71.

Despote de Thessalonique : 73; Ange, Démétrius 76, despote 68, 75; Paléologue, Andronic, fils de Manuel II Paléologue 64, 71, despote de Thessalie 71, δεσπότης Θεσσαλίας 71; Paléologue, Cons-

- tantin, fils d'Andronic II Paléologue, despote 60, 61, διοικήτης καὶ, διοικητής τῶν τῆς Μακεδονίας πραγμάτων 60. Cf. Paléologue, Calliste; Paléologue, Jean, fils d'Andronic Paléologue 72 et n. 150.
- Despote de Trébizonde : Comnène, Michel, fils de Jean III Comnène de Trébizonde n. 95; David, frère de Jean IV Comnène, empereur de Trébizonde n. 142.
- Despote d'Occident : Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 71; despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, prince d'Épire, prince d'Étolie 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.
- Despote du Péloponnèse : Paléologue, Théodore II, fils de Manuel II Paléologue, 71, despote de Lacédémone 71, despote de Morée 64, 72, δεσπότης Λακεδαιμονίας, δεσπότης πάσης Πελοποννήσου 71.
- Despote du Pont : Paléologue, Constantin, fils de Manuel II Paléologue, 64, despote de Morée 65, 72, 73, 79 (empereur sous le nom de Constantin XII Dragasès) 65. Cf. Constantin XII Dragasès.
- Δεσπότης Σερβίας 78.
- Despotissa 66: *N.*, fille de Choumnos 66.
- Δεσπόζων : Gabrielopoulos Mélissènos, Étienne 76, sébastocrator 76.
- Domestique (grand) 74.
- Dominus* 52, 54.
- Δούλος, 52.
- Duc de Mistra : Cantacuzène, Manuel 63, despote 62, despote de Morée 72.
- Echanson : Libadarios 59.
- Eparque : Paléologue, Jean, fils d'Andronic II Paléologue, n. 61, despote 60, 66.
- Garde des sceaux. Cf. Préfet du Caniclée.
- Ἡγεμονία 70.
- Ἡγέμων 67, 70.
- Logothète (grand) : Muzalôn, Théodore, 59, 60, protovestiaire 59, 60.
- Mégaduc : Paléologue, Michel 57, basiléopator, connétable, despote 57.
- Orphanotrophe : Jean 53, n. 9, despote (?) 53.
- Paneutychestatos, Chamaritos Jean, 76.
- Panhypersébaste : 54. Doukas, Nicéphore, gendre de Jean VI Cantacuzène 77, despote 62, 77.
- Πανυπέρτατος δεσπότης Euthymios Tornikès, 77.
- Patricienne à ceinture 66.
- Préfet du Caniclée : Choumnos, Nicéphore 66, protovestiaire 66.
- Prince d'Acarnanie : Doukas, Jean 71, despote 68, 71, ἀρχων Ἀκαρνάνιας 68.
- Prince d'Épire 69, Ange, Thomas, fils de Comnène Ange Doukas Nicéphore 76, despote 68. 76, prince d'Étolie 76, ἀρχων Ἡπείρου καὶ Αἰτωλίας 68. Cf. Thomas; Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 68, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης, 71 prince d'Étolie 68. Cf. Ange, Nicéphore.
- Prince d'Étolie : 69; Ange, Thomas, fils de Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 76, despote 68, 76, prince d'Épire 76, ἀρχων Ἡπείρου καὶ Αἰτωλίας 68. Cf. Thomas; Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 68, despote 57, 68, 75, 76,

despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore. Prince des Lazes : Comnène, Alexis II, 66, 70, despote 66. 70. Prince de Serbie : Georges de Serbie 78, despote de Serbie 78. Prince de Tarente : Philippe, despote de Romanie 76. Protovestiaire : 74; Choumnos, Nicéphore 66, préfet du Caniclée 66; Muzalon, Théodore 59, 60, grand logothète 59, 60; Vatatzès, Doukas, Jean 57 et n. 34.

Sébaste : 53.

Sébastocrator : 53, 54, 61, 66, 67, 68, 73. Ange, Jean, fils de Ange, Constantin 73, 75; Asan, Jean 63; Asan, Manuel 63; Comnène, Isaac 53, 56 et n. 16; Mélissénos, Gabrielopoulos, Étienne 76, δεσπόζων 76; Momitzil 78, despote 78.

Sébastocratorat : 58.

Sébastohypertatos, Sgouros, Léon 56, despote d'Argos, de Corinthe et de Thèbes 55.

Stratège : Démétrius 79, despote 79.

Tatas (grand) : Vatatzès, fils de Vatatzès, Théodore 80.

Index géographique.

Acarnanie, despote d' : Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 71, 76, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident, 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68 ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.

Acarnanie, prince d' : Doukas, Jean 71, despote 68, 71, ἄρχων Ἀκαρνανίας 68.

Angelokastron, despote de : Bouas Sgouros, Maurikios 77, d'Arta 77, de Joannina 77.

Argos, despote d', Sgouros, Léon 55, despote de Corinthe et de Thèbes, 55, sébastohypertatos, 56.

Arta, despote d' : Bouas Sgouros, Maurikios 77, Comnène Michel 71 note 140, Euthymios Tornikès, d'Angelokastron, 77, de Joannina 77, πανυπερτατος δεσπότης, 77.

Chypre, despote de : Isaac Comnène 79.

Corinthe, despote de : Sgouros Léon 55, despote d'Argos et de Thèbes, 55, sébastohypertatos, 56.

Épire, despotat d' : 72.

Épire, despote d' : Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 76, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.

Épire, prince d' : Ange, Thomas, fils de Comnène, Ange Doukas 76, despote 68, 76, prince d'Étolie 76. ἄρχων Ἡπείρου καὶ Αἰτωλίας 68. Cf. Ange Doukas Comnène, Michel despote d'Épire, d'Étolie, de Thessalie. Cf. Thomas; Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 68, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident 71, prince d'Étolie

- 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.
- Étolie, despote d' : Comnène, Ange Doukas Nicéphore 71, 76, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire, prince d'Étolie 68, ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.
- Étolie, prince d' : Ange, Thomas, fils de Comnène Ange Doukas, Nicéphore 76, despote 68, 76, prince d'Épire 76, ἀρχὼν Ἠπείρου καὶ Αἰτωλίας 68. Cf. Thomas; Comnène, Ange Doukas, Nicéphore 68, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76, despote d'Étolie 71, 76, despote d'Occident 71, prince d'Épire 68; ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71. Cf. Ange, Nicéphore.
- Joannina, despote de : Bouas Sgouros, Maurikios 77, d'Arta 77, d'Angelokastron 77.
- Lacédémone, despote de : Cantacuzène, Mathieu, 63, 64, despote de Morée 72; Paléologue, Théodore, fils de Jean V Paléologue 64; Paléologue, Théodore II, fils de Manuel II Paléologue 71, despote de Morée 64, 72, despote du Péloponnèse, δεσπότης Λακεδαιμονίας, δεσπότης πάσης Πελοποννήσου 71.
- Lazes, archonte des 69; Comnène, Jean II, 70, despote, ἀρχηγὸς τῶν Λαζῶν 70.
- Lazes, prince des 70 : Comnène, Alexis II Comnène 70, despote 66, 70.
- Lemnos, despote de : Paléologue, Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue 71, despote 64 et n. 142, despote de Mésembrie 71, despote de Morée 71, 73. Cf. David (?) et Paléologue Démétrius.
- Mésembrie, despote de : Paléologue, Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue 71, despote 64 et n. 142, despote de Lemnos 71, despote de Morée 71, 73. Cf. David (?) et Paléologue, Démétrius.
- Mistra, duc de : Cantacuzène, Manuel 63, despote 62, despote de Morée 72.
- Morée, despotat de : 72.
- Morée, despote de : Cantacuzène, Démétrius 72; Cantacuzène, Manuel 72, despote 62, duc de Mistra 63; Cantacuzène, Mathieu 72, despote de Lacédémone 63, 64; Paléologue, Constantin, fils de Manuel II Paléologue, frère de Jean VIII Paléologue 65, 72, 73, 79, despote du Pont 64 (empereur sous le nom de Constantin XII Dragasès 65). Cf. Constantin XII Dragasès; Paléologue Démétrius II, fils de Manuel II Paléologue 71, 73, despote 64 et n. 142, despote de Lemnos, despote de Mésembrie 71. Cf. David (?) et Paléologue, Démétrius; Paléologue, Théodore II, fils de Manuel II Paléologue 64, 72, despote de Lacédémone, despote du Péloponnèse, δεσπότης Λακεδαιμονίας, δεσπότης πάσης Πελοποννήσου 71; Paléologue, Thomas, fils de Manuel II Paléologue 72, 73, despote 64, 65, n. 103.
- Occident, despote d' : Comnène, Ange, Doukas, Nicéphore 71, despote 57, 68, 75, 76, despote d'Acarnanie 71, 76, despote d'Épire 76; despote d'Étolie 71, 76, prince d'Épire, prince d'Étolie 68,

- ὁ τῶν Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνάνων
δεσπότης, ὁ ἐν Δύσει δεσπότης 71.
Cf. Ange, Nicéphore.
- Péloponnèse, despote du : Paléologue, Théodore II, fils de Manuel II Paléologue 71, despote de Lacédémone 71, despote de Morée 64, 72, δεσπότης Λακεδαιμονίας, δεσπότης πάσης Πελοποννήσου 71.
- Pont, despote du : Paléologue, Constantin, fils de Manuel II Paléologue, frère de Jean VIII Paléologue 64, despote de Morée 65, 72, 73, 79 (empereur sous le nom de Constantin XII Dragasès 65). Cf. Constantin XII Dragasès.
- Romanie, despote de : Asen, Jean, tsar de Bulgarie 78, despote 78; Philippe, 76, prince de Tarente 76.
- Sélymbrie, despote de : Paléologue, Théodore II, frère de Constantin Paléologue 71.
Σερβίας ὁ δεσπότης 78.
- Serbie, despote de : Georges de Serbie 78, prince de Serbie 78.
- Serbie, prince de : Georges de Serbie 78, despote de Serbie 78.
- Tarente, prince de : Philippe 76, despote de Romanie 76.
- Thèbes, despote de : Sgouros Léon 55, d'Argos et de Corinthe 55, sebastohypertatos.
- Thessalie, despote de : Paléologue, Andronic, fils de Manuel II Paléologue 71, despote de Thessalonique 64, 71, δεσπότης Θεσσαλίας, 71.
- Thessalonique, despotat de : 72, 76.
- Thessalonique, despote de : Ange, Démétrius 76, despote 69, 75; Comnène, Ange Théodore 74; Paléologue, Andronic, fils de Manuel II Paléologue 64, 71, despote de Thessalie, 71. δεσπότης Θεσσαλίας 71; Paléologue, Constantin, fils d'Andronic II Paléologue 60, despote 60. 61, διοικητής καὶ διοικητής τῶν τῆς Μακεδονίας πραγμάτων 60; Paléologue, Jean, fils d'Andronic Paléologue 72, et n. 150.
- Trébizonde, despote de : Comnène, Michel, fils de Jean III Comnène de Trébizonde n. 95; David, frère de Jean IV Comnène, empereur de Trébizonde, n. 142.

LES ORIGINES DU DESPOTAT D'ÉPIRE

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1).

L'Épire, partie intégrante de l'Empire byzantin, se trouve par la configuration même de son relief, par sa situation géographique et par l'histoire de ses villes côtières, naturellement plus ouverte du côté de l'Occident que du côté de l'Asie. La mer étant la grande voie des échanges, l'Épire et les îles Ioniennes tendront avec les villes et les ports situés sur les deux rives de l'Adriatique à former sous l'hégémonie commerciale de Venise et malgré les antagonismes politiques et religieux, une unité économique stable. Il est par conséquent important d'avoir constamment présent à l'esprit ce cadre géographique imposé à l'Épire par la nature, pour comprendre et expliquer l'évolution historique de cette province. Ouverte à l'Ouest par où se font les échanges commerciaux, l'Épire peut vivre et prospérer; fermée à l'Est par le massif du Pinde, elle est en quelque sorte isolée du pouvoir central, situation qui la prédispose à l'autonomie politique. La chute de Constantinople en avril 1204 d'une part, l'expansion économique de Venise de l'autre, permettront la création au cours de la première moitié du XIII^e siècle d'un état indépendant qui portera le nom de *despotat d'Épire*.

(1) D. M. NICOL, *The Despotate of Epiros*, Oxford, Basil Blackwell, 1957, xii-251 pages + 1 carte. L'A. a publié également une série d'articles sur des monuments d'Épire, de Thessalie et de Macédoine : The Churches of Molyvdoskepastos, *Annual of the British School at Athens*, 48 (1954) 141-153; The Meteora Monasteries of Thessaly, *History Today*, 5 (1955), 602-611; Two Churches of Western Macedonia, *Byz. Zeitschrift*, 49 (1956), 96-105, en réalité, l'A. étudie non point deux monuments comme le ferait croire le titre, mais trois, à savoir : l'église Saint-Georges d'Omorhokklesia (ancienne Kallista ou Gallista), le monastère des Taxiarches de Tsouka (près de Castoria) et l'église de la Dormition de Zevgostasion (Doliani); le premier de ces trois monuments a été réétudié par E. G. STIKAS, sous le titre : Une église des Paléologues aux environs de Castoria, *Byz. Zeitschrift*, 51 (1958) 100-112, où de graves erreurs commises par M. Nicol sont relevées et corrigées. En tant qu'historien, M. Nicol s'est plus spécialement intéressé au despotat d'Épire. On connaît de lui plusieurs études et comptes rendus : Ecclesiastical relations between the Despotate of Epirus and the Kingdom of Nicaea in the years 1215-1230, *Byzantion*, 22 (1952) 207-228 (cet article d'une vingtaine de pages sera repris dans son ouvrage sur le despotat, avec peu de changements, sous le titre : Ecclesiastical repercussions. The division of the Orthodox Church); The Date of the Battle of Pelagonia, *Byz. Zeitschrift*, 49 (1956), 68-71; The Fourth Crusade and the Latin Empire, *History Today*, 6 (1956), 486-494.

Les sources de l'histoire du despotat, et en particulier de l'histoire de ses origines, n'ont fait jusqu'à présent l'objet d'aucun travail spécial. Ni les ouvrages de Romanos (2) et de Miliarakis (3) qui datent déjà de plus d'un demi siècle, ni celui tout récent de M. Nicol n'ont été composés à partir d'un dépouillement systématique et d'une sévère critique des sources. C'est la raison pour laquelle certains problèmes essentiels, comme celui de l'origine du despotat — problème avant tout de titulature et d'histoire administrative — n'ont pas été posés ou n'ont été qu'effleurés.

Il y a quelques années, M. le Prof. Paul Lemerle avait attiré notre attention à la Conférence d'Histoire Byzantine de l'École Pratique des Hautes Études, sur l'importance des actes des despotes d'Épire pour une meilleure et plus juste compréhension de l'histoire du despotat. L'étude de plusieurs documents (4) l'avait convaincu qu'il fallait se libérer de l'optique des chroniqueurs « nicéens », que le rôle et l'œuvre des despotes demandaient à être réexaminés du point de vue proprement épirote, qu'il était nécessaire, enfin, de reprendre entièrement la recherche, l'analyse et la critique des sources. C'est à cette tâche que sur son invitation je m'attelai voilà six ans. Grâce aux directives de mon professeur, à ses conseils, à son obligeance, j'ai pu aboutir à quelques conclusions intéressantes. Lorsque le livre de M. Nicol parut, je constatai que ses vues, ses hypothèses et ses résultats restaient tributaires des positions de Romanos et de Miliarakis. Je ne puis reprendre ici le compte rendu complet de la monographie de M. Nicol, qu'il me suffise de renvoyer le lecteur à la très pertinente critique de M. Lemerle (5). Quant à moi, après avoir fait quelques observations préliminaires, comblé les plus grosses lacunes de la bibliographie des sources, présenté et critiqué la position de M. Nicol concernant la personne et le règne de Michel I^{er} (1204-1215) (6), j'aborderai dans le présent article le problème capital des origines du despotat d'Épire. L'étude de ce problème comprendra trois parties : 1^o l'inventaire et l'examen des sources ; 2^o l'identification de Jean Dou-

(2) I. ROMANOS, *Περὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου. Ἱστορικὴ πραγματεία*, Corfou, 1895.

(3) A. MILIARAKIS, *Ἱστορία τοῦ Βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου (1204-1261)*, Athènes, 1898.

(4) P. LEMERLE, Le privilège du despote d'Épire Thomas I^{er} pour le Vénitien Jacques Contareno, *Byz. Zeitschrift*, 44 (1951) 389-396; Trois Actes du despote d'Épire Michel II concernant Corfou connus en traduction latine, *Ἑλληνικά, Παράρτημα*, 4, Thessalonique, 1953, 405-426.

(5) *Byz. Zeitschrift*, 51 (1958), 401-403.

(6) Pp. 1-46.

kas, le sébastocrator et de son fils Michel Comnène Doukas; 3^o la titulature de Michel et l'origine du despotat.

Observations préliminaires.

Peut-on parler d'un parallélisme strict, non seulement dans les termes, mais encore dans la réalité, lorsqu'il s'agit du despotat d'Épire et de l'empire de Nicée? L'Épire est avant tout une province, Nicée, une capitale, comme Trébizonde et Constantinople. *A priori* « despotat d'Épire » sent trop la féodalité occidentale. Il faut se méfier, être circonspect avant d'admettre pareille formule. Or, la simple lecture de la table des matières du « Despotate of Epiros » fait apparaître non l'Épire, mais une ville, la seconde en importance de l'empire byzantin : Thessalonique. Celle-ci, pas plus qu'Arta, que Janina, que Durazzo, pas plus que Nicée, ne fut autre chose qu'un jalon, qu'un point d'appui stratégique ou tactique, qu'un centre administratif et commercial, qu'une capitale provisoire; l'unique et constant objectif des empereurs de l'un ou de l'autre « empire » a toujours été la reconquête de la Ville de Constantin. Parler d'un despotat d'Épire immédiatement après la prise de Constantinople par les Latins est un anachronisme, un non-sens pour une mentalité byzantine. Que peut bien signifier une Épire dont les frontières extrêmement mobiles et lâches enferment des territoires comme la Thessalie, la Macédoine, une partie de la Thrace, la Serbie et la Bulgarie méridionales, l'Albanie, etc.? Chronologiquement restreinte (1204-1261) (7) — et nous verrons bientôt qu'il faudra encore l'amputer de plusieurs décennies à ses débuts — et géographiquement pléthorique, l'histoire qu'a écrite M. Nicol aurait dû s'intituler : « The Empire of Thessalonike ». Je ne nie point l'existence d'un despotat; celui-ci n'est pas tout à fait un mythe, ni une simple formule commode pour les historiens, car comme le despotat de Morée, le despotat d'Épire est une réalité, mais sa fondation est de date tardive, postérieure à 1230. Certes, il y eut des despotes sous le règne de Théodore Doukas, par exemple, ses deux frères Constantin et Manuel, mais comme l'écrit justement M. Guiland (8) : « ... le titre de despote n'est qu'un titre nobiliaire... on est despote comme on est César, sébastocrator, etc ». Cela n'implique

(7) M. Nicol, tributaire de Miliarakis, historien de Nicée, arrête bien à tort l'histoire du despotat d'Épire en 1261, car il escamote pratiquement les dernières années du règne de Michel II, lequel mourut aux environs de 1271.

(8) R. GUILLAND, dans le présent numéro de la REB, p. 68.

nullement l'existence d'un *despotat*, c'est-à-dire d'un pouvoir souverain s'exerçant sur un territoire déterminé. Aussi est-il indispensable de mener une double enquête : l'une à partir des sources doit, en suivant l'ordre chronologique, fixer le moment où le terme *despotat* fait son apparition; l'autre, à partir des travaux doit découvrir le premier auteur qui mit ce terme en circulation à propos de l'Épire. De prime abord cette double enquête semble chose aisée et rapide. Je l'ai cru un moment. En réalité, étant donné la variété et la multiplicité des sources, la diversité des points de vue, la complexité des problèmes et l'insécurité des routes déjà tracées, il n'en est rien. C'est prudemment et par étapes qu'il faut avancer.

Complément à la bibliographie des sources.

Comme le livre de M. Nicol est accessible et sera consulté, il n'est pas inutile de combler les principales lacunes de la bibliographie des sources.

Aux 15 actes des princes thessalonico-épirotes recensés par M. Lemerle il faut ajouter :

1^o une lettre de décembre, indiction 11, de Théodore Doukas, insérée dans un acte de Démétrius Chomatianos (PITRA, *Analecta...* VI, 1891, 92-94);

2^o un prostagma du même, de novembre, indiction 8, édité par PAPADOPOULOS-KERAMEUS, une première fois d'après le Cod. Hieros. Gr. 276 avec le ménologe dans les *Ἀνάλεκτα Ἱεροσ. Σταχυολογίας*, IV, 1891, 118-119; une seconde fois, sans indication de provenance et sans ménologe dans les *Noctes Petropolitanae*, pp. 291-292 (M. Nicol ne connaît que la première édition de ce prostagma);

3^o une lettre de Manuel Doukas, frère et successeur de Théodore, probablement de 1233, adressée au patriarche Germain II. Cette lettre a été éditée par KURTZ dans la *Byz. Zeitschrift*, XVI (1907), 131-134 (M. Nicol l'a utilisée).

La correspondance et les actes de Jean Apocaucos, métropolite de Naupacte, ont été partiellement édités et d'une manière très dispersée. Aussi M. Nicol a-t-il eu raison de leur consacrer tout un appendice (pp. 217-219). Il y a cependant quelques compléments et corrections à apporter :

a) *tradition manuscrite*. Il faut ajouter : Cod. Vat. Gr. 1891 (voir : L. PETIT, art. Jean Apocaucos, dans le *DTC.*, t. VIII, col. 646); Codd. Mosq. Gr. 240 et 250; Cod. Vind. Gr. IV, 110.

b) *éditions* : A. I. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Noctes Petropolitanae*, St.-Petersbourg, 1913, pp. 249-294 ; du même Κανονικαὶ πράξεις Γεωργίου Βαρδάνη καὶ Ἰωάννου Ἀποκαύκου, dans Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, Alexandrie, IV (1909), 62-67.

c) *corrections et variantes* : Le semeioma publié par PAPADOPOULOS-KERAMEUS, dans Δελτίον τῆς Ἰστ. Ἐθν. Ἑτ. τῆς Ἑλλάδος, Athènes, III (1889/91), 451-455, ne provient pas du Cod. Petr. Gr. 250 mais du Cod. Hieros. Gr. 276. En outre, Nicol n'a pas tenu compte des corrections, additions et variantes de KURTZ (voir : *Epirotica saeculi XIII*, réédition en fascicule séparé, S.-Petersbourg, 1903, 69-72), ni des variantes publiées par S. PÉTRIDÈS à la suite du Typicon de Nil Damilas dans le *Bull. de l'Inst. Arch. Russe à CP.*, Sofia, XV (1911), 109-111 (9).

L'archevêque d'Achrida (Ohrid), Démétrius Chomatianos, a laissé comme canoniste surtout, une œuvre importante peu exploitée jusqu'ici. On voudra bien se reporter pour tout ce qui regarde la tradition manuscrite, les éditions et la bibliographie à mon article paru dans le *Dict. d'Hist. et de Géogr. Ecclés.* XIV (1957), 199-205 (10).

Enfin, un troisième personnage de premier plan, Georges Bardanès, a été étudié ces derniers temps par M. RONCAGLIA, mais du point de vue particulier de ses relations avec les Frères Mineurs. Retenons les titres suivants que ne connaît pas M. Nicol : « Georges Bardanès, métropolite de Corfou et Barthélémy de l'Ordre des Franciscains », Rome, 1953 (= *Studi e Testi Francescani*, n° 4) ; « Les Franciscains (Frères Mineurs) et l'Église grecque orthodoxe au XIII^e siècle (1231-1274) », Le Caire, 1954 (= *Biblioteca Bio-Bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francese. Ser. 4 Studi. Tomo II*).

Les actes des papes du XIII^e siècle intéressant l'Orient ont été publiés en grande partie : T. HALUČŠYNSKYJ, Innocentii III papae Acta, Rome, 1944 ; A. L. TAUTU, Acta Honorii III (1216-1227) et Gregorii IX (1227-1241), Rome, 1950, etc. On ne peut donc plus se contenter des simples registres.

Ajoutons, également, l'importante monographie de SP. LAGO-

(9) N. B. TOMADAKIS, Οἱ λόγοι τοῦ Δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου, dans Ἑτ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδ. 27 (1957), 3-62, ne mentionne ni le Cod. Petr. Gr. 251 (lacune à lui ajouter en plus de celles déjà relevées chez M. Nicol), ni les variantes de Pétridès, ni l'article de Černousov, ni le mien.

(10) Ma bibliographie est à compléter par G. MORAVCSIK, Byzantinoturcica, I (nouvelle édition), Berlin, 1958, 244 et par H. G. BECK, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, München, 1959, 708-710. En général, la bibliographie de ces deux auteurs, en ce qui concerne Jean Apokaukos et Démétrius Chomatianos, est insuffisante.

PATÈS, Γερμανὸς ὁ Β' πατριάρχης Κπ.-Νικαίας (1222-1240), Tripoli, 1913 et l'édition de N. FESTA, Theodori Ducae Lascaris epistulae CCXVII, Florence, 1898. On y trouvera (pp. 320-324) la réimpression des lettres de Blemmydès, dont une adressée au despote Michel II.

M. Nicol et l'origine du despotat.

M. Nicol n'a probablement procédé ni au dépouillement systématique, ni à la critique méthodique et sévère des sources. C'est là un travail long, fastidieux, qui suppose l'accès facile et prolongé d'une grande bibliothèque. Cependant ce travail préliminaire est nécessaire si l'on veut quitter l'ornière creusée par les devanciers et renouveler l'histoire de cette période. Faut-il insister sur la valeur relative des différentes sources? Est-il sage de mettre sur le même pied des documents d'archives, actes officiels contemporains des faits, et un récit hagiographique ou des chroniques bien postérieures? A-t-on le droit de donner la préférence à ceux-ci au détriment et au mépris de ceux-là? C'est apporter la réponse que de procéder à l'examen critique des deux premiers chapitres du livre de M. Nicol.

Michel Ange Comnène, écrit Nicol, *the founder of the Despotate of Epiros*, était le fils naturel du sébastocrator Jean Ange, lequel fut, au cours d'une carrière mouvementée et longue, gouverneur de la Thessalie et de l'Épire. Au moment de la Quatrième Croisade, Michel gouvernait le Péloponnèse, tandis que Sénachérîm était à la tête du thème de Nicopolis. Tous les deux avaient épousé deux cousines germaines de la famille des Mélissènes. Après la prise de CP., Michel abandonna son éparchie pour se mettre au service du marquis de Montferrat devenu roi de Thessalonique; bientôt il déserta pour voler au secours de Sénachérîm en difficulté avec ses sujets révoltés. Mais celui-ci fut assassiné par les séditieux avant l'arrivée de son beau-cousin, qui après avoir mâté la rébellion s'empara du pouvoir. Veuf de sa première femme, Michel épousa la veuve de Sénachérîm. En 1205, à la tête d'une puissante armée, il débarqua en Achaïe, afin de récupérer son ancien gouvernement, en partie occupé par les Latins de Geoffroy de Villehardouin. Vaincu, il est contraint de rentrer en Épire avec les débris de son armée... *and lay the foundations of the Despotate of Epiros...* To emphasize his new dignity *he adopted the title of Despot*, titre qui dans la hiérarchie occupe le premier rang après celui de l'empereur. Alexis III, qui avait été fait prisonnier par les Lombards, fut racheté par Michel... « In return for this service *Alexios gave*

official recognition to the Despotate of Epiros and confirmed it as the lawful property of Michael and his successors » (11).

Pour M. Nicol les choses sont donc simples : Michel, après avoir usurpé le titre de despote, se le fait confirmer par Alexis III ; du titre de *despote*, Nicol passe au territoire qu'il appelle dorénavant *despotat*. Sur quelles sources se base-t-il ? Aucune. Simple hypothèse — séduisante sans doute et déjà émise, il y a plus de cent ans, par Aravantinos (12) — mais combien fragile, lorsqu'on sait que l'essentiel se fonde sur un récit hagiographique suspect, la *Vie de sainte Théodora d'Arta* écrite par le moine JOB (13). En outre, M. Nicol ignore délibérément toute une partie de la vie de Michel. Il distingue, en effet, à la suite de M. Wittek et de M. Ostrogorskij, deux Michel bâtards, fils de deux Jean sébastocrators, l'un communément appelé Michel du Méandre, l'autre Michel d'Épire. Le premier disparaît après 1204, le second fait son apparition à partir de cette date. Il n'est pas superflu de tirer au clair cette question des deux Michel avant d'aborder le fond du problème : l'origine du despotat.

Quelle est la position de M. Wittek?

« Nous avons, écrit-il (14), à chercher d'abord un Comnène qui, en 1220, pouvait jouer à la cour de Konia le rôle de serviteur fidèle du Sultan. Or, un Comnène s'était taillé vers 1198, sous la protection des Seldjouks, un domaine indépendant dans la vallée du Méandre, aux environs de Laodikeia et de Khonai. Nicétas Chon., qui en parle (p. 710 B.), l'appelle Michael Komnenos, fils illégitime du Sébastocrator Ioannès, et dit qu'il était alors jeune (*véος*). Dans un autre passage de Nicétas Chon. (p. 841 B.), nous rencontrons le même Michael, en 1204, établi comme maître de l'Épire, donc à l'extrême occident de l'empire démembré. C'est là, chez Michel d'Épire qu'Alexios III, fugitif, cherche un abri (Georg. Acrop., p. 13, éd. Heisenberg, p. 15 B.). Il se réfugiait donc chez celui-là même qui, peu auparavant, s'était révolté dans la vallée du Méandre contre lui ! Si incroyable que tout cela soit, on l'a toujours répété. Il me semble nécessaire de supposer que Nicétas a commis ici une erreur et que le Comnène de l'Épire est différent de celui du Méandre. Ce dernier aurait disparu après sa

(11) Pp. 11-15 que je résume.

(12) P. ARAVANTINOS, *Χρονογραφία τῆς Ἡπείρου*, I, Athènes, 1856, p. 60.

(13) Il existe plusieurs éditions de cette *Vie* (voir : BHG, éd. 3, par F. HALKIN, t. II. Bruxelles, 1957, p. 273) dont la plus accessible se trouve dans *P. G.* 127, 904-908.

(14) P. WITTEK, L'Épitaphe d'un Comnène à Konia, dans *Byzantion*, 10 (1935), 512-513.

révolte dans la vallée du Méandre où il jouissait de l'aide du Sultan Rukneddin. Nous imaginons que, Kaikhosrev remonté sur le trône de Konia, ce Comnène joua d'abord un rôle de second plan, que sa principauté avait été attribuée à Manuel Mavrozomes, et que lui-même se trouvait à la cour dans une fonction quelconque... Supposons que Nicétas donne correctement l'ascendance de Michel du Méandre (se trompant donc sur celle du Michel d'Épire)... ». M. Wittek dresse ensuite un arbre généalogique très hypothétique.

Je n'ai pas à discuter son argumentation en ce qui concerne le Michel de l'épithaphe, objet direct de son article, mais bien ce qu'il dit du Michel dédoublé. Tout se ramène à une objection d'ordre psychologique : l'invraisemblance du comportement de Michel, adversaire de l'empereur Alexis III dans la vallée du Méandre, son sauveur et son hôte en Épire. Or, il serait facile de retourner contre M. Wittek son argumentation et de lui demander comment il se fait que Michel soit resté le sujet fidèle du sultan Rukneddin et de son ennemi le sultan Kaikhosrev : car il ne semble pas avoir quitté la cour de Konia, malgré les revirements de la politique. Mais Nicétas Choniates donne lui-même la solution du problème qui embarrasse M. Wittek. Il écrit (15) : « A peine Kaikhosrev était-il rentré à Konia, qu'il y fut poursuivi par Rukneddin et contraint de s'enfuir en Arménie, où il fut favorablement accueilli par Léon, bien que par le passé il fût souvent en guerre avec lui. *Les hommes ont l'habitude de recevoir avec bienveillance non seulement leurs parents ou des compatriotes affligés, mais encore des étrangers et leurs ennemis et les traiter avec humanité, lorsqu'ils les voient suppliants et misérables.* » N'était-ce pas le cas d'Alexis III ? Il y a plus. Nicétas, qui occupa des charges importantes à la cour sous Isaac II, Alexis III et Théodore I^{er} Lascaris, est pour la période qui nous intéresse, fin du XII^e siècle et début du XIII^e, un contemporain des événements qu'il raconte. Si deux Michel bâtards d'un sébastocrator Jean avaient réellement existé, Nicétas aurait été le premier à mettre en garde ses lecteurs contre la confusion possible. Enfin, le comportement ultérieur de Michel prouve que ce condottiere n'était pas à un changement d'attitude près lorsque ses intérêts étaient en jeu.

M. Ostrogorskij, dans sa précieuse étude sur la famille des Anges (16), tint compte de l'objection de M. Wittek. Il admet par conséquent que le Michel du Méandre est un personnage différent du Michel que l'on

(15) NIC. CHON. (Bonn), 690-691.

(16) G. OSTROGORSKIJ, Vozvyšenie roda Angelov = *Jubilejnyj Sbornik Russkago Archeologičeskago Obščestva*, Belgrade, 1936, 111-126.

rencontre à partir de 1204 en Épire. Mais, comme il est peu croyable qu'un seul et même sébastocrator Jean ait eu en même temps deux fils naturels à peu près du même âge et portant le même prénom, il est obligé d'inférer que le dédoublement de Michel entraîne logiquement le dédoublement de Jean. Dès lors, Nicétas Choniates a non seulement confondu les fils, mais encore les pères, identifiant le sébastocrator Jean Ange au sébastocrator Jean Comnène, fils du sébastocrator Andronic et petit-fils de l'empereur Jean II Comnène. Rétablir les filiations fut pour M. Ostrogorskij chose aisée : Michel d'Épire est le fils de Jean Ange (il n'eut aucune difficulté pour le prouver), Michel du Méandre, le fils de Jean Comnène.

Après cette étude, M. Wittek pouvait légitimement croire que son hypothèse des deux Michel était bien assise. « Cette hypothèse, écrivait-il, a gagné en vraisemblance grâce à l'excellente étude de M. Ostrogorskij... Nous admettons la possibilité que notre Michel du Méandre soit le fils de Jean Comnène » (17). Non sans inquiétude pourtant, il ajoutait en note : « L'erreur que Nicétas aurait commise, nous semble effectivement possible, bien que le point de départ de M. Ostrogorskij ne soit pas tout à fait exact... Le fils du sébastocrator Andronic, Jean Comnène, n'était que protosébaste, cf. Cinnamus, p. 51, Bonn, où dans la traduction latine *πρωτοσεβαστός* est traduit par *sebastocrator*. Cette faute a passé dans l'index (p. 404) et a induit en erreur Chalandon (cf. *Les Comnènes*, t. II, p. 217) (18). » Malgré cette note qui sapait radicalement la belle construction de M. Ostrogorskij, M. Wittek restait inébranlablement confiant dans son hypothèse. Afin de détruire toute incertitude quant à l'existence d'un seul Michel et d'un seul Jean sébastocrator, son père, je dresserai le tableau sommaire des mentions les concernant. Ce tableau nous permettra

(17) P. WITTEK, Encore l'építaphe d'un Comnène à Konia, dans *Byzantion*, 12 (1937), 210-211.

(18) Chalandon fut une victime, mais traitant *ex professo* de la famille et du règne des Comnènes, il devint à son tour cause d'erreur pour les autres. A preuve, M. Ostrogorskij s'y est laissé prendre, et, en dépit de la note précitée (que de notes, il est vrai, passent inaperçues!), d'autres ont répété la même erreur. Ainsi, dans le deuxième volume du Monde Byzantin : *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p. 40, L. BRÉHIER écrit : « Jean, fils du sébastocrator Andronic frère de Manuel, reçut lui-même le titre paternel, vers 1170. » Cette dernière précision ne se trouve pas dans Chalandon qui plaçait cette promotion « entre 1170 et 1176 ». Je tiens à signaler que la traduction est correcte dans l'édition princeps de Tollius (Utrecht, 1652, 52); la traduction erronée apparaît dès la première édition de Du Cange (Paris, 1680, 28) et sera régulièrement et fidèlement reproduite ensuite (Venise, 1729, 22; Bonn, 1836, 51; Migne, *P.G.* 133, 1864, col. 370). Erreur semblable dans Nicétas Choniates, Bonn, 299, où, coïncidence curieuse, le frère de Jean Comnène, Alexis, porte le titre de protosébaste dans le texte grec et celui de sébastocrator dans la traduction latine.

ensuite de faire d'utiles constatations sur les origines du despotat d'Épire (19).

I

INVENTAIRE ET EXAMEN DES SOURCES (20)

- Acr.* = GEORGH ACROPOLITAE OPERA, rec. A. Heisenberg, t. I, Lipsiae, 1903.
- Alb.* = ALBRICI MONACHI TRIUM FONTIUM CHRONICA (= MGH. SS. XXIII, 631-950, éd. G. H. Pertz, 1874).
- Apoc.* = Jean APOCAUCOS (A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Περὶ συνολισμοῦ. Cf. plus haut le complément à la bibliographie des sources).
- Barone* = N. BARONE, Notizie storiche tratte dai registri di Cancelleria di Carlo III di Durazzo, *Archivio Storico per le province Napoletane pubblicato a cura della Società di Storia Patria*, 12 (1887) 5-30; 185-208.
- Biondo* = FLAVIUS BLONDUS (Biondo), Historiarum decades III ab inclinatione imperii Romani 400-1440, extrait de l'édition de Venise 1483 (= Testimonia minora de quinto Bello Sacro e chronicis occidentalibus excerpisit et sumptibus societatis illustrandis orientis latini monumentis edidit Reinholdus Röhricht, Genevae, 1882, 274-280).
- Caff.* = ANNALI GENOVESI DI CAFFARO E DE' SUOI CONTINUATORI, a cura di Luigi Tommaso Belgrano e di Cesare Imperiale di Sant' Angelo, 5 vol. Roma, 1890-1929. (Istituto Storico Italiano. Fonti per la Storia d'Italia.)
- Cessi* = DELIBERAZIONI DEL MAGGIOR CONSIGLIO DI VENEZIA per cura di Roberto CESSI, 3 vol. Bologna 1931-1950. (Atti delle Assemblee Costituzionali italiane dal Medio Evo al 1831. Serie terza : Parlamenti e Consigli Maggiori dei Comuni Italiani. Sezione prima.)
- Chom.* = Démétrius CHOMATIANOS = PITRA, *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi*, t. VII (*sic*) = VI, Parisiis-Romae, 1891.

(19) Mon intention n'est point dans ce premier article de pousser jusqu'au bout la recherche. Nous n'étudierons ici le problème de l'origine du despotat que par rapport à Michel I^{er}.

(20) Il ne faut pas chercher dans ce tableau la liste complète des mentions. Je me suis délibérément limité aux sources nécessaires et suffisantes, avec une préférence pour les documents officiels.

- Chon.* = NICETAE CHONIATAE HISTORIA, rec. I. Bekker, Bonnae, 1835.
- Dand.* = ANDREAE DANDULI DUCIS VENETIARUM CHRONICA per extensum descripta aa. 46-1280 a cura di Ester Pastorello = Muratori XII, I. SS. RR. II. n. ed. riveduta ampliata e corretta con la direzione di Giosue Carducci, Vittorio Fiorini e Pietro Fedelle, Bologna, 1942, cxi-406 p.
- Ephr.* = EPHRAEMII CHRONOGRAPHI CAESARES a Julio Caesare ad Michaellem Palaeologum = PG. 143, 11-349.
- Greg.* = NICEPHORI GREGORAE BYZANTINA HISTORIA a cura L. Schopeni, Bonnae, I, 1829.
- Hal.* = ACTA INNOCENTII PP. III (1198-1216) e registris vaticanis aliisque eruit, introductione auxit, notisque illustravit P. Theodosius HALUŠČYNSKYJ, Roma, 1944 = Pontificia commissio ad redigendum codicem juris canonici orientalis. Fontes, series III, vol. II.
- Henri* = Lettre de l'empereur HENRI à l'occasion de sa victoire sur les quatre ennemis de l'empire, éd. BUCHON, Recherches et matériaux... Paris, II, 1840, p. 211.
- Hist.* = HISTORIA DE EXPEDITIONE FRIDERICI (1187-1195), éd. Chroust = MGH. SS. n. s., t. V. Berlin, 1928.
- Horoy* = HONORII III OPERA OMNIA = *Medii aevi Bibliotheca patristica*, 5 vol. Paris, 1879-1883.
- Kurtz* = ED. KURTZ, *Christophoros von Ankyra als Exarch des Patriarchen Germanos II* = *Byz. Zeitschrift*, XVI (1907), 131-142.
- Laur.* — V. LAURENT, *Les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine* = *Ελληνικά*, IV (1931) 191-228; 321-360, V (1932) 137-174; 389-420, VI (1933) 81-102; 205-230, VII (1934) 63-71; 277-300, VIII (1935) 49-64; 319-243 = fascicule séparé, Athènes, 1932, 270 p.
- Lavra* = ACTES DE LAVRA, édition diplomatique et critique par G. Rouillard et P. Collomp, I (Archives de l'Athos 1). Paris, 1937.
- Lemerle* = *Trois actes du despote d'Épire Michel II concernant Corfou connus en traduction latine* = *Ελληνικά. Παράρτημα. 4 Προσφορά εις Σ.Π. Κυριακίδην*, Thessalonique, 1953, 405-426.
- Marm.* = *Della historia di Corfù descritta da Andrea MARMORA nobile corcirese libri otto*, Venise, 1672.

- Mekios* = CONSTANTIN MEKIOS, 'Ιστορία τῆς Ἡπείρου ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς. Le Caire, 1909.
- M.M.* = *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi sacra et profana collecta ediderunt* F. MIKLOSICH et J. MÜLLER, Vindobonae, 6 vol. 1860-1890.
- Mor. ar.* = CHRONIQUE DE MORÉE, *version aragonaise* = *Libro de los fechos et conquistas del principado de la Morea* rédigée par Fr. Juan Fernandez de Heredia, éd. A. Morel-Fatio, Société de l'Orient latin, Genoa, 1885.
- Mor. fr.* = CHRONIQUE DE MORÉE, *version française* = *Livre de la conquête de la princée de l'Amorée. Chronique de Morée (1204-1305)*, éd. Longnon, Paris, 1911. Société de l'Histoire de France.
- Mor. gr.* = CHRONIQUE DE MORÉE, *version grecque* = Τὸ χρονικὸν τοῦ Μορέως P. Kalonaros, Athènes, 1940.
- Mor. it.* = CHRONIQUE DE MORÉE, *version italienne* = *Cronaca di Morea*, éd. C. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, 414-468.
- Picc.* = AENEAS SYLVIVS PICCOLOMINI (Pie II), *Opera inedita descripsit ex codicibus Chisianis vulgavit notisque illustravit Josephus Cugnoni Chisianae Bibliothecae praefectus*, Roma, 1883 (Reale Accademia dei Lincei anno CCLXXX, 1882-83).
- P. K.* = A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, 'Ανάλεκτα 'Ιεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας, Saint-Petersbourg, 5 vol., 1891-1898.
- Press.* = PRESSUTTI, *Regesta Honorii papae III*, Roma, 2 vol., 1888-1895.
- Rom.* = I. A. ROMANOS, 'Ανδηγαιῶν Δίπλωμα = Δελτίον τῆς 'Ιστ. 'Εθν. 'Εταιρ. 'Ελλ. II, 1885, 587-608.
- San.* = *Vitae ducum Venetorum italice scriptae ab origine urbis sive ab a. 421 ad a. 1493 auctore MARINO SANUTO Leonardi filio* = Muratori SS. Rer. Ital. XXII, 401-1252.
- Skout.* = THÉODORE SKOUTARIOTÈS = éd. K. Sathas, 'Αωνόμου Σύνοψις Χρονική = Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, VII, 1894.
- Tăutu* = ACTA HONORII III (1216-1227) et GREGORII IX (1227-1241) e registris vaticanis aliisque fontibus collegit A. L. Tăutu. Roma, 1950.
- TT.* = *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig...* herausgegeben von G. L. FR. TAFEL

- und G. M. THOMAS, Wien, 3 vol. 1856-1857 = *Fontes Rerum Austriacarum*. Zweite Abtheilung. Diplomataria et Acta. XII-XIV.
- Val. = HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, publiée par Jean Longnon, Paris, 1948 = *Documents relatifs à l'Histoire des Croisades*, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, n° 2.
- Vas. = V. G. VASILJEVSKIJ, *Epirotica saeculi XIII* = *Viz. Vrem.* III (1896) 233-299 + tiré à part de 72 pages, Saint-Petersbourg, 1903.
- Vill. = VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, éditée et traduite par E. Faral, 2 vol., Paris, 1938-1939 = *Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age*, n° 18 et 19.

1.	2/3/1166	Jean DOUKAS	cousin de Manuel I ^{er} ; fils du pansébastohypertatos Constantin Ange, oncle de Manuel I ^{er}	synode P. G. 140/236
2.	6/3/1166	Jean, Alexis, Andronic et Isaac	cousins de Manuel I ^{er} ; fils du pans. Const. Ange, oncle de Manuel I ^{er}	synode P. G. 140/253
3.	(1176)	Jean et Andronic	fils de Constantin Ange	Chon. 233
4.	(1185)	Jean DOUKAS	oncle paternel d'Isaac II Ange; son fils Isaac	Chon. 447
5.	(1186)	Jean SÉBASTOCRATOR		Chon. 482
6.	(1187)	Jean SÉBASTOCRATOR	oncle paternel d'Isaac II Ange	Chon. 489
7.	(1187)	Jean SÉBASTOCRATOR	oncle paternel d'Isaac II Ange; son fils Isaac épouse une fille d'Alexis Branas	Chon. 502
8.	14/2/1190	Jean DOUKAS SÉBASTOCRATOR	oncle d'Isaac II; son fils Michel, otage	Hist. 65
9.	(1192)	Jean DOUKAS SÉBASTOCRATOR	oncle paternel d'Isaac II; mention d'Alexis, sébastocrator, frère d'Isaac II et futur empereur	Chon. 562
10.	—	SÉBASTOCRATOR	oncle d'Isaac II	Skout. 403
11.	—	DOUKAS SÉBASTOCRATOR		Chon. 564

12. avant avr. 1195		diagnostikon semeioma de <i>Michel Doukas</i> , cousin de l'empereur Isaac II; <i>duc</i> et <i>anagrapheus</i> du thème de Mylasa et Mélanoudion	MM. IV. 323 MM. IV. 327
13. avant août ind. 13 = 1195		<i>Michel Doukas</i> , cousin d'Isaac II; ex- <i>duc</i> du thème de Mylasa et Mélanoudion	MM. IV. 321
14. août ind. 13 = 1195		<i>Michel Doukas</i> , cousin d'Alexis III, ex- <i>duc</i> du thème de Mylasa...	MM. IV. 322
15. (1195)	Jean DOUKAS SÉBASTOCRATOR	oncle paternel d'Alexis III	Chon. 604
16. —	Jean DOUKAS SÉBASTOCRATOR	oncle maternel (<i>sic</i>) d'Alexis III (21)	Skout. 415
17. oct. ind. 15 = 1196	Jean DOUKAS SÉBASTOCRATOR	oncle d'Alexis III (22)	Lavra. 122
18. (1199)	Jean SÉBASTOCRATOR	oncle maternel de Manuel Kamytzes	Chon. 660
19. (1201)	Jean SÉBASTOCRATOR	son <i>fils naturel Michel</i> est envoyé par Alexis III comme <i>phorologos</i> dans la province de Mylasa	Chon. 700
20. janv. ind. 7 = 1204		<i>O Komnenos Michael o Doukas</i> , ex- <i>duc</i> du thème de Mylasa; oncle d'Alexis IV (23); dit aussi simplement <i>Komnenos</i>	MM. IV. 328

(21) Théodore Skoutariotès suit, en général, Nic. Choniates pour cette période; or il lui manque la mention où Jean DOUKAS est dit oncle maternel de Manuel Kamytzes. Les pages de Nic. Chon. Bonn 604 (= Skout. 415) à 660 (= Skout. 422) sont fortement résumées dans Skoutariotès. Il ne peut y avoir de doute, étant donné les passages parallèles, Jean DOUKAS est l'oncle paternel d'Alexis III, comme il l'est de son frère Isaac II; il faut donc corriger ce passage de Skoutariotès.

(22) Par erreur cet acte a été attribué par les éditeurs à Alexis I^{er}, voir : F. DÖLGER, Zur Textgestaltung der Lavra-Urkunden und zu ihrer geschichtlichen Auswertung, dans *Byz. Zeitschrift*, 39 (1939) 34, où l'acte est restitué à Alexis III.

(23) Sur ce sens de *θετός* voir : St. BINON, A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue. Les sens de *θετός* et de *γαμβρός*, dans *Byz. Zeitschrift*, 38 (1938) 146-155. En effet, le fils d'un *θετός* peut être à son tour *θετός* par rapport au fils du neveu de son père. C'est le cas de Michel, fils de Jean DOUKAS sébastocrator, qui était l'oncle paternel de l'empereur Isaac II. Le fils d'Isaac II, Alexis IV devient le neveu au sens large de Michel.

21. (fin sept. 1204)		<i>Michalis</i> s'en va à + (24), épouse la fille du gouverneur de l'endroit	Vill. n° 301
22. (1204-1205)	Jean SÉBASTOCRATOR	son <i>fils naturel Michel</i> s'empare de l'Étolie et de l'Épire	Chon. 841
23. (oct. 1204-févr. 1205)		<i>Michalis</i> marche sur Modon en Morée	Vill. n° 328
24. (a. 1205)		<i>Michel duc</i> de Durazzo	Alb. 886
25. (1205-06)		Jehan Vataqui, roi de Blaquie (25), père de Quir Nicrifore, le <i>dépot</i> d'Arta (26)	Mor. fr. 21
26. —		Zuan Vatazio « della Valachia e della Grecia e Arta, Giannina e tutto l'Ispodato... »	Mor. it. 420
27. —		... εἰς τὸν καιρὸν ἐκείνον ἦτον ἀφέντης τῆς Βλαχίας καὶ ὅλης τῆς Ἑλλάδος τῆς Ἰαρτας καὶ τῶν Γιαννινῶν κι ὅλου τοῦ Δεσποτάτου κυρ Ἰωάννης... Βατάτσης...	Mor. gr. 45
28. (1206-07)		Alexis III se réfugie auprès de son cousin germain <i>Michel</i>	Acr. 24
29. —		Alexis III se réfugie auprès de son cousin <i>Michel Doukas</i>	Skout. 454
30. —		Alexis III qui s'était enfui du côté de Salonique, voyant que l'empire et	

(24) En blanc dans un certain nombre de manuscrits, dont celui qu'a pris pour base Faral. Voici comment se présente la tradition manuscrite : 9 Mss. (OABCEFGP) :

AOGP en blanc,.

D l'Arthe,

BCEF l'Arche.

Faral comble la lacune à l'aide de la leçon D, donc l'Arthe, c'est-à-dire *Arta*. Mais Buchon (Recherches et matériaux) et Mailhard de la Couture (Chroniques de Villehardouin et de Henri de Valenciennes, Bruges, 1889) mettent l'Arche ou Larche que ce dernier identifie à *Larissa* en Thessalie (la graphie l'Arche pour Larissa est connue, on la rencontre dans Henri de Valenciennes, n° 651 del Arche et Larse). On peut donc hésiter entre les deux leçons.

(25) Les trois versions, grecque, française et italienne, de la Chronique de Morée, mêlent personnages et événements. En réalité il s'agit de l'empereur des Bulgares Jean I^{er} Asén, dit Calojean, et de sa campagne contre les Francs.

(26) Nouvelle erreur : le père de Nicéphore, despote d'Arta, était Michel II et non Jean Vatatzès, ni Calojean.

		le royaume de Salonique étaient perdus, parti et passa en Anatolie (Nataliu) et laissa pour lieutenant (lugar tenient) en son nom le « <i>dispot</i> de la Arta » Quir <i>Miquali</i> , dit Crutuli et seigneur de la Vlaquie, et lui donna une de ses filles pour femme	
31. (1205-1206)		<i>Michel</i> avait trois frères (κασσιγνήτους) : Constantin, Théodore et Manuel	Mor. ar. 14
32. —		<i>Michel</i> avait trois frères (αὐταδέλφους) : Constantin, Théodore et Manuel	Acr. 24
33. —		<i>Michel Ange</i> avait trois frères (τριάς συγγόνων φίλη) : Manuel, Théodore et Constantin	Skout. 454
34. (1205-1224)		<i>Michel Comnène</i> à la tête du <i>despotat</i> de Morée	Ephr. 7639
35. déc. ind. 11 = (1207)	SÉBASTOCRATOR	père de Théodore <i>Doukas</i>	San. 545 Chom. 92-94
36. (1208?)		<i>Michalis</i> , maître de Corinthe	Val. 69
37. (juin-juill. 1209)		pour parler entre l'empereur latin Henri et <i>Michalis</i> ; celui-ci se propose de donner sa fille aînée en mariage à Eustache, frère de Henri	Val. 118
38. XVI kal. de sept. an. 12 = 17/8/1209		adresse : nobili viro <i>Michaelicio (Cummano)</i> Romaniae	Hal. 369
39. dimanche 20/6/ind. 13 = 1210	Jean DOUKAS SÉBASTOCRATOR	promissio au doge et à Venise. Son fils : <i>Michael Comnanus Dux</i> Constantin fils de <i>Michel</i>	TT. II. 119 TT. II. 123
40. (1210)		recognicio <i>dispotati</i> . Similiter <i>Michael Comniano</i> qui <i>Dispotaticum</i> possidebat... (référence à l'acte précédent)	Dand. 284
41. (1210)		Idem fecit <i>Michael Cominos</i> Grecus cum Peloponnessi parte quam tenuit (référence à l'acte précédent)	Picc. 172

42. 2 kal. nov. a. 13 = 31/ 10/1210	mention de <i>Michalitus</i>	Hal. 401
43. 7 ides dec. a. 13 = 7/12/ 1210	<i>Michalitus</i> traître à son serment	Hal. 402
44. —	<i>Michel</i> demande à Théodore Lascaris de lui envoyer son frère Théodore pour lui succéder, car il n'a qu'un fils naturel encore en bas âge	Acr. 25
45. —	en Europe, la Thessalie et la Vieille-Épire sont sous la domination de <i>Michel Comnène</i> de la famille des <i>Anges</i>	Greg. 13
46. Octave de l'Épiphanie = 13/1/1212	<i>Michalitus</i> le traître a renié quatre fois ses serments	Henri. 211
47. (1213)	<i>Michel Comnène</i> à Artat pour la consécration du nouvel évêque de Durazzo	Vas. 270
48. (1214?)	Théodore succède à son frère (ἀδελφός) <i>Michel Ange</i> , en Thessalie	Greg. 25
49. avant 1217 (27)	mention de la très noble Marie <i>Comnène</i> , fille de feu le regretté <i>Comnène Michel</i> ; le frère (ἀντὶ-ἀδελφος) de feu <i>Comnène Michel</i> , Manuel et la fille de ce <i>Michel</i> , Marie, sont parents au troisième degré comme oncle et nièce; or, comme Manuel a épousé la sœur d'Étienne II (Nemanja), grand-joupan de toute la Serbie et de Dioclée, celui-ci ne peut épouser Marie en raison d'un empêchement au cinquième degré; l'an	

(27) Pour la chronologie de ce document voir : M. DRINOV, O nekotorych trudach Dimitrija Chomatiana kak istoričeskom materiale, dans *Viz. Vrem.* I (1894) 326-331.

	passé des archontes du grand-joupan sont venus à Achrida rendre hommage à feu l'archevêque Jean (prédécesseur de Démétrius Chomatianos) et lui ont demandé s'il n'y avait pas d'empêchement que le fils d'Etienne grand-joupan prenne pour épouse l'autre fille de feu <i>Comnène</i> , Théodora	Chom. 50-51
50. a. 1217	(l'empereur Pierre de Courtenay) <i>captus est a duce Durachii, Theodoro nomine, Michaelis successore</i>	Alb. 906
51. 5 kal. aug. a. 2 = 28/7 1217	ad Theodorum <i>Comnenum</i> (lettre du pape Honorius III) mention : <i>Michael, frater tuus...</i>	Horoy. II. 481
52. 8 kal. febr. a. 2 = 25/1 1218	adresse : Theodoro <i>Comnino duci</i>	Tăutu, 41-43
53. 7 kal. febr. a. 2 = 26/1 1218	(lettre d'Honorius III au clergé de Venise) Cum nobilis vir Theodorus <i>Comninus dux...</i>	Tăutu, 43
54. (27/4/1218)	adresse : nobili viro Theodoro <i>Cominiano...</i>	Press.n. 1261
55. sep. ind. 8 = 1219	signature : Theodoros o <i>Doukas</i> ; adresse : à mon très saint despote et père dans le Seigneur, le métropolite de Naupacte, Theodoros <i>Kommenos o Doukas</i> .	Vas. 253
56. (1219-1220)	mention : duobus cum annis iterim, quibus Petrus Autisiodorensis imperator Constantinopolitanus in Theodori <i>ducis</i> Dirachini carcere agebat...	Biondo. 278
57. avr. ind. 8 = 1220	prostagma de Theodoros o <i>Doukas</i> ; de la divine main de <i>Comnène</i>	Chom. 621.

58. 3 ides. dec. a. 5 = 11/12/ 1220		cum nobilis vir Theodor- us <i>Cominionus</i>	Tăutu. 101
59. (21/3/1222)		Théodore <i>Comnène</i>	Press. n.3877
60. 6 kal. oct. a. 7 = 26/9/ 1222		ad Theodorum <i>Cominia- num</i>	Horoy. IV. 229
61. dec. ind. 11 = 1222 (28)	SEBASTOCRATOR	mention : père de Théo- dore	Chom. 92-94
62. 12 mai ind. 11 = 1223		mention de <i>Comnène</i> Théodore o <i>Doukas</i>	Chom. 335
63. 3 ides mai a. 7 = 13/5/ 1223		au chapitre de Brindisi : Cum Theodorus <i>Comi- nianus</i> excomm.	Tăutu. 151
64. 12 kal. nov. a. 9 = 21/10/ 1224		au patriarche de CP. etc... Théodore maudit et ex- communié	Tăutu. 170
65. a. m. 6735 ind. 13 = 1225		inscription sur une tour près Durazzo : Théodore <i>Doukas Comnène</i> , fils de...	
	feu Jean SEBASTOCRA- TOR		Mekios. 57
66. mars ind. 15 = 1227 (29)	feu le SEBASTOCRATOR	feu le <i>duc Michel</i> , fils de... mention de Théodore <i>DOUKAS</i> empereur	Apoc. 451- 455
67. a. m. 6736 mai ind. 1 = 1228		chrysobulle de l'empereur et autocrator des Romains : Théodore <i>Doukas</i> ; mentions : de son propappos Alexis I ^{er} <i>Comnène</i> , de son frère (αὐτάδελφος) le <i>despote</i> Constantin <i>Doukas</i>	Vas. 296-299

(28) Voir aussi le n. 35.

La lettre de Théodore *DOUKAS* ne porte que le mois et l'indiction; deux dates sont donc possibles : 1207 et 1222. En raison de la formule (col. 92) : « Ἐγὼ διὰ τῆς χάριτος τοῦ Χριστοῦ καὶ τῆς εὐχῆς τοῦ πατρὸς μου τοῦ σεβαστοκράτορος, ὕγιως ἔχω... » qui semble indiquer que son père le sébastocrator est toujours en vie, il faut préférer, je crois, l'année 1207.

(29) Ce document fait également difficulté. D'après l'éditeur, Papadopoulos-Kerameus, il serait de mars, indiction 5, soit dans la première moitié du XIII^e siècle les dates de 1202, 1217, 1232 et 1247. Les dates extrêmes du règne de Théodore *DOUKAS* étant 1215-1230, il élimine 1202, 1232 et 1247 et retient 1217. Mais cette date est peu probable, car le contexte montre qu'un temps assez long s'est écoulé depuis la mort de Michel (1215?). Par contre 1232 ne s'accorde guère avec ce que nous savons de la carrière de Jean Apocaukos (voir : M. WELLNHOFER, Johannes Apokaukos, Freising, 1913, pp. 65-69). C'est pourquoi j'ai été tenté de corriger l'indiction et de lire 15 au lieu de 5, ce qui nous donne la date de 1227, laquelle ne soulève plus aucune difficulté.

68. a. m. 6736 juin ind. 1 = 1228	copie épigraphique d'un chrysobulle de l'empereur et autocrator des Romains Théodore <i>Comnène Doukas</i> ; mentions : de son propappos Alexis I ^{er} Comnène, de son oncle (30) Manuel I ^{er} Comnène, de ses cousins Isaac II Ange et Alexis III (Ange) Comnène	MM. V. 14-16
69. 13/8/ind. 1 = 1228	mention de <i>Comianos</i>	Cessi. I. 202
70. 11/12/ind. 2 = 1228	traité de paix avec l'empereur des Grecs Théodore <i>Cominianus Doukas</i>	Cessi. I. 209
71. s. d.	à l'empereur Théodore <i>Doukas</i>	Chom. 109
72. s. d.	mention du frère (ἀντάδελφος) du puissant et saint seigneur (Théodore Doukas), le très heureux Manuel <i>Doukas</i>	Chom. 525
73. a. 1230	Théodore, <i>duc</i> de Durazzo, est aveuglé	Alb. 927
74. a. 1231	des ambassadeurs génois sont envoyés, d'une part à (Jean) Vatatzès, empereur de Romanie, d'autre part à <i>Michel Comanius despote</i>	Caff. III. 57
75. (1232)	Pittakion du <i>despote</i> Manuel <i>Doukas</i> au patriarche Germain II	MM. III. 59
76. —	Réponse de Germain II au <i>despote</i> Manuel <i>Doukas</i>	MM. III. 62
77. kal. avr. a. 6 = 1/4/ 1232	nobili viro Manueli <i>Cominiano</i> ; mention : de (Théodore) frère de Manuel	Tăutu. 232
78. (1233)	deuxième lettre du <i>despote</i> Manuel à Germain II	Kurtz. 131

(30) Voir pour ce sens la note 23.

79. (1233)	lettre de Georges Bardanès au patriarche Germain II, mention : felicissimi <i>Duca</i> e domini Emmanuelis	Kurtz. 134
80. juin ind. 6 = 1233	lettre du patriarche Germain II ; mention : du très heureux <i>despote</i> et très cher oncle de (Jean Vatatzès) <i>Comnène</i> Manuel <i>Doukas</i>	Kurtz. 137
81. mars ind. 7 = 1234	prostagma pour les Ragusains ; signature : Manuel <i>despote</i> <i>Doukas</i> ; mentions : son gambros, le roi de Serbie, Étienne <i>Doukas</i> ; sa nièce la reine Anne <i>Doukaina</i>	MM. III. 66-67
82. nov. ind. 8 = 1234 (31)	prostagma (de Théodore <i>Doukas</i>) ; mention de son frère le <i>despote</i> Manuel <i>Doukas</i>	P. K. IV 118-119
83. déc. ind. 10 6745 = 1236	traduction latine d'un privilège pour Corfou : sous l'acte la description de la signature et du sceau. à l'encre noire : <i>Dux</i> MICHAEL ; au dos à l'encre rouge : MICHAEL <i>Disposita</i> (cf. la bulle à la fin du présent tableau) mentions : de l'empereur Isaac II ; de son père « ipsius eciam bone memorie... domini patris nostri Comnini Michaelis Ducis » ; de son oncle « despoti domini Manuelis Ducis »	Barone. 59-65
84. oct. ind. 11 = 1237?	horismos de Michel <i>Doukas</i> en faveur des Ragusains	

(31) J'ai laissé la date proposée par Papadopoulos-Kerameus, 1234 ; dans ce cas il faut admettre que Théodore *Doukas*, revenu en Thessalie après son emprisonnement en Bulgarie, remonta sur le trône impérial.

85. janv. ind. 4 a. m. 6754 = 1246		sains; mention de son père feu <i>Comnène Michel Doukas</i>	MM. III. 67-68
86. févr. ind. 4 a. m. 6754 = 1246		traduction latine, privilège pour Corfou; mentions de son aïeul (32) l'empereur Manuel I ^{er} et de son oncle le <i>despote</i> Manuel <i>Doukas</i> ; signature Michael <i>despota dux</i>	Barone 65-66
87. juin ind. 9 = 1251?		traduction latine, privilège pour Corfou; signature : Michael <i>despotus COMNINUS dux</i>	Rom. 594-596
88. bulles		prostagma de Michel <i>Doukas</i> en faveur des Ragusains, mention d'un argyrobulle prostagma de feu son père <i>Comnène</i>	MM. III. 58
	SEBASTOCRATOR	MICHEL DOUKAS florissant rejeton du...	Laur. n. 475
		en ce qui concerne ce personnage voir aussi les deux autres bulles	Laur. n. 375 Laur. n. 474
89. cf. n. 81		prostagma de Manuel <i>despote</i> DOUKAS, sceau de cire encore en place : Manuel <i>despote Komnenodoukas</i>	Lemerle, 410
90. 12 juillet ind. 7, 6732 (1224 ne correspond pas à l'ind.)		faux chrysobulle en faveur de Georges Marmora, signé Emmanuel <i>Comnène Doux</i> , dessin d'une bulle authentique du despote Manuel : d'un côté Manuel <i>despote Komnenodoukas</i>	Lemerle, 410 Marm. MM. 3. XX-XXI

(32) Le texte latin porte *avus* pour désigner l'empereur Manuel I^{er}, c'est-à-dire aïeul, grand-père ou simplement ancêtre, et *avunculus* pour désigner Manuel DOUKAS, frère de son père Michel I^{er}. Or, *avunculus* signifie proprement oncle maternel, mais comme l'écrit DU CANGE dans son Glossaire, « pro patruo promiscue usurpatum legere est apud scriptores mediae aetatis ».

91. cf. n. 83		description du sceau : Michael, <i>Comnino dux...</i> in tempore Michaelis <i>Comneni ducis</i>	Lemerle, 418
92. cf. n. 84		sceau de plomb : Mi- chel <i>Komnenos o Dou-</i> <i>kas</i>	Lemerle, 412
93. cf. n. 87		sceau d'argent : Michel <i>Komnenos o Doukas</i>	Lemerle, 413
94. monnaies (33)		Michel o <i>Doukas</i>	

(33) Voir T. BERTELÈ, Una moneta dei despoti di Epiro, *Numismatica*, XVII-XVIII (1951-1952), tiré à part de 4 pages; cet article avait été publié auparavant dans *Byz. Zeitschrift*, 44 (1951) 25-26, mais il est ici complété en tenant compte de l'article de M. Marcović. Cependant T. Bertelè doute encore s'il faut attribuer la pièce de monnaie à Michel I^{er} ou à Michel II. Sa propre démonstration basée sur la comparaison du style iconographique de cette pièce avec celui de deux bulles, toutes les deux émanant de Michel II, ne permet plus d'hésiter sur l'attribution de cette monnaie, elle ne peut être que de Michel II.

II

IDENTIFICATION DE JEAN ET DE MICHEL

Nulle part JEAN, *fils de Constantin Ange* (n. 1, 2, 3), *cousin germain* de Manuel I^{er} (n. 1, 2), *oncle paternel* des empereurs Isaac II Ange (n. 4, 6, 7, 8, 9, 10) et d'Alexis III Comnène (Ange) (n. 15, 17), *oncle maternel* de Manuel Kamytzès (n. 18), *père* d'Isaac (n. 4), lequel épouse une fille d'Alexis Branas (n. 7), de MICHEL (n. 8, 19, 22, 39, 66, 88), de Théodore (n. 35, 61, 65), par conséquent de Manuel et Constantin (n. 31, 32, 33, 49, 67, 72, 82), titré *sébastocrator* (n. 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 15, 16, 17, 18, 19, 22, 35, 39, 61, 65, 66, 88) ne porte le patronyme d'Ange ou de Comnène, mais celui de DOUKAS, bien qu'effectivement il soit par son père de la famille des Anges et par sa mère de la famille impériale des Comnènes. Comment expliquer ce transfert patronymique?

Selon Pierre d'Oultreman, qui le premier nous donne un pareil renseignement, Jean aurait épousé Zoé Doukaina, fille de Constantin Doukas et d'Anne Comnène (34). DU CANGE (*Familiae Augustae Byzantinae*, Paris, 1680, p. 206 = Venise, 1729, p. 169) note à ce propos : « Huic nescio quo auctore, Zoem Ducainam... uxorem fuisse scribit Doutremanus, nam de hoc conjugio silent caeteri, ni fallor, scriptores. » En effet, je ne vois aucune trace dans les sources d'une pareille alliance. M. Ostrogorskij (35), tout en laissant tomber le nom de Zoé, retient cependant l'hypothèse d'une alliance avec une fille de la famille Doukas, mais il suppose qu'auparavant JEAN, appelé alors Ange, avait épousé en premières noces une fille de Théodora (sœur de Manuel I^{er} Comnène) et de Manuel Anémas. Son affirmation s'appuie sur deux références. L'une se réduit au titre d'une poésie de Théodore Prodrome (36) « Vers funéraires de la fille de feu Anémas (37) et de dame Théodora, laquelle fille fut unie à Ange ». Pourquoi M. Ostrogorskij s'est-il contenté de ce bref énoncé, alors que

(34) PETRI D'OULTREMANNI Constantinopolis belgica... Tornaci, 1643, 288 : « Porro is Joannes sebastocrator frater Andronici Angeli fuit, atque adeo Isaaci et Alexij imperatorum patruus, quin ducta Zoe Constantini Ducae ex Anna Comnena filia uxoris gratia in Ducarum familiam per adoptionem transit; unde posteritas modo Ducae, modo Angeli nonnuncquam etiam Comneni cognomen reperit. »

(35) *Op. cit.*, p. 122 et stemma, p. 129.

(36) S. PAPADIMITRIU, 'Ο Πρόδρομος τοῦ Μαρξιανοῦ κώδ. XI. 22 dans *Viz. Vrem.* 10 (1903), 111.

(37) Ostrogorskij a « pokojnago Angela », il faut certainement lire « Anema ».

la pièce de vers a été publiée dès 1883 par E. Miller (38)? En l'occurrence l'infatigable, mais fatigant poète ne nous déçoit point, car toute, ou peu s'en faut, la généalogie de cette jeune femme, morte prématurément et dont nous ignorons le prénom comme celui de son mari, nous est livrée : nous apprenons le nom de son bisaïeul, *Alexis I^{er}*, de son grand-père, *Jean II*, de sa mère, sœur de Manuel I^{er} toujours régnant, *Théodora*, de son père décédé, *Manuel Anémas*, de son mari, *Ange*, fils du *protonobelissime hypertatos Michel*, autre rameau de la famille des Anges. L'autre référence est prise au synode de 1157 (*P. G.* 140, col. 177) auquel assiste, au côté de Manuel I^{er}, « le pansébaste sébaste et gendre de feu la porphyrogénète et très chère sœur de notre puissant et saint empereur, dame Théodora, le seigneur *Jean Ange* ». Voilà le prénom qui nous manquait. Comme il s'agit bien du même personnage et qu'on ne peut rejeter les éclaircissements que nous donne Théodore Prodrome, à savoir que Jean Ange est fils de Michel Ange le protonobelissime, nous sommes obligés d'écarter l'hypothèse de M. Ostrogorskij. Le problème reste entier.

A mon tour, j'ai cherché une explication à ce phénomène de transfert. Au lieu de me borner au seul Jean, il m'a semblé qu'un examen plus large, s'étendant à toute la dynastie des Comnènes et sur l'ensemble du XII^e siècle, nous donnerait la clef du mystère. Mon enquête sans être exhaustive a cependant permis de dégager certaines lois généalogiques en vigueur à cette époque (39). Elles sont au nombre de cinq au moins :

- 1^o un fils ne porte pas, en général, le prénom de son père ;
- 2^o souvent l'aîné (sinon un autre) des petits-fils porte le prénom du grand-père ;
- 3^o au sein de la famille impériale, le jeu des prénoms est extrêmement réduit. La série masculine se compose d'Alexis, Jean, Andronic, Isaac et Manuel ; la série féminine d'Anne, Marie, Eudocie, Théodora et Irène ;
- 4^o les patronymes des maisons alliées réapparaissent fréquemment à côté de celui de Comnène, en troisième, quatrième, etc. génération en même temps que les prénoms en usage dans ces familles ;
- 5^o trois petits-fils (au moins) d'Alexis I^{er} et d'Irène Doukaina

(38) E. MILLER, Poésies inédites de Théodore Prodrome, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 3 (1883) 55-56.

(39) J'aimerais connaître l'avis de M^{me} Wittek, spécialiste des Comnènes et très au fait pour cette période des us et coutumes en matière généalogique.

portent officiellement le patronyme de DOUKAS, ainsi qu'une petite-fille (40).

Ce sont :

- a) JEAN DOUKAS, fils du sébastocrator Andronic;
- b) JEAN DOUKAS, fils d'Anne et de Nicéphore Bryennios;
- c) JEAN DOUKAS, fils de Théodora et de Constantin Ange;
- d) Irène Doukaina, fille d'Anne et de Nicéphore Bryennios.

Notre JEAN DOUKAS, futur sébastocrator sous la dynastie des Anges, fait donc partie d'un groupe, il n'est pas isolé. Quelle en est la raison? On ne peut admettre que le changement de patronyme aurait eu pour origine des mariages avec des membres de la famille DOUKAS. Certes il n'est pas impossible que l'un ou l'autre ait effectivement épousé un Doukas, par exemple notre Jean Doukas, mais ce ne peut être là l'explication. On doit supposer plutôt que la collation patronymique s'est faite, soit à la naissance ou au baptême, soit à la majorité. Le patronyme Doukas étant celui de l'impératrice Irène, c'est elle qui pourrait nous suggérer une réponse. Était-ce le résultat d'un compromis intervenu entre les deux familles rivales? Irène a-t-elle voulu perpétuer parmi ses petits-enfants le nom de sa famille et le prénom qu'avaient porté son propre grand-père, le fameux César Jean Doukas, et son frère très regretté le mégaduc Jean Doukas? C'est possible. Mais nous ne saurons probablement jamais ce qui s'est passé au moment du mariage d'Alexis Comnène avec Irène Doukaina.

Avant de laisser Jean Doukas pour nous occuper de son fils Michel, je voudrais corriger une dernière erreur faite à son propos. Erreur double, car d'une part E. MILLER (RHC. hist. grecs, t. II [1881] 518 D) affirme que Jean Ange (fils de Constantin Ange et de Théodora Comnène) devint moine sous le nom de Joannikios, d'autre part THALLÓCZY-JIREČEK-SUFFLAY (Acta et Diplomata res Albaniae... I [1913] 44) affirment qu'il devint moine sous le nom de Callinique. Le premier renvoie à une épigramme de Max. Planude (Cod. Paris, Gr. 1211, f. 76 r^o) où il s'agit manifestement de Jean Cantacuzène et non de Jean Doukas (voir : Th. PAPADOPOULOS, Versuch einer Genealogie der Palaiologen n. 29). Les seconds se réfèrent à une note manuscrite (A. ALEXUDÈS, Κατάλογος Χειρογράφων = Δελτίον I. E. E. E. V [1897], n. 15, p. 361) où il s'agit sans aucun doute de Jean Ange,

(40) Cf. synode de 1166 = PG. 140, col. 236, 252 et 253; typikon d'Irène Doukaina = PG. 127, col. 1092 et 1108.

frère d'Isaac II et d'Alexis III, par conséquent, oncle de Théodore Las-caris (voir : M. MARKOVIĆ, *Vizantiske povelje Dubrovačkog archiva, Zbornik Radova*, XXI (1952) 233, note 5).

MICHEL, *fils (naturel)* du Sébastocrator Jean Doukas (n. 8, 19, 22, 39, 66, 88), *cousin germain* des empereurs Isaac II (n. 12, 13) et Alexis III (n. 14, 28, 29), *oncle* d'Alexis IV (n. 20), *frère* de Théodore (n. 31, 32, 33, 44, 48, 51), de Constantin et de Manuel (n. 31, 32, 33, 49), *père* de Constantin (n. 39) = fils naturel? (n. 44) = Michel II? (n. 83, 84, 87) (41), d'une fille aînée promise en mariage à Eustache, frère de l'empereur latin Henri de CP. (n. 37), de Marie (n. 49) et de Théodora (n. 49), porte comme son père (cf. ci-dessus) et ses frères (Théodore : n. 55, 57, 62, 65, 66, 67, 70, 71; Manuel : n. 72, 75, 76, 79, 80, 81, 82, 85, 89, 90; Constantin : n. 67) et son fils (n. 84, 87, 92, 93, 94) le patronyme de Doukas (n. 12, 13, 14, 20, 29, 84, 88). Cette constatation confirmerait l'hypothèse d'une collation patronymique définitive et stable, donc héréditaire, et non point seulement la manifestation de prétentions dynastiques. Si ce nom n'apparaissait qu'après 1204, on serait tenté de croire à une telle manifestation, mais étant donné que dès le règne d'Isaac II, c'est-à-dire avant le mois d'avril 1195, Michel est appelé et signe Doukas, sans qu'on puisse à cette époque l'accuser de prétention quelconque, il faut bien admettre que c'était là son nom officiel. On rencontre également dans les sources grecques le nom de Comnène, soit employé seul (Michel : n. 45, 47, 49, 87; Théodore : n. 57), soit en même temps que celui de Doukas (Michel : n. 20, 84; Théodore : n. 55, 62, 65, 68; Manuel : n. 80; Michel II : n. 92, 93) ou sous la forme synthétique Komnenodoukas sur les bulles (n. 89, 90). Le patronyme Ange est rare et n'est utilisé que par les chroniqueurs « nicéens » et « post-nicéens » (n. 33, 45, 48). Chose curieuse, Acropolite, qui tait le nom de famille de Michel, appelle Théodore du nom de Comnène aussi longtemps qu'il relate les événements antérieurs à la défaite de Théodore à Klokot-nitza (1230), et du nom d'Ange à partir de cette date. Skoutariotès suit fidèlement Acropolite en cette transformation.

Les sources occidentales, en ce qui concerne Michel, se limitent en règle générale au seul prénom (ainsi nous rencontrons les graphies

(41) Il se pourrait qu'il s'agisse d'un seul personnage, mais ce n'est pas certain. C'est la raison pour laquelle, d'une part, j'ai uni les trois personnages par le signe =, et d'autre part pour indiquer le doute sur leur identification, j'ai fait suivre Michel II et le fils naturel d'un?

suyvantes : Michaelis, Michalis, Michalicius, Michalitiis et Miquali : n. 8, 21, 23, 24, 30, 36, 37, 38, 42, 43, 46, 50, 51) rarement accompagné du nom de Comnène (n. 34, 38, 39, 40, 41). Théodore, Manuel et Michel II, par contre, portent fréquemment ce nom, orthographié Commanus, Cominianus, Comnenus, Cominionus, Comianos, Comianus, Comninus (n. 51, 52, 53, 54, 58, 59, 60, 63, 64, 69, 74, 77, 83, 86, 91).

Nous avons donc deux séries de mentions : la première, où dominant le patronyme de Doukas et la formule Comnène Doukas, comprend les mentions grecques ; la seconde, où c'est le nom de Comnène qui revient le plus souvent, les mentions occidentales. En réalité cette distinction n'est qu'apparente. Elle est le fruit d'un malentendu. Les Latins n'ont pas compris le sens exact de Doukas (42), ils ont cru voir là une fonction, celle de duc, d'où le terme *dux* des textes occidentaux (n. 24, 39, 50, 52, 53, 56, 73, 83, 85, 86, 90, 91). Qu'ils aient accordé à ce terme le sens précis, technique, de *duc de duché* (n. 24, 50, 56, 73) (43) ou le sens plus large de chef, de dynaste importe peu pour l'instant, car il nous faut tout d'abord résoudre le problème de l'interprétation des textes latins. Ces textes peuvent être divisés en trois catégories. La première comprend les traductions latines de documents officiels grecs. Leur formulaire laisse voir clairement qu'ils proviennent à l'origine de la chancellerie byzantine. Dans ces textes les souscriptions et les mentions comme (n. 83) : « *Dux Michael* » ... « *ipsius eciam bone memorie et ter beatissimi domini patris nostri Comnini domini Michaelis ducis* et *ipsius peramabilis nostri patruï despoti domini Manuelis ducis* » (n. 85) : « *ut quondam carissimi patruï imperationis mee despoti domini Emanuelis ducis* » ; (n. 86) : « *Michael despotus dux* », n'offrent aucune difficulté. *Dux* est la traduction de *Doukas*.

La seconde catégorie comprend des textes officiels émanant de la chancellerie vénitienne ou pontificale, qui n'ont pas eu d'originaux grecs et dont le formulaire est nettement occidental. Le texte essentiel

(42) L'étymologie du nom de *DOUKAS* prête naturellement le flanc à pareille méprise. De plus, les deux séries flexionnelles : ὁ δούξ, τοῦ δουκός, τῷ δουκί, τὸν δοῦκα = duc et : ὁ Δούκας, τοῦ Δούκα, τῷ Δούκα, τὸν Δούκαν = *DOUKAS*, sont souvent confondues suivant le type de langue (archaïsante, populaire ou mixte) utilisée par les auteurs byzantins. Ainsi dans la Chronique de Morée, version grecque, le doge de Venise et le duc d'Athènes sont appelés, respectivement : « ὁ Δούκας Βενετίας » ; « ὁ Δούκας Ἀθηνῶν ». Autre exemple, dans Jean Skylitzès (Bonn, II, 723-14) : « ... τελευτήσαντος δὲ τοῦ δουκός Κωνσταντίνου τοῦ Βασιλέως... est traduit en latin : « mortuo autem *duce* Constantino imperatore ». Il faut, sans aucun doute, lire : « l'empereur Constantin *DOUKAS* étant mort... ».

(43) Toutes ces références concernent la ville de Dyrrachium (Durazzo). Nombreuses sont dans les sources byzantines les mentions de « duc de Dyrrachium ».

pour nous (n. 39) est le serment qui accompagne la « promissio » de Michel : « Ego Michael Comnanus *Dux*, filius quondam Sevastocratoris (codex : sevastocoronatori) Joannis *Ducis*, juro... quod fidelis ero... domino Petro Ziani, Dei gratia *Duci* Venetiarum... ». Il est évident qu'ici le terme *dux* appliqué à Petro Ziani ne peut en aucun cas signifier *Doukas*, mais *duc-doge*; appliqué au sébastocrator Jean il doit signifier normalement *Doukas* (voir le texte latin similaire n. 8 : parmi les otages envoyés par l'empereur Isaac II Ange à l'empereur allemand Frédéric I^{er} figure « domnum Michaellem filium patru sui sevastocratoris (codex sevostratoris) Joannis *Duca* »); appliqué à Michel, signataire du serment, le terme *dux* est amphibologique, comme il l'est dans les adresses et mentions rencontrées dans la correspondance des papes, par exemple n. 52 : « Theodoro Comnino *duci* »; n. 53 « Cum nobilis vir Theodorus Comninus *dux*... ».

On serait tenté à première vue, en se référant aux formules grecques semblables, de traduire *dux* par *Doukas*, mais une troisième catégorie de textes provenant de chroniqueurs nous contraint à plus de circonspection. Ainsi, n. 24 : « similiter quidam Michaelis dum missus fuisset versus Durachium in partibus illis se *ducem* fecit de consensu Gregorum »; n. 50 : « Namucensis comes Petrus ... mox ut Greciam attigit captus est a *duce* Durachii, Theodoro nomine Michaelis successore... »; n. 56 : « Duobus cum annis iterim; quibus Petrus Autisiodorensis imperator Constantinopolitanus in Theodori *ducis* Dirachini carcere agebat... »; n. 73 : « Alsanus rex Bulgarie, frater Alexandri, successorem Michaelis videlicet *ducem* Durachii Theodorum cepit et excecavit... ». Dans tous ces textes il ne peut s'agir dans l'esprit du chroniqueur que d'un *duc*. C'est si vrai que le faussaire qui fabriqua le chrysobulle pour Georges Marmora (n. 90), chrysobulle qui est en grec, mais dont le formulaire est occidental, signe : « Ἐμμανουὴλ Κομνηνὸς Δοῦξ », bien qu'il ait sous les yeux une bulle authentique dont la légende porte clairement : « ΜΑΝΟΥΗΛ ΔΕΣΠΟΤΗΣ ΚΟΜΝΗΝΟ ΔΟΥΚΑΣ ». Dès lors, la formule « Ego Michael Comnanus *dux* » demeure amphibologique, car le Byzantin, qui a dans l'esprit la personnalité de Michel, lit *Doukas*, tandis que l'Occidental, scribe ou copiste, comprend *duc*. Nous verrons d'ailleurs en cherchant à définir la fonction de Michel que cette dernière acception peut être légitime, bien que personnellement j'estime qu'il faut transposer les textes latins et s'efforcer d'y retrouver leurs correspondants grecs. Je lirai donc : « Moi, Michel Comnène *Doukas*, fils du sébastocrator Jean *Doukas*, je jure... que je serai fidèle... au seigneur Pierre Ziani, par la grâce de Dieu, *doge* des Vén-

tiens », de même dans la correspondance pontificale. Comme son père, ses frères et son fils, Michel est un *Doukas*; à ce patronyme s'est ajouté celui de *Comnène* et non celui d'*Ange* (44).

III

LA TITULATURE DE MICHEL ET L'ORIGINE DU DESPOTAT

La carrière officielle de Michel commence sous le règne d'Isaac II Ange (12 sept. 1185-8 avr. 1195). Le 14 février 1190, il fait partie du groupe d'otages envoyés par l'empereur byzantin à Frédéric I^{er} Barberousse (n. 8). C'est certainement entre 1190 et 1195 qu'il dut exercer la fonction de *duc* et d'*anagrapheus* du thème de Mylasa et Mélanoudion avec le titre de *sébaste*. Le *diagnostikon semeioma* qu'on a conservé de lui (n. 12) ne porte malheureusement aucune datation, mais d'une part, mention est faite d'un *praktikon* de son prédécesseur le pansébaste sébaste Basile Vatatzès; or ce dernier était en charge au mois d'août ind. VII de l'an du monde 6697 (= 1189) (45), d'autre part, les moines de Saint-Paul de Latros envoient un mémoire (n. 13) à l'empereur Isaac II qui doit être peu antérieur à avril 1195, puisque la réponse datée d'août ind. XIII (= 1195), sans signature, ne peut qu'émaner d'Alexis III (n. 14). Dans ces deux documents, Michel Dou-

(44) Tout récemment, L. POLITIS (Eine Schreiberschule im Kloster τῶν Ὁδηγῶν, dans *Byz. Zeitschrift*, 51 [1958] 269-270) proposait une nouvelle date au sujet du Stichérarion Paris. Coisl. 41, que R. Devreesse indiquait comme étant du xiv^e siècle. Il se base pour cela sur une note du copiste où est mentionné un Démétrius Angelodoukas, maître du thème de Thessalonique à ce moment-là, c'est-à-dire le 25 septembre d'une troisième indiction (le millésime est incomplet, l'éditeur lisant ςψ). Il identifie ce Démétrius, despote de Thessalonique, à Démétrius, frère et successeur de Jean Doukas et date la copie du 25 septembre 1244. Mais, si l'on s'en tient avec rigueur à la titulature officielle — rarement arbitraire — le couple patronymique Angelodoukas, fréquent sous les Paléologues et au sein de cette famille, me paraît étrange et inhabituel pour désigner un membre de la dynastie des princes thessalonico-épirotes. Nous l'avons vu, aucun empereur ou despote ne s'intitule de la sorte, mais toujours COMNENODOUKAS; c'est le cas encore de deux personnages non inclus dans mon tableau, à savoir : Jean, fils de Théodore Doukas, frère et prédécesseur de Démétrius sur le trône impérial de Thessalonique (1237-1244), dont une bulle reproduite par BERTELE (voir : Monete di Giovanni Comneno Duca imperatore di Salonicco, dans *Numismatica*, 1950, extrait p. 7), porte la légende suivante : « + Ἰωάννης ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων Κομνηνὸς ὁ Δούκας » et Thomas I^{er}, despote d'Épire, qui signe un chrysobulle d'août ind. 1, 68 (11) = (1303?) (voir P. Lemerle, *op. cit.* p. 414) « Thomas despoti Comnino ducha ». Pourquoi Démétrius se serait-il appelé Angelodoukas? Ne s'agirait-il pas plutôt de Démétrius I^{er}, despote (1322-1340) de Thessalonique, fils d'Andronic II Paléologue? On trouve, en effet, un Démétrius Paléologue Angelos Doukas mentionné dans un texte édité par P. JOANNOU (voir : Das Menologion des Despoten Demetrios I. Palaiologos, dans *Byz. Zeitschrift*, 50 [1957] 308). Il faudrait dans ce cas changer le ψ du millénisme en ω et dater la note du copiste du 25 septembre 1334. Nous reviendrions de la sorte à la date de Devreesse, au xiv^e siècle.

(45) MM. IV, 319-320.

kas est mentionné comme ayant exercé auparavant la fonction de duc dans le thème susdit. Un second mémoire (n. 20) antérieur à janvier ind. VII (1204), mais postérieur au 18 août 1203 (date du rétablissement d'Isaac II sur le trône impérial avec son fils Alexis IV associé), fait à nouveau mention de Michel Doukas et de la charge qu'il remplit dans le thème de Mylasa et Mélanoudion sous le premier règne d'Isaac II. La réponse au mémoire (n. 20) qui est de janvier 1204 est cependant antérieure au 28 du même mois, date à laquelle se placent l'arrestation et l'emprisonnement d'Alexis IV par Alexis V Murtzuphle. Michel Doukas a donc été, pendant une année ou deux, duc et anagrapheus d'un thème d'Asie Mineure. Il eut par conséquent dans ses attributions non seulement le commandement militaire d'une province frontière, mais encore l'administration civile, et en tant qu'anagrapheus un pouvoir fiscal. C'est à une fonction semblable que fait allusion Nic. Chon. (n. 19) : « Dans le même temps (Muralt, II, 263, année 1201), Michel, fils naturel de Jean sébastocrator, jeune homme audacieux, fut envoyé par l'empereur Alexis III comme *phorologos* dans l'éparchie de Mylasa. » Nicétas ne nous dit pas que Michel fut envoyé là-bas comme duc. Mais, que faut-il entendre par *phorologos*? Peut-il désigner l'anagrapheus? Du Cange dans son Glossaire définit l'anagrapheus : « *Tributorum exactor* », ce qui est proprement le sens de *phorologos* : collecteur d'impôts. Or, à cette époque, les fonctions de duc et d'anagrapheus se rencontrent généralement ensemble. On peut donc supposer qu'également sous le règne d'Alexis III, Michel fut duc et anagrapheus du thème de Mylasa (46), pour peu de temps, car on le voit bientôt se révolter contre le pouvoir central et s'allier au sultan Rukneddin de Konia, l'ennemi personnel d'Alexis III. La situation politique se détériore, des troubles graves éclatent dans la capitale et l'empire : soulèvement du peuple (Chon. 694-695), prétention de Jean Comnène, surnommé le Gros, au pouvoir suprême (Chon. 697-699), défection de Calojean de Bulgarie qui se tourne vers Rome (Chon. 706), ravages de Kamytzès et de Chrysos en Macédoine et en

(46) D'une part, la double fonction de *duc* et d'*anagrapheus* exercée par Michel dans le thème de Mylasa et Mélanoudion, sous *Isaac II*, est attestée dans des documents officiels et non par Nicétas Choniâtès; d'autre part, seule la fonction de *phorologos*, sous *Alexis III*, est mentionnée par le chroniqueur et non par les documents officiels (voir n° 20). C'est pourquoi, j'avais cru tout d'abord, en prenant les termes d'anagrapheus et de *phorologos* dans un sens plus strict, c'est-à-dire, le premier signifiant : celui qui dresse l'assiette de l'impôt, le second : le collecteur d'impôts, que Michel avait été envoyé par Alexis III, non comme duc, mais simplement comme collecteur d'impôts. Il se serait, dès lors, trouvé en sous-ordre par rapport au duc en fonction; cette situation fausse l'aurait incité à se révolter contre l'empereur.

Thessalie (Chon. 707), tentative d'indépendance en Thrace de Jean Spyridonakès (Chon. 708-709), etc. ; la quatrième croisade, enfin, est décidée et se prépare, la catastrophe ne peut plus être évitée. Le 12 avril 1204, Constantinople tombe aux mains des croisés ; c'est la dislocation de l'empire, un nouveau tournant de l'histoire.

Nous retrouvons Michel, en septembre 1204, sur les routes de Thessalie, dans la compagnie du marquis de Montferrat, qu'il quitte subrepticement pour se rendre probablement à Arta (voir : n. 21 et n. 24). Commence alors pour lui une période assez longue de guérillas en Morée, en Thessalie, en Albanie (n. 22, 23, 24). Les territoires qu'il occupe d'une manière stable s'étendent du duché de Durazzo à Naupacte. Quelle est la nature de son pouvoir ? Les chroniqueurs byzantins restent vagues, mais laissent l'impression qu'il s'agit d'un pouvoir indépendant. C'est vers 1206/07 que doivent se placer le rachat et le séjour d'Alexis III en Épire (n. 28, 29, 30). On connaît l'hypothèse d'Aravantinos (n. 12) reprise par Nicol, où l'on suppose que c'est au cours du séjour d'Alexis III que Michel fut reconnu comme légitime *despote*, ainsi que ses successeurs. Nous sommes au cœur du problème des origines du despotat d'Épire. Constatons tout d'abord qu'*aucune source contemporaine*, occidentale ou byzantine, ne désigne Michel avec le titre de despote. Simple preuve négative, dira-t-on. Je le concède. Mais comment expliquer les six textes officiels suivants : n. 39 49, 66, 83, 84, 87 ?

Le premier (n. 39) émane de Michel lui-même. Celui-ci est à la date du 20 juin 1210 aux deux tiers de sa carrière épirote et Alexis III l'a quitté depuis trois ou quatre ans. En traitant avec Venise, il a l'occasion d'exprimer sans ambages ses prétentions. Or, que lisons-nous ? « Attendu que vous, seigneur Pierre Ziani, par la grâce de Dieu doge de Vénétie, de Dalmatie et de Croatie, souverain du quart et de la moitié de l'Empire de Romanie, répondant aux instantes prières que j'adressai à votre grandeur par mes envoyés, le vénérable Théodore, évêque de Cernitza et Syméon Cunalis, vous m'avez accordé à moi et à mes héritiers et vous m'avez donné, à titre de fief (*nomine feudi*), les territoires qui vous appartiennent de droit et que je détenais quand le noble homme, Marin Vallaresso, podestat de Durazzo, vint à moi, à savoir : les territoires qui s'étendent du fleuve appelé Vrecus (act. Škumbi), qui est dans le duché de Durazzo jusqu'à Népante (Lépante, Naupacte)... (47). » Ce texte est accompagné du serment

(47) Suit la liste des différentes provinces et districts donnés en fief à Michel. Cet acte devrait être étudié en même temps que ceux de juillet 1207, pour *Corfou* (TT. II, 54), de mars

par lequel Michel jure d'être fidèle au doge et d'observer tous les articles de la « concession ». Or, la formule du serment, dont nous avons déjà étudié le préambule à propos des patronymes de Jean Doukas et de Michel, n'indique aucun titre, sinon celui du père de Michel : *sebastocrator*. L'honneur qu'il peut avoir c'est d'être le fils du sébastocrator, c'est là sa référence, son titre de noblesse. Or, depuis Manuel I^{er} Comnène, le titre de sébastocrator vient après celui de *despote*; si Michel avait été despote, il ne se serait pas référé uniquement à un titre inférieur.

Le deuxième texte (n. 49) émane de l'archevêque d'Achrida et de toute la Bulgarie, Démétrius Chomatianos. C'est une réponse au grand joupán de Serbie et de Dioclée, Étienne Némanja (1195-1217), à propos d'une consultation sur des empêchements de mariage. Mention est faite à plusieurs reprises de « feu le regretté Comnène Michel », sans indication de titre, alors qu'étant donné les liens de parenté qui existaient entre les deux familles, il eût été normal, s'adressant au *grand joupán*, que Démétrius ne tût point un titre aussi élevé que celui de despote.

Lorsque Jean Apocaucos, métropolite de Naupacte, célébrant dans un *semeioma* (troisième texte, n. 66) un véritable panégyrique en l'honneur de Michel, fondateur, sauveur et patron de la ville de Janina, écrit en le nommant : « Tel un nouveau Noé, l'un d'eux (des réfugiés de CP.), maintenant passé au bienheureux séjour, le *duc* (48) *kyr Michel*, fils très cher de l'illustre et éternellement bienheureux *sebastocrator*... », on a bien l'impression que comme pour le premier texte la référence la plus glorieuse était le lien de parenté qui l'unissait au *sebastocrator*.

1209, pour *Négrepont* (TT. II, 93), de juillet 1209, pour l'*Achaïe* (TT. II, 96-100), de septembre 1210, pour *Durazzo* (TT. II, 125), ainsi qu'en relation avec le chrysobulle de novembre 1198 d'Alexis III (voir : *Dölger*, *Regesten*, n. 1647) et la *Partitio regni Graeci ou Romaniae* (TT. I, 470-473). L'accord intervenu entre Venise et Michel est un véritable *modus vivendi*, car, bien que les territoires occupés par Michel appartenissent de droit à Venise, il était trop onéreux pour elle d'entreprendre une campagne longue et difficile pour en faire la conquête. Par ailleurs, Michel avait tout à gagner; la paix, l'alliance et le secours éventuel d'une puissance commerciale ne pouvait que favoriser l'essor économique, et conséquemment l'équilibre et la stabilité politique de son petit état.

(48) Pour la chronologie voir : note 29. Le texte édité par Papadopoulos-Kerameus se présente ainsi : « Ἀλλὰ νέον Νῶε ἐνέτυχον τινες ἐξ αὐτῶν τοῦ ἐν μακαρίᾳ τῇ λήξει μεταστάντος τῶν ὧδε, τοῦ δουκὸς κυροῦ Μιχαήλ τοῦ περιποθήτου υἱοῦ τοῦ περιδοῆτου καὶ ἀειμακαρίστου σεβαστοκράτορος » p. 455, mention est faite de : « ... τοῦτο διὰ προσκυνητοῦ ὀρισμοῦ τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως κυροῦ Θεοδώρου τοῦ Δούκα ». Bien qu'on ait déjà rencontré *δουκός* pour *Δούκα* (note 42), il faut sans aucun doute lire *duc*. Danc e cas, Michel aurait été investi de cette fonction pour toute l'Épire, à moins que Jean Apocaucos ne lui applique ce titre que par rapport à Janina et non à l'ensemble des territoires qui lui étaient soumis.

Les trois derniers textes (n. 83, 84, 87) sont tous du propre fils de Michel, Michel II. Ici encore, absence de la mention de despote. Or, Michel II n'a garde d'oublier (n. 83) lorsqu'il cite son oncle Manuel, le titre de celui-ci et cela immédiatement après avoir mentionné son père. « ... ipsius eciam bone memorie... domini patris nostri Comnini Michaelis Ducis et ipsius peramabilis nostri patru despoti domini Manuelis Ducis... »

Il serait incompréhensible que ces quatre personnages — l'intéressé, deux archevêques dévoués à la dynastie Comnenodoucas et le fils de l'intéressé — eussent omis le titre de despote, si Michel l'avait effectivement porté. Si Michel n'a jamais été despote, on ne peut l'appeler fondateur du despotat d'Épire. Ce qui est vrai, c'est que Michel s'est taillé un domaine indépendant aux limites longtemps flottantes, dont le noyau, l'Épire, deviendra plus tard un despotat. D'ores et déjà on peut affirmer que ce n'est point le despotat d'Épire qui donna naissance à l'empire de Thessalonique, mais à l'inverse, que l'Empire de Thessalonique engendra le despotat d'Épire. J'espère pouvoir en donner la preuve dans un second article.

Le titre de *despote* appliqué à Michel I^{er} et son corrélatif *despotat* appliqué à l'Épire, apparaissent pour la première fois, ce me semble, dans la Chronique de Morée (voir : n. 25, 26, 27, 30). Les versions, grecque (date de composition vers 1341), française (entre 1332 et 1346) et italienne (au cours du xiv^e siècle) reproduisent une tradition commune très corrompue et sans grande valeur historique pour ce qui regarde les événements racontés au début de la Chronique. Aussi, si nous rencontrons la mention de *despotat* (d'Épire), ce ne peut être ici qu'une simple projection dans le passé d'un état présent. Les régions d'Arta et de Janina constituaient, en effet, au moment de la composition de la Chronique, le despotat d'Épire des Orsini (1318-1359) et des Albanais (1359-1418). La version aragonaise, terminée le jeudi 24 octobre 1393, diffère parfois sensiblement des autres versions et sa valeur historique est moins sujette à caution. C'est ainsi qu'elle relate le passage d'Alexis III en Épire avant son voyage en Asie Mineure : « ... il laissa, écrit le chroniqueur, pour lieutenant (lugar tenient) le *dispot de la Arta* Quir Miquali, dit Crutuli et seigneur de la Vlaquie, et lui donna une de ses filles pour femme (49) ». Comment expliquer cette divergence avec les trois autres versions? L'auteur

(49) Je n'ai pas voulu aborder dans cet article la question du ou des mariages de Michel, question complexe.

a-t-il connu et utilisé Acropolite ou Skoutariotes? C'est possible. Cependant ces deux auteurs ne parlent ni du despotat d'Arta, ni du mariage de Michel avec une fille de l'empereur Alexis III. Comme le chroniqueur aragonais a dans les grandes lignes suivi une version aujourd'hui perdue qui servit de prototype aux trois versions connues, il est normal qu'il ait appelé Michel despote d'Arta, commettant ainsi la même erreur.

La « promissio » de Michel du 20 juin 1210 (n. 38) a été l'occasion pour d'autres chroniqueurs, tous Vénitiens, de transmettre et de propager cette erreur, en interpolant le texte. Le doge André Dandolo (1306 + 1354), dont la chronique, composée entre l'été de 1344 et l'année 1351 avec une interruption en 1348, est donc contemporaine de la Chronique de Morée, écrit sous le titre : *recognicio Dispotati* (voir : n. 40) : « Similiter Michael Comniano qui *dispotaticum* posidebat per suos legatos huic duci reverenciam etc... ». Presque un siècle plus tard, Laurent de Monacis († 1429), dans son *Chronicon Venetum* seu *Historia Veneta ab origine urbis usque ad a. 1354* (= *Muratori, Ser. Rer. Ital.* VIII, p. 144), reprendra le texte de la « promissio » à sa façon : « Michael Conino, filius quondam Sevasto, qui *Despotatum* tenebat, juravit fidelitatem et legalitatem beato Marco, patrono Venetiarum, et Pétro Ziani Duci et successoribus etc. » Enfin, Sanudo junior († 1535), qui composa les *Vies des Doges* (421-1493), introduisit une nouvelle erreur, en précisant que ce despotat était celui de Morée (voir : n. 34) : « In questo tempo (sous le dogat de Pietro Ziani, 1205-1224) Michele Comnino che possedeva il *despotato della Morea*, promise di dare al doge ogni anno certi censo... » Les historiens qui viendront ensuite ne pourront que reprendre et répandre à leur tour les mêmes erreurs. Du Cange (1610-1688) n'échappera pas à la tradition créée par les chroniqueurs. Il est intéressant de constater chez lui certaines hésitations, certaines imprécisions, lorsqu'il a affaire à Michel I^{er}. Ainsi dans ses « Observations sur l'histoire de Geoffroy de Villehardouin (50), à la Table, au nom de Michel, on lit : « Michel Comnène, *seigneur de Duras* »; dans la seconde partie de l'ouvrage (p. 13) : « Michel Comnène *duc de Duras* »; (p. 25) : « Durant que l'empereur estoit à Thèbes, Michel Comnène, *despote d'Étolie et prince d'Épire* »; (p. 155 aux Tables généalogiques) : « *Despotes d'Épire et d'Étolie*, Michel bastard, *duc de Duras, despote d'Épire* »; dans ses *Familiae*

(50) Première partie de son *Histoire de l'Empire de Constantinople sous les empereurs françois*, Paris, 1657, Venise, 1729 (j'utilise cette dernière édition).

Byzantinae (voir : n. 24) il renvoie à Albérie, où Michel est appelé *duc de Duras*. Il serait fastidieux et inutile de dresser, à partir de Du Cange, la liste complète des historiens qui ont répété la même chose. Qu'ils se soient plus spécialement occupés de l'Épire ou qu'ils aient publié des histoires générales de Byzance ou des Croisades, l'accord est parfait.

Résumons les principaux points qui nous semblent acquis :

1° il n'y a qu'un *Michel*, et non deux comme le veulent Wittek-Ostrogorskij-Nicol ;

2° son père, Jean le sébastocrator, porte *officiellement* le nom de *Doukas* ;

3° lui-même, ses frères et son fils, sont *officiellement* des *Comnènes Doukas* ;

4° il exerça les fonctions de *duc* et d'*anagrapheus* (*phorologos*) dans le thème de Mylasa et Mélanoudion avant 1204 ;

5° en Épire, il ne fut jamais *despote*, ni, par conséquent, fondateur de *despotat* ;

6° ces deux termes, *despote* et *despotat*, appliqués à Michel sont absents des *sources contemporaines*, soit occidentales, soit byzantines ;

7° ils apparaissent *tardivement* dans certaines *sources occidentales* ;

8° malgré le silence des sources contemporaines, les *historiens* occidentaux ou grecs) depuis Du Cange jusqu'à nos jours n'ont fait que reproduire sur ce point l'anachronisme des sources tardives.

Et puisque nous sommes partis de M. Nicol, nous y revenons pour conclure avec M. Lemerle (51) : « Que c'est être honnête envers lui-même et envers ses lecteurs que de les avertir que le livre sur le Despotat d'Épire reste à faire. »

Lucien STIERNON.

(51) *Byz. Zeitschrift*, 51 (1958), 403.

LES « DOUZE CHAPITRES CONTRE LES ICONOMAQUES » DE SAINT NICÉPHORE DE CONSTANTINOPLE

Depuis quelque vingt ans, saint Nicéphore de Constantinople, le grand apologiste du culte des images, a fait l'objet d'importants travaux auxquels on ne saurait assez rendre hommage. Nous les rappelons ici. C'est d'abord une recherche, fort érudite, modestement qualifiée de note, du R. P. Blake : « Note sur l'activité littéraire de Nicéphore I^{er}, Patriarche de Constantinople » (*Byzantion*, XIV, 1939, p. 1-15), puis deux études plus considérables, l'une de J. A. Visser, *Nikephoros und Bilderstreit*. Haag, 1952, et l'autre, retraçant toute la vie du personnage et les divers aspects de son activité, *The Patriarch Nikephoros of Constantinople : Ecclesiastical Policy and Image Worship in the Byzantine Empire*, Oxford, 1958, par P. J. Alexander. Grâce à eux, nous sommes désormais beaucoup mieux renseignés sur l'un des chefs les plus représentatifs de l'Église byzantine, ainsi que sur l'une des périodes les plus critiques de son histoire. Mais il arrive aux meilleurs ouvriers, quelles que soient leur compétence et leur évidente application, d'être, une fois ou l'autre, victimes d'oublis ou d'inadvertances. C'est ainsi que les auteurs que nous avons nommés ont omis de signaler un opuscule de saint Nicéphore, court, il est vrai, mais dont l'importance documentaire est de premier ordre pour l'histoire de ce patriarche et de la seconde période iconoclaste. Aussi croyons-nous utile d'attirer l'attention des historiens sur cet écrit oublié et heureux sommes-nous d'apporter ainsi quelque contribution aux études nicéphoriennes.

L'opuscule dont nous parlons est ainsi désigné en abrégé : « Les Douze chapitres contre les iconomaques de Nicéphore de Constantinople ». Le titre original, que nous donnons plus loin, est beaucoup plus long : il ne nomme pas les iconomaques. Cet écrit de Nicéphore est connu depuis plus de trois siècles par une traduction latine faite par Turrianus (Torrès) sur un manuscrit du Vatican non désigné, et publié pour la première fois avec d'autres pièces du même auteur,

dans les *Antiquae Lectiones* de H. Canisius, au tome IV (1603). De là, il est passé dans l'*Auctarium* de la *Bibliotheca Veterum Patrum* (Paris, 1610), t. II, p. 729-731, puis dans la *Magna Bibliotheca Veterum Patrum* (Cologne, 1618), t. IX, p. 17-18, et dans le *Thesaurus Monumentorum Ecclesiasticorum et Historicorum* de Basnage (Amsterdam, 1725), p. 1 sq., très probablement aussi dans d'autres collections, mais point dans celle de Migne. Il faut dire que cet éditeur avait à sa disposition la masse considérable de textes grecs de saint Nicéphore publiés par le cardinal Mai dans sa *Nova Patrum Bibliotheca*. Ébloui sans doute par cette riche moisson, il en aura oublié de vérifier si les quelques textes jusqu'alors connus en latin se trouvaient tous absorbés ou non dans l'énorme apport du texte original. Notre opuscule, de ce fait, est absent de sa Patrologie grecque. Cette lacune, jointe à ceci qu'on n'a généralement pas l'habitude, ni le goût, ni souvent l'occasion ou la facilité, ou même tout simplement l'idée de compulser les anciennes collections des Pères, surtout si elles n'offrent qu'un texte latin, rend bien compréhensible que nos érudits aient pu n'avoir aucune connaissance des traductions latines de Turrianus.

Ce qui paraît moins explicable, surtout de la part de ceux qui ont fait une recherche spéciale sur les écrits de Nicéphore, savoir Blake¹ et Alexander, c'est l'ignorance où ils sont des éditions grecques de notre opuscule, dont la première, due au cardinal A. Mai, a déjà plus d'un siècle d'existence et est accessible dans une collection de textes que possède toute grande bibliothèque, à savoir le *Spicilegium Romanum*. On l'y trouvera au tome X (paru à Rome en 1844), II^e partie, pp. 152-156. Le texte est tiré d'un codex Vaticanus du XIII^e siècle. L'éditeur n'a pas manqué de rappeler que cette pièce se trouvait déjà en traduction latine, celle de Turrianus, dans les *Antiquae Lectiones* de Canisius. A la suite de ce premier opuscule de Nicéphore, Mai en éditait un autre, transmis aussi par la traduction de Turrianus dans les *Antiquae Lectiones* : *De differentia Imaginis Christi et Crucis, Decem syllogisticae demonstrationes*. Cet opuscule n'est pas un écrit à part, comme le croyait d'abord Mai après Turrianus, mais fait partie du III^e *Antirrheticus* de Nicéphore, que le savant cardinal allait éditer quelques années plus tard dans la *Nova Patrum Bibliotheca*, t. V (reproduction dans *P. G.*, t. C, col. 428 C — 433 A).

L'autre édition grecque des Douze chapitres contre les iconomaques

1. Blake a même poussé le soin jusqu'à consulter Mgr Devreesse, alors vice-préfet à la Vaticane, qui lui a indiqué les écrits de Nicéphore qu'il connaissait dans cette bibliothèque; parmi eux ne figure pas celui dont nous nous occupons.

est celle de Papadopoulos-Kérameus, parue dans une collection bien connue des byzantinologues, les *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σπαρχολογίας*, t. I (1891), p. 454-460. Le savant grec la tirait d'un manuscrit très ancien, certainement du x^e siècle, le cod. 2 de Sainte-Croix. Il ne connaissait pas alors, en donnant cette édition, celle de son prédécesseur, dont il eût pu profiter en quelques endroits, mais, quelques années plus tard, en décrivant ledit manuscrit dans le t. III de sa *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη* (1897), et en rappelant à cette occasion sa propre édition, il porte un jugement très sévère sur celle de Mai, qu'il qualifie de « lacuneuse et de très mauvaise ».

Si aucune de ces deux éditions n'a été connue de nos spécialistes, ce n'est pas faute d'avertissement. Un recueil documentaire universellement connu, le *Dictionnaire de théologie catholique*, a mentionné l'une et l'autre, l'une à l'article *Iconoclisme* (par C. Emereau), où était indiquée l'édition de Papadopoulos-Kérameus, l'autre à l'article *Nicéphore de Constantinople* (par R. Janin), où était indiquée l'édition de Mai. Ces mentions ne sont pas dans le corps de l'article — c'est peut-être un tort — mais seulement dans la bibliographie, qu'on n'a pas consultée avec une attention suffisante. A défaut de ces mentions discrètes, il y en a d'autres, très explicites, celles-là, qui ont échappé — comment? pourquoi? — à l'enquête de nos spécialistes. En effet, j'ai personnellement, par trois fois — je m'excuse de le rappeler — attiré l'attention sur ce document : d'abord dans mon article : « Quelques témoignages byzantins sur la primauté romaine » (*Echos d'Orient*, t. XXX (1931), pp. 423-424), où je cite un extrait, d'après l'édition de Papadopoulos-Kérameus; j'y indique les anciennes éditions latines ci-dessus (à l'exception de la première, celle de 1603, que je n'avais pas encore repérée); ensuite, dans mon article : « Nicéphore de Constantinople et la primauté romaine » (*L'Unité de l'Église*, t. IV, nov.-déc. 1935, p. 546), où je mentionne les deux éditions; enfin dans un recueil qui doit être à la portée, comme instrument de travail, de tout byzantiniste : *Les Regestes des Patriarches de Constantinople* (voir « Nicéphore I^{er} », dans les remarques finales, où sont les références, fasc. II, 1936, p. 39-40). J'y explique que cette pièce ne peut prendre place dans la série des « actes » de Nicéphore, parce qu'il est postérieur au temps de son patriarcat.

Ces observations achevées, revenons à notre document.

Des deux éditions que nous avons signalées, la seconde est assurément la meilleure, l'ouvrier étant pour le moins aussi bon et le manuscrit utilisé étant meilleur. Si celle de Mai est déficiente, c'est que l'éditeur

ne pouvait connaître ni même soupçonner le manuscrit de Sainte-Croix, tandis que Papadopoulos-Kérameus a fait son édition en ignorant celle de Mai, qu'il pouvait connaître et qui, en quelques endroits, aurait pu lui être utile. Lacuneuse, l'édition romaine l'est assurément, car il y manque un long passage qui tient une page dans l'édition de Papadopoulos-Kérameus : il consiste en une suite de citations des Pères commentant la parole de saint Paul : *Conservez les traditions que vous avez reçues soit par écrit, soit sans écrit*. Leur absence ne nuit absolument en rien au sens du document et à la suite des idées. Comme autres lacunes, il y a à signaler, au chapitre VII, les mots *Δοκήτων καὶ Εὐτυχιτῶν* qu'il faut placer après *Μανιχαίων* dans la désignation des ancêtres des iconomaques; au chapitre IX, le mot *κατὰ* (p. 458, l. 26 dans P.-K.), qui manque dans Mai; à la fin du chapitre X, la proposition : *καὶ ἤδη καὶ διὰ τοῦτο τοῖς κανόνσιν ὑπόκεινται*. Au chapitre VI, les deux éditions sont différemment lacuneuses et se complètent mutuellement : dans l'édition romaine, à l'endroit où est indiquée la présence au VI^e concile œcuménique « des autres trônes apostoliques et archiératiques », il manque après *ἀρχιερατικῶν θρόνων* les mots *διὰ τε τῶν συνοδικῶν γραμμάτων καὶ οἰκειῶν τοποτηρητῶν, εἷς ἐχρήσαντο αὐτοὶ οἱ ἀρχιερεῖς πρὸς τὸ ἐπιτελεσθῆναι τὴν σύνοδον*. Par contre, immédiatement après ce texte, il manque dans Pap.-Kér. plusieurs mots qui sont dans Mai et que nous soulignons ici : *ἥς (i. e. συνόδου) καὶ ἐν τῷ ὄρω οἱ νῦν ἀποστήσαντες ὑπέγραψαν, τὰ τε ιδιόχειρα αὐτῶν πατήσαντες (καὶ ἑαυτοὺς ἀναθεματίσαντες deest in Mai) καὶ τὴν ἐπ' αὐτοῖς ...* Au chapitre IV, il manque dans Pap.-Kér. la désignation numérique du concile : *τετάρτου*. Enfin, Pap.-Kér. est à corriger à la p. 459, l. 19, où l'on lit *Διὰ τούτων πάντων ἕνεκεν*. A la place de *διὰ*, il faut *διό* (c'est pourquoi), comme dans Mai.

Après cette brochette de remarques sur le texte édité, où sont négligées les variantes minimales (synonymes, interventions de mots), passons à l'analyse du document. Voyons d'abord le titre : *Les Douze Chapitres de notre saint Père Nicéphore patriarche de Constantinople par lesquels sont confondus les chefs de l'apostasie qui ont attaqué notre foi à nous chrétiens et repoussé l'« économie » faite dans la chair et pour notre salut du Seigneur Christ notre Dieu — d'où il résulte qu'ils se trouvent selon les divins canons et les lois conformes à la religion étrangers à la sainte Église de Dieu, de sorte qu'il ne leur est pas permis de prendre la parole à l'église ni au tribunal commun et public*.

Il est à noter que ce titre est précédé dans l'édition de Pap.-Kér. de cet autre : *σύμβολον πίστεως*. Celui-ci ne saurait évidemment lui

convenir; il est du reste absent de l'édition romaine. C'est sans doute originellement une indication marginale employée comme point de repère et passée ensuite dans le texte.

Le chapitre I^{er} établit le principe général de l'autorité de l'Église qui s'exprime par la tradition soit écrite, soit non écrite. Les chapitres II, III et IV exposent que les nouveaux hérétiques sont condamnés par les conciles I^{er}, III^e et IV^e, qui professent la nature humaine du Christ que détruit leur prétention de déclarer le Christ ἀπερίγραπτος. Le chapitre V s'appuie sur le canon du VI^e concile (*in Trullo*), qui interdit d'employer des icônes représentant l'« Agneau » et ordonne de les remplacer par des images du Christ. Le chapitre VI rappelle le II^e concile de Nicée sur les images, véritablement œcuménique à cause de la participation des autres trônes apostoliques, à l'horos duquel ont souscrit ceux qui ont maintenant apostasié et se sont par là anathématisés. Le chapitre VII accuse les iconomaques de nier la réalité de l'Incarnation du Christ et de la tenir pour apparente, à la suite des manichéens, des docètes et des eutychiens, du fait qu'ils déclarent le Christ ἀπερίγραπτος selon son élément humain (κατὰ τὸ ἀνθρωπινόν). Le VIII^e leur reproche d'avoir, dans leur mépris de la tradition, démoli les temples, enfoui les autels, brûlé les images sur les places publiques, brisé les vases sacrés, et avec cela foulé et effacé la croix du Christ, plus criminels envers ces symboles de notre foi que les Juifs et les païens eux-mêmes. Le chapitre IX les accuse d'être les auteurs de la persécution des chrétiens : mutilation des membres, sang versé, morts violentes, chaînes et prisons, faim, exils, confiscations, en y excitant les impies qui étaient au pouvoir par des promesses de longue vie et prospérité, dont l'événement a montré le caractère mensonger. Le X^e les accuse d'avoir corrompu les écrits des saints Pères. Le XI^e leur reproche de s'être séparés de l'Église catholique et d'avoir fait des conenticules schismatiques.

Le XII^e regroupe l'ensemble des articles précédents : par leur apostasie de la foi de l'Église catholique, leur mépris des coutumes, lois et mystères des chrétiens, et par l'anathème jeté par eux contre les saints Pères, ils se trouvent rejetés par les trônes apostoliques et n'ont aucune part avec les orthodoxes, sont sujets à mille peines et anathèmes et sont privés de l'espérance et du salut des chrétiens.

Comme on le voit, cet opuscule n'est pas un écrit de controverse. Aucune discussion, aucune argumentation. C'est un exposé, une liste des crimes et forfaits pour lesquels les chefs de l'hérésie se trouvent rejetés de l'Église catholique. Tous les chapitres commencent par ὅτι

(parce que) et sont suspendus à cette particule causale. C'est une suite d'« attendus » qui appellent une sentence. Et la sentence, la voici.

« A cause de tout cela, même s'ils paraissent quelque jour se repentir de leurs blasphèmes et de leurs crimes, ils ne peuvent pas être reçus de Dieu et de l'Église catholique, car leur repentir n'est pas sincère, quoi qu'ils promettent, mais faux et simulé. Nous savons en effet que telle est la religion des Manichéens dont ils sont les associés et les mystes; ils imposent pour loi et dogme à leurs initiés, s'ils sont surpris par les chrétiens et doivent rendre compte de leur erreur misérable, d'avoir à la nier et à la rejeter, mais ensuite, dès que l'occasion se présente et qu'ils en ont la liberté, de retourner à leur vomissement et de s'attacher à leur erreur et impiété. Aussi, celui qui les reçoit devient compagnon de leur perte et est soumis à mille anathèmes. » Et ici le patriarche invoque l'attitude de l'évêque de Rome envers les iconomaques comme preuve qu'ils sont bien séparés de l'Église catholique. « Qu'ils soient rejetés de l'Église catholique, on en a le témoignage et l'assurance dans les lettres envoyées, il y a peu de temps, par le très saint et très bienheureux hiérarque de l'ancienne Rome, c'est-à-dire du Siège premier et apostolique, et encore dans la conduite de ses topotérètes et apocrisiaires, qui non seulement n'ont point communiqué avec eux, mais n'ont même pas voulu les voir ni les entendre aucunement, et finalement ont refusé de prendre le repas avec eux. »

Et le patriarche de terminer : « A cause de toutes ces choses, nous aussi (c.-à-d. comme les apocrisiaires du pape) nous repoussons la communion et refusons de nous rencontrer avec eux pour ne pas tomber sous le même anathème qu'eux, et nous trouver extérieurs et étrangers aux trônes apostoliques, et — ce qui est pire que tout — déchus du royaume du Christ notre Dieu et condamnés au feu éternel. »

Ce document appelle quelques remarques. Commençons par le situer chronologiquement. Nous avons vu plus haut au chapitre VI que Nicéphore dit que les promesses de longue vie et prospérité faites aux souverains iconomaques ont été démenties par les événements. Il ne pouvait s'exprimer de la sorte tant que Léon V était au pouvoir. C'est donc après la mort de cet empereur que le document a été écrit. Les dernières lignes de la conclusion permettent de préciser en quelles circonstances. Elles expriment en effet le refus très net du patriarche de communier avec les chefs de l'hérésie et même de converser avec eux. Or, on sait qu'après la mort de Léon V (25 déc. 820), le nouvel empereur invita les orthodoxes à une discussion avec les chefs de l'hérésie pour arriver à un accord, ou du moins à un *modus vivendi*.

Son idée à lui, pour le moins au début, était de laisser chacun libre de vénérer ou de ne pas vénérer les images, comme étant chose indifférente, pourvu seulement que rien ne fût changé dans la capitale où aucune image ne devait plus paraître ². Les iconophiles ne pouvaient accepter un tel compromis.

On connaît le refus des évêques et des higoumènes orthodoxes par la lettre que Théodore Studite écrivit en leur nom ³. Notre document manifeste celui de Nicéphore. Le patriarche, d'un ton ferme et décisif, repousse catégoriquement tout contact avec les hérésiarques. Ils sont hors de l'Église; on ne doit point les rencontrer ni même espérer leur conversion. Ces invitations à la paix religieuse eurent lieu dans les premiers mois de 821. On peut même préciser la circonstance, à savoir la vacance du trône patriarcal, mars-avril 821. C'est alors en effet que les conditions étaient les plus favorables. L'apaisement apporté par le changement de régime devait se prolonger et se compléter à l'occasion du changement de patriarcat. On a du reste une indication de Théodore Studite qui ne permet pas de s'écarter du premier trimestre 821. Dans une lettre écrite sur la fin de la guerre civile soulevée par Thomas le Slave, Théodore, à l'occasion d'une nouvelle invitation impériale à discuter avec les iconoclastes, rappelle celle qui a été faite par le basileus régnant (Michel II), il y a trois ans, *πρὸ τριῶν ἐτῶν* et le refus qu'il y a opposé, et aussi celui du patriarche ⁴. Or Thomas le Slave fut pris et supplicié au milieu d'octobre 823 ⁵. On voit que les trois ans ne sont pas même achevés depuis l'avènement de Michel II. Il est donc nécessaire de placer l'opuscule de Nicéphore à la fin de l'hiver ou au début du printemps 821, et sans nul doute, dans la circonstance de la vacance. Il suit de là que l'ambassade mentionnée ne peut être que celle du pape Pascal I^{er} sous Léon l'Arménien. Comme très probablement elle eut lieu en 818, cela correspond au temps marqué par Nicéphore *πρὸ χρόνων τινῶν* (peut-être y avait-il *τριῶν*) ⁶. Cette ambassade ne paraît pas chez les anciens chroniqueurs byzantins, et est passée inaperçue des historiens modernes.

Il reste un dernier point à relever dans l'opuscule de Nicéphore, à

2. *Vita Theodori*, n. 118; *P. G.*, XCIX, col. 221.

3. *Theodori Studitae Epist.* Sirmondi coll., II, 86; *P. G.*, 99, col. 1329-1332.

4. *Sirm.*, II, 129; *P. G.*, t. C., col. 1417 B.

5. *Genesisius*, Bonn, 44-45; *Theoph. Cont.*, Bonn, 47, 70. Cf. Bury, *A History of Eastern Roman Empire from the Fall of Irene bis the Accession of Basile I* (802-867), p. 462-464.

6. Toutefois, la leçon de Pap.-Kér. est *πρὸ χρόνου τινός*, ce qui est indéterminé, mais doit signifier ici : « il y a peu de temps », comme nous avons traduit ci-dessus.

savoir l'opposition irréductible de ce patriarche non seulement à l'iconoclasme, mais aux iconoclastes, déclarés pour toujours séparés de l'Église, à l'égal des Manichéens dont il est vain d'attendre une conversion sincère, qu'on estime impossible.

Cette attitude est à situer dans le cadre des discussions entre orthodoxes sur la conduite à tenir envers les iconoclastes repentants. Au temps de la persécution, Théodore Studite les recevait à pénitence et arrêtaient leur situation canonique, s'ils étaient prêtres ou diacres. D'autres que lui, évêques et prêtres, en firent autant. Une telle conduite fut approuvée au temps de l'accalmie (en 821) dans une réunion du patriarche et de plusieurs évêques, Théodore étant présent ⁷. Mais bientôt un libelle parut, sous forme de lettre encyclique, qui proclamait irrémissible le péché d'iconoclasme et jetait le blâme sur tous ceux qui avaient réconcilié les repentants. On y prétendait que les iconoclastes étaient des manichéens et que c'est une loi pour les manichéens, lorsqu'ils renoncent de bouche à leurs erreurs, de les conserver dans leur cœur, et qu'ainsi toutes leurs confessions étant feintes, on ne doit jamais les recevoir dans l'Église. L'auteur du libelle était un simple moine nommé Théodore. Il envoya son encyclique, bien entendu, à son célèbre homonyme. Dans la réponse qu'il lui fit, celui-ci le reprit vivement sur cette audace qui le faisait s'ériger, lui simple moine, en législateur de l'Église. Sur le fond, il répond ce qui suit : Entre iconoclastes et manichéens il y a une similitude ou assimilation, mais non identité; c'est comme quand l'Apôtre dit que l'avarice est une idolâtrie : l'une n'est l'autre que par similitude; on traite en effet différemment les avares — ils sont nombreux parmi nous, dit saint Théodore — et les idolâtres; de même on ne doit pas traiter les iconoclastes comme les manichéens ⁸. Est-ce à dire que Théodore partageait la même idée que l'auteur du libelle sur la conduite à tenir envers les manichéens? Certainement non, mais il se place sur le plan de l'auteur du libelle. Lui-même, en effet, s'était vivement élevé autrefois contre le décret de Michel I^{er} vouant à la mort tous les manichéens, et il déclare dans une de ses lettres à propos de ce décret que ce qu'il y a à faire pour les hérétiques, c'est, non de les maudire, mais de prier pour eux et de les instruire ⁹. Il était de ces opposants dont Théophane dit, en les blâmant, qu'ils avançaient pour prétexte la conversion

7. Theod. Stud. *Epist.*, Sirm. II, 152; *P. G.*, 99, col. 1473 B.

8. Id., II, 162; *P. G.* 99, col. 1504-1516.

9. Id., II, 155; *P. G.* 99, col. 1481-1485.

possible de ces impies¹⁰. Quant au patriarche Nicéphore, son attitude antérieure à ce sujet est caractérisée par le fait que c'est lui-même, avec son synode, qui avait provoqué l'édit de mort contre les Athingiens et les Pauliciens ou manichéens, par la raison qu'ils étaient inconvertisibles¹¹. On voit ici que son sentiment à leur égard n'a pas varié. Mais on voit en outre qu'il pousse, lui aussi, jusqu'au bout l'assimilation entre iconomaques et manichéens, et qu'à cause de cela il les considère comme définitivement et irrémissiblement rejetés hors de l'Église catholique, toute conversion de leur part ne pouvant qu'être fausse et simulée. Il est juste d'ajouter que cette position extrême de Nicéphore envers les iconoclastes ne concerne que les chefs de l'hérésie et les doctrinaires. C'est d'eux en effet qu'il s'agit dans son opuscule. C'est pourquoi il pouvait approuver la condescendance envers ceux qui n'avaient failli que par faiblesse.

Comme on a pu s'en apercevoir, l'opuscule de Nicéphore que nous venons de présenter est le document-témoin de la prise de position de ce patriarche au lendemain de la mort de Léon l'Arménien et à l'avènement du nouveau souverain qui voulait amener la paix dans l'Église par un essai de rapprochement des solutions extrêmes. Il méritait par là d'avoir une place de choix dans l'histoire de l'iconoclisme de cette période, et bien entendu dans celle de ce patriarche.

Dans un prochain article, nous attirerons l'attention sur un autre écrit de cette période, généralement oublié des historiens, qui ne le cède pas en importance à l'opuscule de Nicéphore, je veux parler de la lettre de Pascal I^{er} à Léon l'Arménien, et, à cette occasion, de la double ambassade de cet empereur au pape et de ce pape au basileus.

V. GRUMEL.

10. Théophane, *Chronographia*, a. 6304, éd. C. de Boor, I, p. 495, l. 1-6.

11. *Ibid.*; cf. V. Grumel, *Regestes...*, n° 384.

LA HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE DANS LE DIOCÈSE DE THRACE

La Thrace. Dans la plus large acception du mot, elle comprenait toute la partie sud-orientale de l'Europe et avait pour limites : au nord l'Ister (Danube), à l'est le Pont-Euxin (mer Noire) et le Bosphore, au sud la Propontide (mer de Marmara), l'Hellespont (Dardanelles) et la mer Égée, à l'ouest le Strymon (Strouma) et, depuis Alexandre le Grand, le Nestos (Mesta). Sous Auguste, cette région qui était devenue possession romaine fut divisée en deux provinces séparées par la chaîne de l'Hémus (Balkan). Entre ces montagnes et la mer Égée on eut la Thrace proprement dite, et au nord, la Mésie. La réorganisation de l'empire romain sous Dioclétien vers la fin du III^e siècle établit le Diocèse ou Gouvernement de Thrace appartenant à la Préfecture d'Orient et dont la capitale était Héraclée sur la Propontide. Il comprenait, du Danube aux mers du sud, six provinces : Scythie, Mésie Inférieure ou II^e Mésie, Hémimont, Thrace, Europe et Rhodope. Les invasions répétées des barbares venus du nord et du nord-est mirent souvent en péril la domination romaine, puis byzantine. Il en résulta, outre une perturbation dans l'organisation civile, un afflux de populations nouvelles, qui se superposèrent aux habitants primitifs, les Traco-Illyriens. Ce furent principalement les Slaves et les Bulgares, mais aussi les Syriens et les Arméniens qu'y fixèrent des empereurs byzantins à partir du VII^e siècle. Le pays devint ainsi une véritable mosaïque de races différentes. Cependant la civilisation hellénique y était nettement prépondérante depuis qu'il avait été gouverné par des souverains de culture grecque, comme les Macédoniens et les Syriens. Sur les côtes du Pont-Euxin, de la Propontide et de l'Égée, des colonies venues de Grèce s'étaient solidement établies depuis le VII^e av. J.-C. et exerçaient une grande influence aux points de vue économique et intellectuel. C'est dans ce cadre que l'Église byzantine étendit son autorité pendant de longs siècles pour ne reculer définitivement qu'au XX^e siècle.

Le christianisme. Il pénétra en Thrace probablement dès le I^{er} siècle. Sans même recourir aux légendes qui font évangéliser le pays par

saint Paul et saint André, on peut tenir pour certain que la nouvelle religion ne tarda pas à se répandre par les colonies grecques où vivaient de nombreux Juifs, comme aussi par la Macédoine, où saint Paul avait établi de florissantes communautés. On trouve l'épiscopat en plusieurs villes, comme Anchialos et Débelto, dès le milieu du II^e siècle (1). D'autres cités avaient probablement fait de même, mais on manque de renseignements précis sur l'expansion et l'organisation du christianisme à ses débuts. Ce que l'on sait du développement qu'il prit dès le I^{er} siècle en Bithynie, province située en face de la Thrace, permet de penser qu'il en fut, au moins partiellement, de même en celle-ci. La dernière peuplade indigène à se convertir fut, au IV^e siècle, celle des Besses, établie dans la région montagneuse autour de Philipopoli. Les Bulgares, envahisseurs païens, n'embrassèrent le christianisme que dans la seconde moitié du IX^e siècle. La population eut souvent à souffrir des invasions, qui firent des prisonniers par centaines de mille, détruisirent ou pillèrent les églises et firent aussi des martyrs. L'exemple le plus frappant est celui de la mise à mort de saint Manuel, métropolite d'Andrinople, de trois autres prélats et de 374 fidèles de cette ville après sa prise par les Bulgares en 813 (2). Les hérésies, principalement le manichéisme et le bogomilisme, exercèrent des ravages contre lesquels réagirent l'Église et l'État, surtout à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e. On vit même un empereur, Alexis Comnène, travailler directement à la conversion des hérétiques.

Les diverses provinces du diocèse de Thrace se glorifiaient de leurs martyrs de l'époque romaine. On possède les Passions de nombre d'entre eux, mais elles n'ont malheureusement pour la plupart qu'une très faible valeur historique (3). Diverses églises se vantaient de posséder des reliques de ces martyrs. Les deux plus célèbres étaient celle de Saint-Alexandre à Drizipara, qui fut pillée et détruite par les Avars en 591 (4) et celle de Sainte-Glycérie à Héraclée.

La vie religieuse fleurit dans ces provinces malgré les invasions et les guerres fréquentes. Les vallées écartées du Balkan et du Rhodope virent s'établir des solitaires; quelques-uns d'entre eux fondèrent des monastères, dont plusieurs sont encore debout. Toutefois la seule région où l'on trouve un groupement sérieux de ces maisons est celle

(1) EUSÈBE, *Hist. eccl.*, v, 19.

(2) CÉDRÉNIUS, Bonn, I, 184-185.

(3) H. DELEHAYE, « Saints de Thrace et de Mésie », dans *Analecta Bollandiana*, xxxi, 1912, 161-274.

(4) THÉOPHYLACTE SIMOCATTAS, vii, 14; éd. de Boor, 270.

du mont Ganos, sur la rive septentrionale de la Propontide, au Nord-Est de la presqu'île de Gallipoli. Ces couvents avaient à leur tête un *prôtos* ou supérieur commun, au moins dès le ^x^e siècle (1). Au ^{xi}^e, ce fut le lieu d'internement du patriarche jacobite d'Antioche, Jean VIII Abdoun (mai 1030) (2) et en 1064 celui d'Ignace, métropolite jacobite de Mélitène (3). Dans le dernier tiers du ^{xiii}^e siècle, le mont Ganos fut habité par le futur patriarche Athanase I^{er} (1289-1293); 1303-1309), qui y fonda probablement un monastère.

Organisation ecclésiastique. Elle fut là comme ailleurs calquée sur l'organisation civile, bien que toutes les villes ne reçussent pas un évêque. A la tête de chaque province il y eut un métropolite établi dans le chef-lieu. Celui d'Héraclée avait l'autorité sur toute la hiérarchie du diocèse ou gouvernement de Thrace. Cette suprématie ne fut pas de longue durée. Le canon 28 du concile de Chalcédoine (451) la lui enleva au profit de Constantinople qui avait été un de ses évêchés suffragants et à qui son rôle de capitale de l'empire permettait toutes les ambitions. Le métropolite d'Héraclée n'eut plus que le privilège de sacrer et d'introniser le patriarche. Il occupait le 3^e rang dans la hiérarchie, après ses collègues de Césarée de Cappadoce et d'Éphèse, qui avaient été à la tête des diocèses du Pont et de l'Asie et avaient été également dépossédés de leur autorité supérieure. Il reçut plus tard les titres de *πρόεδρος τῶν ὑπερτίμων καὶ ἑξαρχος πάσης Θράκης καὶ Μακεδονίας*.

Nous étudierons successivement l'organisation de chacune des six provinces, en faisant remarquer qu'elle a nécessairement varié selon les conjonctures politiques. L'époque où elle fut le plus développée est précisément celle où elle était le plus menacée, c'est-à-dire le ^{xiv}^e siècle, qui voyait les Turcs devenir peu à peu les maîtres de tout le pays, à l'exception des villes côtières. Les métropoles se multiplient, mais on en voit redevenir de simples évêchés suffragants en raison de la diminution du nombre des fidèles. La plupart même disparaissent au ^{xv}^e siècle.

L'installation des Bulgares en Mésie, puis la fondation de leur patriarcat en 927 diminuèrent la juridiction de l'Église byzantine, mais elle s'étendit de nouveau jusqu'au Danube après la disparition du second empire bulgare (1393). Le réveil des nationalités balkaniques au ^{xix}^e siècle fut une nouvelle cause de recul pour le patriarcat de

(1) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, 118.

(2) BARHEBRAEUS, *Patriarchæ Antiocheni*, 77; ed. Abbeloos, I, 429.

(3) *Ibid.*, 98, I, 441-442.

Constantinople. Après la constitution de l'exarchat bulgare en 1870, bon nombre de sièges épiscopaux lui furent enlevés ou contestés. Finalement il ne resta plus en Bulgarie que cinq métropoles grecques dont les titulaires furent chassés en 1906. A cette date, la juridiction patriarcale en Thrace était réduite à la seule partie encore turque. Depuis le traité de Lausanne (24 juil. 1923) et l'échange des populations qu'il prescrivait, elle est limitée à Constantinople et à sa banlieue immédiate. Du moins la Thrace occidentale a conservé sa hiérarchie grâce à son rattachement à la Grèce.

Nos sources d'information sont principalement le *Synecdemus* de Hiéroclès, établi probablement en 535, les Notices épiscopales qui se succèdent depuis celle du pseudo-Épiphane, vers le milieu du VII^e siècle, jusqu'à notre époque. Ces listes se copient souvent les unes les autres sans tenir compte de la situation réelle au moment de leur composition; de plus, diverses copies d'un même manuscrit varient sur plus d'un point, en sorte que ces listes laissent une grande marge d'incertitude. Les pièces officielles (actes des conciles, actes patriarcaux, chartes, etc.) sont naturellement plus sûres et il n'est pas rare de les trouver en contradiction avec les Notices.

I. SCYTHIE.

Cette province, appelée aussi Petite Scythie, par opposition à la Grande qui correspondait plus ou moins à la Russie actuelle, comprenait le territoire situé entre le Pont-Euxin (mer Noire) et le Danube, depuis un point à l'est de Silistrie, jusqu'à son embouchure dans la mer Noire. C'est à peu près ce que l'on appelle aujourd'hui la Dobroudja. Au VI^e siècle, le *Synecdemus* de Hiéroclès (636⁹-637¹⁵) lui attribue quinze cités : Tomis (Anadolchioi, à 3 km. au nord-ouest de Constantza), Dionysiopolis (Balcic), Acrae (Kaliakra), Calatis (Mangalia), Istros (ruines près de Caranasuf), Constantiana (Constantza), Zeldepa (Caralès, près de Balcic?), Tropaion (Adamklissi), Axiopolis (Hinog-Cernavoda), Capidaba (près de Calachioi), Carsos (Hirsova, Hârsova), Trosmis (Iglitsa), Noviodunum (Isacceia), Aegissos (Tulcea) et Halmyris (Zaporjeni).

Au point de vue ecclésiastique, la province jouissait d'une situation particulière et que l'on ne retrouve pas ailleurs. En effet, Sozomène dit que, bien que possédant un grand nombre de villes, de bourgs et de villages, la Scythie, suivant la coutume, n'avait qu'un évêque pour

toute la province (1). Dans la Notice du pseudo-Épiphane, vers 650, Tomis est considéré, non comme métropole, mais comme archevêché autocéphale, le 2^e sur 24 (2). On peut se demander à quel point la juridiction de Constantinople s'exerçait encore sur Tomis quand fut établie cette Notice, le pays étant souvent parcouru par les invasions des barbares. La plus désastreuse fut celle des Bulgares, qui se produisit vers 659-660 et enleva définitivement la Scythie à l'empire byzantin. Le nom de Tomis disparaît en effet complètement de la hiérarchie patriarcale après la Notice du pseudo-Épiphane. Le dernier titulaire connu, Valentinien, est de 549-50 (3).

II. MÉSIE INFÉRIEURE.

La Mésie Inférieure ou II^e Mésie, restreinte après 272 par la création de la Dacie Ripuaire qui la sépara de la Mésie Supérieure ou I^{re} Mésie, comprenait à peu près toute la Bulgarie du Nord, depuis une ligne partant du cours du Vid (anc. Utus), à l'ouest de Pleven, pour aboutir à la mer Noire, et s'étendait au sud jusqu'au Balkan dans la région de Troïan. Elle était limitée au nord par le Danube et la Scythie, à l'est par la mer Noire, au sud par l'Hémimont et la Thrace, à l'ouest par la Dacie Ripuaire. Les Grecs l'appelaient Mysie (Μυσία), nom qu'ils donnaient également à la partie nord-ouest de l'Asie Mineure, ces deux régions ayant primitivement une population de même race.

Le *Synecdemos* de Hiérocès (631-1-9) lui attribue sept villes : Marcianopolis (Devna, à l'ouest de Varna), métropole, Odessos (Varna), Dorostolos (Silistrie), Nicopolis (Stari-Nikup), Novae (Stäcklen), Apiaria (Rehova, Orehova) et Abrittus (Abtat-Kalesi, près de Devedjikoy). Vers le milieu du VII^e siècle, la Notice épiscopale du pseudo-Épiphane indique cette province sous le nom d'Hémimont qui n'était pas primitivement le sien et lui attribue cinq évêchés suffragants : Rodostolos (pour Dorostolos), Transmarisca (Tutrakan, Turtukaïa), Novae, Zekedespa (?) et Skaria (?) (4). A la même époque Odessos est archevêché autocéphale, le 1^{er} sur 34 (5). Cette liste se ressent des bouleversements causés par les invasions. Des évêchés ont disparu,

(1) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.* VI, 21; P. G., LXVII, 1344 C-1345 A.

(2) H. GELZER, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum*, dans *Abhandl. der Königl. bayer. Akad. der Wiss.*, 1 Cl., t. XXI, sect. III, Munich, 1900, p. 535, n° 43.

(3) LEQUIEN, I, col. 1216.

(4) H. GELZER, *op. cit.*, 542, nos 451-456.

(5) *Ibid.*, 535, n° 42.

comme Abrittos, Nicopolis, Novae et Sexantaprista (Roussé, Roustchouk); l'existence de ce dernier est assurée jusqu'au milieu du ve siècle. Transmarisca est connue comme ville ancienne, sur la rive droite du Danube, mais on ne sait où localiser Zedekespa et Skaria.

La conquête de la Mésie, dans la seconde moitié du vii^e siècle, par les Bulgares païens qui s'y installèrent, fit disparaître pour plusieurs siècles l'organisation ecclésiastique byzantine. La métropole, Marcianopolis, fut prise et détruite, probablement en 679, par un tsar dont le nom est resté inconnu. Odessos ne figure plus dans les listes byzantines et on ne le voit paraître, sous son nouveau nom de Varna, que dans une liste de l'époque turque et qui est peut-être de la fin du x^ve siècle; elle est alors la 53^e métropole sur 72 (1). Cependant son existence est assurée plus d'un siècle plus tôt. On trouve en effet un métropolitite de Varna vers le milieu du xiv^e siècle, Méthode, qui prend part à la déposition du patriarche Jean XII Calécas, le 2 février 1347 (2). Rodostolos est signalé au xii^e siècle comme métropole sans suffragant dépendant de Constantinople; la 73^e sur 86, mais sous son nom slave de Dristra ou Drista; elle est toujours indiquée dans la province d'Hémimont (3). Elle est la 86^e sur 112 sous Andronic II (4), la 101^e sur 110 sous Andronic III (5). Tous les autres sièges ont disparu.

Sur les ruines de la province byzantine, les Bulgares, convertis au christianisme dans la seconde moitié du ix^e siècle, établirent un patriarcat national en 927. Détruit par les Byzantins au début du xi^e siècle, il fut restauré en 1204 et anéanti par la conquête turque en 1393. L'Église de Constantinople reprit alors sa juridiction et établit une nouvelle hiérarchie composée de la métropole de Tirnovo, siège du patriarcat bulgare, et de ses trois évêchés suffragants : Tserven, Lovetch et Preslav (5). Depuis lors et jusqu'à la résurrection de l'Église bulgare dans la seconde moitié du xix^e siècle, Constantinople resta maîtresse de la situation.

III. HÉMIMONT.

Cette province tirait son nom du mot Hémus (Balkan). Elle s'étendait entre la mer Noire à l'est, la Mésie Inférieure au nord, à l'ouest la Thrace, dont elle était séparée par le bassin central de la Toundja

(1) MANSI, xxvi, 106 C.

(2) H. GELZER, *op. cit.*, 586, n° 58.

(3) *Ibid.*, 600, n° 107.

(4) *Ibid.*, 608, n° 117.

(5) *Ibid.*, 634, nos 193-196.

(anc. Tonzos) et au sud l'Europe et le Rhodope. C'était en somme à peu près la moitié de la Bulgarie du Sud appelée Roumélie Orientale au ^{xix}^e siècle. Le *Synecdemos* de Hiéroclès (635⁹⁻¹⁴) ne lui reconnaît que cinq villes : Adrianopolis (Andrinople, Edirne), métropole, Anchialos (Anhialo), Debeltos (Stari Debelto), Plotinopolis (Cornopholée, à 3/4 d'heure de Soufli ou Uzunköprü) et Tzoida (?). La Notice épiscopale du pseudo-Épiphrane attribue à la métropole les cinq évêchés suivants : Mésembria (Messimvri), Sozopolis (Sizobol), Plotinopolis, Anastasiopolis (?) et Tzoida (1). C'est par une distraction étonnante du copiste qu'elle fait figurer Anchialos dans la province du Rhodope (2), alors que cette ville se trouvait sur la mer Noire. Ce siège est déjà archiépiscopal, le 18^e sur 34. Debeltos manque à l'appel, on ne sait pour quelles raisons, car les Bulgares n'avaient pas encore occupé le pays. Son existence est certaine à cette époque et on le retrouve dans les listes postérieures. Il faut noter aussi que Mésembria figure à la fois parmi les évêchés suffragants et parmi les archevêchés autocéphales, le 32^e sur 34 (3). La Notice de Léon le Sage, au début du ^x^e siècle, indique dans l'Hémimont trois archevêchés autocéphales et onze évêchés suffragants d'Adrianopolis. Les premiers sont : Brysis (Pinar-Hisar), Carabyzia (? , probablement dans la région de Vize), deux sièges inconnus du pseudo-Épiphrane, et Mésembria; ils occupent les 22^e, 24^e et 42^e rangs sur 49 (4). Anchialos ne figure nulle part dans la liste de Léon le Sage, ce qui étonne, car cette ville est située sur la mer Noire, où les Byzantins étaient ordinairement les maîtres. La Notice 4 de G. Parthey (5) affirme que cet évêché fut d'abord uni à celui de Mésembria; quand celui-ci fut promu métropole, Anchialos devint archevêché. Ce fut probablement au ^{xii}^e siècle, puisque Mésembria figure alors parmi les métropoles, le 83^e sur 100 (6). Si elle eut lieu, cette union est sûrement postérieure au ^{vii}^e siècle, puisque Anchialos est parmi les archevêchés autocéphales dans la Notice du pseudo-Épiphrane. Mésembria s'est maintenue comme métropole jusqu'au début du ^{xx}^e siècle. On ne trouve pas Anchialos dans les listes d'Andronic II et d'Andronic III, mais un manuscrit cité par Goar dit qu'il fut promu métropole par Andronic III (7). Ce n'est

(1) *Ibid.*, 542, nos 445-450.

(2) *Ibid.*, 535, n° 59.

(3) *Ibid.*, 536, n° 73.

(4) *Ibid.*, 551, nos 77, 80, 97.

(5) *Hieroclis Synecdemos et Notitiae graecae episcopatum*, 135.

(6) H. GELZER, *op. cit.*, 586, n° 68.

(7) *Ibid.*, 613.

pas tout à fait exact; on possède en effet le décret d'Andronic II qui l'élève au rang de métropole en décembre 1323, acte confirmé par le patriarche Isaïe (1). Il fut ensuite uni pendant quelque temps à Mésembria (2), mais on trouve un nouvel archevêque, Joseph, nommé le 23 novembre 1381 (3). Il dut reprendre son rang de métropole; on le voit en effet figurer comme tel dans une Notice de l'époque turque, peut-être de la fin du x^ve siècle, 52^e sur 72 (4). Brysis est toujours archevêché autocéphale, le 24^e sur 52, sous Jean Tzimiscès (5), le 16^e sur 49 au xiii^e siècle (6). Les Latins de la IV^e croisade établirent un archevêché de leur rite à Brysis qu'ils appelaient Verissa. Les évêchés suffragants d'Adrianopolis sont dans la liste de Léon le Sage : Sozopolis, Agathopolis (Agtapolu), Debeltos, Trapobyzia (?), Carabos (?), Boukellon (Fikel, Fikla), Scopélos (Eski-Bolos-Hisar), Brysis (Punar-Hisar), Bulgarophygon (Babaeski), Tzoïda (7). La prise de possession par les Turcs pendant la seconde moitié du xiv^e siècle fit disparaître la plupart des éparchies de l'Hémimont. A la chute de Constantinople (1453) il ne restait plus que les métropoles d'Adrianopolis, Mésembria et Anchialos et les évêchés de Sozopolis et Agathopolis, souvent unis.

IV. THRACE.

Cette province correspondait à la partie occidentale de la Bulgarie du Sud entre le Balkan et le Rhodope et débordait sur les cours supérieurs de la Mesta (anc. Nestos) et de la Strouma (anc. Strymon). Le *Synecdemos* de Hiéroclès (635³⁻⁸) lui attribue cinq villes : Philipopolis (Plovdiv), Béroè (Stara-Zagora), Dioclétianopolis (près de Cirpan), Sébastopolis (?), peut-être Hisar au nord de Plovdiv) et Diospolis que l'on a longtemps identifiée avec Iambol, l'ancienne Diampolis des Byzantins, mais dont le site doit être cherché ailleurs. La Notice épiscopale du pseudo-Épiphrane lui reconnaît, en dehors de la métropole, trois évêchés suffragants : Dioclétianopolis, Sébastopolis et Diospolis (8), et deux archevêchés autocéphales : Béroè, le 12^e sur 34,

(1) MIKLOSICH et MULLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, I, 96-98.

(2) *Ibid.*, I, 367, 502.

(3) *Ibid.*, II, 39.

(4) H. GELZER, *op. cit.*, 629, n° 58.

(5) *Ibid.*, 571, n° 87.

(6) *Ibid.*, 592, n° 120.

(7) *Ibid.*, 558, nos 602-613.

(8) H. GELZER, *op. cit.*, 542, nos 426-429.

et Nicopolis (ruines près de Névrokop), qui est le 16^e (1). Nicopolis faisait primitivement partie de la province du Rhodope d'après le *Synecdemos*. La Notice de Léon le Sage, au début du x^e siècle, assignait dix évêchés suffragants à Philippopolis (2). Les trois de la liste du pseudo-Épiphané ont disparu pour faire place à Agathonikia (Paliocastro?, Beltitsa?), Constantia (Hermanli?, Qaramanli?, Kostenetz?), Scoutarion (Uuskudar?), Lititza, qui a conservé son nom, Leucé (Lefke, Capolova?), Dramitza (?), Bleptos (?), Joannitza, Belikia (?) et Boukouba (?). La plupart de ces localités ne peuvent être identifiées.

Il paraît difficile de penser que cette liste correspondait à la réalité, car les Bulgares occupaient une bonne partie du pays au début du x^e siècle. Les deux archevêchés autocéphales, Béroè et Nicopolis, ne figurent pas dans la Notice de Léon le Sage, ni dans celle de Jean Tzimiscès. Béroè était alors aux mains des Bulgares, qui l'avaient prise dans la seconde moitié du ix^e siècle. Un évêché suffragant de Philippopolis, inconnu jusque-là, est signalé en juin 1339 : Hyperpyrakion, dont le site n'a pas été identifié (3). La conquête turque semble avoir fait disparaître assez rapidement la plupart des évêchés. Finalement il ne resta plus de la province que deux métropoles, Philippopolis et Nicopolis, dite alors Névrokop. C'est ce que l'on trouve dans une liste qui est peut-être de la fin du xv^e siècle. Philippopolis est la 26^e sur 72 et Névrokop la 61^e (4). Le métropolitain de la première est dit « exarque de toute la Thrace » (5). Lititza figure comme métropole sous Andronic II (6), la dernière sur 110 sous Andronic III (7), mais les titulaires de cette époque semblent n'avoir été que de simples archevêques d'après les documents patriarcaux. Elle disparut au xv^e siècle, devint une simple exarchie, fut rétablie comme évêché en 1652 et promue métropole en septembre 1855 (8).

[(1) *Ibid.*, 535, nos 53 et 57.

(2) *Ibid.*, 557-558, nos 565-575.

(3) MIKLOSICH et MÜLLER, *op. cit.*, I, 190.

(4) H. GELZER, *op. cit.*, 628, n° 33; 629, n° 67.

(5) *Ibid.*, 637, n° 294.

(6) *Ibid.*, 604, n° 139.

(7) *Ibid.*, 609, n° 136.

(8) *Θρηκικά*, VIII, 1937, 148-149.

V. RHODOPE.

La province de ce nom s'étendait, au sud de la chaîne du Rhodope, entre le cours inférieur du Nestos (Mesta) et une ligne à l'est de l'embouchure de l'Hèbre (Maritza). Le *Synecdemus* de Hiéroclès (634¹-635²) lui attribue sept villes : Trajanopolis (Ilicaköy), métropole, Aenos (Enos. Enez), Maximianopolis (Komotinè ou Gumuldjina), Maronia, qui a conservé son nom, Topiros (Toxotae, Oxilar), Nicopolis (Nikopol, Hisarlik, près de Névrokop) et Kréopyrgos (?). Celle-ci est restée inconnue. Quant à Nicopolis, elle fut rattachée à la province de Thrace après la publication du *Synecdemus*. Vers 650, la liste épiscopale du pseudo-Épiphanè indique la hiérarchie de la province sous le nom d'Europe, probablement par une distraction du copiste. Elle ne reconnaît à Trajanopolis que deux évêchés suffragants : Peros (pour Toperos?) et Anastasiopolis (Bourou-Kalesi) (1). Par contre, il y a cinq archevêchés autocéphales : Maronia, Maximianopolis, Anchialos, Kypséla (Ipsala) et Aenos (2). Nous avons déjà dit que la présence dans cette liste d'Anchialos, ville située sur la mer Noire, ne peut s'expliquer que par une étourderie de copiste. La Notice de Léon le Sage, au début du x^e siècle, indique sept suffragants : Didymoteikhos (nom conservé, Démotika pour les Tures), Makri (nom conservé), Mosynopolis (Serica-Mesina?, Mesin-Kalesi?, Mesoropi?), Poroi (?), Xanthi (nom conservé), et Périthéorion (Yenice-Karasu) (3). Les archevêchés autocéphales sont au nombre de quatre : Maronia, Kypséla, Aenos et Rhysion ou Rhousion (Kesan) (4). Anchialos a disparu à juste titre comme étant étranger à la province. Maximianopolis n'y figure pas, mais il reparait sous Jean Tzimiscès, le 6^e sur 51 (5). Plusieurs de ces archevêchés furent promus métropoles. Didymoteikhos figure sous ce titre, la 96^e sur 100, sous Alexis Comnène (6), mais une autre liste de la même époque l'indique encore comme archevêché (7). En tout cas, Didymoteikhos était sûrement métropole sous Andronic II, la 52^e sur 112 (8), la 44^e sur 110 sous Andronic III (9);

(1) H. GELZER, *op. cit.*, 542, n^{os} 430-432.

(2) *Ibid.*, 535-536, n^{os} 48, 50, 59, 64, 71.

(3) *Ibid.*, 558, n^{os} 576-583.

(4) *Ibid.*, 551, n^{os} 59, 69, 96, 98.

(5) *Ibid.*, 571, n^o 74.

(6) *Ibid.*, 592, n^o 99.

(7) *Ibid.*, 593, n^o 144.

(8) *Ibid.*, 599, n^o 55.

(9) *Ibid.*, 608, n^o 63.

elle s'est maintenue jusqu'à nos jours. Rhousion était métropole vers la fin du ^{xiii}^e siècle, la 79^e sur 86 (1); elle dut disparaître au ^{xiv}^e siècle. Makri se voit promue métropole dans la liste d'Andronic III, la 101^e sur 110 (2); le dernier métropolitain connu est de mars 1354 (3). Maronia eut meilleure fortune. Encore archevêché autocéphale en 1380 (4), elle figure sur une liste de l'époque turque, peut-être de la fin du ^{xv}^e siècle, comme 57^e métropole sur 72 (5). Elle existe toujours. Xanthi, archevêché sous Andronic III (6), fut promu métropole après la mort de cet empereur (7); elle était la 99^e sur 110 sous Andronic III (8). Périthéorion figure dans la même liste, la 95^e sur 110 (9).

L'ancienne province du Rhodope n'a conservé de son ancienne hiérarchie que quatre métropoles : Didymoteikhos, Maronia, Xanthi et Nicopolis. Une nouvelle, Alexandropolis (Dédéagatch), remplace celle de Makri qui, de simple évêché, fut promue métropole après la mort d'Andronic III (10). A la même époque, Périthéorion devint métropole de simple évêché qu'il était (11), mais il a disparu. Nicopolis s'est maintenu jusqu'à nos jours sous le nom de Névrokop. Toutefois, la frontière établie après les guerres balkaniques ayant attribué la ville à la Bulgarie, le siège a été déplacé vers le Sud pour qu'il restât en Grèce.

VI. EUROPE.

Elle comprenait toute la partie sud-orientale de la Thrace, depuis le Bosphore et le Pont-Euxin à l'est jusqu'au golfe de Saros à l'ouest. Elle était limitée au nord par la province d'Hémimont et à l'ouest par celle du Rhodope. C'était de beaucoup la plus favorisée des six provinces du Diocèse de Thrace. Elle jouissait d'un sol renommé pour sa fertilité; elle avait l'avantage de posséder de nombreux ports sur les trois mers qui la baignaient, ce qui lui permettait un commerce actif et fructueux; enfin le voisinage de la capitale, qui lui avait appartenu, lui profitait parce qu'elle était naturellement sa position d'avant-

(1) *Ibid.*, 596, n° 64.

(2) *Ibid.*, 609, n° 130.

(3) MIKLOSICH et MÜLLER, *op. cit.*, I, 535.

(4) *Ibid.*, I, 471.

(5) H. GELZER, *op. cit.*, 629, n° 63.

(6) *Ibid.*, 601, n° 119.

(7) *Ibid.*, 601, n° 130.

(8) *Ibid.*, 609, n° 125.

(9) *Ibid.*, 609, n° 131.

(10) *Ibid.*, 601, n° 137.

(11) *Ibid.*, 601, n° 138.

garde avec le mur d'Anastase et donc l'objet de la sollicitude de l'État. Constantinople ne lui appartenait pas, ayant un régime spécial.

Le *Synecdemos* de Hiéroclès (631^{4b}-634³), lui attribue quatorze villes : Héraclée-Périnthos (Eregli), métropole, Eudoxiopolis (= Sélymbria, Silivri), Arcadiopolis (Lule Burgas), Bizya (Vizye), Panion (Panidos, Barbaros), Oron (près du cap Kocaburnu?), Callipolis (Gallipoli, Gelibolu), Morizos (près de Çataltepe?), Siltike (Siltiköy?), Sausadia ou Sanadia (Urce près de Kavak?), Aphrodisias (Evreşe, Avraşa), Apros (Kermian) et Coelia ou Coelè (Kilitbar).

D'après une coutume ancienne et qui semble particulière à la province, divers évêques gouvernaient deux ou trois diocèses. On le sait par la supplique adressée au concile d'Éphèse (431) par Euprepus de Bizya et Arcadiopolis et Cyrille de Coelè demandant que l'assemblée voulût bien sanctionner cette tradition pour empêcher Fratilas, métropolitain d'Héraclée, passé aux nestoriens, d'ordonner des évêques dans les diocèses qui n'en étaient pas pourvus. Le document montre Héraclée uni à Panion, Bizya à Arcadiopolis, Coelè à Callipolis, Sausadia à Aphrodisias. Le concile décida que cette coutume devait être maintenue (1). Malgré cette approbation officielle, la tradition disparut peu à peu, comme on le voit par les Notices épiscopales. Celle du pseudo-Épiphanes, vers 650, signale cinq archevêchés autocéphales (2) et cinq évêchés suffragants (3). Les premiers sont : Bizya, Arcadiopolis, Sélymbria, Aproi et Drizipara (Kariştiran). Les évêchés sont : Panion, Callipolis, Chersonèse (près d'Hexamil au nord de la presqu'île de Gallipoli), Kyla ou Coelè et Rhedestos (Rodosto, Tekirdagh). On s'étonne de ne pas voir figurer Aphrodisias qui avait déjà un évêque en 451 et qui n'avait certainement pas disparu. La Notice de Léon le Sage, au début du x^e siècle, ne comprend pas moins de six archevêchés autocéphales et de quinze évêchés suffragants. Les archevêchés sont : Bizya, Arcadiopolis, Sélymbria, Mésénè (autre nom de Drizipara), Garella (Karayli?) et Dercos (Tercos) (4). Apros ou Aproi manque pour une cause inconnue, mais il reparait sous Jean Tzimiscès, soixante ans plus tard (5); il est même métropole, la dernière sur 83 (ou 86), sous Manuel Comnène (6). Les évêchés sont :

(1) MANSI, IV, 1478 BE.

(2) H. GELZER, *op. cit.*, 535-536, nos 2, 11, 19, 22, 31.

(3) *Ibid.*, 536-537, nos 120-125.

(4) *Ibid.*, 551, nos 56, 62, 66, 75, 76, 78.

(5) *Ibid.*, 571, n° 83.

(6) *Ibid.*, 587, n° 32; 586, n° 71.

Théodoropolis (?) (1), Medeia (Midye), Rhedestos, Panion, Chersonèse, Callipolis, Chariopolis (Haryabolu), Chalcis (Inecik), Sergentzè (Istranca), Daonion (Eski-Eregli), Madytos (Maydos, Eceabat), Pamphilos (Pavloköy?), Lizicos (?), Métrae (Çatalca) et Tzouroulon (Tçorlu) (2). Vers 1022-1025, Hexamilion est signalé comme suffragant d'Héraclée (3); en réalité c'est l'évêché connu jusque-là sous le nom de Chersonnèse. Sous Manuel Comnène (1143-1180), Madytos et Sélymbria sont métropoles sans suffragants (4). Sous Andronic III, il y a, en dehors d'Héraclée, cinq métropoles : Apros, Madytos, Arcadiopolis, Sélymbria et Ganos, siège qu'aucune liste n'avait encore signalé (5). De plus cinq métropoles furent créées peu de temps après : Bizya, Medeia, Garella, Rhédestos et Callipolis (6). Hexamilion et Tzouroulon sont archevêchés autocéphales (7). Aussi ne faut-il pas s'étonner que sous Andronic III (1328-1341) on retrouve les dix métropoles du règne précédent. Toutefois on peut se demander si ces listes correspondaient bien à la réalité. Quoi qu'il en soit, le déclin était proche, en même temps que s'intensifiait la conquête turque. Une liste, qui est peut-être de la fin du x^v^e siècle, ne donne plus, en dehors d'Héraclée, que trois métropoles : Sélymbria, Medeia et Ganos (8). A la même époque, Héraclée a six évêchés suffragants : Rhedestos, Panion, Callipolis, Péristatis-Myriophyte (Sarköy et Mürefte), inconnus jusqu'alors dans les Notices, Métrae, Athyra (Büyük-Çekmece), évêché également nouveau (9). Le regroupement de la hiérarchie avait ainsi ramené plusieurs métropoles au rang de simples évêchés et d'autres éparchies avaient vu le jour. Au xvi^e siècle, on note qu'Héraclée, qui avait eu jadis dix-sept suffragants, n'en possédait plus que cinq (10). En 1715, la situation était la suivante : cinq métropoles : Héraclée, Bizya, Medeia, Selymbria, Ganos-Chora. Celle de Dercos ne figure pas sur la liste, mais elle existait certainement à cette époque. Les cinq évêchés suffragants sont un peu différents : Callipolis-Madytos, Myriophyte-

(1) Localité non identifiée, probablement la forteresse bâtie par Justinien (PROCOPE, *De aedif.*, IV, 11; Bonn, III, 305, 1. 10).

(2) H. GELZER, *op. cit.*, 552, n^{os} 157-172.

(3) G. PARTHEY, *op. cit.*, 103, n^o 141.

(4) H. GELZER, *op. cit.*, 586, n^{os} 55, 70.

(5) *Ibid.*, 599-600, n^{os} 64, 81, 102, 103, 115.

(6) *Ibid.*, 601, n^{os} 125, 127, 128, 133, 134.

(7) *Ibid.*, 601, n^{os} 141, 142.

(8) *Ibid.*, 629, n^{os} 53, 57, 68.

(9) *Ibid.*, 633, n^{os} 173-179.

(10) *Ibid.*, 638, n^o 4.

Péristasis, Metrae-Athyra, Tyroloé-Serention (1), Serention (2). La liste officielle de 1855 contient cinq métropoles : Héraclée, Dercos-Néochorion, Bizya-Medeia, Sélymbria, Ganos-Chora (3). Callipolis deviendra métropole en 1901. Une nouvelle métropole sera constituée en 1897 sous le nom de Quarante-Églises (Kirkkilissé, Kirklareli). Tyroloé sera promue métropole en 1907, Métrae-Athyra en 1914, Myriophyte-Péristasis en 1917.

Les événements consécutifs à la guerre de 1914-18 et à l'expédition malheureuse de l'armée grecque en Asie Mineure (1920-1922) ont amené un bouleversement complet dans la hiérarchie ecclésiastique de la province d'Europe. Le traité de Lausanne (24 juillet 1923), en imposant l'échange des populations, en dehors des habitants de Constantinople et de sa banlieue immédiate, a fait disparaître toutes les éparchies, sauf celle de Dercos. Encore celle-ci a-t-elle été réduite à quelques paroisses.

R. JANIN.

(1) Tyroloé = Tzouroulon.

(2) *Syntagmation* de Chrysanthé, Targoviște, XI.

(3) RHALLI et POTLI, *Σύνταγμα τῶν θεῶν καὶ ἱερῶν κανόνων*, v, 514.

ISIDORE DE KIEV ET LA MÉTROPOLE DE MONEMBASIE

Les études qui, au cours des trente dernières années, ont été consacrées à Isidore de Kiev, ont mis en relief les liens intimes et prolongés qu'il eut avec le Péloponnèse. Ceux-ci ne sauraient nous surprendre, car l'on sait maintenant, grâce surtout aux travaux du regretté cardinal G. Mercati (1), que le futur prélat déploya longtemps dans la célèbre presqu'île une activité de premier plan soutenue par la faveur des despotes de Morée et l'audience du milieu. Il y comptait au reste de nombreux amis et quelques parents. Aussi, bien que son éducation et son instruction se soient faites à Byzance même (2), peut-on raisonnablement admettre, avec le pape Pie II et un autre humaniste italien (3), qu'il naquit dans la Péninsule.

C'est en tout cas là que le jeune moine (4) fit l'apprentissage de la vie publique; ses premiers écrits en témoignent amplement. Or, parmi ceux-ci, il en est trois qui ont lié très étroitement son nom à la métropole de Monembasie. Ce sont :

1. Une Εὐχὴ ἐπιβατήριος εἰς τὴν πόλιν Μονεμβασίαν. Sans date précise.

2. Deux rapports au patriarche de Constantinople Joseph II, datés l'un de 1426-28, l'autre de 1429.

Ces trois documents font parler à la première personne un seul et même métropolitain de Monembasie. Le premier nous conserve le texte même de la prière traditionnelle que, nouveau pasteur, le prélat prononça sur son peuple au jour de son entrée solennelle dans sa ville épiscopale; les deux autres, postérieurs d'une quinzaine d'an-

(1) Cf. G. MERCATI, *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno e codici a lui appartenuti che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana* (= Studi e Testi, 46). Roma, 1926. Cité ci-après : G. MERCATI, *Scritti*.

(2) C'est ce que lui rappelle expressément un confrère et ami. Cf. G. MERCATI, *Scritti*, p. 156¹³⁻¹⁴ (voir aussi p. 24, 102).

(3) *Ibid.*, p. 11, n° 1 et 12 n° 2.

(4) On ne sait pas dans quel couvent Isidore prit l'habit monastique. Mais on a conjecturé, non sans vraisemblance, que ce dut être à Monembasie même dans le couvent de Saint-Michel et des Saints-Anges. Cf. *Ibid.*, 22, 30, 56.

nées, protestent longuement auprès de la direction centrale de l'Église contre les usurpations du métropolite de Corinthe qui a enlevé à son voisin, avec l'assentiment du saint-synode, les évêchés suffragants de Maïna et de Zéména.

Comme ces trois textes, conservés dans le Vatic. gr. 914 et le Vatic. Palat. gr. 226 (5), laissent de soi penser que leur auteur et le prélat qu'ils mettent en avant ne sont qu'une même personne, les premiers savants à en avoir eu connaissance en ont déduit au premier moment que la métropole moréote avait eu, dans la première moitié du x^v^e siècle, un titulaire du nom d'Isidore. Sp. Lambros (6) et G. Mercati dans un premier travail (7) concluaient dans le même sens sans mettre ou se refusant à mettre une relation quelconque entre ce personnage et son homonyme de Kiev. Le moine Isidore, l'auteur des lettres conservées dans le cod. Paris. gr. 914, un moréote de destin inconnu, aurait donc occupé ce siège au début du x^v^e siècle.

Cependant W. Regel, qui édita une partie de la susdite correspondance (8), et P. Pierling (9) avaient sans hésitation identifié le personnage avec son homonyme de Russie. C'est à cet avis que s'est rangé définitivement Mgr G. Mercati (10) après qu'il eut constaté qu'Isidore n'était pas seulement le copiste mais l'auteur et du discours inaugural d'intronisation et des deux recours au patriarche. Or cette nouvelle position comportait une restriction capitale : Isidore épistolier, rhéteur et canoniste, puis métropolite de Kiev et cardinal, de surcroît lui aussi moréote, n'a jamais régi l'Église de Monembasie. Moine dans l'un des couvents de cette éparchie, l'écrivain aurait prêté sa plume au pasteur du jour dont il serait ainsi distinct.

Voici, en bref, les raisons justifiant cette opinion :

1. Nulle part, dans les nombreuses sources où est nommé Isidore avant sa promotion à Kiev, il n'est fait mention de son premier épiscopat, mention qui eût entraîné l'insertion avant l'énoncé de son nom de cette formule : ὁ πρῶτον (= ποτὲ) Μονεμβασίας.

(5) Ces documents et les manuscrits qui les contiennent ont fait l'objet d'une étude approfondie de G. MERCATI, *Scritti*, p. 9-17.

(6) Νέος Ἑλληνομύθιον, IV, 1907, p. 485.

(7) G. MERCATI, *Lettere di un Isidoro arcivescovo di Monembasia e non di Kiev*, dans Bessarione, XX, 1916, p. 200-207.

(8) Cf. W. REGEL, *Analecta byzantino-russica*, Petropoli, 1891, p. xli-1 et 59-71. Je signale que la troisième lettre (p. 63), adressée à un métropolite de Média, dut l'être à Néophyte le successeur du remuant Mathieu déposé en 1405 pour s'être insurgé contre le patriarche Mathieu. D'après des documents inédits.

(9) Cf. P. PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège*, I, Paris, 1896, p. 7-10.

(10) G. MERCATI, *Scritti*, p. 10-13.

2. Pour signaler son passage à la tête de l'Église de Russie, Syropoulos (11), qui nous en informe, eût dû employer le terme *transféré*, non *ordonné*.

3. Dans l'hypothèse de l'identité des deux Isidore, il s'ensuivrait que le futur cardinal se serait trouvé être évêque depuis 1413. Comment imaginer qu'en 1459 et 1460 il eût encore eu la force d'entreprendre de fatigants voyages pour prêcher et organiser la croisade? Comment surtout admettre qu'après son attaque d'apoplexie le cardinal, privé de la parole, ait pu se trainer à pied jusqu'à Saint-Pierre pour le solennel transfert du chef de saint André?

4. Les deux rapports dont il est question ci-dessus révèlent chez le prélat signataire un tel entêtement, une telle liberté de paroles que l'on voit malaisément le patriarche Joseph choisir comme chef d'une Église de l'extérieur un prélat aussi frondeur et si peu maniable que son opposition à l'autorité centrale l'aurait obligé à démissionner de son premier évêché.

5. Le silence du synodicon de l'Église de Monembasie où cet Isidore n'apparaît pas! Au reste la longue et élogieuse notice consacrée par ce document liturgique à Cyrille porte à penser que le pasteur qui régit l'Église moréote de 1413 à 1429 au moins fut ce dernier. Ce qui ne laisse guère de place pour Isidore.

Mgr G. Mercati, revenant sur la question, a depuis réaffirmé avec décision cette manière de voir (12). Et c'est à elle que je me suis rallié dans une ancienne étude (13).

A ces raisons multiples M. D. Zakythinos vient d'opposer un refus catégorique (14). A son sens le dossier littéraire d'Isidore ne le présente pas seulement comme une personnalité de premier plan intimement mêlé aux affaires du Péloponnèse et plus directement à celles de l'Église de Monembasie. Tout ce qu'il a écrit à l'avantage de cette dernière l'a été, non sur commande, pour le service d'un supérieur hiérarchique, mais spontanément pour la défense d'intérêts personnels. En conséquence, aucune des raisons invoquées ne nous obligerait à refuser à Isidore, futur métropolite de Kiev, la qualité qu'il eut très jeune, de métropolite de Monembasie. Ordonné en 1412-13

(11) Voir *infra*, note.

(12) G. MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone... ed altri appunti...*, Città del Vaticano, 1931, p. 242.

(13) V. LAURENT, *La liste épiscopale du synodicon de Monembasie*, dans *Echos d'Orient*, XXXII, 1933, p. 152, 153.

(14) D. A. ZAKYTHINOS, *Μανουήλ Β' ὁ Παλαιολόγος καὶ ὁ καρδινάλιος Ἰσιδωρος ἐν Πελοποννήσῳ*, dans *Mélanges Octave et Melpo Merlier*, III, Athènes, 1957, p. 45-69 (surtout p. 65-69).

pour ce siège, il n'aurait quitté son éparchie, pour une cause inconnue, qu'en avril 1430 (15).

Après avoir reconsidéré mûrement le problème, il m'est impossible de faire place à Isidore de Kiev dans la liste épiscopale de Monembasie. Les objections formulées par Mgr G. Mercati n'ont en effet pas été toutes également réfutées et il est d'autres considérations qui rendent invraisemblable la présence du futur cardinal sur le siège de Monembasie.

Voyons les points essentiels :

Le silence du Synodicon ! Ces sortes de documents sont lacuneux ! Je l'ai assez souligné chaque fois que j'ai eu à m'en occuper. L'absence du nom d'Isidore ne signifierait dès lors rien contre le fait qu'il fut ou non métropolite de Monembasie. Le savant grec ajoute qu'elle a été voulue *in damnationem memoriae*, Isidore ayant été le farouche unioniste que l'on sait. — Ce point de vue est contestable. Il méconnaît d'abord un fait d'importance, c'est que les additions faites au cours du x^v^e siècle au texte ancien dont la liste s'arrêtait en 1397 ont une portée officielle, en ce sens qu'elles furent faites avec l'agrément du chef de l'Église locale pour l'usage liturgique. L'initiative de nommer ou de taire les noms des pasteurs décédés ne pouvait être laissée au calligraphe chargé d'établir le codex en usage au Dimanche de l'Orthodoxie (16). Or il n'apparaît pas que dans la seconde moitié du x^v^e siècle, époque durant laquelle fut compilé le second volume, la réaction orthodoxe ait pu proscrire la mémoire de l'ancien cardinal († 1463). De 1460, en effet, jusqu'à la conquête turque (1520) l'Église de Monembasie, alors sous domination vénitienne, se trouva dans la mouvance de celle de Rome et il est difficilement croyable qu'on y ait tu un nom qui pour les Moréotes restait une référence. Au reste, si le silence en question avait une rai-

(15) *Ibid.*, p. 64. Comme je le souligne plus bas, cette date est inexacte. Elle est en effet tirée d'un écrit où Isidore, interprétant à l'intention d'une princesse l'oracle touchant le mur de l'Hexamilion, dit être en l'année 6939. On ne s'est pas aperçu que ce millésime couvre tout l'espace de temps, qui, dans le calendrier julien, va du 1^{er} septembre 1430 au 31 août 1431. La note du Vatic. gr. 610, où Isidore parle d'un sien voyage à Constantinople à la date du 13 avril 1430, ne saurait donc être tenue ni pour le dernier témoignage de son séjour dans le Péloponnèse, ni pour la date de son départ définitif. Celui-ci a bien pu se placer en 1431, sinon plus tard. La seule chose certaine c'est qu'il se trouvait au couvent de Saint-Démétrius, dans la capitale, le lundi 30 mars 1433, quand il eut ce rêve qu'il s'est complu à nous raconter. Texte incomplet dans G. MERCATI, *Notizie...*, p. 522, 523. Noter que la date donnée est certaine, le 30 mars ne tombant un lundi, dans la première moitié du x^v^e siècle, qu'en 1405, 1411, 1422, 1433 et 1439 ! Cette dernière année ne saurait convenir et les trois premières ne peuvent entrer en ligne de compte.

(16) Cf. Échos d'Orient, XXX, 1931 p. 70-72 ; XXXII, 1933, p. 130 avec la note 4 385-388.

son confessionnelle, pourquoi le synodicon, non content de nommer un autre insigne artisan de l'Union des Églises, Dosithée, lui décernerait-il un éloge insolite (17)? Dès lors, puisque, dans ce dernier cas, le réflexe orthodoxe n'a pas joué, le silence du synodicon ne saurait s'expliquer, car, après avoir gouverné près de vingt années l'Église de Monembasie, Isidore, dont les rapports montrent avec quelle âpreté il eût su défendre ses intérêts, eût été immanquablement commémoré. Dès lors, puisque le synodicon n'en souffle mot, c'est qu'il n'a pas été ce pasteur bienfaisant qu'il fait parler dans ses deux Mémoires.

Après Mgr G. Mercati, j'ai appuyé sur le fait que, vu le ton et les dimensions de l'éloge (18) qui lui sont consenties par le synodicon, le prélat qui occupa le siège de Monembasie de 1412-3 jusqu'à 1429 et plus fut Cyrille. M. Zakythinos (19) m'accuse ici d'avoir, pour faire place à ce dernier, renversé l'ordre du synodicon qui, selon lui, serait : Acace, Dosithée, Joseph et Cyrille. Cette énumération pêche par omission, car en fait je n'ai rien bouleversé du tout, la vraie suite s'établissant ainsi : Acace, *Cyrille*, Dosithée, Joseph et *Cyrille*, ces deux derniers noms étant nettement détachés de ceux qui précèdent par une formule de notation chronologique et devant dès lors appartenir à une époque nettement postérieure (20). Si Cyrille n'avait pas remplacé Acace dont l'épiscopat, commencé en 1397, et toujours en cours en 1405, a pu aisément durer jusqu'en 1412, si Dosithée, comme je crois l'avoir montré (21), fut transféré à Monembasie dès 1431, on ne voit pas comment un épiscopat éphémère d'un an ou deux eût mérité au premier de ces prélats les larges éloges dont le couvre le synodicon.

Dans la perspective de M. Zakythinos, Isidore, évêque démissionnaire de Monembasie en 1430, serait devenu higoumène du couvent de Saint-Démétrius à Constantinople jusqu'à sa nomination à Kiev en 1436. Or les textes qui, durant ces six années, le mentionnent ne font pas la moindre allusion à sa dignité épiscopale. Cette objection est d'une gravité exceptionnelle, car il ne peut s'agir d'un silence ordinaire. Il est inconcevable que dans leurs rapports officiels, ou privés avec l'ancien métropolite, ses interlocuteurs n'aient *jamais*

(17) V. LAURENT, *loc. cit.*, p. 132 (texte de l'éloge) et 155-158 (commentaire).

(18) *Ibid.*, p. 132.

(19) D. ZAKYTHINOS, *loc. cit.*, p. 67, : 'Ο πατήρ Laurent, διὰ τὰ πληρώσει τὸ χάσμα, τὸ δημιουργούμενον μεταξύ τῶν ἐτῶν 1405 καὶ 1437, ἀνατρέπει τὴν τάξιν.

(20) Ainsi Joseph, prédécesseur du dernier prélat mentionné, Cyrille, est donné (voir ci-dessus, p. 46 n. 2) comme métropolite de Monembasie à la date du 20 octobre 1483.

(21) V. LAURENT, *La succession épiscopale du siège de Trébizonde au Moyen Age (additions et corrections)*; dans 'Αρχαῖον Πόλεως, XXI, Athènes, 1956, p. 92-94.

souligné d'un mot même voilé sa dignité récente et, dans sa nouvelle condition de moine, toujours latente. Ainsi les instruments diplomatiques destinés à accréditer ce clerc auprès d'une assemblée éminemment ecclésiastique, le concile de Bâle, le présente seulement comme *honorandissimus in sacris monachis abbas* (22). Comment peut-on admettre un instant que la chancellerie impériale, si sourcilleuse sur la qualité de ses aprocrisiaires, n'ait pas fait la moindre allusion à un titre qui eût mis Isidore sur un pied d'égalité avec les Pères auprès desquels on l'accréditait? Mais, il y a mieux! La délégation grecque une fois de retour à Byzance, son chef, Démétrius Paléologue Métouchitès (23), rendant compte de sa mission devant l'empereur, le sénat et le saint-synode, désigne comme suit son collaborateur immédiat : ὁ σὺν ἡμῖν τιμιώτατος παπᾶς κύρ 'Ισιδωρος (24). Pourquoi, du moment que l'orateur choisissait de situer Isidore dans la hiérarchie cléricale, le met-il au rang des simples prêtres, comme le fait au reste Syropoulos lui-même dans la suite de son récit (25)? On ne parle pas ainsi d'un évêque devenu moine, certes, mais aussi chef d'une importante communauté et mêlé d'une manière aussi ostentatoire à la vie publique. Autre silence éloquent! Le moine Marc (26), un ancien condisciple et un ami cher, en congratulant longuement le nouveau métropolite de Kiev, lui parle comme à quelqu'un qui accède pour la première fois à la dignité épiscopale; s'il ne s'était agi que d'un transfert, son propos, le propos d'un confrère en religion, ne se serait pas contenté de répéter à satiété, en enveloppant son compliment d'amples conseils, que l'élu était digne de l'honneur qui lui échouait; il eût inmanquablement ajouté qu'il en avait déjà fourni de longues et abondantes

(22) Cf. G. HOFMANN, *Orientalium documenta minora* (Concilium Florentinum. Documenta et scriptores. Series A. Vol. III, fasc. 3), Roma, 1953, p. 7²⁹ (lettre du patriarche) et surtout 18¹¹⁻¹² (chrysobulle impérial).

(23) Nous avons déjà présenté ce personnage ici même, t. XV, 1957, p. 196-206 (voir p. 202, 203 ce qui est dit de sa mission à Bâle).

(24) S. SYROPOULOS, *Historia vera unionis non verae*, Hagae Comitum, 1660, p. 24.

(25) *Ibid.*, p. 24-34. Certes l'évêque qui se faisait moine devait en droit strict perdre jusqu'au souvenir de son ancienne dignité. Pour l'y aider, les règlements ecclésiastiques lui enlevaient jusqu'au pouvoir de dire la messe. A plus forte raison lui était-il interdit d'abandonner sa nouvelle profession pour remonter sur un siège. On comprendrait que pour souligner cet abaissement les documents officiels aient traité Isidore en simple moine. En fait, sur ce point comme sur tant d'autres, la pratique du xve siècle s'était bien relâchée. Non seulement on voit d'anciens prélats recouvrer, avec leur activité pastorale, leur dignité d'évêque, mais l'Eglise elle-même n'hésite pas à accorder contre l'usage, en présence du patriarche, les honneurs de la sépulture épiscopale à des évêques morts sous la bure. Double cas, celui du métropolite Anthime de Hongrovalachie et celui de Jean Holobolos de Gotthia cité par le patriarche Grégoire III à Marc d'Éphèse, dans *P.G.*, CLX, col. 100 AB.

(26) Texte de sa lettre de félicitations dans G. MERCATI, *Scritti*, p. 154-156.

preuves. Même réserve de la part de Bessarion qui le met de surcroît sur le même pied qu'un simple moine de leurs amis (27).

Ce silence total que rien ne lève, ni l'intimité ni l'intérêt général ni la flatterie, n'a qu'une explication : jusqu'en 1436, c'est-à-dire jusqu'à sa désignation par l'empereur pour la métropole de Kiev, Isidore ne fut jamais que moine.

C'est cette situation qu'interprète Syropoulos lorsque, parlant du départ d'Isidore pour son siège de Russie, il le désigne par ces mots : τῷ Ῥωσίας πρὸ μικροῦ χειροτονηθέντι (28). Ce dernier terme a une valeur technique sur la portée de laquelle un fonctionnaire ecclésiastique comme le grand ecclésiarque ne pouvait se tromper. En aucune source authentique, un évêque transféré d'un siège à l'autre n'est dit *ordonné* pour ce siège. Le langage du droit canonique est sur ce point d'une conséquence remarquable; il emploie les termes : *transféré* ou *promu* s'il est question d'un siège de rang supérieur.

Toutes ces considérations, auxquelles il serait loisible d'ajouter plusieurs autres de moindre importance (29), ne valent évidemment pas l'affirmation pure et simple qu'Isidore, le futur métropolite de Kiev, n'occupa jamais le siège de Monembasie. Mais, si aucune source ne nous le dit expressément, c'est de toute évidence que la question n'avait pas à être posée. En revanche, tout ce que nous apprenons du personnage donne l'impression irréversible qu'Isidore ne fut pas évêque dans son pays. L'objection faite contre cette thèse, objection selon laquelle l'auteur et le copiste des trois documents mentionnés au début de cette note, devrait s'identifier au métropolite de Monembasie qu'ils mettent en scène, ne saurait la dissiper; elle ne tient au reste pas compte des cas parallèles (30) offerts par la littérature byzan-

(27) Cf. L. MOHLER, *Kardinal Bessarion*, III, Paderborn, 1942, p. 435: Ματθαίω καὶ Ἰσιδώρῳ ἱερομονάχοις. Sur l'identité de cet Isidore avec Isidore de Kiev, voir L. MOHLER, *op. cit.*, I, p. 44.

(28) S. SYROPOULOS, *op. cit.*, p. 45.

(29) Mgr G. Mercati, *Scritti*, p. 9, avait déjà remarqué que le métropolite, signataire du recours au patriarche Joseph II, n'était pas péloponnésien. Cette conclusion semble étayée par les deux passages (261³³ et 277⁹) où le prélat déclare être dans la Péninsule depuis 14 et 16 ans. Cette manière de s'exprimer se comprend mal entendue d'Isidore qui y séjournait habituellement depuis bien plus longtemps. N'y était-il pas né? — Évêque en 1412-13, Isidore aurait vu le jour vers 1380. Je doute, malgré la robustesse proverbiale des gens de sa race, qu'en 1460, à près de 80 ans, il eût pu fournir les courses harrassantes qu'exigea de lui la préparation de la croisade. — A la fin de l'année 1430, Isidore, se trouvant encore en Morée, eût dû démissionner et être remplacé avant le printemps suivant. La chose est possible mais n'en donne pas moins à penser, d'autant que Syropoulos, *op. cit.*, p. 10¹⁰, signale, en février 1431, la présence à un conseil impérial du métropolite de Monembasie, certainement autre qu'Isidore, sans faire allusion à sa promotion récente.

(30) La pratique de faire rédiger des pièces officielles par des secrétaires ou des écrivains

tine. C'est pourquoi l'article de M. Zakythinos, si instructif sous d'autres rapports, me paraît aberrant sur ce point d'importance. Ma conviction reste entière qu'Isidore, le futur cardinal ruthène, ne fut jamais métropolitain de Monembasie.

V. LAURENT.

en renom est courante à Byzance. Pour des cas de discours inauguraux lors de l'installation d'un évêque, composés par d'autres que par l'intéressé, voir G. MERCATI, *Scritti*, p. 10, n. 1; un cas de document synodal (tome), où le patriarche d'Antioche, qui n'est pas l'auteur, parle à la première personne, dans G. MERCATI, *Notizie*, p. 241, 252.

NOTES D'HISTOIRE ET DE CHRONOLOGIE BYZANTINES

I

Démonstration navale vénitienne devant Constantinople. 1302. VII. 21-22.

Au livre IV de son Andronic Paléologue, chapitres xvii-xxii, Georges Pachymère raconte comment, vers Pâques (22 avril) 1302, Michel IX Paléologue, fils et associé au trône de l'empereur Andronic II, conduisit en Asie mineure une expédition malheureuse contre les Turcs, et comment, abandonné par ses mercenaires alains, il dut quitter furtivement son quartier général de Magnésie, se repliant sur Pergame (1). Au milieu du récit, à la fin du chapitre xix, il nous dit que l'empereur ne put pas donner à son fils, au moment critique, l'assistance et les instructions demandées, empêché qu'il était par des troubles dans l'Église et par des désastres qui se produisirent fort près de la capitale (τῆδε). Et Pachymère promet qu'il racontera ces événements quand il aura terminé l'histoire des Alains (2). Effectivement les troubles ecclésiastiques, qui commencèrent avec la démission du patriarche Jean XII Cosmas (1303, VI, 5-21) (3), remplissent les chapitres xxvii-xxxvi, c'est-à-dire toute la fin du livre IV, tandis que les chapitres xxiii-xxvi sont consacrés aux désastres politiques et militaires. Les chapitres xxv et xxvi racontent la défaite et la mort du grand hétériarque Mouzalôn, battu par les Turcs à Bapheus, près de Nicomédie, le 27 juillet 1302. Les chapitres xxiii et xxiv contiennent le récit dont la date fait l'objet de cette note.

Une escadre vénitienne, dit Pachymère, comprenant treize galères de la Commune et sept corsaires — il les appelle pirates — pénétra dans la Corne d'Or, un samedi à midi, et jeta l'ancre en face du Palais

(1) PACHYM., t. II, p. 310-22 (Bonn). — Pour les corrections à la chronologie établie par le P. Pierre Poussines, voir Pia SCHMID dans *Byzantinische Zeitschrift*, 51 (1958), 82-86.

(2) *Ibid.*, p. 316, 2-6.

(3) Pour la date, voir V. LAURENT dans *REB.*, 7 (1949), 147 et *BZ.*, 51, p. 85, note 17

(des Blachernes). Elle était, nous apprennent les sources vénitiennes, commandée par Belletto Giustinian (4). Les Vénitiens firent tout le mal qu'ils purent aux riverains et mirent le feu à certaines meules de paille qui se trouvaient là, ceci par dérision plus que pour la valeur qu'elles représentaient. Enfin, comme on ne pouvait rien contre les murs de Constantinople, les corsaires, la nuit même (αὐτονοχτεῖ) firent une descente dans l'île du Prince (5), s'emparèrent d'un certain nombre de Grecs, parmi lesquels des réfugiés d'Asie mineure qui venaient juste d'échapper à l'invasion turque, et les ramenèrent devant Constantinople. Le commandant vénitien fit torturer ces malheureux sous les yeux de l'empereur. A ce spectacle Andronic, ému de pitié, céda aux exigences de l'ennemi. Car les Vénitiens étaient venus, — Pachymère le dit, au début de sa narration, — « le même mois et le même jour que l'an passé (πέρυσσι), mais non pas de nouveau pour le même motif. Non, cette fois c'était à cause des biens séquestrés après l'incendie qu'ils avaient allumé alors » (6). En écrivant les mots soulignés, Pachymère se contredisait lui-même. En effet, d'après lui et tout aussi bien d'après les chroniqueurs vénitiens, l'action de Belletto Giustinian eut lieu en été 1302, et les sources diplomatiques confirment leurs affirmations. Andrea Navagero ajoute qu'une ambassade grecque — son chef était le moine Maxime (7) — avec pleins pouvoirs de traiter, s'embarqua sur les galères vénitiennes. Ser Belletto était de retour à Venise au début de septembre. Le 12 du mois le sénat lui adjoignit Marino Morosini, Gratone Dandolo et Nicolò Malipier, pour négocier la paix avec les Grecs (8). Le doge Piero Gradenigo la signa le 4 octobre, l'empereur Andronic III le 7 mars suivant. Mais l'incendie allumé précédemment par les Vénitiens, et le séquestre

(4) Continuateur d'Andrea DANDOLO, Muratori, t. XII, col. 409 C-D. Chronique latine anonyme, dite par erreur *Chronicon Iustiniani*, cod. Marcian. lat. X 36^a (colloc. 3326), f. cxix^v; ci-après, Document 5. Enrico DANDOLO, cod. Marcian. It. VII 102, coll. 8142 f. 63^v. M. A. SABELLICUS, *Rerum Venetarum Decades*, Dec. II, Lib. I, Venise, 1487, f. 1, III^v; Bâle, 1661, p. 189. Andrea NAVAGERO, *Storia Veneziana*, Muratori, t. XXIII, col. 1012 B-D. — Sur Federigo di Federigo Giustinian, dit Belletto, K. HOPF a rassemblé bon nombre de renseignements dans son article *Giustiniani, Venetianer in Griechenland* (ERSCH-GRUBER, *Allg. Encykl. d. Wissensch. u. Künste*, t. 68, Leipzig, 1859, p. 303-308; v. p. 303-304). Reste à voir dans quelle mesure les sources citées en note justifient son exposé.

(5) Allusion probable à cet épisode dans une délibération du Grand Conseil de Venise, du 26.IV.1313; Venise, Archivio di Stato, Maggior Consiglio, Presbyter, f. 95 (alias 94); copie, f. 262^v (alias 224^v); signalée, HOPF, *art. cit.*, p. 304, note 14. Ci-après, Document 4.

(6) PACHYM., t. II, p. 322, 13-16.

(7) Le nom de l'ambassadeur se trouve dans le traité de paix du 4.X.1302; *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, t. I, Venise, 1880, p. 12-16, n^{os} 7 et 8.

(8) G. GIOMO, I « Misti » del senato della repubblica Veneta, 1292-1331, Venise, 1887, p. 289, n^o 187, d'après Venise, Arch. St., Senato, Misti, 1, f. 169^v, dit par erreur « 11 septembre ». Ci-après, Document 1.

de leurs biens à Constantinople qui s'ensuivit, ainsi que la rupture ou plutôt le non-renouvellement de la trêve veneto-grecque, conclue le 25 juillet 1285 pour une durée de dix ans (9), sont des événements bien connus et dont la date ne fait pas le moindre doute. Le dimanche 22 juillet 1296, Ruggiero Morosini et Marco Michiel incendièrent la colonie génoise de Péra, sans épargner les maisons des Grecs, sujets d'Andronic (10). Pour dédommager ceux-ci l'empereur confisqua l'avoir des Vénitiens à Constantinople. Pachymère rapporte ces événements à leur juste place, aux chapitres XVIII et XIX du livre III, et Pierre Poussines n'a pas eu de peine à en fixer la date précise (11). Par ailleurs, entre 1296 et 1302, Pachymère ne mentionne aucune opération navale vénitienne. Son *πάλιν* et son *τότε* opposent donc les faits de l'année 1302 à ceux de l'année 1296, et son *πέρυσι* est un *lapsus calami*. Le terme correct aurait été *πρότερον*. Tel est, croyons-nous, le mot de l'énigme qui dérouta Nicéphore Grégoras et que le P. Poussines n'essaya pas de résoudre, tandis qu'Édouard de Muralt proposa une solution grammaticalement inacceptable (12). — La démonstration navale de Belletto Giustinian dans la Corne d'Or, qui commença le samedi 21 juillet 1302, à midi, continua et se termina le lendemain, dimanche 22 juillet, six années, jour pour jour, après l'incendie de Péra par Ruggiero Morosini et Marco Michiel.

DOCUMENTS

1

Venezia; Archivio di Stato, Senato, Misti, I, f. 63^v (olim 169^v).

1302. Die XII septembris. — Capta.

Quod per dominum ducem et consiliarios et capita eligantur tres sapientes qui eis uidebuntur, qui tres sapientes et dominus Beletus Iustiniano sint cum ambaxiatore Imperatoris, et scribant uel scribi faciant treguam. et scripta ipsa treguia cum ipsa ueniant ad istud consilium. uerumtamen si quando scribetur ipsa treguia aliquod emergetur dubium ueniant hic in isto consilio ad declarationem sumendam.

(9) TAFEL-THOMAS, *Urkunden, etc.*, t. III, p. 322-39, n° 378.

(10) PACHYM., t. II, p. 237-42; NAVAGERO, Muratori, t. XXIII, col. 1008 E-1009 A. Continuateur d'Andrea DANDOLO, Muratori, t. XII, col. 406 A-D. Marin SANUDO, *Vite de' Duchi*, Muratori, t. XXII, col. 578 C-D. Enrico DANDOLO, cod. Marcian. It. 8142, f. 60^v-61, ne mentionne pas Marco Michiel, mais nomme Giovanni Soranzo et Menego Schiavo.

(11) PACHYM., t. II, p. 845-46; E. DE MURALT, *Essai de chronographie byzantine*, t. II, p. 468, n° 7.

(12) Grégoras (VI 11 : t. I, p. 207-10, Bonn), qui suit Pachymère, raconte les deux épisodes l'un à la suite de l'autre, en même temps que l'expédition de Michel IX en Asie Mineure.

Capta.

Quod ambaxiator Imperatoris possit prouideri sicut uidebitur domino duci, consiliariis et capitibus de xl.

Marinus Maurocenus.

Gratonus Dandolo.

Nicolaus Maripetro.

2

Ibidem, f. 65 (olim 171)

1302. Die xxvii septembris. — Capta.

Quia pax Romanie est pro facta, ita quod non expedit domino Fiofio Maurexino habere secum dominum Rugerium Fuscarenum, capta fuit pars, quod mandetur eidem ser Rugerio quod stet cum suis galeis circa partes Culfi sicut sibi uidebitur pro securitate nostrorum.

3

Ibidem.

1302. Die secundo octubris. — Capta.

Quod dominus dux, consiliarii, capita, et isti sapientes qui interfuerunt isti tractatui, possint complere et firmare treugnam cum imperatore Greco-rum sicut lectum est, uel circa.

4

Venezia, Arch. St., Maggior Consiglio, Presbyter, f. 95 (olim 94).

1313. Item die xxvi aprilis.

Item quod fiat gratia Iacobo Orsilio quondam Georgii, burgensi Constantinopolis, quod, cum dictus eius pater fuerit captus cum aliis nostris fidelibus ab imperatore Constantinopolis, tempore concordie domini Karuli, et accepta fuerint eidem omnia sua bona per ipsum imperatorem, ualoris yperpera MMC, et hoc quia noluit recedere a nostra fidelitate, ymo potius uoluit carcerem et mortem, et etiam receperit maximum dampnum ualoris plus quinque millia yperperorum, quando nobilis uir Belletus Iustigniano

Après le récit du premier (1296), il passe au second (1302), disant qu'il eut lieu « l'été suivant » (p. 208, 5). De Muralt, qui date correctement les deux faits (p. 468, n° 7 et p. 479, n° 14), essaie de sauver l'autorité de Pachymère en traduisant πέποι par « l'année suivante », ce qui est impossible, car le mot conservait, et conserve encore, dans la langue vivante (πέποι) son sens classique. De plus, cette violence faite au lexique ne sauve rien, car Pachymère, par son πάλιν et son τότε oppose bien la démonstration vénitienne de 1302 à un autre épisode dont les héros furent aussi des Vénitiens, non des Alains, comme voudrait de Muralt.

iuit capitaneus ad insulam uocatam Principo, quod propter eius fidelitatem concedatur eidem Iacobo in uita sua una domus de domibus de Constantinopoli que sunt in ruga pelipariorum, cum hac conditione quod si quo tempore ipse Iacobus satisfactus esset de dictis dampnis, quod teneatur ei tantum, quantum haberetur et reperiretur annuatim pro fictu ipsius domus, de dictis bonis que recipiet.

Et hoc consuluerunt nobiles uiri Nicolaus Lauredano et Marcus Turello.

5

Venezia, Biblioteca Marciana, cod. Marcian. lat. X 36^a, f. cxix^v.

Hoc tempore, propter nouitates quas Constantinopolitanus imperator inferre cotidie Venetis non cesabat, excelsus dux aliquarum galearum et lignorum numero xxiiii tam in Veneciis quam in locis subditis fecit armatam, de qua dominus Beletus Iustiniano fuit in capitaneum destinatus, qui nauigans Constantinopolim, sentiens duriciem imperatoris quam contra Venetos egerat, statim multos Grecos quos ceperat conspectu omnium laqueo suspendi mandauit, et postea multa caxalia et mansiones, que extra muros Constantinopolis erant, in totum cremauit. uidens uero imperator preffatus animositatem capitanei antedicti ad concordium declinauit, dampnis tunc illatis Venetis primitus resarcitis. hiis gestis capitaneus repatriaui.

II

Dernière ambassade grecque à la Horde d'Or (1341).

Vers la fin de l'hiver 1340-41, au plus fort de la polémique entre Barlaam de Calabre et Grégoire Palamas, ce dernier s'apprêtait à quitter Thessalonique et à rejoindre Constantinople, pour comparaître devant le patriarche Jean Calécas et son synode. Écrivant à Grégoire Acindyne, alors son ami et son compagnon dans la lutte contre Barlaam, il annonce son intention de faire le voyage avec l'empereur (1). Andronic III, qui s'était installé à Thessalonique en novembre 1340, en partit à la fin de l'hiver, et après un arrêt prolongé à Didymotique, arriva dans sa capitale, pas longtemps avant le 20 mai (2). Nous ignorons si Palamas voyagea effectivement avec la cour; mais il prit, comme l'empereur, la route de terre. Passant par Andrinople, nous dit son panégyriste, le patriarche Philothée Kokkinos, il envoya

(1) Θεολογία, 24 (1953), 582, 1-2.

(2) IOANN. CANTAC. II, 38 : t. I, p. 541, 13-16 (Bonn). NICEPH. GREGOR. XI, 9, 5 : t. I, p. 554, 8-555, 5 (Bonn). Rentré à Constantinople Andronic passa 20 jours au Palais. Il se transféra au monastère des Hodèges avant le 10 juin, pour y implorer sa guérison. D'où le terme *ante quem* de son arrivée, proposé dans le texte.

une lettre à son ami David Dishypatos, moine au monastère de Mesomilion, fondé par Grégoire Sinaïte, en Bulgarie, dans la région de Sozopolis, l'invitant à venir à Constantinople. Quand cette lettre arriva au monastère le destinataire n'y était plus. Alarmé par des rumeurs inquiétantes, qui prédisaient une invasion prochaine des « Barbares », il était parti pour Constantinople (3). C'était Acindyne qui l'avait alerté; sa lettre, heureusement conservée, nous apprend que les « Barbares » étaient plus précisément des « Scythes », archéologisme courant pour désigner les Mongols du Kipčak ou de la Horde d'Or (4). Les bruits sinistres qui couraient à leur sujet n'étaient pas dénués de fondement, loin de là, bien qu'en fin de compte l'invasion n'ait pas eu lieu, comme nous l'apprend Philothée. Acindyne, dans sa lettre à Dishypatos, rapporte qu'une fille (illégitime) d'Andronic III, qui était au nombre des épouses du grand khan Özbek (1313-1341), avertit par lettre les Byzantins du danger qui les menaçait. Il ne dit pas à qui la lettre était adressée et comment il en eut connaissance. Mais, étant donné la personne de celle qui écrivait, et le contenu de la missive, qui intéressait avant tout le gouvernement, on peut supposer que la princesse s'adressait à l'empereur son père, et que le public, y compris Acindyne, fut informé du contenu par suite d'une indiscretion et, naturellement, avec un retard plus ou moins notable. Le pli dut parvenir à destination quand la cour demeurait à Thessalonique. Pour parer au danger Andronic III et son ministre, le grand Domestique Jean Cantacuzène, envoyèrent en mission auprès du grand khan un Thessalonicien, Cydonès, le père de Démétrius, l'écrivain et homme d'État. Le fils a rendu un hommage ému au dévouement patriotique et à l'habileté diplomatique du père dans la supplique en forme oratoire qu'il adressa, six ans plus tard, à Cantacuzène, devenu empereur (5). Il parle de l'ambassade en deux endroits, au

(3) *Gregorii Palamae Encomium*, auctore PHILOTHEO Constantinopolitano, *P. G.*, t. 151, col. 597 A-C. Cf. *Orientalia Christiana Periodica*, 23 (1957) 122-124.

(4) La lettre est analysée dans *Or. Christ. Per.*, loc. cit.

(5) Démétrius CYDONÈS, *Correspondance* (éd. R.-J. Loenertz), t. I, Vatican, 1956, p. 1-10. Je renverrai aux paragraphes de cette édition. — J'ai daté le discours — mieux vaudrait dire la supplique — de 1347, le croyant postérieur à l'entrée de Jean Cantacuzène à Constantinople. Dans *Dumbarton Oaks Papers*, 11 (1957), p. 162, n. 144, M. Ihor Ševčenko le déclare antérieur, pour trois motifs : 1° Cydonès a encore des ennemis à craindre (§ 13, p. 7, 1); 2° Cantacuzène a reconquis « des villes » (§ 1, p. 1, 13), mais il n'est pas question de « la Ville », Constantinople; 3° la mère de Cydonès prie encore pour que Cantacuzène « devienne et soit appelé souverain de tous les peuples » (§ 16, p. 8, 36-37). Ces objections, assurément, méritent une réponse. *Ad primum* : Les ennemis en cause sont des ennemis personnels, comme Cydonès en eut avant, pendant et après le règne de Cantacuzène; il mentionne leurs attaques éventuelles comme un motif pour Cantacuzène de l'aider, et d'ainsi prévenir ou déjouer ces

paragraphe 5 et au paragraphe 17 du discours. Nous traduisons d'abord ce dernier, qui nous renseigne sur le terme du voyage et sur le but de la mission :

« Mon père est allé au-delà des Portes Caspiennes en qualité d'ambassadeur. Il a plaidé courageusement notre cause devant ces Scythes qui ont coutume de dirimer à la pointe de l'épée les débats judiciaires. Il a détourné de notre patrie un châtement grave, et que nous avons mérité. On vit alors, pour la première fois, les Scythes céder à l'éloquence. Oubliant leur cupidité, ils renoncèrent même à ce qui leur revenait en droit. Pareille conduite n'est-elle pas une énigme pour quiconque connaît leurs archers redoutables, leurs escadrons capables de couvrir les plaines les plus vastes, leur avidité qui dépasse tout cela? Mieux encore; il les persuada de conclure avec nous, qui avions des torts à leur endroit, un traité d'alliance, les obligeant à faire la guerre pour nous, et à leurs propres frais. Eux, qu'on payait si cher d'ordinaire pour qu'ils s'abstiennent seulement de vous attaquer! »

Dépouillées des euphémismes qui en obscurcissent le sens, et des archéologismes qui travestissent les réalités de l'époque, ces lignes veulent dire à peu près ceci : La cour de Byzance avait contracté envers l'empire mongol du Kipčak ou de la Horde d'Or, certaines obligations, probablement pécuniaires, et n'y avait pas satisfait. Irrité, le grand khan menaçait des représailles. La diplomatie de Cydonès père, ambassadeur grec, obtint que les Mongols, au lieu du territoire grec, envahissent celui d'un état voisin et ennemi — la Bulgarie, pour sûr — et s'y dédommageassent eux-mêmes, et à leur façon.

L'invasion mongole dont parle Démétrius Cydonès est-elle la même que celle dont parlent Philothée Kokkinos et Grégoire Acindyne, celle qu'on redoutait au printemps 1341? Oui, sans aucun doute. La date est impliquée dans le premier passage où Démétrius parle de l'ambassade de son père, au paragraphe 5 de son discours. — Il vient de raconter comment son père, plaçant toute sa confiance dans Jean Cantacuzène, servit ce dernier (et en sa personne, l'empire) au point de négliger la gestion de son patrimoine. L'amitié du puissant ministre lui semblait, dit l'orateur, garantir suffisamment l'ave-

attaques. *Ad secundum* : A l'endroit cité, devant « villes » il y a l'article déterminé. D'ailleurs le paragraphe 1 rappelle seulement, par manière d'exorde, le triomphe de Cantacuzène, que Cydonès célèbre dans l'autre discours à Cantacuzène. *Ad tertium* : l'occupation de la capitale ne rendit pas Cantacuzène maître de tout l'empire, tel qu'il était à la mort d'Andronic III. Sans parler de l'Acarnanie, de l'Étolie, de l'Épire, d'une partie de la Macédoine que tenaient les Serbes, ni de Chios, prise par les Génois, Thessalonique, où vivait la famille de Cydonès, reconnu Cantacuzène seulement en automne-hiver 1349-50; la mère de Cydonès avait donc ses motifs pour prier, comme le dit son fils.

nir des siens. En quoi il ne se trompait pas. Quand, au retour de son voyage au Kipčak, la maladie le terrassa, le grand Domestique l'entoura des soins les plus touchants, et après la mort il mit ses richesses et son autorité au service de la famille, que menaçaient des parents cupides et les suppôts d'une justice proverbiallement corrompue, partielle et vénale :

5. Et quand la Destinée, irrésistible et insensible, nous joua cette tragédie amère et inhumaine; quand, après cette ambassade lointaine et pleine de périls sans nombre, elle l'emporta, loin de son épouse, de son foyer, de ses enfants, c'est toi qui voulus bien mettre tout en œuvre pour que, revenant de là-bas, il rentrât chez nous en bonne santé; c'est toi qui le consolais dans sa maladie, qui le pleuras quand il fut mort; toi dont les actes réalisèrent ses espoirs et tes promesses. Tu fis reculer les fauves altérés de sang qui, nombreux, après sa mort, nous assaillaient de toutes parts, cherchant à mordre; tu parus décidé à ne pas tolérer qu'on nous dévorât sous tes yeux. Au contraire, par tes lettres, avec ton argent, et en ne manquant pas une occasion de manifester ton empressement tu affermis sur ses bases notre maison chancelante. Et quand je m'adressais à toi tu m'accueillais avec humanité; tu me fis l'honneur de me recevoir souvent; tu m'écoutais discourir et tu me commandais, si j'avais besoin de quoi que ce soit, de le dire hardiment. Aussi bien cette conduite, empereur, et l'aide qu'ainsi tu portais aux faibles, ne te méritèrent pas seulement la bienveillance divine; les hommes, pareillement, célébraient tes louanges et priaient pour toi, parce que tu réalisais, même après leur mort, les espoirs de ceux qui avaient espéré en toi, et parce que tu restais fidèle, au delà du tombeau, à ceux que tu avais aimés vivants.

6. Après quoi tous auraient dû, comprenant où était le salut public, et ayant trouvé l'homme qui eût été un père plutôt qu'un empereur, chasser loin d'eux ces êtres qui causaient leur ruine (6) et ne pas se perdre eux-mêmes pour complaire à ces gens-là...

Le raisonnement par où commence le paragraphe 6 suppose que les faits rappelés dans le paragraphe 5 étaient tout récents quand la mort d'Andronic III (1341. VI. 15) obligea « tout le monde », c'est-à-dire *in concreto* la régente Anne Paléologue et ses conseillers, à opter, soit pour le grand Domestique Jean Cantacuzène, soit pour l'opposition, menée par le patriarche Jean et le grand-Duc Alexis Apocauque. L'invasion mongole dont parle Philothée Kokkinos et que redoutait Grégoire Acindyne est celle-là même que Cydonès père eut pour mission de prévenir et prévint effectivement, s'il faut en croire son

(6) Dans l'édition, annotant le mot *ῥητοράν* (p. 3, lin. 20), j'ai écrit : « Alexius Apocaucus? Ioannes Caleca patriarcha? » Il aurait fallu : « Ioannes Caleca patriarcha et Alexius Apocaucus », comme prouve le pluriel *ἐκείνοις* à la ligne suivante. — A la page 3, lin. 1, au lieu du *ταῦτά* des manuscrits lire *ταῦτά*.

filis. Mais sur ce dernier point les doutes sont permis. La mort d'Özbegekhan (1341) et les troubles civils qui suivirent eurent peut-être autant et plus d'influence sur les événements que l'éloquence du diplomate grec (7).

Quoi qu'il en soit, Cydonès père mourut, au retour de son ambassade, dans les derniers mois du règne d'Andronic III, loin de Thessalonique où demeurait sa famille, dans une ville où séjournait Jean Cantacuzène et donc la cour impériale : à Constantinople, en mai-juin 1341 ou plutôt encore à Didymotique, en avril-mai. Cette date acquise peut rendre des services dans la datation et l'interprétation de certaines lettres de Cydonès, sans compter l'intérêt historique que présente le fait même de la dernière ambassade grecque auprès d'un souverain de la Horde d'Or.

III

Occupation de Ténédos par les Vénitiens : octobre 1376.

A la date du 26 juillet 1376 sont enregistrées, dans les *Deliberazioni miste* du sénat de Venise, les « Mesures prises pour protéger les galées marchandes contre les galères génoises, que l'on signale nombreuses dans toute la Romanie : le capitaine de la Mer doit escorter les galées de Romanie jusqu'à Négrepont et même Constantinople, où il prendra tous les renseignements qu'il pourra obtenir sur les intentions des Génois » (8). Les « galées marchandes » ou « galées de Romanie » sont celles qui partaient chaque été de Venise pour le « voyage de Romanie ou de Tana », et le « capitaine de la Mer » est Marco Giustinian de San Polo, rentré — ou sur le point de rentrer — de Constantinople, où il avait imposé, par une démonstration de force, à Jean V Paléologue le renouvellement du traité — expiré le 1^{er} février 1375 — qui réglait les relations de la république avec l'empire grec (9). Marco Giustinian, capitaine général de la Mer, escorta effectivement, avec les dix galères

(7) B. SPULER, *Die Goldene Horde*, Leipzig, 1943, p. 98-99.

(8) F. THIRIET, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie*, I, Paris et La Haye, 1958, p. 145, n° 581, d'après Venise, Arch. St., Senato, Misti 35, f. 127. Pour le nom du capitaine de la Mer, Marco Giustinian, v. p. 142, n° 575, du 12 mars 1376.

(9) *REB.* 16 (1958) 230. Ni la teneur ni la date précise du traité de 1376 ne sont connues, mais le fait est certain : « Post ultimas treugas firmatas 1376... » lisons-nous dans les instructions pour l'ambassadeur vénitien chargé, le 8 mars 1392, de faire renouveler la trêve avec l'empereur Manuel II (qui, manifestement, considérait comme nul et non avenu le traité conclu, en juin 1390, avec l'usurpateur Jean VII); Venise, Arch. St., Senato, Misti 42, f. 47; Thiriet, p. 193, n° 809.

destinées à la garde de l'Adriatique, les galères marchandes de Romanie jusqu'à leur entrée dans la mer Noire. Il vint ensuite croiser dans la mer Égée et peut-être dans l'Adriatique, pour retourner à Constantinople au moment où on y attendait les galères de la mer Noire, c'est-à-dire en octobre. Cette date précise, qui nous est fournie pour la première fois par le texte authentique, récemment publié, de la Chronique de Daniele di Chinazzo, nous donne par voie de conséquence celle de l'occupation de Ténédos par les Vénitiens (10). L'entreprise, inspirée peut-être par Carlo Zeno (11), fut exécutée par Marco Giustinian, avec l'assistance de Donato Tron, commandant des galères marchandes de Romanie, que le capitaine général était venu attendre à Constantinople, en octobre 1376. Cette date, suffisamment précise, et désormais sûre, aidera à mieux comprendre et à fondre en un récit unique les données des chroniques italiennes, des chroniques brèves byzantines, et de quelques autres sources, comme la lettre de Démétrius Cydonès, à Jean Lascaris Calophéros, écrite en automne-hiver 1376-1377, qui parle de l'occupation de Ténédos comme d'un fait accompli, mais encore récent (12).

R.-J. LOENERTZ

(10) « ... miser Marcho Zustignan da San Polo, che in quel tempo era chapetanio de diexe galie a la varda del Colfo... dubitandosse de le galie da marchado ch'el Comun de Venexia mandava ogni anno in Romania çoè ala Tana vene verso Venexia per inschontar le dite galie e trovale e aconpagnale in fina in lo Mar Maor... Et al tempo ch'el pensava che le galie da marchado dovesse tornar in driedo el dito miser Marcho tornà in Chostantinopoli et aspetale là, e questo fo de otubrio 1376... »; DANIELE DI CHINAZZO, *Cronica de la guerra de Veneciani a Zenovesi* (Deputazione di storia patria per le Venezie, Monumenti storici, N. S., vol. XI), Venezia, 1958, p. 19. Le texte, établi avec une fidélité scrupuleuse par V. Lazzarini, a été publié après sa mort, sans notes ou presque, sans titres courants, sans que les lignes soient comptées, sans rien qui facilite l'emploi au lecteur.

(11) IAC. ZENUS, *Vita Caroli Zeni*, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XIX, Parte vi, 1931-31, p. 12-15. Le biographe (et petit-fils) de Carlo Zeno est seul à parler de ce rôle. Malgré le caractère romanesque de son récit, il doit contenir des éléments historiques puisés à bonne source. Il connaît, par exemple, le voyage d'Andronic IV à la Porte Ottomane, qui est attesté aujourd'hui par la chronique brève n° 47 de Lampros-Amantos.

(12) G. CAMMELLI, *Démétrius Cydonès. Correspondance*, Paris, 1930, n° 25, lin. 27. Dans le tome II de mon édition, qui est sous presse, la lettre porte le n° 167 et fait partie du livre XVIII.

NOTES CHRONOLOGIQUES
SUR LES LIVRES II ET III
DU *DE ANDRONICO PALAEOLOGO*
DE GEORGES PACHYMÈRE

Les recherches que nous avons effectuées sur la personne et l'œuvre littéraire et philosophique de Nicéphore Choumnos nous ont amené à procéder à un nouvel examen de la chronologie des livres II et III de la partie de la chronique de Pachymère consacrée au règne d'Andronic II Paléologue. Cet examen nous a permis de dégager quelques repères chronologiques qui, croyons-nous, peuvent aider à l'établissement d'une chronologie précise des événements des dernières années du XIII^e siècle byzantin.

On trouvera donc ci-dessous l'exposé des conclusions auxquelles nous sommes arrivés.

1. *La date de la mort de Jean Bekkos et celle de la mort
de Théodore Mouzalon.*

Grâce à une note du *cod. Vatic. gr. 1583* indiquant le temps passé en prison, avant leur décès, par le patriarche Jean Bekkos et ses deux compagnons d'infortune, Georges Métochite et Constantin Méliténiotès, et en procédant à une étude comparative des récits de Georges Pachymère et de Georges Métochite, le P. Laurent a pu établir que la date de la mort de Jean Bekkos, survenue à la fin mars, devait être placée en 1297. Cette conclusion est d'autant plus solide que, pour Constantin Méliténiotès, le témoignage de la note du manuscrit du Vatican se trouve confirmé de façon rigoureuse par Pachymère (1).

(1) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* VI, 31, Bonn, II, p. 636; cf. sur l'ensemble du problème V. Laurent : *La date de la mort de Jean Beccos* in E. O. XXV (1926), p. 316-319. Le récit de Pachymère s'achevant pratiquement sur le départ des bandes catalanes pour Cassandria qui est un fait accompli en août 1307 (cf. A. Rubio i Lluch : *Diplomatari de l'Orient Catala* (1301-1409), Barcelone, 1947, in-4°, p. 42), l'année de la mort de Constantin Méliténiotès

Par contre, il est moins sûr que la date de la mort de Théodore Mouzalon doive être placée en 1295 et qu'il faille compter cinq ans entre cette dernière et le début du voyage d'Andronic II en Asie Mineure (1290) (1). La chronique de Pachymère fournit, en effet, les éléments d'une chronologie différente que ne contredit point le récit de Georges Métochite.

En juin 1289, Grégoire de Chypre abdique et se retire au monastère d'Aristinè où il mourra quelques mois plus tard. En octobre, Athanase monte sur le trône patriarcal. En 1290, Andronic II, accompagné de Théodore Mouzalon, entreprend son voyage en Asie Mineure (2). Ce voyage a comporté quatre étapes : Brousse, Nicée, Loipadion, Nymphée, de plus en plus longues au dire de Georges Métochite (3) et la dernière ayant duré, selon le témoignage de Pachymère, plus de deux ans (4). Vers la fin du séjour à Nymphée, Nicéphore Choumnos, promu au rang de *mystikos*, et Jean Glykys, maître des requêtes, sont adjoints à Mouzalon, gravement malade, pour l'aider dans la direction des affaires publiques (5). La même année, le 28 juin, le cortège impérial s'en revient à Constantinople (6).

Or ce retour de l'empereur peut, grâce à un autre passage de la chronique de Pachymère, être placé de façon certaine en 1293.

Après l'abdication d'Athanase survenue le 16 octobre 1293 (7), la cour examine le choix du futur patriarche. A cette occasion, Choumnos est chargé par l'empereur de s'enquérir auprès de Pachymère de la signification d'une manifestation du clergé de Sainte-Sophie. Rapportant ces événements, Pachymère, témoin direct, précise qu'ils

(1307) est certaine. Soulignons que, bien que le fait soit assez fréquent chez les écrivains byzantins, les expressions *ἴδον τῶν χρόνων* et *εἰς τὸν χρόνον*, dans la note du *Cod. Vat. gr. 1583*, signifient en réalité 14 et 24 ans révolus et non, comme le voudrait la lettre du texte, 14^e et 24^e années.

(1) V. LAURENT : *La date de la mort de Jean Beccos*, art. cit., p. 319; dans son étude *Zur Chronologie von Pachymeres, Andronikos L. II-VII* in B.Z. LI (1958), p. 82-86, Pia Schmidt a tort d'accepter sans nouvel examen la date du 28 juin 1294 pour le retour d'Andronic II à Constantinople, ce qui donne un point de départ erroné, à notre sens, à la suite chronologique proposée.

(2) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* II, 18, Bonn, II, p. 153-154.

(3) *Novae patrum bibliothecae* ab Maio, t. X₁, p. 328-329.

(4) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* II, 19, Bonn, II, p. 154; le cortège impérial revenant un 28 juin, un an s'écoule encore après ce 29 juin où Pachymère note qu'on est dans la deuxième année du séjour à Nymphée.

(5) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* II, 20, Bonn, II, p. 164.

(6) *Id.*, II, 20, Bonn, II, p. 164-165 : *Καὶ δὲ τοῦ αὐτοῦ ἔτους... ἐξελθὼν Νυμφαίον εἰκοστῇ ὁγδόῃ Μαΐου κατηριῶνος τῇ μεγάλῃ πολὺν εἰσεσιον.*

(7) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* II, 24, Bonn, II, p. 177; sur la date voir V. LAURENT : *La chronologie des patriarches de Constantinople de la première moitié du XIV^e siècle (1294-1350)* in REB. VII (1950), p. 146-155, cf. p. 147.

eurent lieu après le retour du souverain à Constantinople : ἐπεὶ τῇ Κωνσταντίνου ἐπιδημήσαντι βασιλεῖ μιᾷ τῶν κυριωνύμων ἡμερῶν οἱ τοῦ κλήρου προσῆλθον... (1). Le couronnement, en présence de l'empereur, du successeur d'Athanase, Jean XII Cosmas, ayant eu lieu le 1^{er} janvier 1294 (2), il s'ensuit que les événements dont il s'agit datent de l'automne 1293 et que le retour d'Andronic eut lieu le 28 juin 1293 (3).

Poursuivant son récit après le couronnement de Cosmas, Pachymère aborde le procès de Michel Stratégopoulos et de Constantin Porphyrogénète qui eut lieu en mars suivant le couronnement du patriarche (4), mentionne l'épisode du Pseudo-Lachanas et en arrive à la mort de Mouzalon en enchaînant par Ἐν τοσούτῳ δὲ... (5). Le mois n'étant pas précisé, la mort de Mouzalon doit, dès lors, être placée, après mars, au printemps 1294. Le livre II de la Chronique de Pachymère se clôt alors par la nomination de Choumnos, qui sera promu ultérieurement préfet de l'écritoire, à la tête des affaires publiques (6).

Concluons : le voyage impérial en Asie Mineure a duré un peu plus de trois ans et Mouzalon, mort après le retour de l'empereur à Constantinople, est décédé en 1294, date qui s'accorde avec l'indication donnée par Georges Métochite suivant laquelle il s'écoula deux années entières — ἐφ' ὧν δύο περιόδοις ἐνικυτῶν — entre la mort de Mouzalon et celle de Bekkos (7). L'expression du chroniqueur, pour imprécise qu'elle soit, implique cependant qu'il s'est écoulé plus de deux ans, mais pas encore trois, entre les deux événements, exigence qui ne s'oppose pas à notre chronologie (printemps 1294-mars 1297).

2. La date du couronnement de Michel IX Paléologue.

Malgré les contradictions qui peuvent être relevées chez Poussines pour dater le couronnement de Michel IX Paléologue, on fixe souvent, vraisemblablement sur la foi du tableau chronologique établi par cet

(1) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* II, 27, Bonn, II, p. 183.

(2) *Id.*, II, 28, Bonn, II, p. 186; sur la date, cf. également V. LAURENT : *La chronologie...* art. cit., p. 146-147.

(3) Si l'on veut rapporter les mots μιᾷ τῶν κυριωνύμων ἡμερῶν à la date du retour de l'empereur et non au jour où s'est produite la manifestation du clergé, la démonstration se trouve renforcée, le 28 juin tombant précisément un dimanche en 1293.

(4) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* II, 29, Bonn, II, p. 188.

(5) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* II, 31, Bonn, II, p. 192.

(6) *Id.*, II, 32, Bonn, II, p. 193-194.

(7) *Novae patrum bibliothecae* ab A. Maio, X, 1, p. 330.

auteur (1), au 21 mai 1295 la date de cette cérémonie (2), ce qui conduit à admettre un hiatus entre le livre II du récit de Pachymère qui se termine sur le premier semestre 1294 et le livre III qui débiterait au printemps 1295. D'autres historiens cependant proposent pour ce couronnement la date du 21 mai 1294 (3) et pour le couronnement comme despote de Jean Paléologue, célébré le lendemain du couronnement impérial, la date du 22 mai 1294 (4). Entre les deux années proposées pour les deux événements, c'est l'année 1294 qu'il convient d'adopter.

Un passage de Pachymère, qui a beaucoup embarrassé Poussines (5), conduit, en effet, à cette conclusion. Au début du livre VII du *De Andronico Palaeologo*, Pachymère écrit qu'au moment des événements qu'il va rapporter, la 23^e année du règne d'Andronic II et la 12^e année du règne de Michel IX s'accomplissent de conserve : "Ὡδὲ μὲν οὖν τοῦ βασιλεῖος τῷ μὲν εἰκοστὸν καὶ τρίτον τῷ δὲ δωδέκατον αὐτοκρατοροῦσι ζυνέειπεν ἐξενέσθαι (6) et commence son récit par la conclusion de la trêve entre les Grecs et les Catalans, ces derniers n'étant plus commandés par Roger de Flor, assassiné peu auparavant (avril 1305) (7).

Or, Andronic II est seul empereur depuis décembre 1282, la 23^e année de son règne sera seulement écoulée en décembre 1305; Michel IX, dans notre chronologie, est couronné empereur depuis le 12 mai 1294, la 12^e année de son règne se terminera en mai 1306 (8). Il suffit donc que le récit de Pachymère s'applique à des événements placés entre

(1) G. Pachymère : éd. Bonn, II, p. 784-786 et 844; Poussines conclut dans le premier passage au couronnement en 1294, après une association au trône en 1293, et place dans le second le couronnement en 1295.

(2) Qui eut lieu, le patriarche Jean XII Cosmas étant en charge (G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.* III, 1, Bonn, II, p. 196), donc, en tout état de cause, après le 1^{er} janvier 1294.

(3) Cf. F. DÖLGER : *Die Chronologie des grossen Feldzuges des Kaisers Johannes Tzimiskes gegen die Russen* in B. Z. XXXII (1932), p. 275-292, cf. p. 281 et, du même, *Das Kaiserjahr der Byzantiner* in Sitzungber. der Bayer. Akad. der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Jahrg. 1949, Heft 1, p. 74-75.

(4) Cf. F. DÖLGER : *Epikritisches zu den facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden* in Archiv für Urkundenforschung XIII (1933), p. 45-68, réédité avec compléments in F. DÖLGER : *Byzantinische Diplomatie*, 1956, in-8°, p. 75-101, cf. p. 95. Nous ne nous expliquons pas comment, sauf par distraction, A. Th. Papadopoulos : *Versuch einer Genealogie der Palaiologen (1261-1453)*, Munich, 1938, in-8°, qui connaît cette étude et date d'après elle le couronnement de Jean Paléologue comme despote (p. 38), retient l'année 1295 pour le couronnement de Michel IX (p. 36).

(5) G. Pachymère : éd. Bonn, II, p. 785-786.

(6) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.*, VII, 1, Bonn, II, p. 561.

(7) *Id.*, VI, 24, Bonn, II, p. 525-526; cf. G. CARO : *Zur Chronologie der drei letzten Bücher des Pachymeres* in Byz. Zeitschrift VI (1897), p. 114-125, voir p. 124.

(8) Nous suivons, pour la computation des années de règne, le système qui prend comme point de départ la date du couronnement et dont F. Dölger, dans son étude *Das Kaiserjahr der Byzantiner*, art. cit., p. 74-75, a démontré qu'il était seul valable.

mai et décembre 1305 — ce qui est le cas — pour que nous soyons à la fois dans la 23^e année du règne d'Andronic II et la 12^e année du règne de Michel IX (1).

A l'appui de l'année 1294, et si le texte de Pachymère n'était pas, à lui seul, suffisant, un autre argument pourrait être également avancé. Le chroniqueur mentionne, en effet, la présence à la cérémonie du couronnement d'une ambassade napolitaine, arrivée depuis quelque temps déjà dans la capitale, pour négocier le mariage de Michel IX avec Catherine de Courtenay, héritière des droits des Latins sur l'Empire de Constantinople (2). Or, en mai 1294, Catherine de Courtenay quittait la cour de Naples pour se rendre à la cour de Philippe le Bel (3). Dans ces conditions, il est raisonnable de penser que l'ambassade napolitaine n'a pu avoir lieu qu'avant mai 1294, à un moment où l'influence des Angevins de Naples s'exerçait encore pleinement sur la jeune héritière (4), et, partant, il paraît difficile de reporter la présence de cette ambassade à Constantinople en mai 1295, d'autant que, dès l'été 1294, la main de Catherine de Courtenay devenait un élément du règlement de la question sicilienne que le pape Boniface VIII mit sur pied de février à juillet 1295 (5).

Enfin, la chronique anonyme éditée par M. Gordianov (6), fixe en 1294 le couronnement de Michel IX, ce qui s'accorde parfaitement avec les conclusions auxquelles nous a conduits l'analyse de la Chronique de Pachymère.

(1) L'hypothèse de Poussines (G. Pachymère, éd. Bonn, II, p. 785-786 et 842) supposant une association de Michel IX à l'Empire en 1293 afin d'expliquer le synchronisme mentionné par Pachymère (cf. *supra*, p. 171) est donc absolument inutile.

Nous ne pouvons non plus suivre Pia SCHMIDT : *Zur Chronologie...*, art. cit., qui repousse le synchronisme mentionné par Pachymère en invoquant une erreur du chronographe et en préférant accorder une valeur arithmétique rigoureuse (18 ans accomplis) au terme *éphèbe* employé par Pachymère (III, 1, Bonn, II, p. 195). Le terme n'a en effet cette valeur que dans son acception institutionnelle, qui n'est vraisemblablement pas celle dans laquelle le prend Pachymère. Autrement, et chez les auteurs de la Grèce classique eux-mêmes, il désigne seulement l'âge de la puberté et s'applique dès qu'un garçon atteint l'âge de quinze ou seize ans.

(2) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.*, III, 1, Bonn, II, p. 195 : cf. également G. I. BRATIANU : *Notes sur le projet de mariage entre l'empereur Michel IX Paléologue et Catherine de Courtenay (1288-1295)* in *Rev. hist. S. E. eur.* I (1924), p. 59-63 qui adopte aussi 1294 pour l'année du couronnement de Michel IX.

(3) DU CANGE : *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, éd. J. M. Buchon, Paris, 1826, 2 vol. in-8°, cf. t. II, p. 29-30 et 326-328.

(4) Le texte de l'acte par lequel Charles II d'Anjou, roi de Sicile, enjoignait à Catherine de ne pas se marier sans son consentement trahit assez la crainte de Charles de voir Catherine lui échapper; cf. l'acte in DU CANGE : *Histoire de Constantinople...*, *op. cit.*, t. II, p. 326-328).

(5) J. PETIT : *Charles de Valois (1270-1325)*, Paris, 1900, in-8°, p. 21-22 et 53-54.

(6) In *Viz. Vrem.*, nouvelle série, II (1949), p. 281-287.

Nous sommes ainsi amené à fixer la date du couronnement de Michel IX en mai 1294, l'ambassade de Théodore Métochite et Jean Glykys en Arménie, afin de négocier pour Michel IX un autre mariage que le mariage avec l'héritière des empereurs latins, en 1294 également (1) et le mariage avec la princesse d'Arménie au 16 janvier 1295 (2).

Ces observations nous amènent à constater à nouveau (3) la grande valeur de la chronologie utilisée par Pachymère dans son récit des événements. Celle-ci, déroutante à première lecture, en raison du procédé employé qui consiste à exposer une série de faits, puis à revenir en arrière pour exposer une autre série de faits à peu près contemporains des premiers, se révèle à l'examen être suffisamment cohérente et précise, pour qu'on ne s'écarte des conclusions auxquelles elle conduit qu'avec beaucoup de prudence et après étude approfondie.

J. VERPEAUX.

(1) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.*, III, 5, Bonn, II, p. 202 et suiv. Cette date ne soulève pas les difficultés qu'en s'appuyant sur la titulature donnée aux ambassadeurs par Nic. Grégoras a cru voir F. DÖLGER : *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Munich, 1948, in-4°, n° 59/60, si l'on tient compte que Théodore Métochite est, au témoignage de Pachymère, contemporain des événements et témoin bien placé, logothète des troupeaux et non logothète de la liste civile, poste qu'occupe Démétrios Iatropoulos. Ce n'est que par la suite (et à coup sûr dès 1298-1299) que Métochite portera le titre de logothète de la liste civile (C. N. SATHAS : *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*, t. I, p. κδ'); ce titre lui fut peut-être précisément décerné en récompense de l'heureuse issue de sa mission.

(2) G. PACHYMÈRE : *De Andr. Pal.*, III, 6, Bonn, II, p. 206, comme l'a cette fois justement indiqué A. Th. PAPADOPOULOS : *Versuch...*, *op. cit.*, p. 36.

(3) V. LAURENT : *Notes de chronographie et d'histoire byzantines*, in E. O. XXXVI (1937), p. 157-174, soulignant déjà l'intérêt de la chronique de Pachymère, plus précise et plus sûre, en particulier, que celle de Grégoras (p. 168).

JOHANNES FRANZ, DER ERSTE PROFESSOR DES NEUGRIECHISCHEN IN BERLIN

In unserer Zeit, in der die neogräzistischen Studien allenthalben an Raum gewinnen, so daß sie mit Fug und Recht für sich den Rang einer selbständigen Wissenschaft in Anspruch zu nehmen vermögen, dürfte es nicht unangebracht sein, der Vorläufer zu gedenken, welche eine solche Entwicklung anbahnten. Auch die Berliner Universität ist in diesem Zusammenhang zu erwähnen, nicht nur wegen ihres 1887 eröffneten Seminars für orientalische Sprachen (1), zu dessen Lehrplan von Anfang an das Neugriechische gehörte, sondern vor allem auch wegen der zu ihrer Zeit beinahe einzigartigen Professur für neugriechische Sprache und Literatur, die, verbunden mit dem Lehrauftrag für die klassischen Sprachen und Literaturen, der Philologe Johannes Franz von 1840 bis zu seinem Tode im Jahre 1851 innehatte (2). Es kann nicht das Ziel unseres Beitrags sein, eine fundierte Biographie dieser aus mehrfachen Gründen bemerkenswerten Persönlichkeit zu geben; wir wollen uns vielmehr darauf beschränken, im Rahmen eines kurzen Lebensabrisses mit einigen bisher nicht gedruckten Dokumenten bekanntzumachen.

Johannes Franz wurde am 3. Juli 1804 zu Nürnberg geboren. Seine wissenschaftliche Ausbildung empfing er in München — zunächst an dem mit der Akademie verbundenen philologischen Seminar, dann (ab 1826) an der von Landshut in die Hauptstadt verlegten

(1) Über dieses vgl. Eduard Sachau bei MAX LENZ, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*, 3, Halle 1910, 239 ff.

(2) Sein Wirken stellt in den grösseren Zusammenhang der Aufsatz von J. IRMSCHER, *Berlin und die Byzantinistik*, *Byzantinoslavica* 19, 1958, 12 ff., insbesondere 22. An biographischen Arbeiten sind zu nennen (W. KÖNER), *Gelehrtes Berlin im Jahre 1845: Verzeichniss im Jahre 1845 in Berlin lebender Schriftsteller und ihrer Werke*, Berlin 1846, 93 f. (bibliographisch wichtig); *Akademische Monatsschrift*, Jg. 1852, 35 f.; BURSIA in der Allgemeinen Deutschen Biographie, 7, Leipzig 1878, 317 f. (die ausführlichste Würdigung); 'Ελευθερουδάκη 'Εγκυκλοπαιδικόν Λεξικόν, 12, Athen 1931, 693 (über Bursian nicht hinausführend); Γ. Γ. (αρθικός), Μεγάλη 'Ελληνική 'Εγκυκλοπαιδεία, 24, Athen 1934, 189 (bietet weniger als das 'Εγκυκλοπαιδικόν Λεξικόν); Νεώτερον 'Εγκυκλοπαιδικόν Λεξικόν, 18, Athen o. J., 364 (dito); JOHANNES ASEN, *Gesamtverzeichnis des Lehrkörpers der Universität Berlin*, 1, Leipzig 1955, 51.

Universität (3) —; mit dem Studium der klassischen Philologie, für das ihm der Praeceptor Bavariae, Friedrich Thiersch, die entscheidenden Anregungen vermittelte, verband er eine intensive Beschäftigung mit der neugriechischen Sprache, für welche die zentrale Stellung Münchens in der philhellenischen Bewegung (4) beste Voraussetzungen bot.

Sowohl seine Dissertation (1828) als auch seine Habilitationsschrift (1830) (5) befaßte sich mit dem Redner Lysias, von welchem er 1831 die kritische Ausgabe (6) besorgte. Aber auch auf neugriechischem Felde wurde er literarisch tätig: Er übersetzte die Hellenengedichte König Ludwigs I. (7) ins Neugriechische und verfaßte eine « Kurze praktische Einleitung zur Erlernung der neugriechischen Sprache » (München 1832) — beide unter dem Pseudonym $\Phi\rho\alpha\sigma\iota\lambda\lambda\eta\varsigma$. Eben diese Leistungen machten ihn bei Hofe bekannt und bewirkten, daß der Münchner Dozent (8) 1832 als sprachkundiger Begleiter des zum griechischen König gewählten Prinzen Otto benannt und im Jahre darauf zum Chef des griechischen Dolmetscherbüros bestimmt wurde; gegen Ende 1833 mußte er jedoch, als Teilnehmer eines Komplotts entdeckt, das sich gegen das Kollektiv der Regentschaft richtete, seinen Posten verlassen und außer Landes gehen (9).

(3) Dazu CONRAD BURSIA, *Geschichte der klassischen Philologie in Deutschland*, München 1883, 734 f.

(4) Dazu ROBERT F. ARNOLD, *Euphorion*. 2. Ergänzungsheft, Bamberg 1896, 151 ff. und CURT ERLER, *Der Philhellenismus in Deutschland*, Leipziger Dissertation 1906, 30 ff. und 55 ff. Vgl. auch HANS LOEWE, *Friedrich Thiersch*, München 1925, 494 ff.

(5) *Dissertatio de locis quibusdam Lysiae arte critica persanandis*, München 1830.

(6) *Lysiae Orationes...* intr. Joannes Franz, München 1831 (mit vorangestellter Praefatio Graece scripta de laude Lysiae, S. 3 ff.).

(7) ARNOLD. a. a. O. 159. Die deutschen Originale finden sich zerstreut in: König Ludwig von Bayern, *Gedichte*, 2, München 1829, 1 ff. und: Ludwig der Erste, König von Bayern, *Gedichte*, 3, München 1839, 3 ff.

(8) Dazu war er 1830 ernannt worden (CARL PRANTL, *Geschichte der Ludwig-Maximilians-Universität zu Ingolstadt, Landshut, München*, 1, München 1872, 730; 2, ebd. 1872, 537).

(9) Wichtig ist die Darstellung der « Franz'schen Verschwörung » durch das unmittelbar betroffene Regentschaftsmitglied GEORG LUDW. VON MAURER, *Das griechische Volk*, 2, Heidelberg 1835, 497 ff., besonders 511 ff.; ebd. 16 ff. berichtet Maurer, dass er selber Franz für sein Amt empfohlen hatte, und hebt dessen Begabung für Sprachen und « sein noch größeres Talent zur Intrigue » hervor, das er als « Favorit-Dolmetscher » des Regentschaftspräsidenten Graf von Armanberg zu betätigen gewusst habe. GEORGE FINLAY, *A history of Greece*, neu herausgegeben von H. F. Tozer, 7, Oxford 1877, 137 spricht von der Aktion als sogenannter « Armanberg intrigue ». Franz selber behauptete von sich, dass er sich dem Grafen « als einem weisen Mentor hingab » (zitiert nach KARL MENDELSSOHN BARTOLDY, *Geschichte Griechenlands*, 2, Leipzig 1874, 479); diese Treue wurde damit belohnt, dass er, als er überführt war, nicht vor Gericht gestellt, sondern lediglich diszipliniert und des Landes verwiesen wurde, « auf ernstliches Andringen des Präsidenten » mit beträchtlichem Reisegeld versehen (MENDELSSOHN BARTOLDY, a. a. O. 480; ebenso GUSTAV FRIEDRICH HERTZBERG, *Geschichte Griechenlands*, 4, Gotha 1879, 621).

Franz begab sich darauf nach Italien, wo er, und zwar zumeist in Rom, fünf Jahre lang lebte, mit wissenschaftlichen Arbeiten befaßt. Frucht dieser Tätigkeit waren unter anderem der « Ἑλληνισμός », eine 1835 in Leipzig gedruckte, in gelehrt-griechischer Sprache abgefaßte Grammatik des Altgriechischen, deren Benutzerkreis und damit Nützlichkeit freilich nicht ganz klar ist, die « Grammatica linguae Graecae recentioris » (Koraischer Observanz), welche 1837 in Rom herauskam (10), ein zweibändiges deutsch-griechisches Wörterbuch (11), die Edition des Chronicon minus des Georgios Sphrantzes, welche ihm Angelo Mai wegen seiner neugriechischen Kenntnisse übertrug (12), sowie mehrere epigraphische Abhandlungen. Dieses letztgenannte Aufgabengebiet hatte ihn schon bald mit dem 1829 von Eduard Gerhard gegründeten Instituto di corrispondenza archeologica (13) und dessen Generalsekretär, den preußischen Ministerresidenten Christian Karl Josias Bunsen (14), in Verbindung gebracht. Bunsen, den die Berliner Akademie am 7. Januar 1835 zu ihrem Ehrenmitglied gewählt hatte (15), ermutigte Franz, sich bei dieser um die Herausgabe der sizilischen Inschriften zu bewerben, und leitete dessen Schreiben vom 18. Januar 1825 (16) mit seiner Befürwortung an August Boeckh weiter, der zu jener Zeit neben dem Mediävisten Friedrich Wilken als Sekretar der Philosophisch-historischen Klasse fungierte (17). In diesem Briefe Bunsens vom 21. Januar 1835 heißt es über den « ausgezeichneten Philologen Dr. Franz » (18) : « von GR. » (= Geheimrat) « Schelling und andern würdigen Männern mir dringend empfohlen, kam er vor etwa vierthalb Monaten hier an. Da

(10) Bemerkenswert sind Franz' Auslassungen über den Charakter der neugriechischen Sprache, wie sie im Vorwort zutage treten : « Est autem lingua graeca, quae hodie in usu est, dialectus ex ionicis aeolicisque mixta elementis, quae quum vocabular pleraque omnia e vetere lingua mutuatur, tum vero vel depratavis quibusdam formis vel etiam extinctis eam fere syntaxin adscivit, quae propria est ceterarum linguarum recentiorum » (S. III).

(11) Deutsch-griechisches Wörterbuch zunächst zum Schulgebrauch, 2 Bände, Leipzig 1838.

(12) A. [MAI], *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum tomus IX*, Rom 1837, 595 ff.; Mais Vorrede steht S. 594.

(13) Dazu Friedrich Koepp bei WALTER OTTO, *Handbuch der Archäologie*, 1, München 1939, 46.

(14) BUNSEN, *Christian Karl Josias Freiherr von Bunsen*, deutsche Ausgabe von Friedrich Nippold, 1, Leipzig 1868, 349.

(15) ERIK AMBURGER, *Die Mitglieder der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1700-1950*, Berlin 1950, 99.

(16) Archiv der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Akten über die « Herausgabe des Corpus Inscriptionum Graecarum », Vol. 2, Bl. 25 ff.

(17) AMBURGER, *a. a. O.* 9.

(18) Archiv der DAdW *a. a. O.* Bl. 24. Hier wie auch bei den späteren Zitaten aus Archivalien sind Orthographie und Zeichensetzung dem heutigen Usus angeglichen.

die Zeitungen allerlei Gerüchte über sein politisches Benehmen in Griechenland verbreitet hatten, so hielt ich es zuvörderst für meine Pflicht, mich darüber ins Klare zu setzen. Aus einem offenen Gespräch mit ihm ergab sich mir bald, daß er, persönlich allem politischen Treiben von Natur fremd, dort von dem Chef der Regentschaft und seinen Vertrauten gebraucht oder vielmehr mißbraucht sei, um politischen Feindschaften und Mißhelligkeiten durch eine von ihm — als Dolmetscher — ins Griechische übertragene Zuschrift förderlich zu sein. Erkundigungen während der Anwesenheit des Königs von Bayern bestätigten die Wahrheit dieser mir im engsten Vertrauen gemachten Mitteilungen. Der König nahm die ihm schriftlich vom Könige von Griechenland gewordene Empfehlung des Dr. Franz und ihn selbst gnädig auf und ermunterte ihn sogar, eine öffentliche Genugtuung von der Regentschaft zu verlangen. Die Aussagen des K. Bayr. Geschäftsträgers in Griechenland (der jetzt hier ist und bekanntlich zu der Gegenpartei gehört) bestätigen endlich dies Sachverhältnis vollkommen. » Doch trotz solch warmer Empfehlung, die hinsichtlich der charakterlichen Beurteilung Franzens ohne Zweifel zu positiv ist, entschied sich die Klasse « auf das Gutachten des Hrn. Boeckh » (19) für Ablehnung.

Seit dem Frühjahr 1838 finden wir Franz in Berlin (20). Diesmal sind seine Bemühungen erfolgreicher. In der Akademie wird er von Boeckh selber, der ihn — in der Klassensitzung vom 18. Januar (21) — als sehr brauchbar und rüstig bezeichnet, für die Mitarbeit am griechischen Inschriftenwerk vorgeschlagen und nach mancherlei Hin und Her schließlich zum 1. Oktober angestellt (22). Dieser Auftrag währte bis zu Franz' Tode; die Ergebnisse seiner Arbeit erschienen jedoch nur teilweise zu seinen Lebzeiten im Druck. Sie fanden ihren Niederschlag in dem 1271 Seiten umfassenden Band 3 des *Corpus inscriptionum Graecarum* (« ex materia collecta ab Augusto Boeckhio ... edidit Ioannes Franz », Berlin, 1853) sowie partiell im Band 4, den « ex materia ab Augusto Boeckhio et Ioanne Franzio collecta

(19) *Archiv der DAdW a. a. O.* Bl. 28.

(20) Bunsen hatte ihm seine Gunst bewahrt und seine Übersiedlung erleichtert (Bunsen *a. a. O.* 500).

(21) *Archiv der DAdW a. a. O.* 64 (Boeckhs Antrag; das Sitzungsprotokoll (ebd. Bl. 68) spricht von Franz als einem rüstigen und des Gegenstandes kundigen Hilfsarbeiter, « welcher vielen Mitgliedern der Klasse als ein in diesem Fache erfahrener Mann bekannt » sei.

(22) Schreiben des preussischen Kultusministeriums an die Akademie vom 2. September 1838 (*Archiv der DAdW a. a. O.* Bl. 73).

et ab hoc ex parte digesta et pertractata » (23) « Ernestus Curtius et Adolphus Kirchhoff » 1877 abschlossen, schließlich in den zu ihrer Zeit nützlichen « *Elementa epigraphices Graecae* » (Berlin 1840) und mehrere Abhandlungen. Während Spätere (24) Franz' Korpusarbeit — mit Recht — kritisch bewerteten, wußte man sie in der Akademie hoch zu rühmen. Boeckh berichtete nach Prüfung der hinterlassenen Manuskripte am 4. Januar 1852, « daß der Professor Franz mit dem größten Fleiße, mit einer seltenen Tätigkeit an dem Werke gearbeitet und Bedeutendes hinterlassen hat und daß die Arbeit weiter gediehen ist, als sich erwarten ließ (25) ». Auch die Philosophisch-historische Klasse anerkannte in ihrer Sitzung vom 5. Januar 1852 den außerordentlichen Fleiß (26) des Verstorbenen, und als die Akademie König Friedrich Wilhelm IV. am 19. Januar 1853 den 3. Band des Korpus überreichte, sprachen die vier Sekretare in ihrem Begleitschreiben von einem « Beweis seiner » [Franz'] « durch beharrlichen Fleiß, umfassende Studien und eindringenden Scharfsinn bewährten Würdigkeit » (27); in der Antwort des Königs vom 22. August 1853 wird der Band als ein « Werk gediegener Gelehrsamkeit » bezeichnet und der Akademie das « Bedauern über den frühen Verlust jenes würdigen Gelehrten » (28) ausgesprochen.

Unmittelbar nach seinem Eintreffen in Berlin muß Franz auch zur Universität Kontakt gesucht haben. Einen von ihm an das preußische Kultusministerium gerichteten Antrag « um Verleihung einer außerordentlichen Professur für neugriechische Sprache und Literatur » leitete dieses am 30. August 1838 der Philosophischen Fakultät der Friedrich-Wilhelms-Universität zur Stellungnahme zu (29). Diese erfolgte am 19. Oktober wie folgt : « ... muß die gehorsamst unterzeichnete Fakultät zuvörderst im allgemeinen ihren mehrmals aus-

(23) Dabei handelt es sich laut *Praefatio editoris* S. I vornehmlich um die erste Hälfte, die *Inscriptiones locorum incertorum*, während Franz' Anteil an der Herausgabe der die zweite Hälfte ausmachenden *Inscriptiones Christianae* nicht erheblich ist (im einzelnen vgl. Kirchhoff *a. a. O.* vor S. 277).

(24) Z. B. Wilhelm Larfeld bei IWAN VON MÜLLER, *Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft*, 1, 2. Auflage München 1892, 391; derselbe, *Griechische Epigraphik*, 3. Auflage München 1914, 39; ADOLF HARNACK, *Geschichte der Königlich Preussischen Akademie der der Wissenschaften zu Berlin*, I 2, Berlin 1900, 771, Anmerkung 1.

(25) *Archiv der DAdW a. a. O.* Vol. III, ohne Pag.

(26) *Archiv der DAdW a. a. O.* ohne Pag.

(27) *Archiv der DAdW a. a. O.* Bl. 729.

(28) *Archiv der DAdW ebd.* Bl. 961.

(29) *Archiv der Humboldt-Universität zu Berlin*, Akten « betreffend : die Privatdocenten », Philosophische Fakultät, Littr. P. No 6, Vol. I, Bl. 117.

gesprochenen Wunsch wiederholen, daß die ohnedies schon übergroße Zahl ihrer Lehrer nicht vermehrt werden möge; und in Anbetracht des Dr. Franz findet die Fakultät bei aller Anerkennung seiner mannigfachen Verdienste sowohl um die altgriechische als neugriechische Sprache und Literatur sich doch um so minder bewogen, von diesem ihren Wunsche abzusehen, als an hiesiger Universität eben kein Bedürfnis zur Errichtung eines eigenen Lehrstuhls der neugriechischen Sprache und Literatur obwaltet und Privatunterricht daringengt » (30).

Eine so dezidierte Ablehnung erlegte Franz für die nächste Zeit Zurückhaltung auf. Erst als Johann Gustav Droysen, der der Fakultät seit 1833 als Privatdozent und seit dem 28. März 1835 als Extraordinarius angehörte, im Frühjahr 1840 einem Rufe nach Kiel folgte (31), wandte sich Franz unter Bezug auf den Fakultätsentscheid vom Jahre 1838, dessen Voraussetzungen nunmehr andere geworden waren, an den Minister Karl Freiherr vom Stein zum Altenstein sowie gleichzeitig — am 20. Februar 1840 — an die Philosophische Fakultät (32). Letztere zeigte diesmal größere Bereitwilligkeit und beschloß in ihrer Sitzung vom 4. April, nachdem ihr das Ministerium Franz' Gesuch am 23. März zugeleitet hatte, diesen für die vakant gewordene « Stelle zu empfehlen » (33); wegen seiner « Verdienste sowohl um die altgriechische als neugriechische Sprache und Literatur » sei er « dieser Auszeichnung überaus würdig », heißt es in dem Bericht, den die Fakultät am 30. April dem Ministerium erstattete (34). Bereits am 26. Mai erging an die Universitätsbehörden die Nachricht, daß das Ministerium Franz zum außerordentlichen Professor « für das Fach der klassischen Philologie und der neugriechischen Sprache ernannt » (35) habe. Im « Verzeichniß der Vorlesungen, welche von der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin im Winterhalbjahre 1840 bis 1841 vom 20. October an gehalten werden », erscheint S. 8 zum erstenmal sein Name; Franz kündigte Vorlesungen über griechische Syntax und Platons « Symposion » sowie zweistündigen Unterricht in der neugriechischen Sprache an. Er hat auch in der Folgezeit

(30) *Archiv der U. Bln. a. a. O.* Bl. 118.

(31) *ASEN a. a. O.* 39.

(32) *Archiv der U. Bln. a. a. O.* Bl. 119.

(33) *Archiv der U. Bln. a. a. O.* Bl. 120.

(34) *Archiv der U. Bln. a. a. O.* Bl. 121.

(35) *Archiv der U. Bln.* Akten « betreffend: die Anstellung von Professoren und Lectoren », Philosophische Fakultät, Litt. P. N^o 3, Vol. III, Bl. 70; vgl. ferner die entsprechenden Konzepte des preussischen Kultusministeriums im Deutschen Zentralarchiv Abt. Merseburg Rep. 76 V a. Sekt. 2 Tit. IV, N^o 6, Vol. V.

diese Zweiteilung bewahrt, wobei offensichtlich das Übergewicht bei den klassischen Studien lag. Die Vorlesung über griechische Syntax wurde auch für WS 1842/43 und das WS 1846/47 angekündigt, daneben erscheinen griechische Paläographie (WS 1841/42, WS 1843/44, WS 1850/51), Griechische Privataltertümer (SS 1842, WS 1849/50) sowie Interpretationskollegs zu den griechischen Hauptautoren (Homer SS 1845; Aischylos WS 1842/43, WS 1844/45, WS 1846/47, WS 1848/49, WS 1849/50, WS 1850/51; Aristophanes WS 1841/42, SS 1842, WS 1843/44, WS 1845/46; Thukydides SS 1841; Platon SS 1843; Xenophon SS 1843; Lysias SS 1844; Demosthenes SS 1846, SS 1848, SS 1850; Aristoteles SS 1847, SS 1849; Theokrit WS 1847/48); von lateinischen Autoren begegnet singular Terenz WS 1841/42. Dagegen werden ab SS 1843 für jedes Semester philologische Disputierungen angezeigt sowie mit gleicher Regelmäßigkeit ab SS 1847 Übungen in der praktischen Anwendung der alt- und neugriechischen Sprache (man wird dabei an eine Sprachform zu denken haben, wie sie in Franz' Werken, die er auf griechisch abfaßte, begegnet). Mit Ausnahme des SS 1841 erwähnen die Vorlesungsverzeichnisse, daß « Hr. Prof. Franz in zu bestimmenden Stunden privatissime » « neugriechische Sprache lehrt » (36); nirgends findet sich jedoch ein Hinweis über Ziel und Inhalt dieser Lektionen. Die neugriechische Literatur begegnet als Vorlesungsgegenstand niemals, wiewohl Franz' Lehrauftrag, als er 1846 « mittelst allerhöchster Ordre » vom 15. April zum Ordinarius ernannt wurde (37), « das Fach der klassischen Philologie und der neugriechischen Sprache und Literatur » (38) umfaßte. Es scheint nicht abwegig, aus diesem Sachverhalt den Schluß zu ziehen, daß Franz' neogräzistische Bemühungen — nachdem der philhellenische Rausch verklungen — nur geringe Früchte trugen (39).

Übrigens war mit Franz' Ernennung zunächst keine feste Besoldung verbunden. Diese wurde erst durch Kabinettsordre vom 7. Januar

(36) Zitiert nach dem « Verzeichniss der Vorlesungen, welche von der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin im Winterhalbenjahr 1841 bis 1842 vom 11. October an gehalten werden », S. 10.

(37) Einem Briefe Alexander von Humboldts vom 29. März 1846 zufolge hatte « der sehr wohlunterrichtete, unpoetische Dr. Franz » um die « Vermehrung seiner Pension » angesucht (*Briefe von Alexander von Humboldt an Varnhagen von Ense*, Leipzig 1860 194). Zu der in dem angeführten Briefe erwähnten Gegenüberstellung der « Agamemnon » — Übersetzungen von W. von Humboldt und Johannes Franz vgl. noch W. F. A. ZIMMERMANN, Humboldt-Buch, 2, Berlin 1859, 43 ff.

(38) *Archiv der Bln. a. a. O.* Bl. 213.

(39) So auch BURSIAN *a. a. O.* 318.

1842 bewilligt, nachdem das Kultusministerium am 22. Dezember 1841 ausführlich an den König berichtet hatte. In diesem Rapport, der die Besoldungsangelegenheiten mehrerer außerordentlicher Professoren behandelte, heißt es über Franz : « Der pp. Franz ist aus München (40) gebürtig und unter dem 6. Mai v. J. (41) auf den Vorschlag der hiesigen philosophischen Fakultät zum außerordentlichen Professor in derselben ernannt. Die Fakultät war der Ansicht, daß an hiesiger Universität Vorlesungen über die neugriechische Sprache und Literatur nicht länger fehlen dürften und daher die Anstellung eines gründlichen Kenners des Neugriechischen sehr wünschenswert sei. Ein solcher ist der pp. Franz, welcher sich während seines längeren Aufenthaltes in Griechenland und namentlich in Athen (42) nicht nur eine umfassende und gelehrte Kenntnis der neugriechischen Sprache, sondern auch die Fertigkeit erworben hat, in derselben reden und schreiben zu können. Die von ihm 1835 herausgegebene Grammatik der altgriechischen Sprache ist in neugriechischer Sprache abgefaßt. Überdies besitzt der pp. Franz eine gründliche Gelehrsamkeit in der klassischen Philologie und hat sich namentlich um die altgriechische Literatur durch sein deutsch-griechisches Wörterbuch, sein Werk über die griechische Epigraphik und mehrere einzelne die griechische Sprache und Inschriftenkunde betreffende Abhandlungen rühmliche Verdienste erworben. Durch seine Vorlesungen, welche sich auf griechische Paläographie, Erklärung griechischer und lateinischer Dichter und die neugriechische Sprache beziehen und bis jetzt noch immer zustande gekommen sind, trägt er zur Vollständigkeit des Unterrichts auf dem philologischen Gebiete wesentlich bei. Er ist von einem achtbaren Charakter und lebt als Familienvater in sehr ungünstigen Umständen, da er kein Vermögen besitzt, der Ertrag des Honorars für seine Vorlesungen gering und seine Einnahme bis jetzt auf die Remuneration von 500 Rtlr. beschränkt ist, welche er jährlich aus den Fonds der Akademie der Wissenschaften für seine auf die Fortsetzung der von derselben begonnenen Herausgabe des *Corpus inscriptionum Graecarum* bezüglichen Arbeiten bezieht. Die für ihn ehrfurchtsvoll in Antrag gebrachte Besoldung von 400 Rtlr.

(40) Die Angabe ist irrig; wie oben S. 174 mitgeteilt, stammte Franz aus Nürnberg. Der gleiche Irrtum findet sich übrigens bei LENZ *a. a. O.* II 2, Halle 1918, 149.

(41) Die Angabe ist unzutreffend; wie oben S. 179 mitgeteilt, erfolgte die Ernennung per 26. Mai.

(42) Die Angabe ist unzutreffend; die griechische Residenz wurde erst am 1. Januar 1835 von Nauplia nach Athen verlegt.

schien mir eine angemessene Belohnung für die nützlichen Dienste, welche er der hiesigen Universität leistet. » (43)

Franz' letzte Lebensjahre waren überschattet durch eine Polemik, welche er im Revolutionsjahr 1848 mit dem Philologen Karl Lachmann führte. Lachmann, der sich im Laufe der Ereignisse immer mehr der Rechten zugewandt hatte (44), hatte als Redakteur des Vorlesungsverzeichnisses für die Abhandlung, welche diesem beigegeben werden sollte, von vornherein einen starken politischen Akzent abgelehnt. Franz, der nach einer Äußerung des Liberalen Varnhagen von Ense Demokrat war — « zwar kein tätiger, doch kein versteckter » (45), hielt sich nicht an dieses Gebot und wurde deshalb von Lachmann mit harten Worten abgewiesen (46). Er veröffentlichte daraufhin sein Proömium als gesonderte Broschüre (47) « nebst einem Vorwort, welches ein Document zur Charakteristik des Hrn. Prof. Lachmann » [nämlich den Anm. 46 zitierten Brief] « enthält »; gleichzeitig fügte er der nicht eindeutigen Aufforderung in der Handschrift der politischen Einleitung des Proömiums « Quo magis nobis danda opera est, ut, donec viri illi de imperio, de libertate, de salute patriae nostrae decreverint, audaciam quorundam, quantum est situm in nobis sceleri resistamus, temerariorum spem tollamus, pericula, quae in omnes intenduntur, propulsemus » (48), den erklärenden Relativsatz bei : « quorundam, qui regibus iniqui anarchiam moliantur » (49). Lachmann erklärte diese Abänderung des (ungedruckten) Manuskriptes a.a.O. zur Fälschung, welche durch die Veränderung der

(43) *DZA*, a. a. O. Vol. VI.

(44) MARTIN HERTZ, *Karl Lachmann*, Berlin 1851, 251.

(45) Bei A. VON HUMBOLDT a. a. O. 259.

(46) « ... Die hiebei zurück erfolgende Einleitung aber kann ich weder selbst verantworten, noch ist es meiner würdig, der Prüfung des Senats eine Schrift vorzulegen, die mein natürliches und menschliches Gefühl empört. Es geht mich wenig an, wie Sie Ihrem Wohltäter, dem König danken; aber der Senat kann weder wie der Bediente des Herrn Held sprechen, noch will er den Studenten sich zum Bedienten empfehlen, den sie nicht brauchen und den sie auch nicht wollen, weil sie leicht genug merken, wer sie um einen Bissen anwedelt. Um ein Prooemium zum Katalog bin ich nicht verlegen; ich habe auch nichts dagegen, wenn Sie mich nun nach beliebter Art als einen réactionnaire verschreien wollen. Versuchen Sie immerhin einen freien und geachteten Charakter zu beschimpfen, ich werde meine Würde zu behaupten wissen... » (bei JOHANNES FRANZ, *Die Didaskalie zu Aeschylus Septem contra Thebas*, Berlin 1848, 2 und A. T. WOENIGER, *Königlich privilegierte Berlinische Zeitung von Staats- und gelehrten Sachen*, Nr. 153 vom 5. Juli 1848, 2. Beilage; ebd. Nr. 152 vom 4. Juli 1848 wird in dem Zusammenhang von einem « Beitrag zu dem Zopfperückenthum der deutschen Professorenwelt » gesprochen).

(47) Vgl. Anmerkung 46.

(48) Nach LACHMANN, *Berlinische Zeitung* (siehe oben Anmerkung 46) Nr. 154 vom 6. Juli 1848.

(49) FRANZ a. a. O. 3.

politischen Lage veranlaßt sei. Zu diesem Vorwurf nahm Franz unverzüglich öffentlich Stellung : Für jeden, der ohne Bosheit zu lesen vermag, ist es sonnenklar, daß die Worte: **welche, der Monarchie feindlich, nach Anarchie streben**, nur zur bestimmteren Erklärung eines ohnehin nur einer einzigen Auslegung fähigen Satzes eingeschaltet sind » (50); aber das Odium der konservativen Berliner Gelehrtenwelt (51) blieb trotzdem an ihm haften.

Johannes Franz starb am 1. Dezember 1851 auf der Heimreise von dem thüringischen Kurort Langewiesen nach Berlin, ohne auf lange Zeit hier für sein besonderes Arbeitsgebiet einen Nachfolger zu finden (52).

J. IRMSCHER.

(50) *Berlinische Zeitung* (siehe oben Anmerkung 46) Nr. 155 vom 7. Juli 1848, 1. Beilage.

(51) Dazu vgl. oben Anmerkung 46 sowie die Feststellung von HARNACK *a. a. O.* 945 zum Revolutionsjahr 1848: « Die Stimmung in der Akademie war überwiegend konservativ. »

(52) Für archivalische Nachweise danke ich der Leiterin des Archivs der Humboldt-Universität zu Berlin, HILDEGARD GÖBER, dem Leiter des Archivs der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, FRITZ LANGE, sowie dem Leiter der Zweigstelle Merseburg des Deutschen Zentralarchivs, WALTER NISSEN.

LESE-FRÜCHTE

I

CODEX SINAITICUS 534

Im Jahre 1891 hat A. Papadopoulos-Kerameus in Petersburg eine in Versen geschriebene « Ἱστορία » des Berges Sinai veröffentlicht, welche Païsios aus Zante, Bischof von Rhodos verfasst hatte. A.P.K. benützte für seine Ausgabe zwei Codices. Im Jahre 1490 hat Sp. Lampros Bemerkungen zu einem Codex Nanianus im Neos Hellenomnemon (1, 303) veröffentlicht. Im Jahre 1916 hat J. Boyatzidis in der Epe-teris Parnassou (12, 210) aus einem Codex von Amorgos Verschiedenheiten in den Codices notiert. Ich habe selbst eine Abschrift des Cod. Sinaiticus 534 gemacht :

« Ἱστορία περὶ τοῦ ἁγίου καὶ θεοβαδίστου ὄρους Σινᾶ καὶ τῶν περιχώρων αὐτοῦ, ἔτι δὲ καὶ τῶν τοποθεσιῶν καὶ πάλαι γεγονότων θαυμασίων τεράτων. Ποίημα κυροῦ Παΐσιου, μητροπολίτου τῆς ἁγίας μητροπόλεως Ρόδου. »

Dieser Cod. Sin. ist von Codex von Amorgos nicht viel verschieden, schlechter aber als die Ausgabe von A. P. K.

Folgende Bemerkungen sind allgemeiner, sie beziehen sich auf wenige charakteristische Verschiedenheiten der Codices, auf die Sprache des C. S. 534, nicht auf die Biographie des Païsios, über den die obigen Herausgeber gesprochen haben.

Die « Ἱστορία », das Gedicht von Païsios, ist zwischen den Jahren 1577-1592 n. Chr. geschrieben und beschreibt umständlich in 2274 Versen das Kloster von Sinai und seine Umgebung. Es gibt keine andere Beschreibung so detailliert, wie die von Païsios. Seitdem aber die Zustände auf dem Berge Sinai sind viel schlimmer geworden, die Zahl der Mönche ist nicht mehr gross, und das Vermögen des Klosters hat sich vermindert. Nur die Altertümer des Klosters, die alten Ikonen, die alten Manuskripte haben sich erhalten. Ich spreche nun über Eigentümlichkeiten der Ἱστορίᾳ des Païsios, zuerst über einige historische Bemerkungen, indem ich auf die Ausgabe von A. P. Kerameus verweise. Païsios spricht über russische Ge-

schenke und Gaben (v. 583), über Stiftungen rumänischer Prinzen (v. 1113) und Könige von Georgien (v. 1360) und des Patriarchen Ioachim von Alexandrien (v. 1231) im 16. en Jahrhundert. Wie reich Sinai war, das zeigt auch die Menge der kirchlichen Geräte, das Reichthum des Sakristanes (v. 682). Charakteristisch ist die grosse Menge der nomadisch lebenden Araber, über ein Tausend (v. 343), welche von Sinai-Kloster genährt und unterhalten wurden. Paisios spricht von diesen Lebensmitteln, welche den Arabern gegeben wurden (v. 1304) : σιτάρι, ρύζι καὶ κουκιὰ, φακή τε καὶ κριθάρι Βάλλουσι καὶ ψωμιὰ πολλὰ, μοιράζουσι καὶ ἄλευρον, ἀπὸ μικρὸν ποτήρι... προσέτι δὲ καὶ βούτυρον καὶ ἔλαιον, ... ἕξις, ρούπιν (ρούμιν); καὶ ζάχαριν καὶ σαποῦνι καὶ ἄλλα ἀναγκαῖα πράγματα », welche die Araber drohend verlangten. Diese φιλικνθρωπία erklärt auch die Bewahrung des Sinai-Thesaurus, von der Zeit Iustinians bis heute. Denn auch heute noch das Sinai-Kloster verteilt den Arabern Lebensmitteln, nicht so viel aber wie in der Zeit des Paisios. Damals beteten die muslimischen Araber in einem kleinen Religionhaus, das besteht noch heute, es wird aber nicht besucht. Auch die Katholiken besuchten und beteten in einer eigenen Kapelle (v. 1322), welche heute nicht mehr besteht. Auch ein Hospiz für alte Leute existierte (v. 1164) welches heute nicht mehr nötig ist, da die Mönche so wenig sind.

Paisios spricht auch von den Palmen und anderen Obstbäumen und Weinbergern, welche so viel von den Mönchen gepflegt wurden (v. 1164). P. bemerkte auch die Lettern, welche eingeschnitten auf den Felsen von Faran waren (v. 1793) (1).

Er spricht noch über die Beinkammer (v. 1404) in welcher 14000 Totengebeine gesammelt wurden. Das ist eine berühmte Sammlung für wissenschaftliche anthropologische Studien. Interessant ist die Auskunft, dass in Tor (Παρθώ) der Halbinsel von Sinai 200 Christen wohnten (v. 1815), während heute die Musulmanen die Mehrzahl der Bewohner bilden. Paisios spricht noch über zwei Kirchen der Orthodoxen in Kairo, des heiligen Nikolaos und des heiligen Georgios. Die Einzelheiten der « Ἱστορία » des Paisios sind sehr interessant, sie zeigen die ehemalige Blüte des Sinai-Klosters. Paisios hat bloss über die Ikonen und die anderen Kunstwerke des Klosters keine Beschreibung gegeben.

Wir sprechen weiter über die Metrik und die Sprache. Paisios schrieb sehr leicht Verse von gleicher Endung, das neugriechisch half

(1) Vgl. K. AMANTOS, Σύντομος Ἱστορία τῆς ἐκκλησίας τοῦ Σινᾶ 1953, S. 7.

ihm, weil er altgriechische aber auch volkstümliche Wörter benützte.

So schreibt P. das Verbum πλύνω aber (v. 1559-60) auch das volkstümliche πλένω wegen des Versmasses. Er verwendet ältere seltene Wörter (εὖχος, πέλω, νεκάς), aber auch volkstümliche : καταλεπτός, πρόσχαρτα, κερδοσις, λιθαρόπουλον, ἀναβόλεμα, στένωμα, στενωσις, διάστυλα...

Er verwendet oft bekannte Komposita, er bildet auch selbst solche (κοντόστενος, ωραίόμορφος, χρυσοσήρικος, κυκλοφερής).

Er schreibt wegen des Versmasses die fehlerhaften Formen πρόσευζον v. 1651, ἐπικαλῶ statt ἐπικαλοῦμαι v. 628, θέασον statt θέασαι (v. 394).

Das Versmass schadet oft der Logik des Verses : σπουδάσω δὲ ὡς ἐφικτὸν πάντα ἐν συντομίᾳ/δηλοποιῆσαί σοι σαφῶς, σὺ δὲ πρόσθεες ὥτια (v. 983).

Païsios verwendet das Wort Θεάδελφος (v. 861), aber auch ἀδελφόθεος (v. 876). Das Wort Μέση (v. 995) verwendet er im Sinne des δοχειάριον = magazin, Depot für Nahrungsmitteln.

Die heilige Βάτος (Brombeerstrauch) von Sinai benennt ἀγίαν (v. 902), παρθένον κόρην (v. 742), Παναγίαν (v. 1645). Die Παναγία benennt P. einfach Κυρίαν (v. 488).

Er verwendet oft das alte Infinitiv (gleich in den ersten zwei Versen : τινὲς μὲ παρεκάλεσαν λόγον διηγῆθῃναι/ἐγὼ δὲ δέομαι ὑμῶν τὴν ἀκοὴν ἐνθεῖναι), öfter das Infinitiv mit Artikel : ἡθέλησε τοῦ ἀνελθεῖν, v. 129; σημεῖον ἔλαβον οἱ λιθουργοὶ τοῦ κτίζειν, 317; καιρὸς ἐστὶ τοῦ εἰσελθεῖν, 319; κομίζουσιν ὕδωρ τοῦ ἐκπλύνειν τὰ μάρμαρα, 389; εἶχε λογισμὸν τοῦ ἀπελθεῖν, 501; ἂν θέλῃς τοῦ πορευθῆναι, 716. Wie ich oben gesagt habe, der Codex Sinaiticus 534 ist mit dem Amorginos ähnlich, oft von der Ausgabe des A. P. Kerameus verschieden, welche gewöhnlich bessere Lesarten darbietet. Es wäre vielleicht nützlich die Verschiedenheiten der Codices hier anzugeben, es ist aber nicht so nötig, da Prof. Boyatzidis die Unterschiede des Codex von Amorgos und der Ausgabe von A. P. Kerameus verzeichnet hat. Ich notiere indessen Unterschiede der Ausgabe von A. P. K. und des Codex Sin., wenn er bessere oder synonyme Lesarten hat : v. 70 προσφέροντες C. S. πρεσβέοντες; 95 πλὴν, C. S. νῦν.

Nach den v. 150 fehlen in der Ausgabe von A. P. K. zehn Verse, welche im C. S. existieren und in der Ausgabe von Boyatzidis veröffentlicht sind (Epeteris Parnassou Bd. 12, S. 216).

241 ἔξιθι, C. S. ἔξελθε; 257 τὴν ὁδὸν τοὺς, C. S. τὴν ὁδὸν τῶς; 322 ὡς ἂν τραφῶμεν, C. S. νὰ συντραφῶμεν. Die Verse 436-446 und 457-460 sind ähnlich in den Codices von Amorgos und Sinaiticus : 640 μετὰ

πάσης εὐνοίας, C. S. μετὰ πάσης εὐλαβείας; 675 πέλουσι παγχρυσολουδάτοι, C. S. πελουσι πάγχρυσοι καὶ λουλουδάτοι.

Nach dem V. 984 enthalten die Codices von Amorgos und der Sinaiticus noch 12 Verse, welche bei Kerameus fehlen. 1012 Σ ὅτε (Statt ὅ, τι ?) ὑπάρχει πεπτωκὸς κτίσουσιν οἱ πατέρες 1014 τῆς ρύμης τῆς στενωποῦς... Mann muss in στενωπῆς korrigieren.

Nach dem 1126 V enthalten die Codices von Amorgos und der Sinaiticus sechs Verse welche sich auf eine kleine Kirche beziehen. Auch nach dem V. 1134 enthalten die Codices von Amorgos und der Sinaiticus noch acht Verse.

1167 ὦν καὶ νοσεῖ τὸ σῶμα, C. S. καὶ νοσεροὶ τὸ σῶμα.

Die Verse 1249-1252 fehlen in C. S.

1292 ποιῶσι, C. S. τελοῦσι; 1299 κατὰ τὴν δύσι, C. S. κατὰ τὴν νεῦσι; 1350 κτυποῦν, C. S. κρούουν; 1356 ἀστήρ, C. S. φωστήρ; 1402 κλαυμένοι, C. S. θλιμμένοι; 1459 ὅταν τελειώσῃς, C. S. ὅταν πλησιάσῃς; 1606 Θεὸς ὁ μόνος, C. S. Θεὸς ἦν μόνος; 1628 ὡσάν, C. S. οὔσαν; 1691 ὑπόκειται, C. S. ὑποκάτω; 1692 καὶ ποίικιλα, C. S. παμποίικιλα; 1699 τῶν θείων, C. S. τῶν ἁγίων; 1737 ἐπὶ ἀνύσης, C. S. εἰ πᾶν δ' ἀνύσης; 1742 εἰσδῶσα ἡ ἀκτίς, C. S. σεβαίνει ἡ ἀκτίς; 1768 πέλει, C. S. ἀπέχει; 1784 μεράδιον, C. S. μοιράδιον; 1785 ἐκεῖ, C. S. οἰκεῖ; 1795 εἰρήκαμεν, C. S. ἐγράψαμεν; 1844 ἵνα μὴ σου πληγῇσονται C. S. ἵνα μηδὲν σου πληγῶθῃ; 1848 τῇ ἀληθείᾳ, C. S. ἐπ' ἀληθείας; 1877 πρόκειται περβόλια, C. S. πέφυκε περβόλια; 1892 πηλίκων, C. S. ποικίλων; 1911 λαγῶν τε καὶ ἰχθύων, C. S. λαγῶν τε καὶ ἁγῶν; 1922 κελλία ... λελαξευμένα, C. S. κελλία λελευκασμένα; 1981 ἔννυχον C. S., ἐν τῇ σκοτίᾳ; 2035 κύριος γάρ, C. S. Θεὸς γάρ; 2155 ἔασον τέως, C. S. ἐάσας τοῖνον; 2193 οὐδεὶς δ' ἀνθρώπων, C. S. οὐδεὶς τῶν πάλαι.

Nach dem V. 2263 enthalten die Codices v. Amorgos und Sinaiticus weitere 4 Verse, die Boyatzidis veröffentlicht hat. Ich notiere, noch einige Beispiele damit ich zeige wie schlecht und unsinnig oft der Sinaiticus ist :

V. 173 λεύκου, C. S. λάκκου; 756 κλῆσιν τηλικαύτην, C. S. κλῆσιν τηνικαῦτα; 890 ὁρρίζονται, C. S. ὁρρίζοντες; 908 ἵνα περάσῃς, C. S. ἵν' ἀπεικάσῃς, 1178 τῆς δυτικῆς, C. S. τῆς εὐκτικῆς; 1458 συμμετρίαν, C. S. μεσημβρίαν; 1520 ἀμφιλαφής, C. S. ἀμφιλεχής; 1570 βλέψεις, C. S. βάψεις; 1924 τοὺς κτύπους, C. S. τοὺς κήπους; 2213 ἀφείλετο, C. S. ἀφίκετο.

Die Ἱστορία des Paisios enthält viel Einzelheiten, so dass eine neue Ausgabe mit erklärenden Bemerkungen nötig ist. In diesem Fall kann man sich auf die Arbeiten von A. P. K. und Boyatzidis

stützen, vielleicht auch auf einen Codex des Klosters von Xeropotamon in Athos (No. 27, 4).

II

Ἱατροσόφια

Die Geschichte der Medizin in Byzanz ist noch nicht erforscht worden, wir wissen noch nicht ihren Wert, ihre Bedeutung. Bekannt sind die sogenannten Ἱατροσόφια, die Bücher welche von medicamenten und ihrem Gebrauch sprechen. Da die dortigen medicamente nicht chemisch, sonder von vegetalischen Ursprung waren, so behandeln die Ἱατροσόφια über Pflanzen und ihre Namen, sie erklären alte Namen durch neuere. Aus den Ἱατροσόφια erfahren wir, wie viel Gebrauch die Byzantiner von Samen, von Wurzeln, von Blättern der Pflanzen machten. In einem Ἱατροσοφικὸς κῶδιξ von dem ich in der Zeitschrift ἹΑΘΗΝΑ sprach (Bd. 43, 1931, S. 148), sieht man die Menge der Pflanzen, die medicamente und ihren Gebrauch. Ich gebe hier einige Namen « ἀπόβρασμα », oder « ἀπόζεμα », oder « ἀπόσταγμα » « σταμα » = Gebräu. « Στάμα τριβόλου » (τρίβολος = eine Art Dorn), κριταμόρριζα = ρίζα τοῦ κριτάμου, Wurzel von Meerfenchel, σμυρτέλαιον = Öl von Myrte (μύρτος, μυρσίνη), ἡδυσμέλαιον = Öl von ἡδύσμος (= eine Art Minze), βουγλωσσόνερο = Gebräu von βούγλωσσον (Ochsenzunge?, eine Art Kraut), ροδόσταμα etc.

Der oben notierte Ἱατροσοφικὸς κῶδιξ erwähnt viele Namen von Ärzten (sehr oft den Namen Πυρρόπουλλος) und so verstehen wir dass für die Kenntniss der byzantinischen Medizin notwendig die Heransgabe der Ἱατροσόφια ist.

Die Ἱατροσόφια enthalten spezielles reichliches Sprachmaterial, das noch in den Lexica fehltes ist ἄθησαύριστον. Das sieht man in veröffentlichten relativen Texten, in welchen ältere Namen durch neugriechische erklärt werden : μύκης = ἀμανίτης, ἡδύσμος-δυόσμος, μάκων-μήκων-μαγκούνα, αἰγίλωψ-ἀγέλουπας, ἑππουρις-πολύκομπον, ἀρνόγλωσσον-πεντάνευρον, μηδικὸν μῆλον = κίτρον, εὐζωμον-ρόκα, κυνόςδατος = κάππαρις, ὄλυρα = βούλερη, στρύχνος-στύχνος etc.

Indem ich die Bedeutung der Ἱατροσόφια betonen will, so muss ich einige bibliographischen Notizen zur leichteren Orientierung geben : A. Kousis, *Contribution à l'étude de la médecine des Xénons pendant le XVe siècle*, Byzantinische-neugriechische Jahrbücher Bd. 6. — H. THOMSON, *Catalogue des manuscrits grecs de Paris contenant des*

Traitées anonymes de Botanique, Revue des études grecques, Bd. 46, 1933, S. 334. Über ἱατροσόφια schreiben S. Lampros in N. Hellenomnemon (Bd. 15, S. 30) und in Μικταί Σελίδες 1905 S. 493. M. Stephanides (BZ Bd. 22, 1913, S. 337). G. Jeanselme (Mélanges Diehl, S. 147), A. Papadopoulos-Kerameus in Vizantinskij Vremennik (Bd. 11, 1904, S. 393). K. Psachos in Μεσαιωνικά Γράμματα (Bd. 2, 1935, S. 178). V. Lundström in Eranos (Bd. 5, 1903-4, S. 132).

Die Menge der unbekannten und nicht veröffentlichten Manuscripte der ἱατροσόφια ist sehr gross, ich wollte bloss Hinweise auf ihre sprachliche und sonstige Bedeutung geben.

K. AMANTOS.

MÉLANGES

I

UN AGENT EFFICACE DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE A FLORENCE

Georges PHILANTHROPÈNE

Parmi le nombreux personnel qui débarqua, le 8 février 1438, au Lido de Venise dans la suite de Jean VIII Paléologue en route pour Ferrare, il y avait un dignitaire auquel ses relations de famille et les circonstances firent jouer un rôle décisif dans la conclusion de l'Union des Églises. Il seconda résolument l'empereur dans la difficile tâche d'y rallier le clergé grec rénitent ou hostile; il dut surtout convertir — le mot n'est pas trop fort — aux vues impériales la volonté un moment contraire de son parent le patriarche Joseph II sans l'agrément duquel rien n'eût pu se conclure.

La découverte d'un document (1) publié ci-après me donne l'occasion de dire quel fut durant toute la durée du concile le rôle du personnage et dans quelle situation propice il se trouva pour influencer de certaine manière jusqu'aux décisions de son Église.

A vrai dire, les sources ne nous apprennent pas grand-chose de lui. S. Syropoulos, qui le met maintes fois en scène, ne fait connaître que son nom de famille, illustre entre tous, celui des Philanthropènes. Ce laconisme l'a fait confondre (2) avec un parent, bien connu de Bessarion, Alexis Lascaris Philanthropène, qui ne fut certainement ni à Ferrare ni à Florence (3). Son prénom à lui est autre. Il se lit dans le *Libro del Borsario* (4) ou livre de comptes du couvent dominicain de Santa Maria Novella à Florence. L'économe de cet établissement note en effet, à la date du 16 août 1439, que le seigneur Georgio Filitropino (*sic!*)..., congiunto del patriarca, fit une fondation perpétuelle de 50 ducats destinée à faire célébrer une messe chaque

(1) Ce document qui est une supplique au pape Calixte III m'a été procuré par le R. P. R. Loenertz auquel son docte confrère le R. P. Th. Kappeli qui l'a découvert l'avait remis. A tous deux j'exprime ici mon extrême gratitude.

(2) Cf. L. MOHLER, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, I, Paderborn, 1923, p. 225 qui, au surplus, le prend surtout pour un Lascaris (voir note 1); Mgr ATHÉ-NAGORAS de Paramythia, Συμβολαί εις τήν ιστορίαν τοῦ οἴκου τῶν Φιλανθρωπηνῶν, Athènes, 1929, p. 10.

(3) Au sentiment des auteurs cités à la note précédente, c'est au dignitaire présent aux côtés de Jean VIII à Florence que Bessarion aurait, entre 1440 et 1448, adressé une lettre et un petit traité sur la Procession du Saint-Esprit. Or il suffit de lire ce dernier écrit (éd. P. G., CLXI, col. 321-406 (grec) et 407-448 (latin) pour s'assurer que le destinataire ne prit aucune part aux débats conciliaires; au surplus, c'est de toute évidence parce qu'il n'y avait pas assisté que celui-ci avait demandé des éclaircissements à Bessarion.

(4) Cf. St. ORLANDI, *Necrologio di S. Maria Novella*, II, Firenze, 1955, p. 253, n° 11.

année au jour anniversaire de la mort de Joseph II. Ce riche (5) dignitaire, que le texte ci-contre appelle *magnificum militem et baronem imperii constantinopolitani*, occupait déjà avant de venir en Italie une haute situation à la cour de Byzance, puisqu'on le voit en 1436 à la tête d'une importante mission diplomatique, celle qui porta au kral de Serbie, l'allié naturel des grecs contre les turcs, les insignes de despote (6). Il devait durant tout le séjour de Jean VIII en Occident tenir auprès de lui le plus haut rang dans les fonctions de premier ministre.

A l'arrivée de Jean VIII à Venise, les autorités de la Sérénissime avaient marqué leur dépit de ce que les deux mésazons, vrais responsables des affaires de l'Empire (7), fussent restés sur le Bosphore à la garde de l'État. Le monarque présenta alors leurs suppléants (8), ceux qui, durant près de deux années, allaient remplir à ses côtés le même office, à savoir Iagaris qualifié expressément par Syropoulos de second mésazon (9) et notre Philanthropène qui ne peut ainsi avoir été que son premier ministre pour la période indiquée. Et c'est bien dans cette fonction que nous le montre ce que nous apprenons de ses démarches en Italie. On le voit en effet traiter directement avec le pape du secours dont Constantinople, menacée par le turc, avait un besoin urgent (10), signifier aux dignitaires ecclésiastiques les ordres de l'empereur (11), se tenir (12) auprès du trône de Jean VIII, l'épée du monarque à la main, enfin, lors de la messe pontificale d'Union, verser l'eau des ablutions sur les mains d'Eugène IV (13).

Nous ignorons s'il avait une opinion en matière théologique. Sans doute

(5) Sa fortune, dont il transféra, à l'exemple de Luc Notaras, une partie en Occident, dut lui venir des anciens césars de Thessalie (cf. Mgr ATHÉNAGORAS, *op. cit.*, p. 8-9), ses parents présumés. A noter que Joseph II avait également du bien, puisqu'il put restaurer le couvent de la famille, dit du Sauveur Philanthrope. Cf. *REB*, XIII, 1955, p. 132. C'est d'autre part dans la chapelle de cet établissement que sera enterrée la petite-fille de ce Georges dont nous nous occupons. Voir *infra*, p. 193, note 21.

(6) Cf. DUCAS, *Istoria turco-bizantina*, XXX 3, éd. Grecu, p. 259.

(7) Sur ces personnages voir surtout l'étude de J. VERPEAUX, *Contribution à l'étude de l'administration byzantine : ὁ μεσάζων*, dans *Byzantinoslavica*, XVI, 1955, p. 270-296 et XVII, 1956, p. 387-389. On notera un petit texte qui n'a pas été versé au débat mais où les attributions de ces hauts fonctionnaires sont nettement précisées. Jean de Raguse, qui eut affaire à eux et dut subir leurs importunités, les désigne en effet ainsi : *duo, qui mediatores dicuntur, qui omnia nomine imperatoris tractant et gubernant*. Cf. CECCONI, *Studi storici sul concilio di Firenze* 1869, p. ccccxcvii.

(8) Cf. S. SYROPOULOS, *Historia vera unionis non verae*, éd. Creighton, Hagae Comitibus, 1660, p. 82.

(9) *Ibid.*, p. 141 : 'Ιάγαριν, ὃν εἶχεν δεύτερον μεσάζοντα. Il ne s'agit évidemment pas ici de titulaires normaux de la charge, mais de dignitaires faisant fonction. Dès leur retour à Constantinople, ils s'effaceront devant les anciens et seuls vrais détenteurs, Démétrius Cantacuzène et Luc Notaras. Cf. VERPEAUX, *loc. cit.*, p. 288. Il n'y a donc pas lieu de voir dans Iagaris (Andronic, non Marc) un troisième collègue associé aux précédents (Cf. VERPEAUX, *loc. cit.*, p. 285, 286 avec la note 1). Comme le marque Jean de Raguse (voir *supra*, note 7), on ne comptait au moment du concile de Florence que deux mésazons, dotés des pouvoirs les plus étendus.

(10) Cf. SYROPOULOS, *op. cit.*, 126.

(11) *Ibid.*, p. 287, 339.

(12) *Ibid.*, p. 166.

(13) *Ibid.*, p. 296.

ne s'en préoccupait-il pas, pensant seulement, comme cet autre archonte (14) dont l'action diplomatique avait préparé le concile, que les intérêts supérieurs de l'État commandaient que l'on ne s'attardât pas en vaines subtilités. Sur ce point il se montra véhément chaque fois qu'il lui fallut presser les clercs de signer le décret d'Union et c'est en termes acérés qu'il reprochera aux obstinés leur attitude néfaste.

On peut dès lors se poser cette question. Ces dispositions franchement unionistes furent-elles sans effet sur l'évolution de Joseph II son parent et son commensal? Il est en effet symptomatique que, soit pour se reposer de la maladie qui le minait, soit pour échapper à certaines contraintes, le patriarche, délaissant la demeure princière (15) mise à sa disposition, se retirât (16) chez Philanthropène. Or il y eut dans son comportement final une adhésion si totale aux dogmes de la Primauté romaine et des fins dernières qu'elle étonna les latins et scandalisa les grecs (17). Le Testament (18) que l'on trouva sur sa table après son décès va en effet bien au-delà de ce que l'on eût pu attendre de Joseph II qui, tout en désirant la conclusion d'un accord, butait à chaque moment contre les exigences de ses partenaires occidentaux et multipliait ses réserves (19). Certes bien des causes ont dû l'amener à rédiger cet étonnant document, la réflexion sans doute, la grâce certes, mais aussi — il est difficile de ne pas l'entrevoir — les conseils pressants de l'homme d'État dont la tâche difficile sollicitait sa collaboration inconditionnelle. Les deux parents ne firent pas que cohabiter. Responsables, tous deux de l'orientation à donner, du côté grec, aux débats conciliaires, ils durent se concerter et il n'est pas improbable que dans leurs fréquents tête-à-tête le ministre ait amené le pontife à penser et à agir comme leur maître commun l'empereur. D'autre part, s'il a laissé enterrer Joseph II dans l'église même du concile (20), n'est-ce pas que Philanthropène le jugeait entièrement gagné à la cause de l'unité chrétienne?

(14) Cf. V. LAURENT, *La profession de foi de Manuel Tarchaneiotès Boulloùs au concile de Florence*, dans *REB.*, X, 1952, p. 60-69.

(15) Le patriarche fut logé à Florence au palais Ferrantini (aujourd'hui Marzichi-Lenzi). Vue dans V. CHIARONI, *Le scisma greco e il concilio di Firenze*. Florence, 1938, planche entre les p. 68 et 69.

(16) Cf. SYROPOULOS, *op. cit.*, p. 237, 238, 245, 250.

(17) Voir le portrait moral de Joseph II dressé par J. GILL, *Joseph II, Patriarch of Constantinople*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, XXI, 1955, p. 79-101 (surtout p. 92 suiv.).

(18) Sur ce document, sa signification, sa portée voir G. HOFMANN, *Letzter Wille des Patriarchen Joseph II*, dans *Orientalia Christiana*, XXXII, 1933, p. 5-8. Texte du document dans MANSI, *Amplissima conciliorum collectio*, XXXI A, col. 1000 E-1009 A.

(19) Je crois bien que le fond du caractère de Joseph II était la fierté, une fierté ombrageuse, qui lui venait sans doute de ses origines princières mais aussi de cette sorte de fascination qu'il exerçait sur ses interlocuteurs. Syropoulos ira jusqu'à écrire que s'il avait survécu à la conclusion de l'Union peu de gens auraient osé l'empêcher de la réaliser à Constantinople. Cf. SYROPOULOS, *op. cit.*, p. 347. Plus d'un latin, et non des moindres, subit son charme. Cf. GILL, *loc. cit.*, p. 79 suiv.

(20) Dans l'église dominicaine de Santa Maria Novella où le tombeau, déplacé et remanié à la fin du xvi^e siècle, se voit encore. Cf. Mgr GENNADE d'Héliopolis, 'Η ἐν Φλωρεντίας διαμονή τοῦ ὀικουμενικοῦ πατριάρχου 'Ιωσήφ τοῦ β', dans 'Ορθοδοξία XXX, 1955, p. 417-423 (avec indication des portraits de Joseph II connus de l'auteur). Les frais des funérailles semblent bien avoir été couverts par Philanthropène (100 ducats versés le surlendemain du décès, soit le 12 juin 1439). Cf. *ibid.*, p. 420. Le métropolite de Sardes Denis, mort en avril 1438, avait été enseveli

On eût aimé savoir quelle part prit Georges Philanthropène aux difficiles négociations qui, jusqu'à la fin (1440-1453), furent inlassablement poursuivies pour réaliser l'Union des Églises à Constantinople même et dans ce qui restait de l'empire, principalement au Péloponnèse. Aucun document ne nous permet malheureusement d'entrevoir le rôle qu'il remplit sous ce rapport en cet ultime moment. Il semblerait même à première vue que son milieu familial désavouât son action récente. Les Asanès, dont il avait épousé une parente (21), se voulaient alors (22) hostiles au rapprochement avec Rome, et l'on ne voit pas qu'un seul Philanthropène ait fait partie de l'une de ces très nombreuses ambassades qui sillonnaient alors fièvreusement l'Europe en quête de secours (23). Mais il n'y a là qu'une apparence. Sa parenté suppléait à cette absence. Son propre fils Manuel n'avait-il pas pour femme la fille de ce Paléologue (24) que Constantin XII dépêcha en 1452 auprès de Nicolas V? Lui-même ne semble-t-il pas s'être ménagé la possibilité de se réfugier dans l'Occident catholique en constituant un important dépôt d'argent entre les mains d'un notable vénitien? Bien que cette mesure ne lui ait pas profité — il mourut avant la chute de Constantinople (25) — elle témoigne de son attachement à l'Occident et laisse deviner ses préférences confessionnelles.

Le fils dont nous venons de parler, Manuel, ne survécut pas à la ruine

contre les murs de la petite église de Saint-Julien, mais à l'extérieur de l'édifice. Cf. SYROPOULOS, *op. cit.*, p. 112.

(21) Georges épousa en effet la fille d'Isaac Asanès, « oncle » de Manuel II Paléologue, décédé sur l'âge préfet de la Ville. Le couple eut, entre autres, une fille, qui, morte jeune, fut ensevelie auprès de son grand-père dans le couvent du Sauveur Philanthrope restauré par Joseph II (cf. *REB.*, XIII, 1955, p. 132), lequel exerçait donc le droit de patronat avec, sans doute, d'autres Philanthropènes dont notre Georges. L'építaphe de Georges Asanès a été trois fois éditée. Voir plus commodément la publication de Sp. LAMBROS, *Παλαιολογία και Πελοποννησιακά*, I, 1912, p. 211.

(22) Paul Asanès quittera même furtivement la capitale dont il était le gouverneur avec son gendre, le frère de l'empereur, Démétrius Paléologue, pour n'avoir pas à se mêler d'appliquer le décret d'Union. Cf. SYROPOULOS, *op. cit.*, 348. Au xiv^e siècle, en revanche, la famille s'était largement dépensée, aux côtés de Jean V Paléologue, pour la cause de l'Union des Églises. Voir O. HALECKI, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930, p. 19, 247, 251.

(23) Voir à ce sujet C. MARINESCO, *Notes sur quelques ambassadeurs byzantins en Occident à la veille de la chute de Constantinople sous les Turcs*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, X, 1950, p. 419-428; R. GUILLAND, *Les appels de Constantin XI Paléologue à Rome et à Venise pour sauver Constantinople (1452-1453)*, dans *Byzantinoslavica*, XIV, 1953, p. 226-244.

(24) Notre document l'appelle *Graginus Palaeologus* (voir *infra* au début de la lettre). Le second patronyme, certainement déformé, ne peut être restitué avec certitude. Il rappelle néanmoins d'assez près cet autre : Graitzas (voir sur ce patronyme et ses représentants au xv^e siècle, Νέος Έλληνομνημων, XI, 1914, p. 260-288 et Av. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen*, 1259-1453, Speyer 1938, n. 180-183). Mais la désinence *-inus* semble exclure l'identification. Dans notre ignorance de ce que furent les rapports entre Rome et Byzance entre novembre 1451 et 1452 (cf. GUILLAND, *loc. cit.*, p. 233), il est prudent de surseoir avant d'avancer une hypothèse valable sur l'identité de l'apocrisiaire et la nature de sa mission. Nous notons seulement qu'il ne devait pas, suivant la mode byzantine, avoir pour prénom celui de Manuel donné à son fils.

(25) Le fait résulte de la supplique que nous éditons et où le créancier du débiteur vénitien est, non Georges qui cependant fit le dépôt et aurait dû être désigné s'il avait été vivant, mais son fils et héritier Manuel.

de son pays. Il succomba glorieusement, le 29 mai 1453 (26), face aux turcs assaillants. Ses trois petits garçons tombèrent avec leur mère entre les mains des vainqueurs qui les retinrent captifs dans l'espoir d'une rançon. Leur oncle, un autre Manuel, Paléologue de surcroît (27), réussit-il à rentrer en possession des 3.000 ducats d'or que détenait contre toute justice le débiteur vénitien? On se plaît à le penser. Auquel cas, les petits-fils de Georges Philanthropène auront gagné le Péloponnèse où vivait une puissante branche de la famille (28) et, de là, l'Occident où, comme tant d'autres seigneurs byzantins (29), ils auront reçu auprès du pape ou en quelque autre cour un accueil d'autant plus ouvert que l'on devait encore se rappeler les services rendus par leur ancêtre à la cause du catholicisme.

SUPPLIQUE DE MANUEL PALÉOLOGUE A CALIXTE III

20 juin 1457

Arch. segr. Vat., Reg. Suppl. 501, f. 279^v -280^r

Beatissime pater. Devotus et humilis servus sanctitatis vestre, Hemanuel Graginus Paleologus Constantinopolitanus humiliter exponit eidem sanctitati vestre : Anno ante excidium calamitose urbis Constantinopolitane, cum ipse supplicans inde cum genitore suo, qui mittebatur orator ad has partes Italie et presertim ad fel. rec. Nicolaum papam, predecessorem vestrum, pro subsidiis ad defensionem illius urbis mittendis, discederet, spectabilis miles Hemanuel Philemtropinus, cognatus suus, ipsum supplicansem instituit suum legitimum procuratorem specialem ut repeteret et recuperaret a Francisco Venerio, nobili et civi Veneto, quoddam depositum apud ipsum Franciscum factum olim per magnificum militem et baronem imperii Constantinopolitani Georgium Philantropinum, patrem eiusdem Hemanuelis. Quod quidem depositum inter iocalia, pecuniam numeratam et alia bona fuit precii et valoris tria milia ducatorum auri vel circa.

Cum vero ipsum Franciscum convenisset ipse supplicans apud partes marchie tunc versantem et de hac re egisset, nichil aliud potuit obtinere preter quedam bona verba et promissiones largas de futuro.

Accidit interea casus ille flebilis et miserandus illius urbis, in quo predictus Emanuel principalis pro patria, pro fide, pro libertate fortiter dimicando hostili gladio interemptus obiit diem suum. Uxor vero eius, videlicet soror ipsius supplicantis, cum tribus filiis, venit in servitutem et captivitatem infidelium, in qua usque ad hanc diem miserabiliter detinetur, cum maximo periculo fidei puerorum, nisi succurratur eis opportune de redemptione. Pro qua quidem re ipse supplicans, consanguinitatis astrictus debito, rediit in Italiam, spe

(26) Même document, 1.

(27) D. ZAKYTHINOS, *Le despotat de Morée*, II, Athènes, 1953, p. 54, 62, 133, 212, 224-225, 332, 360 et *passim*.

(28) Cf. MARINESCO, *loc. cit.*, p. 419 s.

consequendi predictum depositum, unde posset liberationi sororis et nepotum et aliis eorum necessitatibus providere.

Reperit Franciscum, depositarium ipsius, hic in urbe Romana, a quo multiplici modo, ut est ingenium hominis delusus, iam per annum et ultra moratus est in hospicio, cum gravissimo dampno et intolerabili iactura sua et cum evidenti periculo animarum sororis et nepotum ipsorum.

Subsecuta est detencio ipsius Francisci pro suis demeritis, que res eciam spem ipsius supplicantis impedivit. Nunc vero, cum non possit amplius morari nec habeat unde satisfaciat hospiti suo pro expensis iam unius anni suis et duorum famulorum cumque sollicitatus litteris et patris sui et aliorum pro festiva redempcione sororis et nepotum, ne in fide propter nimiam delacionem periculum paciantur, non habens quo se vertat, homo calamitosus et inops, carens patria, parentibus, amicis, omnibus bonis, post deum omnium creatorem ad pedes vestre beatitudinis, qui tenes vicem dei in terris, qui omnium pater es et appellaris, qui pro fidei catholice honore et pro libertate fidelium contra impios hostes omnibus viribus indefesse pugnas et vigilas, cui salus animarum commissa est tamquam vero et unico pastori et principi, humiliter et lacrimosus confugit, misericordiam sanctitatis vestre implorat, iusticiam petit, equitatem et clementiam eius postulat et provolutus in terram miserabilis homo pro re tam pia, tam honesta et necessaria supplicat : Dignetur sanctitas vestra per viscera misericordiarum domini nostri Ihesu Christi voces et preces suas audire atque exaudire, lacrimas et calamitatem suam inspicere et misericorditer atque clementer providere quod Franciscus prefatus de carcere non dimittatur exire sive relaxetur, nisi prius satisfecerit debito, et si non poterit pro universa summa, saltem in presentiarum pro tanta quantitate que possit ad redempcionem captivorum sufficere.

Fiat ut petitur. A.

Datum Rome apud Sanctum Petrum, duodecimo kal. Julii, Anno tercio.

II

LA MÉTROPOLE DE SERRÈS CONTRE LE CONCILE DE FLORENCE

L'implantation, au sein de l'Église grecque, de l'Union de Florence rencontra à Constantinople même et dans ce qui restait de l'empire byzantin une très vive opposition. Mais, grâce à l'appui presque total (1) de la classe dirigeante et d'une minorité décidée, celle-ci put être contenue jusqu'à

(1) Cette adhésion à l'Union de Florence était, quel qu'en fût le motif, bien plus large qu'on ne serait porté à le penser. Dix ans plus tard, en 1449, donc vers le temps où Macaire rédigea la lettre que nous publions, un témoin irrécusable, Jean Eugénicos, se plaignait auprès de l'empereur Constantin XII que la majorité des grands fussent unionistes. Cf. *Echos d'Orient*, XIII, 1910, p. 277; voir aussi G. MERCATI, *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno*, Roma 1926, p. 37.

la fin. Dans les régions dominées ou contrôlées par les Turcs la réaction, qui put se donner libre cours, mit le Patriarcat œcuménique devant des situations délicates. Hors d'atteinte du bras séculier, le clergé local osa éluder ses directives. C'est un exemple de ce refus que nous présente le document édité ci-après (2).

Depuis le retour d'Italie, l'empereur, dont c'était le droit reconnu (3), ne confirmait plus pour les métropoles que des candidats favorables à sa politique religieuse. Mais ceux-ci n'étaient pas toujours agréés de leurs ouailles qui s'en débarrassaient en rendant au nouvel arrivant la vie impossible. C'est ce qui se passa exactement pour le siège de Serrès. Un siècle et demi plus tôt on y avait vécu une scène analogue. Le métropolite d'alors, coupable d'avoir secondé les efforts unionistes du patriarche Jean XI Bécocos (1275-1282), avait été vilipendé et déposé par les émissaires d'Andronic II (4). Du moins avait-il pu administrer quelque temps son diocèse et servir la cause pour laquelle on le chassait. En 1447, Macaire, un moine choisi de frais pour le même évêché, parti pour en prendre possession, y fut, ce semble, accueilli, mais se heurta dès le début à une opposition si déclarée des prêtres et des laïcs qu'il crut plus prudent d'abandonner le poste. Le prélat évincé se garda bien d'aller porter plainte à Constantinople qui l'eût sans doute aucun blâmé pour sa défection. Soucieux avant tout de ne pas se compromettre, il choisit de regagner son monastère d'origine avec l'espoir d'y retrouver la paix. Ce fut l'higoumène du lieu, un certain Isidore (5), qui pensa, en le revoyant, perdre la sienne. Aussi Macaire eut-il quelque peine à s'en faire accepter. Cet hôte encombrant — un métropolite ne se meut pas comme un simple moine! — pouvait lui causer à lui de l'embarras et mettre le trouble dans la communauté, qui visiblement avait pris partie contre le concile de Florence, puisqu'elle prévoyait un conflit possible avec le patriarche, alors Grégoire III Mélissène, ardent propagateur de l'Union des Églises. Si ce pontife l'en requérait, l'ex-prélat ne serait-il pas tenté de gagner les religieux à son obéissance en risquant de les diviser?

Pour écarter tout soupçon l'ancien métropolite n'eut d'autre ressource que de se mettre à la discrétion du supérieur. Il ne veut plus de fait être que le dernier de tous et n'aspire qu'à retrouver, dans son ancien milieu, une cellule et un emploi. Si d'aventure ses exigences ou ses intrigues créaient de l'embarras, il accepte d'avance la suprême sanction, le renvoi. Et pour que l'on soit bien sûr qu'il n'a plus partie liée avec les autorités de Constantinople, il commence par faire profession de foi : le Saint-Esprit procède du Père non du Fils; le concile de Florence et tout ce qui s'y est fait sont

(2) Signalement de la pièce, avec présentation d'un des manuscrits — le vatic. gr. 1578 — qui le contient par G. MERCATI, *op. cit.*, p. 36-39.

(3) Droit expressément renouvelé à Manuel II Paléologue en 1416. Voir mes observations à ce sujet dans *Revue des Études Byzantines*, XIII, 1955, p. 5, 6, 12 et 15 (l'article premier).

(4) Cf. G. MÉTOCHITE, *Histor. Dogmat.*, II, 77, éd. Nova Patrum Bibliotheca, VIII^a, 1871, p. 102.

(5) Je n'ai pu identifier le personnage ni le couvent qu'il régentait. A signaler, comme pouvant s'identifier avec lui, un Isidore, également confesseur ou père spirituel, correspondant de Jean Eugénicos et comme ce dernier antiunioniste. Cf. *Échos d'Orient*, *loc. cit.*, p. 279, 280. E. LEGRAND, *Cent dix lettres grecques de François Filelfe*, Paris, 1892, p. 294, confond à tort le personnage avec Isidore de Kiev.

nuls et non avenus, les dogmes latins que rejette l'Église d'Orient, il les rejette lui aussi! Sa position ainsi clarifiée, il dut reprendre rang parmi ses anciens confrères et vivre en simple religieux.

Je n'ai pu découvrir l'identité de ce prélat malchanceux qui ne fit qu'une courte apparition sur le siège de Serrès en cette année 1447. D'après son propre aveu, ses administrés, tant clercs que laïcs, passèrent vite de l'opposition aux menaces si nombreuses et si diverses qu'elles ne lui laissèrent rapidement d'autre issue que la fuite. Depuis la conclusion de l'Union florentine (1439), le siège avait donc été administré (6) par un autre et l'on devrait s'étonner d'apprendre que le prédécesseur de Macaire n'avait pas été inquiété, si l'on ne savait que celui-ci n'avait pas été du voyage d'Italie et n'avait donc rien signé. Au surplus, l'empereur Jean VIII Paléologue n'en avait qu'une médiocre estime, ce qui laisse supposer qu'il ne devait pas être entièrement gagné à ses vues. Pressé par l'opposition de convoquer un synode général où siègeraient les évêques de province, le monarque, après avoir montré l'impossibilité de faire venir, entre autres, ceux de Thessalonique, de Serrès et d'Andrinople, ajouta que leur présence ne servirait au reste pas à grand-chose. La raison? : Οὐδαμεν γὰρ τὴν δύναμιν τοῦ λόγου ἐκείνων (7). Effacé par calcul ou par tempérament, ce prélat était assuré de garder sa charge jusqu'à sa mort qui dut survenir fin 1446 / début 1447, voire même au cours du premier semestre de cette dernière année.

Macaire retrouva-t-il grâce devant ses ouailles? Un acte du patriarche Syméon confirme en effet, en date de septembre 1486, l'élection de Manassès qui est dit succéder sur le siège de Serrès à l'hagiorite Macaire (8)! J'hésiterai à identifier ces prélats homonymes. Certes la longévité est un avantage souvent partagé par les moines orientaux, et il eût suffi que le signataire de notre document eût été choisi très jeune lors de sa première promotion en 1447 pour qu'il put atteindre le dernier quart du siècle. Mais il semble douteux qu'on soit allé chercher dans sa retraite un ancien titulaire qui avait dépassé la soixantaine. En effet, deux évêchés au moins se placent entre 1447 et le second évêché de Macaire, ceux de Germain et de Dorothée, signalés respectivement en janvier 1467 (9) et en octobre 1474 (10). A cette dernière date notre prélat était déjà un vieillard et son retour à l'activité pastorale ne saurait être admis — il reste malgré tout possible — que sur preuve formelle.

A tout prendre, nous n'avons donc ici qu'un évêché manqué qui, au départ, aura buté sur l'opposition du clergé et des notables de Serrès aux accords de Florence. La raison de cette hostilité est obvie. Les grecs

(6) La liste épiscopale de Serrès est des plus lacuneuses pour la fin du moyen âge. La meilleure, après LEQUIEN, *Oriens Christianus*, II, 1740, col. 87-90, est celle de Mgr Anthime Alexoudis dans *Anatolikos Astir*, XVII, 1878, p. 673, 674 et 695-697, qui ne mentionne cependant aucun titulaire entre 1393 (Nicolas) et 1501 (Manassès).

(7) S. SYROPOULOS, *Historia vera unionis non verae*, éd. Creyghton, Hagae Comititis, 1660, p. 349.

(8) Signalement de l'acte et regeste dans *Hellenika*, III, 1930, p. 461, note 6.

(9) Revue de l'Orient Chrétien, VIII, 1903, p. 148.

(10) Ep. STAMATIADÈS, *Ἐκκλησιαστικά σύλλεκτα*, Samos, 1891, p. 16.

de Macédoine, soumis aux turcs, depuis plus d'un demi-siècle (11), se refusèrent à payer de leur liberté religieuse, la seule dont ils croyaient encore jouir, une libération qui, après Nicopolis (1396) et surtout Varna (1444), devait leur sembler plus que jamais aléatoire.

TEXTE DE LA LETTRE DE MACAIRE DE SERRES

Vatic. gr. 1147, fol. 215-216 = A

Vatic. gr. 1858, fol. 12^v-13^r

† Ἐγὼ ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Σερρῶν Μακάριος] (1)

Ἐγὼ ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Σερρῶν Μακάριος, κρίμασιν (2) οἷς
οἶδε Θεός, γενόμενος ἀρχιερεὺς καὶ ἀπελθὼν εἰς τὴν ἐγγχειρισθεῖσάν μοι
Ἐκκλησίαν καὶ μὴ (3) εὐρὼν ἀνάπαυσιν παρὰ τῶν ἐκεῖσε εὕρισκομένων
ιερέων τε καὶ λαϊκῶν, ἀλλὰ μᾶλλον τὸ ἐναντίον πειρασμούς καὶ κινδύ-
5 νους πολλοὺς καὶ διαφορούς, καὶ διὰ (4) τοῦτο ἀναγκασθεὶς ἐπανῆλ-
θον πάλιν εἰς τὴν ἡμετέραν μονὴν ὅθεν ἐξῆλθον, καὶ μὴδὲ παρὰ τοῦ
ταύτης προΐσταμένου, τοῦ τιμιωτάτου ἐν ἱερομονάχοις κυρ' Ἰσιδώρου, ῥα-
δίως εἰσδεχθεὶς (5) διὰ τὰς ἁμαρτίας μου· ἀλλὰ ἀποτρεπομένου με
(αὐτοῦ) καὶ δειλιῶντος τὴν ἡμετέραν συνοίκησιν ἐπὶ προφάσει τοῦ
10 μῆποτε προξενήσω αὐτῷ (6), παρὼν ἐνταῦθα (7), πειρασμούς τινας
ἢ διοχλήσεις, ἢ σκανδαλίσω τινὰς τῶν τῆς συνοδείας, καὶ διὰ τοῦτο
ἀπαιτοῦντός με ἐγγράφως καταθέσθαι καὶ δι᾽ ἰσχυρίσασθαι τοῦτο τὸ
εἰρηνικῶς διάγειν ἐνταῦθα καὶ φιλικῶς καὶ εὐμενῶς πρὸς αὐτόν, καὶ
μὴ τίνα πειρασμόν ἢ σκάνδαλον προξενῆσαι αὐτῷ ἢ πρὸς τοὺς τῆς
15 συνοδείας ἀδελφούς ἢ πρὸς τὰ ὑπερέχοντα (8) πρόσωπα, κἀμοῦ τοῦτο
ἀποδεξαμένου καὶ προθύμως καὶ ἐτοίμως ποιήσιν διομολογήσαντος,
ἥδη, καθὼς εἶπον, τὸ παρόν μου γράμμα ποιῶ πρὸς τὸν εἰρημένον
τιμιώτατον πνευματικόν πατέρα (9) κυρ' Ἰσίδωρον, δι' οὗ δὴ καὶ
λέγω πρῶτον ἀρχόμενος ἀπὸ τῆς περὶ πίστεως ὁμολογίας, ὅτι.
20 Πιστεύω εἰς τὴν ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον Τριάδα, τὸν ἕνα Θεόν, πατέρα

(11) Serrès fut pris par les Turcs le 19 septembre 1383. Cf. Encyclopédie de l'Islam, IV, 1934, p. 242, 243 (F. Babinger).

(1) Le texte de B que G. MERCATI, *op. cit.*, p. 36, qualifie, je ne sais pourquoi, d'autographe est seul à donner le début de cette *intitulatio*. Je ne note ci-dessous que les principales divergences de nos deux copies.

(2) κρίμασιν ἀρρήτοις, avec ce dernier mot barré horizontalement B.

(3) μὴ dans l'interligne B.

(4) καὶ διὰ : διὰ A.

(5) εἰσδεχόμενος (sic) B. εἰσδεχόμενος A.

(6) αὐτῷ omel A.

(7) Ces deux mots en marge dans B.

(8) ἢ —ὑπερέχοντα : ἢ τὰ ὑπάρχοντα A,

(9) πνευματικὸν τιμιώτατον πατέρα B.

ἀγέννητον, υἷον γεννητὸν καὶ πνεῦμα ἐκπορευόμενον ἐκ τοῦ πατρός, οὐχὶ δὲ καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ, καθὼς ἡ τῶν Λατίνων Ἐκκλησία δοξάζει, ἀποβαλλόμενος καὶ τὴν ἐν Φλωρεντίᾳ σύνοδον καὶ ἅπαντα τὰ πραχθέντα ἐκεῖσε καὶ τὰ καθόλου δόγματα τῶν Λατίνων, ἅτε ἀποβάλλεται ἡ Ἐκ-
 25 κλησία ἡ ἀνατολική.

Ἔτι λέγω ὡς ἵνα διατηρῶ ἐμαυτὸν εἰρηνικὸν πρὸς τε τὸν προῖσ-
 τάμενον τῆς ποίμνης πνευματικὸν πατέρα καὶ τὴν συνοδείαν πᾶσαν
 -13 r-, καὶ οὔτε τινὰ σκανδαλίσω τῶν ἀδελφῶν, εἴ ποτε συμβῇ λυσ-
 σηθεῖναι (10) ἢ σκωφθῆναι παρὰ τοῦ πρεσβυτέρου, οὔτε παρασκευάσω
 30 ἐξελεῖν τῆς συνοδείας, ἀλλὰ μᾶλλον εἰρηνεύσω καὶ καταλλάξω τὸ
 ὅσον εἰς τὴν ἡμετέραν δύναμιν καὶ ἐξοικονομήσω πίστιν καὶ ἀγάπην
 καὶ ὑποταγὴν ἔχειν πρὸς αὐτόν, ὥσπερ μέλλω ἔχειν καὶ αὐτός. Εἴποτε
 δὲ συμβῇ διένεξιν τινα γενέσθαι ἢ σκάνδαλον πρὸς τὸν προστάτην
 τῆς τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησίας, εἰς ὅσον ἂν δυνηθῶ, καταλλάξω καὶ εἰρη-
 35 νέυσω καὶ μηδὲ τινα ἀγρίαν ἢ ὀργὴν ἢ ταραχὴν παρασκευάσω ἔχειν
 πρὸς τοὺς ἐνταῦθα, ἀλλὰ μᾶλλον ἵνα ὑπάρχω καθαρὸς ἀδελφός καὶ
 πιστός καὶ φιλίαν καὶ ἀγάπην καὶ πίστιν ἔχων πρὸς τε τὸν προῖστά-
 μενον τῆς παρούσης μονῆς πνευματικὸν πατέρα καὶ τὴν ἀδελφότητα
 πᾶσαν, ὡς καὶ αὐτός εἰς τῆς συνοδείας ταύτης ὑπάρχων, ὁ ἐλάχιστος.
 40 Ταῦτα καθωμολόγησα καὶ διεθέμην οἰκείαις χερσὶ καὶ εἰ μὲν δια-
 τηρήσω καὶ πολιτεύσομαι καθὼς καὶ ὑπέγραψα, τῷ Θεῷ χάρις καὶ
 ταῖς εὐχαῖς τῶν ἀγίων ἡμῶν πατέρων· εἰ δὲ διὰ τὰς ἡμετέρας ἀμαρτίας
 γένηται ἄλλως καὶ οὐ καθὼς ἔγραψα ὥστε συμβῆναι πειρασμὸν παρ'
 ἐμοῦ ἢ τῷ πρεσβυτέρῳ ἢ τῇ εὐλογημένῃ συνοδείᾳ, ὅπερ ἀπεύχομαι,
 45 ἵνα μήτε ἐγὼ ἔχω χῶρον προβαλέσθαι τινὰ δικαίωματα δῆθεν ὑπὲρ
 ἐμαυτοῦ, καὶ τὸ γράμμα ὑπάρχει ἀργὸν καὶ ἄχρηστον· ὅπερ προβάλ-
 λωμαι νῦν ὑπὲρ τοῦ ἔχειν με τὴν ἀνάγκυσίν μου καὶ τὴν διδομένην
 διακονίαν καὶ κέλλιν ἐν τῇ παρούσῃ μονῇ.

Ἐπὶ τούτῳ γὰρ ἐγεγόνει καὶ τὸ παρὸν ἡμετέρον γράμμα καὶ ἐπε-
 50 δόθη τῷ διαληφθέντι τιμιωτάτῳ ἐν ἱερομονάχοις καὶ πνευματικῷ
 πατρὶ κυρῷ Ἰσιδώρῳ.

Ἐν μηνὶ αὐγούστῳ ἰνδικτιῶνος ιγς.

Ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Σερρών Μακάριος τὰ ἄνωθεν γεγραμ-
 μένα στέργων ὑπέγραψα :

TRADUCTION

† Moi l'humble métropolitain de Serrès Macaire.

Moi, Macaire, l'humble métropolitain de Serrès, fait évêque par le secret jugement de Dieu, je me suis rendu dans l'Eglise qui m'a été confiée. Y

(10) λυσηθῆναι AB.

ayant trouvé, non la tranquillité, mais bien au contraire des épreuves et des dangers aussi nombreux que divers, je me suis vu forcé de revenir dans notre couvent d'où j'étais sorti. Le très révérend hiéromoine Isidore, le supérieur, loin de me faire un accueil empressé, voudrait éviter la cohabitation qu'il appréhende sous le prétexte que ma présence pourrait lui causer des ennuis et des embarras ou que je pourrais scandaliser quelques membres de la communauté. Aussi me demande-t-il de faire par écrit la présente déposition et déclaration selon laquelle je ne causerai d'ennui ni de scandale ni à lui ni aux frères de la communauté ni aux autres personnes. Ce que je me suis montré aussitôt disposé et prêt à faire.

J'adresse donc cette mienne lettre, comme je l'ai dit, au très révérend père spirituel Isidore. Et, pour commencer par la profession de foi, j'affirme d'abord ceci :

Je crois en la sainte et consubstantielle Trinité, en un seul Dieu, père inengendré, Fils engendré et Esprit procédant du Père mais non du Fils comme l'enseigne l'Église des latins. Je rejette le concile de Florence et tout ce qui s'y est fait comme aussi l'ensemble des dogmes latins que rejette l'Église d'Orient.

Je déclare en outre que je me conserverai en paix avec le père spirituel et supérieur de ce bercail et avec toute la communauté et que je ne causerai de trouble à aucun des frères. Même si d'aventure il m'arrivait de subir la colère du supérieur ou des reproches de sa part, je ne chercherai pas à sortir de la communauté. Bien au contraire je me tiendrai en paix et m'amenderai dans la mesure de mes forces et m'arrangerai pour lui garder confiance, affection et soumission. Et si un différend ou une querelle surgissait avec l'Église de Dieu, autant qu'il me sera possible, j'y mettrai un terme, me tiendrai en paix et me garderai de nourrir de l'aversion, de la colère ou de l'indisposition pour les habitants de ce lieu. Bien au contraire, en frère vrai et fidèle, je n'aurai qu'amitié, affection et confiance envers le supérieur et père spirituel de ce couvent et envers toute la Fraternité, n'étant moi, le tout petit, qu'un membre de la communauté.

Ceci est ma déclaration et déposition écrite de ma propre main. S'il m'arrive de l'observer et de me comporter conformément à ce que j'ai signé, grâces soient rendues à Dieu et aux prières des saints Pères. Mais si, à cause de mes péchés, il en était autrement et que, contrairement à ce que j'ai écrit, je devienne l'occasion de dérangements pour le supérieur ou la communauté — ce qu'à Dieu ne plaise! — je n'aurai plus lieu de prétendre à ce qui peut être mes droits et cette lettre sera nulle et non avenue. J'en fais maintenant la proposition pour qu'on me garde dans ce couvent la tranquillité, l'emploi donné et la cellule.

En foi de quoi j'ai écrit la présente lettre et l'ai remise au susdit très révérend père le hiéromoine et père spirituel Isidore.

Au mois d'août de la dixième indiction.

Moi, Macaire, l'humble métropolitaine de Serrès, j'ai écrit, approuvé et signé ce que dessus.

V. LAURENT.

BULLETIN DE THÉOLOGIE MARIALE BYZANTINE

Dans son dernier bulletin de spiritualité et de théologie byzantines, le R. P. A. Wenger laissait volontairement de côté, en raison de l'abondance de la matière, la littérature mariale, se réservant d'y consacrer « une chronique particulière dans la prochaine livraison de cette Revue » (REB, XIII, 1955, p. 140). Orienté, depuis, vers d'autres horizons, notre talentueux confrère dut renoncer à cette entreprise à laquelle tout l'avait préparé et où il excellait. La tâche nous incombe d'assurer la relève. Travail ingrat, s'il en fut. Non seulement le génie ne s'improvise pas, mais encore la mariologie byzantine a fait l'objet, au cours des toutes dernières années, notamment à l'occasion des congrès marials de Rome (1950 et 1954) et du centenaire de la bulle *Ineffabilis*, de tant d'études panoramiques et de monographies, qu'il est assez difficile de ramasser et d'ordonner dans une seule gerbe bien venue le meilleur de cette plantureuse moisson.

Notre enquête embrassera surtout les cinq dernières années, à coup sûr privilégiées en fait de littérature mariale. Cependant elle tiendra compte de quelques travaux antérieurs particulièrement intéressants ou qui nous ont paru peu remarqués. On ne s'étonnera pas de la brièveté de nos appréciations. Cette chronique veut être davantage un répertoire qu'un recueil de comptes rendus. Nous espérons en tout cas ne rien omettre de ce qui a fleuri de valable sur le terrain de la mariologie byzantine depuis les travaux mentionnés par le P. Wenger dans la section mariale d'un précédent bulletin (REB, X, 1952, p. 165-167).

Sigles et abréviations.

- Alma S. Ch.* : Alma Socia Christi, Acta Congressus mariologici-mariani Romae anno sancto MCML celebrati, Rome, 13 vol., 1951-1958.
- BZ* : Byzantinische Zeitschrift, Munich.
- Carol* : Mariology (ed. J. B. Carol OFM), Milwaukee (USA), 2 vol., 1954-1956.
- Echi e Comm.* : Echi e Commenti della proclamazione del domma dell'Assunzione, Studia Mariana 8, Rome, Academia Mariana internationalis 1954, x-388 p.
- Eph. Mar.* : Ephemerides Mariologicae. Commentaria de re mariali a superioribus scholis C.M.F. exarata, Madrid.
- Est. Mar.* : Estudios marianos. Societad mariologica española, Madrid.

- Et. Mar.* : Etudes mariales. Bulletin de la Société d'études mariales, Paris.
- du Manoir* : Maria. Etudes sur la Sainte Vierge (sous la direction d'H. du Manoir S. J.) Paris, 5 vol., 1947-1958.
- Mar.* : Marianum. Ephemerides mariologicae cura Patrum Ord. Serv. Mariae, Rome.
- Mar. St.* : Marian Studies. Mariological Society of America, Washington.
- Or. Chr. Per.* : Orientalia Christiana Periodica, Rome.
- Ost. St.* : Ostkirchliche Studien, Wurtzbourg.
- REB.* : Revue des Etudes Byzantines, Paris.
- Sträter* : Mariologia (ed. italiana a cura di P. Sträter S. I.), 3 vol., Rome, 1952-1958.
- Theotocos* : Enciclopedia mariana « Theotócos » (R. P. Spiazzi O. P.), 2 ed. riveduta e aumentata, Gênes, Bevilacqua et Solari, Milan, ed. Massimo, 1958, xx-950 p.
- Virgo Imm.* : Virgo Immaculata. Acta Congressus internationalis mariologici et mariani Romae anno MCMLIV celebrati, Rome, 18 vol., 1955-1958.

I. Recueils bibliographiques. Répertoires.

1. G. M. BESUTTI OSM, *Bibliografia mariana 1948-1950, 1950-1952*, ediz. Marianum, 2 vol., Roma, 1950-1952, 96 + 162 p.
2. G. M. BESUTTI, *Panorama bibliografico mariano*, Theotocos, p. 883-918.
3. I. DAM OFM, *Rassegna bibliografica sull'Assunzione*, Echie Comm., p. 151-362.
4. *Bibliography (1830-1957) of the Immaculate Conception*, The Dogme of the Immaculate Conception, History and Significance, edit. by E. D. O'Connor CSC, University of Notre-Dame Press, 1958, p. 532-621.
5. *Lexikon der Marienkunde*, herausgegeben von K. ALGERMISSEN, L. BOER, C. FECKES (†), J. TYCIAK, Regensbourg, Pustet, 1957 suiv.
6. R. LAURENTIN, *Table rectificative des pièces mariales inauthentiques ou discutées contenues dans les deux Patrologie de Migne*, en annexe du *Court traité de théologie mariale*, Paris, Lethielleux, 1954 (Patr. Gr., p. 155-173).
7. Ch. BAUR OSB, *Initia Patrum Graecorum*, 2 vol., Cité du Vatican, Biblioth. Apost. Vatic., 1955, 94-662; XLVI-714 p.
8. F. HALKIN S.J., *Bibliotheca hagiographica graeca*, troisième éd. mise à jour et considérablement augmentée (Subsidia hagiogr. n. 8a), t. III, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1957, appendice 3 : de *Deipara*, p. 123-174. Cf. REB. XVI (1958) 259-261.

A notre connaissance, il n'existe pas de recueil bibliographique, moderne et d'une certaine ampleur, consacré uniquement à la mariologie byzantine, même simplement patristique. Celle-ci se trouve signalée, sous diverses rubriques selon les thèmes traités, dans les répertoires généraux. Après les PP. Roschini et Buffon, leur confrère le P. Besutti, spécialiste en biblio-

graphie mariale, publiait naguère, sous forme d'appendices, dans la revue romaine *Marianum*, d'assez minutieux catalogues, édités également à part. Les dernières livraisons (n. 1) comportent 2 209 numéros. Depuis 1952, ces utiles publications ont été suspendues ou plutôt leur continuation s'est vue retardée. C'est ainsi que la *Bibliografia mariana* 1952-1956 prévue pour 1957 (cf. Theotocos, p. 887) et la *Bibliografia mariana* 1952-1957 signalée comme ayant vu le jour en 1958 (cf. G. M. Besutti, *Note di bibliografia mariana*, 2 éd., Rome 1958, p. 46) sont toujours (février 1959) « in corso di stampa ». En attendant ces indices de grande envergure (ils comprendront 5 758 nos) et la *Bibliografia mariana universale* que nous annonce le P. Roschini (*La Madonna nella fede e nella teologia*, t. I, Rome, 1953, p. 164), on pourra recourir au panorama bibliographique que le même P. Besutti nous a ménagé dans l'excellente encyclopédie Theotocos, un best-seller de l'année mariale, qui en est à sa 2^e édition (n. 2). Mais le mariologue byzantin doit se donner la peine de parcourir ces listes quasi d'un bout à l'autre pour en extraire ce qui l'intéresse. On est mieux outillé pour ce qui concerne la littérature « assumptionniste ». La définition dogmatique du 1^{er} novembre 1950 n'a pas été sans écho. Une foule de commentaires et de réactions diverses ont jailli d'un peu partout qu'il était expédient de cataloguer (n. 3). Dans cet impressionnant concert, pas toujours symphonique, la voix de l'Orient s'est naturellement fait entendre. On la trouvera enregistrée sous les rubriques *Testimonia traditionis*, *Liturgiae sacrae testimonia* et *Aatholicorum repercussus*. Une bonne bibliographie immaculiste nous vient des États-Unis (n. 4) où l'on ne se perd pas dans les détails et les brouilles. D'autres seront signalées ci-après (n. 178-179). Les travaux spécifiquement byzantins sont à glaner dans les répertoires courants de la BZ, des *Byzantinoslavica* et des *Ost. St.*; cette dernière revue a, depuis quelques années, institué une rubrique spéciale, dans la section *Theologie*, intitulée *Mariendogma und Marienfrömmigkeit*.

Si le projet grandiose des Servites romains est encore, comme le promet le P. Roschini, la publication d'une *Enciclopedia mariana universale*, il faut reconnaître que les théologiens allemands ont devancé ici la réalisation italienne. Le *Lex. d. Marienk.* (n. 6) s'inspire, quant à la présentation, du *Lexikon für Theol. und Kirche* et de l'*Enc. Catt.* : tenue excellente, nombreuses illustrations, parfois en hors-texte, bibliographie à jour. On prévoit 25 livraisons formant trois gros volumes. Les deux premiers fasc., parus à ce jour, contiennent une quarantaine de notices nous intéressant. Y occupent une place de choix les articles consacrés à la présence de Marie dans les Églises orientales non byzantines : Arménie (13 col.), Éthiopie (8 col.), Égypte (4 col.). On ne s'étonnera pas d'y trouver les dernières statistiques concernant ces chrétientés : Mgr Algermissen s'est spécialisé en *Konfessionskunde*. Relevons encore les notices sur l'acathiste et sur S. André de Crète (3 col.) et des notules assez inattendues, comme celles consacrées à la représentation de la Théotokos dans les absides byzantines (*Apsis*) et à sa place dans les *Apophtegmata*. La collaboration de spécialistes de la qualité d'un Stegmüller et d'un Tyciak assure à la partie byzantine de ce *Lexikon* une honorable tenue scientifique. La mort de Mgr Feckes, survenue à l'aube même du lancement, ne ralentira-t-elle pas le rythme

de parution? Un fascicule annuel nous conduirait à une douzaine d'années avant l'achèvement de l'œuvre. A l'ère des spoutniks cette échéance semble mortellement longue.

Mais plus encore que d'index bibliographiques, les mariologues ont besoin d'instruments sûrs qui leur permettent de résoudre les questions d'attribution et de dépister rapidement les *spuria* et les *dubia* dont regorgent la plupart des grandes éditions classiques des Pères et des écrivains byzantins. C'est pourquoi l'abbé Laurentin a rendu un service inappréciable en mettant à leur disposition une table rectificative qui dispense l'usager de la Patrologie de Migne d'une foule de tâtonnements à l'endroit des œuvres mariales (n. 5). En un domaine où presque tout était à débrouiller, le mariologue angevin pose de très utiles points de repère. Un remarquable équilibre informe ses positions et une bonne bibliographie précède les discussions d'authenticité. On constatera que pour beaucoup d'auteurs « l'étude reste à faire ». Pour les homélies mariales des Pères grecs du ^v^e siècle, une référence à l'article de Del Fabbro dans *Mar.* 8 (1946) 201-234 n'aurait pas été superflue. P. 168, on ne voit pas très bien ce que vient faire Basile de Séleucie parmi les sources du *fragmentum de baptismo apostolorum et Deiparae*. Après ce premier déblaiement, les mariologues n'ont plus qu'à espérer que le « théologien de Lourdes » aura quelques loisirs, comme il l'escompte dans son liminaire, pour « reprendre à fond l'étude de la tradition manuscrite » des œuvres mariales des Pères. Il nous semble toutefois que cet « énorme travail d'analyse » gagnerait à être mené en équipe. Signalons enfin que la Table rectificative manque dans les traductions anglaise et italienne du *Court traité*.

Si une certaine déception était réservée à M. Laurentin au terme du classement par incipit de quelque 2 000 fiches établies au fil d'un dépouillement systématique de l'*Ueberlieferung* de Mgr Ehrhard, une perspective plus heureuse s'ouvrait devant le P. Baur, lorsqu'il débarqua à la Bibliothèque vaticane, un beau jour d'été 1948, remorquant un fichier colossal de 22 000 incipits grecs. Cet authentique labeur de bénédictin, fruit de patientes recherches en Autriche et en Allemagne, n'était en fait qu'un simple travail d'approche destiné à jeter un peu de lumière dans le maquis de la littérature chrysostomienne. Voilà donc notre moine de Sackau installé à la Vaticane devant son *schedario* comme un artiste assis à son clavecin. Dans l'attente d'un éditeur qui daigne s'intéresser à une réédition de son *Johannes Chrysostomus*, le P. Baur occupe ses loisirs à enrichir son répertoire. Le cardinal Mercati ne manque pas d'en mesurer la valeur et bientôt engage le compositeur à tirer les grands jeux. De fructueuses investigations dans les bibliothèques de Paris, de Louvain et de Bruxelles permettent d'allourdir le capital amassé. Mais le savant risque de s'éterniser en de studieux pèlerinages. Aussi bien Rome qui a, quoi qu'on dise, le sens du temps et qui sait qu'à vouloir viser trop haut on ne finit que par brasser des nuages, le rappelle au début de 1953. Il faut renoncer à l'Angleterre et à la Grèce; Londres, Oxford, Cambridge, Athènes, Salonique ne seront que des *Wunschträume*. Il faut en finir avec ses incipits; il faut publier. Telle est, en bref, la genèse de ce monumental ouvrage, comme nous la raconte l'auteur lui-même dans son avant-propos (n. 7). C'est en somme la réalisation d'une

entreprise amorcée jadis par les Mauristes et dont la Révolution française avait saccagé les prémices. Il n'entre pas dans notre propos d'en faire la critique. D'autres signaleront au P. Baur les lacunes inévitables. Celui-ci se propose de tenir compte de ces remarques dans une publication, qui pourrait être périodique, où seraient consignés les incipits des textes nouvellement édités. Les *addenda* qui couronnent chacun des deux volumes disent assez que la matière ne manque pas pour de tels suppléments. De sa retraite autrichienne le patient fils de S. Benoit prépare la nécessaire mise au point, comme aussi l'*Autoren und Sach Index* qu'il a promis. Avant de publier un texte marial byzantin, les éditeurs consulteront donc ce magistral répertoire. Qu'ils sachent que sous l'appellation de *Patrum graecorum*, les *Initia* comprennent des auteurs qui se situent très loin hors des frontières de la patristique, puisqu'on a porté les limites de l'enquête aux environs de 1600. On sait que M^{lle} Follieri prépare un répertoire des incipits des pièces liturgiques byzantines (Cf. C. Giannelli, *Berichte zum XI-intern. Byz.-Kongress*, Munich, 1958, fasc. VII, p. 54).

Grâce à la refonte complète du P. Halkin, la B. H. G. (n. 8), qui avait déjà rendu, pendant un demi-siècle, de singuliers services, se classe parmi les plus admirables instruments de travail. Précédemment le P. Delehaye y avait accueilli un nombre respectable d'homélies mariales. Rejetées en appendice, celles-ci occupent quatre à cinq fois plus de place que dans la précédente édition. Les textes encore inédits signalés dans les catalogues de manuscrits et dans l'*Ueberlieferung* de Mgr Ehrhard ont été introduits « en masse »; innovation d'autant plus importante que la publication du *Bestand* du regretté prélat semble encore lointaine. En ce qui concerne le *Discours sur l'Annonciation* de Démétrius Cydonès (BHG³ III, 72 p.), analysé par le P. Jugie dans les EO 17 (1914-1915) 97-106 (le P. Halkin n'a eu connaissance de cet article qu'en dernière minute, p. 349); nous comptons le publier prochainement, non sur la base du Par. gr. 1213, f. 325-334r, mais sur celle du Vat. gr. 604, f. 59-101r, collationné avec sept manuscrits (il nous manque encore le Vatop. 578, f. 164 ss.).

II. Éditions de textes. Traductions.

9. N. LADOMERSZKI, *Les auteurs mariologues byzantins les plus importants Essai d'étude sur l'état actuel des diverses collections manuscrites*, IX^e Congrès intern. d'ét. byzant., Thessalonique, 12-15 avril 1953, programme des travaux, s. d., p. 25.
10. F. HALKIN S. J., *Une légende byzantine de la Dormition : L'Épitomé du récit de Jean de Thessalonique*, REB. XI (Mélanges Martin Jugie, 1953), 156-164.
11. A. WENGER A. A., *Les homélies inédites de Cosmas Vestitor sur la Dormition*, ibid., 284-300.
12. Id., *L'Assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle, Études et documents*, Paris, Institut franç. d'ét. byz., 1955, 426 p. + addendum de 4 p. Cf. J. GALOT S. J., *Aux origines de la foi en l'Assomption. A propos du livre de A. Wenger*, Nouv. rev. théol. LXXXVII (1955), 631-636; B. CAPELLE OSB., *La tradition orientale de l'Assomption d'après un ouvrage récent*, Rev. bénéd. LXVII (1958), 173-186; P. JOANNOU, BZ., LI (1958), 143-145.

13. Id., *Un nouveau témoin de l'Assomption : une homélie attribuée à saint Germain de Constantinople*, REB. XVI (Mélanges Sévérien Salaville, 1958), 43-53.
14. V. GRUMEL, *Homélie de saint Germain sur la délivrance de Constantinople*, ibid. 183-205.
15. ROMANOS LE MÉLODE, "Ὑμνοι ἐκδιδόμενοι ἐκ πατριάρχων κωδίκων μετὰ προλεγομένων ὑπὸ Νικολάου Β. ΤΩΜΑΔΑΚΗ, 3 t., Athènes, Typ. M. Myrtilès, 1952-1957.
16. E. MINIATIS, *Θεομητορικὰ διδασχὰ. Εἰσαγωγή-σημειώσεις Σεθηριανοῦ Σαλαβίλ*, Athènes, 1954, ις'-96 p.
17. M. MANOUSAKAS, 'Ελληνικά ποιήματα γιὰ τὴ Στάυρωση τοῦ Χριστοῦ, Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier à l'occasion du 25^e anniversaire de leur arrivée en Grèce, t. II, Athènes, 1956, p. 7-26. Cf. aussi G. Th. ZORAS, *Βασικὴ βιβλιοθήκη*, 1, Athènes, 1956.
18. *Los Evangelios apócrifos*. Colección de textos griegos y latinos, versión crítica, estudios introductorios, comentarios e ilustraciones por Aurelio de Santos Otero, Madrid, B. A. C., 1956, xvi-761, p. XXXII pl.
19. G. MAC NIOCAILL, *De dispositione corporis Mariae et mira pulcritudine Epifanius e(pi)scopus*, Eigse VIII (Dublin, 1955), 70-73.
20. *The Homelies of Photius Patriarch of Constantinople*. English translation, introduction and commentary by Cyrill MANGO (Dumbarton Oaks Studies 3), Harvard University Press, Cambridge (Mass), 1958, xii-327 p.
21. C. VONA, *Omélie mariologique di S. Giacomo di Sarug*. Introduzione, traduzione dal siriano e commento, Rome, Lateranum NS XIX (1953), 273 p.
22. B. LAUDAUD OP et H. M. DIEPEN OSB, *Saint Cyrille d'Alexandrie, Court traité contre ceux qui ne veulent pas reconnaître Marie Mère de Dieu*, Revue Thomiste LVI (1956), 688-712.
23. P. KRÜGER, *Der Sermo des Philoxenos von Mabbug de Annuntiatione Dei Genitricis Mariae zum ersten Mahle herausgegeben mit einer Einleitung und Uebersetzung*, Or. Chr. Per. XX (1954), 153-165.

Les spécialistes furent vivement intéressés en voyant figurer au programme du congrès byzantin de Salonique la communication de Mgr Ladomierszki (n. 9) touchant la tradition manuscrite des œuvres mariales de Psellos, de Jean Mauropos, de Théophylacte de Bulgarie, d'Isidore Glabas, de Germain II de Constantinople, de Palamas, de Nicolas Cabasilas, de Georges Scholarios. En l'occurrence, le relateur ignorait que la plupart des textes qu'il présentait comme inédits avaient dûment vu le jour, grâce surtout au P. Jugie, dans la *Patr. Orient.* et l'édition des œuvres de Scholarios, monuments qu'un ancien professeur de théologie orientale n'aurait jamais dû ignorer (cf. du même auteur : *Theologia Orientalis*, Rome, 1953, p. 227-231). Nous ne sommes pas en mesure de dire si, dans le 3^e volume (à paraître) des Actes du Congrès, sera insérée cette communication qui enfonceait une porte ouverte.

C'est au successeur du P. Jugie qu'il revenait d'exhumer des codices la meilleure collection d'inédits marials qu'on ait publiée depuis 1926. Avec une rare acribie, le P. Wenger a rassemblé, édité, traduit et commenté tout ce qu'il restait de documents patristiques byzantins capables d'illustrer la doctrine de l'Assomption du vi^e au x^e siècle (n. 10). Au total, dix

textes sont ici publiés avec une traduction française : deux apocryphes, l'un grec (Vat. gr. 1982, f. 181-189^v), l'autre latin (Augiensis CCXXIX f. 184^v-190^v confronté avec douze manuscrits du *Transitus Mariae* et suivi de quatre textes annexes, dont un *Transitus* en vieux français) estimés les plus anciens témoins de la source primitive d'où dépendent tous les *transitus* connus et qui permettent de compléter l'antique fragment syriaque de la fin du ^{ve} siècle; deux recensions nouvelles (Paris. gr. 1147, f. 255-258^v et Sinait. gr. 491, f. 252-258) de la légende de la déposition du maphorion de la Vierge aux Blachernes, par quoi se trouve précisée l'histoire de la relique mariale, estimée un peu rapidement par le P. Jugie d'assez basse époque; l'encomion εις την ανάλημψιν τῆς ἀγίας Θεοτόκου de Théoteknos, évêque de Livias en Palestine (entre 550-650), probablement la plus ancienne homélie mariale sur l'Assomption, d'après le Sinait. gr. 491, f. 238^r-246^r (un addendum en hors texte rapproche cette recension de la version arabe attribuée à un certain Théophile, évêque de Landra et contenue dans le Vatic. arab. 698, f. 41-48 dont le P. Wenger a eu connaissance après l'achèvement de son ouvrage); quatre discours sur la Dormition de Cosmas Vestitor (VIII^e s.) d'après l'ancienne traduction latine (l'original grec est perdu) transmise par un manuscrit de Reichenau (Augiensis LXXX, f. 49^r-69^r) et dont le P. Wenger avait déjà extrait la substance (n. 13); une homélie latine anonyme, contenue dans ce même manuscrit (f. 107^r-122^v), qui résume les trois homélies sur la Dormition de saint André de Crète et les quatre discours de Cosmas; enfin « l'oraison funèbre » pour la Dormition de la Théotokos de Jean le Géomètre, d'après le Vat. gr. 504, f. 190-194^v collationné avec le Par. gr. 215, f. 219-287.

Cette riche partie documentaire se trouve précédée de longues et pertinentes études sur chacune des pièces produites. L'auteur y brosse de main de maître l'histoire littéraire, assurément fort complexe, des apocryphes de la Dormition; il y décrit la fortune de la légende du manteau de la Vierge à Byzance et dans la Légende dorée (il croit pouvoir attribuer à Théodore le Syncelle, et dès lors vieillir d'environ deux cent cinquante ans, le discours Θεῖα τινα καὶ μέγαρα μυστήρια mis par le P. Jugie sur le compte de Georges de Nicomédie, où se trouve contenue la légende de Galbios et de Candidos, pieux escamoteurs du vêtement de Notre-Dame), l'influence des orateurs byzantins sur la littérature latine relative à la théologie de l'Assomption, la théorie de la double assomption imputée à Jean le Géomètre. Car le P. Wenger n'est pas de ces dénicheurs d'inédits qui ne s'aventurent pas au-delà de l'établissement du texte, de la tradition manuscrite et de l'apparat critique. L'éditeur se double ici d'un théologien averti des différents problèmes que posent les affirmations doctrinales des documents produits. C'est dire assez que l'ouvrage de l'actuel rédacteur en chef de *La Croix* constitue une pièce maîtresse pour l'intelligence de la genèse et des premiers développements de l'Assomption. Se doivent de le consulter et d'en tirer parti tous les mariologues un tant soit peu soucieux de renouveler leur documentation. Il y a tellement de paresse dans ce domaine et trop rares sont les auteurs de manuels et de faciles synthèses qui consentent à tenir compte du labeur ingrat des chercheurs.

L'apocryphe grec du *transitus Mariae* édité par le P. Wenger est encore collationné avec une vingtaine de recensions du récit de Jean de Thessalonique, lequel vient d'être traduit en russe, d'après l'édition du P. Jugie, *Patr. Or.* XLX (1926), 376 ss., par l'higoumène Ambroise, dans *Pravoslavnaia Put' za 1957 g.*, p. 117-134. De ce récit, le P. Halkin avait précédemment publié un épitomé (sans traduction) d'après le Vatic. Ottob. 411, f. 473^v-476^v (n. 10), qui apporte une nouvelle preuve de l'influence considérable exercée par cet écrit au cours des âges. La finale mentionne l'ouverture du tombeau, trois jours après les funérailles de Marie, à l'arrivée de l'apôtre retardataire. Au sujet de la disparition du corps de la Sainte Vierge, il est dit simplement que « le Christ l'a transféré dans un endroit que lui seul connaît ». Bien plus explicite au sujet de l'Assomption se présente l'homélie attribuée à S. Germain de Constantinople que le P. Wenger, malgré le rock-and-roll des rotatives où tourbillonne désormais sa fiévreuse existence, a pu finalement éditer d'après le Mosqu. 215, f. 400-403, grâce à la bonne obligeance du conservateur du musée historique de Moscou (n. 13). L'homiliaste qui semble bien « donner à l'affirmation de la mort (de Marie) une valeur théologique » peut difficilement être identifiée avec S. Germain, car il enseigne la résurrection au troisième jour, tandis que le patriarche de Constantinople affirme la résurrection immédiate. Au contraire appartient certainement à S. Germain l'homélie, contenue dans quatre manuscrits de l'Athos (Vatopédi 633, Lavra Δ 79, Lavra E 190, Iviron 589) et un autre de Halki (Ecole théol. 41), sur la délivrance de Constantinople grâce à l'intervention miraculeuse de Marie (n. 14). Le P. Grumel placerait volontiers ce discours en 728. Il y relève deux indications intéressantes sur l'attaque des Avars et souligne l'absence de référence à l'Acatliste, alors que Vatop 633 assigne l'homélie à cette fête.

L'hymne Acatliste est généralement attribué à Romanos (cf. infra XIII). Le roi des mélodes s'est en tout cas complu à chanter les gloires de la Panaghia. Le mariologue accordera donc son attention à la nouvelle publication des hymnes de Romanos que nous ont offert le professeur Thomadakis et son école, sur la base des manuscrits de Patmos et du Sinai (n. 15). A relever notamment l'hymne εἰς τὸν εὐαγγελισμόν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου (t. I, p. 301-345) éditée par Papadimitriou d'après le Patmiac. 212, f. 212^r-214^v, l'hymne εἰς τὸ πάθος τοῦ Κυρίου καὶ εἰς τὸν Θρῆνον τῆς Θεοτόκου (t. II, p. 141-172) dont le texte est établi par N. A. Livadaras (ibid. f. 95^v-98^r, Ἦνος εἰς τὴν Ὑπαπαντὴν τοῦ Κυρίου (ibid., p. 305-332; éd. Lydia Athanasopoulos, ibid. f. 187^r-189^v), les theotokaria des kondakaria du Sinai (t. III, éd. Livadaras, Sinaitic. gr. 925, 926, 927) et l'hymne εἰς τὴν ἀγίαν Γέννησιν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ (ibid., p. 355-386), éd. Athanasopoulos, Patmiac. 212, f. 123^v-126^r. L'édition est extérieurement plantureuse. Aux spécialistes de nous en dire la valeur critique. Quant aux théologiens, ils ne doivent pas s'attendre, à l'endroit des commentaires doctrinaux, à des études que ne sont pas en mesure de leur donner les honnêtes débutants que sont les collaborateurs du polygraphe athénien.

On comparera le thrène de la Vierge au pied de la Croix de Romanos le Mélode avec celui d'Acace Diacrousès (xvii^e s.), pastiche d'un poème plus ancien (xiii^e s.?), édité par Manousakas d'après Athon. Iviron 535, f. 279^v.

282^v du xvii^e siècle et Athon. Lavra 1309-K 22, f. 48^r-53^r de 1696 (p. 13-21 du n. 17).

Comme tous les hymnographes, Romanos s'inspire en premier lieu des apocryphes du Nouveau Testament, notamment, pour les détails biographiques marials, du Protévangile de Jacques, de l'Évangile arabe de l'enfance, de l'histoire de Joseph le charpentier, de l'Évangile de Barthélemy et des *transitus*. L'édition d'A. de Santos a été saluée comme la meilleure du genre (n. 18), soit quant aux textes, soit quant aux commentaires et aux informations bibliographiques.

De quel apocryphe dérive le texte en irlandais médiéval attribué à un évêque Epiphane et publié par Mac Nicoaill (n. 19)? Faut-il écarter à tout prix la curieuse biographie mariale d'Épiphan le Moine (cf. An. Boll. LXXV, 1957, 453) qui contient un portrait de Marie dont le succès sera si grand au Moyen Age? Cf. J. Leal S.J., *La imagen corporal de la Santísima Virgen en la literatura antigua cristiana*, Est. ecl. XXV (1951), 475-508.

Il nous appartenait de signaler ici la version anglaise des homélies de Photius, car plusieurs ressortissent à la mariologie (n. 20). Notons-y d'emblée l'absence de recours aux apocryphes. L'initiative et la mise en route de cette traduction reviennent au regretté professeur A. M. Friend de Dumbarton Oaks. Son collègue, Cyrill Mango, s'est chargé du gros œuvre et de l'achèvement. À défaut de l'édition critique à laquelle l'Institut byzantin de Washington semble avoir momentanément renoncé, ce travail, basé sur l'édition d'Aristarchis et celle, complémentaire, de Kournoutos et de Laourdas, représente un progrès, même du point de vue de l'établissement du texte. Des 18 homélies qui nous sont restées du célèbre patriarche, il y en a deux *in Annunciationem* (V et VII, Mango, p. 112-122, 139-149), une *in Nativitatem BMV* (IX, p. 164-176) et une autre prononcée lors de l'inauguration d'une nouvelle mosaïque de la Théotokos à Sainte-Sophie (XVII, p. 286-296). Seule cette dernière peut être datée avec précision (29 mars 867). Quant aux homélies pour la fête de l'Annonciation, M. Mango estime que la chronologie établie par Aristarchis (et admise par le P. Jugie), à savoir respectivement les 25 mars 865 et 874, est parfaitement gratuite. Il inclinerait pour les 25 mars 861 et 863. L'homélie pour la fête de la Nativité, que la tradition manuscrite enregistre le plus souvent, serait à fixer au 8 septembre 863. Pour le commentaire doctrinal, le traducteur se contente de renvoyer aux études du P. Jugie. La longue note qui précède l'homélie XVII (p. 279-286) présente un intérêt particulier non seulement parce que C. M. essaie d'expliquer la permanence dans l'empire byzantin des Quartodécimans auxquels le patriarche fait allusion au début de son discours (Aristarchis n'y avait vu qu'une allusion aux iconoclastes), mais surtout par l'application qu'il met à interpréter, contre certains, l'image mariale dont il est question : il s'agirait ici, non de la restauration d'une fresque antérieure à l'iconoclasme, mais de l'inauguration d'une mosaïque placée dans l'abside (contre Aristarchis), différente de celle retrouvée sous les badigeons turcs. Le ton solennel emprunté par Photius suggère que le véritable triomphe de l'orthodoxie sur l'iconoclasme date plutôt de cette époque.

On sait que Photius figure parmi les témoins de la croyance byzantine en l'immaculée conception. D'ailleurs cette vérité était alors possédée pacifiquement, et elle le sera longtemps encore, par la théologie orientale. Au xvi^e s., les choses avaient bien changé, mais la prédication d'un Miniatis († 1714) témoigne de la persistance parmi les Grecs de la doctrine immaculiste. Au siècle dernier, ce témoignage d'un orateur fort prisé et antiromain à ses heures fut jugé gênant et l'archimandrite Mazarakis publia en 1849 une édition expurgée des *Διδασκαλίες*. Le P. Salaville a dénoncé cette mutilation intentionnelle. A l'occasion de l'année mariale, il a reproduit, d'après une des éditions antérieures à 1849 (celle de 1804), 9 sermons de Miniatis sur les divers mystères de la Toute-Sainte (n. 16). L'introduction reprend, en substance, l'article que le P. Salaville a consacré, dans le DTC, à l'auteur de la *Πέτρα σκανδάλου*, mais évite d'instituer une polémique avec ses amis grecs sur un sujet aujourd'hui brûlant. Avec l'irénisme qui le caractérise, notre vénéré confrère se contente d'indiquer en note du texte réédité les suppressions tendancieuses opérées par Mazarakis.

L'étroite interdépendance qui existe, singulièrement sur le terrain de la mariologie, entre Pères grecs et syriens nous autorise à mentionner la traduction italienne, due à Mgr Vona, des homélies mariales de Jacques de Saroug (n. 19). Dans une longue introduction (111 p.), le patrologue romain défend l'orthodoxie de son auteur, en particulier sa doctrine sur la sainteté initiale de la Mère de Dieu, que le P. Jugie avait malmenée.

La mariologie proprement dite a peu de chose à tirer des deux textes que nous signalons pour finir (n. 22-23); il s'agit d'écrits avant tout christologiques; mais leur titre pourrait donner le change.

III. Étude d'ensemble.

24. S. SALAVILLE A. A., *Le R. P. Martin Jugie, A. A. (1878-1954), Son œuvre mariale*, Mar. XVII, (1955) 147-151. Cet article est à ajouter à la bibliographie du P. Salaville publiée dans la REB. XVI (Mélanges Sévérien Salaville, 1958), p. 24.
25. D. STIERNON A. A. *L'œuvre mariologique de P. Martin Jugie A. A. (1876-1954)*, Eph. Mar. V (1955), 445-448. Une erreur typographique, dans le titre, a fait naître le P. Jugie deux ans trop tôt.
26. M. GORDILLO S. J., *Mariologia Orientalis* (Orientalia Christiana Analecta 141), Rome, Pont. Inst. Orient. Studiorum, XX-282 p.
27. I. ORTIZ DE URBINA S. J., *La mariologia nella patristica orientale*, Sträter I, 1952, p. 81-109.
28. W. J. BURGHARDT S. J., *Mary in Eastern Patristic Thought*, Carol II, 1957, p. 88-153.
29. A. WENGER A. A., *Foi et piété mariales à Byzance*, du Manoir V, 1958, p. 923-981. A la p. 925, l'A. nous avertit que « le P. Dumont O. P. étudiera (dans le vol. 6) la fortune ultérieure de la théologie et de la piété mariales dans les Églises orthodoxes et particulièrement dans l'Église russe ».
30. R. EMMI, O. P., *Maria nella dottrina della Chiesa greco-slava*, Theotócos, p. 314-331.

31. Th. STROTMANN OSB, *Attitude des orthodoxes devant la doctrine mariale*, Journées mariales sacerdotales de Floreffe, Dinant, 1952, p. 159-175.
32. Id., *Maria in der Lehre und Frommigkeit der Ostkirche*, Maria in Liturgie und Lehrwort (Liturgie und Mönchtum), Laacher Hefte, 3 Folge, II. 15, Maria Laach, Ars Liturgica, 1954, p. 71-79.
33. J. HAVET, *La Vierge Marie dans l'orthodoxie*, Revue diocésaine de Namur XI (1957), 37-65.
34. P. TIMOTHEUS, *Die Stellung der Gottesmutter in der Orthodoxie. Ein Betrachtung zum verflossenen katholischen marianischen Jahr*, Slavische Rundschau I (1956), 39-44.
35. A. KOREN S. J., *Dottrina mariologica della Chiesa patriarcale russa*, Unitas (éd. ital.) NS 1958, 130-138.
36. Arch. B. KATSANEVAKIS, *Maria di Nazaret*, Naples, presso la chiesa dei SS. Pietro e Paolo dei nazionali elleni, 1950, 70 p.
37. Id., Διασφήνιςις γραφικῶν θεμάτων, *ibid.* 1955, 104 p.
38. J. KALOGIROU, *Μαρία ἡ ἀειπαρθενος Θεοτόκος κατὰ τὴν ὀρθόδοξον Πίστιν*, Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς XL (1957) 9-24, 81-96, 179-194, 313-328, 379-394 (et non 279-294, la pagination de ce fasc. étant erronée); XLI (1958) 9-24, 111-126, 157-172, 389-404; XLII (1959) 51-68, 101-109.
39. L. BOUYER, *Le trône de la Sagesse*, Paris, éd. du Cerf, 1957, 292 p.

Dans sa *Theologia dogmatica... dissidentium*, le P. Jugie n'a point inséré de traité de *Beata Virgine*, exception faite pour le 5^e volume où la mariologie des Nestoriens et des Monophysites est rapidement esquissée. Cependant, comme chacun sait, ce chapitre de la théologie byzantine a constamment préoccupé notre regretté prédécesseur. Trois importantes éditions de textes, une quarantaine d'articles, deux Sommes magistrales sur l'Assomption et l'Immaculée Conception, tel est le bilan de la production mariale du savant assomptioniste (n. 24-25).

Il manquait pourtant une vaste synthèse de mariologie orientale. Ayant traité plusieurs fois le sujet devant ses élèves de l'Institut oriental de Rome et dans une série d'excellents articles, le P. Gordillo était spécialement préparé à broser cette fresque. Sa *Mariologia orientalis* (n. 26) ramasse, autour des thèmes majeurs de la mariologie (maternité divine, médiation, immaculée conception, plénitude de grâce, virginité perpétuelle, assomption, culte) les principaux aspects de la doctrine et de la piété mariales de l'Orient chrétien. Les chapitres, conçus selon un plan visiblement didactique, présente de très uniformes subdivisions : définition catholique et terminologie occidentale, doctrine des Syro-Orientaux, des Syriens, des Arméniens, des Coptes, des Éthiopiens, des Byzantins et des Slaves. Le latin n'est pas sans élégance; l'information ne laisse rien au hasard, les notes bibliographiques abondent. De-ci de-là, les imperfections inhérentes aux travaux de ce genre. Le respect que nous devons à celui qui fut, pendant trois ans, notre professeur très écouté, nous dispense de faire état de ces minuties. Une prochaine édition, certainement souhaitable depuis les travaux du P. Wenger et la publication des actes des derniers congrès marials, permettra d'éliminer les rares scories de cet ouvrage longuement mûri qui figurera désormais comme le manuel classique de mariologie orientale.

La doctrine des Pères de l'Église n'intervient ici qu'en guise d'introduction ou à titre de source d'où procède la mariologie des Orientaux dissidents. Le P. Gordillo n'avait d'ailleurs qu'à se référer aux travaux de son éminent collègue (alors son supérieur), le P. Ortiz de Urbina. De celui-ci nous ne mentionnons que l'étude d'ensemble parue dans l'édition italienne, qui est aussi une révision, de la *Marienkunde* du P. Sträter (n. 27). Délesté de la bibliographie initiale et de certaines notes critiques, le texte reproduit exactement le contenu de l'article intitulé : *Lo sviluppo della mariologia nella patrologia orientale*, Or. Chr. Per., VI (1940), 40-82. Le seul point sur lequel l'auteur ait modifié sa position concerne le *Sub tuum*, rejeuni d'un siècle. Par plus qu'en 1940, le patrologue espagnol n'émet de doute au sujet de l'authenticité de l'homélie in *Dormitionem* attribuée à saint Modeste de Jérusalem.

Le panorama patristique développé par le P. Burghardt (n. 28) se distingue par sa qualité hautement scientifique. Tous les recenseurs ont souligné que c'est la mieux réussie (avec l'article sur la doctrine mariale des Pères latins, du même auteur) de toutes les études parues dans l'encyclopédie *Mariology* patronnée par le P. Carol, le promoteur des études mariales en Amérique. Et pourtant le collaborateur, pour ce travail du moins, a été angarié en dernière minute. A la différence du P. Ortiz de U. qui divise son exposé suivant l'ordre chronologique, le jésuite américain ordonne la matière d'une façon plus scolastique, à partir des privilèges de la Sainte Vierge : Nouvelle Ève, Virginité perpétuelle, maternité divine, sainteté, mort et Assomption; l'auteur a cependant su tenir compte, à l'intérieur de ces catégories, du développement doctrinal. A la p. 94, n. 21, il ne soulève pas la question d'attribution de l'homélie pseudo-chrysostomienne sur la Noël (P. G., 56, 385-394), à restituer sans doute à Sévérien de Gabala. Plus loin, p. 107-108, il décerne, après le P. Ortiz de U., la priorité à Pierre d'Alexandrie quant à l'emploi du vocable ἀειπαρθενος, sans se douter qu'un autre confrère espagnol, le P. de Aldama, a démontré l'inauthenticité de l'écrit invoqué (cf. *Estudios ecles.*, XXI, 1947, p. 487-489). Naguère, la *Biblioteca de Autores cristianos* avait promis une *Patrologia mariana* en deux volumes. Le P. Alameda, chargé de l'entreprise, semble y avoir momentanément renoncé.

Avec sa maîtrise habituelle, le P. Wenger étudie les points de la doctrine mariale mis en évidence par la théologie byzantine à partir du vi^e s. et examine les formes particulières que revêt la piété mariale à Byzance au cours de son histoire (n. 29). Après avoir passé en revue les sources de la mariologie byzantine, le rédacteur en chef de *La Croix* souligne les résultats de ses propres découvertes concernant la tradition « assumptionniste » et aborde le thème de la médiation mariale. Suivent les grandes lignes de la croyance à l'Immaculée Conception et un exposé des divergences modernes. Un chapitre très intéressant est consacré aux Apocalypses de la Vierge, un autre aux sanctuaires marials de Byzance, un autre encore à la relique des Blachernes et à celle de Chalcopratia. En guise de conclusion, le P. Wenger dégage, à partir de la pensée de Serge Bulgakov sur la Théotokos, l'esprit de la dévotion mariale byzantine. Une bonne bibliographie termine cet

exposé qui nous paraît, en la matière qui nous occupe, la synthèse la plus originale et la mieux réussie.

Le lecteur italien dispose, lui aussi, d'une étude d'ensemble, honnête sans plus, due au professeur de théologie orientale et de patrologie (disciplines regrettablement escamotées en ce haut lieu du thomisme intégral) de l'Athénée pontifical *Angelicum* (n. 30). Il est fâcheux d'y rencontrer des expressions inexactes. C'est ainsi, par exemple, que Pierre Moghila est décoré, avec obstination, du titre de *patriarche* de Kiev. Le P. Serge Bulgakov, assez longuement étudié, semble encore en vie. Les récentes précisions chronologiques touchant Nicolas Cabasilas sont ignorées. Par ailleurs, il est plaisant de noter que l'auteur admet sans répugnance que dans la Somme, saint Thomas nie l'Immaculée Conception, condescendance assez rare chez un Dominicain de l'Angélique. Une surprise moins heureuse attend le lecteur au terme de la dissertation où la bibliographie ne mentionne pas la *Mariologia Orientalis* du P. Gordillo. Dans sa récente *Introduzione alla teologia orientale*, Rome, 1958, le P. Emmi n'est pas mieux renseigné.

Inspiré des articles du P. Strotmann, moine de Chevetogne (n. 31-32) et d'un ouvrage de Ch. Moeller (*Mentalité moderne et évangélisation*, Coll. « Lumen Vitae », VII, Bruxelles, 1955, 304 p., surtout p. 175-181), le panorama du chanoine Havet (n. 31) est teinté d'irénisme délicat. A un bref aperçu de la mariologie orientale font suite de pertinentes considérations où l'auteur fait le point, sur ce sujet, de nos divergences, mais surtout du patrimoine commun. La théologie latine dans ce qu'elle comporte d'excessif et de systématisation outrancière n'est point ménagée. La charité qui anime ses pages finit par envelopper la pensée orthodoxe d'idéales couleurs où s'estompent les déficiences réelles et les animosités qui n'ont rien d'illusoire de nos frères séparés. L'étude du P. Timotheus (n. 34) procède de la même optique.

La Revue du Patriarcat de Moscou et ses satellites occidentaux parlent fréquemment de la *Bogorodica*. Un jésuite du *Russicum*! a décanté la substance doctrinale de ces divers articles (n. 35). La politique antilatine y a peu de place. Les agressions viennent plutôt de Grèce. Publiée à l'occasion de la définition de l'Assomption, la brochure de l'archimandrite Katsanevakis « qui préside aux destinées spirituelles de la communauté orthodoxe de Naples » nous montre jusqu'où la vraie tradition orthodoxe peut être défigurée par le parti pris antiromain (n. 36). A croire notre polémiste, seule l'Église latine a pris au sérieux les apocryphes et, de ce fait, sa mariologie a beaucoup souffert. Par contre, la théologie orthodoxe a parfaitement échappé à cette contagion. C'est pourquoi l'Église byzantine enseigne simplement le μεταστροφής, le transfert du corps de la Mère de Dieu. Le dogme de l'Assomption est l'œuvre des Jésuites (!). L'auteur nous assure encore que, d'après l'évangile et la vraie tradition orientale, au moment de l'annonciation saint Joseph était veuf et d'âge vénérable, tandis que la Sainte Vierge avait de vingt à vingt-cinq ans. Ils restèrent toujours fiancés et, par conséquent, Marie ne cohabita jamais avec son *promesso sposo*. La dormition de la Théotokos eut lieu à Jérusalem, alors que Marie avait quatre-vingt-sept ans. Suit un long excursus sur les frères du Seigneur où l'auteur défend, contre les protestants sans doute, la virginité

perpétuelle de Notre-Dame. Au passage, on apprend que le schisme de l'Église romaine fut consommé en 1098 et que les catholiques adorent dans l'Eucharistie la présence corporelle de la Sainte Vierge. A l'occasion du 25^e anniversaire de son diaconat, l'archimandrite napolitain a publié des « éclaircissements sur quelques problèmes néo-testamentaires » (n. 37). Dans la première partie, il reprend, contre Trembelas, la thèse insoutenable de l'absence de mariage entre Marie et Joseph et de leur non-cohabitation.

C'est sans intention polémique, apparemment du moins, que M. Kalogirou a entrepris, sous formes d'articles (n. 38), un traité de mariologie qui paraîtra sans doute en volume séparé, ce qui nous donnera l'occasion d'y revenir dans un prochain bulletin. Le P. Stiernon *senior* nous signale une erreur de pagination qui sera probablement à l'origine de fausses références.

On a dit du récent ouvrage du P. Bouyer (n. 39) qu'il se situe dans une perspective qui « est celle de l'Orient chrétien, Pères et homélistes grecs dont les modernes résurgences chez Bulgakov et d'autres théologiens orthodoxes ont une si grande portée œcuménique » (R. Laurentin, *Vie Spir.*, XCIX, 1958, p. 520). La tradition grecque y est en effet présente grâce aux textes puisés chez Terrien. Cette synthèse mariale, assez mal écrite, ne nous semble pas devoir passer à la postérité comme le chef-d'œuvre du fécond oratorien.

IV. Monographies d'auteurs.

Après ces vues d'ensemble, nous passerons rapidement en revue les études particulières sur la mariologie d'un auteur (Père ou écrivain byzantin) et ensuite les monographies de sujet. Celles-ci permettent de suivre, à travers les âges, dans ses évolutions et ses méandres, le filon d'une doctrine mariale particulière; celles-là pratiquent des coupes dans l'histoire de la mariologie et dressent le bilan des acquisitions doctrinales à une époque donnée, dans un contexte bien défini. Nous commencerons par là.

40. A. M. CECCHIN OSM, *Maria nell' « economia di Dio » secondo Ignazio di Antiochia*, Mar. XIV (1952), 373-383.
41. C. VONA, *Il testo cristologico di S. Ignazio di Antiochia Eph. 19,1 nella tradizione di alcuni ecclesiastici*, Euntes Docete IX (1956, Miscellanea Pietro Parente), 64-92.
42. L. TURRADO, *Maria en los Evangelios Apócrifos*, Cultura Bíblica XI (1954), 380-391.
43. A. C. RUSH CSSR, *Mary in the Apocrypha of the New Testament*, Carol I (1955), 156-184.
44. L. M. PERETTO OSM, *La Vergine Maria nel pensiero di uno scrittore del secondo secolo. La mariologia del Protovangelo di Giacomo*, Mar. XVI (1954), 228-264.
- 44 bis. Id., *La mariologia del Protovangelo di Giacomo* (Scripta professorum Facult. theolog. Marianum de Urbe OSM, n. 5), Rome, ediz. « Marianum », 1955, 88 p. (réélaboration de l'art. précédent).
45. C. VONA, *Elementi apocrifi e popolari nella omiletica mariana antica*, Euntes Docete X (1957), 51-64.

46. J. B. BAUER, *Die Gottesmutter in Orac. Syb.*, Mar. St. XVIII (1956), 118-124.
47. N. MOHOLY, *S. Irenaeus, the Father of Mariology*, Franciscan Marial Congres (Burlington 1952), 129-187.
48. G. JOUASSARD, *Théologie mariale de S. Irénée*, L'immaculée Conception (VII^e Congrès marial national, Lyon 1954), Lyon, 1954, p. 265-276.
49. G. SÖLL SDB, *Die Mariologie der Kappadozier im Lichte der Dogmengeschichte*, Alma S. Ch. vol. V, fasc. 1, Rome, 1952, p. 129-152.
50. S. S. FEDYNIAK OSMB, *Mariologia apud PP. Cappadoces* (Dissertatio ad lauream Pont. Inst. Orient. Stud.), Romae, apud Curiam Ordinis Basil. S. Josaphat, 1958, 102 p.
51. Id., *Mariologia apud PP. Orientales Basilium M., Gregorium Naz., Gregorinum Nys.* ed. 2 (en fait, réédition pure et simple de la dissertation précédente), Romae, Libreria Mariana, 1958, 102 p. .
52. I. ORTIZ DE URBINA S.J., *Mariologia Amphilocheii Iconiensis*, Or. Chr. Per., XXIII (1957), 186-191.
53. K. JÜSSEN, *Die Mariologie des Hesychius von Jerusalem*, Theologie in Geschichte und Gegenwart. Michael Schmaus zum sechzigsten Geburtstag dargebracht von seinen Freunden und Schülern, herausgegeben von J. Auer und H. Volk, Munich, K. Zink Verlag, 1957, p. 651-670.
54. I. ORTIZ DE URBINA S. J., *Il dogma di Efeso*, REB XI (Mél. M. Jugie 1953), 233-240.
55. J. L. SHANNON OSA, *Was Nestorius a Nestorian?*, Mar. St. VI (1955), 120-130.
56. G. GRECU, *Doctrina marialis iuxta sanctum Andream Cretensem* (Saec. VII-VIII), Dissertatio ad lauream assequendam in Pont. Athen. de Propaganda Fide, Rome, 1938, VIII-196 p. (dactylogr.).
57. C. CONI, *La mariologia di sant'Andrea Cretense* (Dissertatio Pont. Univ. Gregorianae), Rome, 1950 (dactylogr.).
58. E. PERNIOLA, *La mariologia di San Germano patriarca di Costantinopoli*, Ediz. Padre Monti, Rome, 1954, xv-201, p. Cf. F. M. BAUDUCCO S. J., *La mariologia di S. Germano*, Civiltà catt. CVI (1955, IV), 409-414.
59. E. M. TONIOLO OSM, *La mariologia di Nicola Cabasila* (Excerpta e dissertatione ad lauream in Pont. Inst. Orient. Stud.), Vicenza, 1955, 32 p.
60. O. ASTETE CASANOVA A. A., *Essai d'une mariologie d'après les homélies de Grégoire Palamas*, Rome, Pont. Athen. Angelicum, 1957, iv-163-28 p. (dactylogr.).
61. E. BECK OSB, *Die Mariologie der echten Schriften Ephräms*, Oriens Christianus 4^e s. XL (1956), 22-39.
62. P. KRÜGER, *Die mariologische Anschauungen in den dem Isaak von Antiochien zugeschriebenen Sermones. Ein dogmengeschichtlicher Beitrag*, Ost. St. I (1952), 123-131.
63. Id., *Das Bild der Gottesmutter bei dem Syrer Narsai*, ibid. 2 (1953), 110-120.
64. C. VONA, *Alcuni osservazioni sugli Inni alla Vergine di S. Efrem*, Euntes Docete VI (1953), 381-384.
65. G. AMADOUNI O Mech., *Il più grande dottore mariano della Chiesa armena : San Gregorio di Narek*, Alma Soc. Ch. v, 2 (1952), 80-95.
66. J. MÉCÉRIAN S. J., *La Vierge Marie dans la littérature médiévale de l'Arménie. Grégoire de Narek et Nersès de Lampron* (Coll. arménologique, 1), éd. revue et

augmentée. Publications de l'Institut de Lettres Orientales, Université Saint-Joseph, Beyrouth, 1954, 44 p.

67. P. H. BACHI, *Marie dans la doctrine de Ghiwarchis Warda d'après les manuscrits syriaques de la Bibliothèque Vaticane. Étude historico-dogmatique* (Thèse de doctorat présentée à la Fac. de Théol. de l'Université « De Propaganda Fide »), Rome, 1957, 3 t., pagin. continue, 850 p.

Les Pères Apostoliques n'ont guère tourné leur attention vers les privilèges de la Madone. Quelques textes de saint Ignace d'Antioche (n. 40), surtout la mention des *τρία μυστήρια κραυγῆς*, Eph. 19,1 (n. 41), pointent comme une aube timide et ne seront pas sans écho dans la littérature postérieure (n. 41). Renchérissant sur la discrétion des évangiles, les apocryphes, dans leur affabulation, font une place de choix à la Mère de Jésus (n. 42-43). Comme il informe toute la mariologie subséquente, le Protévangile de Jacques méritait d'être étudié plus à fond (n. 44). C'est une sorte d'apologie, composée entre 150-180, de la virginité perpétuelle et de l'éminente sainteté de Marie. Le P. Jugie avait cru y voir une allusion à la conception virginale de Marie dans le sein de sa mère, et, partant, le premier témoignage en faveur de l'Immaculée Conception (cf. *L'Immac. Conc...*, p. 57-63). Mais faut-il lire *ἐλθῃς* ou *λήψεται*? Le P. Peretto estime la première leçon « probablement primitiva », mais il ne pense pas que l'auteur ait voulu insinuer la conception virginale. Notons que les versions arméniennes et géorgiennes portent le futur (G. GARITTE, *Le « Protévangile de Jacques » en géorgien*, Le Muséon, LXX, 1957, 237). Les homélies mariales de Jacques de Saroug sont truffées de détails piquants pris aux apocryphes grecs ou autres (n. 45). De ceux-ci on rapproche parfois les livres sibyllins d'où Marie n'est pas absente (n. 46).

Avec saint Irénée, « le père de la mariologie », la doctrine mariale se développe en profondeur, notamment à propos de la place de la Nouvelle Ève dans l'histoire du salut (n. 7-8). Les Pères Cappadociens sont plutôt réservés. En 1948, le P. Söll leur a cependant consacré une thèse, défendue devant l'Université catholique de Tubingue et résumée en 1951 dans trois articles du *Theolog. Quartalschrift*. Au congrès marial de Rome (1950), il a réussi à condenser ce résumé (n. 49). Estimant le problème insuffisamment étudié un religieux basilien s'est à nouveau penché sur la doctrine mariale des Cappadociens et en a fait l'objet d'une thèse soutenue en 1957 à l'Institut oriental de Rome. La présentation est plus aérée, mais substantiellement on retrouve ici, identique sous un double titre (n. 50-51), le contenu des trois articles du P. Söll, évidemment exclus de la bibliographie. Il y a même moins de matière, car Amphiloque d'Iconium, que le P. Ortiz de Urbina s'est réservé (n. 52), n'entre pas en jeu. A la suite de saint Basile, d'Amphiloque et de saint Cyrille d'Alexandrie (n. 160), Hésychius de Jérusalem interprète dans le sens d'une *δύχνοια* de Marie au pied de la croix le glaive prophétisé par Siméon. Mais l'exégèse origéniste se trouve chez lui très mitigée. Le prof. Jüssen (n. 53) montre bien que pour Hésychius ce trouble n'implique rien de peccamineux, pas plus que les autres faiblesses qu'il attribue à la Sainte Vierge. D'ailleurs, l'évêque de Jérusalem fait figure de témoin de l'Immaculée Conception et accorde à la Théotokos

un rôle important et « cordial » dans l'œuvre du salut et le corps mystique. Cependant, ni l'immortalité de Marie (contrairement à ce qu'insinue le P. Jugie), ni la Corédemption proprement dite ne se dégagent clairement de la doctrine mariale d'Hésychius.

En face des hésitations dont témoigne l'*Enchiridion* de Denzinger, le P. Ortiz établit nettement que les Pères du concile d'Éphèse ont voulu prononcer une sentence dogmatique. Cette définition porte sur le *corpus doctrinae* contenu dans la 2^e lettre de saint Cyrille à Nestorius et, comme objet de sentence *in contradictorio*, sur les hérésies incluses dans la 2^e lettre de Nestorius à saint Cyrille. Par ce dernier biais, la maternité divine de Marie se trouve expressément définie dans le jugement dogmatique du III^e concile (n. 54). Notons que les passages les plus expressifs de cette deuxième lettre de Cyrille figurent en bonne et due place dans les récents recueils de textes patristiques et conciliaires illustrant le développement de la théologie mariale primitive. Cf. de LANVERSIN S. J., *La Vierge Marie... dans les documents du Magistère*. Beyrouth, 1958, p. 6-9; W. DELIUS, *Texte zum Geschichte der Marienverehrung und Marienverkündigung in der alten Kirchen* (jusqu'à saint Théodore Studite), Berlin, 1956, p. 291. Quant à Nestorius lui-même, sa mariologie, quoi que d'aucuns en aient dit, est vraiment « nestorienne » (n. 55).

La mariologie de saint André de Crète a fait l'objet d'au moins deux thèses malheureusement inédites. M. LAURENTIN, *Marie, l'Église et le sacerdoce* (p. 25, n. 24) a eu connaissance de celle de l'abbé Coni (n. 57). Nous signalons en outre la dissertation d'un prêtre roumain (n. 56). Une des plaies des universités romaines est cette accumulation de thèses qui dorment éternellement du sommeil du juste, dont rien souvent ne paraît et qui vont se répétant d'année en année (nous en avons compté une vingtaine sur l'ecclésiologie de saint Cyprien).

Le P. Perniola a eu la fortune de publier intégralement la sienne (n. 58). Sans être un chef-d'œuvre, le travail en valait la peine. Le problème de l'authenticité de l'homélie *in Annunciationem* (P. G., 98, 320 C-337) est résolu en faveur de saint Germain I^{er} de CP., mais l'auteur ne semble pas avoir poussé ses recherches plus loin que Ballerini. A l'encontre du P. Chevalier, il pense qu'il n'y a pas à parler de trilogie à propos des trois homélies sur la Dormition. Pour les événements historiques de la vie de Marie, saint Germain s'est laissé trop facilement séduire par les apocryphes; en compensation, il excelle au point de vue doctrinal, de sorte qu'il passe à bon droit pour un des plus brillants théologiens marials de l'époque patristique. Témoin de l'Assomption et de la médiation universelle de Notre-Dame, il serait également un docteur de la Corédemption. Ici peut-être devrait-on parler, chez le P. Perniola, de majoration du cœur.

Point de doute au contraire que Nicolas Cabasilas n'ait admis la Corédemption mariale; celui-ci pécherait plutôt par excès, comme il ressort de la thèse que le P. Toniolo a consacré à la mariologie de ce palamite. Des 260 pages que comporte le manuscrit dactylographié, une trentaine seulement a vu le jour, c'est-à-dire, essentiellement, le chapitre sur la « causalité universelle de Marie » (n. 59). L'Immaculée Conception n'est

pas prise par Cabasilas « in debita considerazione » (cependant cf. n. 81-83). Logicien abstrait plutôt que mariologue traditionnel, N. Cabasilas donne l'impression qu'« un'esaltazione esagerata della libera azione di Maria gli importi più della reale visione cattolica e ortodossa della grandezza di Lei ». Très cérébral, l'exposé du P. Toniolo épouse bien les méandres éthérés de la pensée de son auteur.

Parmi les papiers du P. Jugie on a retrouvé une liste de sujets de thèses susceptibles d'intéresser les candidats au doctorat en théologie. L'un des thèmes concernait la mariologie de Grégoire Palamas. Un confrère chilien s'est offert de l'exploiter (n. 60). Il n'a pas trop mal réussi. La doctrine mariale de Palamas se trouve ici centrée sur la figure de Marie « parfait modèle de l'hésychaste ». En appendice on trouvera la traduction française de trois homélies mariales du moine athonite. Aujourd'hui missionnaire en quelque repli des Andes, le jeune auteur publiera-t-il jamais ce gentil travail?

Le mariologue byzantin n'a pas le droit de faire abstraction de la patrologie syriaque, surtout de saint Ephrem à qui les Pères Grecs doivent beaucoup, singulièrement en mariologie. Éditeur et commentateur des œuvres ephrémiennes, le P. Beck était désigné pour une nouvelle synthèse, mais cette fois basée exclusivement sur les écrits authentiques, surtout du *De Nativitate*, de la doctrine mariale du diacre d'Édesse (n. 61). Nouvelle Ève qui a revêtu le Christ de son vêtement de chair et nous a donné le Pain Vivant, Marie seule participe à l'absolue pureté de son Fils. Est-ce à dire que saint Ephrem affirme le dogme de l'Immaculée Conception? Pas explicitement, estime le P. Beck, pas plus d'ailleurs qu'il n'enseigne l'Assomption. Le fameux texte des *Carmina Nisibena*, comme aussi les passages où il est fait allusion à une purification de Marie, doit se comprendre à la lumière de la pensée de saint Ephrem touchant le baptême de la Sainte Vierge (cf. n. 102). Cependant certaines images, en particulier celle de l'habit dont Marie a revêtu le Christ, sont des *voraussetzungen* d'où sont issus les dogmes modernes (Immaculée Conception et Assomption). Cf., dans le même sens, n. 107; dans un sens « maximiste », n. 103.

La mariologie de saint Ephrem commande la doctrine des écrivains syriaques postérieurs, comme Isaac d'Antioche (n. 62) et Narsai à qui Romanos le Mélode doit sans doute beaucoup, et dont l'appartenance au nestorianisme est discutée (n. 63). Sur certains points, Jacques de Sarug éclaire l'enseignement de son maître (n. 64).

De très nettes influences byzantines se révèlent mieux encore chez les grands écrivains arméniens du Moyen Âge, en particulier chez Nersès de Lampron et Grégoire de Narek. Deux religieux arméniens, l'un méchitariste (n. 65), l'autre jésuite (n. 66), nous introduisent dans les chefs-d'œuvre de littérature mariale de leur patrie, surtout du Pindare de l'Arménie.

Un collègue du P. Mécérian, le P. Mouterde, soulignait naguère qu'on admet trop facilement que la dévotion à la Mère du Christ est le monopole des Églises orthodoxe et monophysite et il faisait remarquer qu'une invocation au cœur de Jésus relevée parmi les hymnes de l'écrivain nestorien G. Warda « s'ouvre par des accents de confiance en Marie qui ne sauraient être dépassés en leur genre » (An. Boll., LXVIII, 1950, *Mél. P. Peeters*,

p. 306-306). Le mérite revient à un jeune prêtre chaldéen d'avoir inventorié le trésor marial du docteur d'Arbèles (n. 67), jusqu'ici à peine effleuré; cf. S. aṣ-Ṣāig, *L'hymnographie de la Vierge, Giwargis Warda* (en arabe) an-Naḡm XIV (1954), 193-201 (non mentionné par Bachi). Ce volumineux travail jette une lumière nouvelle sur la biographie de cette « Rose », qui est bien un homme, et s'applique à démontrer son orthodoxie. M. Bachi a préparé l'édition, avec traduction française, du « Livre » de Warda. Peut-être trouvera-t-il à Mossoul où il est retourné un généreux mécène syro-phile qui lui permette d'éditer le meilleur de sa thèse.

V. Immaculée Conception.

68. N. DE AMATO OFM, *The Fathers of the Church and the Dogma of the Immaculate Conception*, Second Franciscan National Marian Congress, May 4-9, 1954, Studia Mariana IX, San Francisco, 1954, 112-132 (surtout Pères grecs).
- 68 bis. E. BOISVERT OFM, *L'Immaculée Conception dans la littérature patristique*, La Vierge Marie, histoire et doctrine. Année Mariale, Québec, 1954, Montréal, Éd. franciscaines, 1954, 51-71.
69. G. CALOYERAS OP, *L'Immaculée Conception et l'Orient chrétien*, Notre Mère, Coll. Unitas, Istanbul, 1954, p. 61-75.
70. F. DVORNIK, *The Byzantine Church and the Immaculate Conception*, The Dogma of the Immac. Conc., History and Significance, éd. by E. D. O'Connor CSC, University of Notre Dame Press, 1958 (une note signale que l'art. a été écrit en 1954), Notre Dame, Indiana (USA), p. 87-112.
71. P. FUENTES CMF, *La Inmaculada Concepción en Oriente a partir del siglo XV*, Ilustración del Clero, XXVII (1954), 166-176.
72. M. GORDILLO S. J., *La proclamación del dogma de la Inmaculada y el Oriente cristiano*, Estudios eclesiásticos, XXVIII (1954), 423-444.
73. St. GULOVICH OFM, *The Immaculate Conception of the Blessed Virgin in the Eastern Ecclesiastical Tradition*, Mar. St. V (1954), 146-183.
74. G. F. FAHURI, *Doctrine de l'Immaculée Conception de Marie dans la tradition orientale* (jusqu'à S. Théodore Studite), Al-Maṣarrat, XL (1954), 609-614, 653-662 (en arabe).
75. N. KADRY OSB, *L'Immaculée Conception dans l'Église byzantine*, Al-Machriq, XLVIII (1954), 332-345 (en arabe).
76. F. DE LANVERSIN S. J., *L'Immaculée Conception dans la tradition orientale*, *ibid.* (en français), 380-391; 724-733.
77. J. LEDIT S. J., *L'Immaculée Conception et les Églises d'Orient*, L'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, Journées d'études Cap-de-la-Madeleine 12, 13 août 1954, Éd. de l'université d'Ottawa, 1954, p. 97-104. Cf. aussi l'art. du même A. dans *Marie*, VIII (1954), 107-109.
78. A. RIVERA CMF, *Inmaculada Concepción: la tradición de los Padres griegos*, Est. Mar. XV (1955), 79-109.
79. L. SIBUM AA, *Maria's onbevelekte Ontoangenis in de Griekse traditie*, Het Christelijk Oosten en Hereniging, VIII (1955-1956), 55-76.
80. A. WENGER AA, *L'Immaculée Conception dans la tradition orientale*, L'Immaculée Conception, Congrès Marials Nationaux, VII^e Congrès, Lyon, 1954, p. 163-186.

81. Th. STOTMANN OSB, *La Théotocos, Prémices des Justifiés*, Irénikon, XXVII (1954), 122-141. L'auteur s'efforce d'intégrer le mystère de la pureté initiale de la Théotokos dans le cadre de la mariologie byzantine (Cabasilas en particulier). Sur les réticences à cet égard de l'orthodoxie contemporaine, cf. M. LOTBORODINE, *Un maître de la spiritualité byzantine au XIV^e siècle*, Nicolas Cabasilas, Paris, 1958, p. 1, n. 1.
82. M. GORDILLO S. J., *L'Immacolata Concezione e lo stato di giustizia originale nella mariologia dei Palamiti*, Virgo Imm. IV (1955) 170-184.
83. G. ELBAROV OFM CONV., *La dottrina dell'Immacolata nei maestri francescani e nei teologi palamiti dei secoli XIV-XV*, *ibid.*, p. 185-195.
84. S. ZARDONI, *Teofane di Nicea e il dogma dell'Immacolata Concezione nel discorso sulla Madre di Dio*, Euntes Docete X (1957), 211-235. Vie et œuvres de Théophane; l'Immaculée Conception en Orient au XIV^e siècle et dans le discours de Théophane sur la Mère de Dieu; solution d'une difficulté : la προκάθαρσις de la Théotokos.
85. G. HOFMANN S. J., *Le Isole Greche e l'Immacolata avanti il 1854*, Virgo Imm., IV (1955), 216-222.
86. D. STIERNON AA, *L'immaculée Conception dans la théologie russe contemporaine*, Eph. Mar. VI (1956), 257-297.
87. H. WEIDNER, *Das Dogma von der Unbefleckten Empfängnis in der russischen Kirchen*, Der christliche Osten, VIII (1953), 95-98.
88. M. HALUŠČINSKYJ, *Immacolata Conceptio Matris Dei iuxta doctrinam Russorum i. e. Ucrainorum Starovierorum et Magno-Russorum*, Nyva, VIII (1951), 195-231.
89. J. B. WENGER AA, *L'Église orthodoxe russe et l'Immaculée Conception. Le témoignage d'Étienne Iavorski, gardien du trône patriarcal de Moscou et le conflit avec Dosithée, patriarche de Jérusalem*, Virgo Imm., t. cit., 196-215.
90. B. SCHULTZE S. J., *Vladimirus Soloviev de Immacolata Conceptione B. M. Virginis*, *ibid.*, 223-246.
91. Ch. BALIĆ OFM, *L'Immaculée Conception de Marie dans la théologie contemporaine serbe-orthodoxe*, REB, XI (1953, Mélanges Martin Jugie), 36-46.
92. G. ELBAROV OFM CONV., *La « Catharsi » di Maria in una polemica del teologo serbo Dušan Jakić (1875-1935)*, Miscellanea Franciscana, LV (1955), 395-401.
93. Z. SHESTANI, *L'Albania e l'Immacolata*, Virgo Imm., XIV (1957), 242-246.
94. G. GAGOV OFM CONV., *La fede nell'Immacolato Concepimento di Maria tra i Bulgari*, *ibid.*, 250-253.
95. A. WELYKYJ OSBM, *L'Immacolata in Ucraina*, *ibid.*, 443-451.
96. D. STĂNILOAE, *Starea promordială a omului în cele trei confesiuni*, Ortodoxia, VIII (1956), 323-257.
97. Id., *Doctrina ortodoxă și catolică despre păcatu strămoșesc*, *ibid.*, IX (1957), 3-40.
98. I. TODORAN, *L'état paradisiaque de l'homme et son état après la chute selon la conception orthodoxe, catholique-romaine et protestante*, Mess. de l'exarch. du patr. russe en Europe occid., VI (1955), 162-184 (trad. du roumain).
99. J. S. ROMANIDÈS, *Τὸ προπατορικὸν ἁμάρτημα* (Dissertation Fac. théol. de l'Univ. d'Athènes), Athènes, 1957, 165 p.
100. D. STIERNON AA, *Le baptême de la Sainte Vierge : témoignages orientaux et*

- spéculation latine*, Euntès Docete, IX (1956, *Miscellanea Petri Parente*), 232-249.
101. Id., *L'Église orthodoxe et la légende du baptême de Marie*. Eph. Mar., VIII (1958), 310-312.
 102. Id., *Le baptême de Marie d'après saint Ephrem*, *ibid.*, 309-310.
 103. I. ORTIZ DE URBINA S. J., *Vale el testimonio de San Efren en favor de la Inmaculada?* Estudios eclesiásticos, XXVIII (1954), 417-422.
 104. I. ARMALÉ, *L'Immaculée Conception dans l'Église syrienne*, Al-Machriq, XLVIII (1954), 271-284 (en arabe).
 105. Id., *L'Immaculée Conception et les docteurs de l'Église syrienne-orthodoxe*, *ibid.*, 285-289 (en arabe).
 106. J. HOBEIGA, *L'Immaculée Conception dans l'Église maronite*, *ibid.*, 292-328 (en arabe).
 107. P. KRUEGER, *Die Immaculata-Frage bei den syrischen Kirchenvätern*, Virgo Imm., IV (1955), 10-27.
 108. Id., *Die Frage der Erbsündlichkeit der Gottesmutter im Schrifttume des Jakob von Serugh*, Ost. St., III (1953), 199-208.
 109. C. VONA, *La dottrina di Giacomo di Sarug sulla santità di Maria*, Euntès Docete, VI (1953), 30-48.
 110. Id., *Un argomento filologico a favore dell'Immacolata Concezione in S. Giacomo di Sarug*, Virgo Imm. vol. cit., p. 133-144.
 111. A. VAN ROEY, *La sainteté de Marie d'après Jacques de Saroug*, *ibid.*, 113-132.
 112. G. GIAMBERARDINI OFM, *L'Immacolata Concezione di Maria nella Chiesa egiziana* (Seminarium Franciscane Orientale Ghizae in Aegypto), Le Caire, 1953, 134 p.
 113. Id., *L'Immaculée Conception dans l'Église égyptienne*, Proche-Orient Chrétien, IV (1954), 291-308.
 « Par suite de fâcheux hasards » l'étude sur l'Immaculée Conception dans l'Église byzantine n'a pas encore pu paraître dans l'encyclopédie *Maria*, cf. Du Manoir, V (1958), 925. Sur l'Immaculée Conception, voir aussi n. 4, 16, 21, 26, 30, 33, 44, 53, 56-67, 236, 257, 259 bis, 310.

Le centenaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception a incité les mariologues à se pencher une fois de plus sur la tradition orientale, gréco-slave (n. 68 suiv.), syrienne (n. 103 suiv.) ou copte (nn. 111-113), qui véhicula si bien le grand privilège de la *Panaghia*. (Pour les témoignages arméniens cf. n. 66.) Par la même occasion fut à nouveau rappelé, avec une évidente tristesse, le fléchissement progressif dont le navrant spectacle nous est offert, depuis deux ou trois siècles, par l'Église orthodoxe, aujourd'hui figée dans une attitude hostile à l'égard de la proclamation dogmatique de Pie IX. Pour ces synthèses et ces évocations pénibles ou réconfortantes, le P. Jugie avait fourni, au moment opportun, toute la documentation désirable. Et tandis que le savant assomptionniste agonisait dans un ancien couvent de Capucines, sous le ciel embaumé de Provence, de partout on puisait largement dans le trésor qu'il avait amassé pendant un demi-siècle.

Certains, comme le professeur Dvornik, se limitèrent à la période strictement patristique (n. 70), ou proprement byzantine : histoire d'une fleur qui

s'éveille, s'entrouvre et s'épanouit. D'autre insistèrent sur le douloureux processus des pétales qui tombent et du parterre désolé (n. 71). A rechercher la cause déterminante de cette décrépitude, on aboutit à la persuasion que c'est, avant tout, l'esprit anti-romain qui a en quelque sorte acculé l'orthodoxie grecque à rejeter une vérité que sa tradition illustre mieux que toute autre (n. 72). Les témoignages, par exemple, d'un Cabasilas, d'un Théophane de Nicée, d'un Palamas, des antipalamites (nn. 81-84) se situent évidemment dans la ligne de la définition catholique et semblent faire écho à la généreuse croisade immaculiste entreprise par l'Ordre franciscain (n. 83). Dans les îles grecques (n. 85), comme en Albanie (n. 93) ou en Bulgarie (n. 94), la dévotion mariale impliquait spontanément la foi en l'Immaculée Conception. De même, si les théologiens slaves contemporains répudient quasi unanimement, mais avec des nuances fort diverses, la doctrine romaine (n. 86-87; 91-92), ce n'est pas sans renier leurs pères. Ceux-ci résistèrent longtemps au virus que l'hellénisme sectaire prétendait leur inoculer. L'Ukraine en particulier s'employa à défendre le vrai patrimoine de l'Orient (nn. 88, n. 95). Une intéressante découverte du P. Wenger éclaire d'un jour nouveau ce chapitre de l'histoire de la mariologie russe et kiévienne (n. 89). Les vues originales de Soloviev sont étudiées avec une rare pénétration par le P. Schultze (n. 90) qui consacrera, dans le dernier volume de la Somme du P. du Manoir, un article spécial à la mariologie sophianique.

Toutefois on s'abuserait en imaginant que le rejet presque général du dogme proclamé en 1854 implique, dans la pensée de nos frères séparés, le refus d'admettre la grâce initiale en la Vierge Marie. Pour eux, comme pour nous, la Mère de Dieu devrait être toute pure et sans l'ombre de péché dès le premier instant de sa conception. Mais alors, c'est au niveau de la notion de justice primitive et de péché originel que s'accusent des divergences déjà pressenties (nn. 96-99). Dès lors aussi, la purification à laquelle on croit devoir soumettre — à l'Annonciation, au Calvaire ou à la Pentecôte — celle qui est sans souillure, n'a plus rien de commun avec ce qui, selon nous, est le propre de l'ablution baptismale (n. 92). Naguère pourtant un évêque russe, mais il est à peu près le seul (n. 100; voir aussi p. 40 du n. 91), affirmait que, selon la tradition orthodoxe, la Sainte Vierge avait été libérée du péché originel à l'instar de tout chrétien, par le baptême proprement dit. Si la légende du baptême de Marie par Jésus, par saint Pierre ou saint Jean se trouve colportée, çà et là, au Moyen Âge, dans la littérature religieuse de l'Orient et curieusement attestée dans la liturgie byzantine, à l'époque moderne l'orthodoxie la repousse avec vigueur (n. 101). Elle avait d'ailleurs germé et végété sans aucune préoccupation maculiste. Aussi bien, saint Ephrem, pour qui la conception de Jésus fut une sorte de baptême pour Marie, n'inflige-t-il pas de souillure réelle en la Toute-Pure (n. 102) et figure comme un témoin de choix dans la tradition qui nous occupe (n. 103; comparer avec n. 61). De même il importe de manier avec beaucoup de circonspection les textes des Pères syriens qui parlent d'une *catharsis* de la Sainte Vierge. Toutefois l'Immaculée Conception n'apparaît pas clairement dans leur optique (n. 107, quelque peu minimisant). Jacques de Saroug, par exemple, dont on veut faire un négateur (Jugie et n. 108) ou

partisan du dogme (nn. 109-111), s'aligne dans une perspective qui lui permet d'échapper au dilemme où d'aucuns prétendent l'enfermer (n. 112). En définitive, dans la tradition orientale rien ne justifie les répugnances des polémistes modernes en face de la définition catholique.

VI. Assomption (et mort).

114. C. BALIĆ OFM, *Testimonia de Assumptione beatae Virginis Mariae ex omnibus saeculis. Pars prior: Ex aetate ante concilium Tridentinum*, Biblioth. Assumpt. B. V. M., Rome, Acad. mar. 1948, XL-416 p. (trad. orient., p. 1-130).
115. I. E. BRUNS, *Traces of faith in The Assumption among the Eastern Fathers of the first six Centuries*. Excerpta ex diss. ad lauream in Fac. theol. Pont. Univ. Gregor., Rome, Officium libri cath., 1951, 51 p.
116. A. KERRIGAN OFM, *The Predestination of Mary according to St Cyril of Alexandria*, Alma Soc. Ch. III (1952), 34-56. Primauté du Christ, association de Marie à l'œuvre de la Rédemption, surtout ἀφ'ἑρσῆα de la Mère de Dieu.
117. MELCHIOR A SANTA MARIA OCD, *Doctrina S. Germani Constantinopolitani de morte et Assumptione Beatae Mariae Virginis*, Mar., XV (1953), 195-213.
118. I. M. CANAL CMF, *San Juan Damasceno, doctor de la muerte y de la Asunción de Maria*, Est. Mar., XII (1952), 269-300.
119. F. AGUIRRE, *La Asunción de la Santísima Virgen en cuerpo y alma a los cielos en la liturgia greco-byzantina*, Oriente, IV (Madrid, 1954), 2-19.
120. B. PALAZZO, *Le dogme de l'Assomption et l'Église orthodoxe*, Notre Mère (Istanbul, 1954).
121. A. LEGHISA CMF, *L'Assunzione di Maria nella Chiesa Russa*, Eph. Mar. 1 (1951), 267-276.
122. M. GORDILLO S. J., *Las lecciones del II Nocturno de la Asunción en la historia del breviario romano*, Est. Mar., XIII (1952), 111-123. Les multiples réformes qu'a subies notre office de l'Assomption ont abouti à éliminer du bréviaire romain les leçons prises au pseudo-Athanase et à l'Histoire Euthymiaque pour faire place à la vraie tradition « assomptionniste » représentée par l'homélie de saint Jean Damascène sur la Dormition.
123. G. KHOURI-SARKIS, *L'Assomption de Marie dans le bréviaire syrien*, Orient Syrien, I (1957), 315-326.
124. G. GIAMBERRADINI OFM, *La teologia assunzionistica nella Chiesa egiziana, Jérusalem, 1951* (Seminarium Franciscane Orientale Ghizae in Aegypto), 156 p. + xxii tables iconogr. Cf. J. SEGUY, *Le témoignage de l'Église copte sur l'Assomption et la Médiation*, Études franciscaines NS, V (1954), 5-10.
125. P. BELLET OSB, *Teodosio de Alejandria y su homilia copta sobre la Asunción de la Virgen*, Eph. Mar. I (1951), 243-266 (comment. et trad. espagnole de l'homélie d'après l'édit. de Chaîne, Rev. Or. Chr., XIX, 1933-1934, 272-314, revue et corrigée sur le cod. Vat. Copt., LXI, 4, f. 117-142r (IX^e-X^e s.)).
126. M. TARCHNİSVILI, *La più antica rappresentazione dell'Assunta è in Georgia*, Osserv. Rom. 21 janv. 1951, p. 3.
127. M. GORDILLO S.J., *Primi echi della definizione dell'Assunzione in Oriente, Assensi e dissensi*, Unitas, éd. ital., VI (1951), 87-105; éd. fr., IV (1951), 311-324.
128. M. JUGIE AA, *Echi del dogma dell'Assunzione nella Chiese dissidenti d'Oriente*, Echi e commenti, p. 48-58.

129. M. SIOTIS et M. POURIKA, *Die Stellungnahme der Gr. - Orthodoxen Kirchen zum neuen Mariendogma*, Athènes, 1954, 38 p.
130. G. SCELZI CSSR, *La morte della Vergine in conformità con Cristo nel pensiero della Chiesa greca*, Mar., XIX (1957), 90-114 (l'auteur exagère, en faveur de la thèse mortaliste, la portée du *consensus Patrum*. Même le chan. Michel dont les préférences pour la thèse de la mort sont connues, doute que « les immortalistes puissent être convaincus par les arguments du P. Scelzi » (Ami du Clergé, LXVIII, 1958, p. 432). A la p. 104, n. 77, on présente comme inédite l'oraison funèbre pour la Dormition de Jean le Géomètre, alors qu'elle a été publiée par le P. Wenger, cf. n. 12).
131. W. J. BURGHARDT S.J., *The Testimony of the Patristic Age concerning Mary's Death*, Mar. St., VIII (1958), 58-99. Excellente prise de vues, moins encline que la précédente à majorer la portée des textes. Il est dit, pour finir, que « the evidence for Ephesus is meagre, vague, equivocal ». « Cependant, on peut conjecturer, non sans modération, qu'avant 431 existait une tradition qui localisait à Éphèse la tombe de Marie. »
132. F. MAGGIONI, *La « Munificentissimus Deus » e i problemi connessi*, Problem. e orientamenti di teologia dommatica, a cura della Pont. Fac. teol. di Milano, vol. II, Milan C. Marzorati, 1957, p. 477-544 (Bonne bibliogr. commentée, comprenant 128 numéros, des travaux récents concernant la mort et l'Assomption de Marie).
133. C. GIANNELLI, *Un epigramma di Nicolas Idruntino (d'Otrante) sur la Koimisis de Marie*, Ramenta byzantina, dans *Classica et Mediaevalia* (Revue danoise de philologie et d'hist.), Mélanges Carsten Hoeg, XVII (1956), 34-46.
134. M. GORDILLO S.J., *Panaghia-Kapulu ¿Esta en Éfeso el sepulcro de Nuestra Señora ?* Eph. Mar., II (1952), 359-375.
135. P. LUIS CMF, *El sepulcro de Maria en Gethsemani*, *ibid.*, 103-118.
136. D. FERNANDEZ CMF, *De morte et Assumptione Mariae iuxta S. Epiphanium*, *ibid.*, VII (1958), 385-408.
137. L. MASSIGNON, *Les fouilles archéologiques d'Éphèse et leur importance religieuse*, Mardis de Daressalam, II, Le Caire (1952), 3-24.
138. M. BALAGUÉ, *La tumba de la Virgen en Éfeso*, *Cultura Bíblica*, XI (1954), 395-403.
139. S. GUIAS, *Panaya Kapulu. La casa de la Santísima Virgen en Éfeso*, Barcelona, 1954, 24 p.
140. C. KOPP, *Das Mariengrab : Jerusalem? Ephesus?* Paderborn, Schöningh, 1955, 46 p. (tiré à part de deux art. de *Theologie und Glaube*, XLV (1945), 81-94, 161-188.
141. C. HENZE CSSR, *Iterum de loco transitus B. Mariae Virginis*, *Divus Thomas* (Pl.), LXVIII (1955), 245-422; LXIX (1956), 416-422.
142. J. EUZET CM, *Remarques sur « Jérusalem? Éphèse? » de Clemens Kopp*, *ibid.*, LX (1957), 47-72 (tiré à part de 26 p., Florence, Typ. E. Ariani, 1957).
143. Notre-Dame d'Éphèse, revue mensuelle, Iedikule, Istanbul, 1957 ss.
144. Fr. PSALTY, *Les ruines de la maison de la Vierge Marie à Panaya-Capouli*, Actes du X^e Congrès Intern. d'Ét. byz. (Istanbul 15-21, IX, 1955), Istanbul, 1957, 152-157. Du même auteur, brochure au titre identique, *ibid.*, 1955, 16 p.
145. J. B. AUFHAUSER, *Wo befindet sich das echte Mariengrab?* *ibid.*, 191-192. Très réticent par rapport à Éphèse.

146. E. DELEBECQUE, *Sur une lettre du concile d'Éphèse (431)*, Bull. Assoc. Guill. Budé, iv^e série, IV (1956), 74-78.
147. G. DE LOVERDO, *La légende de la Vierge à l'Athos, préface à la redécouverte de la ville ensevelie de Dion. Une simple hypothèse*, *ibid.*, III (1953), 50-55.

Plus surprenant encore est le désaccord enregistré au sujet de l'Assomption. Après le P. Jugie, les PP. Balić (n. 114) et Wenger (n. 12) ont pourtant démontré à profusion que l'Orient a été le premier à prendre conscience de ce mystère, bien qu'il soit oiseux de vouloir à tout prix en chercher les traces dans les tout premiers siècles. A ce propos, le P. Cavallera honora jadis le P. Jugie d'une critique sévère qu'on pourrait retourner contre Bruns (n. 115). « Parmi les docteurs de l'ancienne Église, saint Cyrille d'Alexandrie est le premier à fournir un témoignage sur l'Assomption » (n. 116)! Quoi qu'il en soit, avec saint Germain de Constantinople (n. 117) et saint Jean Damascène (n. 118), la doctrine reçoit sa formulation. La liturgie byzantine célèbre bientôt la Dormition avec solennité (n. 119). C'est d'ailleurs tout l'Orient chrétien qui rivalise de ferveur avec Byzance sur ce point; non seulement les Églises pravoslaves (n. 120-121), mais aussi les dissidences monophysites, surtout l'Église copte (n. 124-125). Selon le regretté P. Tarchnišvili, c'est en Géorgie que se trouverait le premier témoignage iconographique de la croyance en l'Assomption (n. 126). Il s'agirait d'un relief d'architrave de l'église de Bolnis-Capenachci, datable de la première moitié du v^e s. au moins (!)

Le concert de protestations qui s'est élevé au lendemain de la définition du 1^{er} novembre 1950 avait donc de quoi étonner, singulièrement là où certains orthodoxes, — Grecs pour la plupart — déclarèrent l'Assomption opinion discutable, sans appui dans la tradition. Plus compréhensible fut la réaction d'un bon nombre — Russes en général — pour qui n'était irrecevable que la définition elle-même, jugée inutile, inopportune, dictatoriale surtout, puisque prononcée en dehors du concile œcuménique. On trouvera dans la bibliographie mentionnée plus haut (n. 3) une bonne trentaine d'articles relatifs à ces remous et datant de 1950-1953. Nous ne citons que la brochure de deux polémistes hellènes (n. 129) et les deux meilleures vues d'ensemble sur les diverses réactions orientales, l'une du P. Gordillo (n. 127), l'autre, dépendant de celui-ci, due au P. Jugie et publié à titre posthume (n. 128; voir aussi n. 36).

L'une des objections soulevées par l'orthodoxie contre la bulle « Munitissimus Dominus » concerne le problème de la mort de Marie. Rome n'aurait pas dû passer sous silence cette partie intégrante de la vérité qu'elle définissait. Il est certain que la tradition plaide en faveur de la thèse mortaliste. A celle-ci les Pères grecs apportent souvent une justification doctrinale (n. 130-131). Mieux traduit, l'épigramme de Nicolas d'Otrante sur la Koimésis perd toute sa saveur immortaliste (n. 133). Le P. Jugie n'ignorait pas le poids de l'argument traditionnel et il optait pourtant pour une solution plus sympathique vis-à-vis de l'opinion d'Arnaldi. Sa position a suscité une vaste polémique non encore calmée et la question de la fin terrestre de la Mère de Dieu forme aujourd'hui toute une

littérature (n. 132). On y parle beaucoup des Pères byzantins, plus spécialement de saint Épiphané, dont le fameux texte est torturé en tous sens (n. 136). Certains avaient prédit le rapide étiage du courant immortaliste. L'Espagne, qui s'emballait facilement pour toutes les croisades, et l'Ordre séraphique, belliqueux à ses heures, avaient déclaré une guerre sans merci à l'athanasie mariale. Mais les invectives des ultras n'ont pu contenir le pacifique flux, si conquérant que l'abbé Laurentin lui-même, théologien pondéré s'il en est, en éprouve une réelle inquiétude (cf. *Vie Spirituelle*, XCIX, 1958, p. 522). Peut-être serait-il bon de citer ici un texte de Jean le Géomètre que le P. Jugie n'a pas connu : « Marie est ressuscitée avec son Fils [le jour de Pâques, car elle avait souffert et était morte avec lui] et n'a plus jamais été soustraite à cette résurrection vivifiante καὶ μὴ ἀπολειφθῇ τοῦ ζωηφόρου ταύτης ἐγέρσεως » (cod. Boll. 196, f. 146^v; cf. Gallot, p. 203 de l'art. cité au n. 195).

Une controverse non moins vive intéresse le lieu de la mort (présumée) de Notre-Dame. Contre l'opinion traditionnelle (Jérusalem) qui resta la plus solide (n. 134-135, 140) les partisans d'Éphèse déployant périediquement de vigoureuses offensives (n. 138-139, 141). Comme il se doit, le P. Euzet, Lazariste de Smyrne, figure à l'avant-pointe de cette polémique (n. 142). Ferrailleur inlassable, il décoche dans son bulletin (n. 143) des traits acérés contre ses adversaires. Déjà gratifié par lui d'une écœurante diatribe, le P. Jugie se voit à tout bout de champ pris à partie en raison de son « dédain » pour Éphèse et on ne pardonne pas aux Assomptionnistes d'avoir « rayé » Panaya-Kapulu de leurs itinéraires touristiques ou autres. Encouragées par le gouvernement turc (n. 143), les fouilles ont donné d'intéressants résultats que M. Massignon, fondateur de l'association des amis d'Éphèse et de Anne-Catherine Emmerich, s'est plu à souligner (n. 137).

Un tel chassé-croisé évolue fatalement autour des documents byzantins. Parmi ceux-ci, le prétendu témoignage du concile d'Éphèse sollicite davantage l'attention. On sait que les Pères du 3^e concile œcuménique dans une lettre au clergé et au peuple de Constantinople, signalent que Nestorius, étant arrivé le premier (φθάσας) à Éphèse, fut condamné ἐνθα ὁ θεολόγος Ἰωάννης καὶ ἡ Θεοτόκος παρθένος ἡ ἁγία Μαρία (Schwartz I, 1 [2], p. 70, n. 69). En bonne grammaire, il faudrait sous-entendre ici le verbe être, se trouver. Mais avec quelles nuances? Être domicilié, être enseveli, être en honneur? A la suite de Tillemont (*Mémoires* I, p. 496), un certain nombre d'auteurs pensent que ce passage de la lettre conciliaire fait allusion à la sépulture, dans la ville d'Éphèse, de saint Jean et de la Sainte Vierge. Au contraire le P. Jugie estime que la péricope ὁ θεολόγος κ.τ.λ. désigne, non les personnages eux-mêmes, mais la basilique qui leur avait été dédiée à Éphèse et où s'était tenu le concile (*L'Assomption*, p. 97-98), opinion que Tillemont avait déjà rejetée (*op. cit.*, p. 496-497). Sans trop se préoccuper des discussions engagées autour du fameux texte dont l'authenticité reste d'ailleurs douteuse (Anal. Boll. LI, 1933, p. 133-134), M. Delebecque (n. 146) l'examine à nouveau et, mettant à profit ses connaissances philologiques, s'applique à établir que ἐνθα est complètement de φθάσας et qu'il est aisé de saisir que le verbe sous-entendu est tout simplement φθανεῖν sous la forme « attendue » de ἐφθασαν. Dès lors le

passage serait à traduire ainsi : « C'est pourquoi Nestorius, le rénovateur de l'hérésie impie, après être arrivé dans le pays des Éphésiens, à l'endroit où arrivèrent Jean le théologien et la Sainte Vierge Mère de Dieu... » Les Pères du concile étaient-ils bien informés en communiquant cette nouvelle à Constantinople? Et dans quel dessein Nestorius s'était-il rendu là-bas? Cet endroit peut-il être identifié avec Panaya-Kapulu? A ces questions, l'A. répond par des hypothèses, sans rien vouloir trancher. Il lui suffit d'être conscient de verser au procès une pièce intéressante. Si le P. V. Laurent s'est déclaré contraire à l'explication proposée (BZ, XLIX, 1956, p. 474-475), les partisans du séjour, et conséquemment de la mort de la Sainte Vierge dans la métropole d'Asie Mineure, l'ont saluée comme l'exégèse à tout jamais victorieuse du texte incriminé (cf. Notre-Dame d'Éphèse, II, 1958, n. 7, p. 7).

En route pour Éphèse, Marie se serait arrêtée à la presqu'île de l'Athos, à l'endroit précis où s'élève aujourd'hui le monastère de Vatopédi, lequel occuperait le site de l'antique Dion, la cité des dieux antérieure à l'Olympe. Évidemment le panthéon grec dut capituler devant la Théotokos. Tel est du moins l'essentiel de la légende à laquelle G. de Loverdo accorde beaucoup trop de crédit (n. 147).

VII. La Nouvelle Ève.

148. T. GALLUS S. J., *Interpretatio mariologica protoevangelii (Gen. 3,15) tempore postpatristico usque ad concilium Tridentinum*, Rome, 1949, 215 p. (Pères orientaux, p. 7-25, ensuite passim jusqu'à Germain II de CP, p. 84).
149. D. J. UNGER OFM, *The first Gospel, Gen. 3,15*, New-York, Franciscan Institutes, 1954 (tradition orientale, p. 92-156).
150. S. STYŠ S. J., *De antithesi Eva Maria eiusque relatione ad Protoevangelium*, Collect. theol., XXIII (1952), 318-365.
151. R. LAURENTIN, *L'interprétation de Genèse 3,15 dans la tradition jusqu'au début du XIII^e siècle*, Et. Mar., XII (1954), La Nouvelle Ève, I (Paris, 1955), 77-156 (dossier de textes patristiques orientaux et byzantins, de Clément d'Alexandrie à Germain II de CP, p. 136-148 et 156).
152. Th. GALLUS S. J., *Ad Epiphaniï interpretationem mariologicam in Gen. 3,15*, Verbum Domini, XXXIV (1956), 272-279.
153. E. J. SOARES, *Severianus of Gabala and the Protoevangelium*, Mar., XV (1953), 401-411.
154. Th. GALLUS S. J., *Antithesis « Eva-Maria » cum Gen. 3,15 conincta apud Chrysippum*, Divus Thomas (Plac.), LIX (1956), 71-74.
155. G. JOUASSARD, *Le parallèle Ève-Marie aux origines de la patristique*, Bible et Vie chrétienne, VII (1954), 19-31.
156. Id., *La Nouvelle Ève chez les Pères Anténicéens*, Et. Mar., XII (1954), La Nouvelle Ève, I (1955), 35-54.
157. Th. CAMELOT OP, *Marie, la Nouvelle Ève, dans la patristique grecque du concile de Nicée à saint Jean Damascène*, *ibid.*, 157-172.
158. A. WENGER AA, *La Nouvelle Ève dans la théologie byzantine*, *ibid.*, II (1955), 43-60. En outre, synthèse de ces art. (n. 156-158) par le P. H. RONDET, *ibid.* IV (1957) 4-6 et 11.

159. A. KNJAZEV, *Otkrovenie o Materi Messii. O Vetchozavětnych osnovach mariologii* (Révélation sur la Mère du Messie. Des fondements vétéro-testamentaires de la mariologie), Pravoslavnaja Mysl', IX (1953), 96-113.

Le Protévangile (Gen. 3, 5) constitue pour nos exégètes catholiques, sinon « la synthèse de toute la mariologie » (Roschini), du moins une importante assise pour l'établissement des privilèges de l'Immaculée, encore qu'ils dissertent à perte de vue sur le sens à donner à l'interprétation mariale de la Femme. Évidemment on a interrogé les Pères de l'Église. Devant les conclusions jugées minimisantes du P. Drewniak, on a recommencé et élargi l'enquête, exagérant en sens inverse la portée de certains textes (n. 148-149). Cependant les théologiens ne manquèrent pas d'humeur moins partisane (nn. 150-151). Le résultat de ces derniers bilans est que la patristique grecque n'a pas souvent pris conscience du sens marial du Protévangile (quelques cas typiques n. 152-154). Il n'y a pas d'ailleurs à s'en formaliser. Car, indépendamment de cette exégèse, les Pères orientaux n'ont pas manqué d'opposer l'obéissance salvifique de Marie à la ruineuse désobéissance d'Ève. Ce parallèle antithétique, riche de substance doctrinale, a été énoncé très tôt (n. 155-156). Magnifiquement creusé par saint Irénée, il sera repris en Orient, où, dans l'ensemble, il se banalisera assez vite (n. 157). Après une maturation silencieuse (IX^e-XIII^e s.) ce thème sera l'objet, dans la théologie byzantine des XIV^e-XV^e s., d'une réflexion soutenue et d'une élaboration systématique, mais le titre lui-même de Nouvelle Ève y sera pratiquement inexistant (n. 158). Sur l'intérêt que lui porte l'exégèse russe moderne cf. n. 159.

VIII. Sainteté, Virginité.

160. G. JOUASSARD, *L'interprétation par saint Cyrille d'Alexandrie de la scène de Marie au pied de la Croix*, Virgo Imm., IV (1955), 28-47.
161. A. CERUTTI, *L'interpretazione del testo di S. Matteo*, XII, 46-50 nei Padri, Mar., XIX (1957), 185-221.
162. P. KRUEGER, *Die somatische Virginität der Gottesmutter im Schrifttume Ephraïms des Syrsers*, Alma Soc. Ch. v, I (1952), 46-86.
163. D. FERNÁNDEZ CMF, *De perpetua Mariae virginitate iuxta S. Epiphanium*, Mar., XX (1958), 129-154 (chap. IV de sa dissertation encore inédite intitulée *De mariologia Sancti Epiphanii cum ea sui temporis collata*).
164. Prot. P. KALINOVIC, *Preneporočnaja Materj Christa Boga našego « bratja » Gospodni*, Pravosl. Putj, III (Jordanville, 1955), 145-162.
165. M. STOTIS, *Τὸ πρόβλημα τῶν ἀδελφῶν τοῦ Ἰησοῦ*, Athènes, Éd. Papadimitriou, 1950, 104 p. Thèse de doctorat présentée à l'Université de Salonique.
166. A. S. MERZLJUKIN, *Rodoslovie Presojatoj Marii i proischozdenie « brat'ev Gospodnich »*, Paris, 1955, 40 p. et arbre généalogique.
167. F. SOTTOCORNOLA SX, *Tradition and the Doubt of St Joseph concerning Mary's Virginity*, Mar., XIX (1957), 127-141.
168. X. LÉON-DUFOUR, *L'Annonce à Joseph*, Mélanges bibliques rédigés en l'honneur de André Robert, Paris, Bloud et Gay [1957], p. 390-403.
169. M. BURZACHECHI, *La πηγὴ ἡ παρθένος ἀγνή dell'iscrizione di Abercio*, Riv. d'archeol. crist., XXXI (1955), 261-267.

Les Pères, et non des moindres, ne répugnent pas à attribuer à la Toute-Sainte des défauts mineurs. Plus alarmante est l'interprétation origéniste du glaive prédit par Siméon lors de l'Hypapante. Comment des écrivains ecclésiastiques qui avaient de Marie une idée si haute ont-ils pu infliger à la Théotokos au pied de la Croix un doute sur la divinité de son Fils? La question se pose tout spécialement à propos de saint Cyrille d'Alexandrie, le défenseur de la maternité divine. Avec sa maîtrise coutumière, Mgr Jouassard (n. 116) éclaire ce problème vraiment crucial (cf. aussi n. 49-53).

Par contre le visage de la Madone ne sort pas tellement défiguré de la confrontation des commentaires patristiques relatifs à l'apostrophe paradoxale de Jésus : Qui est ma mère...? (n. 161; voir de même Mar., XVIII [1956], 347-354).

La virginité perpétuelle de la Mère de Dieu constitue « l'alpha et l'oméga de la doctrine mariale de saint Ephrem » (n. 162). Saint Épiphane eut à défendre cette vérité contre les Antidicomarianites (n. 163), et c'est à lui que recourt encore, avec des préoccupations semblables aux siennes, l'apologétique orthodoxe contemporaine (n. 164). La mention évangélique des « frères du Seigneur » est résolue par l'évêque de Salamine dans le sens d'une paternité de saint Joseph antérieure à son mariage avec Marie. Les apocryphes servaient à étayer cette exégèse, du reste assez générale parmi les Pères Grecs, et aujourd'hui encore proposée comme la plus probable par les théologiens hellènes (n. 165). Selon Merzljukin, saint Joseph, avant d'épouser la Sainte Vierge, aurait eu deux filles de la veuve de Clopas, son frère : Marie (dite de Clopas) et Salomé. Celle-là aurait épousé Alphée dont elle aurait eu 4 enfants : Jacques le Mineur, José, Simon et Jude, que l'évangile appelle « frères du Seigneur »; celle-ci, mariée à Zébédée, aurait eu deux fils : Jacques le Majeur et Jean « le théologien ». L'auteur n'explique pas pourquoi, dans son hypothèse, ces derniers ne reçoivent pas le titre de « frères du Seigneur » (n. 166).

Sur le drame intérieur qui se joua dans l'âme de Joseph au moment où il s'aperçut de la grossesse de son épouse, les Pères Orientaux, comme leurs collègues latins, ont donné des explications divergentes (n. 167). Certains n'hésitent pas à croire que Joseph soupçonna Marie d'avoir perdu sa virginité. D'autres au contraire, comme Origène, saint Basile, saint Ephrem, Eusèbe, etc., pensent qu'une révélation divine a éclairé le charpentier de Nazareth au moment même du constat; ils viennent ainsi à la rescousse de l'exégèse moderne soucieuse d'orienter l'annonce à Joseph dans une séduisante direction (n. 168).

Un passage de l'inscription d'Abercius (dernière restitution du texte par H. Grégoire dans *Byzantion* XXV-XXVII [1955-1957], 367-368) est périodiquement controversé entre partisans du sens ecclésial et partisans de l'interprétation mariale. M. B. (n. 169) se range parmi ces derniers. Peut-être mettra-t-on tout le monde d'accord en recourant à la typologie aujourd'hui très étudiée.

IX. Marie et l'Église.

Nous avons ramassé sous cette rubrique les enquêtes patristiques et byzantines touchant le rôle de la Mère de Dieu dans l'œuvre de la Rédemption. Outre les études strictement consacrées aux rapports entre Marie et l'Église, on trouvera mentionnés les travaux exploitant des thèmes connexes (sauf celui de la Nouvelle Ève examiné ci-dessus), à savoir : sacerdoce et prophétisme marials, médiation, corédemption, royauté et intercession. Sur Marie et l'unité chrétienne voir la dernière section de ce bulletin.

170. A. MÜLLER, *Ecclesia-Maria. Die Einheit Marias und der Kirche*, 2^e, überarbeitete Aufl. (Paradosis VI), Universitätsverlag, Fribourg (Suisse), 1955, xvii-249 Cf. Y. M. J. CONGAR OP, *Marie et l'Église dans la pensée patristique*, Rev. Sc. Phil. et Théol., XXXVIII (1954), 3-38; H. LENNERZ S. J., *Maria-Ecclesia*, Gregorianum, XXXV (1954), 91-94; H. M. KOESTER, *Maria, die Einheit Marias und der Kirche*, Freib. Zeitschr. f. Theol. und Phil., LIII (1956), 55-62; D. FERNÁNDEZ CMF, *Maria y la Iglesia en la moderna bibliografía alemana*, Est. Mar., XVIII (1957), 91-103.
171. K. DELAHAYE, *Maria Typus Ecclesiae in den ersten Jahrhunderten der Kirche*, Alma Soc. Ch. v, I (1952), 25-45.
172. H. HOLSTEIN S. J., *Marie et l'Église chez les Pères anténicéens*, Et. Mar., IX, Marie et l'Église I (1951), 11-25.
173. E. M. LLOPART OSB, *Maria y la Iglesia en los Padres Preefesinos*, Maria-Ecclesia, Regina et Mirabilis, Montserrat, 1956, p. 11-99.
174. A. MÜLLER, *L'unité de l'Église et de la Sainte Vierge chez les Pères des IV^e et V^e siècles*, Ét. Mar., fasc. cit., 27-38.
175. FR. DE P. SOLÁ S. J., *Maria y la Iglesia en los Padres Orientales*, Est. Mar., XVIII (1957), 169-186.
176. P. KRÜGER, *Maria und die Ecclesia in der Liturgie der Armenier, der Kopten und der Äthiopier*, Ost. St., VII (1958), 184-196; 233-252.
177. R. LAURENTIN, *Marie, l'Église et le Sacerdoce, t. I, Essai sur le développement d'une idée religieuse*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1953, 687 p.
178. E. LAMIRANDE OMI, *Bibliographie sur la Royauté universelle de Marie*, La Royauté de l'Immaculée, Ottawa, Édit. universitaires, 1957, p. 223-232.
179. Id., *Bibliographie sur la Maternité spirituelle de Marie*, La Maternité spirituelle de la Bienheureuse Vierge Marie, t. I, Ottawa, *ibid.*, 1958, p. 156-172.
180. T. B. FALLS, *The Queenship of Mary in the Church Fathers*, Alma Soc. Ch. III. (1952), 87-92.
181. M. J. DONNELLY, *The Queenship of Mary during the Patristic Period*, Mar. St., IV (1953), 82-108.
182. A. RUSH CSSR, *The Queenship of Mary in early Assumption literature*, Alma Soc. Ch., vol. cit., p. 111-121.
183. A. EMMEN OFM, *Maria's Koningschap volgens de oosterse Vaders*, Maria's Koningschap in het licht der Encycieliek « Ad Coeli Reginum », Verslagboek der XIII de Mariade Dagen 1955, Tongerlo, Norbertijner abdij. 1956, p. 82-113 (sommaire en latin).

184. M. GORDILLO S. J., *La realza de Maria en los Padres Orientales*, Est. Mar., XVII (1956), 49-58.
185. Id., *La realza de la Santísima Virgen en la iconografía y en la doctrina del Oriente Bizantino*, Oriente V (Madrid, 1955), 209-220 (ill. h. t.).
186. B. M. GIRBAU OSB, *La realza de Maria el las liturgias bizantina y siro-antioquena*, Est. Mar., XVII (1956), 76-94; même art. dans *Maria-Ecclesia Regina et Mirabilis*, Montserrat, 1956, p. 101-126.
- 186 bis. I. ORTIZ DE URBINA S. J., *Dignitas regia Mariae iuxta primaeos Syros*, Virgo Imm., XII (1956), 1-11.
187. A. GRILLMEIER S. J., *Maria Prophetin. Eine Studie zur patristischen Mariologie*, Geist und Leben, XXX (1957), 101-115; Rev. ét. Aug. II (1956), 295-312.
188. D. STANISLOAE, *Malca Domnului ca mijlocitoare*, Ortodoxia IV (1952), 79-129.
189. M. GORDILLO S. J., *La mediazione di Maria nella teologia bizantina*, REB XI (Mélanges Martin Jugie, 1953), 120-128.
190. S. SALAVILLE AA, *Mariologie byzantine et mariologie latine médiévale. Une coïncidence d'expression sur la Médiation de Marie*, *ibid.*, 266-271.
191. A. RIVERA CMF, *La Mediación de Maria en los apócrifos asuncionistas*, Eph. Mar. VII (1957), 329-336.
- 191 bis. G. GIAMBERARDINI OFM, *La Mediazione di Maria nella Chiesa egiziana*, Coll. Seminarium Franciscane Orientale Ghizae in Aegypto. Le Caire, 1952, VIII-124 p.
192. L. FERRONI, *La dottrina della Vergine Nuova Eva, cooperatrice alla divina Economia e Mediatrix di grazia secondo S. Giovanni Damasceno*, Vicence 1955, VIII-43 p.; cf. aussi Mar. XVII (1955), 1-36. Extrait d'une thèse défendue devant l'Univ. Grégorienne.
193. G. SÖLL SdB, *Das Zeugnis der griechischen Väter zum heilsgeschichtlichen Sendung Mariens als Stellvertreterin der Menschheit*, Die Heilsgeschichtliche Stellvertretung der Menschheit durch Maria. Ehrengabe an die Unbefleckt Empfangene von der Mariologischen Arbeitsgemeinschaft deutscher Theologen dargereicht, Paderborn, Schöningh, 1954, p. 97-108.
194. P. KRÜGER, *Inwieweit gilt Maria im echten und angeblichen Schrifttum Ephraïms des Syers als Stellvertreterin der Menschheit?*, *ibid.*, 109-118.
195. J. GALOT, S. J., *La plus ancienne affirmation de la Corédemption mariale: le témoignage de Jean le Géomètre*, Rech. de Sc. Rel. XLV (1957), 187-208.
196. G. JOUASSARD, *Amorces chez S. Irénée pour la doctrine de la maternité spirituelle de Marie*, Nouvelle Revue Mariale II (1955), 217-232.
197. G. SCHWEIGL S. J., *La Madre di Dio « Madre di tutti i redenti » in due saggi stampati a Mosca nel 1935 e nel 1947*, Alma Soc. Ch. v, 2 (1952), 69-73. Même art. en espagnol dans Oriente I (1951), 123-126.
198. M. RUFFINI, *L'Apocalisse della Madre del Signore* (Coll. Il Melograno, 125-126), Florence, ed. Fussi, 1954, 81 p.
199. L. M. PERETTO OSM, *L'Apocalisse della Madre del Signore*, Mar. XVIII (1956), 227-231 (présentation du n. précédent).
200. G. J. HAILÚ, « *Pactum Misericordiae* » *secundum litteraturam aethiopicam*, *ibid.* XV (1953), 46-55.
201. Id., *De Maria-Corredemptrice ex litteratura aethiopica*, Rome, 1953, 45 p.
202. E. CERULLI, *La festa etiopica del Patto di Misericordia e le sue fonti nel greco « Liber de Transitu » e nel racconto latino dei cinque dolori di Maria*, Silloge bizan-

tina in onore di Silvio Giuseppe Mercati (Studi bizantini e neoellenici IX), Rome, Associazione nazionale per gli studi bizantini 1957, p. 53-71.

Les mariologues contemporains manifestent un vif intérêt pour l'étude des rapports de Marie avec l'Église. Ce thème a été inscrit au programme des réunions annuelles de plusieurs sociétés d'études mariales et à celui du récent congrès de Lourdes. On a dit que son succès foudroyant est dû surtout au rajeunissement de nos études patristiques et procède du généreux effort consenti par nos théologiens pour repenser tout le développement marial à partir des sources. A cet égard le professeur Müller fait, avec le P. Rahner, figure de pionnier. Son vaste inventaire patristique (n. 170, pour l'Orient : d'Abercius à saint Cyrille d'Alexandrie, pp. 43-157) s'accompagne de commentaires qui ont provoqué pas mal de remous. L'envergure communautaire de la Mère de Dieu se développe autour de l'analogie *Mater-Ecclesia*, *Ecclesia-Virgo* et s'étale au confluent de deux rapprochement : Ève-Marie, Ève-Église. Les Pères apologistes et l'école d'Alexandrie amorcent l'élaboration doctrinale (n. 171-173) que la patristique et les liturgies orientales (n. 174-176) n'approfondiront guère. Seuls saint Ephrem et saint Épiphanie (n. 174) manifestent quelque originalité. Ce n'est certes pas du côté de Byzance qu'il faut aller chercher des arguments en faveur de la thèse outrancière, défendue par certains, qui veut faire reposer l'ecclésiologie des Pères directement sur leur doctrine mariale.

La thèse de l'abbé Laurentin affronte « le redoutable problème » du sacerdoce de Marie (n. 177). Nous intéresse particulièrement le chapitre I (pp. 18-195) qui embrasse « la perspective poétique des homélistes grecs ». Le premier texte à retenir comme source de la doctrine du sacerdoce marial appartient à la célèbre homélie de *Laudibus Virginis* éditée parmi les œuvres de saint Épiphanie (P. G. 43, 497 A), mais certainement apocryphe. Sans prétendre lever l'incertitude, L. apporte quelques faits précis : contacts avec l'homélie de saint Cyrille au concile d'Éphèse et avec celles d'André de Crète (on débrouille au passage la question d'authenticité) et de Jean d'Eubée (ce qui permettrait de dater le sermon autour du VII-VIII^e s.); témoignages des manuscrits : Paris. lat. (en fait gr.) 4403 B du VIII^e s., Sinait. gr. 491, Par. gr. 1173 du XI^e s., Vat. gr. 1882, du XII^e-XIII^e s., Athon. Protat. 57 du XIII-XIV^e s., Bodl. (Oxford) Baroc. 174 du X^e s., Bodl. Auct. E 2.6 (Misc. 34) du XII^e s., Vat. gr. 1216 du X-XI^e s. La tradition manuscrite confirme l'attribution de cette homélie à un « Épiphanie, évêque de Chypre » et l'authenticité du vocable si discuté (ἱερέα) appliqué à la Sainte Vierge. L'A. examine également un passage de la deuxième homélie sur la Nativité de Marie de Théodore Studite (parmi les œuvres de saint Jean Damascène P. G., 96, 693 A) où l'on décerne à Marie le titre de *θητόλος νεάνις*; enfin il replace ces appellations dans leur cadre et leur genre littéraire (l'homilétique grecque des VII^e-IX^e s.), étudiant avec soin les thèmes connexes au sacerdoce marial (Marie et le pain de vie, Marie et le sacrifice), notamment chez Proclus de CP., André de Crète, Germain de CP., Jean Damascène, Joseph l'Hymnographe, Georges de Nicomédie, Taraise de CP., Siméon Métaphraste et Jacques le Moine. Pendant cette période, le thème du Sacerdoce marial reste indifférencié et quasi inexistant dans l'homilétique et

l'hymnologie byzantines. Plus tard, dans un climat dyonisien, on assiste à une maturation et on observe des rencontres frappantes entre Théophane de Nicée, « le premier auteur chez qui on trouve nettement l'inférence de la médiation au sacerdoce » (p. 631, n. 7), et ses contemporains latins, surtout franciscains.

L'institution de la fête de la Royauté universelle de Marie a fait éclore sur cette branche de la mariologie toute une littérature (n. 178; cf. aussi du Manoir V, pp. 1072-1079). L'Orient était en mesure d'offrir un éloquent bouquet (n. 180-186 *bis*), ainsi qu'en témoigne l'encyclique *Ad caeli Reginum* elle-même qui se présente surtout comme un florilège oriental. Ajoutons que la section française du congrès marial de Lourdes a orienté ses rapports sur la royauté de la Sainte Vierge. Le P. Wenger devait traiter le sujet sous l'angle de la tradition byzantine. Cf. du Manoir V (1958, 1078).

Aux thèmes du sacerdoce et de la royauté de la sainte Vierge se rattache, écrit l'abbé Laurentin, celui du prophétisme (cf. n. p. 83 du n. 177). L'enquête patristique menée par le P. Grillmeier (n. 187) n'a malheureusement pas accordé à la tradition byzantine toute l'attention qu'elle méritait.

Marie est reine du monde de par sa maternité divine, mais aussi en raison du rôle qu'elle joua dans le drame de la Rédemption. Les théologiens n'ont aucune peine à récolter dans la tradition orientale d'éclatants témoignages de la croyance en la médiation de la Théotokos (n. 188 suiv.). Cette doctrine est surtout élaborée par saint Jean Damascène, les palamites et singulièrement Théophane de Nicée (n. 188-189, 192). Chez ce dernier une nouvelle coïncidence d'expression souligne l'accord foncier entre l'Orient et l'Occident sur le terrain de la théologie mariale : l'image du cou appliqué à Marie dans le cadre de la doctrine du Corps mystique (n. 190). Plus surprenante est l'affirmation, dans ce même cadre, de la Corédemption mariale dont les modalités font aujourd'hui l'objet de si ardentes discussions. En effet, contrairement à l'opinion généralement reçue, Byzance aurait devancé ici les formulations d'un saint Bernard, comme il ressort de la Vie de la Vierge, encore inédite, de Jean le Géomètre, supérieurement commentée par le P. Galot, d'après le cod. Bolland. 196 (n. 195). Quant au rôle sotériologique de Marie en tant que « représentante » de l'humanité en indigence de Rédemption, les Pères grecs et syriens (n. 193-194) se contentent de l'ébaucher et laissent sur leur faim les théologiens modernes qui voudraient faire de cette idée le principe premier de la mariologie.

Au pied de la Croix la mère de Jésus a intimement coopéré à l'œuvre du Rédempteur. Celui-ci l'a établie mère universelle, puisqu'en la personne de saint Jean c'était le genre humain tout entier qui se trouvait figuré. Ainsi du moins le veut l'interprétation courante de la scène du calvaire, laquelle cependant ne semble pas avoir été perçue clairement à la période patristique. Pour les Pères grecs, on cite Georges de Nicomédie, assez tardif (Cf. Mar., XVIII [1956], 99-100). Mais voici que l'exégèse orthodoxe contemporaine découvre, en pleine tourmente révolutionnaire, la véritable dimension de l'*Ecce mater tua* (n. 197).

Le thème de l'intercession mariale s'exprime d'une manière assez étrange dans les Apocalypses de la Vierge (cf. n. 29). Très en vogue au Moyen Âge dans tout l'Orient chrétien, l'apocryphe parfois intitulé *Descente de la Vierge*

aux enfers subsiste en de multiples rédactions : grecque, slave, roumaine*. M. Ruffini vient de donner, d'après l'édition roumaine de Hasdeu (cf. p. 285 du n. 241), la traduction italienne de ce récit légendaire (n. 198). On y voit Marie pérégriner dans les lieux infernaux, s'apitoyer sur les tourments des réprouvés et leur obtenir une mitigation de leurs peines, sinon leur libération. La littérature médiévale éthiopienne connaît également la légende de l'intervention de la Mère de Dieu en faveur des pécheurs sous la forme d'un pacte de miséricorde signé par Jésus après sa mort et objet d'une fête solennelle dans l'Église d'Abyssinie. Le ministre Cerulli, bien connu pour ses travaux sur le *Livre éthiopien des miracles de Marie* étudie le problème des dérivations grecques et latines du « Pacte » en question dont il publie une double rédaction (n. 202). De la recension longue une traduction italienne avait déjà été donnée (que ne semble pas connaître M. C.) par un prêtre éthiopien (n. 200-201). Apparenté aux apocryphes de *Transitu*, le « Pacte de Miséricorde » témoigne, comme la biographie mariale de Jean le Géomètre (n. 195), de la vogue dont jouissait en Orient la légende de la permanence de Marie au sépulcre après l'ensevelissement de Jésus et de la priorité de l'apparition du Christ à sa mère, le matin de Pâques.

X. Apparition du Christ à sa Mère.

203. Arch. CYPRIEN (KERN), *Jaslenie voskressago Gospoda Bogomateri* (L'Apparition du Seigneur ressuscité à la Théotokos), Pravosl. Mysl' VIII (1951), 81-111.
204. C. GIANNELLI, *Témoignages patristiques grecs en faveur d'une apparition du Christ ressuscité à la Vierge Marie*, REB XI (Mélanges Martin Jugie, 1953), 106-119.
205. P. BELLET OSB, *Testimonios coptos de la aparición de Cristo resuscitado a la Virgen*, Estudios bíblicos XIII (1954), 199-205.
206. C. VONA, *L'apparizione di Cristo risorto alla Madre negli antichi scrittori cristiani*, Divinitas I (1957), 479-527.
207. J. D. BRECKENRIDGE, « *Et prima vidit* » : *The Iconography of the Appearance of Christ to this Mother*, Art Bulletin XXXIX (1957), 9-32.

L'hypothèse d'une apparition du Christ à sa mère, le jour de Pâques, semble avoir beaucoup préoccupé les mariologues et les exégètes entre 1940 et 1950 (voir la bibliographie dans ROSCHINI, *La Vie de Marie*, Paris, 1950, p. 357). Cependant la controverse engagée autour des témoignages patristiques favorables à cette opinion n'a pas accordé à la tradition byzantine une équitable considération. On nous assurait qu'avant Georges de Nicomédie (IX^e s.) les Pères Grecs faisaient silence sur cet événement présumé de la vie de la Vierge. En parfaite indépendance, l'archimandrite C. Kern (n. 203) et le professeur Giannelli (n. 204) ont attiré l'attention sur des textes bien plus anciens. La « légende » serait déjà attestée par saint Jean Chrysostome. D'autre part, la littérature copte fournit également d'antiques

(*) Une édition critique de l'*Apocalypsis Mariae* serait la bienvenue. Signalons un manuscrit qui risque d'être oublié, le Budapest. B. N. 31, f. 1-15. Cf. M. Kubinyi, *Libri manuscripti graeci in bibliothecis Budapestiensibus asservati*, Budapest, 1956, p. 52.

témoignages (n. 205). Mgr Vona a ramassé dans un vaste ensemble les textes inventoriés par les chercheurs (n. 206), tandis que le docteur Breckenridge a constitué un recueil iconographique, surtout occidental (pour l'Orient on cite deux exemples syro-palestiniens, dont l'évangélaire de Rabula, pl. I, et une miniature byzantine), où il est dit que M. Giannelli manque de prudence lorsqu'il se permet de corriger le texte de saint Jean Chrysostome, dans le but de fixer le plus tôt possible une date à l'apparition de la légende (n. 14 du n. 207). Il est surprenant que le texte archiconnu de Romanos le Mélode ait échappé à ces investigations. Maintes fois édité (Pitra, Krumbacher, Camelli, Eustratiadès, etc.), publié en traduction française dans des ouvrages à portée de toutes les mains (Régamey, *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*, Paris, 1946, p. 84; Khawam, *Vie Spirit.* 92, 1955, p. 260 et *Le Christ Rédempteur*, Paris, 1956, p. 124), déclamé au cours de célébrations paraliturgiques à Sainte-Odile (Paris), à Chamonix, à Chartres devant quatre mille étudiants et sous les projecteurs de la Télévision française, le fameux *ὅτι πρώτη με ὄρξας ἀπὸ τοῦ τάφου* a finalement été remarqué par M. Giannelli, grâce à l'édition de Livadaras (dans Thomadakis cité plus haut n. 15), comme il l'avoue lui-même dans une note du *Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati* (p. 71 du n. 202), au moment même où M. Breckenridge, le seul à ne pas se laisser surprendre, soulignait prudemment la portée de ce texte (note 25 du n. 207). L'affirmation du « roi des mélodes » est d'autant plus remarquable qu'elle n'implique ni l'exégèse aberrante de saint Jean Chrysostome (identification de « l'autre Marie » avec la Mère du Seigneur) ni la thèse irrecevable de la permanence ininterrompue de la Vierge Marie près du sépulcre. D'autre part, si le *Χριστὸς πάσχων* est vraiment de saint Grégoire de Nazianze ou du moins s'il est datable du IV^e siècle, comme s'est employé à le démontrer M. A. Tuilier qui prépare l'édition critique de ce « centon » (Cf. *Actes du VI^e Congr. intern. d'Et. byz.*, Paris, 1948, t. I, Paris, 1950, pp. 403-409) et comme le prétend, mais sans aucune préoccupation critique, Mgr Agathange, métropolitain de Cydonia (*Ἡθικά Ποιήματα*, Salonique 1950), nous aurions peut-être là le plus ancien témoignage d'où dépendrait Romanos lui-même, de la fameuse apparition qui, selon Réau — et ce n'est pas la seule assertion ahurissante de cet historien de l'art — aurait été érigée en dogme par la Contre-Réforme. Cf. *Iconographie de l'art chrétien*, t. II, *Iconographie de la Bible*, 2. *Le Nouveau Testament*, Paris, 1956, p. 555.

XI. Culte, dévotion.

208. ST. GOLUVICH, *Marian Devotion in the Eastern Church*, American Eccl. Rev. CXXXII (1955), 361-372.
209. G. VALENTINI, *Il culto di Maria nelle Chiese Orientali*, Theotocos, p. 388-421.
210. PH. DE REGIS S. J., *La Sainte Vierge et l'Orient Chrétien*, du Manoir IV (1956), 711-727.
211. F. TAILLIEZ S. J., *La Vierge dans la littérature populaire roumaine*, ibid. II (1952), 273-323.
212. S. TYSZKIEWICZ S. J., *La dévotion des saints russes à Marie*, ibid. III (1954), 697-709.

213. L. HORUCHKO, *Le culte de Notre-Dame en Biélorussie*, *ibid.* IV (1956), 729-744.
214. M. VAN DE MAELE CSSR, *Dévotion envers la Sainte Vierge en Ukraine*, *ibid.*, 745-752.
215. P. GHERMAN, *Le culte marial en Roumanie*, *ibid.*, 779-804.
216. J. MARANGOS S. J., *Le culte marial populaire en Grèce*, *ibid.*, 805-828 (longue bibliographie, genre salmigondis).
217. M. DOUMITH, *La dévotion mariale au Liban*, *ibid.*, 867-874.
218. Mgr J. NASRALLAH, *La dévotion mariale en Syrie*, *ibid.* 875-883.
219. M. TALLON S. J., *Le culte de la Vierge Marie en Asie Mineure du I^{er} au XV^e s.*, *ibid.* 885-916 (Éphèse, 885-899; Cappadoce, 899-906; Arménie, 906-916).
220. G. BASSETTI-SANI OFM, *La dévotion populaire mariale en Égypte*, *ibid.*, V (1958), 61-74.
221. D. SLIJPCEVIC, *Le culte marial chez les Serbes « orthodoxes »* *ibid.*, 595-602.
222. U. A. FLORIDI S. J., *Il culto delle « Bogorodica » nella Russia di ieri e di oggi*, *La Civiltà catt.* CV (1954, 1), 632-647.
223. M. GORDILLO, S. J., *La devozione alla Madonna tra i popoli della Russia*, *Unitas VIII* (1953), 5-12.
224. S. VIRGULIN S. J., *La Madre di Dio nella liturgia e nella devozione dei popoli dell'U.R.S.S.*, *ibid.* XIV (1959), 6-22.
225. M. TARCHNIŠVILI, *La Madre di Dio nell'antica tradizione georgiana*, *Alma Soc. Ch.* v, 2 (1952), 74-79.
226. L. TAŪTU, *Il culto di Maria Vergine nella Chiesa rumena*, *Alma Soc. Ch.* v, *ibid.*, 109-123.
227. A. VAN LANTSCHOOT OPRAEM., *Le culte de la S. Vierge chez les Coptes*, *ibid.*, 103-108.
228. J. GOUDARD, *La Sainte Vierge au Liban*, 2^e éd. H. JALABERT S. J., Beyrouth, 1955, 308 p.
229. J. VAN DER PLOEG, *Maria in de Syrische Kerk*, *Christ. Oosten en Heren.* VIII (1955-1956), 32-55.
230. G. NOLLET, *Le culte de Marie en Éthiopie*, *du Manoir I* (1949), 363-413.
231. G. LANCZKOWSKI, *Zur äthiopischen Marienverehrung*, *Zeitschr. f. Kirchengesch.* LXVI (1954), 25-38.
232. MARIO DA ABIY-ADDI OFM Cap., *Il culto mariano nella Chiesa Etiopica*, *Mar.* XIX (1957), 254-265.
233. R. JANIN AA, *Les Églises et les Monastères de Constantinople*, Paris, 1953 (liste alphabétique des sanctuaires marials de Byzance, p. 164-253).
234. N. ROYACKERS AA, *Maria-Heiligdommen en Maria-Verering in het Oosten*, *Het christ. Oosten en Hereniging VII* (1954-1955), 251-273.
235. D. BALDI, *I santuari mariani in Terra Santa*, *Liber Annuus Studi bibl. Francescani III* (1952-1953), 219-269.
236. Id., *Il santuario dell'Immacolata Concezione a Gerusalemme*, *Antonianum XXIX* (1954), 523-542.
237. TIMOTHÉE, patr. de Jérusalem († 1955), *Αἱ ἐπωνυμίαι τῆς Παναγίτης*, *Νεὰ Σιών*, XLVII (1952), 1-24; 99-114; 177-192; 255-270; XLVIII (1953), 1-32; 71-102; 147-178; 231-262; XLIX (1954), 1-32; 85-116; 235-258; 337-360; L (1955),

- 1-24; 123-146; 213-228; 371-386; LI (1956), 1-16. Répertoire alphabétique des vocables marials.
238. PH. ΚΟΥΚΟΥΛΕΣ, Παναγίας καὶ ἁγίων νεοελληνικά ἐπίθετα, 'Ελληνική Δημιουργία (1952), 349-357.
239. N. H. BAYNES, *The Finding of the Virgin's Robe*, Byzantines Studies and other Essays, University of London, The Athlone Press, 1955, p. 240-247.
240. Id., *The Supernatural Defenders of Constantinople*, ibid., 248-260.
241. D. FERNÁNDEZ CMF, *De cultu et veneratione B.M.V. apud S. Epiphanium*, Eph. Mar. VIII (1958), 271-290 (chap. VIII de sa dissertation doctorale, cf. n. 163).
242. M. GORDILLO, *Fondamento teologico del culto della Vergine Madre di Dio presso gli Orientali*, Alma Soc. Chr., V (1952), 1-16.

Sur le terrain de la dévotion mariale l'Orient n'a rien à envier à l'Occident catholique. On l'a souligné de multiples façons : larges fresques (n. 208-210) ou études de détail (n. 211 suiv.). L'encyclopédie *Maria* du P. du Manoir présente toute une galerie de tableaux, pas toujours de maître, mais souvent suggestifs (n. 211-221, 230). Des origines à nos jours, dans l'ancien empire de Constantinople, comme sur les terres que Byzance vivifia et où triomphe encore, malgré les brimades, le christianisme et où celui-ci persévère en milieux musulmans, partout, en Asie Mineure (n. 219), en Grèce (n. 216), en Roumanie (n. 211, 215, 226), dans les pays slaves (n. 212, 214; 221-224), en Géorgie (n. 225), au Liban (n. 218, 228), en Syrie (n. 218-229), en Égypte (220, 227), etc., et dans tous les domaines, culte officiel, littérature, piété populaire, la Théotokos occupe une place de choix, une place unique. C'est en raison de l'héritage chrétien reçu d'Alexandrie (n. 230, 232) et non essentiellement en dépendance du culte égyptien de Hathor (n. 231) que l'Éthiopie manifeste une dévotion mariale si accentuée. Et que dire de la multitude de sanctuaires élevés en l'honneur de la Panaghia à Constantinople (n. 233), en Terre Sainte (n. 235), dans tout l'Orient syrien (n. 234)! Innombrables aussi sont les titres sous lesquels on honore la Mère de Dieu (n. 237-238). Les reliques mariales sont évidemment l'objet d'un culte particulier, surtout le maphorion de la Vierge, dont l'invention constitue une belle légende (n. 239, à corriger par n. 12), et qui était la protection suprême de la ville aimée de Dieu (n. 240).

Que la piété mariale ait donné lieu, en Orient comme chez nous, à des travers et à des exagérations, voilà qui n'est que trop humain. Déjà saint Épiphane eut à combattre la mariolâtrie des Collyridiens (n. 214). Mais dans l'ensemble, l'Orient, singulièrement l'Orient « orthodoxe », a évité les vrais écarts et donné au culte envers Marie — même sans admettre dans son vocabulaire marial le terme technique d'hyperdulie — l'appréciation théologique qui lui revenait en raison de la maternité divine (n. 242). En tout cela, la liturgie, principal critère doctrinal de l'orthodoxie, a joué un rôle bienfaisant.

XII. Liturgie.

243. S. SALAVILLE, *Marie dans la liturgie byzantine ou gréco-slave*, du Manoir I (1949), 247-326.
244. G. ENGBERDING OSB, *Maria nella pietà delle liturgie dell'Oriente*, Sträter, I (1952), 111-127.
245. L. BOUYER, *Le culte de Marie dans la liturgie byzantine*, Maison-Dieu n. 38 (1954), 79-94.
246. L. GIUSSANI, *Maria nell'Oriente cristiano*, Ambrosius, XXX (1954), 57-64.
247. C. A. BOUMAN, *De Heilige Moeder Gods in de Byzantijnse Liturgie*, Het christ. Oosten en Heren., VIII (1955-1956), 77-91.
249. C. GUMBINGER OFMCap, *Mary in the Eastern Liturgies*, Carol I (1955), 185-244.
250. Mgr J. NASRALLAH, *Marie dans la sainte et divine liturgie byzantine*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1955, 110 p., VIII pl.
251. M. GARRIDO OSB, *La Sma Virgen en las liturgias orientales*, Liturgia, XII (1957), 193-200.
252. B. MANUEL OSB, *Fiestas de la Sma Virgen en la liturgia griega y eslava*, ibid., 201-211.
253. M. GORDILLO SJ., *La Madonna nella liturgia orientale*, Mater Christi, Rome, 1958, p. 167-198.
254. A. KNIAZEFF, *Mariologie biblique et liturgie byzantine*, Irénikon, XXVIII (1955), 268-289; tiré à part de 24 p., Chevetogne, 1955.
255. G. GIOVANELLI OSBM, *Il culto della Madre di Dio nell'innografia bizantina*, Alma Soc. Ch. v, 2 (1952), 17-28.
256. A. WELYKYJ OSBM, *L'Assunzione della B. V. Maria Deipara nella liturgia bizantina*, ibid., 36-53.
257. A. KOREN S. J., *La devozione mariana ed in specie la fede nell' Immacolata Concezione nei testi liturgici bizantino-slavi*, Virgo Imm. IV (1955), 145-157.
258. A. RAES S. J., *La Sainte Vierge et le cosmos dans la liturgie byzantine*, ibid., 158-169.
259. M. JUGIE AA, *La fête byzantine de la Conception d'Anne*, Alma Soc. Ch. v, 2 (1952), 29-35.
- 259 bis. Th. SPASSKIJ, *Prazdnik Roždestva Bogorodicy* (La fête de la Nativité de la Mère de Dieu), Pravoslavnaja Mysl' 11 (1957), 158-166. Exploitation dans un sens anti-immaculiste des canons de S. André de Crète.
260. M. HIGGINS, *Note on the Purification (and the Date of Nativity) in Constantinople in 602*, Archiv. f. Liturgiewiss., II (1952), 81-83.
261. E. BICKERSTETH, *John Chrysostom and the early History of the Hypapante*, Studi biz. e neoell., VIII (1953), 401-404. Cf. REB XII (1955), 159-160.
262. C. FERRARI, *Il Polyelos e la Theotocos nella liturgia bizantina*, Boll. d. Badia gr. d. Grottaferr. NS. VIII (1954), 127-136.
263. A. KOTSIS, *Ἑρμηνεία τῶν εἰρμῶν τῶν ἁσματικῶν κανόνων τῶν Δεσποτικῶν καὶ Θεομητορικῶν ἑορτῶν*, Athènes, 1954, 96 p.
264. E. G. ΜΥΤΙΛΕΝΑΙΟΣ, *Ἡ Θεοτόκος ἐν τῇ Πασχαλίᾳ* 'Ακολουθία, Θεολογία XXXI (1954), 204-207.

265. *Id.*, 'Η ἱερὰ Ἀσματογραφία τῆς Κοιμήσεως τῆς Θεοτόκου, *ibid.*, 252-254.
266. *Id.*, Τὸ Γενέθλιον τῆς Θεοτόκου, *ibid.*, 286-288.
267. *Id.*, 'Η Θεοτόκος ἐν τῇ ἀσματογραφίᾳ τῶν χριστουγέννων, *ibid.*, 363-365.
268. P. ASSEMANI, *La devozione dei Maroniti alla Madonna provata dai libri liturgici*, Alma Soc. Ch. v, 2 (1952), 96-101.
269. G. GIAMBERARDINI OFM, *Marie dans la liturgie copte*, du Manoir, V (1958), 75-116.
270. P. TZADUA, *Maria nella Messa in rito alessandrino-etiopico*, Mar., XVI (1954), 362-373.
271. T. MINISCI OSBM, *Il rito bizantino*, De B. V. Maria et Ssma Eucharistia iuxta liturgias orientales, Alma S. Ch. vi, 1 (1952), 59-66. Dans le même fascicule on lira diverses communications sur l'Eucharistie et la Vierge dans les autres rites orientaux (melkite, arménien, chaldéen, syro-antiochien, maronite, copte, éthiopien).
272. P. TZADUA, *Maria Sma e l'Eucaristia nella liturgia etiopica*, Vita e Pensiero XXXVIII (1955), 269-273.
273. J. STEPHAN MSF, *Einige Mariensymbole des Alten Testaments in der äthiopischen Liturgie*, Excerpta ex diss. ad lauream, Pont. Inst. Orient. Stud., Cité du Vatican, 1957, 60 p.
274. G. GNOLFO SdB, *Il titolo mariano più antico « Auxilium Christianorum »*. *Nota di storia e di archeologia*, Isernia, U. Cicchetti, 1953, 22 p.

On rappelle ici la méticuleuse étude de P. Salaville (n. 243), car elle a inspiré la plupart des vulgarisations plus récentes (n. 246 suiv.). Par contre ont été laissés de côté les articles du même volume de *Maria* consacrés aux autres liturgies orientales, qui paraissent d'ailleurs assez médiocres. La présence mariale dans la liturgie byzantine est bien mise en relief, particulièrement par les synthèses des PP. Engberding (n. 244), Bouyer, (n. 245) et Gordillo (n. 253). A signaler aussi l'opuscule illustré de Mgr Nasrallah (n. 250). Après une analyse d'ordre artistico-théologique sur « la place de la Théotokos dans l'iconographie d'un sanctuaire byzantin » (p. 19-44) le prélat melkite de Saint-Julien-le-Pauvre (Paris) traite du constant rappel de Marie dans la liturgie byzantine et de la richesse doctrinale de ces références. De même, « l'imagerie biblique utilisée par la liturgie mariale byzantine nous permet de voir que la mariologie de l'Orient est tout entière centrée sur la maternité de Marie et le caractère divin de cette maternité » (p. 288 du n. 254). Les textes liturgiques byzantins illustrent excellemment les mystères de l'Assomption (n. 256) et de l'Immaculée Conception (n. 257), l'idée de la souveraineté de la Mère de Dieu, sanctificatrice du cosmos et « vie de toutes choses » (n. 258) et le rapprochement entre la Sainte Vierge et le sacrifice eucharistique (n. 271). On peut en dire autant des autres liturgies orientales : maronite (n. 268), copte (n. 269), éthiopienne (n. 270, 272). Cette dernière aussi applique à Marie divers symboles vétéro-testamentaires (Buisson ardent, arbre de vie, etc.), en dépendance des Pères syriens et grecs, notamment de saint Ephrem et de saint Jean Damascène (n. 273).

Certaines solennités ont fait l'objet d'études particulières. La fête de la conception de sainte Anne trahirait des préoccupations immaculistes

(n. 259), ce que nie évidemment l'orthodoxie contemporaine (n. 259 *bis*). D'inspiration christologique, l'Hypapante se teinte tout naturellement de couleurs mariales. D'après le témoignage de Théophylacte Simocatta, au début du VII^e siècle, elle se célébrait à Constantinople le 14 février, tandis que la naissance du Sauveur y était commémorée le 6 janvier; elle était précédée d'une vigile et comportait une procession de caractère pénitentiel (n. 260). Voilà qui n'a rien de bien nouveau! A Antioche, saint Jean Chrysostome aurait voulu placer la fête le 2 février. C'était aller contre l'usage reçu à Jérusalem et la tentative n'aboutit pas. Cet échec expliquerait qu'une homélie inédite *in Hypapantum*, très probablement prononcée par la Bouche d'or, n'a pas été transmise dans les collections chrysostomiennes (n. 261). Sur la fête de l'Annonciation, voir n. 286; sur celle de la Présentation n. 315.

L'hymnographie byzantine chante la Théotokos sur tous les tons. Cela se vérifie en général (n. 255), et en particulier pour certains offices liturgiques (n. 262 suiv.). A. Kotsis (n. 263) interprète le sens littéral et allégorique des *hirmoi* des canons pour les fêtes mariales attribués à Cosmas de Maïouma, à saint Jean Damascène, à Joseph l'Hymnographe. De son côté le papas Ferrari (n. 262) dégage le sens marial du *Polyeleos*. On appelle ainsi le psaume 135 chanté à l'office de l'aurore en intercalant entre chaque verset l'hypopsalma "Οτι εις τον αιωνα το ελεος αυτου. Ἀλληλούια. Là serait la source principale de l'acathiste et « tout porterait à croire que Romanos le Mélode a été chargé de composer son chef-d'œuvre en l'encadrant dans le *Polyeleos* » (p. 131).

Selon le P. Gnolfo, « il faut chercher dans la fête byzantine du patronage de Marie l'origine de la dévotion au titre *Auxilium christianorum* de l'église latine » et « il est clair que la victoire de Lépante se rattache directement à l'*papodosis* de cette solennité ». Le titre lui-même a ses racines dans le *Sub tuum*, l'acathiste, le Pacte de Miséricorde et le Pokrov de la Mère de Dieu (n. 274).

XIII. Sub tuum, Acathiste, Paraclisis, Acoulouthies, Pokrov.

275. O. STEGMÜLLER, « *Sub tuum praesidium* ». *Bemerkungen zur ältesten Überlieferung*, Zeitschrift f. kath. Theol., LXXIV (1952), 76-82.
276. I. CECCHETTI, *Sub tuum praesidium*, Enc. Catt. XI (1953), 1468-1471. Du même, *Le « Sub tuum praesidium », la plus antique des prières à la Mère de Dieu*, Marie, VII (1955), 168-173.
277. B. RENUCCI, « *Sub tuum praesidium* », *Palestra del Clero*, XXXIII (1954), 212-215.
278. *Sub tuum praesidium*, Papyrus Rylands 470, L. C. MOHLBERG et D. BALBONI ediderunt (Materiale didattico, fac-simile B, sez. lit. 4), Fano, Typis Paul. Berardi, 1954.
279. D. BALBONI, *Sub tuum praesidium* (Papyrus Rylands 470, saec. III), *Ephemerides liturgicae*, LXVIII (1954), 245-247.
280. J. DELAMARE PSS, *La plus ancienne prière à la Sainte Vierge: Sub tuum praesidium*, *Vie spirituelle*, XCV (1956), 149-159.

281. P. BORELLA, *Perle orientali nella corona dei canti ambrosiani per la Madre di Dio*, Ambrosius, XXX (1954), 39-45.
282. I. MANSOURATI, *La prière « Sub praesidium » dans la liturgie syrienne*, Rome [1956], 26 p. + 1 pl.
Sur le *Sub tuum*, voir aussi pp. 5-10 du n. 191 bis.
283. G. M. ROSCHINI OSM, *L'Inno Acatisto*, Rome. 1954, 20 p.
284. Mgr Ath. KOKKINAKIS, évêque d'Élée, *The Akathist Hymn*, Los Angeles, éd. Goya, 1954, 88 p., ill.
285. Bx GEORGES (de Pisidie), *Akafist Božiej Materi*, Russian Center, Fordham University, New York, 1954, 56 p. (introd., et trad. russe; harmonisation du kondakion I par M. M. Osorgin).
286. R. A. FLECHTER, *The Festival of the Annunciation. Studies on the Festival from Early Byzantine Texts* (Thèse de l'Univ. d'Oxford, dactylogr., x-200 p. [1955], cf. Vie Spirituelle, Suppl. n. 36 (1956), 222 (R. Laurentin).
287. Id., *The Origins of the Akathistos Hymn.*, communication présentée au Congrès d'études byz. d'Istanbul (1955), mais non insérée dans les *Actes*, cf. Actes dudit congrès, Stamboul, 1957, p. 341.
288. E. WELLESZ, *The « Akáthistos ». A Study in Byzantine Hymnography*, Dum-barton Oaks Papers, IX-X (1955-56), 141-174.
289. Id., *Das Proemium der Akáthistos*, Die Musikforschung, VI (1953), 193-206.
290. Id., *The Akathistos Hymn*, introduced and translated by E. W. (Monumenta Musicae Byzantinae transcripta, vol. IX), Copenhagen, 1957, xcii + 108 p. Cf. rec. du P. Bartolomeo di Silvo dans Or. Chr. P., XXIII (1957), 446-451 et dans Boll. d. Badia gr. d. Grottaferr. (à paraître), et du P. Grumel dans REB, XVI (1956), 279-280.
291. A. SAYEGH, *Mélodecte, recueil de chants byzantins*, composés et annotés par le P. A. S., vol. I, Le Caire, 1956, 202 p. (chants byzantins en langue arabe avec caractères latins et notation occidentale : acathiste, p. 156-168; paraclisis, p. 169-182).
292. K. DRATSELAS, 'H Θεοτόκος καὶ ὁ ἀκάθιστος ὕμνος, Triccala, 1957, 192 p.
293. R. FLETCHER, *Three Early Byzantine Hymns and their Place in the Liturgy of the Church of Constantinople*, BZ, LI (1958), 53-65.
294. G. G. MEERSEMAN OP, *Virgo a doctoribus praetitulata, Die marianischen Litaneien als dogmengeschichtliche Quellen*, Freib. Zeitschr. f. Phil. und Theol. I (1954), 129-178.
295. Id., *Der Hymnos Akathistos im Abenland*, tome I, *Akathistos-Akoluthie und Gruss hymnen* (Spicilegium Friburgense 2), Fribourg (Suisse), Universitätsverlag, 1958, xii-228 p. (en préparation le t. II : *Gruss-Psaller, Gruss-Orationen, Gaude-Literatur und Litaneien*).
296. *Hymne Acathiste en l'honneur de la Mère de Dieu*, texte grec, trad. et intr. par le P. G. G. MEERSEMAN OP, *ibid.*, Édit. Univ., 1958, 80 p.; le même ouvrage en allemand, *ibid.*, 1958, 80 p.
297. J. MATEOS et M. SOTOMAYOR S. J., *Paraclisis. Oficio en honor de la Santísima Madre de Dios*, Centro oriental de la Facultad de Teología del Sagrado Corazón, Grenad 1956, 36 p.
298. M. GUITAKOS, 'Ο ψάλεις τὸ 1821 ἐν δεσμητηρίῳ περακκλητικὸς κανὼν πρὸς τὴν Ὑπεραγίαν Θεοτόκον ὑπὸ τῶν μελλοθανάτων ἀρχιερέων τοῦ Οἰκουμενικοῦ Θρόνου, Athènes, 1953, 28 p.

299. GÉRASIME MIKRAGIANNITÈS, 'Ακολουθία τῆς ἁγίας Σκέπης τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας, Athènes, 1952, 38 p.
300. Id., 'Ακολουθία τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας τῆς ἐπικαλουμένης Ἑλεσηστρίας, *ibid.*, 1955, 36 p.
301. Mgr MÉTHODE (KONDOSTANOS), métrop. de Corfou et Paxoi, 'Ακολουθία τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας ἁγίας Σκέπης, Corfou, 1955, 48 p. ill. h. t.
302. Th. SPASSKIJ, *K proischozdeniju ikony i prazdnika Pokrova* (Sur l'origine de l'icône et de la fête du Pokrov), Pravoslavnaia Mysl' IX (1953), 138-151. Voir aussi M. de TAUBE, dans *Istina*, IV (1957), 270-272.
303. D. LATHOUD AA, *Le thème iconographique du « Pokrov » de la Mère de Dieu : origine et variantes*, Alma Soc., ch. v, 2 (1952), 54-68.
304. Id., *Sanctuaires et culte du Voile de la Vierge*, Sanctuaires et pèlerinages n° 8 (1957), 13-22. Tirage à part avec pagination propre.

La découverte de Roberts et l'identification de dom Mercenier ont permis de reconnaître dans notre *Sub tuum* la plus ancienne prière à la Sainte Vierge. Le professeur Stegmüller a cru bon de modérer certains enthousiasmes et, arguant du vocable Théotokos, de dater le fameux papyrus du IV^e siècle au plus tôt (n. 275). La réaction n'a pas tardé qui défendit la plus haute antiquité (III^e s.) de la prière (n. 276-279). On trouvera dans ces articles et opuscules des reproductions phototypiques, des reconstitutions du papyrus, avec des analyses doctrinales, des confrontations avec les anciennes versions latines en usage dans la liturgie romaine ou ambrosienne (n. 275-281), des comparaisons avec le *Memorare*, dans sa version primitive, des « brindilles pour ranimer la prière » (n. 280). Outre le *Sub tuam misericordiam*, la liturgie ambrosienne contient d'autres perles orientales : le *Vadis propitiator* dérivé d'une composition de Romanos le Mélode, l'introit *Vidisse Elisabeth* et le *Gaude et laetare* qui appartient à la liturgie byzantine de Noël et dont le texte milanais présente la forme la plus ancienne antérieure au concile d'Éphèse (n. 281). Chorévêque de rite antiochien, Mgr Mansourati revendiquerait volontiers l'origine syrienne (Raboulas ou saint Ephrem) de l'antique invocation, à partir des textes tirés de deux manuscrits syriaques, le Charf. 5/1 du X^e-XI^e s. et le Vatic. syr. 94 de 1010, comparés avec le papyrus grec et trois autres ms. syriaques contenant une prière fort semblable au *Sub praesidium* (n. 282).

L'hymne acathiste passe, à juste titre, pour le cantique marial par excellence, le *Te Deum*, a-t-on dit, de la liturgie byzantine. A la demi-douzaine de reproductions du texte, de traductions commentées et d'études diverses parues entre 1947 et 1949 (McNabb, Mercenier, Pertoczi, Grottaferrata, surtout del Grande, lequel a reproduit l'introduction à son édition de l'acathiste dans sa *Filologia minore. Studi di poesia e storia nella Grecia antica da Omero a Bizanzio*, Milan, R. Ricciardi, 1956, pp. 265-282), fait suite, depuis 1952, une littérature non moins abondante. Le texte grec a été maintes fois reproduit, voire avec une amorce d'apparat critique (n. 295). Des traductions italienne (n. 283), française (n. 296), allemande (n. 296), anglaise (n. 284), russe (n. 285), ont jailli de tous côtés. Seules les introductions en provenance des États-Unis attribuent encore cette œuvre à Georges de

Pisidie (n. 284-285). L'ensemble des savants inclinent de plus en plus pour Romanos le Mélode. On a même avancé l'hypothèse que l'hymne serait antérieure à ce dernier. C'est ce qui ressort entre autres de la thèse d'un professeur d'Oxford (n. 286), en partie publiée sous forme d'article qui concerne l'attribution à Romanos du kontakion sur l'Annonciation et la comparaison de cette pièce avec l'hymne pour Noël du même Romanos et l'Acathiste (n. 293). Célèbre historien de l'hymnographie byzantine, un autre professeur d'Oxford s'est intéressé à l'édition du texte musical de l'acathiste sur la base du Laurent. Ashburn. (ex-crypt.) de la deuxième moitié du XIII^e siècle (n. 288-290). Quant à la fortune de l'hymne dans la liturgie occidentale, déjà amorcée par dom Huglo (*Le Muséon* 64, 1951, 27-61), le P. de Meerseman vient d'y consacrer une plantureuse enquête (n. 295). Le professeur de Fribourg qui avait déjà observé les accointances avec l'acathiste de nos litanies mariales (n. 294) publie, après une savante introduction, l'édition critique de la version latine de cette acolouthie, attribuée à Christophore, évêque d'Olivolo (Venise) (IX^e s.) et, en regard, le texte grec, pas toujours très heureusement retouché, enfin une véritable anthologie de compositions mariales médiévales plus ou moins apparentées à notre hymne.

L'Orient byzantin possède aussi son petit office de *Beata*, le canon de la Supplique ou *Paraclisis*, « cette sœur benjamine de la grandiose acathiste » comme l'appelle le P. Salaville. Deux Pères jésuites en ont donné la traduction espagnole, introduite et commentée, avec une mélodie de style russe sur portée musicale occidentale (n. 297). Incarcérés par les Turcs (1821), sept métropolitains du patriarcat oecuménique se préparèrent à la mort (exécution par pendaison) en chantant le canon paraclétique à la Vierge (n. 298).

La production des acolouthies en l'honneur de la Mère de Dieu est loin de se ralentir dans la Grèce d'aujourd'hui. C'est une des expressions de la vitalité de la piété mariale de l'orthodoxie. La hiérarchie hellène fait généralement appel, pour ces compositions liturgiques, au moine athonite Gerasime, hymnographe à la veine inépuisable. Signalons simplement l'office destiné à commémorer l'invention d'une icône miraculeuse de Notre-Dame de Miséricorde (n. 300) et deux acolouthies (n. 299, 301) qui rendent grâce à la Madone d'avoir pris la Grèce sous son manteau sacré lors de l'invasion fasciste (28 octobre 1940) et d'avoir permis à l'armée hellénique de répondre victorieusement à cette attaque (fête nationale à la même date).

La Vierge-Skêpê a son équivalent slave, le Pokrov dont la fête et l'office seraient d'ailleurs typiquement russes (n. 302). Très tôt, le regretté P. La-thoud s'est intéressé à cet aspect de la piété mariale byzantino-slave, notamment au thème iconographique du Pokrov, et il y est revenu plusieurs fois comme à un sujet de prédilection (n. 303-304).

XIV. Iconographie.

305. H. CHIRAT, *La naissance et les trois premières années de la Vierge Marie dans l'art byzantin*, Mémorial J. Chaine, Bull. de la Fac. cath. de théol. de Lyon, vol. V, Lyon, 1950, p. 81-113.
306. M. VLOBERG, *Les types iconographiques de la Mère de Dieu dans l'art byzantin*, du Manoir II (1952), 403-443.
307. M. J. ROUET DE JOURNEL S. J., *Marie et l'iconographie russe*, *ibid.*, 445-481.
308. C. CECCHELLI, *Mater Christi*, 4 vol., Rome, Ferrari, 1946-1954. Rec. A. Grabar, *Cahiers archéologiques*, VIII (1956), 254-261.
309. Id., *Iconografia della Madonna nell'arte paleocristiana e bizantina*, Corsi di cultura sull'Arte Ravenn. e bizant. 1956, fasc. 1, 47-50.
310. Id., *Note sulla più antica iconografia dell'Immacolata*, *Virgo Imm.* XVI (1957), 199-203.
311. M. C. MAFFEI, *La Dormitio Virginis nel suo contenuto religioso e iconografico*, *Regnum Dei*, XI (1955), 44-97.
312. H. P. GERHARD, *Muttergottes* (col. Ikonen, I), A. Bongers, Recklinghausen, 1956, s. p., 16 pl.
313. *La Madonna e la donna nell'arte orientale*, Venise, 1954, 105 p., 46 ill.
314. A. GRABAR, *The Virgin in a Mandorla*, *Late classical and Mediaeval Studies in Honor of A. M. Friend* (Princeton, 1955), 305-311, ill.
315. G. LA PIANA, *The Byzantine Iconography of the Presentation of the Virgin Mary to the Temple and a Latin Religious Pageant*, *ibid.*, 261-271, ill.
316. S. G. MERCATI, *Sulla Madonna Skopiotissa*, *REB*, XVI (1958), 244-249, ill.
317. Mgr SERAPHIM, *Odigitria Russkago Zarubež'ja Povéstvovanie o Kurskoj čudotvornoj ikoně znamenija Božiej Materi i o divnych čudesach eja*, *Nova Korrennaja Pustyn'*, Hermitage of Our Lady of Kursk, Mahopac (N. Y.), 1955, 128 p.
318. C. CECCHELLI, *I mosaici della basilica di S. Maria Maggiore*, Turin, Ilte, 1956, 342 p., 88 pl. dont 37 en couleurs.

On sait le rôle important que jouent les images, singulièrement les icônes mariales, dans la dévotion byzantino-slave. Dresser l'inventaire, même sommaire, de toutes celles que les iconographes ont récemment reproduites et commentées nous mènerait beaucoup trop loin. Rien que l'ouvrage de G. et M. Sotiriou sur *les Icônes du Mont Sinaï* (2 vol., Athènes, 1956-1958) en exposent près d'une centaine, et celui de S. Telekanidou sur *Kastoria* (Salonique, 1953) plus de cinquante. Aux théologiens d'en tirer parti, ce qui est trop rarement le cas. Nous les renvoyons également aux riches bulletins archéologiques de M. Lemerle (*REB* X, 1952, 232-233; XIII, 1955, 267-268, et ci-après). Signalons l'étude de M. Chirat (n. 305), non mentionnée dans cette revue, qui illustre les données du Protévangile de Jacques concernant la naissance, la tendre enfance de Marie et sa présentation au temple, à partir des miniatures du Ménologe de Basile I^{er}, du Paris. gr. 1208, du Vat. gr. 1162 et des célèbres homélies mariales de Jacques Kokkinobaphos, sans négliger les commentaires doctrinaux. Dans la même ligne se situe la communication du P. Goubert S.J. sur l'influence des apocryphes sur l'icono-

graphie mariale, lue au Congrès marial de Lourdes (sept. 1958), à paraître dans les Actes dudit Congrès. Rappelons l'importante classification de M. Vloberg (n. 306), spécialiste hors pair, qui prépare un dictionnaire d'iconographie mariale (cf. Vie Sp. Suppl. LXXXVI, 1952, 530). L'œuvre monumentale du professeur Cecchelli vaut surtout pour la partie iconographique, malheureusement étouffée par un maquis d'interprétations et de digressions théologiques où l'érudition n'a pas évité le fatras (n. 308). On respire plus à l'aise là où l'iconographe s'en tient davantage à sa spécialité (n. 309).

Les grands événements marials de la dernière décade ont suscité tout naturellement des travaux sur l'iconographie de l'Assomption et de l'Immaculée-Conception (n. 310-311), des albums, des études d'ensemble (n. 312-313). Se reporter également aux n. 124, 126 et 185. Mais comment ne pas être incomplet!

M. Grabar relève la portée dogmatique (maternité divine) de la mandorle encadrant parfois l'image de la Vierge dans l'iconographie orientale (314). On sait le rôle décisif que joua Philippe de Mézières dans l'introduction en Occident de la fête de la Présentation de Marie au temple. M. La Piana souligne les emprunts faits à Chypre et à l'iconographie byzantine dans le but d'étoffer cette nouvelle solennité liturgique (n. 315).

Le type de la Madone Hodigitria connaît une variante répandue en Italie, qui pose certains problèmes que l'inusable professeur Mercati, iconographe dans ses vieux jours, s'emploie à éclaircir (n. 316). La Diaspora russe d'obédience anastasienne n'a pas oublié la Vierge-Conductrice de Koursk (n. 317). C'est au même type iconographique que se rattache la *Salus Populi Romani* de Sainte-Marie-Majeure. Le luxueux ouvrage du professeur Cecchelli s'ouvre sur une minutieuse analyse de cette icône d'inspiration byzantine et étale ensuite la théorie polychrome des mosaïques de l'arc triomphal et de l'abside (n. 318). En ce haut lieu de la piété mariale romaine érigé en mémoire du concile d'Éphèse, s'opère entre l'Orient et l'Occident une sublime rencontre sous le regard de la Mère de Dieu.

XV. Marie et l'unité chrétienne.

319. *Maria e la Chiesa del silenzio* (par divers auteurs), Accademia mariana internazionale XII, Rome, 1957, 134 p. (Marie et l'Albanie, l'Arménie, la Bulgarie, la Russie, l'Ukraine, etc.).

320. P. TATARYNOVIČ, *La Santissima Vergine è l'ispiratrice dell'unità cristiana in Biancorutenia*, Virgo Imm., XIV (1957), 247-249.

321. D. LATHOUD AA, *Pourquoi le Saint-Père a-t-il confié à Notre-Dame le sort de la Russie?* Unitas VII (1954), 179-182 (en raison de la ferveur du peuple russe à célébrer certaines fêtes mariales : Annonciation, Dormition, Pokrov, et de sa vénération des icônes mariales « aux vocables exquis »).

322. M. GORDILLO S. J., *La Madre di Dio, speranza « pro Unione »*, *ibid.*, ed. it. (1955), 142-153.

323. C. BOYER S. J., *Maria e i fratelli separati*, *ibid.* (1958), 174-178 (trad. italienne de la conférence lue au congrès marial de Lourdes, section « Marie espérance de l'Unité », dont le texte français paraîtra dans les actes du congrès).

324. *Die Marienverehrung der Ostkirchen als Brücke zwischen den getrennten Christen*, Herder-Korrespondenz, VII (1952-1953), 176-179. (S'inspire surtout du n. 31.)

C'est d'ailleurs sous ce regard maternel que se sont déroulées, ces derniers temps, les émouvantes manifestations de prière unioniste où tant de chrétiens orientaux réaffirmèrent qu'ils mettaient en Marie leurs espoirs de résurrection et de restauration chrétienne (n. 319). Mais la dévotion mariale, patrimoine commun à l'Orient et à l'Occident, n'est pas seulement une promesse d'union; dès maintenant elle nous relie à nos frères séparés à travers le rideau de fer et les barrières des divergences dans le cœur de notre mère à tous (n. 321). On l'a maintes fois rappelé et on a souvent fait état, à la suite de Léon XIII, de la présence, à Rome surtout, des icônes mariales d'origine byzantine (n. 322-323). La dévotion à la Théotokos est vraiment le pont jeté par-dessus nos divisions (n. 324). Car Marie qui sait l'influence prépondérante d'une mère dans l'œuvre si délicate de la réconciliation ne peut que s'intéresser très activement à l'angoissant problème de la famille chrétienne à resouder à partir de cet amour filial, lien suprême par où les frères séparés s'embrassent encore malgré tout.

Et il n'est pas indifférent de rappeler qu'au moment de mettre fin au schisme d'Acace, Épiphané, patriarche de Constantinople, exhortait le pape Hormisdas à prier pour que par l'intercession de la glorieuse Vierge Mère de Dieu « omnia ad unitatem indivisam conveniat et fundamentum inconcussum catholicae fidei confirmetur » (1).

D. STIERNON.

(1) Pl. LXIII, 498 D-499 A. Texte grec perdu (Grumel, *Regestes*, n° 218). Cité dans l'encyclique « Ad coeli Reginam » AAS, XLVI (1954) 629. Épiphané est celui-là même qui reçut solennellement le pape Jean I^{er} à Constantinople et l'invita à célébrer à sa place les fêtes pascales (avril 526). Sur ce premier voyage d'un pape à Byzance cf. P. GOUBERT S. J., *Autour du voyage à Byzance du Pape Jean I^{er}* (525-526), Or. Chr. P. XXIV (1958), 338-352.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Abercius 169.
 Aguirre F. 119.
 Algermissen K. 5.
 Amadouni G. 65.
 Amphiloque d'Iconium 49, 52.
 André de Crète S. 56, 57, 177, 259 *bis*.
 Armalé I. 104, 105.
 Assemani P. 268.
 Astete Casanova O. 60.
 Athanase (pseudo-) 121.
 Aufhauser J. B. 145.

 Bachi P. H. 67.
 Balagué M. 138.
 Balboni D. 278, 279.
 Baldi D. 235, 236.
 Balič C. 91, 114.
 Basetti-Sani G. 220.
 Basile S. 49, 50, 51.
 Bauduco F. M. 58.
 Bauer J. B. 46.
 Baur Ch. 7.
 Baynes N. H. 239, 240.
 Beck E. 61.
 Bellet P. 125, 205.
 Besutti G. M. 1, 2.
 Bickersteth E. 261.
 Boer L. 5.
 Boisvert E. 68 *bis*.
 Borella P. 281.
 Bouman C. A. 247.
 Bouyer L. 39, 245.
 Boyer C. 323.
 Breckenridge J. D. 207.
 Bruns I. E. 115.
 Burghardt W. J. 28, 131.
 Burzachechi M. 169.

 Cabasilas Nic. 59, 81, 82, 83, 158.
 Caloyeras G. 69.
 Camelot T. 157.
 Canal I. M. 118.
 Capelle B. 12.

 Cecchelli C. 308, 309, 310, 318.
 Cecchetti I. 276.
 Cecchin A. M. 40.
 Cerulli E. 202.
 Cerutti A. 161.
 Chirat H. 305.
 Chrysippe de Jérusalem 154.
 Congar Y. 170.
 Coni C. 57.
 Cosmas Vestitor 11.
 Cyrille d'Alexandrie S. 22, 116, 160.

 Dam I. 3.
 De Amato N. 68.
 Delahaye K. 171.
 Delamare J. 280.
 Delebecque E. 146.
 De Santos Otero A. 18.
 Diepen H. M. 22.
 Di Silvo B. 290.
 Donnelly M. J. 181.
 Dosithée de Jérusalem 89.
 Doumith M. 217.
 Dratselas K. 192.
 Dumont 29.
 Dvornik F. 70.

 Eldarov G. 83, 92.
 Emmen A. 183.
 Emmi B. 30.
 Engberding G. 244.
 Ephrem S. 61, 64, 102, 103, 107, 162, 194.
 Epiphane S. 136, 152, 163, 164, 165, 166, 177, 241.
 Epiphane (?) 19.
 Euzet J. 142.

 Fāhūri F. G. 74.
 Falls T. B. 180.
 Feckes C. 5.
 Fedyniak S. S. 50, 51.
 Fernández D. 136, 163, 170, 241.
 Ferrari C. 262.

- Ferroni L. 192.
 Flechter R. A. 286, 287, 293.
 Floridi U. A. 222.
 Fuentes P. 71.
 Gagov G. 94.
 Gallus T. 148, 152, 154.
 Galot J. 12, 195.
 Garrido M. 252.
 Georges de Pisidie 285.
 Gerasime (moine), voir Mikragian-
 nitès.
 Gerhard H. P. 312.
 Germain I^{er} de CP. S. 13, 14, 58,
 117, 295.
 Gherman P. 215.
 Giamberardini G. 112, 113, 124,
 191 *bis*, 269.
 Giannelli C. 133, 204.
 Giovanelli G. 255.
 Girbau B. M. 186.
 Giussani L. 246.
 Glabas I. 82, 158.
 Gnolfo G. 274.
 Gordillo M. 26, 72, 82, 122, 127,
 134, 184, 185, 189, 223, 242,
 253, 322.
 Goudard J. 228.
 Grabar A. 308, 314.
 Grecu G. 56.
 Grégoire de Narek 65, 66.
 Grégoire de Nazianze S. 49, 50, 51.
 Grégoire de Nysse S. 49, 50, 51.
 Grillmeier A. 187.
 Grumel V. 14, 290.
 Guías S. 139.
 Guitakos M. 298.
 Gulovich S. 73, 208.
 Gumbinger C. 249.
 Hailù G. J. 200, 201.
 Halkin F. 8, 10.
 Haluščinskýj M. 88.
 Havet J. 33.
 Henze C. 141.
 Hesychius de Jérusalem 53.
 Higgins M. 260.
 Hobeiga J. 106.
 Hofmann G. 85.
 Holstein H. 172.
 Horuchko L. 213.
 Ignace d'Antioche S. 40, 41.
 Irénée S. 47, 48, 196.
 Isaac d'Antioche 62.
 Jacques (Protévangile de) 44, 44 *bis*.
 Jacques de Saroug 21, 108, 109,
 110, 186 *bis*.
 Jaksić D. 91, 92.
 Jalabert H. 228.
 Janin R. 233.
 Javorski E. 89.
 Jean Damascène S. 118, 122, 157,
 192.
 Jean le Géomètre 130, 195.
 Jean de Thessalonique 10.
 Joannou P. 12.
 Jouassard G. 48, 155, 156, 160, 196.
 Juessen K. 53.
 Jugie M. 24, 25, 128, 259.
 Kadry N. 75.
 Kalinovic P. 164.
 Kalogirou J. 38.
 Katsanevakis B. 36, 37.
 Kern C. 203.
 Kerrigan A. 116.
 Khouri-Sarkis G. 123.
 Knjazez A. 159, 254.
 Koester H. M. 170.
 Kokkinakis A. 284.
 Kondostanos M. 301.
 Kopp C. 140.
 Koren A. 35, 257.
 Kotsis A. 263.
 Koukoulès Ph. 238.
 Krüger P. 23, 62, 63, 107, 108,
 162, 176, 194.
 Ladomerszki N. 9.
 Lamirande E. 178, 179.
 Lanczkowski G. 231.
 Lanversin F. de 76.
 La Piana G. 315.
 Lathoud D. 303, 304, 321.

- Laurentin R. 6, 151, 177.
 Lavaud B. 22.
 Ledit J. 77.
 Leghisa A. 121.
 Lennerz H. 170.
 Léon-Dufour X. 168.
 Llopart E. M. 173.
 Lot-Borodine M. 81.
 Loverdo G. de 147.
 Luis P. 135.

 Mac Niocaill G. 19.
 Maffei M. C. 311.
 Maggioni F. 132.
 Mango C. 20.
 Manousakas M. 17.
 Mansourati I. 282.
 Manuel B. 252.
 Manuel II Paléologue 83.
 Marangos J. 216.
 Mario da Abiy Addi 232.
 Massignon L. 137.
 Mateos J. 297.
 Mécérian J. 66.
 Meerseman G. G. 294, 295, 296.
 Mercati S. G. 316.
 Merzljukin A. S. 166.
 Méthode Mgr., voir Kondostanos.
 Michel A. 130.
 Mikragiannitès G. 299, 300.
 Miniatis E. 16.
 Minisci T. 271.
 Mohlberg L. C. 278.
 Moholy N. 47.
 Müller A. 170, 174.
 Mytilenaios E. G. 264, 265, 266,
 267.

 Narsai 63.
 Nasrallah J. 218, 250.
 Nersès de Lampron 66.
 Nestorius 55.
 Nicolas d'Otrante 133.
 Nollet G. 230.

 O'Connor E. D. 4, 70.
 Ortiz de Urbina I. 27, 52, 54, 103,
 186 *bis*.

 Palamas Grég. 60, 82, 83, 158.
 Palazzo B. 120.
 Peretto L. M. 44, 199.
 Perniola E. 58.
 Philoxène de Mabboug 23.
 Photius 20.
 Pourika M. 129.
 Psalty Fr. 144.

 Raes A. 258.
 Régis Ph. de 210.
 Renucci B. 277.
 Rivera A. 78, 191.
 Romanidès J. S. 99.
 Romanos le Mélode 15.
 Rondet H. 158.
 Roschini G. M. 283.
 Rouët de Journal M. J. 307.
 Royackers N. 234.
 Ruffini M. 198.
 Rush A. C. 43, 182.

 Salaville S. 16, 24, 190, 243.
 Sayegh A. 291.
 Scelzi G. 130.
 Scholarios G. 82, 83, 158.
 Schultze B. 90.
 Schweigl G. 197.
 Seguy J. 124.
 Seraphim 317.
 Sévérien de Gabala 153.
 Shannon J. L. 155.
 Shestani Z. 93.
 Sibus L. 79.
 Siotis M. 129, 165.
 Slijpcevic D. 221.
 Soares E. J. 153.
 Soell G. 49, 193.
 Solá Fr. de P. 175.
 Soloviev Vl. 90.
 Sotomayor M. 297.
 Sottocornola F. 167.
 Spasskij Th. 259 *bis*, 302.
 Stăniloae D. 96, 97, 188.
 Stegmüller O. 275.
 Stephan J. 273.
 Stiernon D. 25, 86, 100, 101, 102.
 Strotmann T. 31, 32, 81.

Stys S. 150.

Tailliez F. 211.

Tallon M. 219.

Tarchnišvili M. 126, 225.

Tatarynovič P. 320.

Taube M. de 302.

Tāutu L. 226.

Théodore Studite S. 177.

Théodose d'Alexandrie 125.

Théophane de Nicée 83, 84, 158, 177, 190.

Timothée de Jérusalem 237.

Timotheus P. 34.

Tomadakis N. 15.

Toniolo E. M. 59.

Tudoran I. 98.

Turrado L. 42.

Tyciak J. 5.

Tyszkiewicz S. 212.

Unger D. J. 149.

Valentini G. 209.

Van de Maele M. 214.

Van der Ploeg J. 229.

Van Lantschoot A. 227.

Van Roey A. 111.

Virgulin S. 224.

Vloberg M. 306.

Vona C. 21, 41, 45, 64, 109, 110, 206.

Warda G. 67.

Weidner H. 87.

Wellesz E. 288, 289, 290.

Welykyj A. 95, 256.

Wenger A. 11, 12, 13, 29, 80, 89, 158.

Zardoni S. 84.

Zoras G. 17.

P.-S. — La plantureuse *Bibliografia Mariana 1952-1957* du R. P. Besutti a finalement vu le jour (mai 1959) en appendice de Mar. XX (1959), 356 p. Nous avaient échappé les nos 1236 (immaculée conception), 2166 (mort de Marie dans les six premiers siècles), 3016 (version néerlandaise de l'acathiste), 4109-4110 (iconographie) et 4432 (prodige marial lors du siège de Rhodes en 1480 selon deux documents pontificaux inédits).

On sait que le plus ancien manuscrit du Protévangile de Jacques ne remontait pas au-delà du ix^e-x^e siècle. D'où l'importance du papyrus Bodmer V (iii^e siècle) récemment découvert et que vient d'éditer, avec traduction française, M. TESTUZ, *Papyrus Bodmer V. Nativité de Marie*, Coligny-Genève, Bibl. Bodmeriana, 1958, 127 p. A noter quelques leçons intéressantes (εἰληφεν, p. 8, 12; εἰληφα, 9, 17; καρπὸν δικαιοσύνης αὐτοῦ, 14, 6-7) qui confirment les conjectures du P. Jugie; cf. O. PERLER, *Das Protoevangelium des Jakobus nach dem Papyrus Bodmer V*, Freib. Zeitschr. f. Phil. und Theol. VI (1959) 23-35.

La tradition mortaliste, tant en Orient qu'en Occident, serait tributaire d'un texte du Pseudo-Denys qui se présente faussement comme témoin oculaire de la dormition; cf. G. M. ROSCHINI, *Lo pseudo-Dionigi e la morte di Maria SS.*, Rome 1958, 65 p.; id. dans Mar. XXI (1959) 16-80.

Signalons encore : V. ANAGNOSTOPOULOS, 'Η περὶ τῆς Θεοτόκου διδασκαλία τοῦ Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ, dans Τμητικὸς τόμος 'Α. Σ. Ἀλαβιζάτου, Athènes 1958, p. 570-578; W. SÉBASTIAN OFM, *Maternité spirituelle et Incarnation selon la doctrine des Pères grecs*, p. 65-79 de notre n. 179; J. M. FERNÁNDEZ S. J., *San Efrén Siro, primer cantar de la Inmaculada Concepción*, Humanidades (Univ. Pont. de Comillas) 1958, p. 243-264.

D. S.

LE XI^e CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES

(Munich, 15-20 septembre 1958.)

Munich avait, en cette année 1958, des titres exceptionnels à accueillir le nouveau Congrès International des études byzantines. Des anniversaires (VIII^e centenaire de la fondation de la ville, noces de diamant de la *Byzantinische Zeitschrift*, cinquantenaire de la mort de Krumbacher) lui en faisaient même presque un devoir. Et la pensée de s'y retrouver avait enthousiasmé tous ceux qui de par le vaste monde s'adonnent à nos études.

Les organisateurs pouvaient être assurés d'une nombreuse assistance, car à l'intérêt et à la curiosité qui avaient porté à fréquenter nos précédentes assises, s'ajoutait cette fois un sentiment quasi religieux, celui de se rendre, en cette année jubilaire, à un pèlerinage. La foule fut en effet plus compacte que jamais, au matin du 15 septembre, pour la séance d'ouverture dans la salle des fêtes de l'Université Louis-Maximilien dont les locaux devaient abriter nos débats. On y compta au coude à coude une trentaine de nations. A côté d'imposantes délégations — il y eut bien une cinquantaine de grecs — des groupes squelettiques de deux ou trois savants représentaient des pays venus tard à nos études, en particulier ceux du monde arabe qui, de toute évidence, n'ont pas encore réalisé ce que Byzance signifie pour leur histoire. L'empire soviétique, dont les troupes de choc battent volontiers les estrades d'autres rencontres internationales, n'avait là qu'un tandem d'aimables déléguées, discrètes jusqu'à l'effacement! La Roumanie, qui donna vie à nos assemblées (1924) et les fréquenta toujours massivement, ne s'était même pas — oh Bratianu, oh Iorga! — fait annoncer. Et l'on ne vit des autres Républiques populaires que de timides envoyés surgis là comme au sortir d'un songe. En revanche, pour la première fois, les yougoslaves furent en nombre, autant du moins qu'en laissa passer leur politique d'ouverture à l'Ouest. De la sorte, malgré toutes les absences voulues ou contraintes, c'est une masse de plus de 450 personnes qui anima sans relâche visible, durant une semaine, des travaux sérieux et parfois austères. La marge des sympathisants — parents, touristes, flâneurs — qui d'ordinaire borde et alourdit ces assises fut exceptionnellement réduite. On se trouva ainsi davantage entre spécialistes, mieux préparés dès lors à se plier aux exigences d'un règlement qui laissa peu à la fantaisie.

La caractéristique la plus saillante de ce Congrès fut en effet sa parfaite organisation. Tout fut prévu dans le moindre détail et l'ensemble si bien articulé que le désordre ne fut, pour une fois, nulle part perceptible. Certes l'extrême rigidité du règlement créa parfois des pauses inattendues, les conférenciers défectueux n'étant pas en principe remplacés. Mais la demi-heure ainsi perdue pour l'ordre du jour ne l'était jamais pour les auditeurs qui, ou bien trouvaient à s'occuper ailleurs, ou bien s'attardaient dans les couloirs en d'agréables et fructueux contacts. Ainsi ce que l'horaire minuté pouvait avoir d'excessif servait encore l'intérêt du congressiste.

Le programme des travaux respecta la division traditionnelle des sec-

tions. Il y en eut six : histoire, philosophie et littérature, théologie et histoire ecclésiastique, archéologie et histoire de l'art, sciences particulières, enfin — nous sommes en Allemagne! — méthodologie. La grande innovation affecta la disposition des séances. Des réunions plénières remplirent les matinées, les communications individuelles s'étalant sur les après-midi et les soirées. Les séances communes ne laissèrent place à aucune surprise. Les thèmes en avaient été choisis, les rapporteurs désignés et leurs conclusions distribuées en livrets séparés à tous les participants longtemps avant la tenue du congrès. De la sorte, chaque débat ne pouvait que se dérouler devant un public largement informé. On ne peut que se louer de cet arrangement et souhaiter que sur ce point il ne soit à l'avenir rien changé. Pourquoi faut-il néanmoins que les résultats n'aient pas été, en plus d'une section, tels que cette judicieuse et dispendieuse disposition permettait de les escompter? Prenons, à titre d'exemple, la Section de Théologie et d'Histoire ecclésiastique. Le premier sujet traité (Maxime le Confesseur et l'Origénisme) était-il tellement indiqué pour un débat public? La passivité de la salle d'ailleurs bien garnie montra nettement qu'elle ne suivait pas! Il en eût été autrement si on l'avait entretenue de l'iconoclasme ou de l'hésychasme. L'approche des grands anniversaires devrait conférer à certains sujets comme un droit de priorité. Et l'on aura perdu, cette fois, l'occasion de commémorer utilement l'un des faits saillants de l'histoire religieuse de Byzance, le Palamisme, autour duquel s'affaîrent une équipe de chercheurs et qui connaît à notre époque dans le monde chrétien un regain de vitalité. En revanche, on ne saurait prétendre que le second sujet de la matinée (Les nouvelles recherches sur Photius) ne fut pas à la portée et à la mesure de notre curiosité. Tout annonçait ici un beau débat : l'opposition très accusée des thèses confrontées et la personnalité des orateurs. Il tourna court par la faute du président dont l'excuse reste de n'avoir pas connu le dossier complexe et contradictoire qui se plaçait. Et l'on vit de surcroît se produire ce qui se renouvela les jours suivants : la séance se passer en lectures successives, le rapporteur et ses co-rapporteurs, dont l'imprimé avait fait connaître les positions respectives, s'attardant à lire de véritables dissertations. Celles-ci empêchèrent le débat de naître; il y eut juxtaposition d'opinions, il n'y eut, en public du moins, ni confrontation vraie ni discussion soutenue. Les rapports alors distribués, et réunis depuis en volume à part (voir-ci après, p. 303), constituent le gain le plus appréciable, le seul peut-être de ces tournois manqués.

Les communications de l'après-midi et de la soirée se déroulèrent suivant le rythme habituel. Bien que répartis en sections, les conférenciers purent présenter à l'attention de leur auditoire bénévole un sujet de leur choix. Ici encore l'effet de surprise fut écarté, le public, à qui de larges résumés avaient été au préalable remis, connaissant d'avance les positions de chaque orateur. La sage limitation du temps de lecture ou de parole — vingt minutes — laissa une place suffisante à la discussion qui ne fut pas sans charme ni profit. Il se fit même, semble-t-il, dans ces réunions, restreintes quelquefois à quelques spécialistes, bien au fait de la question débattue, plus de travail profitable que dans les assemblées du matin. Mais ce résultat ne fut acquis qu'au prix d'une austère discipline. La durée des exposés

fut en effet sévèrement contrôlée et respectée de bonne grâce. L'ensemble des travaux ainsi examinés formeront le corps des Actes du XI^e Congrès et leur publication permettra seule de dresser le bilan de cette semaine de réflexion et de recherches. D'ores et déjà il apparaît positif.

Ces journées munichoises m'ont laissé l'impression réconfortante que nos études sont en progrès notable à travers le vaste monde. La dispersion dès lors les menace. Et l'on se prend à regretter que des assises aussi largement fréquentées que celles de l'automne dernier n'aient pas été mises à profit, non pour une planification qui dépersonnalise ou stérilise, mais pour un examen approfondi des besoins de la recherche en nos diverses spécialités. Les délégués des comités nationaux et les directeurs de centres spécialisés, presque tous présents, eussent dû être réunis pour étudier les modalités d'une coordination, seule susceptible de mettre plus d'homogénéité dans la production qui commence à proliférer et risque l'éparpillement.

La séance de clôture, tenue dans la matinée du 20, évoqua d'abord la grande figure, celle de K. Krumbacher, qui avait dominé et inspiré tout le Congrès. Le président fit ensuite le bilan des travaux et exposa des vœux, en nombre curieusement restreint, émis par les sections particulières. Le secrétaire général de l'Association Internationale, A. Dain, apporta ensuite aux organisateurs, surtout au professeur F. Dölger dont la santé s'était miraculeusement affermie pour l'occasion, et au professeur H. G. Beck, cheville-ouvrière de ces assises, qui fut longtemps à la peine, un juste tribut de félicitations et de remerciements. Puis vint l'annonce que le XII^e Congrès se tiendrait, non plus dans un Centre de grande civilisation, mais à un carrefour des deux mondes grec et slave, à Ohrida. Chacun prit date pour cette nouvelle rencontre en 1961 et l'on s'en alla réconforté et charmé d'un accueil exceptionnellement agréable.

Car si l'on nous força quelque peu à travailler, on sut encore mieux nous distraire. Certes Munich n'a ni l'élégance de Paris, ni la majesté de Rome, ni la transparence d'Athènes, ni l'impérieux attrait de Byzance. En revanche, la ville possède, plus qu'aucune autre, ce qui ajoute du charme à la vie, la gentillesse. « Wie finden Sie unsere schöne Stadt? » me demandait avec un clignement d'yeux complices un pittoresque montagnard échappé de l'un de ces nombreux cortèges qui, le dimanche, tenaient la rue en liesse. Nous pûmes en goûter le charme au contact de l'habitant, au restaurant, dans les musées et jusque dans la pénombre discrète des églises. Une réception dans un château historique de la banlieue, un dîner folklorique à la nuit tombée dans l'un des restaurants les plus typiques, des excursions dans l'arrière-pays, surtout cette visite mémorable et fastueuse au centre byzantin d'Ettal due à la munificence du R^{me} P. J. Hoeck OSB procurèrent à tous le délassement souhaitable et un peu de cette allégresse que les fêtes du huitième centenaire de Munich déversaient à pleins bocks sur la Bavière. On travailla avec ferveur parce que l'effort baignait dans la joie et, quand tout fut achevé, chacun repartit vers ses tâches journalières, ravi et comblé, en se demandant si l'on eût pu mieux faire.

V. LAURENT.

BIBLIOGRAPHIE

HALECKI (Oscar), *From Florence to Brest (1439-1596)*, in-4°, 414 pages, Sacrum Poloniae Millenium, Rome, 1958.

Bien des auteurs se sont occupés de l'union avec Rome proclamée par l'élite du clergé ruthène à Brest-Litovsk en 1596, événement historique d'une grande importance. Cependant leurs études, parfois contradictoires, n'avaient pas fait complètement la lumière sur tous les points. Il s'est trouvé enfin un historien qui a eu la patience d'étudier tous les documents de l'époque relatifs à cette affaire et d'en tirer les renseignements les plus complets. M. Oscar Halecki est bien connu pour ses travaux sur l'histoire de la Pologne et de ses relations avec l'Empire byzantin. Les questions religieuses qui ont divisé l'Orient et l'Occident l'ont toujours vivement intéressé. Pour contribuer à la célébration du millénaire du royaume de Pologne (966), il a entrepris une nouvelle étude du retour des Ruthènes à l'union avec Rome à laquelle son pays s'est directement intéressé. Pour mieux se documenter, il a consulté les archives du Vatican, de Venise et de la Compagnie de Jésus, ainsi que d'autres documents de la même époque; rapports de nonces et d'ambassadeurs, de missionnaires jésuites, etc., de manière à pouvoir mieux apprécier les faits et les personnages qui y ont été mêlés. C'était le meilleur moyen de ne pas se laisser égarer par les préventions et les partis pris.

Son étude est divisée en quatre parties : I. L'Union de Florence et ses répercussions chez les Ruthènes. II. L'Union de Lublin et ses implications religieuses. III. Les origines de l'Union de Brest. IV. L'Union de Brest. Nous ne pouvons naturellement résumer cet important travail auquel l'auteur a apporté sa compétence et sa loyauté reconnues. Du moins il est bon d'en dégager quelques aperçus que les questions purement religieuses ont souvent oublié. Le mouvement de retour n'a pas été instantané. Il fut le résultat d'efforts remontant assez loin dans le passé et d'un ensemble d'événements politiques qui en facilitèrent la réalisation. Il faut remonter jusqu'au XIII^e siècle pour le voir s'amorcer. C'est pourquoi l'auteur a écrit une introduction intitulée : « De Lyon à Krevo et à Constance, 1245-1418 ». Au milieu du XIII^e siècle, à la suite de l'invasion mongole qui avait pénétré jusqu'au cœur de l'Europe, les papes se préoccupaient d'unir tous les chrétiens pour résister plus efficacement au péril venu d'Asie. Les Ruthènes, si proches des envahisseurs, y étaient vivement intéressés. Cependant l'idée ne fit que de lents progrès. Le roi de Pologne Casimir le Grand, qui avait annexé la Galicie en 1349, tenait à soustraire les Ruthènes de cette province à l'influence russe. C'est pourquoi il obtint du patriarche de Constantinople l'érection de la métropole de Halytch séparée de celle de Kiev (1371). Le 14 août 1385, le grand-duc de Lithuanie, Ladislas Jagellon, contracta à Krevo avec la Pologne un traité qui devait avoir de grandes conséquences. Il s'engageait à se faire chrétien en épousant la princesse Hedwige, fille du dernier roi, Louis de Hongrie (1370-1384) et à déterminer ses sujets à embrasser le christianisme. Il entra ainsi dans l'Église latine et entraînait son peuple vers l'Occident, mettant par le fait même une limite à l'expansion de la Russie et de l'Orient en général. Or les Ruthènes étaient en

grande partie établis en Lithuanie et en Galicie. Cette cohabitation des deux Églises devaient amener des contacts en vue de l'union. Le concile de Florence eut une grande répercussion dans le pays, mais ses effets furent contrecarrés par la politique moscovite qui cherchait à grouper tous les Slaves de rite byzantin sous son autorité. Au xvi^e siècle un nouveau danger menaçait l'Église : l'apparition du protestantisme en Pologne et le passage au calvinisme d'une partie de la noblesse ruthène. Les collèges des jésuites ramenèrent la plupart des dissidents à l'Église catholique, mais sous sa forme latine et en firent souvent des Polonais. Comme on le voit, bien des facteurs purement politiques ont contribué à préparer et à réaliser, mais aussi à contrecarrer l'Union qui fut finalement conclue à Brest, le 19 octobre 1596.

Cette longue histoire est particulièrement difficile à écrire en raison des multiples influences politiques et religieuses qui se faisaient sentir sur la marche des événements et se contrecarraient souvent. Pour exposer les faits avec clarté et impartialité il fallait l'érudition et la maîtrise de M. Halecki. Les notes qui accompagnent son texte prouvent qu'il a fait son profit des études générales ou fragmentaires jusqu'à présent sur l'Union de Brest. Ces notes tiennent lieu de bibliographie, mais il eût été très utile d'en fournir une aux lecteurs désireux d'avoir une vue d'ensemble sur la littérature du sujet. L'auteur s'est contenté d'indiquer les documents manuscrits qu'il a consultés à Rome et ailleurs. Ce regret exprimé, il faut le remercier du travail qu'il vient d'offrir au public avec sa compétence ordinaire et qui fera justice de bien des accusations lancées par les adversaires de l'Union.

R. JANIN.

DVORNIK (Francis), *The Idea of Apostolicity in Byzantium and the Legend of the Apostel Andrew*, in-8°, x-342 pages, Dumbarton Oaks Studies IV, Cambridge (Mass.), 1958.

L'argument de l'apostolicité a joué un très grand rôle dans la controverse qui a opposé pendant des siècles le siège de Constantinople à celui de Rome. Certaines églises se sont toujours fait gloire d'avoir eu comme fondateur un apôtre; elles pouvaient le prouver sans conteste, ce qui leur donnait du prestige et de l'autorité auprès des autres. Si Rome était la seule en Occident, l'Orient en présentait un certain nombre. Toutefois Constantinople était incapable de revendiquer le même honneur, car rien dans l'Écriture ni dans la tradition ne lui donnait le droit de prétendre remonter aux apôtres. Ce n'est qu'à une époque relativement tardive qu'elle a commencé à le faire pour justifier ses prétentions. Ses efforts ont été assez persévérants pour faire admettre cette noble origine par les Églises orthodoxes comme historiquement justifiée.

Seule, une étude patiente de l'histoire ecclésiastique des premiers siècles peut permettre de juger équitablement la valeur de cette revendication. Mais pour cela il faut s'astreindre à faire une critique serrée des textes sur lesquels elle pense pouvoir s'appuyer. C'est à ce travail que M. Dvornik s'applique dans le présent ouvrage. Il constate d'abord que ce n'est pas leur origine apostolique qui a valu à certaines Églises une importance particulière. L'organisation ecclésiastique a été simplement calquée sur l'administration civile. On eut ainsi en Orient un groupement de provinces sous l'autorité d'Antioche et un autre sous celle d'Alexandrie. Ce fut l'origine des deux patriarchats de même nom. L'Asie Mineure, la Thrace et l'Illyricum oriental eurent également leurs groupements soumis à Éphèse, Césarée de Cappadoce, Héraclée de Thrace et Thessalonique. Cette organisation fut en grande partie détruite par les privilèges extraordinaires que le concile de

Chalcédoine (451) reconnut à Constantinople dans son 28^e canon que Rome refusa toujours d'accepter. Quelle fut donc la raison invoquée par le concile? C'est que Constantinople était la nouvelle Rome, la capitale de l'empire, la résidence du basileus et du sénat. Si l'Église de Byzance avait pu invoquer l'argument de l'apostolicité, elle n'aurait pas manqué de le faire, au lieu de recourir à des considérations purement politiques. Il n'en fut rien pour la bonne raison que personne ne croyait alors à cette apostolicité. Il faudra encore attendre un siècle et demi avant qu'elle le fasse en s'appuyant sur la légende de saint André fondant le siège de Byzance. Cette légende ne paraît de façon certaine qu'au début du VII^e siècle. Les reliques de l'apôtre étaient conservées, depuis 356, avec celles de saint Luc et de saint Timothée, dans l'église des Saints-Apôtres, mais personne ne lui attribuait la fondation de l'Église de Constantinople, ni saint Grégoire de Nazianze ni saint Jean Chrysostome, qui furent tous deux évêques de la capitale. C'est probablement au temps de saint Grégoire le Grand qu'il faut faire remonter l'œuvre du pseudo-Dorothee de Tyr qui semble être à l'origine de la légende. L'évêque de Constantinople, Jean le Jeuneur, était alors en conflit avec le pape au sujet du titre d'« œcuménique » revendiqué par lui. L'argument de l'apostolicité était un appoint non négligeable en sa faveur. De fait, l'idée faisait son chemin. On voit, par divers textes de la première moitié du VII^e siècle, que le siège de Constantinople est alors appelé apostolique, sans même que l'on fasse appel à la légende. Celle-ci n'était probablement pas encore connue à Constantinople lorsque écrivait l'auteur anonyme du *Chronicon paschale* vers 640. M. Dvornik étudie attentivement les divers documents qui ont contribué à l'établir et à la propager. Il en voit l'origine dans les *Actes de saint André*, écrits à la fin du III^e siècle, sinon plus tôt, et qui mentionnent son activité apostolique en Thrace et à Byzance, mais sans parler de la fondation d'un siège épiscopal dans celle-ci. Il admet que ces Actes étaient considérés comme historiques dans le monde chrétien. La première codification de la légende relative à la fondation par saint André du siège de Byzance remonterait seulement à la fin du VII^e siècle ou au début du VIII^e. Dvornik en démontre la fausseté et les invraisemblances et décrit ensuite sa fortune et l'utilisation qui en fut faite pour soutenir les prétentions des patriarches byzantins à se faire reconnaître l'égalité, sinon la supériorité, avec les papes de Rome. Son étude s'appuie sur une forte documentation où sont examinés les textes les plus divers qui permettent de se faire une idée assez exacte des cheminements de cette légende tenace. On peut n'être pas d'accord avec lui sur tous les points, particulièrement sur l'époque de composition de certains écrits, mais on reconnaîtra volontiers qu'il a mis tout son soin à élucider une question devenue si complexe avec le temps. Il est regrettable qu'il n'ait pas connu l'opinion d'un historien ecclésiastique grec de bonne renommée, feu Mgr Gennadios Arabadjoglou, métropolite d'Héliopolis et Theira. Dans son *Ἱστορία τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου*, I, Athènes, 1953, p. 9-22, il étudie la légende relative à la fondation du siège de Constantinople par saint André. Tout en ne rejetant pas expressément le récit du pseudo-Dorothee, il ne lui attribue pas la même valeur que ses devanciers pour qui c'était un fait incontestable.

R. JANIN.

GREGORIOU (P.), *Σχέσεις Καθολικῶν καὶ Ὀρθοδόξων*, in-8°, 697 pages, Athènes, 1958.

Ce volume compact renferme à peu près tout ce que l'on peut dire sur les relations entre catholiques et orthodoxes, particulièrement pendant les derniers siècles. Il comprend quatre parties. La première, qui remplit presque la moitié de l'ouvrage,

montre quelles furent dans le passé les réactions réciproques des deux Églises, principalement dans les Îles Ioniennes et les Cyclades aux mains des Génois et des Vénitiens, mais aussi sur le continent, à Smyrne, en Macédoine, au mont Athos, en Asie Mineure et à Constantinople. C'est l'époque (xvii^e et xviii^e siècle) où les missionnaires jésuites et capucins accomplissaient leur ministère au sein des populations orthodoxes, avec l'autorisation des prélats dépendant de Constantinople et parfois sur leur demande. Les *Lettres édifiantes* et les archives locales fournissent à cet égard des renseignements très intéressants et montrent que les rapports étaient ordinairement empreints de charité et de compréhension. La seconde partie étudie les raisons de cette cohabitation fraternelle et les trouve surtout dans le fait de la communauté des croyances; elle traite aussi des efforts faits par chacune des Églises en vue de l'union. Ces efforts concernent le xix^e et le xx^e siècle. Il faut bien reconnaître que toutes les avances des papes ont été assez mal reçues à Constantinople, bien que des théologiens orthodoxes aient envisagé la question avec plus de sérénité. La troisième partie est consacrée aux causes du schisme et à leur répercussion de 1054 à nos jours. La quatrième étudie les raisons pour lesquelles persiste la séparation et montre comment se pose le problème de l'union. A cet égard, il faut reconnaître que les idées sur l'organisation de l'Église n'ont pas été les mêmes en Orient qu'en Occident. Alors que dans le monde latin se précisait de plus en plus l'importance de l'unité de l'Église sous la direction suprême du pape, successeur de saint Pierre dont il avait hérité toutes les prérogatives, en Orient, l'autonomie des différents patriarchats étant reconnue comme légitime, aucune autorité étrangère n'était jugée susceptible d'intervenir dans leurs affaires intérieures, sinon à titre fraternel. La suprématie de fait que le patriarcat de Constantinople avait obtenue pour des motifs politiques donna naissance, par réaction, à la théorie des Églises nationales d'où sont sortis tant de conflits. La seule solution semble de plus en plus être dans la conception de l'Église fondée par le Christ, telle qu'elle ressort des textes évangéliques, avec à sa tête un chef qui est son représentant sur la terre et qui maintient l'union et la cohésion de tous les chrétiens. C'est, croyons-nous, la question essentielle à étudier au point de vue théologique. Les autres « innovations » des Latins : procession du Saint-Esprit, Purgatoire, indulgences, etc., ont été maintes fois débattues en commun et admises par les Grecs au concile de Florence. Quant aux questions de rite, de langue et autres, elles sont purement accessoires. Il est à remarquer que les protestants, soucieux de se rendre compte de leur position exacte au sein de la chrétienté divisée, remontent de plus en plus aux sources, c'est-à-dire aux textes évangéliques et aux traditions ecclésiastiques depuis le début jusqu'au mouvement de la Réforme au xvi^e siècle. Les orthodoxes pourraient utilement s'inspirer de cette façon de faire et réviser leurs théories sur la nature de l'Église fondée par N. S. Jésus-Christ. Ils devraient nécessairement renoncer à certaines idées reçues et enseignées comme des dogmes alors qu'elles n'ont été sanctionnées par aucun concile œcuménique et chercher uniquement la vérité.

Les renseignements et les problèmes que l'auteur a réunis dans son ouvrage ne sont pas nouveaux. Il importait toutefois de les grouper afin d'instruire les lecteurs grecs et leur prouver que les erreurs et les préjugés répandus parmi eux ne peuvent résister à l'éclat de la vérité. Le R. P. Grégoriou a dû se livrer à de multiples recherches et lectures, comme le prouvent une abondante bibliographie (plus de 30 pages) et les nombreuses notes qui éclairent son texte. Nous pourrions signaler quelques points de détail qui demanderaient révision, en particulier les erreurs typographiques dans les dates. Nous nous contenterons de nous étonner que parmi les séminaires fondés par l'Église latine pour la formation du clergé oriental (p. 385-386) n'aient point trouvé place ceux des lazaristes et des assomptionnistes qui ont cependant fourni aux Bulgares et aux Grecs unis un cer-

tain nombre de prêtres et même des évêques. Si leur activité a dû cesser à cause des événements politiques, on ne saurait leur en faire grief.

R. JANIN.

MANGO (Cyril), *The Homelies of Photius Patriarch of Constantinople*. English Translation, Introduction and Commentary. Dumbarton Oaks Studies III, 1958, in-8°, XII + 327 pages.

L'activité homilétique de Photius est peu connue. Elle n'est représentée dans la *Patrologie Grecque* de Migne (t. CII) que par deux homélies. Deux autres pièces, données comme telles, sont en réalité des extraits, l'un, des *Amphilochiana*, l'autre, de la *Bibliotheca*. Les deux homélies sont éditées d'après Combéfis. Celui-ci a connu en outre tout un lot d'homélies au nombre de 16 (les deux précédentes y sont comprises), dont il a donné la liste et les titres dans son *Auctarium novissimum* (reproduction dans *P. G.* CII, 531-545). Celles de ce lot qui étaient inédites, et par suite inaccessibles à Migne, ont été publiées ultérieurement par divers savants et certaines plus d'une fois. Toutes les éditions antérieures ont été reprises par S. Aristarchis et versées dans une publication d'ensemble intitulée : *Φωτίου λόγοι καὶ ὁμιλίαι*, Constantinople, 1900. Le tout comprend 83 pièces numérotées. Sur le nombre, 56 homélies (les nos 28-83). Une telle abondance est alléchante, mais elle est trompeuse : la plupart de ces homélies ont été « reconstituées » ou mieux « composées » par l'éditeur au moyen d'autres écrits du patriarche, notamment des *Amphilochiana*. En réalité, l'édition ne contient que 16 homélies, les mêmes que celles de la liste de Combéfis.

Dans la suite, deux nouvelles homélies ont été découvertes dans un manuscrit d'Athènes par le R. P. Darrouzès et publiées par G. P. Kornouts et B. Laourdas (dans *Theologia*, xxv, 2, Athènes, 1954), ce qui porte à 18 le total des homélies connues de Photius.

Même réduit à ce nombre, cet ensemble d'homélies ne manque pas d'importance pour l'histoire religieuse et culturelle de la Byzance du ix^e siècle. Elles font voir en Photius le moraliste, le théologien, l'ennemi de l'iconoclasme qu'il était. C. Mango a fait certainement œuvre utile en mettant à la disposition d'un plus large public dans une langue moderne ces textes trop peu connus. Il faut le féliciter d'avoir assorti cette traduction d'une étude introductive où l'on trouve tout le travail préparatoire à une édition critique : chronologie des homélies, recherche, histoire et description des manuscrits, indication des éditions anciennes et des traductions, tout cela étayé sur une information abondante qu'on peut mesurer par les références au bas des pages (1). En outre, chaque homélie ou groupe d'homélies est précédé d'une notice introductive. Quant à la traduction, elle prend pour base le texte d'Aristarchis, mais en tenant compte des variantes des éditions antérieures et des manuscrits eux-mêmes. On voit par tout cela que rien n'a été négligé pour éclairer le texte et lui faire donner son maximum d'utilité.

Il est regrettable que la table des abréviations, contrairement à l'usage, se trouve à la fin du volume. J'avoue avoir perdu, à cause de cela, un certain temps à cher-

(1) Au bas de la p. 303, n. 34, l'auteur, au sujet du concile photien de 879-880, cite mon article : « Le décret du concile photien... » (*EO*, XXXVII, 1938), puis marque la contestation du P. Jugie dans son article : « Origine de la controverse sur l'addition du Filioque » (*RSPHTh*, 1939), sans paraître connaître, ce qui est surprenant, ma réponse dans *REB*, V, 1947 : « Photius et l'addition du Filioque au symbole de Nicée. Constantinople ».

cher l'interprétation de plusieurs d'entre elles. Une bibliographie par ordre alphabétique eût été aussi désirable pour une consultation plus facile du volume (1). Cette lacune eût été considérablement atténuée si l'index alphabétique des noms avait compris aussi tous ceux qui sont dans les notes.

Ces légers défauts, qui nuisent à la consultation, n'enlèvent évidemment rien à la valeur de l'ouvrage. Il ne reste plus maintenant à l'auteur, après un si bel effort, que de lui donner son couronnement naturel par l'édition critique du texte des homélies.

V. GRUMEL.

BABINGER (Franz), *Maometto il Conquistatore*. Traduzione di Evelina Polacco. Giulio Einaudi editore, 1957. In-8°, 797 pages, 13 illustrations dans le texte et 22 planches dont 5 en couleurs.

L'ouvrage de Franz Babinger sur Mahomet le Conquérant connaît une heureuse fortune, digne de son mérite. Si la conjoncture, en l'espèce le cinquième centenaire de l'événement qui mit fin à l'Empire byzantin, a favorisé son essor, celui-ci est dû avant tout à la valeur de l'ouvrage, à la compétence reconnue de l'auteur, fruit de longs travaux et d'une critique exigeante et avisée. Après la traduction française paraît maintenant l'édition italienne, en attendant l'anglaise, puis l'espagnole. Tout l'éventail du public occidental sera ainsi couvert au moyen de ces grandes langues internationales.

Je n'ai pas à redire ici les mérites et l'utilité du savant ouvrage de l'éminent turcologue. Mais il est juste de relever la qualité spéciale de l'édition italienne. On peut dire qu'elle a été faite *con amore*. Élégance et clarté de la traduction, choix du papier, aération du texte, présentation agréable. Ces qualités sont les premières qui apparaissent, mais la comparaison en fait apercevoir d'autres : en nombre de passages l'auteur a apporté des modifications et des précisions qui améliorent le texte et font de cette édition un progrès sur l'édition originale. A ce progrès concourt aussi le renouvellement de l'illustration. Plusieurs reproductions ont été éliminées qui ne paraissaient pas ou paraissaient moins utiles et remplacées par un plus grand nombre de nouvelles, dont quatre en couleurs et une douzaine en noir. Parmi ces dernières figurent des reproductions de textes originaux. On aurait aimé y voir compris le traité de Mahomet avec les Génois du 1^{er} juin 1453.

Les index ont été particulièrement soignés, ce qui faisait fâcheusement défaut dans l'édition française. Non seulement ils sont un peu plus complets, mais on a pris soin de diviser l'index des noms propres en deux catégories, l'une pour les noms de personnes, l'autre pour les noms de lieux.

J'ai relevé dans mon compte rendu de l'édition allemande quelques légères inexactitudes; elles ont paru trop tard pour que l'on pût faire les corrections dans celle-ci.

Il nous reste à attendre, ce qui tarde trop longtemps à notre gré, le volume des notes et de bibliographies qui doit permettre à la fois d'utiliser pleinement l'ouvrage et d'apprécier en même temps la somme de labeur et d'érudition sur laquelle il repose.

V. GRUMEL.

(1) Il est question, p. 36, d'une édition diplomatique de Severjanov pour le n° 16, sur laquelle j'ai cherché en vain quelque renseignement soit dans les paragraphes sur les manuscrits et les éditions, soit dans l'introduction au n° 16.

Codul Calimach, editie critica (Adunarea izvoarelor vechiului drept romînesc scris), in-8°, 1016 pages. Bucarest, 1958. Prix : 47 lei.

Au début du xix^e siècle, beaucoup de pays éprouvaient le besoin de réviser leurs lois pour les adapter aux conjonctures présentes. L'exemple de Napoléon fut suivi en maint endroit. La principauté de Moldavie participa à ce mouvement, parce que les vieilles lois et coutumes qui la régissaient depuis quatre siècles étaient en partie tombées en désuétude et que la situation économique exigeait des textes mieux adaptés au présent. A peine nommé, le prince Scarlat Calimach (1812-1819) se préoccupa d'établir tout d'abord un droit civil que demandaient les divers ordres de la population. Il nomma une Commission pour en établir le texte. L'ouvrage fut d'abord imprimé en grec, au monastère des Trois-Hiérarques de Jasy, sous le titre de *Code civil de la Moldavie*, le grec étant alors la langue des gens cultivés. Ce Code comprend trois parties : introduction aux lois civiles en général et droit des personnes, droit des biens, dispositions communes au droit des personnes et à celui des biens. La première vit le jour en 1816, les deux autres l'année suivante, et le Code fut promulgué par un décret du Prince le 1^{er} juillet 1817. On a prétendu que le texte n'était que la traduction du Code autrichien récemment paru, et son auteur serait Flechtenmacher, juriste autrichien appelé en Moldavie en 1813 et qui fut un des membres de la Commission. Cette affirmation n'est pas conforme à la vérité. Le texte du Code montre nettement que les sources auxquelles on a recouru pour l'établir sont les lois et coutumes en vigueur en Moldavie et dont beaucoup viennent en ligne droite de la législation byzantine, spécialement des Basiliques. Le nouveau Code devant être mis en application le 1^{er} janvier 1832, il importait de le traduire dans la langue du pays pour qu'il fût d'un usage facile à tous. Cette traduction parut en 1833 en roumain avec caractères cyrilliques. Ce n'était cependant pas la reproduction exacte du texte grec, car diverses modifications de détail y avaient été introduites. Le texte grec était suivi d'un index des termes dont il fallait donner le sens précis pour éviter les confusions. Cet index n'était plus nécessaire dans l'édition roumaine et on le remplaça par un autre bien plus court sous le titre d'« explication alphabétique ».

Le présent volume n'est pas seulement la reproduction du texte grec, avec en regard la traduction roumaine. Il est suivi de quatre annexes : actes en liaison avec l'établissement, la traduction et la publication du code Calimach; lois qui l'ont modifié, complété et interprété; jurisprudence; principales indications bibliographiques. Suivent un index alphabétique des matières et un index des noms et des mots destinés à faire comprendre le texte. L'ouvrage se termine par un résumé en russe et en français. C'est dire que les dix juristes et philologues qui ont préparé cette édition n'ont rien négligé pour lui donner toute sa valeur.

R. JANIN.

CHRISTOPHILOPOULOS (A. P.), Θέματα βυζαντινοῦ ἐκκλησιαστικοῦ δικαίου ἑνδιαφέροντα τὴν σύγχρονον πρακτικὴν, in-8°, 115 pages, Athènes, 1957. Sans indication de prix.

Nous avons rendu compte dans la revue des trois fascicules du *Droit ecclésiastique hellénique* publiés par A. P. Christophilopoulos de 1952 à 1956 (xii, 1954, 255-256; xiii, 1955, 227; xv, 1957, 222-223). Dans le présent volume il étudie en détail certains points particuliers qui ne pouvaient trouver place dans un simple manuel, car il s'agit surtout de montrer l'évolution à travers les âges de

la discipline ecclésiastique et de comparer les usages du présent avec ceux du passé. Il insiste tout particulièrement sur les relations entre orthodoxes et hétérodoxes et sur la législation des sacrements. Alors que l'Église catholique admet, en cas de nécessité, que le baptême puisse être valablement conféré par un non-chrétien, l'Église orthodoxe interdit cette pratique. Le statut des diaconesses fait l'objet d'un chapitre dans lequel on voit que cette institution disparut peu à peu après l'époque de Justinien. Suit une liste de textes écrits et d'inscriptions donnant les noms de diaconesses qui sont venus jusqu'à nous. Divers détails sont rappelés au sujet des ordinations (âge, empêchements canoniques, perte du caractère sacré, etc.) et de la vie religieuse. D'après les canons, l'élection des évêques ne doit pas être différée au-delà de trois mois à partir de la vacance du siège, alors qu'en Grèce il n'est pas rare de voir cette vacance durer plusieurs années. Au chapitre de la confession est relevée la prétention des moines à pouvoir absoudre les péchés sans avoir reçu les ordres sacrés. Malgré les défenses de l'Église, cette pratique est loin d'avoir disparu. Les « pères spirituels » ou confesseurs ne peuvent porter des sentences d'excommunication et d'anathème; ce droit est réservé à l'évêque dans son propre diocèse et il peut l'exercer même en dehors de la confession. Le chapitre le plus développé est consacré aux fonctions publiques et aux métiers qui sont interdits aux clercs et aux moines. L'auteur donne la liste des personnages de tout ordre que les textes écrits (historiens, vies de saints, etc.), les papyri, les sceaux, les inscriptions, etc., montrent investis d'une fonction publique ou s'acquittant d'un métier. Cette liste qui ne comprend pas moins de 24 pages pourrait probablement être encore allongée malgré le soin que l'auteur a mis à pousser son enquête aussi loin que possible. Le travail de recherches que présente le volume est le fruit de patientes investigations dans l'histoire du droit ecclésiastique et fournit au lecteur de multiples renseignements sur la législation canonique à travers les âges.

R. JANIN.

ZEPOS (Pan. J.), Μιχαήλ Φωτεινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον (Βουκουρέστιον, 1765) (Archives du Droit privé, t. XVII, 1954-1959), in-8°, xi-304 pages, 8 phototypies, Athènes, 1959.

On connaît généralement l'influence profonde que les Grecs ont exercée dans les Principautés danubiennes au XVIII^e siècle, non seulement au point de vue ecclésiastique et au point de vue politique, puisque maints hospodars ont été choisis par les sultans dans les familles phanariotes, mais encore dans l'organisation civile. Une nouvelle preuve en est donnée par le présent ouvrage. C'est le texte, publié pour la première fois, du Νομικὸν Πρόχειρον (Manuel juridique) que Michel Photeinopoulos fit imprimer en grec moderne à Bucarest en 1765. C'est, comme le dit le sous-titre, une « anthologie de lois impériales et de règles ecclésiastiques ». Il a servi à la rédaction des grands Codes des Principautés danubiennes de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e. C'est le résumé de la législation byzantine, aussi bien des dispositions de droit civil que pénal et ecclésiastique et des « usages locaux », c'est-à-dire de l'ancien droit coutumier roumain. Dans une étude préliminaire, M. Pan. J. Zépos, professeur de droit civil à l'Université d'Athènes, bien connu par ses travaux juridiques et particulièrement par sa collaboration à la réédition critique du *Jus graeco-romanum* de C. E. Zachariä von Lingenthal, fait l'histoire du traité, des sources consultées par l'auteur et des manuscrits qui l'ont conservé. Il contribue ainsi à faire connaître une œuvre dont le rayonnement semble avoir été assez durable dans les Principautés danubiennes.

R. JANIN.

STIKAS (Eustathios), *L'église byzantine de Christianou en Triphylie (Péloponèse) et les autres édifices de même type* (École Française d'Athènes. Travaux et mémoires des membres étrangers de l'École et de divers savants, fasc. VIII), in-4°, 83 pages, 134 illustrations, 11 planches. Paris, E. de Boccard, 1951. Sans indication de prix.

Après une rapide histoire de la métropole de Christianou qui remonte au moyen âge et que la loi organique de l'Église de Grèce a supprimée en 1833, l'auteur étudie sa cathédrale, dédiée à la Transfiguration, ruinée par un violent tremblement de terre en 1886 et dont la restauration a été achevée en 1951. On trouvera dans la première partie de ce travail tout ce qui concerne le monument : orientation, plan, structure, décoration des façades et du templon, décoration murale. Cette église, qui remonte vraisemblablement au troisième quart du XI^e siècle, est intéressante par l'emploi qui y a été fait de la trompe d'angle. L'auteur profite de ce détail pour étudier ce procédé non seulement dans la construction des églises, mais encore dans celle d'édifices profanes, en Orient, en Grèce et en Occident. On peut dire que c'est la partie la plus originale du présent ouvrage et d'un enseignement plus étendu. Les trompes d'angle sont de deux sortes, sphériques ou hémisphériques, mais leur origine doit être cherchée dans l'Orient. La première espèce prend naissance dans les régions septentrionales (Mésopotamie, Perse, Arménie, Géorgie), pénètre en Occident par Constantinople, atteint l'Italie, la France méridionale et jusqu'à la Rhénanie. Elle n'offre plus d'exemple à Constantinople, mais son emploi y est attesté par des textes. D'ailleurs, comme on la rencontre en Grèce, où la plupart des églises byzantines sont de fondation impériale, il y a tout lieu de croire que leurs architectes ont imité ce qui se faisait dans la capitale de l'empire. La deuxième forme de trompe est probablement originaire de Syrie. De là elle a gagné l'Égypte, l'Afrique du Nord, la Sicile et l'Espagne. En passant par les pays islamiques, elle a subi des transformations variées. Toutefois elle n'a pas franchi leurs frontières, sauf en de rares endroits comme Le Puy.

L'ouvrage est abondamment illustré, en sorte que l'on retrouve dans les plans et les photographies des monuments tous les éléments que l'auteur signale dans son étude. La documentation est ainsi complète. L'École Française d'Athènes, en ne se cantonnant pas dans l'antiquité classique et en accueillant les travaux des savants étrangers, montre par là même l'intérêt qu'elle porte aux manifestations plus récentes de l'art et étend par là même son influence.

R. JANIN.

RÔMAIOS (C. A.), 'Ο μακεδονικός τάφος της Βεργίνας, in-4°, 57 pages, 23 fig. dans le texte, 3 planches en couleurs hors texte (Société des Études Macédoniennes. Bibliothèque Macédonienne, n° 14), Athènes, 1951. Sans indication de prix.

Neuf tombeaux antiques en forme d'édifices ont été découverts jusqu'à présent en Macédoine, mais l'un d'eux a disparu pendant la période turque. Ce sont de vraies œuvres d'art d'un modèle particulier. Celui que décrit C. A. Rômaios a été trouvé à Bergina, à 17 kilomètres au sud de Verria et mis au jour par les soins de l'Université de Thessalonique en 1938. Il était complètement sous terre, comme si un cataclysme l'avait englouti. En réalité cette disposition avait été voulue par ses constructeurs. En effet les tombeaux de ce genre étaient inten-

tionnellement enfouis dans la terre comme pour dérober la dernière demeure des morts aux regards des vivants. Un paysan des environs avait pénétré dans l'édifice, il y a quelque quatre-vingts ans, et laissé des traces de son passage, mais il n'avait pas causé de graves dégâts.

C'est un monument remarquable dans sa simplicité, tant par son architecture que par sa décoration. Il se compose de deux pièces assez vastes, dont une antichambre de 4,56 m sur 2,50 et une chambre sépulcrale de 4,56 sur 4,56, meublée d'un trône et d'un lit funèbre. La construction est en calcaire jaune que l'on trouve dans les collines du voisinage et le marbre n'a été employé que pour les deux portes et le trône. La façade se compose de quatre colonnes encadrant la porte deux à deux et surmontées d'un fronton triangulaire décoré de dessins en couleurs. D'autres dessins également en couleurs ornent la première pièce. Sur un des murs apparaît une bande de 61 cm sur 15,50, représentant deux griffons qui attaquent un cerf blessé; les animaux sont peints en jaune sur fond rouge. Cette décoration à la fois sobre et élégante, jointe à la perfection de l'architecture, donne une plus grande valeur au monument qui fait honneur au goût des bâtisseurs. Divers détails permettent de penser qu'il remonte au milieu du III^e siècle avant J.-C. Malheureusement aucune inscription ne permet de dire pour qui il a été construit.

R. JANIN.

MILLET (G.), *Broderies religieuses de style byzantin* (avec la collaboration de M^{me} Hélène des Ylouses), Bibliothèque de l'École des Hautes Études, LV^e volume, 2 fasc. in-4^o, 1939, 1947, II-117 pages de texte, 216 planches en phototypie. Presses Universitaires de France.

Le monde savant a su apprécier les services éminents que le regretté G. Millet lui a rendus en lui faisant connaître l'architecture et la peinture de style byzantin, particulièrement en Serbie et au mont Athos. Il ne s'est pas contenté d'étudier cette double manifestation de l'art. Il s'est penché sur les ornementations si riches et si variées du costume liturgique que l'on rencontre encore en si grand nombre, non seulement au mont Athos, mais aussi en Russie, en Roumanie, en Serbie, en Grèce, à Venise et en divers musées de l'Occident. D'où la pensée de les faire connaître au moins du public cultivé en lui mettant sous les yeux les preuves multiples de leur richesse et leur variété.

Il était difficile de les grouper dans un ordre rigoureux, car ces broderies sont d'époques et de pays différents. Du moins on pouvait les faire entrer dans un certain cadre, et c'est pourquoi l'auteur a divisé l'ouvrage en deux livres : costume liturgique, voiles. Le premier comprend cinq chapitres : épitrachilia, médaillons; épitrachilia, arcades; épitrachilia, style de la croix gammée; épitrachilia et oraria, champ rectangulaire; costume liturgique, pièces diverses. Les épitrachilia (étoles) ont été particulièrement ornés comme étant la partie la plus apparente du costume liturgique et l'insigne de la dignité sacerdotale. Aussi les motifs représentés sont-ils très variés, non seulement pour les parties principales, mais encore pour les encadrements, d'où les subdivisions de l'auteur. Le second livre concerne les voiles : devants d'autel, aér, rideaux des portes royales, épitaphioi, etc. Là encore les artistes ont fait preuve d'imagination.

Les 216 planches, bien choisies, représentent une véritable exposition des broderies religieuses de style byzantin. Il faut regretter toutefois que la dureté des temps n'ait pas permis de mettre sous les yeux au moins un certain nombre de reproductions en couleurs qui auraient donné une idée plus exacte de la beauté des sujets traités. Du moins l'ouvrage a le grand mérite d'offrir une étude d'en-

semble sur une manifestation de l'art byzantin longtemps négligée et qui mérite cependant d'être étudiée avec intérêt.

R. JANIN.

DIMČE (Kočo) et MILIEKOVIK-PEPEK (Petar), *Manastir* (Faculté de philosophie de l'Université de Skopje; section historico-philologique, fasc. 8), in-4°, 128 pages, 116 illustrations; XLIII planches. Skopje, 1959.

Nous avons déjà eu l'occasion de louer l'activité des archéologues yougoslaves dans la découverte, l'étude et la restauration des monuments anciens de leur pays, spécialement ceux de style byzantin, qui sont plus nombreux qu'on ne le croit généralement. On en rencontre dans de simples villages, comme celui qui fait l'objet de cette étude. Manastir n'est qu'une humble localité, située à l'est de Bitolj (Monastir), sur la rive droite de la Cerna. Elle possède une église monastique à trois nefs, dédiée actuellement à la Sainte Vierge, mais dont le patron primitif fut saint Nicolas. Deux inscriptions grecques permettent d'en dater la construction et l'ornementation picturale. La première dit que le fondateur fut le protostrator Alexis, oncle d'Alexis I^{er} Comnène, en 1095; la seconde, que les peintures furent exécutées en 1271. Aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, des réparations ont été faites qui ont quelque peu modifié l'aspect du monument; certaines peintures, rafraîchissant les anciennes, ne sont que de 1848. Les deux auteurs qui se sont préoccupés d'étudier ce monument, inconnu du public avant eux, décrivent, l'un les détails d'architecture qui apparentent l'édifice à d'autres églises de Macédoine, l'autre, les peintures dont les sujets appartiennent au répertoire ordinaire; un certain nombre sont plus ou moins effacées et les inscriptions qui les accompagnent difficiles à lire. Notons que les saints représentés sont nombreux. Une question se pose naturellement au sujet de ces peintures. Si elles sont toutes de 1271, comment se fait-il qu'un certain nombre emploient le style en vogue au ^{xix}^e-^{xii}^e siècle? Il est probable que les deux écoles existaient parallèlement, l'ancienne ayant maintenu plus longtemps son influence dans cette région attardée de la Macédoine. En huit pages compactes le résumé français donne une connaissance largement suffisante de cet ouvrage qui enrichit l'histoire artistique de la Macédoine.

R. JANIN.

BERAUD VILLARS (Jean), *Les Normands en Méditerranée*, in-12, 358 pages, 16 planches, Paris, Albin Michel.

Les Normands, qui ont si profondément marqué l'histoire pendant plusieurs siècles, ont tout d'abord mené une vie d'aventures qui les a conduits dans les pays les plus divers, mais sans les y fixer. Ils étaient les derniers barbares à envahir l'Europe occidentale. Habitants de pays aux faibles ressources agricoles (Suède, Norvège), ils durent se tourner vers la mer pour assurer leur subsistance. Guerriers de race germanique endurcis par la rigueur du climat et les luttes qu'ils menaient les uns contre les autres, ils étaient aussi des marchands habiles. Si leur paganisme était cruel et leurs mœurs rudes, ils possédaient cependant une civilisation qui n'était guère différente de celle de la plupart des autres peuples du Moyen Âge. A partir de la fin du ^{viii}^e siècle, leurs expéditions épouvantèrent en les ravageant les populations côtières d'Angleterre, d'Allemagne, de France, d'Espagne et même d'Italie. Lorsque certains d'entre eux eurent fondé des colo-

nies stables sur le continent, d'autres allèrent chercher fortune ailleurs. C'est d'eux que s'occupe spécialement l'auteur en rappelant leur activité en Méditerranée. Ils y parvinrent d'abord au ix^e siècle en contournant l'Espagne. Là ils se heurtèrent aux musulmans d'Andalousie, à qui ils firent subir des pertes cruelles à deux reprises. Ils pillèrent ensuite le Midi de la France et remontèrent le Rhône jusqu'à Valence. Toutefois le climat les éprouva durement et la constitution d'une flotte andalouse pour leur donner la chasse les fit renoncer à ces expéditions trop excentriques.

Au début du x^e siècle, un certain nombre s'établirent en France et constituèrent le duché de Normandie. Cependant ils ne tardèrent pas à se mélanger à la population indigène dont ils prirent peu à peu la langue, les mœurs et la religion, au point de se considérer comme Français. Ce sont les guerriers de cette nouvelle génération qui vont pénétrer en Italie et de là exercer sur la Méditerranée cent-ale une hégémonie d'un siècle et demi. L'Italie était alors divisée en de multiples petits États, mais trois puissances y faisaient particulièrement sentir leur influence : l'empire d'Allemagne, l'empire byzantin et la Papauté. Tout le Sud de l'Italie cherchait à se débarrasser des Grecs. Leurs chefs entrèrent en relations avec des Normands de passage et les appelèrent à l'aide. La première intervention se termina par un désastre (1018), mais de nouveaux appels amenèrent d'autres contingents de guerriers qui se distinguèrent par leur bravoure et leur tactique et aussi par leurs pillages. Petit à petit ils établirent des principautés, battirent les Grecs et rançonnèrent la population. Ils eurent bientôt des chefs qui leur assurèrent une véritable domination, surtout Bras-de-Fer et Robert Guiscard. Leur lutte contre la Papauté dura une dizaine d'années et se termina par un accord qui leur reconnaissait la principauté de Capoue et le duché de Pouille.

De la Calabre, les Normands envahirent la Sicile, appelés du reste par un des chefs musulmans de l'île. L'opération commença en 1060 par de simples raids, mais la lutte continua jusqu'en 1072. Robert Guiscard, de la famille de Hauteville, devint le suzerain de toute l'île, laissant aux musulmans le droit de pratiquer leur religion et de conserver leurs usages. Cependant il entra en conflit avec le pape Grégoire VII, qui dut transiger et reconnaître les conquêtes des Normands (1080). Presque en même temps il déclarait la guerre à l'empire byzantin alors secoué par des révolutions. La lutte fut acharnée en Epire, mais les Normands durent se retirer. Bohémond, fils de Robert Guiscard, fit partie de la première croisade et se proclama prince d'Antioche. Les Turcs l'ayant fait prisonnier (1100), il revint en Occident après sa libération et organisa une véritable croisade contre les Byzantins; il tenta vainement de prendre Durazzo. Pendant ce temps, son cousin Tancrede et ses successeurs, presque tous Normands, gouvernaient la principauté d'Antioche qui ne prit fin qu'en 1268.

C'est cependant le royaume de Sicile qui fut la meilleure réussite des Normands. Le comte Roger de Hauteville, frère de Robert Guiscard, prit peu à peu possession de l'île en détruisant les petits États musulmans, mais il eut à lutter contre ses propres barons, toujours avides d'indépendance. Maître de la Sicile tout entière en 1091, il organisa sa conquête selon des vues dont le libéralisme étonne pour l'époque. Il sut se concilier les musulmans qu'il fit entrer dans son administration, dans son armée et dans sa flotte. D'autre part il restaura les sanctuaires chrétiens, divisa l'île en diocèses et y établit des évêques de rite romain; il finit par obtenir du Saint-Siège la haute main sur l'Église. Il mourut en 1101, souverain de la Calabre et de la Sicile. Il eut comme successeur son fils Roger II (1101-1154) qui assura à ses États une puissance considérable, surtout quand il eut recueilli l'héritage de Guillaume II, duc de Pouille (1127). Il réussit même à se faire donner le titre de roi par l'antipape Anaclet, mais il dut continuer la lutte pour maintenir son autorité sur le continent, se heurta à l'empire d'Allemagne et

attaqua l'empire byzantin. Il établit en Tripolitaine et en Tunisie de véritables présidios qui ne durèrent que vingt ans. Ses Assises devinrent la charte du royaume et lui assurèrent la paix entre les différentes races. La Sicile devint également un centre de culture où se combinèrent les apports de l'Orient et de l'Occident, amenant ainsi une compénétration des idées favorable à la civilisation.

Pendant, lorsqu'il mourut, son royaume était déjà bien menacé. Son fils Guillaume I^{er} (1154-1166) dut lutter contre les barons révoltés en Sicile et dans le Sud de l'Italie. Après lui, l'anarchie continua, vaincue en partie par Guillaume II le Bon (1166-1189). Tancrede (1189-1194) dut encore batailler ferme pour défendre ses possessions du continent contre l'empereur d'Allemagne, mais il mourut au bout de quatre ans de luttes, laissant le royaume à la merci des Allemands.

La domination des Normands en Sicile avait duré près d'un siècle et demi. Bien qu'elle se soit établie à une époque très agitée et qu'elle ait subi le contre-coup des événements, on peut dire que ce fut une réussite, car elle donna à l'île, aux mains des musulmans depuis deux siècles, une unité et une stabilité remarquables malgré la variété et l'opposition des races. Elle fut aussi une époque d'art et de civilisation, dont les monuments si originaux de Palerme, Monreale, etc., sont le vivant témoignage. Le royaume prit fin surtout parce que les descendants des aventuriers faméliques venus de la lointaine Normandie s'étaient amollis dans le luxe et le bien-être, adoptant en partie les mœurs musulmanes.

L'auteur n'a pas voulu faire le panégyrique des Normands, ce qui est d'ailleurs difficile. Il montre leurs défauts aussi bien que leurs qualités, fait ressortir au prix de quelles violences ils ont réussi à se créer une place au soleil. L'ouvrage condense en pages alertes ce que l'on sait de ces hardis guerriers venus du Nord. Sa lecture mettra au point bien des notions fausses ou confuses et fera mieux connaître certaines situations et certains faits que l'on arrivait difficilement à comprendre. Les planches documentaires sont des photos de monuments ou d'objets et de miniatures tirées du manuscrit illustré de Pierre d'Eboli (*Carmen de Rebus Siculis*).

R. JANIN.

Bedi Karthlisa (Le Destin de la Géorgie), Revue de Karthvélogie, anciennement Recueil historique, scientifique et littéraire géorgien, Directeur : K. Salia, 8, rue Berlioz, Paris (16^e).

La Géorgie, malheureusement trop peu connue en Occident, a joué dans l'histoire un rôle bien supérieur à celui auquel elle pouvait prétendre en raison de ses faibles dimensions et des puissants ennemis qui l'entouraient. Convertie au christianisme au début du iv^e siècle, elle fut pendant longtemps une barrière qui s'est opposée à la progression des musulmans, Arabes, Perses et Turcs. Elle fut aussi un des meilleurs alliés des Byzantins qui ne l'ont pas toujours payée de retour. Son activité a été étonnante en dehors de ses frontières, surtout à partir du x^e siècle. Ses moines ont émigré, principalement en Syrie, en Palestine et au mont Athos, où le monastère des Ibères conserve encore leur nom. Ces moines ont été d'infatigables travailleurs qui nous ont conservé même des ouvrages perdus dans leur langue primitive. Leurs traductions de textes, principalement grecs, ont été très nombreuses.

Leur asservissement à la Russie en 1801 avait complètement séparé les Géorgiens de l'Occident jusqu'à la Révolution de 1917 qui leur a permis de recouvrer leur indépendance bientôt canalisée par les Soviets. Un certain nombre d'intellectuels ont pu gagner l'étranger et se sont donné pour tâche de faire connaître

leur pays avec ses richesses littéraires et artistiques. Tel est le but de *Bedi Karthlisa* qui a terminé sa 10^e année en 1958. Elle paraît tour à tour en géorgien et en langues étrangères, principalement en français. Elle a trouvé d'éminents collaborateurs, comme M. R. Lafon, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, dont le domaine est la linguistique; M. G. Garitte, professeur à l'Université de Louvain, connu par son catalogue des manuscrits géorgiens du mont Sinaï; M. le professeur Bleichsteiner, linguiste distingué; M. D. M. Lang, professeur à l'Université de Londres; M. L. Mouskhely, professeur de Droit international à l'Université de Strasbourg; M. le professeur Tseretheli, que son grand âge ne peut condamner à l'inactivité, etc. Le 15 octobre 1958, la revue a perdu un excellent collaborateur dans la personne du Père M. Tarchnichvili, prêtre catholique, enlevé prématurément, et à qui ses amis n'ont pas dédié moins de quatre notices émues. Ses travaux sur l'histoire de la littérature ecclésiastique géorgienne et sa vaste érudition étaient universellement appréciés.

Cette revue publie des études concernant la langue, la littérature, l'art et l'histoire de la Géorgie. Dans ce dernier domaine les textes géorgiens de l'époque byzantine apportent parfois d'utiles précisions et des détails importants que les chroniqueurs grecs ont volontairement passés sous silence. Les lecteurs familiarisés avec les questions byzantines ont donc tout intérêt à profiter de cette revue qui étendra leurs connaissances jusqu'au pied du Caucase et leur fera mieux apprécier un peuple fier qui ne veut pas renoncer à ses nobles traditions.

R. J.

MELONI (Piero), *L'amministrazione della Sardegna da Augusto all'invasione Vandolica*, in-8°, 314 pages, « L'Erma », Rome, 1958.

Les chercheurs savent par expérience quelles difficultés ils ont à vaincre pour connaître l'histoire et la physionomie de certaines régions pour l'étude desquelles ils disposent de matériaux relativement peu nombreux. La Sardaigne rentre dans cette catégorie. Tandis que l'on est assez bien renseigné sur certaines provinces romaines du continent européen, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, la Sardaigne et sa sœur la Corse ont joué dans l'histoire un rôle si effacé que les érudits se sont désintéressés d'elles. Quelques études ont bien été entreprises en diverses revues et ont même suscité un ouvrage, la *Storia della Sardegna et della Corsica durante il dominio romano* d'E. Pais, 2 vol., Rome, 1923, mais ces travaux devaient se contenter de vues d'intérêt général. Depuis lors les recherches ont procuré de nouveaux matériaux qui sont venus enrichir le domaine des connaissances et ont apporté des précisions sur bien des points restés obscurs. En 1953, M. Piero Meloni a publié deux articles sur l'administration de la province au I^{er}, puis au II^e et III^e siècle. Ces études ont naturellement suscité des mises au point qui lui ont permis de se faire une idée plus exacte de son sujet. C'est pourquoi il a tenu à présenter un ensemble plus parfait, qui peut être considéré comme provisoirement bien établi, sur l'administration de la Sardaigne depuis Auguste jusqu'à l'invasion vandale qui s'est produite entre 456 et 466.

L'ouvrage comprend deux parties. La première (pp. 12-179) concerne l'administration politique, d'abord d'Auguste à Dioclétien, ensuite avec la nouvelle distribution des provinces et l'organisation militaire, puis l'organisation financière; un appendice est consacré à la Sardaigne dans l'histoire du Bas-Empire. La deuxième partie (pp. 183-311) est constituée principalement par le répertoire prosopographique des gouverneurs, des fonctionnaires inférieurs, des militaires, ainsi que des fonctionnaires de l'organisation financière. Suivent la série chronologique des gouverneurs connus pendant la période impériale, un index des

sources, un autre des noms de personnes et une bibliographie. Les sources sont naturellement les documents officiels concernant l'empire en général et la Sardaigne en particulier, les textes des auteurs, historiens ou autres, qui ont parlé de cette province, les inscriptions, surtout celles des milliaires, les diplômes, etc. C'est donc un travail de marqueterie auquel s'est livré l'auteur pour utiliser au mieux les éléments disparates de son information, ce qui lui a demandé beaucoup de temps et de patientes recherches. Du moins il semble qu'il l'a mené à bien en attendant que de nouvelles découvertes lui permettent de parfaire son ouvrage.

R. JANIN.

ZORAS (Georges Th.), 'Επτανησιακά μελετήματα Β'. in-8°, η'-404 pages, Athènes, 1959.

— 'Ο Πωρικολόγος κατὰ ἀγνώστους παραλλαγάς, in-8°, 30 pages, Athènes, 1958.

Ces deux volumes sont édités par le Séminaire de philologie classique et médiévale de l'Université d'Athènes. Le premier continue les études de G. Zoras sur les Iles Ioniennes. Celles-ci avaient paru en diverses revues littéraires. La moitié de l'ouvrage est consacré au poète Denis Solomos. Ce sont surtout des appréciations sur son œuvre, soit par G. Zoras lui-même, soit par d'autres auteurs, ainsi que le rappel de certaines de ses relations. A la suite viennent des articles consacrés à Georges Tertsétès, Jules Typaldos, Aristote Valaoritis et Niccolò Tommaseo. Enfin six notes sur des sujets divers constituent des mélanges.

Le *Poricologos* est un ouvrage satirique des derniers temps de l'empire byzantin, dans lequel fruits et légumes réunis en tribunal jugent les travers de la société. G. Zoras étudie des variantes inconnues du texte et leur valeur.

R. J.

ROMANELLI (Pietro), *Storia delle Provincie Romane dell'Africa* (Studi pubblicati dell'Istituto Italiano per la Storia antica, t. XXXX), grand in-8°, x-720 pages, 1 carte. « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1959. Prix : 9 000 lires.

Voici une étude massive des provinces romaines de l'Afrique du Nord, y compris la Tripolitaine, telles que nous pouvons les connaître par les textes écrits, les fouilles, l'épigraphie, les monnaies, etc. Elle comprend trois parties : l'ère républicaine (9 chapitres, p. 1-150), d'Auguste à Dioclétien (11 chapitres, p. 153-494), de Dioclétien à l'invasion vandale (5 chapitres, p. 497-662). L'auteur a préféré résumer la première, estimant à juste titre qu'elle a été supérieurement étudiée par Stéphane Gsell dans son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* et qu'il est inutile de la refaire en détail (premiers rapports de l'Italie avec Carthage et les rois indigènes, guerres puniques, guerres contre Jugurtha, campagnes de César). Il s'est donc attaché spécialement à retracer l'action de Rome à l'époque impériale depuis Auguste jusqu'à la prise de Carthage par les Vandales (439). Cette longue période de plus de quatre siècles et demi a fortement marqué l'empreinte de Rome, mais elle comporte bien des changements imposés par les événements et surtout par l'évolution des méthodes de l'empire dans le gouvernement des différentes provinces. C'est l'histoire que l'on peut appeler extérieure, car l'auteur a délibérément renoncé à traiter les questions concernant l'administration civile et militaire et l'état d'esprit des populations, et donc ses manifes-

tations littéraires et artistiques. Cela demanderait un second volume qu'il n'espère pas pouvoir écrire. Du reste, ses recherches et la mise en œuvre de leurs résultats lui ont demandé de nombreuses années en raison de l'abondance des renseignements et de leur dispersion à travers de multiples revues et publications particulières. De nouvelles découvertes enrichissent d'ailleurs continuellement nos connaissances et parfois en des points importants. C'est pourquoi M. Romanelli a dû ajouter 20 pages d'additions et de corrections imposées par des études parues depuis la composition de son livre. L'Index des noms et des choses plus importantes comprend 28 pages. Enfin une carte très claire indique les provinces et leurs limites, les localités principales et les voies romaines qui les unissaient.

Il est impossible de résumer un pareil ouvrage, qui est le récit de faits survenus pendant plus de six siècles. Il faut louer l'auteur du long travail qu'il s'est imposé pour réaliser cette vaste synthèse en s'appuyant sur une documentation abondante et sûre, comme aussi de la liberté de sa critique à l'égard de certaines appréciations d'archéologues anciens ou modernes. Toutefois cette masse de renseignements réunis grâce à une longue patience pouvait difficilement éviter un grave défaut, en raison même de leur abondance et de leur richesse. Elle donne un peu l'impression de se présenter comme une forêt dense et difficile à pénétrer. On désirerait qu'elle fût davantage aérée, ne fût-ce que par des sous-titres et des dates plus nombreuses, ce qui aurait diminué la lourdeur de l'ensemble et donné plus d'attrait au texte lui-même. Il n'en reste pas moins que l'on aura toujours profit à recourir à l'ouvrage de P. Romanelli pour se renseigner sur les provinces romaines de l'Afrique du Nord.

R. JANIN.

MAREC (Edwan). *Monuments chrétiens d'Hippone, ville épiscopale de saint Augustin*, in-4°, 260 pages, 185 illustrations, Paris, 1958.

Hippone a été la capitale de deux rois numides, Syphax et Massinissa, et la seconde ville de l'Afrique romaine. Cependant son prestige lui vient du personnage qui a vécu les dernières années de sa splendeur, saint Augustin, qui fut son évêque et qui mourut au moment où les Vandales l'assiégeaient. Rien ne semblait plus rester d'Hippone, il y a un siècle, malgré quelques recherches faites un peu au hasard sur le territoire de Bône. C'est que le glissement des terres avait complètement recouvert les ruines. Il était réservé à M. Marec, ancien officier de Marine, l'honneur de découvrir, en dehors du forum, du théâtre et de deux thermes, le quartier chrétien avec ses sanctuaires et ses dépendances, c'est-à-dire le théâtre de l'activité journalière du grand évêque. La tâche se révélait cependant particulièrement difficile, car de nombreuses modifications se sont produites au cours des siècles parmi les monuments qui existaient au début du ^{ve}; des constructions nouvelles ont empiété sur les anciennes et en ont souvent utilisé les matériaux, des tombeaux ont été introduits dans les sanctuaires et les ont défigurés, etc. C'est donc uniquement par un travail de patience que l'on pouvait retrouver la forme des édifices au temps de saint Augustin. Cela n'allait d'ailleurs pas sans faire naître des doutes sur la valeur des déductions que l'on pouvait tirer de l'état présent. Il y a en effet une part d'imagination qui s'impose en quelque sorte dans les restitutions du passé. C'est ce que M. J. Lassus fait justement remarquer à l'auteur dans la préface élogieuse qu'il a écrite pour présenter l'ouvrage.

Celui-ci comprend quatre parties. I. La grande basilique. II. Les annexes de la grande basilique. III. L'église à cinq nefs. IV. Examen des textes relatifs aux monuments chrétiens d'Hippone susceptibles d'être confrontés avec les ruines. Chacun des édifices a été étudié avec une patiente minutie. C'est ainsi que l'auteur

peut présenter un tableau complet du quartier chrétien d'Hippone, dont le centre était naturellement la basilique où officiait et prêchait saint Augustin. Près de là se trouvaient le baptistère, la maison épiscopale, les deux monastères de religieux et de laïques, les salles de réception, etc., toutes choses connues par les textes. Ce qui intéresse surtout, c'est l'étude proprement dite des monuments. Si l'architecture se révèle assez médiocre, par contre l'ornementation est remarquable, surtout les mosaïques. Celles de l'Afrique du Nord sont justement renommées, toutefois celles d'Hippone méritent peut-être d'occuper la première place par la variété des motifs et des couleurs. Les tombes découvertes dans les constructions anciennes ont donné quelques résultats intéressants, mais on ne saurait trop regretter qu'elles aient détruit en partie les pavements mosaïqués. L'église à cinq nefs offre plus de motifs de discussion que la grande basilique, car les preuves apportées par l'auteur pour justifier son interprétation ne semblent pas toujours pertinentes et c'est sur ce point particulier que portent les remarques de M. Lassus. Celui-ci se refuse en effet à voir une basilique à cinq nefs dans l'édifice envisagé. Quoi qu'il en soit, M. Marec n'a rien négligé pour tirer parti des divers éléments que lui ont fournis les fouilles. S'il reste des points douteux dans ses conclusions, c'est là un fait assez commun dans les travaux de ce genre et qui ne saurait étonner. L'ouvrage est illustré de façon remarquable : photos, dessins, reproductions en couleurs, plans, etc., lui donnent toute sa valeur. Il faut donc remercier l'auteur et ses collaborateurs de nous fournir un ensemble aussi instructif.

R. JANIN.

MARÇAIS (Georges), *L'Architecture musulmane d'Occident* (Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile), in-4^o, xii-541 pages, 286 figures, 108 planches, Paris, 1954.

L'an dernier, nous avons signalé dans la Revue (p. 290) que M. G. Marçais avait repris la composition de son important ouvrage, *Manuel d'archéologie musulmane* (2 vol., 1926-1927), sous une forme nouvelle et avec un titre nouveau. C'est l'imposant volume dont nous parlons ici. Les grandes divisions géographiques et chronologiques sont restées identiques, parce qu'elles s'imposaient d'elles-mêmes, mais bien des modifications et des additions ont profité des études et des fouilles qui se sont multipliées depuis une trentaine d'années; elles enrichissent le texte déjà si copieux précédemment publié. L'Afrique du Nord ne forme pas un tout uniforme au point de vue de l'architecture musulmane, pas plus du reste qu'au point de vue des races qui la peuplent. A l'Est, la Tunisie (l'Ifrîqia des auteurs arabes), tout en conservant la tradition antique, accueille les formes nouvelles qui lui viennent de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte. A l'Ouest, le Maroc subit nettement l'influence de l'Andalousie. Entre deux, l'Algérie, plus divisée au point de vue politique, reste assez fruste pendant plusieurs siècles et ne profite que lentement des exemples donnés par les pays voisins.

L'ouvrage est divisé en neuf chapitres : 1) Les royaumes musulmans du ix^e siècle; 2) Le domaine des Fatimides. La Sicile musulmane et Normande; 3) L'Espagne des Omeiyades; 4) Les royaumes espagnols et les empires hispano-berbères du xi^e au xiii^e siècle; 5) Les dynasties des Almohades aux xiii^e et xiv^e siècles; 6) L'art mudejar; 7) Le Maroc sous les dynasties chérifiennes; 8) L'Algérie turque; 9) La Tunisie des derniers Hafcides et des Tures. C'est donc une vaste enquête sur les manifestations variées de l'architecture musulmane (religieuse, civile, militaire, travaux d'utilité publique) qui sont étudiées en ces divers pays depuis le ix^e siècle jusqu'à nos jours. Naturellement les influences réagissent les unes sur les autres et finissent par établir une certaine uniformité. Il n'en reste pas

moins que la variété persiste entre les régions. Pendant la dizaine de siècles étudiés par l'auteur, on assiste aux transformations de la technique dans l'architecture proprement dite et dans l'ornementation. Celle-ci, proscrivant au nom du Coran toute représentation d'êtres vivants, les artistes ont multiplié les inventions de fleurs, de plantes et de dessins géométriques.

Nous ne pouvons naturellement résumer un pareil ouvrage qui condense tous les résultats obtenus par une vie entière de recherche et de patiente documentation. L'abondante illustration et la bibliographie (17 pages) permettront au lecteur de mieux comprendre le vaste développement qu'a pris depuis une trentaine d'années l'étude de l'art musulman d'Occident qui n'avait pas jusqu'alors réussi à éveiller l'intérêt des bénéficiaires eux-mêmes. L'ouvrage de G. Marçais est désormais classique.

R. JANIN.

CIRAC ESTOPAÑAN (Sebastian), *Manual de gramatica historica griega*. Vol. I : *Lecciones de fonetica*, Barcelone, 1955, in-8°, XIX+395 pages. Vol. IV : *Lecciones de sintaxis del verbo y de las oraciones*, ibid., 1957, in-8°, LII+582 pages. Libreria Herder-Balmès, 26, Barcelone. Prix : vol. I : 200 pesetas; vol. IV : 350 pesetas.

Ce manuel est destiné aux étudiants d'Université, spécialement à ceux d'Espagne et des pays hispaniques. Il doit les mettre à même d'assimiler les résultats des travaux philologiques antérieurs et de procéder eux-mêmes à des recherches personnelles. Le progrès actuel des études classiques en Espagne rendait nécessaire cet instrument d'étude et de formation. Nul n'était mieux qualifié pour le mener à bien que le Dr. don Cirac Estopañan, titulaire de la chaire de philologie grecque à l'Université de Barcelone et Directeur de la section de Philologie Grecque et Byzantine au *Consejo Superior de Investigaciones Cientificas*. Sa connaissance de la langue grecque va des origines jusqu'à la langue moderne qu'il parle couramment, en passant par la byzantine, dont il a publié des textes inédits. La présente publication met à la disposition d'un plus grand public sa particulière compétence.

Le « manuel » doit comprendre quatre volumes, dont deux ont paru. Le premier, après des Prolégomènes généraux concernant la grammaire historique grecque (définition, sources, histoire, grammaire comparative), est consacré à la phonétique grecque (prolégomènes, consonantisme, vocalisme grec, la phonétique du mot, la phonétique syntaxique, l'accentuation). Cette partie, par son corps de doctrine, ses détails, son approfondissement, est pour le moins aussi complète que les ouvrages parus à l'étranger. Elle l'est davantage en ce qui concerne les particularités dialectales et la théorie de l'accentuation. Elle présente en outre un mérite spécial pour l'ordre suivi qui est plus didactique, pour la clarté et l'aération de l'exposé, pour la facilité de la consultation grâce à sa division en courts paragraphes numérotés, auxquels renvoient des *registros* très détaillés (une soixantaine de pages en trois colonnes : *registro* général et espagnol, *registro* de mots appartenant à plus de trente langues et de mots grecs (pour ceux-ci plus de trente pages); pas de mot amené comme exemple, même une seule fois, qui ne figure au *registro*. Ajoutons à cela des tableaux synoptiques et sept cartes linguistiques en couleurs.

Le vol. IV concerne la syntaxe du verbe et des propositions. Le traité du verbe comprend quatre parties : les accidents et la concordance, les thèmes temporels, les modes, les formes infinies. Le traité des propositions a trois parties : propo-

sitions simples, propositions composées subordonnées et propositions complexes. Un sommaire très détaillé indique le contenu des chapitres, articles et paragraphes. Chaque thème théorique est illustré par des exemples pris dans les éditions critiques modernes des textes originaux et disposés chronologiquement.

Ce traité de syntaxe sera particulièrement utile pour l'intelligence des textes grecs des diverses époques, non seulement aux étudiants, mais aussi aux spécialistes, tout au moins à titre de consultation, d'aide-mémoire, de vérification, en raison spécialement des *registros*, dont il est pourvu comme le vol. I^{er}. Outre le *registro* général (7 pages) et le *registro* des mots grecs abondamment pourvu (76 pages), il y a le *registro* des textes grecs cités (25 pages) de plus de soixante auteurs. Les écrivains byzantins toutefois n'ont pas été exploités, même des classiques, comme saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze. L'auteur marque ainsi les limites historiques de son manuel : c'est un *manuel de grammaire historique grecque*, mais dont la ligne d'arrêt semble être l'empire chrétien. Le titre de l'ouvrage est ainsi démenti par son exécution, qui devrait, pour le justifier, poursuivre son objet aussi longtemps que la langue conserve les mêmes formes casuelles et syntaxiques, même si le sémantisme vient à varier. Mais peut-être l'auteur nous donnera-t-il, sinon un cinquième volume, du moins un supplément qui comblerait cette lacune. Rien n'est plus souhaitable, vu la compétence de l'auteur et la qualité des volumes parus.

V. GRUMEL.

RICHARD (Marcel). *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, Paris, C. N. R. S., 1958, in-8°, xix+278 pages (Centre National de la Recherche Scientifique. Publications de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, I).

La deuxième édition de ce répertoire parue dix ans après la première témoigne de la faveur qui a accueilli cet ouvrage et du souci qu'a pris l'auteur pour le tenir à jour. D'un volume pratiquement doublé, le répertoire s'est enrichi de notices nouvelles et il a complété ou corrigé les anciennes; un effort particulier a été fait pour déceler et fixer le contenu des bibliothèques mineures peu accessibles ou difficiles à repérer. Il faut donc savoir gré à M. l'abbé Richard du travail que représente cette mise au point, travail de recherche, de classification, de rédaction et d'édition. Tous ceux qui, un jour ou l'autre, ont eu besoin de vérifier une citation, une cote, ou de trouver rapidement une indication bibliographique peuvent témoigner de l'utilité et de la commodité du répertoire. Puisse l'auteur mener à terme une autre entreprise en cours et dont le présent ouvrage fait apparaître plus urgente la nécessité : celle du catalogue des bibliothèques mineures qui réunirait en un seul ouvrage les notices dispersées ou non encore publiées des bibliothèques contenant peu de manuscrits.

Je ne chercherai pas à combler les lacunes qui peuvent exister dans cette nouvelle édition et que d'autres comptes rendus ont déjà signalées, car j'ai communiqué à l'auteur toutes les remarques que j'avais recueillies à propos de la première édition et toutes les nouveautés que j'avais pu découvrir concernant surtout des bibliothèques de monastères grecs. Je pense que le répertoire peut être le point de départ et l'occasion de nombreuses monographies et articles consacrés à rechercher les états d'anciennes bibliothèques ou à déterminer la provenance des manuscrits dans les bibliothèques constituées à l'heure actuelle. A Athènes, par exemple, il n'est pas difficile de connaître, d'après les documents d'achat, de donation, ou de notes, l'origine des manuscrits; on pourrait publier sans peine nombre de

listes indiquant la provenance des manuscrits, qu'ils viennent du Dousicon, des Météores, de Malessina, de Thessalonique et de tous les monastères supprimés après la réforme ecclésiastique de 1833. Mais la Bibliothèque Nationale de Grèce n'a pas les moyens de publier quoi que ce soit, semble-t-il, alors que les compétences ne manquent pas au pays de l'hellénisme. Nombre de Grecs partent en mission et jusqu'en Amérique, et on ne leur donne pas la possibilité d'exploiter leurs propres richesses si grandes et si peu mises en valeur. Ainsi un professeur de Thessalonique vient à Paris faire une description des manuscrits liturgiques (qui tient en 6 pages, d'ailleurs peu instructives), alors que des centaines de manuscrits de même genre attendent à Athènes, à l'Athos et ailleurs, un travail de classification. Donc le *Répertoire* des bibliothèques de manuscrits grecs fait apparaître la nécessité et l'urgence de la publication des catalogues eux-mêmes, surtout de catalogues spécialisés, dans le genre des catalogues hagiographiques. Or, il faut bien le dire, pour la théologie, la liturgie, la patristique, nous sommes fort en retard. C'est l'impression que laisse la lecture et la consultation du manuel de l'abbé Richard et de la liste des catalogues spécialisés.

Pour l'utilité des lecteurs, je signale ici des compléments, sans craindre de répéter ceux qu'ont déjà publiés M. Astruc (*Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, mars 1959) et M. Manoussacas (Δελτίον de la Société historique et ethnologique de Grèce, 13, 1959), car il s'agit de publications nouvelles. Tout d'abord je citerai un collectionneur, Théodore Avramiotis, mentionné par E. Legrand; il aurait possédé une collection importante dont on ne connaît pas encore le sort. Qu'est-elle devenue? Legrand édita d'après un de ses manuscrits, découvert dans une boutique à Raguse, les lettres de Manuel Paléologue, *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*, fasc. I, Paris, 1893, p. viii-x. L'éditeur a consulté le manuscrit à Paris, où semble avoir résidé le possesseur.

Athos. L'article de M. MANOUSSACAS : Χειρόγραφα καὶ ἔγγραφα τοῦ 'Αγίου Ὄρους dans la *Grande Encyclopédie Grecque* (Supplément), t. I, 1958, p. 262-263, est bon à consulter. L'auteur prépare une réédition.

Kalavryta. La suite du catalogue de Bées a commencé à paraître dans *Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου*, t. VII, 1957, p. 3-33; codd. 173-235.

Munich. Wolfgang HÖRMANN, *Das Supplement der griechischen Handschriften der Bayerischen Staatsbibliothek dans Χάλικες*, Festgabe für die Teilnehmer am XI Internationalen Byzantinisten-Kongress, München 1958, p. 39-65.

Paris. Dem. N. MORAITES, Οἱ ἐν τῇ ἐθνικῇ βιβλιοθήκῃ τῶν Παρισίων ἑλληνικοὶ λειτουργικοὶ κώδικες dans *Θεολογία*, t. XXIV, 1953, p. 536-542. Inventaire très sommaire et très incomplet, sans utilité pratique.

Patras. Monastère d'Omplos. Linos POLITÈS, Ἡ μονὴ τοῦ Ὁμπλοῦ κοντὰ στὴν Πάτρα, dans *Πελοποννησιακά*, t. I, 1956, p. 238-252 : description des sept manuscrits du monastère.

Vatican. Valentinus CAPOCCI, *Codices Barberini graeci*, t. I, codices 1-163, Bybliotheca Vaticana, 1958.

Venise. Elpidio MIONI, *I manoscritti greci di S. Michele di Murano*, dans *Italia Medioevale et Umanistica*, t. I, 1958, p. 317-343. Du même auteur, *Aristotelis codices qui in bibliothecis Venetis adservantur*, Patavii, 1958.

J. DARROUZÈS.

Codices Barberini graeci. Tomus I : codices 1-163. Recensuit Valentinus CAPOCCI, Bybliothecae Vaticane scriptor. Bybliotheca Vaticana, 1958, xxxix + 329 pages.

Il n'y a plus à faire l'éloge des Catalogues du Vatican dont la méthode affirmée par la publication des volumes dus à des maîtres comme Mercati, Devreesse,

Giannelli et, en d'autres domaines, Tisserant, Van Landschoot, s'avère constante et productive. La minutie des descriptions techniques du volume et de sa matière, les indications d'origine, la précision de l'analyse du contenu, la richesse des index sont des qualités communes à tous ces catalogues qui sont d'inappréciables instruments de travail.

Le fonds *Barberini*, si peu connu puisqu'il n'était accessible que par la description sommaire de Seymour de Ricci, est cependant un peu décevant, car c'est surtout une bibliothèque de la Renaissance, avec relativement peu de manuscrits antérieurs au xve siècle et son contenu, au moins pour cette première partie publiée, intéresse surtout la littérature classique. Ce qui frappe au premier abord dans la composition de ce volume, c'est le nombre élevé d'*Addenda et Corrigenda*. Le fait s'explique par la circonstance déplorable de la maladie du rédacteur dont l'œuvre était déjà imprimée en 1947, et dont la publication fut de ce fait interrompue. Néanmoins je remarque que dans d'autres catalogues du Vatican la masse des *addenda* est assez importante et ne semble pas suffisamment justifiée. Si l'on peut ajouter des renseignements concernant les éditions parues depuis la mise à l'impression, il semble que les autres auraient pu et auraient dû entrer dans le texte. Il est impossible qu'un rédacteur de catalogue ait actuellement l'érudition aussi étendue que l'exige la matière variée d'un fonds de manuscrits grecs. C'est donc avant l'impression que devrait être faite une révision d'un catalogue : ce ne serait ni plus pénible ni plus coûteux et la nature du sujet l'exige.

Pour ma part, je n'ai que deux remarques à ajouter pour la description des nos 81 et 158. Ce sont des manuscrits qui sont originaires de Chypre ou qui ont passé dans l'île. On peut dire sans aucune hésitation que le monastère des Manganes est celui de Chypre, étant donné que dans la même note est cité un prosomonarios de Pallouriotissa, monastère voisin de Leucosie et, dans une autre de 1563, l'Hodighitria (église de Leucosie). Quant au cod. 158, je crois pouvoir poser en principe que les notes qui utilisent la chronologie de même genre qu'au f. 161^v ne viennent que de Chypre. Il faut lire en effet *τις ἐξοντίας τμζ'*, c'est-à-dire de l'année (1)347; le reste de la note confirme cette lecture, car le 29 décembre 1347 était bien un samedi. Ce manuscrit de saint Maxime vient du couvent dominicain de Saint-Marc à Florence, ce qui indique une voie de pénétration possible des manuscrits chypriotes, étant donné que les dominicains avaient de fréquentes relations avec l'Orient. Il ne paraît pas cependant que beaucoup de manuscrits de Chypre soient venus en Occident par cette voie. Les autres *Barberini* qui, à ma connaissance, viennent du même endroit sont les nos 390, 588, 537; il est très possible qu'il y en ait d'autres.

J. DARROUZÈS.

IRIGOIN (Jean), *Les Scholies métriques de Pindare* (Bibliothèque des Hautes Études, fasc. 310), Paris, Champion, 153 pages.

L'étude des scholies métriques est un complément indispensable à l'histoire du texte de Pindare déjà publié par M. Irigoin; elle nous montre en effet comment, au cours des âges, ont évolué les théories rythmiques et métriques créées et appliquées par les commentateurs du grand lyrique.

Les recherches de l'auteur apportent des précisions intéressantes pour l'histoire de la philologie. Tout d'abord apparaît le rôle primordial de la colométrie alexandrine pour la conservation et la transmission du texte; répondant à un but pratique d'éditeur, la disposition en *côla* a servi de point de départ à l'analyse métrique dont les scholies composées par un grammairien du II^e siècle après J.-C. sont le résultat. Ce travail constitue le fondement de tous les travaux byzantins

sur la métrique de Pindare. Le Traité d'Isaac Tzetzès sur les mètres de Pindare, composé vers 1135, est le plus important en raison de son influence, mais non le meilleur, car Démétrius Triclinius, plus hardi et plus savant, pousse plus loin la révision des scholies antiques et aborde les *Pythiques* pour en donner une analyse métrique inédite.

Grâce à l'édition princeps, ce sont les travaux byzantins qui ont fourni la vulgate du texte des scholies et servi par conséquent à décrire le vers lyrique. Mais la découverte du vers lyrique et du rôle de la colométrie ramène les scholies antiques à un rôle secondaire et purement historique. M. Irigoin se meut avec aisance dans ce domaine technique et décrit l'évolution des conceptions philologiques depuis les Alexandrins jusqu'aux Byzantins avec une grande maîtrise. Sa parfaite connaissance du texte de Pindare lui permet de renouveler l'édition du texte des scholies antiques, auxquelles viennent s'ajouter celles de Démétrius Triclinius. Ce qui frappe surtout dans cet exposé, c'est que les Byzantins ne manquaient ni de science ni de méthode, mais seule, l'érudition moderne pouvait aboutir à un résultat valable grâce à la comparaison de nombreux manuscrits. Ce que Démétrius Triclinius avait modestement entrepris suivant la bonne méthode n'était réalisable que par des moyens techniques inconnus aux ^{xii}^e et ^{xiv}^e siècles.

J. DARROUZÈS.

DELATTE (Armand), *Les Portulans grecs. II. Compléments*. (Académie Royale de Belgique. Classe des Lettres... Mémoires. Collection in-8°, t. III, fasc. 1), Bruxelles, 1958, 83 pages.

Depuis la parution des *Portulans grecs*, l'auteur a pris contact avec deux nouveaux manuscrits, dont l'un est le *Leidensis Vossianus* O. 12, l'autre le *Zagorensis* 46. De là ces compléments à l'édition de 1947 publiés après une minutieuse et méritoire collation du texte. Le manuscrit de Leyde surtout s'est révélé intéressant en ce qu'il complète le portulan I et achève le périple de la Méditerranée de Candelor à Rhodes; puis il offre un document nouveau, le périple de la mer Noire, qui décrit toutes les étapes de la navigation cotière. en partant à droite vers Trébizonde et la Crimée et revenant par la Roumanie et la Bulgarie. Le *Zagorensis* n'a guère de nouveau qu'une note assez longue sur la Pouille. L'auteur a soigneusement collationné aussi ce témoin, relevant les variantes qui intéressent les manœuvres nautiques, les distances, les lieux, de sorte que ce mémoire est un complément nécessaire de l'édition.

J. DARROUZÈS.

LEFHERZ (Friedhelm), *Studien zu Gregor von Nazianz, Mythologie, Überlieferung, Scholiasten*. Inaugural Dissertation. Rheinischen Friedrich Wilhelms Universität, Bonn, 1958, in-8°, 311 pages. En vente chez l'auteur (Düsseldorf-Wersten, Richrather Str. 9). Prix : 4,50 DM.

Cette thèse constitue une bonne introduction à l'étude de saint Grégoire de Nazianze, et plus précisément à l'étude de son texte et à l'histoire de sa transmission jusqu'à nous. La première partie qui est consacrée à quelques thèmes mythologiques utilisés par Grégoire n'a pas en effet un lien bien net avec le reste de la thèse qui étudie l'œuvre générale, les scholiastes, les poésies. La deuxième partie examine les éditions générales et particulières et fait le point des recherches concer-

nant la tradition manuscrite des trois grandes séries, les discours, les lettres, les poésies; puis l'auteur passe de même en revue les scholiastes et commentateurs, les biographes, les imitateurs, les florilèges et lexiques grégoriens. L'enquête est méthodique et, semble-t-il, exhaustive pour tout ce qui concerne les éditions et les recherches sur la tradition manuscrite de Grégoire. Tout au plus ai-je remarqué que l'auteur s'en tient volontiers à l'opinion ou aux citations des devanciers, Sajdak, Gallay, etc.; pour les œuvres mineures, en particulier les *Pseudo-Gregoriana*, il semble qu'il aurait pu être plus précis. Par exemple, pour le dialogue entre Basile et Grégoire ou Athanase, (p. 79), il renvoie simplement à Sinko, qui lui-même renvoie à l'étude importante de Heinrici; et je ne sais si Heinrici a lui-même recouru à une édition antérieure de Krasnocelsev, dans *Zapiski* de l'Université impériale de Novorossijsk (t. LV, 1911). De même, les *Questions sur la liturgie* (p. 81) sont en rapport avec l'opuscule attribué tantôt à Germain, tantôt à Maxime.

Toutefois ces détails ne nuisent pas à la solidité de l'édifice modeste, mais bien charpenté. La troisième partie examine dans l'ordre chronologique les scholiastes des discours et des lettres, tandis que la quatrième aborde les auteurs d'explications des poésies. Le caractère pratique de ces recherches est confirmé par les tableaux qui résument des points précis de l'enquête : table comparative des éditions et des appareils qui apportent du nouveau à l'édition de Migne, table des éditions des Scholies aux discours et aux lettres, table des éditions des textes explicatifs des poésies. On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir réalisé un instrument de travail si utile et si commode. Je pense qu'il aurait pu économiser la peine de citer dans sa bibliographie les catalogues de manuscrits, étant donné qu'il cite le répertoire de l'abbé M. Richard. C'est un cas, me semble-t-il, où les sigles peuvent être employés, soit que l'on cite seulement le manuscrit, soit que l'on se contente de nommer l'auteur du catalogue. Il suffit d'avertir le lecteur que la connaissance du manuscrit n'est pas directe, mais s'appuie sur la description du catalogue courant et connu des spécialistes à qui s'adresse le travail.

J. DARROUZÈS.

F. THIRIET, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Roumanie*. I. (= Documents et Recherches, I). Paris-La Haye, Mouton et Co, 246 pages. Avec une carte hors texte.

La nouvelle collection, créée par P. Lemerle à la VI^e Section de l'École des Hautes Études, se propose d'étudier l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves, ainsi que leurs relations commerciales au Moyen Âge. Elle s'ouvre par une pièce de choix, l'inventaire sous forme de regestes (pourquoi regestes?) de 972 Actes émis par le Sénat de Venise entre 1329 et 1399 et intéressant l'histoire intérieure et extérieure des possessions de la Sérénissime en Roumanie. On y voit exposées et réglées les affaires les plus diverses : administration générale, fiscalité, justice, réglementation économique, régime foncier, police des cultes, armement des galées marchandes et des galères de surveillance, transports et trafic, rapports diplomatiques et économiques avec les autres États de Roumanie, entre autres l'Empire byzantin et son annexe moréote, le Despotat de Mistra (p. 16). Le recueil est disposé dans l'ordre chronologique des décisions rajusté selon le calendrier actuel. Les textes eux-mêmes ne sont pas cités sauf nécessité absolue, mais l'analyse, qui tend visiblement à la brièveté, a recherché, nous assure l'auteur, plus encore l'intégrité. Voire, quand les personnages ne sont que mentionnés mais non nom-

més, le nécessaire a été fait pour les identifier et l'on s'est préoccupé d'expliquer, soit en note, soit dans l'index final, les termes rares ou spéciaux. Enfin chaque fois que le document présenté a fait dans le passé l'objet d'une édition, mention de celle-ci est ajoutée au regeste. Une pareille masse d'informations de tous ordres serait d'une utilisation délicate si le volume ne se fermait sur une table détaillée précédée du petit glossaire des monnaies, poids et mesures cités à travers l'ouvrage. La carte finale vient à point mettre sous les yeux du lecteur les principales lignes des convois marchands. Compilé avec un souci constant de précision, ce répertoire constitue, pour une période restreinte, un modèle. Le prochain tome élargira la présente collection en la continuant jusqu'à l'achèvement des conquêtes turques, soit jusqu'en 1460-1462. Et ce nous sera déjà un acompte de prix. Quelques remarques : 1) Coquilles, p. 20 sous Iorga, *Analele*, lire Secțiuni au lieu de Sestiuni; p. 45, lire, en tête, 1354 au lieu de 1954; p. 342, lire commercium, non commercum. 2). pp. 45 et 242, Proto < no > velissimos est, à cette époque, un nom de famille, non une dignité; p. 226, je ne sache pas que le mot ὑπερπυρον veuille dire, en l'occasion, *flamboyant*. C'est un nom-réclame donné, dans la seconde partie du x^e siècle, au solidus quelque peu dévalué avec le sens de *éprouvé par le feu*, pur. Il eût été utile de noter que, déjà vers 1308 (cf. G. PACHYMÈRE, *De Andronico Palaeologo*, VI, 8, éd. Bonn. II, p. 493, 494) l'hyperpère contenait deux parts égales d'or et d'alliage, soit, en carats, la proportion 12-12. On se référera, pour tout ce qui concerne l'hyperpère et ses rapports avec les monnaies d'or étrangères surtout vénitiennes ainsi qu'avec les monnaies d'argent byzantines elles-mêmes, au travail décisif de T. BERTELÈ, *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, dans *Numismatica*, LIX, 1957, p. 1-20 du tiré à part (avec une planche).

V. LAURENT.

SCRIPTORES BYZANTINI. I. — Ducas, *Istoria Turco-bizantina*, editie critica de Vasile GRECU. Éditions de l'Académie de la RPR, Bucarest, 1958. In-8° de 503 pages.

Cette nouvelle collection qu'aucun Avant-propos ne présente s'ouvre sur une pièce de choix, l'œuvre historique du x^e siècle, qui pour la richesse de ses informations et l'impartialité du narrateur, mérite d'emblée la première place. Sa formation littéraire qui lui a permis d'écrire avec un rare bonheur dans une langue mi-savante mi-populaire, ses connaissances du latin et du turc qui lui ont rendu accessibles les sources étrangères, ses fonctions politiques et diplomatiques qui l'ont surtout mis en rapports avec les maîtres du jeune empire ottoman avant et après 1453 qualifiaient Ducas pour retracer le tableau d'une époque confuse où les événements se sont précipités à une cadence désespérante. Sa passion de la vérité — il en eut une — et l'honnêteté de son récit font de son œuvre la source où l'historien du déclin des États chrétiens dans la Méditerranée orientale et les Balkans puise d'abord, et sans laquelle les origines de l'empire ottoman présenteraient encore plus d'ombre. Le cinquième centenaire de la chute de Constantinople (1953) a rappelé l'attention sur elle et les savants qui l'ont utilisée se sont retrouvés unanimes pour en vanter les mérites.

Ce précieux ouvrage a cependant été peu lu dans le milieu pour lequel il a été écrit. Il ne s'est en effet conservé entièrement que dans deux copies dont une seulement (le Paris. gr. 1310) importe à l'éditeur, la seconde n'en étant que la reproduction fidèle. Le malheur veut de surcroît que le texte de ce témoin soit mutilé du début et de la fin. Un minuscule fragment du xvi^e siècle (Vatic. gr. 1408) n'ajoute à la documentation que d'infimes variantes. Il en va autrement d'une

vieille traduction italienne faite par un dalmate, sujet de Venise, qui nous fait d'abord connaître le fragment sur lequel s'achevait le récit, qui ensuite, en retouchant librement l'original, y ajoute des traits à l'avantage de la Sérénissime, à laquelle il se montre manifestement dévoué. M. Grecu a eu raison d'en faire le plus grand cas dans l'établissement du texte, car cette version dérive d'un modèle grec perdu. Par contre, il n'avait rien à attendre d'un résumé néo-grec, transcrit en 1765 (Bucarest, Acad. Roum. gr. 4), mais élaboré sur l'*editio princeps* (1649).

Travaillant sur une base extrêmement réduite (un seul témoin et une version divergente), M. Gr. a dû faire montre de virtuosité philologique. Le texte transmis fourmille en effet de formes insolites, de constructions bizarres, de régimes (verbes et prépositions) inhabituels, dont le grec moderne alors en gestation rend plus ou moins raison. Il est délicat d'attribuer ces anomalies à l'auteur plutôt qu'au scribe. Tous deux ont dû contribuer, dans une mesure inconnue, à composer cette mosaïque où l'inconséquence domine. On ne peut que louer le savant roumain du soin qu'il a pris d'examiner attentivement chaque cas en tenant strictement compte de la manière d'écrire des historiens byzantins en général et de celle de Ducas en particulier. Certes il s'en faut que le procédé ait résolu les nombreux problèmes soumis à son intention. Du moins pose-t-il avec toute la clarté souhaitable les données qui permettront à la recherche d'améliorer le texte divisé en paragraphes et disposé avec une parfaite clarté. Ces qualités sont malheureusement gâtées par un nombre excessif de coquilles, un manque d'uniformité dans l'accentuation, surtout des enclitiques, et une tendance à un conservatisme trop rigoriste en matière d'orthographe. Les noms et les termes étrangers sont également de-ci de-là curieusement déformés (Jamin, Mohammad, omnibus, litore, etc.). En revanche, si l'on excepte un certain nombre de détails à propos desquels il serait oiseux de chercher chicane, la traduction m'a paru rendre fidèlement l'original. Les sous-titres, judicieusement libellés, en facilitent l'intelligence. Enfin cinquante pages de tables spéciales (Index grammatical, Index des mots notables, Index des noms et des choses suivant l'ordre alphabétique grec et roumain) en rendent la consultation aisée et presque agréable.

Les seules vraies réserves que cette belle édition m'inspire ont trait à la chronologie et au commentaire. Je crois que le premier souci de l'érudition moderne devrait être de dater soigneusement de manière voyante chaque partie, voire chaque paragraphe des chroniques republiées de manière critique. Les dates manquent ici manifestement que ni le texte ni les notes ne fournissent de manière assez courante. Cette lacune est d'autant plus regrettable que les données de l'historien prêtent de-ci de-là à contestation. En second lieu le commentaire est trop inégal; excessif ici (v. g. p. 64, 65 à propos de l'Hexamilion), contestable là (v. g. p. 128, note sur le kentenarion et l'étymologie du terme hyperpère), il est ailleurs insuffisamment informé. Je n'en veux pour exemple que l'itinéraire de Manuel II lors de son voyage d'Occident (1399-1403), auquel Ducas consacre un petit paragraphe. Le chemin parcouru serait le suivant au départ de Venise : Milan, Gênes, Florence, Ferrare, toute l'Italie, la Provence, la France au bout de laquelle l'empereur est dit εις τὰ τῶν Ἀλαμανῶν ὄρια περάσας (p. 85²³). Si le verbe περάσας est employé ici dans son sens propre (passer l'eau ou la mer), il faudrait amender le passage et substituer les Anglais aux Allemands. D'autre part Florence et Ferrare doivent être un ajout arbitraire du chroniqueur. Nous possédons en effet les indications précises sur le voyage et son tracé dues au métropolite d'Ancyre Macaire qui fut de la partie. Le cortège impérial suivit cette route : Venise, Padoue, Vérone, Pavie, Milan, Oravalle près Gênes d'où ils s'embarquèrent pour la Provence. C'est dans leur traversée de la Lombardie que les grecs auraient touché Λουμπαρδίας καὶ ἐκ μέρους τῆς Ἀλαμανίας, donc à l'aller, ce qui laisse supposer qu'il s'agit de la Suisse alémanique. Après Oravalle,

le prélat nommé Paris, Boulogne, Calais, puis l'Angleterre. Cf. DOSITHÉE, patriarche de Jérusalem, Τόμος Ἀγάπης, Iasi 1692, p. 175. Mais je le reconnais! C'est sans doute trop exiger quand nous avons surtout besoin de textes sûrs établis selon les règles d'une sévère critique. Et dans cet ordre on ne saurait refuser à M. Grecu un sens averti de l'édition telle que la veulent nos exigences modernes. Si son texte était jamais repris par quelque Corpus des Historiens byzantins, il serait à souhaiter qu'on l'accompagnât de la vieille traduction italienne dont l'apparat critique n'enregistre que les variantes les plus notables.

V. LAURENT.

SCRIPTORES BYZANTINI. II. — LAONIC CHALCOCONDYL, *Expuneri Istoriei. Cresterea puterii turcesti; caderea imparatii bizantine*. In romineste de Vasile GRECU. In-8° de VIII + 355 pages.

La Chronique de Ducas touche déjà d'assez près par endroits au passé roumain; son émule et contemporain Chalcocondyle lui consacre jusqu'à des pages entières au point que son œuvre, ses *Demonstrationes Historicae*, est tenue pour l'une des plus précieuses sources narratives de l'histoire des Principautés d'outre-Danube. Il est normal que dans cette collection de l'Académie de Bucarest il lui soit donné un tour de faveur. On regrettera seulement, mais on comprendra que, destinée à l'usage interne, la publication ne donne cette fois, que la traduction roumaine avec une discrète annotation, le tout dû à l'infatigable activité du prof. Grecu.

Le texte de base est celui de l'édition faite par E. Darko en 1922-1923. Si les manuscrits n'ont pas été directement consultés, du moins l'interprète roumain n'a pas perdu des yeux l'apparat critique, ni les diverses améliorations apportées depuis trente ans au beau travail du savant hongrois. Muni de ces avantages, le traducteur ne s'est pas moins trouvé devant une difficulté malaisée à surmonter. Chalcocondyle emploie une langue si absconse que l'un de ses éditeurs, le très érudit Bekker, écrit de lui qu'il ne savait pas souvent ce qu'il voulait dire! Le mérite de ce volume de M. Grecu est d'avoir courageusement affronté le risque de ne pas être, par fidélité au texte, compris lui-même. Je laisse à d'autres le soin de déterminer dans quelle mesure il nous a rendu ces *Demonstrationes* plus intelligibles. Je signalerai, pour ma part, l'excellence de l'Introduction qui, après la notice biographique consacrée à l'historien, donne une vue cavalière, précise à souhait, sur le déroulement de cette grosse chronique; je soulignerai surtout l'extrême utilité de l'Index final où sont relevés avec un minutieux détail les faits et gestes des multiples personnages nommés au cours du récit, les noms de peuples et de lieux qui en émaillent les pages, avec toutes leurs particularités. Ici encore je trouverais que le commentaire et la chronologie nous laissent sur notre faim! Ainsi il est désormais incompréhensible qu'on laisse passer sans faire la réserve nécessaire la fable recueillie par Chalcocondyle (cf. p. 65), selon laquelle Jean V Paléologue aurait épousé en secondes noces la fille de l'empereur de Trébizonde Alexis III, à savoir Eudocie, la veuve d'un émir turc. J'avais déjà signalé la méprise de l'historien (REB, XIII, 1955, p. 137); le R. P. R. Loenertz l'a depuis magistralement démontrée (REB, XV, 1957, p. 176-181). P. 232, les Métochites, auxquels est consacrée une assez longue note, ont été identifiés (REB, *ibid.*, p. 205, 206). P. 48, ce récit qui combine arbitrairement des données concernant deux voyages en Occident, ceux de Jean V et de Manuel II, a été tiré au clair par le savant dominicain (cf. REB, XVI, 1958, 223-226). M. Gr. n'a pu utiliser cette étude. En revanche il eût dû citer pour les procédés de composition de Chalcocondyle les observations du même; cf. *Miscellanea G. Mercati*, III (Studie Testi, 124), Vatican 1946, p. 228-296. Chalcocondyle est de ces histo-

riens dont l'œuvre nécessite une abondante annotation, car, s'il ne ment pas ou n'invente pas, « il comprend mal ses sources et les combine plus mal encore, confondant et mêlant des événements semblables » (R. Loenertz). Dans ces conditions, le lecteur doit être averti chaque fois que l'historien fait, par ignorance ou maladresse, des entorses à la vérité historique. Et ici les cas sont bien plus nombreux et plus graves que ne le donne à penser le commentaire.

V. LAURENT.

A. SALAC, *Constantinople et Prague en 1452*. (= Rozprawy Ceskoslovenské Akademie Véd. Vol. 68, fasc. 111). Prague 1958, in-8° de 111 pages avec 7 planches hors texte et un dépliant sous bande.

Lorsque, en octobre 1435, les grecs prirent connaissance du décret dont le concile de Bâle leur demandait l'approbation par l'entremise de Jean de Raguse, ce fut un beau tollé! Le préambule de ce document comparait en effet la vieille hérésie des byzantins à la jeune hérésie des Boémiens. Les premiers n'eurent de cesse qu'ils n'aient obtenu la suppression de cette comparaison jugée par eux diffamante. Or les plus intrépides à exiger l'amendement, ceux du clan antiunioniste, s'empresèrent, dix-sept ans plus tard, autour d'un personnage exotique, difforme, velu, famélique, mais bavard et curieux à souhait. Comme il prêchait contre Rome avec l'accent qu'il fallait, l'un des chefs de l'opposition antilatine, Gennade Scholarios, le futur patriarche, en fit son homme et le fit parler dans les grandes occasions. Le pauvre hère passa à l'orthodoxie, changea son prénom de Pierre, dit Anglus ou Anglicus, en celui de Constantin, fut reconnu comme prêtre et promu docteur (didaskalos). Les choses n'en restèrent pas là. Scholarios, s'étant informé de la situation de l'Église en Bohême, conçut hardiment le projet d'unir la fraction utraquiste à ce que lui et ses cosignataires prétendaient représenter, l'Église orthodoxe. L'Église officielle, alors sans chef, aux ordres de l'empereur, ne paraît pas ici. L'affaire entière est menée par le clan des opposants dont le métropolite de Nicomédie Macaire avait pris la tête, mais dont le susdit Gennade était l'âme. Tous les noms figurant au bas de la lettre solennelle adressée par eux à la ville de Prague (texte grec) ou à l'Université (texte latin) de cette même ville se retrouvent en effet, moins un (celui du métropolite de Philippopolis Ioseph), sous l'*Adresse* des évêques et autres clercs à l'empereur Jean VIII Paléologue contre le concile de Florence (voir sur ce document les *Échos d'Orient*, XIV, 1914, p. 204, 205). M. Salac ne me semble pas avoir assez insisté sur ce caractère partisan de la fameuse lettre par lui étudiée et rééditée. Le groupe de clercs dont Pierre-Constantin fait le jeu ne représente ni en droit ni en fait le Patriarcat œcuménique; les fonctionnaires qui signent ès qualités (le grand ecclésiarque, le dikaiophylax-hiéromnémon) ont même quitté leur poste depuis 1440 (cf. *Echos d'Orient*, XIII, 1910, p. 277, et S. SYROPOULOS, *Historia vera unionis non verae*, Hagae Comitum, 1660, p. 340). C'est en tenant compte de ce fait que l'on peut s'expliquer deux particularités du document : le vide à gauche de la troisième ligne des signatures et l'absence de sceau de plomb. La place vacante était certainement réservée au grand chartophylax Michel Balsamon qui souscrivit l'*Adresse* dont il vient d'être parlé. Celui-ci se sera refusé à endosser la responsabilité de l'acte, qui légalement fût retombée toute sur lui, car durant la vacance du siège œcuménique, c'est sous l'autorité et le contrôle de ce haut fonctionnaire que la chancellerie instrumentait, son sceau remplaçant celui du patriarche. Or, si la police impériale avait pu se saisir de ce document, c'est à lui que les comptes auraient été demandés. Il a certainement jugé plus prudent de rester dans la coulisse. C'est pourquoi la pièce expédiée le 18 janvier 1452 et portée à Prague par

Constantin est si étrangement scellée, non point parce que la matière employée est la cire, car il existait depuis le haut moyen âge un sceau patriarcal *habituel* en cire, mais parce que la bulle n'était impressionnée que sur une face, alors que la signature, gravée au revers, de l'autorité émettrice était absolument requise pour que le document expédié tirât tous ses effets. Je ne connais, dans toute la Sigillographie byzantine, que des flans d'essai à avoir cette présentation. D'autre part dans le cas présent, le sceau de plomb eût été de rigueur et on l'aurait appendu au parchemin si l'office émetteur avait été régulier. L'emploi de la cire souligne, s'il se peut, le caractère clandestin de cette correspondance. Celle-ci n'en garde pas moins son importance, car les interlocuteurs pragois ont donné dans le piège et cru vraiment traiter avec l'Église de Constantinople sans s'apercevoir que ceux qui se présentaient comme ses mandataires — les divergences entre les textes latin et grec sont révélatrices de ce dessein — n'étaient pas, même à leur égard, de bonne foi. Le texte de la lettre est ici redonné d'après l'original retrouvé (les anciennes éditions étaient toutes la copie de G. de Nydbruck († 1557) et reproduit dans le dépliant final d'une manière impeccable. Il est suivi de deux autres documents, la profession de foi du prêtre Constantin et un exposé des dogmes de l'Église orthodoxe remis au précédent, connus seulement par le Τόμος Ἀγάπης (Iasi, 1698) du patriarche Dosithée. Ce petit dossier grec est donné dans la langue originale, traduit en français et annoté. Il est suivi de la lettre adressée par les Utraquistes à Constantinople, ou plus exactement à Constantin XII Paléologue — ce qui étonne, mais s'imposait — et au patriarche (djà!) Gennade assorti d'autres titres pompeux à la formulation desquels l'astucieux Pierre-Constantin ne dut pas être étranger, car c'est à Scholarios avant tous autres que le document sera porté. Cependant cela ne se fera pas sans hésitation ni reprise, car il existe deux recensions de la réponse, l'une du 29 septembre et l'autre du 14 novembre 1452, ici rééditées et commentées. L'affaire se termina-t-elle sur cet échange de lettres? Il semble ressortir de l'ensemble que la question de l'Union ne fut pas traitée au fond, peut-être en raison des événements qui aboutirent tôt à la conquête de Constantinople (29 mai 1453). Du moins, les Utraquistes arrivèrent-ils à leur fin en obtenant que les grecs rétablissent sur le siège vacant de Prague la *successio apostolica*? Ceux-ci pouvaient le faire en envoyant une délégation d'évêques en Bohême ou, plus commodément, en sacrant Pierre-Constantin avec charge pour lui de sacrer à son tour le prêtre que la ville de Prague choisirait pour gouverner l'Église locale. C'est à cette seconde hypothèse que M. S. semble s'arrêter. En fait nous ne savons rien de ce qui s'est passé, toute l'affaire ayant dû tourner court pour des raisons trop longues à exposer ici. Je répète seulement que l'empereur Constantin Paléologue, auquel la lettre du 18 janvier 1452 ne fait — et pour cause — aucune allusion, ne fut pour rien dans ces tractations et que celles-ci n'émanèrent aucunement des autorités légitimes de l'Église byzantine. A mon avis l'affaire se situe sur un autre plan du point de vue grec, celui de la lutte contre les partisans, alors au pouvoir, de l'Union avec Rome. — L'édition de la lettre a de minimes défauts : l. 4 : ajouter τε avant καπιτάνοις; l. 29 : ajouter καὶ après δὴ; l. 42 : mettre la barre après τῆς; l. 44 : lire πρὸς au lieu de περὶ; enfin la quatrième signature doit être ainsi libellée : Ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Δέρκ(ων) Ἀκάκιος; le nom du siège est nettement exprimé.

V. LAURENT.

J. IRMSCHER et A. SALAC, *Aus der byzantinischen Arbeit der Tschechoslowakischen Republik* (= Berliner Byzantinische Arbeiten, 9). Berlin, Akademie-Verlag, 1957. In-8° de 53 pages.

En octobre 1955, les byzantinistes de Tchécoslovaquie, peu nombreux en vérité, se réunirent dans les locaux de l'Académie des Sciences à Berlin et s'y rencontrèrent avec leurs collègues de l'Allemagne Orientale. Des rapports qui furent présentés à l'occasion de cette rencontre, six ont été réunis dans ce fascicule. Trois d'entre eux traitent de sujets de portée plus générale; trois autres d'un thème particulier. K. Svoboda (p. 9-19) brosse un tableau des études grecques en Tchécoslovaquie. Le premier vrai helléniste n'apparaît qu'au tout début du xvi^e siècle, V. Pisesky, professeur à l'Université de Prague, et ce ne fut qu'un pionnier. L'Humanisme n'eut dans le pays qu'un seul grand nom, celui de Gelenius. Ses continuateurs ne réussirent pas, malgré la création d'un enseignement universitaire de grec, à provoquer un véritable mouvement. Qui pis est, leurs efforts furent même stoppés par la situation politique après la bataille de la Montagne Blanche (1620). C'est la Révolution de 1848 qui, en imposant le grec dans les programmes des lycées, en implanta le goût et l'étude et suscita des vocations d'archéologues, de traducteurs, de commentateurs et d'historiens donnant à la nation une place honorable dans le mouvement des études classiques. Cependant, depuis la suppression, en 1953, de l'enseignement du grec dans les lycées, la science tchèque rétrograde et n'a plus avec l'hellénisme, abandonné aux spécialistes, que des contacts détournés. — Prague édite depuis 1928 les *Byzantinoslavica*, dont le nom dit tout le programme. Il faut cependant noter avec A. Dostal (p. 20-23) que, si l'intérêt du byzantinisme tchécoslovaque s'étend aux relations de l'hellénisme médiéval avec les Slaves, le pôle d'attraction en est la question des saints frères Cyrille et Méthode. Sur ce terrain les hellénistes ont rencontré les slavisants et leurs efforts conjoints ont débordé progressivement dans les disciplines les plus diverses (surtout dans l'art avec Okunev, la liturgie avec J. Vajs, le droit avec Kadleř), tandis que la revue, aujourd'hui éditée par l'Institut slave de l'Académie des Sciences, s'internationalisait sous l'impulsion de M^{me} M. Pavlova et de M. B. Havranek. L'œuvre monumentale du groupe est encore à venir; ce sera, si les temps lui sont propices, un Thesaurus du vieux slavon qui présente incontestablement une très grande importance pour les diverses branches des études byzantines. — Un autre projet également alléchant et de même ordre nous est présenté par K. Janacek (p. 24-30) qui revient sur l'idée d'un Dictionnaire des termes philosophiques. Mais cette gigantesque entreprise, nécessitant une large coopération internationale, serait sans doute un défi à l'état actuel du monde. Ce qui n'en diminue pas l'urgence. — A. Dostal, qui a brossé ci-dessus le tableau du byzantinisme tchécoslovaque, s'étend (p. 36-47) sur l'une des raisons que l'on a dans son pays de cultiver nos études : l'influence exercée par la langue et la civilisation byzantine, à la plus haute époque, sur les diverses littératures slaves, principalement sur la langue liturgique. — Pour finir, notons deux courtes études qui ont fait ailleurs l'objet de plus longs développements : l'hypothèse de M^{me} R. Dostálová-Jenistová sur l'origine et la signification du nom du poète Nonnos (p. 31-35) et l'exposé du professeur A. Salac (p. 48-53) sur les tentatives d'union des Églises entre Prague et Constantinople, sujet qui a fait depuis l'objet d'une publication recensée plus haut. — Et il ne nous reste, au terme de cette rapide et froide analyse, qu'à féliciter nos collègues tchécoslovaques des résultats obtenus. Avec nos vœux de rapides et féconds progrès!

V. LAURENT.

I. B. PAPADOPOULOS, Αἱ περὶ τοῦ Γεωργίου Φραντζῆ Διατριβαί, Athènes 1957. In-8° de 125 pages. Avec un portrait.

Jean-Baptiste Papadopoulos, mort octogénaire († 24. V. 1957), a relativement peu publié. La Bibliographie, compilée par le défunt lui-même et mise en tête de ce volume, donne les justes proportions de son œuvre scientifique. Formé à l'école de Ch. Diehl, il s'était distingué par une thèse, aujourd'hui bien dépassée mais alors (1908) neuve, consacrée à la personne et au règne de l'empereur Théodore II Lascaris. On eût pu croire que son attention resterait fixée sur ce ^{xiii}e siècle si riche en bouleversements et si peu connu. En fait sa curiosité dérivait sur des problèmes de topographie et d'histoire locales. Le jeune érudit vécut en effet à Constantinople jusqu'en 1929. Or les fouilles archéologiques entreprises sous l'impulsion de l'armée française d'occupation (1918-1923) aux Manganes et à Makrikōy susciterent l'émulation des savants indigènes, surtout grecs. C'est alors que Papadopoulos écrivit ses courts Mémoires sur les Palais et les Églises des Blachernes et sur le Palais de Philopation où il y a des pages assez originales pour que son maître Diehl ait estimé devoir les reproduire dans son Manuel d'art byzantin. A ce modeste ensemble l'auteur n'ajouta qu'un petit volume où sont éditées les lettres de l'astronome trapezontin du ^{xiv}e siècle, Grégoire Choniadès. Ce chercheur minutieux et passionné devait cependant faire plus et mieux en consacrant dès 1930 le principal de son effort à l'étude et à l'édition de la Chronique de Phrantzès. Il a publié sur le sujet un bon nombre d'articles qui, disséminés en maintes revues, étaient d'un difficile abord. Une main amie a eu l'heureuse pensée de les réunir en ce volume qui groupe ainsi des recherches qui ont précédé et suivi l'édition, dans la Collection Teubner, du premier tome du *Chronicon Maius* (1935). Cette publication, qui n'a pas été continuée, s'est avérée à l'époque vraiment prématurée, car, pendant qu'elle s'imprimait, le savant fit une constatation désagréable : ce qu'il présentait sans réserve comme le Chronicon de Georges Phrantzès avait tous les caractères d'une œuvre si largement interpolée que la question se posait de son authenticité. En outre, aux 22 témoins décrits dans la préface de l'édition allemande s'ajoutaient 6 autres venus depuis à sa connaissance. Ses recherches ont dès lors porté sur l'examen des deux recensions, dites *Majus* et *Minus*, du fameux Chronicon, sur leurs rapports mutuels, sur certains états du texte et diverses particularités. Ce long commerce avec l'œuvre et les conclusions nouvelles auxquelles il avait abouti lui firent désirer de reprendre sur de nouvelles bases son ancienne édition qui, si je suis bien informé, aurait dû prendre place, assortie d'une traduction et d'un commentaire en français, dans la série Byzantine des Collections Budé. Dieu fasse que l'état du manuscrit soit assez avancé pour que ce projet puisse prendre corps ! Ce serait la meilleure façon d'honorer la mémoire de ce savant modeste et probe qui eut le sens de la concision et de l'exactitude et que de patientes réflexions ont amené à amorcer la solution d'un des problèmes les plus ardues de l'historiographie byzantine. — A propos du présent recueil je ferai trois remarques : 1° L'auto-bibliographie de Papadopoulos (p. 9-16) eût dû être munie des références qui lui manquent totalement, puis complétée de 1940 à nos jours. 2° Quoique, m'a-t-on dit, le regretté savant restât persuadé que l'auteur du Chronicon s'appelait Phrantzès et non Sprantzès, une note eût dû signaler la thèse contraire à laquelle se conforme de plus en plus l'usage général. 3° Il eût été souhaitable que le compilateur de ce volume donnât, à l'occasion de la note de la page 125, les références bibliographiques les plus récentes touchant le problème en partie encore pendant du *Chronicon Majus*, et, à ce propos, on s'étonne qu'il ne soit fait nulle part mention du mémoire

décisif du R. P. R. Loenertz (*Miscellanea G. Mercati*, III, Vatican, 1946, p. 273-311).

V. LAURENT.

U. LAMPSIDÈS, *Μιχαήλ τοῦ Παναρέτου, Περὶ τῶν Μεγάλων Κομνηνῶν* (= *Ποντικαὶ Ἐρευναι*, 2). Athènes, 1958, in-8° de 128 pages.

Michel Panarétos n'est pas un écrivain réduit à se documenter pour construire son œuvre. Né vers 1320, il fut, durant tout le troisième quart du xiv^e siècle, intimement lié à la vie politique de son pays, l'empire de Trébizonde, dont il fut, en qualité de protonotaire et de protosébaste, l'un des hauts dignitaires. Comme il ne serait mort qu'après 1390, c'est donc dès l'abord en témoin particulièrement bien informé d'une longue période d'histoire qu'il aurait entrepris de rédiger la Chronique que M. Lampsidès présente, édite et commente dans ce nouveau fascicule de ses *Recherches Pontiques*.

En vérité Panarétos est plus annaliste que chroniqueur. Ce qui pourrait expliquer l'infime diffusion de son opuscule conservé en un seul manuscrit (le Marc. gr. 608) et présentant le caractère d'un journal où l'auteur aurait consigné de temps à autre des événements d'une importance ou d'une signification particulière, sans qu'ils aient entre eux de lien logique. Mais cette sèche énumération de faits et de noms acquiert une importance exceptionnelle du fait qu'elle constitue l'unique source dont nous disposons pour l'histoire de l'Empire de Trébizonde. Aussi, depuis que Fallmerayer la découvrit et la fit connaître (1844), l'attention ne s'en est pas détachée. Quatre éditions ont précédé celle-ci et des traductions ont paru en français, allemand et russe toujours assorties de commentaires pertinents. Mais, quel qu'ait été le mérite des travaux précédents, le texte, d'une orthographe vacillante, présentait trop d'anomalies. Bourré de noms propres aux désinences souvent abrégées et de lettres numérales exprimant des chiffres ou des dates, il donnait trop l'impression d'être souvent mal lu. Un examen attentif du précieux document devenait nécessaire et l'on doit féliciter M. Lampsidès d'avoir assumé ce travail ingrat mais capital.

La présentation du texte lui-même est claire à souhait. L'éditeur s'est défendu d'y introduire des sous-titres; en quoi on peut l'approuver, sauf peut-être là où le récit marque un changement de règne. Le copiste y avait déjà pensé, tant la chose paraît naturelle pour une plus rapide intelligence de l'ensemble. Il eût été facile d'introduire cet élément en le plaçant entre crochets, mieux en libellant ces titres dans ce latin dont on se sert dans l'apparat critique. Ce dernier aurait gagné, je crois, à être délesté des fausses leçons des éditions précédentes, quitte à ne retenir que les amendements proposés par les devanciers. On aurait ainsi mieux apprécié la contribution de L. à l'amélioration du texte. Celui-ci sera désormais d'une consultation aisée grâce au quadruple index dont il est suivi : index des noms propres et des noms de lieux, index des toponymes de la ville même de Trébizonde (un plan et une carte eussent été ici désirables), index institutionnel (charges et dignités), index des mots, phrases et idiotismes de la Chronique. Le commentateur, qui entraîne plus d'une fois le lecteur dans des domaines à peine tangents au contenu de l'ouvrage, paraîtra trop abondant. Du moins ne se refuse-t-il à affronter aucune difficulté. On pourra contester certaines positions (liens de dépendance des thèmes pontiques d'avec Byzance avant la sécession du xiii^e siècle, le rôle rempli ou ambitionné par l'archevêque de Trébizonde au sein du nouvel empire et dans la communauté orthodoxe, le facteur géorgien dans la naissance de l'État pontique, etc.). On ne saurait nier qu'elles sont exprimées en termes nets invitant à la discussion. Il y aurait lieu de relever quelques erreurs de détail.

Je n'en signale qu'une qui risque de se perpétuer, celle qui (p. 121) fait, à la suite de Chalcocondyle, de la veuve de l'émir turc Tatzeddin, fille de l'empereur Alexis III, la seconde femme de Jean V Paléologue.

V. LAURENT.

H. GOODACRE, *A Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire*. Londres, Spink and Son, 1957. In-8° de xxxi + 361 pages. Avec de très nombreuses illustrations dans le texte. Prix : 15 doll. ou 5 livres 5 s.

Il y a trente ans, le regretté H. Goodacre donnait au public anglais en trois livraisons séparées l'essentiel de l'ouvrage de Sabatier révisé et modernisé. A la différence de Wroth (1908) qui compila un inventaire de Musée (British Museum) et poursuivait un but exclusivement scientifique, l'auteur visa également à servir les intérêts des négociants et des collectionneurs. C'est certainement à leur intention que, suivant en cela l'exemple de son vieux modèle, Goodacre avait fait précéder chaque dossier monétaire d'un exposé historique parfois assez long sur chacun des monarques émetteurs, à leur usage aussi que le prix alors pratiqué sur le marché avait été consigné à côté de chaque pièce décrite. L'insertion de nombreuses photographies à même le texte rendait de surcroît la consultation d'un pareil guide commode et agréable. L'on comprend dans ces conditions que l'édition s'en soit épuisée et que le besoin se soit fait sentir d'une réédition. A la demande d'un public venu plus nombreux à la Numismatique byzantine, la firme Spink and Son en a décidé l'entreprise. Conseillée et aidée par un comité de cinq spécialistes (trois anglais et deux grecs), elle a fait procéder à une nouvelle toilette du texte. Les changements introduits par ce docte aréopage ne sont en vérité nullement révolutionnaires. D'abord il a été décidé de reproduire, sauf légères suppressions, tel quel le texte primitif qui garde ainsi avec l'ancienne pagination les tables internes sur quoi s'achevaient les fascicules de la première édition. La seule grande innovation est en effet le groupement en un seul tome sous une même reliure des trois livraisons parues séparément de 1928 à 1933. Les *Addenda* ont été réunis au début du nouveau volume (p. 1-7). On les a fait suivre de quelques observations sur les inscriptions grecques du *xⁱ* siècle et d'un court *memento* bibliographique.

Avec ces trop légères retouches ce catalogue continuera à rendre service au grand public et aux amateurs de monnaies byzantines auxquels il est avant tout destiné (p. xi), voire aux étudiants en quête de formation générale. Mais pour en faire plus qu'un guide, un vrai Manuel, propre à stimuler la recherche, il eût fallu en recomposer de nombreuses parties qui, non seulement ne sont plus à jour — et cette remarque vise surtout les *xiii^e*-*xv^e* siècles — mais comportent un trop grand nombre de fausses attributions. Ainsi, p. 26-35, le dossier des Eudoxie-Eudocie, mis au net par Mrs. Abecherli Boyce, est à recomposer sur une autre base que sur celle signalée par les *Addenda* p. 1; tout le monnayage du *vii^e* siècle, de Phocas à Tibère III, aurait dû être présenté en tenant compte des recherches fondamentales de plusieurs savants, surtout de Ph. Grierson et d'Ulrich-Bansa. La même observation pourrait se répéter au long du volume qui eût au moins dû donner pour chaque empereur, et de manière exhaustive, la bibliographie récente (1933-1956), de manière à permettre au lecteur un contrôle ou une mise au point commode. En taisant jusqu'à l'essentiel de ce qui a été publié de vraiment nouveau, ce Catalogue manque partiellement son but. Il n'est au reste pas jusqu'aux *Addenda* eux-mêmes qui ne présentent des parties contestables. Ainsi, p. 7, on ne saurait admettre un seul instant que la première initiale placée dans les cantons de la croix ornant les miliarésia de Romain IV soit pour Σωτηρ; l'usage des

caractères latins n'a pas encore cessé à l'époque de façon si radicale que le C ne doive pas s'interpréter Κ(ρύπτε); de même pour le bronze de Nicéphore III et celui d'Alexis. Le conservatisme des ateliers monétaires ne doit pas être sous-estimé. En conclusion, la réédition de l'ouvrage ne l'a pratiquement pas rajeuni; ce qui est nécessairement regrettable. Sa consultation n'en reste pas moins utile parce que commode. Le collectionneur y trouvera son fil d'Ariadne, l'historien le renseignement numismatique dont il a souvent besoin. Quant au spécialiste, il aura, sous la nouvelle présentation, un instrument d'un maniement agréable qu'il lui restera à enrichir, corriger et réordonner.

V. LAURENT.

A. DOLD, *Das Geheimnis einer byzantinischen Staatsurkunde aus dem Jahre 1351* (= Aus der Arbeit des Palimpsestinstitutes der Erzabtei Beuron). Beuron Kunstverlag 1958. In 4° de 16 pages avec 6 figures et une planche en couleur.

Le R. P. Dold découvrit naguère dans la Bibliothèque Universitaire de Bâle un court parchemin portant un fragment du tome palamite d'août 1351. F. Dölger, à qui cette insigne pièce fut soumise, en montra, dans un travail spécial (cf. *Histor. Jahrbuch*, LXII, 1953, p. 205-224), l'exceptionnel intérêt. Malheureusement le périodique, dans lequel parut son exposé, ne put illustrer celui-ci comme il convenait. C'est essentiellement pour combler une lacune que l'auteur a entrepris cette luxueuse publication. Sur la face antérieure du document se trouvent en effet sous une ligne et demie de texte comprenant les quantités du mois d'août et de l'indiction, deux signatures solennelles, l'une au cinnabre de l'empereur Jean Cantacuzène, l'autre, en noir, du patriarche Nil; toutes deux nous sont données avec leurs proportions et dans leur couleur originales. Au verso, dans la moitié supérieure de la page, s'étalent, l'une au-dessous de l'autre, trois signatures d'archevêques, Sabas de Maronée, Gabriel de Dercos et Grégoire de Lemnos. Deux questions se posent. 1° La signature de l'empereur Jean V Paléologue, qui, d'après les copies du même document, accompagnait celle de Cantacuzène, manque ici. Comment l'expliquer? Parce que la chartre, dont on n'a ici que la finale, a été établie à un moment où Jean V se trouvait encore en province. Il s'agit donc d'un premier état du texte. Quand le susdit monarque fut de retour (fin août), la partie conservée à Bâle fut détachée et on la remplaça par une pièce de parchemin plus longue, sur laquelle les deux basileis et le patriarche apposèrent leurs signatures. 2° La face arrière est maculée de diverses taches rouges et il ne semble pas que celles-ci proviennent de la signature de Cantacuzène. L'auteur suppose dès lors que le fragment détaché fut un temps conservé au Patriarcat ou au Palais impérial et plié avec un chrysobulle de manière que la face ainsi empourprée fut au contact d'une signature au cinnabre; l'humidité aura produit son effet! Ajoutons que la Suisse doit de posséder cet insigne monument au dominicain et futur cardinal Jean de Raguse qui, durant le long séjour qu'il fit à Byzance comme ambassadeur en 1436-1437, put se le procurer et l'emporta à Bâle où il le remit avec un lot de manuscrits grecs au couvent de son Ordre. C'est avec raison que le R. P. marque, pour conclure, sa satisfaction d'avoir sauvé de l'oubli l'unique pièce originale qui, en Occident, présente accouplées les signatures d'un empereur de Byzance et d'un patriarche œcuménique.

V. LAURENT.

CHR. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*. Gouvernement Général de l'Algérie, service des Antiquités. Paris-Alger, 1955. Grand in-4° de 455 pages. Avec 12 planches et de nombreuses figures ou cartes dans le texte.

Des cinq grandes époques qui composent l'histoire de l'Algérie (carthaginoise, romaine, vandale, byzantine et arabe) l'époque vandale est celle qui frappa le plus fortement l'esprit incisif de M. Courtois. Non qu'elle l'ait impressionné par sa grandeur, puisqu'elle ne dura qu'un siècle, mais parce que sa disparition fut aussi subite que son apparition, à ce point que, placé entre les dominations romaine et byzantine, le royaume vandale fait nettement figure d'intermède. Il a paru au regretté professeur d'Alger passionnant d'étudier dans un détail jamais encore envisagé ce qu'il appelle l'épisode africain de la grande épopée qui mena des tribus germaniques du cœur de l'Europe par l'Espagne sur le continent noir. Son gros livre, luxueusement illustré, se défend d'être une Histoire des Vandales ou une Histoire du Nord de l'Afrique durant le siècle de leur domination. C'est essentiellement à constater, à définir et à expliquer le phénomène imprévisible de leur implantation au sud de la Méditerranée et à leur disparition subite et totale que l'ouvrage est ordonné.

L'auteur prend son sujet de loin. Une première partie intitulée : *Le poids du passé*, refait dans ses grandes lignes l'itinéraire des Vandales en direction de la Pannonie et des Gaules. L'étude de cette migration donne la raison qui les porta à franchir les colonnes d'Hercule : la recherche de terres fertiles — les Vandales n'étant pas des nomades — sur lesquelles ils pussent avoir la certitude de ne pas être à leur tour délogés par d'autres barbares. Mais il faut remarquer que ce mouvement de migration n'était pas celui d'un véritable peuple en quête d'un territoire, mais bien celui « d'une conjonction de tribus diverses associées dans l'aventure ». Le passage du stade de l'association tribale à celui d'État organique, réalisé aussitôt après la conquête, a de quoi étonner l'historien. La situation de l'Afrique romaine à leur arrivée n'était guère faite pour faciliter cette évolution. Le tableau de l'immense pays qui nous est ensuite présenté révèle la coexistence en fait de deux Afriques, la romaine et la berbère aux frontières flottantes et perméables. Si la domination politique de l'empire s'étendait toujours à l'ensemble, l'appareil militaire avait fait récession et livré, lors de la réforme de Dioclétien, le tiers aux éléments autochtones dont les attaques isolées contre le territoire même de la colonie étaient en voie de généralisation. La conséquence en avait été une sorte d'écartèlement des divisions administratives entre deux tendances, celle de Rome et celle des berbères. Il en était résulté un état de désorganisation et d'affaiblissement qui laissèrent le vaste pays sans défense efficace contre l'attaque brusquée surgie de la mer. Proie facile, l'Afrique était surtout, en ce début du ^{ve} s., une proie désirable; elle offrait tous les signes de la richesse et répondait à ce que recherchait leur chef du moment, Geisiric : l'abondance dans l'isolement. Cette préoccupation égoïste explique très exactement la structure paradoxale de l'État vandale. Les nouveaux conquérants, loin de se soucier de l'unité géographique de l'Afrique, n'eurent d'abord d'autre souci que d'en vivre. Ils mirent dix années pour s'avancer de Tingi à Carthage et n'y fondèrent de véritable État qu'en 442 dans la partie la plus romanisée et la plus opulente. Le nouveau royaume prit un bon départ grâce aux qualités exceptionnelles de son premier monarque, Geisiric (429-477), grâce surtout à une situation économique favorable. Mais l'édifice était trop fragile pour que, passé en des mains moins expertes, il ne branlât pas. Ses bases géographiques restaient inconsistantes. De plus, en abandonnant la Maurétanie et la Numidie, les Vandales avaient rapproché singu-

lièrement le péril indigène des régions vitales de leur empire; politique d'autant plus téméraire qu'ils n'étaient pas le nombre et que leur civilisation n'avait aucune chance de s'imposer. A quoi s'ajoute l'amenuisement progressif des forces métropolitaines lancées à travers les îles de la Méditerranée (Baléares, Corse, Sardaigne) dans des tentatives de conquête. Après la mort de Geisiric, la déchéance fut rapide. Affaiblis dangereusement par de folles expéditions qui remplissaient leurs coffres mais éclaircissaient leurs rangs, dépourvus d'institutions vivaces, les Vandales, restés techniquement minoritaires, devinrent à leur tour trop faibles pour conjurer le péril bientôt menaçant. Celui-ci avait d'abord paru naître sur leur propre territoire où s'agitaient des confédérations berbères réformées, puis à la frontière méridionale où des tribus chamelières faisaient leurs premières apparitions. Il s'était accru de la désaffection de l'élément romain lassé d'une trop longue servitude. En fait, ce sont les Byzantins qui exploitèrent l'occasion. La victoire de Bélisaire (533) fit disparaître de l'histoire les Vandales alors si affaiblis qu'au jugement un peu surfait de M. Courtois les légions du basileus n'auraient « guère fait qu'assassiner un condamné à mort ».

Toute cette aventure vandale est racontée dans un style d'une tonalité très personnelle dont certains accents émeuvent ou étonnent; il faut ajouter à ce souci de s'exprimer fortement jusqu'à côtoyer parfois le paradoxe la préoccupation constante d'appuyer ses assertions les plus importantes d'un copieux appareil de références aux sources les plus diverses. C'est également pour faciliter au lecteur le contrôle d'affirmations souvent hardies que M. Courtois a muni son ouvrage de plusieurs appendices : I. Orientation bibliographique. II. Inscriptions relatives à l'Afrique vandale (recueil des textes eux-mêmes dans l'ordre chronologique). III. Les Hasdings ou répertoire avec tableau généalogique des membres de cette tribu qui fournit ses rois au royaume vandale; avec des notices sur leurs femmes même romaines (v. g. Eudocie, épouse d'Huniric et fille de Valentinien III). IV. La succession des rois vandales (429-533); discussion et fixation d'une chronologie encore incertaine. Deux index, l'un historique, l'autre géographique, facilitent l'utilisation de ce gros volume bourré d'une infinité de détails, dont l'accumulation ne cache cependant pas les lignes de synthèse judicieusement disposées à la fin des principaux chapitres et récapitulées dans un *Épilogue* assez dense.

On peut ne pas partager l'avis de l'auteur en de nombreux cas particuliers. Pour ma part je regrette cette tendance excessive à sous-estimer la valeur de documents uniques comme la vie de Victor de Vita et d'autres sources défavorables aux Vandales. L'exposé comporte d'autre part une lacune : le rôle joué par le clergé africain persécuté dans l'appel aux Byzantins n'est même pas évoqué. Or la présence d'un certain nombre d'évêques africains à Constantinople — il y en eut cinq au concile de Chalcédoine (451)! — durant tout le *ve* s. laisse à penser que les prélats réfugiés poussèrent activement à l'intervention armée. Le dossier géographique de l'Église d'Afrique, déjà si pauvre, doit être allégé d'un document tenu jusqu'ici comme capital, le *Thronus Alexandrinus* (p. 327, 328), un faux typique du *xviii^e* s., comme le prouvera un mémoire posthume d'E. Honigmann à paraître par les soins des RR. PP. Bollandistes. Ombres ténues sur une œuvre dont la haute qualité nous fait déplorer d'autant plus amèrement le stupide accident qui a d'un coup aveugle brisé la plume de l'auteur encore jeune. Ce monument entretiendra du moins longtemps sa mémoire.

V. LAURENT.

O. TREITINGER, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell. — Vom oströmischen Staats- und Reichsgedanken*, Zweite unveränderte Auflage. Darmstadt, H. Gentner Verlag, 1956. In-8° de vi + 274 pages.

La théologie politique de l'Orient byzantin a exalté l'idée d'empire chrétien et d'empereur jusqu'à la faire confiner au divin en représentant celui-là comme une authentique Cité de Dieu sur terre et celui-ci comme le lieutenant du chef de ce Royaume idéal, le Christ. Cette sublimation de l'institution et de son chef, à laquelle le Livre des Cérémonies donne une expression officielle, est le fruit d'une longue évolution. Certes, beaucoup fut pris dès le départ aux usages et aux croyances du Bas-Empire corrigées à cette occasion et accommodées aux exigences du Christianisme. Il n'en est pas moins surprenant de voir certains de ces anciens rites, comme le culte de l'Empereur-Soleil et la vénération témoignée à la Tychè de l'empereur, durer encore plusieurs siècles. Mais, en dépit de la permanence de ce fonds ancien et peut-être sous son influence, une transformation caractéristique s'est opérée à partir du VIII^e s. Dès cette époque, le basileus n'est plus seulement le dépositaire de la puissance politique; sa personne même participe du sacré; il est promu lieutenant de Dieu et successeur du Christ sur la terre. En cette qualité, il n'est plus seulement le premier membre de la Société chrétienne, il en devient de plein droit le chef au-dessus du patriarche qui n'est à ses côtés qu'un agent d'exécution. Puis, par l'idée qu'impose de lui l'image de cour il se situe nettement au-dessus de tout et de tous, dans une apothéose qui a sa liturgie et ses ministres. Il n'est, pour s'en faire une idée, que de consulter le Cérémonial de la cour byzantine.

Dans une première partie, M. Treitinger nous présente l'élection du basileus comme l'œuvre de Dieu qui lui remet son pouvoir, le charge de sauvegarder l'ordre dans le monde et de mener l'Église à son triomphe; qui est si présent à tous ses actes publics que ceux-ci revêtent un caractère divin. Leurs rapports sont directs, l'empereur n'ayant besoin que de Dieu, qui l'assiste en tout. La seconde partie montre les conséquences de cette élection divine. La principale est de faire du basileus un surhomme et de vouer sa personne à un culte, mais cette élévation entraîne à son tour une sorte de ségrégation qui isole le monarque dans son palais comme au fond d'un sanctuaire. Comme Dieu, son prototype, il devient inaccessible et ses manifestations sont réglementées par une étiquette pompeuse et compliquée. Tout l'appareil qui régit ses démarches ou ses attitudes (son lever, son coucher, ses repas solitaires, ses audiences, etc.) baigne dans l'irréel et l'intemporel. A cette hauteur, le prince apparaît revêtu d'une Royauté sacerdotale que lui confère sa ressemblance avec le Christ. Et cette approche de la divinité fait à son tour de l'empire qui lui est confié quelque chose de sacré, ce *Corpus politicum mysticum* mandaté pour propager la foi jusqu'aux extrémités de la terre, dont les limites sont théoriquement les siennes; en vertu de quoi il ne peut, il ne doit y avoir qu'un unique empire et un unique empereur. Il faut noter que la Chrétienté du moyen âge n'en a pas jugé autrement. Les monarques, qu'ils fussent francs, germaniques ou slaves, ont reconnu dans le basileus un suzerain dont ils ont à l'occasion sollicité des titres ou des faveurs. C'est ce qui explique le prestige et la survivance de cette idée grandiose de l'unicité de l'empire chrétien, idée si enracinée dans la mentalité populaire qu'au matin du 29 mars 1453 la foule entassée dans Sainte-Sophie en attendait, haletante, la réalisation spectaculaire.

Cette théorie du culte impérial surprend de prime abord, car elle est en contradiction violente avec l'histoire réelle, avec les révolutions de palais qui compro-

mettent trop souvent la stabilité politique, avec les sévices d'une cruauté parfois inouïe dont sont victimes les souverains déchus, avec la liberté que les patriarches usurpent à l'occasion contre le gré et aux dépens du pouvoir monarchique. Et cependant, plus haut que toutes les convulsions sociales, à travers les drames de palais qui, à certains moments, ravalent la dignité impériale, subsiste l'image de l'unique empereur et de l'unique empire qui lui sert de support. Elle flatte encore l'ambition des derniers basileis réduits à ne régner plus que sur quelques lambeaux de l'empire de Justinien. Et c'est le mérite de ce livre, minutieusement documenté et très averti, de nous faire saisir par quel enchaînement de circonstances et sous l'emprise de quels facteurs elle s'est perpétuée jusqu'à la fin dans la mentalité populaire comme dans la théologie politique. L'auteur en avait ramassé les conclusions dans un exposé élargi à l'usage du grand public. L'éditeur a eu l'heureuse idée de joindre cet essai moins technique à l'ouvrage dense et massif dont les spécialistes ne peuvent qu'apprécier le ton puissant et le caractère exhaustif. Et l'on n'en regrettera que plus la disparition prématurée de l'auteur, l'une des innombrables victimes de la dernière guerre. La réédition de son livre ne prouve pas seulement son utilité; elle est aussi un hommage au savant probe et pénétrant dont cette revue est heureuse de saluer à l'occasion la mémoire.

V. LAURENT.

J. KARAYANNOPULOS, *Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung* (= Byzantisches Archiv, Heft 10). Munich, Beck, 1959. In-8° de xx + 105 pages. Avec 3 cartes schématiques.

Le XI^e Congrès des études byzantines (voir ci-contre, p. 305) avait inscrit en tête des questions à débattre celle de l'origine des thèmes qui fit l'objet d'un rapport détaillé de M. A. Pertusi. Un élève de M. Dölger, J. Karayannopoulos, s'était à cette occasion signalé par la hardiesse de ses conclusions. Celles-ci nous sont présentées ici avec une franchise et une clarté exemplaires.

Le thème, objet de l'enquête, est d'abord défini : une entité administrative qui réunit entre les mains du stratège les pouvoirs civils et militaires. Les deux questions essentielles sont ensuite formulées : 1) L'institution des thèmes est-elle une création originale de l'empire byzantin ou un emprunt étranger comme le voulaient E. Stein (imitation perse) et E. Darko (origine touranienne)? L'a. se range aux côtés de G. Ostrogorsky pour l'origine byzantine. 2° L'institution des thèmes est-elle due à l'initiative d'un empereur agissant d'autorité ou serait-elle le produit d'une longue et lente évolution? C'est ici que ce mémoire se sépare le plus des thèses reçues. Les historiens les plus avertis ont en effet soutenu que les thèmes émanent d'une volonté impériale; d'Héraclius selon E. Stein, W. Ensslin, qui placent toutefois leur création après la victoire sur les Perses (628) et G. Ostrogorsky qui la situe vers 620; des successeurs d'Héraclius selon N. H. Baynes et A. Pertusi. Pour M. K., l'institution, loin de pouvoir se rattacher à aucun règne, est le produit d'une évolution lente et continue déjà perceptible dans les premières décennies de l'empire à ses débuts. Il base cette conclusion sur l'examen des sources et l'histoire sémantique du terme θέμα. Il démontre ensuite que l'installation sporadique des barbares dans l'empire n'a aucun rapport avec la création des thèmes, pas plus que les biens militaires n'en sont un élément constituant. Et de souligner, en manière de confirmatur, ce fait qu'aucune révolution n'est discernable, au cours du VII^e s., ni dans la tactique militaire, ni dans la répartition stratégique des forces combattantes, ni dans le fonctionnement de l'administration civile. De toute évidence l'institution, dont le premier germe

doit être cherché au ^{vi}e s., sous Maurice et même Justinien, a longuement mûri et n'atteignit son plein développement qu'aux abords du ^xe s., quand les thèmes prirent cette importance qu'on leur a, au prix d'un anachronisme, attribué pour les siècles précédents. L'histoire de Byzance où la création des thèmes prendrait le sens d'une révolution du triple point de vue militaire, administratif et social, serait sans plus à reviser.

Les savants intéressés au problème diront ce qu'il faut retenir de cette thèse qui, elle, est révolutionnaire dans sa dernière partie. Je crois que les sceaux, quand ils seront tous à la disposition des érudits, aideront efficacement la recherche qui n'en fait (ici, p. 57, 58) encore qu'un emploi occasionnel. En attendant on peut conjecturer que la controverse sur le sujet va repartir sur des pistes nouvelles. Et ce ne sera pas le moindre mérite de ce petit livre dont on ne saurait contester la nouveauté. Une seule remarque : les citations en langue française sont dénaturées par un nombre excessif de coquilles.

V. LAURENT.

GY. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica. I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*. Zweite durchgearbeitete Auflage. Akademie — Verlag Berlin, 1958, xxvi + 609 p.; II. Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen. Berlin, 1958, xxv + 376 p.

La première édition de l'ouvrage du prof. Gy. Moravcsik parut en 1942-1943, alors que la guerre sévissait, empêchant ou restreignant considérablement la diffusion des ouvrages scientifiques. Malgré cet obstacle initial, le livre fut épuisé en moins de quinze années, tant il rencontra de faveur auprès du monde savant. De cette faveur témoigne en outre le nombre incalculable d'études spéciales éditées depuis sa parution et qui s'y réfèrent. Une nouvelle édition s'avérant nécessaire, l'auteur en prit occasion pour perfectionner son œuvre. L'ampleur de ce travail se révèle au premier abord par la simple comparaison du nombre des pages. La première édition avait 704 pages; la nouvelle en totalise plus de mille, augmentation dont bénéficie surtout la première partie, celle des « Quellen ».

G. Moravcsik avait pour tâche de rechercher, de ramasser et d'étudier les témoignages des sources byzantines de la langue des peuples d'origine turque. Dans ce but il a recensé et analysé soigneusement les textes en langue grecque datant de 375 à 1566. Il a concentré son attention sur les textes antérieurs au ^{xiii}e siècle, se limitant pour les suivants à « eine gewisse Auswahl ». On ne peut qu'approuver pleinement le principe énoncé quant à la nature des sources elles-mêmes. Moravcsik a mis en œuvre, selon son propre témoignage, « alle byzantinische Schriftendenkmäler », toute la documentation byzantine. Il faut savoir gré à l'auteur de n'avoir pas procédé mécaniquement, pour ainsi dire, à la recherche des « Sprachreste der Türkvölker », et, d'autre part, d'avoir conçu les limites de son travail d'une manière très vaste. Avant de ramasser les « Sprachreste », il a entrepris une étude détaillée des sources elles-mêmes, et ainsi est née la première partie de son livre, qui intéresse au premier chef, non seulement les historiens des peuples d'origine turque, mais en général tous les byzantinistes. En effet, cette partie de la publication du savant de Budapest constitue une véritable « Quellenkunde » de Byzance, un précieux supplément à la « Geschichte der byzantinischen Literatur » de K. Krumbacher, qui depuis longtemps devrait être refaite et mise à jour.

Après quelques pages d'introduction sur l'histoire et sur l'historiographie de Byzance, l'auteur passe à exposer brièvement les destinées historiques des divers peuples d'origine turque, en vue surtout d'élucider les rapports entre ces peuples

et l'Empire de Constantinople. A l'exposé très succinct suit partout une bibliographie abondante, dans laquelle ont trouvé place, non, comme d'habitude, seulement les ouvrages en langues occidentales, mais aussi les publications en langues slaves et d'autres langues encore moins accessibles. Cette richesse d'indications bibliographiques constitue un des traits caractéristiques de l'ouvrage du savant hongrois et lui donne une valeur particulière. On se demande cependant si, dans certains chapitres, un choix des indications bibliographiques n'aurait pas facilité l'utilisation du livre et, d'autre part, n'aurait pas épargné quelque effort superflu. L'auteur a retenu nécessaire, ensuite, de faire une revue systématique des sources byzantines, pour apprécier leur valeur documentaire. Il a très bien souligné que « gerade die byzantinischen Quellen das reichste, wertvollste und vielseitigste Nachrichtenmaterial zur Geschichte der osteuropäischen Völker, und daher auch die Türkvolker erhalten haben ». A la fin du chapitre on lit des indications sur « la méthodologie de l'étude des sources », avec de bons renseignements bibliographiques sur les manuscrits byzantins, sur la paléographie grecque, la langue grecque, la chronologie, etc. Il est intéressant de rappeler aussi ce que l'auteur a écrit sur la conception des Byzantins, selon laquelle toute œuvre écrite (« alles was einmal schriftlich niedergelegt worden war »), était considérée comme « geistiges Gemeingut ». Le problème a une importance particulière pour l'étude de l'interdépendance des sources écrites entre elles et, par conséquent, de la valeur de leurs témoignages.

La seconde partie du livre est consacrée à l'étude des sources (Quellen) et représente vraiment une mine de renseignements de toute sorte. Les sources sont données en ordre alphabétique, d'après des titres en latin abrégés et quelquefois tout à fait conventionnels. Pour le savant qui s'intéresse avant tout aux « vestiges de la langue » (Sprachreste) des peuples turcs, l'ordre formel est sans doute convenable. Celui cependant qui cherche des sources historiques au sens strict du mot préférerait trouver ces sources dans un ordre systématique ou plutôt chronologique. En préparant une étude sur les sources byzantines concernant les peuples slaves — à la manière de « Byzantinoturcica » — j'ai essayé de les présenter non dans l'ordre formel, mais chronologiquement, ce qui paraît plus logique et plus utile. Sur chaque source, Moravcsik nous offre des informations riches et variées : une appréciation générale, indication de l'édition utilisée par l'auteur, notice sur les manuscrits (Textüberlieferung), sur les autres éditions et les versions, une revue des renseignements relatifs aux peuples d'origine turque et, à la fin, des indications bibliographiques toujours très nombreuses. Certaines sources byzantines ont été étudiées par l'auteur d'une manière assez détaillée — il faut rappeler, par exemple, ce qu'il a écrit sur Constantin Porphyrogénète (p. 356-390), sur Procope (p. 489-500), etc. Ce sont de petites monographies d'un intérêt singulier. En d'autres cas, l'auteur n'a fait que présenter les résultats des dernières recherches sur telle ou telle source.

Comparée à la première édition, la publication de *Byzantinoturcica* de 1958 nous offre une liste de sources beaucoup plus riche. L'auteur, comme il l'a souligné dans sa préface, a ajouté quelques sources qui ont été éditées seulement au cours des dernières années, ou des sources qui étaient publiées il y a déjà longtemps, mais qu'il avait omises dans sa première édition. Il me semble pourtant qu'il serait possible, à la riche collection des sources indiquées dans le livre du prof. Moravcsik, d'en ajouter encore quelques autres. Ayant pour but de rechercher les « vestiges de la langue », l'auteur a dû limiter dans une certaine mesure sa liste des sources. L'essentiel pour lui, c'étaient les textes avec des indications directes et explicites de noms et de termes. Il faut avouer que ce critérium n'est pas toujours convenable pour toutes les sources historiques. Il existe des sources, où l'on trouvera peu d'indications directes, mais qui par leur contenu général sont

d'une importance primordiale. En parlant des « uneigentlichen Sprachreste » (vol. II, 13 sqq.), Moravcsik a très bien analysé les « archaisierende Namen » comme désignations des peuples d'origine turque. En effet, dans son onomasticon on trouve un nombre considérable de noms, tels que *Skythai*, *Paiones*, *Persai*, *Mysoi*, etc., comme désignations de divers peuples turcs. En recherchant les « Sprachreste », l'auteur devait naturellement s'arrêter ici dans son analyse des textes. Les auteurs byzantins désignaient cependant assez souvent leurs ennemis — et les peuples turcs jouaient fréquemment ce rôle! — par des dénominations quelque peu « allégoriques ». On n'aimait pas, à Byzance, appeler le diable par son nom connu universellement, mais on le désignait tout simplement comme *l'ennemi*. De même, dans les textes byzantins on lit très souvent des mentions des *ennemis* (ΕΧΘΡΟΙ) de l'Empire, et sous ce nom se cachait quelque peuple d'origine turque. Si on cite aussi ces textes, et, d'autre part, les textes où tel ou tel peuple turc est désigné comme « des barbares » (ΒΑΡΒΑΡΟΙ), on arrive à enrichir la liste par toute une série de sources importantes, que l'on pourrait nommer des sources indirectes. Il ne faut pas cacher les dangers et les difficultés qui se présentent ici : seule une analyse historique et philologique peut préciser le vrai sens de ces désignations un peu vagues. Il ne faut pas, en même temps, exagérer les difficultés dans cette recherche des sources historiques sur les peuples turcs. Le terme (ΒΑΡΒΑΡΟΙ) comme désignation des peuples turcs n'existe pas dans l'onomasticon du prof. Moravcsik (vol. II, pp. 86-87). Il est nécessaire, d'autre part, de lire les textes byzantins du *xiv^e* et du *xv^e* s., pour y découvrir plusieurs fois mentionnés les Turcs comme ΕΧΘΡΟΙ ou ΒΑΡΒΑΡΟΙ, ou par d'autres termes plus ou moins voilés. Il suffit de citer ici quelques exemples de la collection de Miklosich-Müller, *Acta et diplomata* (v. chez Moravcsik, I, p. 204-210). Ainsi, dans un document de 1365 (nr. CCVIII, p. 467, 14-15) on nous dit que la ville de Traianopolis était conquise par les « ennemis impies », c'est-à-dire par les Turcs. Ailleurs on nous dit que la ville d'Andrinople était, en 1380, occupée par la main des « barbares » (MM, II, p. 18 sqq.), ou que la ville de Nicée était conquise ὑπὸ τῶν ἐθνῶν (*ib.*, II, p. 25). La même désignation a été employée dans un document de 1317 au sujet de la ville d'Amasia (v. MM, I, p. 69 sqq., nr. XXXVIII). Dans un document de 1318 (v. MM, I, p. 81-82, nr. XLV), on nous informe sur les souffrances de l'évêque de Keltzéna, dont l'église avait été occupée par les « barbares ». Dans un document sans date précise (v. MM, I, p. 92, nr. L), mais qui provient sans doute de la première moitié du *xiv^e* siècle, on lit que l'archevêché de Smyrne était tenu par les « barbares », mais l'on espérait les chasser οὐκ εἰς μακρόν... Des mentions semblables se trouvent aussi chez MM, I, pp. 143 sqq., nr. LXV, sur l'archevêché de Sevasteia, de 1327, dans MM, I, p. 157, nr. LXX de 1330, sur la région de Skamandros; MM, I, p. 260 : document de 1347, où l'on parle de la ville de Traianopolis comme victime de l'invasion « barbare »; MM, I, p. 242-243 : document de 1345 avec indication semblable relative à la Pisidie; MM, I, p. 34, nr. XVII : sur l'invasion des Turcs — « les gentils d'une autre race » (sur cela voir encore *ibid.*, p. 36, 37, 39-40, 41, etc.). Un document de 1316 (MM, I, p. 59, nr. XXXIV) parle de l'invasion des « ennemis » dans l'Orient et de la fuite de la population à cause de cela. Que sont encore les « Scythes, les Perses, les Arabes », dont parle un texte chez MM, IV (an. 1246, p. 203), sinon les Turcs? Sans s'arrêter davantage sur les nombreuses indications de cette sorte, il faut exprimer le vœu de voir ramassés, dans un livre contenant les sources byzantines sur l'histoire des peuples turcs, aussi ces *témoignages indirects*.

Aux sources directes, mentionnées dans la publication du prof. Moravcsik, on pourrait ajouter encore quelques textes. Il faut nommer ici, par exemple, le Dialogue de Georges Moschambar, conservé dans le Cod. Chisian. gr. 54 (R. VI a) du *xiv^e* s. et le Cod. Alexandrinus (Cairensis) gr. 285 de 1590 et datant de 1-IX-1277-

31-VIII-1278, auquel le R. P. V. Laurent a dédié des études importantes (V. Laurent, *Un polémiste grec de la fin du XIII^e s. La vie et les œuvres de Georges Moschambar*. E. O., XXXVIII/1929, p. 129-158; *A propos de Georges Moschambar, polémiste antilatin*. Ibidem, XXXV, 1936, p. 336-347). Or, dans ce texte — comme je l'ai relevé dernièrement (Edno prenebregnato vizantijsko izvestie za bogomilite. Izvestija na Instituta za bŭlgarska literatura, VI, 1958, p. 247-250), après avoir étudié le texte du cod. Chisian. gr. 54, il y a presque un quart de siècle, — l'on trouve une mention explicite sur les Bogomiles et, ce qui est non moins intéressant, une indication sur l'histoire ecclésiastique de la Bulgarie au ix^e siècle, avec le nom de « Bulgares ». Le texte a été déjà édité, malheureusement avec des fautes, en 1624 et 1627 sous le nom de Maxime Margounios (cf. aussi ma note dans B. Z., LI, 1958, p. 477-478). Comme je l'ai noté déjà (v. B. Z., LI, 1958, p. 422) la « Hadesfahrt » de Mazaris, publié dernièrement en version russe (Viz. Vremennik, XIV, 1958, p. 318-357), doit trouver sa place dans les Byzantinoturcica de M. Moravcsik. Il y a là des noms et des termes d'origine « turque » : les noms d'Asan et d'Alousianos, le terme de σοῦρασις, enfin le nom même de l'auteur de l'œuvre, qui peut-être n'est que le nom ethnique hongrois (cf. Moravcsik, *ib.*, II, p. 179, 184). Les lettres du Pape Jean VIII (872-882) en langue grecque, éditées par E. Caspar : MGH, EE, VII, Karolini aevi V (Berolini, 1912), avec des indications explicites du nom des Bulgares (*ibidem*, ep. 207 : p. 173, 31 sqq.; ep. 208 : p. 179, 29 sqq.; ep. 211 : p. 189, 23 sqq.) doivent être mises parmi les sources historiques. Un chronographe byzantin inédit et contenu dans Cod. gr. Universit. Mosquensis (olim Biblioth. Coislin. 229), attribué à Petros Alexandrinos et composé au plus tard vers la fin du ix^e siècle, nous donne quelques indications intéressantes : f. 190 sur les Bulgares; f. 191' une mention des « héritiers de Sime » de la Bible : les Avars, identifiés avec les Slaves : ΚΚΛΑΒΟΙ ΟΙ ΚΑΙ ΑΒΑΡΕΣ; f. 203 : la mort de l'empereur byzantin Nicéphore I^{er} en Bulgarie en 811. Le texte (contenu aussi dans un manuscrit de Dresde, aujourd'hui, semble-t-il, disparu) sera édité par une jeune érudite de Moscou (cf. sur le texte la note chez K. Krumbacher, GBL, p. 398-399). Entre le texte du Cod. Dresdensis et celui du Cod. Mosqu. il existerait, paraît-il, une certaine différence. D'après un manuscrit de la Österreichische Nationalbibliothek (Cod. Suppl. gr. 75, ff. 263-269, du x^e s.), H. Hunger (Byzantinische Geisteswelt. Von Konstantin dem Grossen bis zum Fall Konstantinopels. Baden-Baden, 1958, p. 280-286) a publié un fragment de Jean Chortasmenos, relatif à la délivrance de la ville de Constantinople en 1402 des attaques des Turcs, ensuite de leur défaite à la bataille d'Ankara. Tout dernièrement G. Ostrogorsky (Byzance État tributaire de l'Empire turc. Zbornik radova SAN, LIX, Viz. instit. 5, 1958, p. 52, n. 16 A; p. 53, n. 19 et p. 53, n. 20 a) a qualifié le texte de « remarquable » par son contenu. Dans la Vie de saint Nicolas le Jeune (Migne, P. Gr., CXX, col. 80 B), il y a une indication du nom ethnique des Bulgares (cf. mon article : Accenni alla Sicilia nella letteratura bulgara medioevale. Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani, V, 1957, p. 95). Le texte doit être mentionné donc parmi les sources byzantines. A propos de Jacques de Bulgarie (v. Moravcsik, *ib.*, I, p. 300), il faut ajouter encore une note marginale très importante, contenue dans le cod. Petropolit. (Leningrad), gr. 181, f. 233, que je publie dans une étude spéciale. Sur la base du Cod. Laurent., plut. LIX, cod. 13, f. 171', le R. P. V. Laurent (Les origines princières du patriarche de Constantinople Joseph II, REB, XIII, 1955, p. 131-134) a publié une précieuse notice relative à Joseph II (1416-1439), d'après laquelle il était fils naturel du roi bulgare Jean Šišman (1371-1393), dont le nom est mentionné sous la forme CÍCMANOC (cf. Moravcsik, *ib.*, II, p. 290; p. 277, d'autres indications du même nom). Le texte devrait trouver sa place parmi les « notitiae chronologicae » chez Moravcsik, I, p. 461-463. Si le prof. Moravcsik a eu la bonne idée de recourir,

pour le texte grec de la Vita Sti Joannis Rilensis, composée entre 1166-1183 par Georges Scylitzès, mais aujourd'hui perdue, à la version bulgare du moyen âge (v. *ibidem*, I, p. 566-567), il faut suivre son exemple et ajouter encore quelques autres textes byzantins, connus uniquement dans leur version bulgare médiévale. On peut citer, à titre d'exemple, la Vita Sti Theodosii Ternoviensis, composée par le patriarche de Constantinople Callistos et connue en version bulgare du xiv-xv^e siècle, avec des indications très importantes (v. extraits dans mon article : Iz starata bûlgarska knižnina, II. Sofija 1944, p. 212-228, XXIX, 399-401, avec bibliographie). La Vita Constantini-Cyrilli a été écrite en slave, mais en partie sur la base de sources écrites en grec et notamment une Diegesis de Constantin Philosophe sur sa mission chez les Chazares (v. mon article, Zur literarischen Tätigkeit Konstantins des Philosophen. B. Z., XLIV, 1951, p. 105-110 = Festschrift Fr. Dölger), de même que d'autres écrits de Constantin, composés toujours en grec et aujourd'hui perdus. Dans cette Vita on peut trouver plusieurs passages relatifs aux peuples d'origine turque. En me réservant la possibilité de donner encore quelques autres sources de ce genre dans mon étude en préparation, je dois citer ici au moins un texte inédit — Vita Naum, conservé dans Cod. Athen. 827, dont le texte paraîtra bientôt. Chercheur infatigable, le prof. Moravcsik lui-même, comme il nous l'apprend (1), a pu découvrir encore un certain nombre de textes nouveaux, et il faut formuler le vœu de voir bientôt une troisième édition de son livre avec ces suppléments.

Qu'il me soit permis enfin de proposer quelques corrections et additions bibliographiques. Ainsi, à propos du patriarche Gennadios = Georges Scholarios (Moravcsik, I, p. 290) il dit qu'il se retira « in ein Kloster bei Serrai »; il serait bon de préciser : au monastère de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée (cf. dernièrement A. Guillou, Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée. Paris, 1955, p. 12). A la bibliographie sur Acta Lavrae (Moravcsik, p. 211) on peut ajouter mon article Proučvanija vûrhu bûlgarskoto srednovkovie. Sofija, 1945, p. 40-43, où il y a maintenant quelque chose à corriger. A propos de la bibliographie sur Jacques de Bulgarie (Mor., I, p. 300), il faut corriger : Besarione, an. XXI, fasc. 2-3 (= fasc. 140-141). Aprile-Septembre 1917, p. 208-221. J'ai consacré à l'archevêque d'Ochrida Jacques deux études qui manquent dans la bibliographie : Prinosi kûm srednovkovnata bûlgarska istorija. 4. Jakov Bûlgarski. Godišnik du Musée archéol. de Plovdiv 1937-1939 (1940), p. 201-212; Poslednite godini na arhiepiskopa Jakov Bûlgarski. Proučvanija, p. 115-122 (cette dernière étude devait paraître sous le titre : Die letzten Jahre des Erzbischofs Iakobos von Achrida, dans B. Z., XLII, 2, 1942, p. 369 sq., détruite pendant la guerre). Sur l'Inscriptio de Avaris (Mor., I, p. 303) cf. aussi L. Niederle, SS., II. 2 (1910), p. 288, n. 3, avec d'autres indications bibliographiques. Le nom de Sermon « Gouverneur von Sirmium » (Mor., p. 311, 506) doit être biffé. Un tel personnage historique n'a jamais existé, et seule une fausse lecture du nom de la ville de Serm-Srem a donné origine à une erreur, qui s'est perpétuée jusqu'à

(1) Dans une lettre privée, datée le 16 novembre 1958, M. Moravcsik m'a communiqué qu'il a découvert encore les sources suivantes : Anastasios Sinaites (= Pseudo-Anastasios) : Mi, P. Gr., LXXXIX, col. 1212 C; un texte de l'évêque Constantin : AA SS, Septembr. V, col. 280 A; un texte chez Photios, Historia Manichaeorum : Mi, P. Gr., CIV, col. 1241 B; diverses indications dans les Vitae : David, Symeon, Georgios : BHG³, I, 152; Andreas Chiensis : BHG, III, 8; Damianos mon. : BHG, III, 20; Euthymios : BHG, I, 205; Ioannes Vladimirov : BHG, III, 35; Makarios monac. : publié par A. Papadopoulos-Kerameus en 1884; Niketas publié dans Dukakis; Patres Athonenses : BHG, III, 57; La Vita retractata etc. de saint Pierre d'Atroa : éd. V. Laurent, Bruxelles, 1958; Platon : AA SS, April. I, XLV et Mi, P. Gr., XCIX, col. 844 A; Theophanes et Theodoros, ed. Papadopoulos-Kerameus en 1897.

présent. Sur Ioannes Diogenes (Mor., p. 316-317) cf. encore Krumbacher, GBL, p. 474. A propos de Ioannes Eugenikos ajouter encore : I. Dujčev, O drevnerusskom perevode « Rydanija » Ioanna Evgenika. Viz. Vrem, XII (1957), p. 198-202; Byzantinoslavica, XVII (1956), p. 280-283, avec d'autres indications bibliographiques. A propos de la biographie de Ioannes Kanabutzes (Mor., p. 320-324) v. les notices dans MM, I, p. 114, nr. LVIII, p. 115-118, nr. 118, K. Sathas, Νεοελληνική φιλολογία. Athènes, 1868, p. 271. Sur l'« Apologie gegen den Islam » de Jean Cantacuzène (Mor., p. 321) v. maintenant la version allemande chez Hunger, Byzantinische Geisteswelt, p. 234-235, 238-241. Ioannes Mauropus (Mor., p. 334-335) nous a laissé non *un*, mais bien deux discours (ed. De Lagarde, p. 178-195; p. 142-147) qui ont de l'importance pour nous (cf. I. Dujčev, Proučvanija, p. 30-34, 35-39). Des indications bibliographiques sur Kekaumenos (Mor. p. 351-352) cf. mon article, Njakoľko beležki kŭm Kekavmen. Zbornik radova SAN LIX. Viz. instit. 5 (1958), p. 59-70. Sur le document du patriarche Nicolas III (Mor., p. 460-461) cf. encore Niederle, SS, II, 1 (1906), p. 210 avec d'autres notices bibliographiques. Sur Oracula Leonis (Mor., p. 470) voir encore Byzantinoslavica, XVII (1956), p. 309, n. 222, avec des notes bibliographiques. A corriger, page 91 : « Aufstand der Bulgaren im Jahre 1185 » au lieu de « 1085 ». Sur Francesco Filelfo (Mor., p. 472-473), ajouter ce qu'a écrit Fr. Babinger, Mahomet II le Conquérant et son temps. Paris, 1954, p. 88 sq., 143, 146 *passim* (= Maometto il Conquistatore e il suo tempo, Torino, 1957, p. 115 sq., 118, 184 *passim*). Les notices bibliographiques sur le Pulologos (Mor., p. 502) sont à enrichir. Le sceau attribué au roi bulgare Ivailo (Mor., p. 506 U) est, en réalité, un sceau byzantin; cf. P. Petrov, Vustanieto na Ivailo. Sofija, 1956, p. 211, n. 7. A propos de Theodoros Peditasimos (Mor., p. 522), il faut mentionner encore Fr. Dölger, Zwei byzantinische Reiterheroen erobern die Festung Melnik. Sbornik G. Kacarov, I. Sofija 1950, p. 275-279. Au lieu de l'édition de Vita Clementis (Mor., p. 556) par A. Milev, il serait nécessaire d'utiliser l'édition de N. G. Tunickij. Il me semble nécessaire, en indiquant les divers textes hagiographiques (sous le terme de Vita : Mor., p. 554-577) d'établir une distinction plus précise entre les genres : *vita*, *miracula*, *passio*, etc. Dans la Vita Euaresti (Mor., p. 561) il est question d'une ambassade byzantine chez les Bulgares au temps de Théodora, et non de Théophile. La Vita Parascevae (Mor., p. 574) n'est rien d'autre qu'une réadaptation de la Vita composée par le patriarche Euthymios de Tirnovo (v. le texte chez E. Kalužniacki, Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius. Wien 1901, p. 59-77), et cela nous explique la présence de « einige wertvolle Angaben über die Bulgaren ».

Toutes ces observations ne sont qu'une preuve de l'intérêt qu'on porte à l'ouvrage fondamental du prof. Moravcsik. Travail de longue haleine et d'une érudition exceptionnelle, Byzantinoturcica du savant hongrois doit être apprécié comme une des publications les plus importantes et les plus utiles dans le domaine des études byzantines au cours des dernières dizaines d'années. Les deux volumes de cette œuvre resteront longtemps comme un manuel indispensable à tous les érudits qui s'occupent de l'Histoire de Byzance et des peuples qui ont eu des rapports avec l'Empire de Constantinople.

I. DUJČEV, Sofija.

CL. TSOURKAS, *Gli scolari greci di Padova nel rinnovamento culturale dell'Oriente Ortodosso*. Padova, Università (sans date). In-8° de 36 pages. Avec 12 portraits hors texte.

L'auteur énumère à la course les très nombreux sujets grecs qui s'initièrent à la culture ou aux sciences dans la célèbre Université de Padoue du xvi^e au xix^e s.,

période durant laquelle ce centre de haut enseignement jouit dans tout l'Orient Chrétien d'un vrai pouvoir de fascination. Les esprits les plus estimables de l'époque moderne, Mélétios Pigas, Cyrille Lucar, Maxime Margounios, le patriarche de Jérusalem Nectaire, Alexandre Mavrocordato l'Exaporite, Eugène Boulgaris, Nicéphore Théotokis, Chrysanthé Notaras, entre autres, fréquentèrent ses cours. C'est également dans son sein que furent formés les futurs cadres des écoles qui, en Roumanie avec l'appui très actif des princes moldo-valaques, en Épire sous l'impulsion du métropolite de Janina Mélétios, en Russie à l'instigation de Pierre le Grand, maintinrent et diffusèrent la foi dans la valeur de la civilisation gréco-latine. L'action de ces intellectuels prépara graduellement les esprits au mouvement d'émancipation sociale et politique. M. Tsourkas estime même que l'action de l'Université de Padoue, pour indirecte qu'elle apparaisse, sur le Risorgimento grec de 1821 fut plus considérable que n'importe quelle autre influence étrangère, celle de la Révolution française comprise! On pourrait ne point partager ce dernier sentiment, mais on approuvera l'auteur de tenir la grande Institution padouane comme l'*Alma Mater* de la Grèce moderne.

V. LAURENT.

E. TH. TZOLAKIS, Μιχαήλ Γλυκᾶ, Στίχοι οὗς ἔγραψε, καθ' ὃν κατεσχέθη καιρόν (= Annuaire de la Faculté de Philosophie, Supplément, n° 3). Thessalonique, 1959. In-8° de xv + 45 pages.

Michel Glykas, enfermé par ordre de Manuel I^{er} Comnène dans la dure prison des Nouméra, y composa en 1156 une supplique de 581 vers pour tenter d'apaiser la colère de son maître. Cette longue pièce, éditée trois fois (E. Legrand en 1880, S. Eustratiadès en 1906, G. Zoras en 1956), a été étudiée par les meilleurs philologues, J. Psichari, K. Krumbacher, G. N. Hadzidakis, H. Pernot, N. G. Politis. Mais personne ne s'était encore préoccupé de confronter toutes les observations et corrections apportées dans ces travaux et d'en faire profiter l'établissement du texte qui, conservé dans un unique manuscrit quelque peu déficient, n'est pas d'un traitement aisé. M. Tzolakis s'est imposé cette peine et nous livre dans ce fascicule une édition critique du fameux poème sur la base la plus large et la plus complète qui s'offre actuellement : utilisation directe du Paris. gr. 228, confrontation des précédentes éditions, mise en œuvre de tous les éléments valables dégagés par la critique.

Une rapide introduction nous rappelle brièvement le peu que nous savons de Glykas — on reviendra bientôt sur le sujet, — situe ensuite le poème et dit toute son importance du double point de vue philologique et laographique. Le contenu de l'opuscule est ensuite analysé, puis viennent de courtes observations sur la langue, la prosodie et la signification de cette composition au demeurant singulière au moyen de laquelle Glykas, par un jeu d'ombres et de lumières, s'entraîne, en des tableaux sombres ou plaisants, à exciter la compassion ou la bonne humeur de l'empereur. Un copieux glossaire, qui pourrait être enrichi, clôt cette consciencieuse édition. A propos de ce dernier, j'oserai émettre le vœu que les savants grecs définissent ou expliquent les mots notables non en néo-grec mais en latin! Dans le cas présent M. Tzolakis eût dû marquer d'un signe (un astérisque) les mots qui ne sont attestés que dans ce poème ou éventuellement dans la seule œuvre de Glykas. Autres observations : les citations scripturaires qu'il eût suffi de faire figurer dans l'apparat critique sont loin d'avoir été toutes repérées. Voir les vv. 343, 353, 506-507, 525-527 et autres. Le commentaire laisse passer des passages dignes d'attention. Exemple : v. 95, l'affirmation qu'en enfer les damnés connaissent 50 jours de relâche par an! Ce curieux texte intéresse au

maximum la théologie des fins dernières. Mais ce n'est qu'un manque à gagner. Par son courageux et sagace labeur, le nouvel éditeur a fait faire à l'établissement et à la connaissance du poème de Glykas sur son emprisonnement un progrès appréciable. Aussi est-ce avec intérêt que l'on attend la reprise annoncée du second poème de ce fécond auteur.

V. LAURENT.

MILLET GABRIEL, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie (Serbie, Macédoine et Monténégro)*, fasc. 2. Album présenté par A. FROLOW. Paris, 1957. E. de Boccard. In-folio de xv pages et Album de 101 planches.

Gabriel Millet, au cours de sa longue et féconde carrière, avait marqué une nette préférence pour l'art serbe, convaincu, à bon droit, que l'histoire de l'art proprement byzantin en recevrait de notables éclaircissements. Il s'était pour cela astreint à recueillir au cours de ses missions dans les Balkans un nombre impressionnant de reproductions photographiques et de dessins ou aquarelles, qu'il n'a pu faire paraître de son vivant. L'un de ses meilleurs élèves, M. A. Frolow, a pris sur lui de continuer l'œuvre du maître en éditant ces trésors d'art religieux d'autant plus précieux que certains des monuments figurés dans les dossiers en question ont déjà péri.

Un premier fascicule recensé ici même (cf. REB, XIII, 1955, p. 294, 295), plus spécialement consacré aux origines de la peinture yougoslave, présentait, autour de Sainte-Sophie d'Ochrida, un ensemble géographiquement dispersé quoique homogène. Cette deuxième publication concentre son exposé sur trois églises d'une même contrée (la Rascie, la plus ancienne province de la Vieille Serbie) et d'une même époque (seconde moitié du XIII^e s.). L'une est située dans la région montagneuse aux sources de la Raška, les deux autres, séparées par une trentaine de kilomètres à peine, dans le bassin de l'Ibar et de la Morava occidentale. Toutes trois sont des fondations de la Maison des Némánijdes, dont les princes se sont attachés au cours de deux générations à bâtir ou à décorer ces lieux du culte. « Rien n'est plus caractéristique, observe l'auteur, que de reconnaître dans les portraits des donateurs, les mêmes personnages qui passent, d'une église à l'autre, de l'adolescence à l'âge mûr, comme sur les pages d'un immense album de famille » (p. vii).

L'ensemble de la décoration est d'une grande valeur et d'une portée générale indéniable. Sa première caractéristique est, en contraste marqué avec l'unité de lieu et d'âge, la diversité des techniques. Ainsi les fresques de Sopoćani — G. Millet l'avait reconnu — relèvent déjà de l'esthétique nouvelle inspirée de modèles hellénistiques; elles reportent l'esprit vers les célèbres mosaïques de Kahrié Djami. A Gradač, dans le second des monuments étudiés, cette tendance est à la fois plus accusée jusqu'à provoquer l'observation directe de la nature et plus réservée là où elle se modèle sur une tradition immédiatement antérieure. Le décor de la troisième église, celle d'Arije, pousse cette dernière manière jusqu'à l'austérité et le dépouillement au point de verser dans l'abstrait et l'intemporel. Ainsi apparaît le caractère complexe et discontinu de l'art serbe au cours d'une évolution marquée de temps d'arrêt, d'hésitations et de retours en arrière.

M. Frolow présente ces conclusions en termes sobres et clairs. A lui revient d'autre part le mérite d'avoir non seulement ordonné et classé les documents laissés par M. Millet, mais l'idée, heureusement réalisée, d'y ajouter un certain nombre d'autres reproductions fournies par le Musée National de Belgrade ou prises ailleurs. Avec l'aide occasionnelle de plusieurs savants yougoslaves tout

a pu être localisé et étiqueté. De la sorte la publication, notablement enrichie, sera désormais indispensable pour toute étude portant sur les origines de la peinture serbe au moyen âge.

V. LAURENT.

W. STADLER, *Führer durch die europäische Kunst*. Freiburg i. Br., Herder, 1958. In-8° de 295 pages. Avec 104 figures en couleur et 365 en noir + 8 cartes. Prix : DM 22,80.

La miniature polychrome, une œuvre française, qui ouvre cet élégant volume, en indique l'intention. Elle représente Dieu le Père mesurant le monde qu'il vient de jeter dans l'espace. Or comme le monde, l'art est aussi une création, mais création de l'homme qui s'en est servi pour façonner son propre univers, l'ordonner et l'éclairer en magnifiant son destin. Les préjugés de races, les rivalités politiques et les impératifs économiques ont engendré des guerres et dressé l'une contre l'autre des fractions importantes du vieux continent. Et cependant, dans ce climat de division qui a empoisonné les siècles, l'Art, dans ses infinies réalisations, présente une unité fondamentale. En tout pays, il s'origine aux mêmes sources et s'inspire des mêmes principes qui sont ceux du christianisme vivant. L'auteur, encore jeune, veut en faire la démonstration à ceux de sa génération. Aussi, dépouillé dans son texte principal de tout appareil scientifique, son livre veut-il être avant tout un Guide pour voyageurs lettrés et enthousiastes, conçu de manière à faire sentir comment les chefs-d'œuvre de la peinture ou de l'architecture qui font la richesse de nos Musées ou la gloire de nos villes sont issus, non de la fantaisie d'un homme isolé, fut-il un génie, mais de la vie elle-même, qui, se développant sans brisure d'époque en époque, assura la continuité de la création artistique. Cinq conclusions ressortent de l'enquête ici menée : 1° les grecs et les romains ont posé les principes; 2° l'art paléo-chrétien et byzantin ont transmis ceux-ci aux divers peuples de l'Occident; 3° des arts nationaux se sont formés; 4° bientôt la communauté d'origine et l'influence mutuelle ont créé le *Grand Style* qui est la plus belle réalisation de la Communauté européenne; 5° enfin cette unité d'inspiration reste encore perceptible dans les tendances multiples et souvent révolutionnaires de l'époque contemporaine (xix^e-xx^e s.). Le lecteur curieux ou le savant en quête d'une information rapide trouvera, confrontées dans ce volume, toutes les époques de l'Art européen avec l'inventaire de ses styles et de leurs particularités les plus saillantes. Le tout agrémenté de magnifiques reproductions. On y a ajouté plus de 800 notices sur des villes d'art et 300 courtes biographies de peintres et de sculpteurs célèbres de tout temps et de tout pays. La place faite à Byzance (p. 26-31) paraîtra trop mesurée quoique illustrée de deux fort belles planches. Quelques remarques au sujet de la première : 1° le lecteur eût été heureux de savoir que l'émail représentant la Théotocos en costume impérial, donc en Reine, provient d'une collection russe (la Collection Votkine); il s'étonnera en outre que les sigles M-P ΘV aient été lus : *Maria Theotoku*! 2° la vue de l'intérieur de Sainte-Sophie (fig. 5) est anachronique; on peut se procurer, pour le prix d'une carte postale, une magnifique reproduction du même ensemble dégagé du crépi turc avec la grandiose mosaïque de l'abside. Ceci dit, on ne peut que souhaiter une large diffusion à ce Guide richement illustré et si largement pensé.

V. LAURENT.

C. GIANNELLI et A. VAILLANT, *Un lexique macédonien du XVI^e siècle* (= Textes publiés par l'Institut d'Études slaves, V). In-8° de 72 pages. Avec 2 pl.

La moitié des 14 manuscrits grecs que possède le Chapitre de Saint-Pierre de Rome lui a été offerte par un personnage assez notable, resté néanmoins mystérieux : Sylvestre, dit aussi Stélianos, grand protosyncelle du Patriarcat de Jérusalem. Dans le petit lot, porté à Rome vraisemblablement en 1620, le volume coté C 152 présente dans une de ses parties un intérêt exceptionnel. L'ensemble, composite, est en effet formé de trois sections qui, à l'origine, eurent une existence séparée et que Sylvestre réunit sous une même reliure. La première, contenant le texte partiellement mutilé de deux comédies d'Aristophane (le *Ploutos* et les *Nués*), dut être copiée entre 1485 et 1520; la seconde, conservant en texte la *Théogonie* d'Hésiode et en marge, entre autres, une version néo-grecque du *Fiore di virtù* du bénédictin Tommaso Gozzadini, est de même époque; la troisième enfin, d'un tout autre caractère avec ses textes de contenu purement ecclésiastique, a été transcrite par un scribe bien connu, le grand économiste de l'archevêché de Pogoniani Gginos, qui l'acheva au cours de l'été 1620. Après avoir fini la description du C. 152 et en avoir déterminé l'origine et l'âge, M. Giannelli revient à la seconde section qui offre, en plus, cette particularité de conserver d'anciens documents d'un parler slave de la Macédoine occidentale. Ils se présentent sous la forme de gloses slaves transcrites dans les marges en caractères grecs. L'ensemble constitue un véritable petit lexique de 301 termes ou expressions que M. C. Giannelli édite et dont M. A. Vaillant, relayant M. A. Mazon, assure le commentaire linguistique. Ces multiples notations ne sont pas l'œuvre d'un spécialiste, mais d'un curieux, un grec, qui, à l'aide d'un informateur, s'est complu à recueillir « la langue moyenne » d'une région (sud-est de Castoria) comme la parlaient, non les paysans, mais les slaves cultivés. On a là dès lors un monument linguistique qui, très semblable au macédonien moderne, garde néanmoins un nombre appréciable de traits anciens et par là peut aider à préciser l'évolution du macédonien et de l'un de ses dialectes. Un index des mots slaves et grecs étudiés rend aisé à souhait le maniement du petit glossaire « bâti au hasard des associations d'idées », et dans lequel on veut déjà voir une forme rudimentaire de l'enquête linguistique. Cette référence à nos méthodes contemporaines rend sympathique, s'il se peut, ce lexique dont les éditeurs montrent avec pertinence le multiple et exceptionnel intérêt.

V. LAURENT.

Collection Hélène STATHATOS. *Les objets byzantins et post-byzantins* [1957].

Texte de 119 pages avec 46 figures dans le texte et 200 (sur 55 pl.) hors texte.

La dernière guerre n'était pas achevée que le monde des archéologues commençait à se familiariser avec un nom de collectionneur aux étonnantes possibilités financières et artistiques. M^{me} H. Stathatos acquérait — elle devait continuer à le faire pendant un quart de siècle — et disposait avec un goût étudié dans son hôtel transformé en maison de rêve un choix d'objets précieux représentant toutes les périodes de l'Hellénisme. Des érudits locaux ou des savants de passage y ont découvert des pièces de choix qui, depuis 1944, ont fourni matière à plus d'un mémoire (liste de ces travaux particuliers, p. 8, 9; on y ajoutera la communication de E. Coche de la Ferté faite à l'Académie des I. et B.-L. sur quelques bagues

byzantines, dans les Comptes rendus de cette Académie, 1956, p. 72-81). L'heureuse propriétaire ayant décidé de disperser son trésor prit la sage détermination d'en publier au préalable un catalogue scientifique. A cette fin, la collection entière a été répartie en deux séries, antique et chrétienne, désormais à la disposition de tous en deux somptueux volumes. C'est le plus récent groupant les objets byzantins et post-byzantins que nous présentons ici.

Si l'on excepte la première et la dernière dont la présence dans ce catalogue reste, quoi qu'on dise, assez surprenante, ce sont 198 pièces qui sont offertes à notre admiration et reproduites à cet effet sur des planches d'une exécution impeccable. Un luxueux traitement auquel les monuments du passé byzantin ne sont guère accoutumés! L'ensemble est à vrai dire de proportions assez modestes et il s'étend au surplus à presque toute la période chrétienne, allant du ^{ve} au ^{xviii}e siècle avancé! Néanmoins, quand l'on songe à l'extrême rareté de la joaillerie grecque médiévale parvenue jusqu'à nous, on doit bénir la bonne fortune qui, d'un coup, nous procure un lot fourni de très beaux spécimens. La majeure partie des objets ici décrits est en effet constituée par des bijoux, mais il s'y ajoute assez d'autres articles pour qu'on y puisse suivre les tendances mouvantes des arts somptuaires aux diverses époques. La diversité du lot est d'ailleurs telle que le concours de plusieurs spécialistes a dû être requis pour le mettre en valeur. Les exposés de ces collaborateurs sont, à vrai dire, très inégaux, ce qui introduit dans cette belle publication un élément de déséquilibre que l'auteur de l'Avant-Propos, M. G. Daux, s'ingénie courtoisement à pallier. Le responsable est peut-être M. Coche de la Ferté dont l'apport, d'un intérêt et d'une richesse exceptionnels, constitue la moitié du texte (p. 11-62). Il décrit et commente à grand renfort de parallèles trois trésors de bijoux découverts à Chio (une paire de boucles d'oreilles et deux bagues), en Crète (4 paires de boucles d'oreilles, un pendentif, deux bagues et deux solidi), et à Salonique (18 bijoux dont 11 bagues). A. Xyngopoulos édite succinctement trois bronzes des ^{ve}-^{vii} s. (croix-reliquaire, lampe et porte-lampe en forme de paon). Avec M. Chatzidakis et ses sept coupes en argent nous faisons un bond dans le temps jusqu'aux ^{xvi}e-^{xviii}e s., et y restons, dans une seconde présentation, pour admirer tout un assortiment de bijoux rehaussés d'émaux et de pierreries d'une qualité et d'une conservation exceptionnelles. Le R. P. P.-J. Croquison nous fait quitter les arts mineurs en nous entretenant brièvement de trois manuscrits grecs aujourd'hui cédés à la bibliothèque du Gennadeion et dont il a étudié ailleurs le plus intéressant, un *archieratikon* du ^{xvii}e s. En notant qu'on eût dû en souligner ici l'origine épirote, je signale qu'un exemplaire tout pareil quoique moins luxueux, écrit et décoré dans le même atelier, vient d'être acquis par M^{me} N. Thierry, d'Étampes. A. Xyngopoulos présente ensuite 26 icônes de toutes dimensions, peintes entre le ^{xiv}e et le début du ^{xviii}e s. Des broderies grecques — encore des œuvres tardives (^{xvi}e-^{xviii}e s.) — sont caractérisées par un spécialiste anglais A. J. B. Wace, et décrites par H. Statathos elle-même aidée de J. Raftopoulos. Enfin le bel ouvrage se clôt sur la présentation du somptueux décor qui servit de cadre à la collection entière. Il s'agit des boiseries sculptées d'un salon de Kozani (Macédoine) que M^{me} Statathos acquit et fit aménager dans son hôtel d'Athènes. Par la richesse et la qualité de leur décoration, celles-ci méritaient d'être unies à l'opulente collection dont les trésors sont ici sous nos yeux.

On eût aimé que le catalogue, d'une présentation si fastueuse, fût irréprochable. Trop d'anomalies déparent un texte inégal quoique excellent en plusieurs de ses parties. Passons sur les coquilles toujours déplaisantes, mais irritantes dans un ouvrage de luxe : v. g. p. 11, n. 1, *trois* fois Galland pour Guiland; p. 12 n. 3, Chroniates; p. 27, n. 3, Chronographies de Théophane; p. 41, n. 6, Com-mènes; p. 42, curoplate; p. 50, *la* type; p. 61, n. 2, βέστω, etc. Il y a dans l'exposé :

1) des étrangetés; v. g. p. 48, où on nous parle de « l'évangélaire de saint Trias conservé dans un couvent des Météores »; 2) des inexactitudes; v. g. p. 12, les *argyropatai* ne sont pas, il s'en faut, des orfèvres; p. 11, Théodore Métochite n'est pas le fondateur de Chora; p. 57-58, n. 35, Dishypatos est ici un nom de famille et non celui de la dignité homonyme; le camée doit être, à en juger d'après les caractères épigraphiques, d'une époque bien plus basse; p. 61. Il est exclu que le terme final puisse être un nom de famille, car l'article, dans ce cas, eût remplacé la conjonction; p. 61, n. 54 : ΑΠΕΛΑΤΟΥ, est plus qu'improbable, l'épsilon lonn n'étant pas exprimé; telle lecture : Παύλου τοῦ Πιλάτου (nom de famille assez porté dès le x^e s.) est autrement plausible, sans être garantie pour autant; p. 57, n. 33, la légende doit se transcrire et s'interpréter autrement, les exigences de la prosodie imposant une douzième syllabe. On lira donc : Μνηστρον δίδωμι Γουδελίσση Μαρία (orthographe corrigée). Ajouter que l'âge d'or de cette famille fut le x^e s. qui la voit, dès ses premières années, alliée aux Paléologues; 3) des négligences inadmissibles; v. g. la dernière année du règne d'Alexis III Ange est tantôt 1204 (p. 29), tantôt 1205 (p. 12, n. 3, 54), alors qu'il eût fallu 1203! p. 27, la fig. 13 nous présente la couronne de Constance d'Aragon, donc d'une femme et la note 4 précise que, selon J. Déer, Frédéric II en « aurait ceint le front de sa femme ». Or le savant hongrois a démontré (voir cette revue, XII, p. 290, 291) que c'est là une couronne d'homme, portée par Frédéric II et déposée par ce potentat sur la tête de l'impératrice *défunte*. Ces remarques de détail pourraient être multipliées. Notons pour finir deux observations plus générales : 1) p. 13, on nous dit ignorer « l'attitude des Byzantins à l'égard des bijoux »! C'est sans doute faute de n'avoir pas lu les auteurs du moyen âge, voire même ce qu'en a déjà dit Ph. Koukoulès dans son ouvrage monumental sur la Vie et la Civilisation byzantines. J'espère bien quant à moi consacrer au sujet un chapitre coloré dans le Traité projeté de Sigillographie; 2) p. 50 suiv., on ne tient pas compte d'un fait majeur : les byzantins thésaurisaient les bijoux, n'importe quels bijoux en matière précieuse, à l'instar des solidi! Il s'ensuit que les bagues de Salonique — en admettant qu'elles proviennent bien d'un trésor de la région! — ont fort bien pu y venir par la voie du commerce de quelque centre de l'Asie Antérieure, particulièrement de Syrie, et n'avoir dès lors avec l'art de Constantinople qu'un lien de lointaine dépendance.

Mais quoi que l'on puisse penser de ce problème et de plusieurs autres, on ne peut fermer ce catalogue exemplaire sans éprouver un sentiment de fervente gratitude envers un mécénat qui a su sauver de la dispersion et d'une destruction possible — tant d'antiques en or vont au creuset! — des témoins inestimables de cette civilisation byzantine dont le luxe proverbial retrouve ici quelques-uns de ses plus beaux témoins.

V. LAURENT.

J. HEURGON, *Le trésor de Ténès*. Délégation Générale du Gouvernement en Algérie, sous-direction des Beaux-Arts. Paris, 1958. In-4° de 87 pages. Avec 24 figures dans le texte et un Album de 40 planches.

Le 13 mars 1936, l'ingénieur du service vicinal trouvait dans une modeste bourgade du littoral algérien, Ténès (anc. Cartennae), un trésor de 19 objets dont 17 en or, une ampoule en argent et une anse de bronze. Le métal jaune fournissait trois fibules, sept éléments de garnitures de ceintures (deux plaques-boucles, deux plaques-appliques, un bout de ceinture et deux boutons-œillets), quatre bracelets (deux torsadés, un orné de pierres précieuses et un autre en *opus interrasile*), deux étuis dont le plus petit servit de reliquaire, enfin, monté en broche, le médaillon d'une impératrice orné à sa partie inférieure de trois croix suspendues.

L'ensemble forme un trésor qui se serait constitué progressivement au fur et à mesure que grandit la fortune politique de ses propriétaires successifs. Son histoire devient ainsi celle d'une famille romaine, de son ascension et de son déclin. Les quatre plus anciens objets (les deux bracelets torsadés, l'étui pendentif aux masques de lion, la fibule au dauphin) durent appartenir à l'ancêtre qui, à la fin du III^e siècle ou au début du IV^e, vivait — simple notable ou fonctionnaire subalterne — dans un milieu gaulois, britannique ou rhénan. Vers 390, l'un de ses descendants parvint, sous Théodose, au faite de la magistrature, comme en témoignent les garnitures de ceinture avec les deux fibules cruciformes, œuvres d'un très grand orfèvre de Rome, Trèves ou Milan. A la génération suivante, vers 420, l'acquisition du médaillon de l'impératrice évoque les liens étroits unissant quelque membre de la famille, assurément l'une des femmes, à la maison impériale.

Comment ces insignes d'un très haut fonctionnaire sont-ils venus finir dans une cachette africaine? L'hypothèse la plus acceptable est qu'ils furent emportés par leur propriétaire du moment obligé de fuir Rome devant une invasion barbare. MM. Leschi et Carcopino avaient proposé de placer l'événement lors du sac de la Ville par Alaric en 410. M. Heurgon accepte l'explication et suggère que l'enfouissement eût pu avoir lieu au cours de l'été 429 lors de l'irruption vandale en Afrique. La patricienne qui, en quittant l'Italie, avait cru se mettre hors d'atteinte avec ses bijoux, aurait de la sorte joué de malheur, car elle dut disparaître dans la tourmente, puisqu'elle ne les récupéra pas. Mais, l'auteur en est conscient, cette dernière date est trop rapprochée de la première et son acceptation se heurte à la présence dans le lot d'objets de style plus tardif (spécialement la croisette médiane qui orne le médaillon). Aussi envisage-t-il, quoique, ce me semble, avec trop de réticence, de reporter à une date nettement plus basse allant jusqu'à la conquête arabe, l'enfouissement du trésor.

Tout porte à croire en effet que, lors de son recel, celui-ci était entre les mains d'un descendant appauvri, acculé, pour vivre, à vendre des pièces de choix. Nous n'avons là, à tout prendre, qu'un trésor en liquidation. Comment s'expliquer autrement l'absence anormale d'articles de parure tels que les colliers ou d'objets du mobilier domestique (cuillers et plats en argent)? N'est-ce pas parce que, étant d'un usage courant, ils trouvèrent aisément preneurs? Comme on le note justement, le fait que les bijoux furent cachés dans un pot de terre et non dans leur cassette d'argent montre assez que le dernier propriétaire allait s'appauvrir. Ce qui doit le situer à bonne distance du moment qui vit l'installation de la famille sur la côte africaine. L'indice fourni par les petites croix appendues au médaillon, celui que l'on peut tirer de l'ampoule attribuée à une date trop haute évoquent le VI^e s. On peut dès lors songer aux remous causés par la domination byzantine ou sa liquidation par les arabes.

Les importants problèmes posés par le trésor de Ténès ne pourront être traités avec quelque chance de solution valable qu'à la faveur de nouvelles découvertes. Mais l'on peut déjà estimer sa valeur exceptionnelle pour l'étude de l'art du Bas-Empire. Les descriptions minutieuses des bijoux qui sont des objets uniques et les belles reproductions qui nous en sont données dans l'Album aideront à situer dans les grandes réalisations de l'époque théodosienne ces « créations ingénieuses et parfaites, où se combinent avec originalité des traditions rhénanes et des thèmes méditerranéens et orientaux et qui illustrent avec éclat un chapitre jusqu'ici inédit de l'histoire des arts mineurs » (p. 79). — Quelques remarques : 1) Pourquoi avoir séparé l'*Explication des Planches* de l'Album et l'avoir incorporée au Texte (p. 81-83)? 2) p. 67, je ne puis souscrire, pour la numismatique byzantine tout au moins, à l'affirmation selon laquelle, dès le début du V^e s., l'effigie impériale perd tout caractère d'individualité. Certaines pièces seraient difficilement attribuables

à d'autres qu'à leur véritable propriétaire. 3) L'identification de l'impératrice figurée sur le médaillon avec Galla Placidia n'est donnée qu'à titre d'hypothèse. Et c'est sagesse, car l'auteur est loin de produire toutes les pièces du procès. Il omet même de citer l'unique sceau connu de cette impératrice. Et que peut valoir, en l'occasion, l'image tracée par Cédrenus d'une princesse du ^{ve} s.? Sa source mériterait d'être retrouvée et discutée! 4) La littérature sur les ampoules de S. Ménas (p. 51, n. 3) n'est pas exhaustive, non plus que celle des impératrices du ^{iv}e s., spécialement de la femme de Valentinien III, Licinia Eudoxia, dont je publie le sceau inédit dans les *Cahiers de Byrsa* (1958).

V. LAURENT.

G. DOWNEY, *Nikolaos Mesarites : Description of the Church of the Holy Apostels at Constantinople* (= Transactions of the American Philosophical Society, N. S. 47, 1957, p. 855-924.

En 1945, à l'instigation du regretté professeur A. M. Friend Jr, le centre byzantin de Dumbarton Oaks mit à son programme un projet de monographie complète concernant l'église des Saints Apôtres à Constantinople. L'un des membres de cette institution, G. Downey, reçut dans ce but mission d'éditer, de traduire et de commenter un texte fameux, la description que Nicolas Mésarités fit de l'insigne monument entre 1198 et 1203. A vrai dire, ce document exceptionnel était déjà avantageusement connu. A. Heisenberg, qui le découvrit, l'avait publié dès 1908, en l'accompagnant d'une version allemande, d'une étude philologique particulièrement avertie et d'explications nécessitées par une composition d'une nature spéciale. Ce premier travail, dû à un maître philologue, avait fourni un texte d'une correction exemplaire. En recollationnant celui-ci sur les deux manuscrits (Ambros. gr. 350 et 352) qui nous le conservent, M. Downey l'a reconnu de bonne grâce. Il ne lui restait plus dès lors, pour justifier cette nouvelle édition, qu'à serrer de plus près la traduction et d'en enrichir le commentaire. Les progrès réalisés par cette publication sur sa devancière sont certains, l'auteur n'ayant rien négligé pour rendre plus intelligible ces pages très denses où les termes spéciaux ne sont pas rares qui décrivent un état de la construction ou de la décoration, voire, en un court passage, qui nous entretiennent même de musique. Le principal service que rendra cette seconde édition est toutefois de mettre, après cinquante ans, la *Description* à la portée d'un plus grand nombre, de ceux en particulier qu'intéressent l'histoire de l'art, l'histoire de l'enseignement à Constantinople, enfin les recherches de topographie urbaine. Sous ce triple rapport l'ouvrage, bien qu'incomplet, abonde en détails d'une variété et d'une précision inaccoutumées. Le commentaire courant dont M. Downey fait accompagner sa traduction anglaise en rendra l'utilisation plus aisée et plus profitable, d'autant qu'un triple jeu de tables soignées (citations scripturaires, mots notables, personnes et faits dignes d'attention) permettent une orientation rapide, là où le manque de numérotation à la ligne de page désoriente quelque peu.

V. LAURENT.

Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress. München, Beck Verlag 1958. In-8° de iv + 525 pages. Avec 65 fig. hors texte.

Ce volume n'a besoin que d'être présenté. Il réunit en effet sans changement le texte des rapports préparés de longue main en vue du XI^e Congrès des études byzantines et distribués bien avant sa tenue. Les membres de ce Congrès, voire

même les adhérents qui n'auraient pu s'y rendre ne trouveront donc ici rien qu'ils ne connaissent déjà. Tous apprécieront en revanche les 59 pages finales où les co-rapporteurs ont consigné leurs observations sur les exposés précédents. Pour ceux de nos lecteurs qui d'aventure n'auraient pu avoir connaissance de l'ensemble, je relève ici la nomenclature des sujets traités dans l'ordre où ils se présentent dans ce recueil. On y examine successivement :

I. *La formation des thèmes byzantins*, par A. Pertusi. Ce premier mémoire (40 p.) a, pour l'ensemble, l'approbation de G. Ostrogorsky (p. 1-8 du Supplément) qui conteste cependant quelques points de détail et examine plus spécialement l'époque de la première apparition des thèmes. On sait qu'une dissertation entière de J. Karyannopoulos, aux conclusions partiellement divergentes, vient de paraître à Munich (1959). Voir *supra*, p. 290.

II. *La langue grecque entre la Koinè et le néo-grec*. S. G. Kapsoménos recherche les états intermédiaires qui relient, à travers les changements de sons et de formes, le grec classique à celui d'aujourd'hui (importants dossiers bibliographiques). D. Tabachovitz (p. 9-12 du Supplément) élargit l'enquête en faisant quelques remarques à partir du domaine annexe de la syntaxe et de la stylistique.

III. *L'épopée d'Acritas et l'état de la recherche*. St. Kyriakidis condense les résultats obtenus dans l'examen de cette *quaestio vexata* et signale les lacunes subsistantes.

IV. *Maxime le Confesseur et l'origénisme*. Un grand nom et un système de doctrine encore plus célèbre! Le P. Sherwood essaie de déterminer ce que l'œuvre de saint Maxime et par voie de conséquence ce que la tradition byzantine que celle-ci a inspirée doit au théologien alexandrin. Dans la même perspective E. von Ivanka ajoute un mot très court sur l'aspect philosophique et spéculatif du problème, que le P. Hausherr ramène sur le plan des réalités en examinant les concepts maximiens de potentialité et de réceptivité du composé humain.

V. *La question de Photius à la lumière des récentes recherches*. F. Dvornik plaide le dossier du grand patriarche : le jugement porté sur le savant et le prélat est à réviser; ses relations avec la Papauté doivent être appréciées dans un nouvel éclairage. On sait que de cet examen Photius est sorti singulièrement blanchi de tout ce que la polémique et — selon Dv. — une science prévenue l'ont chargé. Cette thèse a trouvé un contradicteur résolu dans le P. P. Stéphanou (p. 17-23 du Supplément), tandis que K. Bonis en contestait les conclusions touchant le caractère et la mentalité antiromaine du grand homme. D'autres observations furent faites au cours du débat par le P. V. Grumel dont le texte sera incorporé aux Actes du Congrès.

VI. *L'art byzantin au cours de la période (565-726) qui va de Justinien à l'iconoclasme*. Limité à la peinture et à ses créations, l'exposé de M. Kitzinger en définit les divers courants stylistiques, caractérisés surtout par l'hellénisme alexandrin et l'abstraction asiatique, montre l'intime connexion des arts régionaux et, dans un cadre élargi, en interprète les tendances. B. Baninelle intervient pour souligner un détail (p. 27) : les formes hellénistiques qui apparaissent à Constantinople sous Héraclius et Justinien ne marquent pas un retour transitoire au classicisme, mais appartiennent à une tradition permanente.

VII. *La genèse du style des Paléologues dans la Peinture*. Le long rapport de O. Demus (63 p.), que S. Radojčić (p. 29-32 du Supplément) juge exhaustif pose d'abord le problème, définit le style des Paléologues, en fixe les termes chronologiques, en évoque les aspects géographiques et ethniques (leadership grec, collaboration slave), enfin suppute les conditions sociologiques, spirituelles et artistiques de son évolution.

VIII. *La jurisprudence byzantine depuis Justinien jusqu'aux Basiliques* (27 p.). Pour J. Zepos, cette période est dominée par le conflit de deux courants contraires,

celui de la Théorie et celui de la Pratique, où s'opposent le droit impérial des légistes et le droit populaire; ce dernier reçoit son expression la plus notable dans la législation des Isauriens, contre laquelle s'inscrit la dynastie macédonienne en codifiant les Basiliques. J. de Malafosse (p. 42-45 du Supplément) note qu'une urgence conditionne ici la recherche, celle d'un examen méthodique de l'état encore mal connu de la tradition manuscrite, tandis que H.-J. Scheltema (p. 35-41) donne son attention aux sources du droit (commentaires et recensions diverses), définit ce que l'on entend par *Manualia* (Eclogues, Prochiron, Epanagogè) et ajoute un mot sur le droit populaire et vulgaire.

IX. *L'élément byzantin dans la musique carolingienne* (29 p.), en collaboration avec E. Jammers, R. Schlötterer, H. Schmid et E. Waeltner. Observations de E. Wellesz.

X. *La ville byzantine* (48 p.), de E. Kirsten. Exposé des problèmes multiples posés par la naissance des villes, leur fonction et leur évolution avec leur aspect administratif, social, géographique, topographique et architectural; délimitation des périodes qui commandent, dans l'Empire byzantin, l'évolution et la transformation des centres urbains. C'est surtout sur ce dernier point que D. A. Zakythinou apporte (p. 48-51) d'utiles précisions.

XI. *La codicologie byzantine*, par A. Dain. Sujets traités : I. La recherche du site actuel des manuscrits. II. Le catalogage des manuscrits. III. Les instituts de codicologie. IV. Les missions codicologiques. V. L'échange des manuscrits. VI. Les reproductions de manuscrits. VII. Autres recherches. — Les observations sont présentées par C. Giannelli (p. 52-55) et H. Hunger (p. 56-59).

L'utilité de ce recueil est évidente. Non seulement celui-ci fait le point actuel touchant plusieurs problèmes majeurs de la byzantinologie, mais il montre par son contenu très divers ce que la collaboration des spécialistes peut pour l'avancement rapide de la recherche en chaque domaine. Il fait souhaiter que les contacts fortement noués à l'occasion de ce Congrès soient maintenus et s'identifient.

V. LAURENT.

Un moine de l'Église d'Orient, *La Prière de Jésus*. Chevetogne 1959. In-12, 127 pages.

Le titre est équivoque. On eût préféré : La prière à Jésus (cf. Dieu-Vivant, 1947, p. 69). Le sous-titre marque l'intention de l'auteur — pourquoi celui-ci ne se nomme-t-il pas? — qui est de retracer la genèse, le développement et la pratique de cette invocation. Sans prétendre en donner l'histoire complète, il en étudiera les principales étapes reliant l'usage de la chrétienté primitive à celui, toujours vivace, de l'Orient Chrétien. Cette enquête publiée d'abord dans la revue *Irénikon* (1947), puis tirée à part, a connu une assez large diffusion pour qu'une troisième édition « revue et augmentée » s'imposât. Elle nous présente d'abord le nom de Jésus dans l'Écriture et montre ensuite, dans sa double phase sinaïtique et athonite, la fusion entre le Nom et l'aspiration, qui aboutit à l'oraison jaculatoire, et les développements de celle-ci de Diadoque de Photikè à un spirituel du XIII^e s., Nicéphore d'une part, et de Grégoire le Sinaïte à la diffusion de la pratique dans l'Orient slave au XV^e s. de l'autre. Le chapitre suivant nous transporte en plein XVIII^e s. à l'époque de la Philocalie, que l'auteur appelle une « somme de la prière de Jésus », parue en 1783. Sont ensuite présentés les « Récits du Pèlerin », œuvre anonyme d'un moine athonite, publiés en 1884 à Kazan. Et l'on en vient à dire ce qu'est la prière de Jésus à notre époque et à caractériser l'usage qu'on en a fait ou en doit faire. Deux appendices ferment cet aimable petit livre; l'un évoque, en l'idéalisant, la méthode psycho-physiologique de la Prière, l'autre

touche trop sommairement à l'invocation du Nom de Jésus en Occident. J'aurais, pour ma part, un grand nombre de réserves à formuler sur la présentation des faits et l'interprétation des textes. L'auteur nous offre ici un hésychasme décanté au goût du ^{xx}e s., et le procès qu'il fait aux théologiens catholiques (Jugie, Haus-herr, Gouillard) peut se retourner aisément contre lui. Quelques remarques de détail : 1) il y aurait, ce semble, lieu d'accuser davantage la différence, sensible dans la tradition byzantine, entre la prière à Jésus et la prière du cœur surtout prônée par l'hésychasme. Certains directeurs (v. g. voir REB, VIII, 1954, p. 81-83) conseillaient l'une et défendaient l'autre. 2) L'auteur pourrait-il justifier le titre de saint accolé (p. 49) au nom de Théolepte, archevêque (!) de Phidalephie? Ce prélat, que le père de sa pénitente Eulogie-Irène goûtait fort peu, fut, à ses heures, si mon calcul est exact, un trublion excommunié et déposé par son Église. Quant à son œuvre que je dois être l'un des rares à avoir lue en entier elle ne casse vraiment rien, sauf un tout petit peu de sucre sur le dos des latins. Sa doctrine est probe et honnête, sans éclair de génie. Son œuvre ne mérite vraiment l'attention que parce que, dans le néant de la littérature spirituelle à Byzance, elle forme un ensemble impressionnant et permet vraiment de nous représenter ce que fut la direction des âmes religieuses sous les Paléologues. Ajoutez que Théolepte mourut, non entre 1310 et 1320, mais entre 1324 et 1327. P. 41, l'auteur ne sait pas s'il faut rattacher Nicéphore au ^{xii}e ou au ^{xiii}e s. Mais, puisque, d'une part, il fut le maître de Théolepte de Philadelphie et que, d'autre part, celui-ci naquit en 1250! P. 54, 55, ce qui est dit des moines Xanthopouloi Calliste et Ignace est très inexact et l'estime vouée à leurs *Centuries* indéfendable. Ces critiques de détail ne sauraient cacher le vif intérêt qu'éveille ce petit livre où l'on trouvera malgré ses ombres une ébauche valable d'un grand sujet.

V. LAURENT.

RAES (A.), S. J., *Le mariage, sa célébration et sa spiritualité dans les Églises d'Orient* (Collection Irénikon), Éditions de Chevetogne, in-12, 200 pages, 1959. Prix : 108 fr belges.

Dans l'Église latine, le rituel de la célébration du mariage, tel qu'il a été établi en 1614, paraît bien simple et bien étriqué, si on le compare à ceux qui sont en usage dans les Églises orientales. Il vise avant tout le contrat qui lie désormais les deux époux. Il ne prend une certaine solennité que s'il est accompagné de la messe *pro Sponso et Sponsa*, dont les lectures et les oraisons spéciales, et surtout la grande prière qui suit le *Pater* font allusion au mystère nuptial du Christ et de l'Église et aux autres données scripturaires que les Pères de l'Église ont éloquentement exploitées pour donner une haute idée du mariage. Les Églises orientales ont su profiter de cet enseignement de leurs docteurs. Aussi ont-elles en quelque sorte rivalisé entre elles pour magnifier la valeur spirituelle du sacrement. C'est ce que l'on peut constater en lisant ce volume où sont exposés les rites et traduites les prières qu'elles ont composées pour unir leurs fidèles. La splendeur du langage répond à la hauteur de la pensée qui a inspiré les cérémonies. Avec plusieurs collaborateurs, le P. Raes livre aujourd'hui au public tout ce qui les concerne dans les six rites orientaux : copte, byzantin, arménien, syrien, maronite et chaldéen. A une époque où l'on s'efforce de rendre toute sa valeur à la spiritualité chrétienne du mariage, la lecture de ces textes sera d'un secours particulièrement efficace.

R. J.

NÉCROLOGIE

LE P. DAVID LATHOUD (10 AOUT 1958)

Le R. P. David Lathoud, un de nos anciens collaborateurs, est mort subitement à Soisy-sur-Seine, où il était allé prêter son concours pour le service dominical. Notre Institut tient à saluer sa mémoire et à rappeler sa trop brève activité parmi nous.

Né à Aussois (Savoie) en 1892; entré à l'Assomption en 1909, il vint à Kadiköy en 1923. Tempérament d'artiste, poète délicat et virtuose (deux recueils publiés en témoignent), on comprend qu'il se soit porté de préférence aux questions d'art et d'archéologie, et c'est selon cette direction qu'il collabora aux *Échos d'Orient*, ainsi qu'à une autre revue, l'*Union des Églises*, fondée en 1922 pour un plus large public. A partir de 1927, cette dernière retint toute son activité. Il en transporta alors le centre de rédaction à Lyon. Elle cessa de paraître à la fin de 1937. En 1947, le P. Lathoud alla à Rome donner son concours à l'édition française de la revue *Unitas*; il en établit ensuite le centre à Paris en 1951. C'est là qu'il résida depuis lors, partageant son temps, outre le soin donné à ce périodique, en prédications, conférences, actes de ministère, émission radiophonique chaque dimanche « Vers l'Unité », composition d'ouvrages de haute vulgarisation.

Dans la bibliographie qui suit nous nous limitons à des sujets en rapport avec le caractère de cette revue.

BIBLIOGRAPHIE

I. Dans la revue *Échos d'Orient*:

T. XXIII (1924), *Le sanctuaire de la Vierge aux Chalcoprateia*, p. 36-60.

— *La consécration et la dédicace de Constantinople* (1^{er} article), 289-314.

T. XXIV (1925), *La consécration et la dédicace de Constantinople* (2^e article), p. 180-201.

— *L'école de Constantinople dans l'architecture byzantine* (avec illustrations), p. 286-320.

T. XXVI (1927), *Bulletin d'art byzantin*, p. 76-101.

— *Bulletin d'art byzantin et slave*, p. 187-205.

Outre ces articles, divers comptes rendus.

II. Dans la revue *Union des Églises* (ensuite *Unité de l'Église*):

T. I (1922-1925) : *La Vierge orante « Episkepsis » des Blachernes*, p. 164-168 (sept. 1923).

— *La Blachernitissa bénissante*, p. 206-210 (déc. 1923).

— *La litanie mariale des monuments de Constantinople* (avec une carte), p. 269-275 (juin 1924).

— *La fusion de deux thèmes iconographiques*, p. 330-333 (déc. 1924).
 — *La gloire du Christ brodée sur une étoffe byzantine*, p. 364-368 (mars 1925).

— *Les deux thèmes les plus gracieux de l'iconographie byzantine*, p. 402-404 (juin 1925).

T. II (1926-1928) : *L'Enfant Jésus qui dort les yeux ouverts*, p. 15-19 (janv. 1926).

— *Lyon oriental*, p. 360-369 (nov.-déc. 1927).

T. III (1929-1932) : *L'Église melchite catholique*, p. 35-45 (mars-avril 1929).

— *L'Union des Églises et la question slave : l'œuvre cyrillo-méthodienne*, p. 389-397 (janv.-févr. 1931).

III. Dans *Byzantina, Important Antiquities of Constantinople*. A Serial published and illustrated by W. Sender :

Manuscrit n° 1 (déc. 1926) : *Kahrie-Djami*, 9 pages (dactylographié).

Manuscrit n° 6 (janv. 1927) : *Kahrie-Djamissi*, vol. II : *The Dominical Cycle of the Monastery of Chora*, 19 pages.

IV. Dans la « Bibliothèque des Conférences » :

Série A, n° 134. *Constantinople*, Paris, Bonne Presse; 1929, 31 pages.

V. Dans « L'Art byzantin chez les Slaves », deuxième recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspenskij : Deuxième partie (1932) :

Le thème iconographique du « Pokrov » de la Vierge, p. 302-314.

VI. Dans la revue *Unitas* :

I^{re} année (1948) : *Les clefs de saint Pierre sur une monnaie byzantine du XIII^e siècle*, p. 189-195.

VII^e année (1954) : *Traditions grecques et latines sur l'apparition du Christ à sa mère le matin de Pâques*, p. 227-229.

X^e année (1957) : *Le voyage et le séjour en Languedoc de Nicétas, évêque bogomile de Constantinople*, p. 113-114.

VII. Dans le recueil « Alma Socia Christi » [Actes du Congrès d'études mariales, Rome, 1950], vol. V, 2 (1952) :

Le thème iconographique du « Pokrov » de la Mère de Dieu; origine et variantes, p. 54-68.

VIII. Dans la revue *Sanctuaires et pèlerinages* :

N° 8 (1957). *Sanctuaires et culte du Voile de la Vierge*, p. 13-22. Tirage à part avec pagination propre.

IX. *La grande déchirure du XI^e siècle entre l'Orient et l'Occident*. Conférences à l'Institut Catholique de Paris, le 21 nov. 1952. Collection *Unitas*, n° 1.

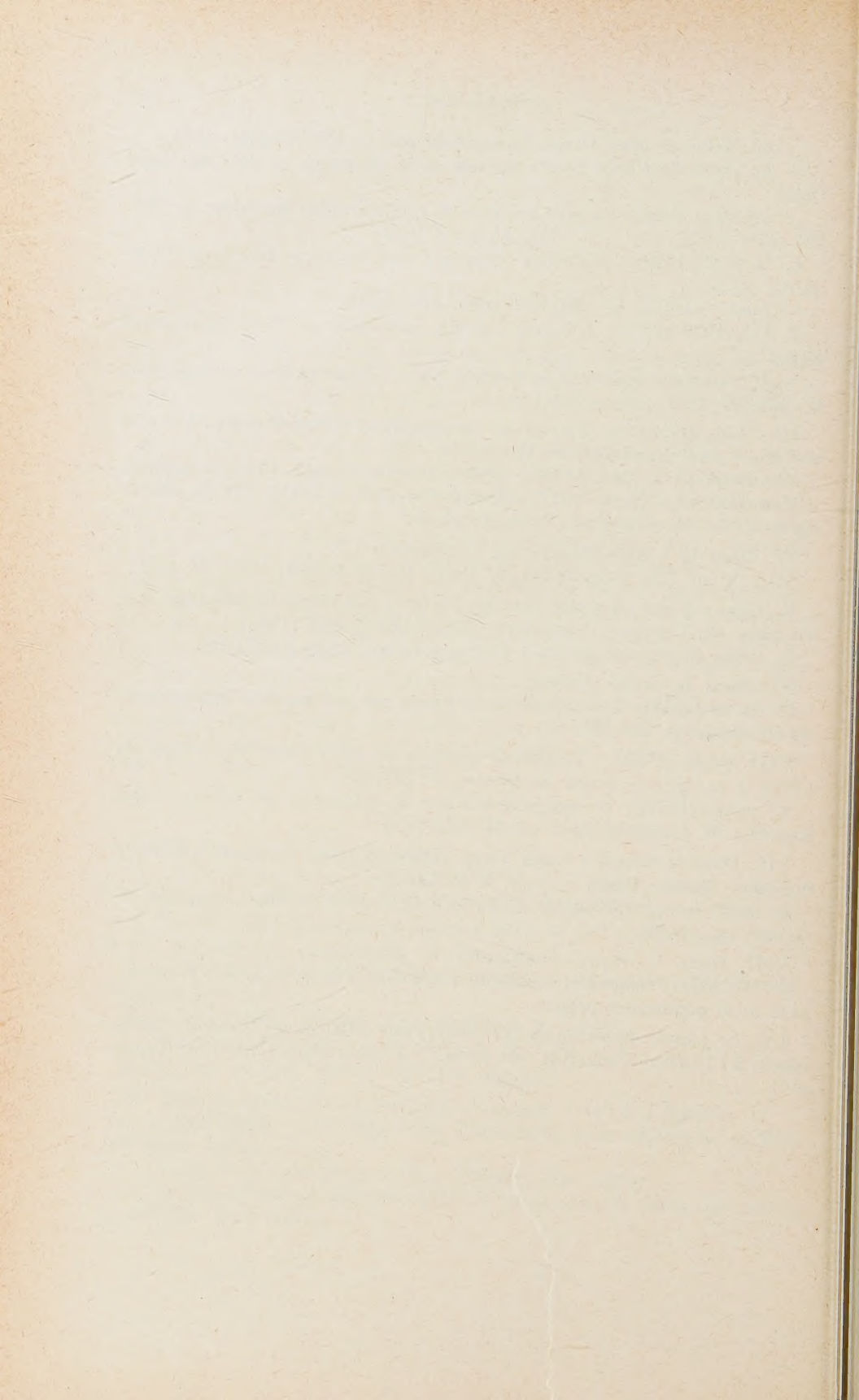


TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES.

	Pages
I. J. DARROUZÈS, Lettre inédite de Jean Cantacuzène relative à la controverse palamite	7
II. M. MANOUSSACAS, Recherches sur la vie de Jean Plousiadénos (Joseph de Méthone (1429-1500))	28
III. R. GUILLAND, Recherches sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin : Le despote	52
IV. Lucien STIERNON, Les origines du despotat d'Épire	90
V. V. GRUMEL, Les « douze chapitres contre les iconomaques » de saint Nicéphore de Constantinople	127
VI. R. JANIN, La hiérarchie ecclésiastique dans le diocèse de Thrace	136
VII. V. LAURENT, Isidore de Kiev et la métropole de Monembasie	150
VIII. R.-J. LOENERTZ, Notes d'histoire et de chronologie byzantines	158
IX. J. VERPEAUX, Notes chronologiques sur les livres II et III du De Andronico Palaeologo de Pachymère	168
X. J. IRMSCHER, Johannes Franz, der erste Professor des Neugriechischen in Berlin	174
XI. K. AMANTOS, Lese-früchte	184
XII. Mélanges : 1. Un agent efficace de l'unité de l'Église à Florence, par V. LAURENT. 2. La métropole de Serrès contre le concile de Florence, par V. LAURENT	190
XIII. Daniel STIERNON, Bulletin de théologie mariale byzantine	201
XIV. Le XI ^e Congrès des études byzantines (Münich, 15-20 septembre 1958), par V. LAURENT	251
XV. Bibliographie	254
XVI. Nécrologie : le R. P. David LATHOUD	308
Table des matières	310

II. — BIBLIOGRAPHIE.

BABINGER (Franz), <i>Maometto il Conquistadore</i>	259
<i>Bedi Karthlisi</i>	266
BERAUD VILLARS (Jean), <i>Les Normands en Méditerranée</i>	264
<i>Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress</i>	304
CAPOCCI (Valentinus), <i>Codices Barberini graeci</i>	273
CHRISTOPHILOPOULOS (A. P.), <i>Θέματα βυζαντινοῦ ἐκκλησιαστικοῦ δικαίου</i>	260
CIRIAC ESTOPAÑAN (Sebastian), <i>Manual de gramatica historica griega</i>	271
<i>Codul Calimach, editie critica</i>	260
COURTOIS (Chr.), <i>Les Vandales et l'Afrique</i>	287
DELATTE (Armand), <i>Les Portulans grecs. II. Compléments</i>	275
DIMCE (KOCO) et MILIEKOVIC-PEPEK (Peter), <i>Monastir</i>	264
DOLD (A.), <i>Das Geheimnis einer byzantinischen Staatsurkunde aus dem Jahre 1351</i>	286
DOWNY (G.), <i>Nikolaos Mesarites : Description of the Church of the Holy Apostels at Constantinople</i>	304

	Pages.
DVORNIK (Francis), <i>The Idea of Apostolicity</i>	255
FROLOW (A.), MILLET (Gabriel), <i>La Peinture du Moyen Age en Yougoslavie</i>	298
GIANNELLI (C.) et VAILLANT (A.), <i>Un lexique macédonien du XVI^e siècle</i>	300
GOODACRE (H.), <i>A Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire</i>	285
GRECU (Vasile), <i>Ducas : Istoria Turco-bizantina</i>	277
— <i>Laonic Chalcocondil</i>	279
GREGORIOU (P.), <i>Σχέσεις Καθολικῶν καὶ Ὁρθοδόξων</i>	256
HALECKI (Oscar), <i>From Florence to Brest (1439-1596)</i>	254
HEURGON (J.), <i>Le trésor de Ténès</i>	302
IRIGOIN (Jean), <i>Les scholies métriques de Pindare</i>	274
IRMSCHER (J.) et SALAC (A.), <i>Aus der byzantinischen Arbeit der Tschechoslowakischen Republik</i>	282
KARAYANNOPOULOS (J.), <i>Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung</i>	290
LAMPSIDÈS (U.), <i>Μιχαὴλ τοῦ Παναρέτου, Περὶ τῶν Μεγάλων Κομνηνῶν</i>	284
LEFHERZ (Friedhelm), <i>Studien zu Gregor von Nazianz. Mythologie, Ueberlieferung, Scholiasten</i>	275
MANGO (Cyril), <i>The Homelies of Photius Patriarch of Constantinople</i>	258
MARÇAIS (Georges), <i>L'architecture musulmane d'Occident</i>	270
MAREC (Edwan), <i>Monuments chrétiens d'Hippone, ville épiscopale de saint Augustin</i>	269
MELONI (Piero), <i>L'amministrazione de la Sardegna da Augusto all'invasione vandalica</i>	267
MILIEKOVIK-PEPEK (voir DIMCE)	
MILLET (G.), <i>Broderies religieuses de style byzantin</i>	263
— (voir FROLOW).	
MORAVCSIK (Gy.), <i>Byzantinoturcica. I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker</i>	291
PAPADOPOULOS (I. B.), <i>Αἱ περὶ τοῦ Γεωργίου Φραντζῆ Διατριβαί</i>	283
<i>Prière (La) de Jésus</i>	306
RAES (A.), <i>Le mariage, sa célébration et sa spiritualité</i>	307
RICHARD (M.), <i>Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs</i>	272
ROMAÏOS (C. A.), <i>Ὁ μακεδονικὸς τάφος τῆς Βεργίνας</i>	262
ROMANELLI (Pietro), <i>Storia delle Provincie Romane dell'Africa</i>	268
SALAC (A.), <i>Constantinople et Prague en 1452</i>	280
— (voir IRMSCHER).	
STADLER (W.), <i>Führer durch die europäische Kunst</i>	299
STATHATOS (Hélène) (Collection), <i>Les objets byzantins et post-byzantins</i>	300
STIKAS (Eustathios), <i>L'église byzantine de Triphylie (Péloponèse) et les autres édifices de même style</i>	262
THIRIET (F.), <i>Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie</i>	276
TREITINGER, <i>Die Oströmische Kaiser — und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell</i>	289
TSOURKAS (Cl.), <i>Gli scolari greci di Padova nel rinnovamento culturale dell'Oriente Ortodosso</i>	296
TZOLAKIS (E. Th.), <i>Μιχαὴλ Γλυκᾶ, Στίχοι οὓς ἔγραψε καθ'ὸν κατεσχέθη καιρὸν</i>	297
VAILLANT (A.), voir GIANNELLI.	
ZEPOS (Pan. I.), <i>Μιχαὴλ Φωτεινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον. Βουκουρέστιον 1705</i>	261
ZORAS (Georges Th.), <i>Ἑπτανησιακὰ μελετήματα</i>	268
— <i>Ὁ Πωρικολόγος κατὰ ἀγνώστους παραλλαγὰς</i>	268